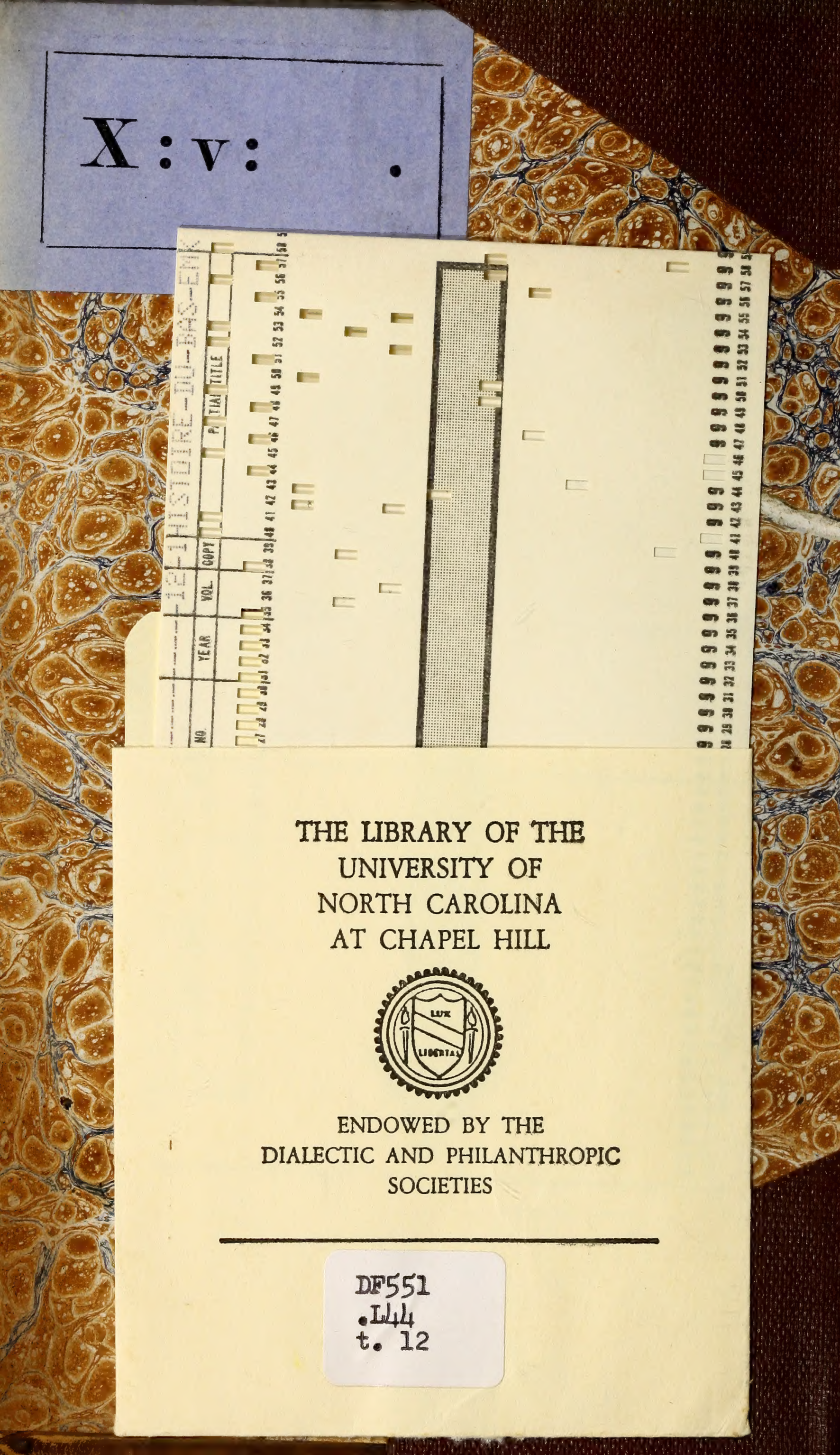
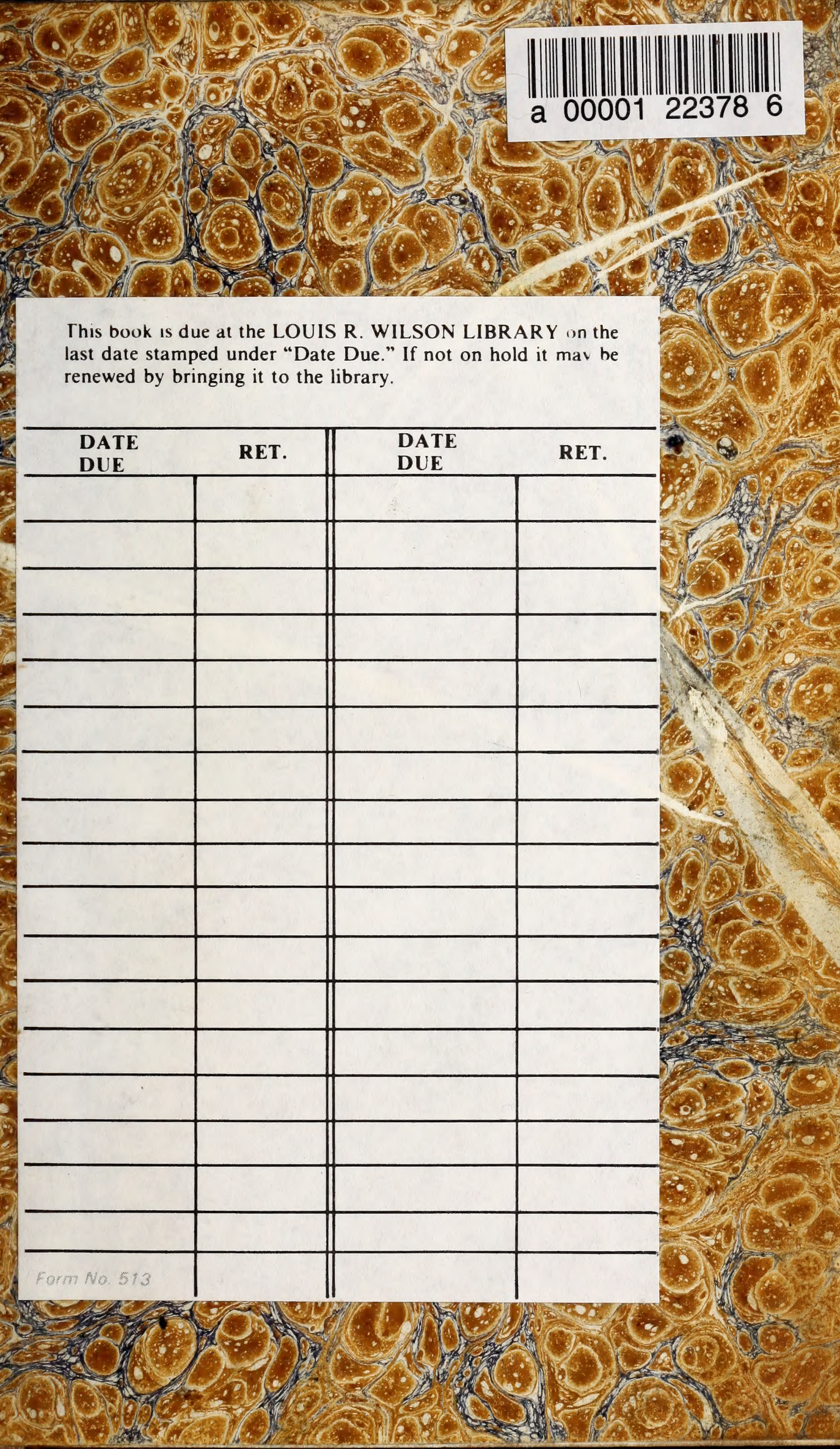

TERS TO THE SIGNET


X : v : .
12-1 HISTOIRE-DU-BAS-EMP
NO. YEAR VOL. COPY P. TIAL TITLE



HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE

TOME DOUZIÈME



HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

TOME DOUZIÈME.





HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME DOUZIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ TENRÉ, LIBRAIRE, RUE DU PAON, N° 1.

M. DCCCXX.

HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CENT-NEUVIÈME.

JEAN PALÉOLOGUE. CANTACUZÈNE.

Soit que Cantacuzène fût réduit à l'inaction, parce qu'il n'avoit pas les moyens de faire la guerre au crâle, soit qu'il ne pût se dispenser de se mêler des deux schismes, sous peine d'être excommunié par les deux églises, il fut dans l'obligation de s'en occuper. Nous avons vu précédemment les négociations entamées par Clément VI, disposé favorablement pour la réunion des deux églises, et les obstacles qui forçoient d'ajourner ce projet. Ces obstacles étoient toujours les mêmes en 1351, et devoient se prolonger au-delà du terme où le pape finiroit sa carrière. Mais le schisme, qui divisoit les Grecs, avoit sur la tranquillité de Constantinople une influence plus immédiate, et l'empereur crut devoir y donner ses soins. Quoique nous ayons parlé de la cause de ce schisme, absurde en elle-même parce que la doctrine en est inintelligible, il est nécessaire de revenir sur ce sujet, non pour le faire comprendre, puisque nous y avons renoncé pour notre compte, mais pour la clarté des faits qui résultèrent de cette cause absurde. Il s'agit de la lumière du mont Thabor, *chef-d'œuvre de la folie*

An. 1351.

religieuse des Grecs, dit un critique célèbre [a]. « Les fa-
« quirs de l'Inde, et les moines de l'église d'Orient, « étoient également persuadés que, dans l'abstraction « totale des facultés du corps et de l'imagination, le « pur esprit pouvoit s'élever à la jouissance ou à la « vision de la Divinité. » Le moyen d'y parvenir fut prescrit dans le onzième siècle par le supérieur des moines des monastères du mont Athos. Voici son ordonnance : il faut s'isoler, s'enfermer dans sa cellule, s'y mettre dans un coin, élever son imagination au-dessus des choses de ce monde (ce qui est la condition la moins facile à remplir), appuyer sa barbe et son menton sur sa poitrine, fixer les yeux et la pensée sur le nombril, et chercher l'endroit du cœur siége de l'âme [b], tout paroîtra d'abord triste et sombre ; mais, en persévérant nuit et jour, on finit par éprouver une joie ineffable. *Dès que l'âme a découvert la place du cœur, elle se trouve enveloppée dans une lumière mystique et éthérée.* Cette lumière étoit adorée comme l'essence pure et parfaite de Dieu même. Les solitaires croyoient, sans examen et sans savoir ce qu'ils croyoient, ni sans *voir cette lumière.* Ils vivoient en concentrant dans leurs couvens leur doctrine et leurs jouissances. Mais tout à coup la paix fut troublée par l'apparition de Barlaam, moine calabrois, dont il a été question. Ce moine, d'un esprit souple et délié, versé dans la philosophie, dans la théologie, et dans les langue grecque et latine, visita le mont Athos. Le mystère de la lumière increéée lui fut indiscrètement révélé par un

[a] Gibbon, Hist. de la décad., chap. 63. Il est aussi clair qu'on peut l'être sur ce qui est inaccessible aux lumières de la raison. Grâce au somnambulisme, au magnétisme, la doctrine du rayon ombilical n'est pas aujourd'hui totalement dénuée d'intérêt.

[b] L'ignorance des illuminés du mont Athos sur l'anatomie leur faisoit imposer des conditions impossibles à remplir. En fixant le nombril, comment trouve-t-on le cœur ? Comment *l'âme, qui est dans le cœur*, peut-elle *découvrir la place du cœur ?* etc. C'est cependant la partie *la moins inintelligible* de la doctrine.

cénobite. Personne avant lui n'avoit songé à s'informer comment l'essence divine pouvoit être une substance matérielle, ou comment une substance immatérielle pouvoit se rendre sensible aux yeux du corps; dilemme dont ne pouvoient sortir les partisans de la lumière mystique, forcés de choisir nécessairement entre l'un ou l'autre. Barlaam répara cet oubli, fit la question embarrassante, se moqua des moines qui plaçoient l'âme dans le nombril, et les accusa d'hérésie et d'impiété. Pour se tirer d'affaire, Grégoire Palamas fit une distinction entre l'essence de Dieu et son opération. L'essence résidoit, selon lui, au milieu d'une lumière éternelle et increéée, et cette vision béatifique des saints s'étoit manifestée aux disciples du mont Thabor dans la transfiguration. Barlaam, niant l'éternité de la lumière du mont Thabor, taxa les palamites de politéisme, prétendant qu'ils reconnoissoient deux substances éternelles ou deux divinités, l'une visible, et l'autre invisible. Telle est la cause pour laquelle l'église grecque étoit divisée depuis plusieurs années. Bien loin de se nuire, cette querelle religieuse et la guerre civile se prêtèrent un secours mutuel. La cour, la ville, les deux partis qui se traitoient réciproquement de factieux, prirent fait et cause pour ou contre la *lumière increéée du mont Thabor*, dont le rayon *mystique et éthéré* n'étoit qu'une émanation. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est la réunion de ces deux partis pour condamner le patriarche Jean d'Aspry, qui auroit dû trouver un appui dans l'un des deux, puisqu'il s'étoit toujours déclaré contre les palamites. Le triomphe de Cantacuzène, zélé défenseur du *palamisme*, triomphe qui coïncidoit avec la sentence de condamnation, peut expliquer cette unanimité.

Quelque soin que l'empereur historien mette à cacher l'influence qu'il devoit nécessairement exercer sur un concile rassemblé le jour même de son entrée à Con-

stantinople, elle se fait sentir à travers son récit, et, sur cet article, le prince se donne à lui-même un démenti par son silence. Depuis qu'il étoit monté sur le trône, le schisme faisoit de rapides progrès, et l'on s'occupoit d'autant plus de la doctrine sur la lumière increéée qu'on n'avoit point d'autre sujet de dispute. Barlaam, le plus redoutable antagoniste de cette doctrine, n'existoit plus; mais il avoit un digne soutien dans son disciple Acindyne, qui comptoit dans le clergé, comme dans toutes les classes de la société, une multitude de partisans. Tous accusoient les palamites d'avoir renoncé aux saines doctrines de l'Eglise, et demandoient impérieusement un concile pour décider la question. Ce désir étoit partagé par l'autre parti, composé de Calliste, patriarche, de beaucoup d'évêques, et des principaux religieux. Il n'étoit guère possible de refuser cette espèce d'arbitrage. Cantacuzène, jaloux de rendre la paix à l'Eglise comme il l'avoit rendue à l'état, convoqua donc le concile invoqué de toutes parts, et manda Grégoire Acindyne, afin qu'il *exposât clairement ce qu'il trouvoit* à redire dans la doctrine de ses adversaires, et qu'on pût reconnoître la vérité. Acindyne n'osoit paroître, parce que, pendant la guerre civile, il s'étoit distingué contre Cantacuzène en secondant le patriarche Jean, et qu'il craignoit que l'empereur ne lui conservât rancune. Au lieu d'obéir, il mit en avant plusieurs personnages, qui, professant les mêmes opinions, se plaignoient comme lui de l'injustice avec laquelle on soupçonnoit leur doctrine. L'empereur fit inviter Acindyne à se montrer, au lieu de troubler la paix de l Eglise; à confondre publiquement ses ennemis, ou bien à reconnoître et rétracter son erreur. Il répondit qu'il n'appréhendoit pas de conférer avec ses antagonistes, et fit connoître le motif de son refus. Alors Cantacuzène ordonna qu'il lui fût expédié des lettres par lesquelles on lui donnoit toutes les sûretés, lui garantissant l'impunité de ses opinions. Mais

il ne se fia point à ce sauf-conduit, et demeura *plus invisible que jamais.* Il savoit que l'empereur admettoit la doctrine de ses ennemis, trouvoit difficile qu'il ne les protégeât point, conséquemment qu'il fût impartial, et prévit peut-être l'issue du concile. Quoi qu'il en soit de son motif, il ne sortit point de sa retraite, et l'on a tout lieu de croire que sa présence n'eût apporté aucun changement aux décisions de l'assemblée, tout instruit qu'il étoit sur la matière qui devoit s'y traiter [a]. Sa doctrine y trouva de vigoureux défenseurs. Le concile fut donc convoqué pour savoir si la lumière du mont Thabor étoit *incréée et incorruptible*, comme le prétendoient les palamites, ou bien *créée et finie*, comme ils accusoient Acindyne de le soutenir; ce qui n'étoit rien moins qu'une conséquence rigoureuse, car Acindyne pouvoit combattre les visions des quiétistes du mont Athos, et se contenter de nier l'existence de cette lumière qu'ils assuroient voir en fixant leur nombril. Ici l'opposition de Nicéphore Grégoras et de Cantacuzène renouvelle l'embarras que nous avons éprouvé plus d'une fois, par cette cause, pour découvrir la vérité. Grégoras, un des plus redoutables adversaires des palamites, faisoit partie du concile, ainsi que Cantacuzène qui le présidoit. Tous deux étoient témoins, acteurs, opposés l'un à l'autre dans cette assemblée, et tous deux en ont été les historiens. Nicéphore commence par se plaindre amèrement de la manière dont le concile fut composé, prétendant qu'on n'invita que les évêques de Thrace, non pas tous, mais *ceux qui étoient dévoués aux volontés du prince, comme il l'étoit lui-même à celles des palamites.* Cantacuzène se tait sur cette cir-

[a] Grégoire Acindyne a composé plusieurs ouvrages sur le sujet qui divisoit l'église grecque. Son traité *de essentiâ et operatione Dei* a été imprimé à Ingolstad en 1616, in-4e, en grec et en latin, par les soins de Gretser. On trouve dans *la Grèce orthodoxe*, d'Allatius, un poëme d'Acindyne contre Palamas. Nous devons ces renseignemens au savant père Tabaraud.

constance, disant simplement qu'il *accorda le concile demandé*. Mais comme ensuite il renvoie aux actes de ce concile, il nous donne un moyen de vérifier l'assertion de Nicéphore, et l'on voit qu'en effet l'assemblée ne fut composée que des évêques de Thrace. Quant au choix parmi ces évêques, on n'a que le témoignage du même Nicéphore. Il fait une énumération de ces prélats, qu'il accuse d'ignorance, de corruption, d'impiété, de sacriléges; les traitant d'usurpateurs, qui tous occupoient des siéges dont on avoit chassé pour eux les légitimes possesseurs. Il raconte que, dès qu'il sut la manière dont cette assemblée étoit composée, il alla trouver l'empereur pour lui faire des reproches de ce qu'au lieu de convoquer un concile général de l'Eglise grecque, suivant les formes prescrites, il n'avoit formé qu'un simple synode de palamites. Il le menaça de la colère céleste, et lui tint un langage qui ne produisit d'autre effet que d'aigrir l'empereur contre lui. Cantacuzène se tait sur cette mercuriale; mais son silence est d'autant moins une dénégation qu'il lui échappe de dire *qu'il n'y eut que Nicéphore Grégoras qui ne put se tenir en repos* NI DEVANT *ni après le concile* [a]. Cantacuzène, n'entrant dans aucun détail sur ce conciliabule, nous sommes forcés de rapporter ceux que donne Nicéphore. Ce dernier peut être considéré comme véritable chef du parti antipalamite. Il étoit animé d'un enthousiasme qui l'empêcha d'être mesuré dans ses expressions, et lui fit mettre de la passion dans ses discours.

Le matin du 27 mai 1351, jour fixé pour l'ouverture du concile, sa maison fut remplie dès l'aurore des personnages marquans qui venoient se réunir à lui pour défendre la cause. Il emploie, pour le tableau qu'il en fait, des couleurs bien différentes de celles dont il s'est servi pour les évêques palamites. Ce n'est peut-être pas

[a] Cantac. liv. 4, chap. 24. *Voy.* aussi Nic. Grég. liv. 18, chap. 4, 5, 6.

sans intention qu'il insiste sur leur âge et leur expérience dans un procès où les écarts de l'imagination la plus extravagante étoient mis en cause. Plusieurs étoient tellement chargés d'années, qu'on étoit obligé de les porter. La plupart avoient été persécutés violemment. Le métropolitain d'Ephèse, l'archevêque de Gano, l'évêque de Tyr, coadjuteur du patriarche d'Antioche, chassés de leur siége, préféroient une honorable pauvreté à des richesses honteuses qui leur auroient coûté le sacrifice de leur conscience. Grégoras nomme encore Athanase et Dexius comme deux colonnes du parti. Un grand nombre de disciples, ayant chacun leurs élèves, se groupoient autour de ces apôtres de la doctrine. Au moment du départ pour se rendre au palais de Blaquernes, lieu de l'assemblée, Nicéphore se place à la tête du cortége, s'avance d'un pas grave et traverse un peuple immense qui les combloit de louanges, parce que le peuple étoit déclaré contre les palamites, qui, depuis quelques années, jouoient le rôle de persécuteurs. Arrivés au palais, les gardes leur ordonnent d'attendre sous le vestibule que l'empereur Cantacuzène donnât l'ordre de les recevoir. Il étoit dans ce moment à table avec Palamas et ses adhérens, à qui ce prince avoit fait préparer un repas somptueux, dont la durée parut d'autant plus longue à Nicéphore, qu'il étoit obligé d'attendre en-dehors avec les prélats, tous exposés aux ardeurs d'un soleil brûlant. On conçoit le silence de Cantacuzène sur un fait aussi choquant, sur une circonstance où, par sa faute, toutes les convenances étoient blessées. Le contraste révoltant que présentoient d'un côté de vénérables vieillards souffrant de la faim et de la chaleur dans une posture gênante, et de l'autre leurs adversaires, jeunes et dans la vigueur de l'âge, assis tranquillement autour d'une table chargée de mets délicats, alluma dans Nicéphore une juste indignation. Dans son récit il peint l'empereur et ses convives s'en-

ivrant de nectar et d'ambroisie, et se préparant ainsi à recevoir la lumière increéée. « Ces hommes pieux (dit-« il avec une ironie amère) cherchoient dans le vin et « les liqueurs un courage qu'ils ne trouvoient point « dans leur conscience, et protestoient de nous écraser, « nous qui n'avions pas comme eux pris la précaution « de nous fortifier par des mets succulens; nous, accou-« tumés à la sobriété; nous, qui passions notre vie à « méditer sur les ouvrages des saints pères. » La fin du repas ne termina pas les peines des antipalamites. Les empereurs passèrent dans le lieu disposé pour le synode, en laissant toujours Grégoras et ses adhérens en-dehors. Il fallut du temps pour placer convenablement les deux impératrices et les dames de leur cour.

Enfin, après cinq heures d'attente, on vint ouvrir les portes. Il est facile de se faire une idée des sentimens que devoit éprouver Nicéphore, qui, n'ayant jamais transigé avec ses devoirs, avoit acquis le droit d'être sévère. Dès qu'il fut entré, l'empereur s'inclina légèrement devant le livre des Evangiles. C'étoit une promesse tacite de se conformer aux règles établies. Mais cette formalité ne suffisoit pas pour des gens exaspérés. Grégoras et ses adhérens exigèrent qu'on produisît les actes du sixième concile, et qu'on fît le serment prescrit par ce concile général [a]. Cette demande fut refusée. Cantacuzène ouvrit la séance par un discours. Comme il ne perdoit jamais l'occasion d'en faire, il n'est pas douteux que dans une assemblée aussi solennelle il n'en ait prononcé un; mais on a droit d'être surpris qu'il ne se soit pas donné la peine de le conserver dans son histoire, où

[a] Le sixième concile général fut tenu à Constantinople, et dura depuis le 7 novembre 680, jusqu'au 16 septembre 681. Il étoit assemblé contre l'hérésie des monothélites, qui ne reconnoissoient qu'une seule volonté en Jésus-Christ. Elle y fut condamnée, et le concile décida qu'il y avoit en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations naturelles. C'est aux théologiens de profession qu'il appartient de voir la liaison que Grégoras trouvoit probablement entre cette question et celle de la lumière increéée.

l'on en trouve un si grand nombre sur des sujets moins importans. Dans ce discours d'ouverture il protesta de son impartialité, malgré les faits dont le langage étoit plus éloquent. Ensuite il adressa des reproches à Nicéphore Grégoras, qui répliqua par une harangue énergique et longue, dont le débit causa de fréquens mouvemens d'impatience à l'empereur. Ce prince alla même au point d'obliger Grégoras à se taire. Il invita Palamas à le réfuter. Celui-ci, qui n'étoit pas préparé, s'embarrassa dans l'inextricable chaos de sa lumière, disant qu'il la tenoit incréée ainsi que tous les effets miraculeux de l'opération divine, au nombre desquels il mit la réclamation de l'ânesse de Balaam, qui demandoit à son maître ce qu'elle lui avoit fait pour la frapper trois fois. Le peuple insulta Palamas au sortir de l'assemblée. L'évêque, humilié, vouloit que l'empereur prît contre ses antagonistes des mesures rigoureuses. Le 30 mai, le concile se réunit pour la seconde fois. Avant l'ouverture, Cantacuzène, tirant à part Nicéphore, s'entretint avec lui, et tâcha de le gagner, mais sans aucun succès; ce qui fit fermenter tous les esprits. Les uns étoient piqués de la démarche inutile du chef de l'état, et les autres exaltés par l'exemple de Grégoras, qui résistoit à la séduction comme aux menaces. Les débats devinrent tellement orageux, qu'on fut sur le point d'en venir aux mains. Plusieurs antipalamites voulurent se retirer, et Nicéphore s'apprêtoit à les suivre, lorsque le prince fit fermer les portes contre le gré de Palamas, qui désiroit cette retraite, autant parce que dans cette lutte il n'avoit pas l'avantage, que parce qu'il auroit traité cette démarche de fuite honteuse, et proclamé sa victoire. Plusieurs évêques de son parti, nouvellement promus à la dignité épiscopale, crurent qu'il étoit de leur devoir de prendre la parole; mais, comme ils étoient sans instruction, ils ne pouvoient que proférer des absurdités sur un sujet qui demandoit toutes les

ressources de l'érudition pour échapper au ridicule. Quelques-uns de ces orateurs, enlevés à leur profession mécanique, se servoient encore des termes de cette profession : ce qui faisoit dire à Grégoras que leurs discours sentoient le cuir et le rabot. La troisième séance eut lieu le 9 juin. Les palamites y lurent quelques articles de leur doctrine. Ils furent encore vaincus, et se rassemblèrent pendant la nuit pour s'occuper des moyens de réduire leurs adversaires au silence. Dans la quatrième et dernière réunion les quiétistes prirent des dispositions pour assurer leur triomphe, et se servirent d'une tactique qui les fit parvenir à leur but. Ils se distribuèrent dans la salle, construite de manière à présenter dans sa forme un double cercle; ce qui, de divers points, produisoit un écho retentissant. Ils placèrent dans ces postes des émissaires dont les fonctions consistoient à frapper des mains en signe d'approbation. Dès qu'un palamite avoit cessé de parler un bruit assourdissant partoit aussitôt, continuoit pendant la réplique de l'adversaire, dont il étoit impossible d'entendre un mot, et ne finissoit que lorsqu'un second palamite prenoit la parole. Ce fut au milieu de ce vacarme que l'on prononça le jugement qui condamnoit les adversaires de Palamas. Nicéphore, évitant de donner des détails sur cette condamnation, nous reprenons le récit de Cantacuzène. « Les évêques « d'Ephèse et de Gano, Grégoras et Dexius, furent « convaincus (dit-il) de tenir les erreurs de Barlaam; « les deux évêques déposés, Barlaam et Acindyne, re- « tranchés du corps de l'Eglise. Les prélats (palamites) « eurent néanmoins la bonté de recevoir ceux qui re- « nonceroient à l'erreur. On dressa un écrit qui conte- « noit toutes ces choses, et on le joignit à deux autres « faits précédemment. Il y en avoit un rédigé après la « déposition de Jean, patriarche de Constantinople, et « signé par Lazare, patriarche de Jérusalem. Il con- « tient une réfutation de l'impiété de Barlaam et d'A-

« cindyne, que Jean avoit partagée. L'autre écrit avoit « été dressé sous le règne d'Andronic. Non-seulement « ils y sont condamnés comme d'injustes accusateurs « des saints moines, mais encore il y est porté que ceux « qui les accuseront seront retranchés comme Barlaam « du corps de l'église catholique et apostolique. Le « troisième, dont je parle ici, contenoit une pareille « condamnation. Il fut signé par les empereurs, aussi-« bien que par le patriarche et par les évêques. Lorsque « la décision de la doctrine eut été faite et que l'écrit « eut été dressé, l'empereur, revêtu de ses ornemens, « le mit entre les mains du patriarche, au milieu de la « célébration des saints mystères. Ensuite l'empereur et « le patriarche défendirent publiquement aux disciples « de Barlaam et d'Acindyne de parler ni d'écrire pour « la défense de leurs erreurs [a]. » Grégoras raconte que le patriarche et les palamites maltraitèrent le métropolitain d'Ephèse et l'archevêque de Gano, déchirèrent leurs vêtemens et leur arrachèrent la barbe. Cantacuzène ne parle point de cette indigne conduite. C'étoit un très zélé défenseur de la lumière. Il s'en occupa quand il se fit moine, et composa des volumes sur ce sujet. C'est dans ce concile (qui ne doit être considéré que comme un synode, non-seulement parce qu'il n'a point été reconnu, mais parce qu'on ne convoqua qu'un petit nombre d'évêques d'une seule province de l'empire), c'est, dis-je, dans cette assemblée que fut établi, comme *article de foi*, dans l'église grecque, la lumière increéée du mont Thabor. « Après tant d'autres insultes, « dit Gibbon [b], la raison humaine dut se regarder « comme peu blessée par l'addition d'une seule absur-« dité. Un grand nombre de rouleaux de papier ou de « parchemin furent salis de cette dispute. Les sectaires

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 4, chap. 2.

[b] Hist. de la décadence de l'empire romain, chap. 63.

« impénitens qui refusèrent de souscrire à ce nouveau « symbole furent privés des honneurs de la sépulture « chrétienne. Mais, dès le siècle suivant, cette question « tomba dans l'oubli. »

Quelque dépourvue qu'elle soit d'intérêt, nous sommes obligé d'en parler encore, parce qu'il est de toute justice de consacrer un article à celui qui sacrifia sa liberté, sa fortune et sa vie à la défense de la raison, et lutta toujours, sinon avec succès, du moins avec un courage héroïque, contre l'absurdité soutenue par la force et le pouvoir. Il s'agit de Nicéphore Grégoras, qui fut victime des palamites. Nous confrontons son propre témoignage sur lui-même et sur les persécutions qu'on lui fit éprouver, avec celui de Cantacuzène; car, pour connoître la vérité des faits sur lesquels ont écrit ces deux historiens, il faut corriger l'un par l'autre.

Nous venons de dire que le silence étoit prescrit sous des peines sévères, et qu'il étoit défendu aux anti-palamistes de promulguer leur opinion. Grégoras et plusieurs de ses disciples ne tinrent aucun compte de cette défense. Le premier traite (dans son histoire) de brigandage le synode que Cantacuzène qualifie de concile, et qui, malgré la présence des empereurs, ne mérite peut-être que la dénomination de *conciliabule*. Cantacuzène dit que *plusieurs, ne pouvant s'empêcher d'écrire ni de parler, corrompirent les simples; ce qui l'obligea de les faire mettre en prison*. Il ajoute que les plus considérables furent gardés dans leurs maisons sans que personne eût la liberté de les voir, et qu'ainsi la crainte les retint. Cet aveu suffit pour confirmer le récit de Nicéphore. On n'osa point d'abord agir avec trop de rigueur envers ce dernier. L'intimité dans laquelle il avoit vécu pendant si long-temps avec le vieil Andronic, son généreux dévouement pour cet empereur, qu'il suivit dans la retraite, le rang qu'il avoit occupé,

son érudition plus éclairée [a] que celle de ses contemporains, lui donnoient une considération telle, que les palamites attachoient une grande importance à son suffrage, et mettoient tout en œuvre pour le compter dans leurs rangs. On se contenta de le mettre aux arrêts chez lui. Le patriarche Calliste lui fit une visite, et n'épargna rien pour le ramener à son opinion; mais ce fut en vain. On peut juger de la sagacité du choix de Cantacuzène, qui avoit forcé d'élire Calliste, par ce trait d'ignorance. Après avoir inutilement épuisé tous ses argumens, il dit à Nicéphore : « Votre résistance « vient d'Homère et de Platon, je le sais; mais ils ont « refusé de connoître Jésus-Christ, et les conciles les « ont déclarés hérétiques. » Les palamites, ne pouvant se dissimuler le peu de respect qu'on devoit avoir pour leur synode et ses décisions, engagèrent l'empereur à faire une démarche qui prouve à la fois et la foiblesse de son caractère et son zèle pour la lumière increéée : ce fut de déposer sur l'autel, et pendant la messe, le livre qui contenoit la doctrine de Palamas. La solennité de l'Assomption fut choisie, et Cantacuzène fit le dépôt avec toute la pompe observée dans les cérémonies les plus augustes. Quand Nicéphore apprit cette nouvelle, il en témoigna son indignation dans les termes les plus énergiques. La cour le condamna à se renfermer, sans y voir personne, dans le monastère de Chora, qu'il avoit choisi pour sa demeure. Les moines furent chargés de le surveiller, et de lui interdire toute communication. Après avoir établi un ingénieux système de privations, on revint à la charge pour le séduire, et l'on chercha quelqu'un qui maniât habilement la parole et réunît

[a] De son temps il y eut une discussion sur le jour où l'on devoit célébrer la fête de Pâques. Grégoras l'indiqua, d'après un calcul qu'il fit, et qu'on n'osa point admettre, parce qu'il auroit fallu réformer le calendrier; lorsque trois siècles après que cette réforme eut lieu (sous Grégoire XIII), les changemens qu'on fit étoient les mêmes que ceux que Grégoras avoit désignés.

l'adresse à l'érudition. Cabasilas avoit en sa faveur toutes les conditions désirées, et de plus une circonstance dont on espéroit pouvoir tirer parti; c'est que jadis, et pendant long-temps, il fut l'un des plus intimes amis de Nicéphore. Une même façon de penser les faisoit combattre pour la même cause, et tous deux s'étoient exercés contre les palamites. Mais Cabasilas avoit de l'ambition et toute la souplesse nécessaire pour parvenir. Le plus grand mérite de Grégoras, à ses yeux, étoit le crédit dont il jouissoit sur l'esprit d'Andronic. Quand *son ami* n'eut plus qu'une considération stérile, Cabasilas se refroidit. Enfin, dès qu'il vit les palamites protégés par l'empereur Cantacuzène, il se déclara pour ces fanatiques, après leur avoir fait long-temps la guerre. Tel étoit Cabasilas, qui, par cette conduite, obtint le siége de Thessalonique après la mort de son oncle. On jeta les yeux sur lui pour la conversion de Nicéphore. L'empire qu'il avoit eu sur ce dernier, une grande confiance en ses propres talens, le déterminèrent à se charger, sans hésiter, de cette négociation, au succès de laquelle il savoit qu'on attachoit le plus grand prix. Il alla donc trouver Grégoras dans sa retraite, et ne tarda point à voir combien il étoit dans l'erreur : raisonnemens, prières, menaces, tout fut inutile. Le dépit qu'il éprouva fut en raison de l'espoir dont il s'étoit flatté. Il s'oublia même au point de s'emporter contre son ancien ami, qu'il outragea par des injures. Il se retira en lui disant qu'après sa mort il seroit privé de sépulture. Nicéphore lui répondit tranquillement que s'il étoit nécessaire de mourir pour sa religion, il ne l'étoit pas d'être inhumé.

Cantacuzène ne parle point de cette visite; mais il rapporte d'autres circonstances qui méritent quelque attention, soit parce qu'elles servent à faire apprécier le témoignage de Grégoras, soit parce qu'étant relatives à Cantacuzène, il se met lui-même, en les racontant,

dans une position singulière, remplissant à la fois les fonctions d'accusateur, de juge et d'accusé. Je vais, en le réduisant le plus possible, le laisser parler.

« Nicéphore écrivit aux amis qu'il avoit à Trébi-« zonde, qu'il falloit se séparer de l'église de Constan-« tinople comme d'une corrompue. Il écrivit la même « chose aux amis qu'il avoit à Chypre, entre autres, à « George Lapite. Son insolence étant montée à un tel « excès qu'elle ne pouvoit plus être dissimulée, l'empe-« reur et le patriarche, pour le réprimer et pour em-« pêcher qu'il ne fût l'auteur de sa perte, défendirent « aux moines du monastère de Saint-Sauveur, où il « demeuroit, de lui permettre de parler ni d'écrire à « personne. Mais quelque obstacle qu'il trouvât, il ne « laissa pas de déchirer l'église et l'empereur par des « écrits furieux. Il réfuta les conciles, promettant de « faire voir qu'ils contiennent des erreurs contraires à « la pureté de la foi. Il n'a pu pourtant s'acquitter de « cette promesse. Lorsqu'il paroît prêt à entrer dans « l'examen de la question dont il s'agit, il abandonne « son sujet et s'égare en des digressions inutiles qui ne « contiennent pour l'ordinaire que des médisances [a]. Sa « manière d'écrire est de s'étendre en des narrations su-« perflues ou en des disputes extravagantes; ne pouvant « rien directement contre l'empereur Cantacuzène, il « entreprit d'écrire l'histoire civile d'entre les deux « Paléologues, où il s'éloigne très-souvent de la vérité,

[a] Le mot est remarquable : Cantacuzène vouloit probablement dire *calomnies*. Le jugement que porte l'empereur sur son rival (comme historien) est curieux. Tous les deux font le récit des mêmes événemens. Celui de Cantacuzène est beaucoup plus connu que le récit de Grégoras, qui n'a point été traduit dans notre langue. Nicéphore a tout le désavantage, Cousin lui ayant préféré Cantacuzène : de manière qu'on ne juge en général le premier historien que par le second. Cependant un critique exact et savant (M. *Weiss*), qui joint à ce mérite celui de donner un grand intérêt aux résultats de ses recherches, a eu le courage de dire récemment que *Grégoras étoit plus instruit, et surtout plus exact que Cantacuzène*. Nous partageons cette opinion. *Voy.* l'art. *Grégoras* dans la *Biographie universelle*.

« par ignorance ou par passion. Il lui impute les em-
« prisonnemens, les brigandages, les meurtres et les
« massacres des derniers troubles; mais il n'a rien
« avancé qui l'ait piqué si sensiblement que ce fait. Il
« prétend que, pendant la vie de l'empereur Andronic,
« *j'étois* tourmenté par un si furieux désir de posséder la
« souveraine puissance, que *je* consultai les moines du
« mont Athos, qui étoient en réputation de connoître
« l'avenir, pour savoir si *je* régnerois un jour. Ce fait
« est faux. Il ne faut point d'autre preuve de cette
« fausseté que l'habitude que Grégoras a contractée
« d'en avancer de pareilles. L'impératrice Anne, qui
« a connoissance de tout ceci, peut en rendre témoi-
« gnage en ma faveur [a]. Ce ne fut pas pour consulter
« touchant l'avenir que j'allai au mont Athos; ce fut
« pour porter les pieux moines à prier Dieu pour la
« santé de l'empereur et pour le pardon de *mes* péchés.
« Etant depuis dégoûté du monde, *je* me résolus de *me*
« retirer dans une sainte solitude, et d'y passer le reste
« de *ma* vie. *Je* choisis le monastère de Batopède, qui
« *me* paroissoit le plus propre pour l'exécution d'un si
« louable dessein, et *je* donnai l'argent aux moines pour
« *me* bâtir un appartement. Ce qui m'empêcha de
« prendre l'habit en ce saint lieu, et m'obligea de reve-
« nir à la cour, ce fut l'empereur, qui ne pouvoit vivre
« sans *moi*. Il *me* reprocha de trahir notre amitié.
« Quand il me vit inébranlable, il appela l'impératrice
« à mon secours, et tous deux employèrent tant de
« prières, qu'ils obtinrent que je remettrois ma retraite
« à un autre temps. Comme j'avois prié les moines de
« Batopède de me bâtir un appartement, j'avois toujours
« intention de m'y retirer. L'empereur étant mort bien-
« tôt après, je fus obligé, malgré moi, de me charger
« du gouvernement. Lorsque mes ennemis me susci-
« tèrent, par leurs calomnies, la guerre civile, je me

[a] Anne n'existoit plus alors.

« chargeai de l'empire, non par le désir des honneurs, « mais par le zèle de sauver l'empire. C'est pour- « quoi Grégoras impose visiblement en ce point. Quant « à ce qu'il avance, qu'étant du parti de Palamas, j'ai « fait un jugement injuste, auquel il ne veut point défé- « rer, parce que l'accusateur a été le juge, je ferai voir « son imposture. L'empereur Andronic avoit condamné « dans un concile Barlaam et ses partisans. L'impé- « ratrice Anne et les évêques avoient déposé en mon « absence [a] le patriarche Jean, parce qu'il soutenoit les « opinions condamnées; et ainsi je pouvois me conten- « ter de ces deux décisions. Je n'ai pas laissé de faire « un nouvel examen, et j'ai porté un jugement con- « forme à la vérité. Après avoir examiné sérieusement « les matières en la présence de Dieu, j'ai reconnu clai- « rement que Palamas et ses sectateurs suivoient pas à « pas les vestiges des saints pères, et que la doctrine de « Grégoras est corrompue et impure. C'est pourquoi, « de l'avis de tous les évêques, j'ai déclaré Palamas « et ses sectateurs orthodoxes, et *j'ai condamné* les « autres [b]. J'ai favorisé depuis, comme j'y étois obligé, « ceux qui sont demeurés fermes dans la vérité de la « foi, et j'ai réprimé l'insolence avec laquelle les con- « damnés continuoient de combattre la saine doctrine... « Au reste, il ne faut pas s'étonner de ce qu'après avoir « renoncé à la foi de ses pères, il a la hardiesse de » m'accuser. Comment respecteroit-il l'empereur, « puisqu'il ne respecte pas Dieu? »

Ce passage nous semble donner lieu à quelques obser-

[a] C'est-à-dire le jour même où Cantacuzène entroit à Constantinople, comme nous l'avons raconté précédemment; et la déposition de Jean fut confirmée quelque temps après *en présence* de Cantacuzène, proclamé empereur, et jouissant du pouvoir absolu. Jean méritoit bien son sort; mais l'influence du prince n'a pas nui à ce que justice fût rendue à ce patriarche.

[b] Cantacuzène se fait examinateur et juge (*il a porté un jugement et condamné*) : ce n'est pas *faire voir qu'il y a imposture* dans le reproche que lui fait Grégoras, puisqu'il convient *qu'il étoit du parti de Palamas*.

vations que nous soumettons au lecteur, en justifiant cette digression par le désir de connoître la vérité. Tous les biographes modernes ont jugé *Cantacuzène* d'après *Cantacuzène*, et n'ont entendu que lui dans sa propre cause. Génie, talens, science, vertus, ils l'ont doué de tous les dons, et l'ont proclamé *l'un des plus grands hommes que l'empire romain ait comptés* [a]. Il est bon de vérifier les titres sur lesquels on se fonde. Cantacuzène avoue qu'il a été plus sensible au reproche d'avoir consulté des moines sur l'avenir qu'à celui d'avoir commis des brigandages, des meurtres et des massacres. Le premier reproche a pour base une foiblesse d'esprit (et Cantacuzène n'étoit rien moins qu'exempt de superstition); le second pose sur de véritables crimes : l'un donne du ridicule; l'autre rend odieux, s'il est fondé. Le choix de Cantacuzène mérite d'être remarqué. Quant au projet de se retirer du monde, il prend, comme nous l'avons déjà fait observer, beaucoup de précautions pour démontrer que ce projet remonte à une époque bien antérieure à celle où il reçut son exécution. Plus nous avançons vers cette dernière, plus nous acquérons de données pour motiver un jugement sur la sincérité de l'historien et la réalité du projet. En le supposant exécuté à la mort d'Andronic le jeune, la guerre civile n'eût pas eu lieu : l'empire, qu'elle ébranla jusque dans ses fondemens, n'eût point été déchiré par des fléaux qui préparèrent sa chute. Du jour où Cantacuzène posséda ce trône qu'on prétendoit être l'objet de son ambition, jusqu'au moment où il en descendit de force ou de gré, répara-t-il tous les maux qu'avoit causés cette guerre civile? les fit-il oublier par quelque grande entreprise qui rendît à son pays la prospérité? En comparant les événemens dont il fut la cause ou l'occasion pendant six ans avec ce qu'il a fait pendant

[a] Expressions dont se sert l'auteur de l'article *Cantacuzène* dans la *Biographie universelle*. Le Bas-empire est-il le véritable empire romain?

six autres années (durée de son règne), trouvera-t-on qu'il a mieux valu pour les Grecs qu'il ait résisté à l'envie qu'il avoit en 1241 de se faire moine, et qu'on doive lui savoir gré du sacrifice? Sera-t-on enfin obligé de convenir qu'en triomphant à la fois et du désir de prendre l'habit monastique, et de la répugnance qu'il avoit à se faire proclamer empereur, il ait été comme irrésistiblement entraîné par une de ces inspirations heureuses pour la patrie de celui qui les éprouve, parce qu'elles sont justifiées par les événemens?... L'histoire doit répondre à ces questions. Achevons celle de Nicéphore, et continuons d'écouter Cantacuzène. « L'empe-« reur, ayant lu les ouvrages de Grégoras, y fit une ré-« ponse par laquelle il montra très-clairement qu'il avoit « avancé des faits contraires non-seulement à la vérité, « mais même à la vraisemblance. Ayant ensuite fait une « assemblée fort célèbre, où se trouvèrent les person-« nes les plus éminentes de l'empire, il fit lire publi-« quement l'ouvrage de Grégoras, avec la réfutation « qu'il en avoit composée. Il n'y eut personne [a] qui « ne condamnât l'indiscrétion de Nicéphore, qui fut « piqué au vif de ce que l'empereur avoit triomphé si « hautement des impostures et des insolences de ses « ouvrages. Il ne put s'empêcher de lui en témoigner « son déplaisir. Il lui avoua qu'il avoit composé la « réfutation de l'écrit du concile; mais il nia qu'il eût « composé l'autre écrit fait contre l'empereur, et dit « qu'il auroit souhaité de le pouvoir supprimer. L'em-« pereur répondit qu'il ne voyoit pas où tendoit son « discours; que, s'il vouloit ne pas faire paroître son « livre, il ne falloit pas le composer: s'il vouloit le

[a] Il est très-présumable en effet que *les personnes éminentes* de l'empire, consultées par l'empereur Cantacuzène sur un ouvrage contre l'empereur Cantacuzène, condamnèrent unanimement l'ouvrage et l'auteur. Il a probablement oublié sa position et celle des juges et de Nicéphore, quand il a cru voir le sujet d'un si haut triomphe dans cette condamnation.

« publier, il ne pouvoit trouver mauvais qu'on le lût.
« Il lui dit que, n'ayant plus guère à vivre, il devoit « être insensible aux louanges comme aux reproches. « Cantacuzène ne fit ni ne dit ce que je [a] viens de rap-« peler que depuis qu'il eut remis l'autorité absolue « entre les mains de l'empereur son gendre, et qu'il eut « pris l'habit de moine. » Cantacuzène étoit devenu, lorsqu'il eut cette entrevue avec Grégoras, le moine *Josaphat*. Il nous semble que ce langage est moins celui d'un religieux que d'un prince de la terre qui n'a point renoncé aux vanités de ce monde [b]. Il y a de la dureté à dire à un vieillard *qu'il n'a plus guère à vivre*. Nicéphore Grégoras resta quatre ans en prison, exposé à beaucoup de privations et de mauvais traitemens. Jean Paléologue le fit mettre en liberté. On ne sait point l'époque de sa mort : on la place à l'année 1359. Son histoire finit à cette année, et l'on doit supposer qu'il y a eu quelque intervalle entre sa mort et l'événement dont il fait le récit. Les palamites le poursuivirent au-delà du tombeau. Dans leur rage, ils le privèrent non-seulement de sépulture, mais ils commirent sur son cadavre d'indignes outrages [c]. Son histoire doit être lue avec précaution quant aux réflexions qu'il y prodigue, parce qu'il est souvent passionné; mais nous répétons qu'il est exact dans les faits dont il nous présente le récit. Revenons à celui des événemens généraux.

Au moment où le synode finissoit, les Vénitiens revinrent à la charge auprès de Cantacuzène, pour l'engager à faire avec eux une alliance offensive contre les Génois de Galata. Ils vinrent les attaquer à la vue de Constan-

[a] C'est Cantacuzène qui parle, et prend à la fois dans la même phrase, en *parlant de lui*, les deux *modes* entre lesquels on choisit ordinairement.

[b] On s'aperçoit quelquefois que Cantacuzène fut empereur sous l'habit de moine; peut-être avait-il donné l'exemple contraire avant d'aller au couvent de Mangane.

[c] *Voy.* son article dans la *Biographie universelle*. M. Weiss donne la nomenclature de ses ouvrages, et le juge avec beaucoup d'impartialité.

tinople, peut-être pour forcer l'empereur à prendre un parti. Quatorze galères entrèrent pendant la nuit dans le port de Galata, et commirent de grands désordres. Les habitans se réunirent à la hâte, coururent aux armes, et forcèrent les Vénitiens à se rembarquer. En se retirant ils emmenèrent quelques vaisseaux marchands. Sur l'une de ces galères étoit Jean Delphino, député par la république de Venise à l'empereur, pour l'engager dans une ligue qu'elle formoit contre Gênes avec quelques puissances révoltées de l'insolence des Génois. Ce même ambassadeur étoit chargé d'une lettre de Sigismond, roi de Hongrie, qui invitoit l'empereur à faire partie de la coalition qu'on formoit pour écraser Gênes, annonçant qu'il avoit donné déjà des secours. Le prudent Cantacuzène éluda de son mieux cette demande. Il étoit le plus exposé à la vengeance des Italiens de Galata, dont les Grecs laissoient honteusement les insultes impunies, et qui d'hôtes devenoient maîtres. Il falloit se mettre en mesure de leur faire changer de rôle, et ne leur déclarer la guerre qu'après avoir pris tous les moyens de les battre. Venise pouvoit affronter Galata, sans courir aucun risque, avec de bons vaisseaux et d'habiles marins; mais il n'en étoit pas de même de Constantinople, qui, n'ayant ni marins ni vaisseaux, restoit exposée et sans défense aux coups des Génois. Cantacuzène crut s'en garantir en demeurant neutre: il se trompa, comme nous le verrons. Il donna pour prétexte de son refus la nécessité dans laquelle il étoit de ne s'occuper que des Serviens, et du soin de reprendre les conquêtes qu'ils avoient faites sur l'empire. Il ajouta que, par cette conduite, il ne faisoit aucun tort à la république, parce que, s'il ne lui donnoit pas de secours, il n'apportoit aucun obstacle à ses projets. L'ambassadeur se retira mécontent. Venise, qui ne pouvoit rien exécuter de décisif contre Galata sans le concours des Grecs, ne dissimula pas le dépit que lui causoit le

refus de Cantacuzène. Elle feignit de vouloir se venger, et retira le consul qu'elle avoit à Constantinople. La trève qu'ils avoient faite autrefois avec Michel Paléologue étoit sur le point d'expirer, et, si on ne la renouveloit pas, laissoit à chaque parti la liberté de reprendre les armes. La république l'auroit fait, si sa haine contre les Génois n'avoit dominé son ressentiment contre les Grecs; mais, en faisant revenir son consul, elle voulut que l'on crût qu'elle se disposoit à la guerre.

Pendant le séjour des ambassadeurs à Constantinople, les Génois, inquiets et craignant que l'empereur ne se réunît à leurs ennemis, envoyèrent secrètement à ce prince des agens pour le détourner de cette alliance; ils lui firent offrir même des sommes considérables. Cantacuzène les refusa, parce qu'il n'avoit pas eu l'intention d'accorder aux Vénitiens ce qu'ils lui demandoient. La délicatesse de ce procédé, ne fit, sur des hommes qui n'en avoient jamais mis dans les leurs, aucune impression. Ils refusèrent d'y croire, et supposèrent que l'empereur n'ayant pu s'accorder sur les conditions, vouloit se faire un mérite du refus. Quand ils furent certains du départ de l'ambassade vénitienne, ils firent jouer au milieu du jour une de leurs machines, et lancèrent un bloc de pierre sur Constantinople. Cantacuzène envoya demander aussitôt au gouverneur et au sénat raison de cette conduite. On répondit qu'on ignoroit la cause de cet accident, et qu'elle ne devoit être attribuée qu'à l'étourderie de l'ingénieur chargé de la direction des machines. Les députés exigèrent au nom de l'empereur qu'il fût puni, ainsi que ceux qui l'avoient secondé. On le promit, mais on recommença le lendemain. Cantacuzène, poussé à bout par cette insolence, déclare aussitôt la guerre aux Génois de Galata, leur donne huit jours pour enlever les effets qu'ils ont dans la capitale, envoie promptement vers l'ambassadeur vénitien qui croisoit dans le voisinage, et conclut

avec lui un traité moins avantageux que ne l'étoit celui qu'il avoit proposé, parce que, voyant que le prince avoit maintenant besoin du secours de son gouvernement, il rétracta une partie des offres faites précédemment. L'empereur donna des ordres pour équiper des galères, rassembler des troupes, et réunir tous les moyens de triompher d'un ennemi qui ne respectoit rien. Les conditions sous lesquelles les Génois possédoient Galata, leur donnoient sur les Grecs, du moment où elles n'étoient point exécutées, une telle supériorité, que l'impuissance ou l'ineptie peuvent seule expliquer cet état de choses. La convention remonte au premier des Paléologues. Après avoir reconquis Constantinople, n'ayant point de marine, ce prince fut obligé de ménager les peuples qui en avoient, et de passer avec eux des traités. Plusieurs consentirent à payer des droits dans les ports de l'empire grec pour le commerce qu'ils y faisoient. Les Vénitiens et les Génois, maîtres de la mer Ionique, de la mer Egée et de la mer de Pont, s'exemptèrent de tout impôt, prétendant avoir la liberté de la navigation dans toute l'étendue de l'empire. Michel, ne pouvant ni les persuader, ni les contraindre, vit que son unique ressource étoit dans la rivalité de deux nations, que l'intérêt armeroit l'une contre l'autre. Faire avec l'une d'elles un traité exclusif, étoit le meilleur moyen d'imposer des conditions à l'autre, et retirer de toutes deux quelque avantage. Il préféra les Génois aux Vénitiens, parce que ceux-ci protégeoient les Latins que Paléologue venoit de chasser de Constantinople. Par le traité qu'il conclut avec eux, il leur accorda pleine et entière liberté de trafiquer à perpétuité dans ses états, sans payer aucun droit, à la charge par les Génois de fournir à toute réquisition cinquante galères équipées et armées en guerre, sans que l'empereur fût tenu à d'autre dépense qu'à payer les soldats et les matelots. Ils étoient encore obligés de fournir cinquante autres

galères vides. On voit que cette condition ne pouvoit être exécutée qu'en supposant des intérêts communs entre les Grecs et les Génois, une alliance bien cimentée, et une paix continue entre les deux nations. Il falloit, pour tenir en respect ce peuple remuant, avoir la facilité de s'emparer de Galata à la moindre infraction, et conséquemment prendre des dispositions militaires, en ayant soin de les entretenir sans cesse.

Au lieu de suivre cette marche dictée par la prudence, on laissa les Génois se fortifier à Galata (ce qui devoit leur être rigoureusement interdit), et se mettre en mesure de résister sur terre, et peut-être d'y faire la loi. Tel étoit l'état des choses lorsque Cantacuzène déclara la guerre aux Génois. Les Grecs partageoient son indignation, et firent des sacrifices. En peu de temps une flotte fut équipée et put combiner ses opérations avec celle des Vénitiens. Ceux-ci cherchoient et trouvoient de nouveaux alliés. Le roi d'Aragon avoit eu de fréquens démêlés avec les Génois pour la possession de la Sardaigne et de la Corse. Venise présuma qu'il se détermineroit facilement contre ses éternels ennemis, et ne se trompa point dans son calcul. Il mit vingt-quatre galères à la disposition de cette république. Les Génois ne perdoient pas de temps de leur côté. Un de leurs amiraux enlevoit la capitale de Nègrepont. Au commencement de l'automne (1351) la flotte vénitienne, composée de trente galères et d'un grand nombre de bâtimens de toute grandeur, sortoit des ports pour opérer sa jonction avec celle d'Aragon. Elle étoit commandée par Nicolas Pisani et Justiniani. Le premier passoit alors pour l'un des plus habiles marins. Ces deux flottes réunies faisoient voile vers Constantinople. En entrant dans l'Archipel, elles essuyèrent une violente tempête, qui dispersa les galères. Neuf, dont sept de la république, furent submergées ou brisées contre des écueils; les autres, jetées sur les côtes de Sicile ou de

Morée, étoient hors de service, à moins de réparations, qui demandoient du temps et de l'argent. Gênes, plus heureuse, avoit attendu, pour la sortie de sa flotte, la fin des vents de l'équinoxe, et préparé une armée capable de résister à ses ennemis. Pagan Doria, commandant soixante galères, tenta de s'emparer de la colonie de Nègrepont, dont elle venoit de prendre la capitale; mais Pisani s'étoit jeté dans cette île avec toutes ses troupes pendant qu'on radouboit ses vaisseaux. Il attaqua les Génois, leur prit ou tua quinze cents hommes, et les força de se rembarquer. Dès que ses navires furent réparés, il se rendit à Constantinople. On mit le siége devant Galata, qui, dans le même temps, eut à résister à une double attaque sur mer et sur terre. Toutes les maisons situées hors de l'enceinte des murailles furent brûlées. Les assiégés n'osoient plus ni sortir ni même se montrer. L'empereur détacha de l'armée navale un certain nombre de vaisseaux qu'il envoya donner la chasse aux Génois sur la mer Pontique. Cette expédition fut couronnée de succès. Les Grecs revinrent chargés de butin. A leur retour, Pisani voulut donner un assaut général. Cantacuzène n'étoit pas de cette opinion. Fatiguer les assiégés, les harceler sans en venir à une action décisive, les prendre par la famine, telle étoit son avis. Il y eut des débats dans le conseil; ils s'animèrent: l'aigreur s'en mêla; Pisani s'oublia même au point de traiter l'empereur de lâche. Cette dispute valoit aux Génois une alliance. Cantacuzène se crut obligé de céder. Pour concourir à une entreprise qu'il désapprouvoit, il fit joindre ensemble les deux plus grands vaisseaux de sa flotte, que l'on couvrit de poutres, sur lesquelles on construisit une grande tour à trois étages qui dominoit les murailles de Galata. Aux deux côtés de la tour étoient des ailes pour recevoir, en se baissant, des planches, et former un pont de la tour à la ville; mais la distance ayant été mal calculée, on ne put faire

usage de ce moyen. Phaséolate avoit fait une autre machine sur un vaisseau marchand, dans l'intention de lancer des matières combustibles. Les préparatifs sur terre consistèrent dans une réunion d'échelles, d'outils pour saper les murailles, de fascines pour combler les fossés et brûler les portes. Quand tout fut prêt, la cavalerie et l'infanterie s'avancèrent sous le ordres de Manuel Asan, frère de l'impératrice Irène, dont Fracase, protostrator, étoit lieutenant. Au point du jour la double attaque devoit commencer. Les Génois se préparoient à la soutenir. Ils avoient attiré leurs vaisseaux, qu'ils tenoient attachés avec des cordages, de peur qu'on ne les emmenât, et suspendus de manière à empêcher les assiégeans d'approcher. Ils avoient de plus disposé, pour se défendre, une quantité de machines. Cantacuzène passa la nuit près de la ville avec l'armée de terre. Il y avoit en tout trente-deux galères. Dans cette même nuit, il arriva de Venise un vaisseau chargé de dépêches pour Pisani. Le sénat le faisoit avertir du départ de soixante-dix galères génoises envoyées pour la délivrance de Galata.

Voici la cause d'un secours aussi considérable. Le peuple de Gênes, voyant avec jalousie un grand nombre de familles devenir riches et puissantes, se souleva, changea la forme de son gouvernement, condamnant plusieurs de ces familles à un bannissement perpétuel, et dépouillant les autres de l'autorité pour se l'attribuer. Il avoit confié l'administration générale des affaires à Simon Bocanera. Mais la guerre avec les Vénitiens étant survenue sur ces entrefaites, le peuple sentit qu'il ne pouvoit en supporter tout le poids. Il rappela les riches, leur rendit les honneurs et les dignités dont il les avoit dépouillés, et les supplia de reprendre la direction du gouvernement. Ceux-ci auroient préféré la vengeance : mais, comme ils virent que la ruine de l'état entraîneroit la leur, et qu'ils se couvriroient de honte

en refusant de secourir leur patrie, ils se rendirent aux vœux du peuple. Après lui avoir reproché l'extravagance de sa conduite, et l'injustice avec laquelle il les avoit traités, uniquement parce qu'ils étoient riches, ils annoncèrent qu'ils se chargeoient de tous les frais de la guerre. Ils équipèrent donc une flotte de soixante et dix vaisseaux, dont ils confièrent le commandement à Pagan Doria, qui réunissoit à l'expérience la prudence et le courage, et passoit pour un des meilleurs généraux du siècle. L'avis de l'arrivée de cette flotte remplit Pizani de crainte, et donna, plus que le ton arrogant qu'il avoit pris dans le conseil, la mesure de sa valeur. Son intérêt, celui de son pays et de sa gloire lui prescrivoient une marche sûre; c'étoit de contribuer de tous ses efforts, avec ses alliés, à l'enlèvement de la place. Maîtres de Galata, les Vénitiens et les Grecs n'avoient rien à craindre d'une flotte qui ne trouveroit plus à son arrivée de points d'appui, et ne verroit sur les rives opposées que des ennemis. Au lieu de tenir cette conduite, Pisani ne communiqua point à Cantacuzène l'avertissement qu'il avoit reçu, se tint à l'écart pendant l'action, en prenant cependant une position calculée de manière à faire croire qu'il ne refusoit pas de combattre (quoiqu'il se fût mis hors de la portée du trait), et qu'il se réservoit une excuse. L'ordre donné s'exécute au point du jour de la part des Grecs; malgré les vices de construction de leurs machines, ils causèrent du désordre parmi les Génois. Mais leur flotte n'étant point soutenue par celle des Vénitiens, leurs efforts furent inutiles. Tarchaniote reçut une blessure grave, qui le mit hors de combat. L'empereur faisoit en même temps combler les fossés par l'armée de terre, et poser les échelles; mais les assiégés, voyant l'inaction de Pisani, prévoyant du côté de la mer une victoire facile, firent une sortie du côté opposé, brûlèrent les fascines, les chariots, les machines, pendant que leurs tireurs, du haut des mu-

railles, accabloient de traits les Grecs, qui se retirèrent: Cantacuzène, qui n'agissoit que contre son gré, parce qu'il avoit blâmé cette entreprise, fit rentrer son armée, se repentant, mais trop tard, d'avoir cédé à un étranger qui l'abandonnoit au moment du danger, et refusoit de concourir à l'exécution d'un projet qui, sans lui, n'auroit pas eu lieu. Le lendemain Pisani vint prendre congé de l'empereur, qui, croyant qu'un dédaigneux silence valoit mieux qu'une explication, ne demanda point au Vénitien le motif pour lequel il ne s'étoit pas trouvé la veille à l'attaque. Dans cette courte et froide entrevue, le général des galères de Venise déclara seulement qu'il étoit rappelé par le sénat. L'indifférence avec laquelle Cantacuzène reçut cette nouvelle fit voir qu'il mettoit à sa valeur le prix qu'il y falloit mettre. Pisani partit sans délai, rencontra l'escadre qu'il vouloit éviter, n'échappa qu'à force de voiles, et se réfugia dans le port d'Eubée.

Cantacuzène avoit dans ses amis et dans sa famille des ennemis plus redoutables que les Génois. Pendant qu'il combattoit ceux-ci, on préparoit contre lui une guerre civile. Il croyoit avoir laissé Paléologue à Thessalonique au milieu de personnes qui lui étoient dévouées, parce qu'elles avoient combattu sous ses drapeaux; mais, soit qu'il eût en effet mal reconnu leurs services, soit qu'elles portassent trop haut leurs prétentions, elles étoient mécontentes, et puisque celui pour lequel elles avoient fait tant de sacrifices ne savoit ni récompenser ni punir, elles se promirent de l'abandonner à la première occasion. Elle s'offrit à Thessalonique. Les courtisans présumoient avec raison qu'un jeune prince de dix-huit à vingt ans aimoit mieux régner seul que d'être en tutelle; qu'il ne pouvoit voir sans humeur assis à ses côtés sur un trône qui devoit être à lui sans partage, et qu'il tenoit de ses aïeux, un homme sans aucun droit à ce trône, et que la fortune

y plaçoit dans un de ses caprices. Cantacuzène, froid, sage, réservé, de mœurs austères, et dévot, d'un âge avancé, devoit naturellement paroître aux yeux du jeune Paléologue un tuteur incommode, dont le joug se faisoit sentir : mais ce joug devoit devenir insupportable, si l'on parvenoit à faire considérer ce surveillant comme un usurpateur. Dans l'époque de la vie où les impressions sont les plus vives, les plus profondes, et laissent des traces ineffaçables, le fils d'Andronic n'en avoit reçu que de terribles sur le compte de Cantacuzène. On le lui avoit, pendant plus de six années (de dix à seize ans), représenté comme un assassin qui vouloit l'égorger, ainsi que sa mère, et régner à tout prix. L'impératrice, le grand-duc, le patriarche Asan, beau-père de Cantacuzène, le calomnioient sans cesse devant le jeune prince, et le peignoient sous les couleurs les plus odieuses. Le témoignage d'une mère, celui d'un patriarche, étoient sans doute du plus grand poids pour un adolescent sans aucune expérience. Ces faits incontestables faisoient conclure qu'il étoit impossible que Paléologue eût pour son tuteur un attachement sincère. Les courtisans sont habiles dans leurs calculs, et se trompent rarement ; ils sont adroits et prudens dans leur marche, et vont au but. Il étoit facile de sonder les dispositions du prince. On feignit d'abord le plus tendre intérêt pour sa personne ; on affecta de le plaindre de ce qu'il étoit privé de la souveraine puissance, qui lui appartenoit par le droit de succession ; de ce qu'au lieu de régner à Constantinople sans rival, il étoit relégué sur les frontières de l'empire et près des ennemis de l'état. Ces insinuations, loin d'être repoussées, furent accueillies : elles éveillèrent l'attention ; elles développèrent un sentiment que l'on tenoit comprimé. Ces effets furent aperçus aussitôt que produits. On laissa dès-lors tout ménagement de côté, et l'on s'expliqua plus franchement. Le crâle, ennemi de Cantacuzène, se

réuniroit avec joie à Paléologue : quant à ceux qui faisoient ces observations et donnoient ces conseils, ils étoient entièrement dévoués au jeune prince. Au premier mot, ils s'armoient pour sa défense. Le fils d'Andronic les crut d'autant plus aisément, qu'ils flattoient son penchant secret. Il leur accorda toute sa confiance, et s'entretint souvent avec eux de ce projet.

Mais il avoit près de sa personne un surveillant qui gênoit, quoiqu'il eût jadis été l'un des plus grands ennemis de Cantacuzène. C'étoit Andronic Asan. En plaçant son gendre sur le trône, la fortune avoit satisfait son ambition. Il avoit tout à perdre dans un changement, rien à y gagner. Aucune chance favorable n'étoit possible pour lui, parce qu'il se trouvoit le plus près possible d'un trône sur lequel il ne devoit jamais monter. Ne pouvant le séduire, il falloit l'éloigner. On en concerta les moyens avec une heureuse habileté. Ce fut de lui faire confidence de ce qui se passoit. On le prit en particulier ; on avoit à lui dire un secret de la plus haute importance sous le sceau du serment, et s'il juroit de ne jamais le révéler. Quand il eut fait les promesses qu'on exigeoit, on lui confia que le jeune empereur traitoit avec Etienne pour faire la guerre à Constantinople ; mais, comme le crâle étoit ombrageux, il vouloit un otage de la fidélité de Paléologue, déclarant qu'il lui feroit trancher la tête, si le prince manquoit à ses engagemens après avoir conclu le traité. Cet otage c'étoit Andronic Asan. Le ton d'intérêt, le mystère avec lesquels cette confidence fut faite, ne permettoient de douter ni du dévouement ni de la sincérité de ceux qui s'exposoient ainsi pour garantir Asan de sa perte. Il en fut si complètement dupe, qu'il demanda des conseils à ses amis. Ils lui répondirent que l'expédient le plus sûr étoit de partir en diligence pour Constantinople. Ils ajoutèrent que le temps pressoit, parce que le crâle, pour rendre les deux empereurs irréconciliables, deman-

doit qu'on le lui livrât, et que la conclusion du traité ne tenant qu'à cette condition, il étoit probable qu'on s'empareroit le lendemain de sa personne. Partir sans délai, se rendre dans la capitale, avertir Cantacuzène, et sauver l'état, telle étoit la marche qu'ils lui conseilloient de suivre. Asan, épouvanté, s'embarqua la nuit même pour Constantinople. Ce plan étoit bien combiné, et le succès devoit être infaillible, si les affaires eussent été plus avancées. C'étoit un coup de maître que d'avertir l'empereur quand il n'auroit plus eu le temps de se mettre en défense. Dès qu'Asan fut sorti de Thessalonique, les conjurés eurent le champ libre. Ils obtinrent de Paléologue qu'une ambassade seroit envoyée au crâle de Servie pour l'engager à se liguer contre l'usurpateur. Etienne accepta cette proposition avec des transports de joie. Il promit tous les secours nécessaires pour rendre le trône au prince, en ayant toutefois le soin de stipuler des conditions très-avantageuses pour lui. Il fit de grands préparatifs, comptant sur une partie des provinces de l'empire. Pendant que ces choses se passoient, Asan rendoit compte à Cantacuzène. Ce prince, alarmé de ces nouvelles, sentoit que sa présence étoit nécessaire pour apaiser dès son origine une nouvelle guerre civile plus dangereuse que la première, puisqu'un parti étoit soutenu par un prince puissant, qui s'étoit emparé déjà de plusieurs villes importantes. Mais il ne pouvoit ni lever de nouvelles troupes, ni détourner celles qui étoient sur pied, et qui suffisoient à peine pour tenir les Génois en respect. Dans cet embarras, il alla trouver l'impératrice, l'instruisit de la conspiration; et, lui montrant qu'il lui étoit impossible de se rendre en Macédoine, la pria de le remplacer auprès de son fils, et d'user de tout son ascendant sur ce jeune prince pour l'arrêter sur le bord du précipice. Il a soigneusement conservé le discours qu'il tint à cette prinsesse, et comme il offre un mélange singulier de sentimens opposés, nous

croyons qu'il est utile de présenter quelques traits qui serviront à motiver l'opinion qu'on doit se faire sur ce prince, d'après lui-même, car nous ne faisons que le transcrire. « Un pernicieux génie vint troubler notre « repos (dit-il à l'impératrice Anne) et susciter des ca- « lomniateurs aussi dangereux que les premiers. Ils ont « usé d'artifice pour s'insinuer dans l'esprit de l'empe- « reur, votre fils ; ils lui ont persuadé de se défier de « moi comme d'un traître, bien que je le chérisse avec « autant de sincérité que de tendresse, et que je n'oublie « rien non-seulement pour lui conserver l'empire, mais « pour *le lui rendre* en un état plus florissant qu'il n'a « jamais été... Je dissiperois les factieux et les obligerois « à se *cacher sous terre*, non par ma présence, mais « *par le seul bruit de ma marche*, si je n'étois occupé « contre les Latins. C'est pourquoi je vous prie d'avoir « la bonté d'aller à Thessalonique pour étouffer cette « guerre, en représentant à l'empereur votre fils le tort « qu'il se fait de vouloir ruiner par les armes un em- « pire dont il sera *bientôt maître absolu.* Car je le *lui* « *aurois remis* entre les mains, si les deux dernières « guerres ne m'avoient obligé de le retenir, et j'aurois « pris l'habit de moine, que *j'ai dessein* de prendre « dans quelque temps. »[a] Anne fit à Cantacuzène *de doux reproches* (c'est l'expression dont il se sert) de ce que, malgré ses instances et les conventions faites, au lieu de lui ramener son fils, il l'avoit laissé à Thessa-

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 4, chap. 27. Nous faisons remarquer quelques expressions dont les unes sont plutôt d'un fanfaron que d'un religieux ; car c'est le moine Josaphat qui écrit ; et les autres préparent de loin à la catastrophe, et sont là pour ne laisser aucun doute sur la liberté avec laquelle on doit descendre du trône. Le *bruit de ses pas* n'avoit pas fait *cacher sous terre* le crâle, qui se joignoit à Paléologue, et qui venoit de reprendre Edesse. Le moyen de rendre Paléologue *maître absolu* de l'empire n'étoit pas en proclamant Manuel empereur : et si nous voyons le père faire couronner son fils, que penserons-nous de sa sincérité ? croirons-nous qu'il *n'oublie rien* pour rendre le trône au fils d'Andronic ?

lonique au milieu de gens corrompus, mécontens, qui ne pouvoient lui donner que de mauvais conseils. Ces reproches étoient mérités, et peut-être verra-t-on par la suite le motif pour lequel Cantacuzène n'avoit pas tenu sa promesse.

L'impératrice s'embarque sans délai. Elle trouva les choses fort avancées, l'alliance conclue avec Etienne, le prince dans le voisinage de Thessalonique, avec la princesse, sa femme, faisant tous leurs efforts pour obtenir de Paléologue une rupture ouverte avec Cantacuzène. *La peur qu'ils avoient* de ce dernier, dit-il lui-même, faisoit qu'ils usoient de toutes sortes de caresses pour gagner le jeune empereur et pour lui faire accroire qu'ils avoient un grand zèle pour son service. La présence de l'impératrice *dissipa cette faction comme une toile d'araignée ;* à sa vue, Paléologue rentra dans le devoir. « Elle entretint le crâle ainsi qu'Hélène, et leur « mit devant les yeux la grandeur de l'injustice qu'ils « commettoient en tâchant d'exciter une guerre civile « entre les Romains, contre la foi des sermens, et les « assura qu'une perfidie si criminelle ne manqueroit « pas d'attirer sur eux la foudre du ciel. » Ses discours eurent tant de force sur leur esprit, qu'ils se retirèrent pleins de confusion et de honte [a]. Cantacuzène, qui tient ce langage, ne nous a pas jusqu'ici présenté le crâle comme susceptible *de confusion ni de peur.* Il n'avoit fait paroître aucun de ces sentimens en présence de cet homme dont *il avoit peur*, dans l'entrevue dont nous avons rendu compte. C'étoit par peur qu'il gardoit ses conquêtes et ne vouloit rien rendre. Nous n'avons point d'objet de comparaison pour confronter le récit de Cantacuzène sur le complot dont nous venons de rendre compte d'après lui, parce qu'aucun autre historien n'en parle. Quelque grande que fût la soumission de Paléologue, il demanda néanmoins les villes d'Aine et de

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 4, chap. 27.

Chalcidice, que Mathieu possédoit. Son beau-père trouva cette demande fort étrange, s'étonnant de ce que son gendre, qui devoit se voir *dans peu de temps possesseur paisible de tout l'empire*, *étoit capable d'une telle bassesse, que de vouloir être gouverneur de places aussi peu considérables.* Tout en se plaignant ainsi, Cantacuzène n'osa refuser le jeune prince, qui, n'ayant rien moins que la certitude de *tout* posséder un jour, vouloit peut-être une partie de ce tout, et pouvoit ne pas se soucier de la préférence en vertu de laquelle il n'avoit aucune part au gouvernement, tandis que les fils de Cantacuzène en avoient. L'impératrice revint à Constantinople, après avoir ainsi rétabli la tranquillité.

Pisani fuyoit rapidement les Génois, comme nous l'avons rapporté, et cherchoit un asile à Nègrepont. Pagan Doria l'y poursuivit, et fit, pour s'emparer de cette ville, de vains efforts. Il fut obligé de se rembarquer pour se rendre à Galata. Etant abordé à Héraclée, ville de Thrace, il y passa la nuit. S'étant mis en mer le lendemain, les vents le repoussèrent dans le port dont il venoit de sortir. Les matelots descendirent à terre, et se dispersèrent dans les marais pour y cueillir des herbes. Les habitans en tuèrent deux. Toute l'armée demanda à venger leur mort. Doria, pressé de remplir sa mission, qui n'étoit rien moins que d'assiéger Constantinople, tâche d'apaiser ses soldats, leur fait voir que la prise d'Héraclée n'étoit pas facile ; que les habitans pourroient tirer promptement des secours des villes voisines; que c'étoit trahir les intérêts de la république, qui avoit besoin de toutes leurs forces contre la capitale de l'empire. Ces représentations ne produisirent d'autre effet que d'augmenter le désir des Génois. On vit même un capitaine, nommé Martin de Moro, s'avancer pour haranguer l'armée : il dénonça le général comme un traître vendu à Cantacuzène (qui en convient), et somma le greffier de recevoir sa déclaration, afin de mettre Doria

en jugement lorsqu'on seroit de retour à Gênes. Le général, *craignant d'être convaincu* et puni du dernier supplice, permit l'attaque. A l'instant l'armée sort des vaisseaux et se répand autour des murailles. Elles étoient en mauvais état du côté de terre, parce que l'on n'avoit pas cru que la ville dût être attaquée de ce côté. Les habitans, surpris, coururent trop tard aux armes. Les assiégeans s'en emparèrent sans de grands obstacles. Cantacuzène dit qu'il avoit envoyé une flotte au secours d'Héraclée ; que Nicéphore, son gendre, gouverneur de la Thrace, y conduisit des troupes qu'il commandoit en personne ; enfin que Manuel Asan, despote, frère de l'impératrice Irène, y envoya des soldats de Bizie. Malgré tous ces renforts, Héraclée fut prise. L'attaque ayant été imprévue et causée par un accident, il est probable que tous ces secours n'étoient arrivés que par suite de la prudence de l'empereur, qui, du reste, ne parle que des habitans dans son récit, quoiqu'il dise que, *malgré ces troupes*, les Génois se rendirent maîtres d'Héraclée. Au moment du pillage, les citoyens se réunirent sur un point, ouvrirent une porte condamnée, et s'enfuirent vers un corps de cavalerie qui arrivoit. Les principaux furent pris avec leurs femmes, leurs enfans et leurs richesses, et conduits à bord. Après leur expédition, les Génois murèrent les portes du côté de terre, et, laissant une garnison suffisante, s'embarquèrent pour Galata. Il est difficile de déterminer le rôle que jouèrent dans cette affaire les troupes de Nicéphore, celles d'Asan, et cette cavalerie qui arrivoit. Si tous ces renforts ne parurent qu'après le pillage et le départ des Génois, que firent-ils contre la garnison ? L'historien offre assez souvent des faits difficiles à expliquer. On est obligé de le faire remarquer une fois.

Dès le départ de Pisani, Cantacuzène, averti des efforts de la république et du départ de la flotte, avoit

fait des préparatifs pour mettre Constantinople en état de défense. Par ses ordres on sortit de l'Heptascale les vaisseaux équipés pour le siége de Galata : les murailles, qui tomboient en ruine, furent réparées, on exhaussa celles qui étoient du côté de la mer ; de la porte Eugène à la porte de Bois, on creusa un fossé large et profond ; enfin les habitans reçurent la défense de sortir de l'enceinte, et l'on rassembla les troupes disséminées dans les provinces voisines. La poursuite de Pisani, la prise d'Héraclée, donnèrent le temps nécessaire pour prendre ces dispositions, et lorsque la flotte se présenta, on étoit en mesure de la bien recevoir. Doria ne tarda point à voir que toute attaque seroit imprudente et dangereuse ; mais Martin de Moro, que la prise d'Héraclée avoit enivré, prétendoit que celle de la capitale étoit aussi facile. Il tâcha de faire partager cette opinion à ses compatriotes. Doria démontre la folie d'une telle entreprise, le peu de rapport entre les moyens des Génois et ceux des Grecs; les forces redoutables de ceux-ci, soit dans le nombre, soit dans leurs retranchemens, soit dans les armes et les munitions ; enfin leur incontestable supériorité. *De plus*, dit-il en terminant son discours, *nous apprenons qu'ils sont fortifiés par la présence de l'empereur, qui ne cède à nul autre ni en science ni en sagesse.* L'empereur, étant lui-même de l'avis de l'amiral génois, a cru qu'en historien fidèle il devoit rapporter cet éloge, qui ne fit pas grande impression sur Martin de Moro. Persistant dans son opinion, il fit tout ce qui dépendoit de lui pour décider l'attaque de la ville, et persuader que la prise en étoit aisée. Soit dans l'intention de le convaincre, soit dans la crainte d'une dénonciation, Doria commande aux troupes de prendre les armes, et les fait approcher des murailles. Quand les Génois les virent couvertes de soldats, quand ils aperçurent l'espace immense qui séparoit la porte de Bois de la porte Eugène, remplie d'infanterie, de ca-

valerie, de gens armés à la légère, ils convinrent que le conseil de Martin étoit dangereux, téméraire, et contraire aux règles de l'art. Ils se retirèrent, abandonnant l'idée d'attaquer Constantinople. Cantacuzène jugea que ses ennemis ne laisseroient pas dans l'inaction une flotte aussi considérable, mais qu'ils s'en serviroient pour piller les villes situées sur le bord de la mer. En conséquence il y envoya des secours. Sozopole, qu'un grand commerce rendoit opulente, devoit être un appât pour les Génois. L'empereur fit partir un détachement, pour ajouter aux moyens de défense qu'avoient les habitans; mais, pleins d'une orgueilleuse confiance en eux-mêmes, ils ne voulurent recevoir que Cribitziole, parce qu'il étoit frère de leur gouverneur. Cette vanité leur coûta cher. Les Génois les assiégèrent, les forcèrent à se rendre, et mirent leur ville au pillage. Non contens des richesses qu'ils y prirent, les soldats, supposant que les habitans en avoient enfoui dans la terre, démolirent les principales maisons. Les églises ne furent pas respectées. La rage des vainqueurs n'étoit point assouvie. Ils résolurent, avant de se retirer, de mettre le feu aux maisons qu'on avoit épargnées. La cupidité les désarma. Les habitans s'engagèrent à payer le rachat de leur ville, pourvu qu'on leur permît d'aller à Constantinople chercher les sommes nécessaires. Les Génois, qui ne se fioient pas à cette promesse, n'accordèrent ce qu'on leur demandoit que lorsqu'on leur eut remis en otage les premiers citoyens de Sozopole. Peu de temps après, les sommes furent payées, les otages rendus, et les habitans rentrèrent dans leurs maisons. Il y avoit à Galata beaucoup de prisonniers emmenés d'Héraclée, et qui languissoient dans cette ville, étant hors d'état de payer leur rançon. Philothée, leur évêque, les visitoit tous les jours, et conféroit avec leurs maîtres. Ses connoissances, ses vertus, sa grande piété, le rendoient vénérable et le faisoient bien accueillir des Génois. A

force de prières, il obtint pour une somme médiocre la liberté de ces prisonniers, et gratuitement celle des pauvres. Ensuite il engagea l'empereur à exempter d'impôts les villes qui, comme Héraclée et Sozopole, avoient été pillées par l'ennemi.

Pisani s'étoit rendu de Nègrepont à Venise. Il engagea la république à s'occuper sans relâche d'un armement qui fût capable de résister aux Génois. Don Pèdre IV, roi d'Aragon et de Catalogne, envoya vingt-six galères pour son contingent. Ce prince avoit d'anciennes insultes à venger; et si sa puissance eût égalé son ressentiment contre Gènes, c'en étoit fait de cet état. Sachant combien les rivalités entre généraux sont nuisibles aux succes d'une entreprise, il donna l'ordre positif à son amiral d'obéir à Pisani, et d'exécuter sans observation tout ce que celui-ci prescriroit. L'arrivée de l'escadre catalane porta le nombre total des vaisseaux qui composoient la flotte vénitienne à soixante et dix, tous bien armés, bien équipés. Quoiqu'il fût à la tête d'une armée plus nombreuse et plus redoutable que celle des Génois, Pisani n'osa point encore [a] livrer bataille, malgré les instances des Catalans. Cantacuzène l'envoyoit prier de venir prendre part à l'honneur du combat qui se préparoit. Il laissa plus d'une fois renou-

[a] Nous sommes obligé d'avertir que les historiens ne s'accordent point sur Pisani. Cantacuzène particulièrement le représente comme un général plus prudent que brave, plus timide que prudent, et plus lâche que timide. L'excellente histoire de la république de Venise par M. le comte Daru, donne une toute autre idée de cet amiral, qu'il ne faut pas confondre avec Victor Pisani, dont l'éclatante bravoure n'a jamais été révoquée en doute, malgré l'injustice de sa patrie. Il est inutile de remarquer que, si l'on consulte les historiens de Gênes sur les batailles des Dardanelles et de Cagliari, l'opinion qu'on se formera d'après leur récit recevra beaucoup de modifications de la lecture des mêmes batailles, dans les historiens de Venise. Le lecteur se trouve dans la position de Henri IV, qui, en entendant plaider deux avocats l'un contre l'autre, trouvoit que celui qui parloit avoit raison. Quoique nous suivions les auteurs bizantins, lorsque nos recherches nous mettent à même de voir qu'ils sont contredits, nous le faisons remarquer.

veler cette invitation sans juger à propos de s'y rendre. Enfin il parut à l'île du Prince, île déserte, située près de Constantinople. Il laissa reposer deux jours ses soldats, et partit le troisième pour entrer dans l'Heptascale, se joindre aux galères des Grecs, et s'y préparer au combat. Doria se tenoit sur la côte de Chalcédoine, vis-à-vis la capitale de l'empire. Son rôle étoit d'empêcher la jonction de la flotte de son rival avec celle de Cantacuzène. Tous les jours il exerçoit ses troupes pour les tenir en haleine. La force des courans s'opposant à la manœuvre qu'il auroit fallu faire pour arrêter les ennemis au passage, l'entrée du port se trouva libre à leur arrivée. Il espéroit que quelque tempête combattroit pour lui, et ses vœux furent au moment d'être exaucés. Avant d'arriver au port, les alliés luttèrent contre un orage, et furent jetés sur des écueils qui servent comme de digues aux murailles de Constantinople construites de ce côté. Constantin Tarchaniote, général des galères grecques, vint au secours de la flotte avec la sienne, et la dégagea. Les Génois, ayant à lutter à la fois contre les vents et les ennemis, se retirèrent vers Galata. L'agitation de la mer contrariant leurs manœuvres, ils jetèrent l'ancre dans un endroit nommé Bracophage, pleins de rochers à fleur d'eau, fixèrent fortement leurs vaisseaux, et parvinrent à les rendre autant de citadelles immobiles. Les Vénitiens et les Grecs, familiers avec ces parages, combattoient avec précaution ; mais les Catalans, ayant poussé leurs galères, en brisèrent plusieurs contre les écueils. Quelques-uns, emportés par les vagues, attaquèrent de coté les vaisseaux génois, et furent très-maltraités. « Le choc « fut violent et soutenu avec intrépidité (dit un histo- « rien) [a]. Les flottes de quatre nations combattoient à la « vue de l'Europe et de l'Asie. A l'approche de la nuit, « six galères grecques prirent la fuite, sans y avoir été

[a] Hist. de Venise, par M. le comte Daru, tom. 1, p. 547.

« forcées par aucune circonstance qui fît pencher la vic-« toire en faveur de l'ennemi. Les Vénitiens et les Ca-« talans ne furent que médiocrement étonnés par cette « défection. La nuit étoit commencée, et la bataille « continuoit entre soixante-neuf galères d'un côté et « soixante-quatre de l'autre. C'étoient des forces à peu « près égales, car on dit que les vaisseaux génois sur-« passoient alors en grandeur ceux des autres nations. » Cantacuzène a grand soin de passer sous silence la fuite des Grecs. Du reste, quant aux résultats de cette fameuse bataille des Dardanelles, qui eut lieu le 13 février 1352, il s'accorde à peu près avec les autres historiens, ne voulant cependant pas laisser l'honneur de la victoire aux Génois, à qui l'on est convenu de l'accorder parce qu'ils restèrent dans leur position. Elle seroit douteuse, ou, pour mieux dire nulle, si l'on en jugeoit par les résultats, par le mal qu'on se fit de part et d'autre. « Quand le jour vint éclairer cette scène de « carnage (dit l'écrivain que nous avons cité) [a], on « voyoit la mer couverte de débris, presque toutes les « galères désemparées, treize vaisseaux génois échoués « sur les côtes voisines : six avoient été entraînés vers la « mer Noire; d'autres erroient sur les vagues, abandon-« nés de leurs équipages. Chacun des deux partis apprit « que plusieurs de ses galères étoient tombées au pou-« voir de l'ennemi, en les reconnoissant dans la ligne « opposée. Il y en avoit qu'on cherchoit vainement des « yeux ; elles avoient été englouties. La flotte génoise « se trouvoit diminuée de treize galères : les alliés en « avoient perdu le double. Quatorze vaisseaux vénitiens, « dix aragonois, et les deux grecs qui n'avoient pas « pris la fuite, avoient été pris, brûlés ou submergés. « Les Aragonois firent des prodiges de valeur. Les « Génois achetèrent la victoire par des torrens de sang « patricien, car on dit qu'ils perdirent sept cents nobles

[a] Hist. de Venise, par M. le comte Daru, t. 1, p. 548.

« dans cette terrible bataille. Pisani fit voile le même « jour pour sortir des Dardanelles : ce qui obligea bien-« tôt Cantacuzène à se détacher de la triple alliance. » Dans son récit, Cantacuzène accuse formellement Pisani de lâcheté. « Au lieu de se battre le jour suivant (dit-il), « comme l'empereur le vouloit, il se retira dans une rade, « près d'un lieu resserré, nommé Thérapée. Le prince « l'exhorta vainement; son opiniâtreté étoit à l'épreuve « des plus invincibles raisons ; et, quoiqu'il n'eût point « d'autre prétexte, pour éviter le combat, qu'une légère « incommodité qui lui étoit restée d'une ancienne bles-« sure, il demeura inflexible. Le géneral des Catalans « n'étoit pas touché d'un moindre regret de voir que la « lâcheté le privât de la gloire d'un avantage aussi im-« portant. Il s'excusoit néanmoins sur ce qu'il avoit « reçu un ordre exprès de lui obéir et de rien entre-« prendre sans son consentement. L'empereur, reconnois-« sant la généreuse ardeur dont il étoit transporté, s'ef-« força de l'accroître par ses discours, et essaya d'ébran-« ler encore Nicolas Pisani ; mais il demeura ferme dans « sa lâcheté, et fut un mois entier sans rien faire[a]. » On voit qu'il y a une *différence* totale dans les deux récits, non une *contradiction*. Cantacuzène prétend que Pisani ne voulut rien faire pendant un mois, et l'accusa de lâcheté. Les autres historiens disent qu'il décampa le jour même du combat. Les reproches de l'empereur étoient aussi fondés dans cette dernière supposition que dans la première, et cette disparition le *jour même* lui donnoit le droit de les articuler. Il ne faut pas oublier que, de tous ceux qui ont fait le récit de la bataille des

[a] La conclusion commune aux deux récits, c'est que Nicolas Pisani ne se conduisit dans aucun des deux avec loyauté. Il ne fit pas mieux dans la suite; et la mesure que prit à son égard la république de Venise prouve qu'elle croyoit avoir des reproches à lui faire. A son occasion elle arrêta qu'à l'avenir tout officier-général qui commanderoit en chef les troupes navales, seroit accompagné de quatre provéditeurs pour lui servir de conseil. Dans le combat naval de Cagliari, Pisani fit jeter à la mer tous les prisonniers.

Dardanelles, Cantacuzène est le seul qui ait été dans l'événement acteur et témoin. En se retirant, Pisani laissa dans le dernier dénûment plusieurs milliers d'Aragonois, au sort desquels il ne prit aucun intérêt. Les habitans de Constantinople leur fournirent des vivres et des habits. Plus de deux mille furent obligés de rester dans la capitale, faute de vaisseaux.

Les Génois, ne voyant plus paroître de Vénitiens, se préparèrent à de nouvelles expéditions : ils envoyèrent demander des secours à Orchan, en lui faisant les offres les plus avantageuses. La fidélité de ce prince envers son beau-père ne fut point à l'abri de la séduction. Prétextant des sujets de plaintes contre la république de Venise, il prit le parti de ses ennemis, sans se mettre en peine de leur alliance avec Cantacuzène. Il leur donna de la cavalerie et de l'infanterie, que les Génois placèrent sur la côte opposée à celle de Constantinople. L'empereur, accompagné de Jean Paléologue, qui étoit de retour de Thessalonique, mit en mer des vaisseaux, et fit presser Pisani [a] d'attaquer les Génois. Mais, au lieu de le faire, cet amiral proposa de construire sur la côte des machines pour repousser les Génois quand ils se présenteroient : c'étoit perdre tous les avantages de la position, et renoncer à l'offensive. Ponce de Santa-Pace, général des Catalans, ne put dissimuler l'indignation que lui causoit la conduite des Vénitiens ; il se dépitoit d'être obligé d'obéir à un homme qu'il trouvoit si méprisable. Sa fureur fut à un tel point, qu'il en fit une maladie dont il mourut. Il eut pour successeur Bonana de Scalta. Pisani quitta son poste pour venir à Constantinople. Les Génois, craignant qu'il ne voulût faire une

[a] Forcé de suivre le récit de Cantacuzène, nous devons supposer Pisani dans le voisinage, ne voulant point se battre. Les autres historiens le font disparoître, et n'en parlent plus que lorsqu'il est question de la bataille de Cagliari l'année suivante. L'empereur n'a pu inventer tous les détails qu'il donne. Son inexactitude consiste plutôt dans des omissions volontaires que dans des faits controuvés.

tentative sur Galata, le suivirent. Cantacuzène, voyant que c'étoit une nouvelle occasion de livrer avantageusement le combat, lui fit à cet effet de nouvelles instances; mais l'amiral, constant dans ses refus, n'écouta pas l'empereur. Ce prince s'adresse alors au général catalan, qui lui répond qu'il partageoit ses sentimens, et trouvoit, comme lui, la conduite de Nicolas inexplicable; mais que les lois de son pays punissoient avec la dernière sévérité la désobéissance, et qu'il seroit exposé à toute leur rigueur, s'il combattoit sans le consentement de l'amiral. S'il remportoit la victoire, il n'échappoit point au supplice : s'il étoit vaincu, un double opprobre seroit son partage. Sur ces entrefaites, trois vaisseaux catalans arrivèrent, chargés de troupes fraîches. Cantacuzène en profita pour revenir à la charge. Nicolas Pisani, voulant ses actions en harmonie avec ses discours, et ne laisser aucun doute sur ses intentions, abandonna son poste, et, faisant le tour de la citadelle, passa de la porte Eugène à celle de Sainte-Barbe, d'où l'on ne pouvoit attaquer ni combattre à cause de la violence des courans. Il traînoit après soi la flotte aragonoise, mise sous ses ordres. L'empereur, qui connoissoit le danger de cette station, à cause des masses de pierres qu'on avoit jetées pour empêcher l'abordage de ce côté, crut nécessaire d'en avertir Pisani. Celui-ci répondit sèchement que l'expérience qu'il avoit de la mer lui donnoit le droit d'y commander, et qu'il savoit ce qu'il faisoit. Cantacuzène, impatienté de cet entêtement, donne à Tarchaniote l'ordre de mettre ses vaisseaux en sûreté : ce qu'il fit à l'heure même. Il s'éleva dans la nuit une tempête qui brisa sept galères, et dispersa les autres. On eut beaucoup de peine à sauver les armes et l'équipage de celles qui périrent. Pisani partit ensuite, sans prendre congé de l'empereur. Il ne laissoit aucun regret; et Cantacuzène sentoit qu'un pareil allié, quelle que fût son habileté, étoit plus nuisible qu'utile avec de

telles dispositions. L'abandon des Vénitiens, malgré leurs traités, lui rendoit la liberté de faire la paix avec les Génois. Comme il mettoit une scrupuleuse exactitude à remplir ses engagemens, il voulut attendre quarante jours, au bout desquels, n'entendant plus parler de la république de Venise, il crut devoir se réconcilier avec celle de Gênes. Elle donnoit dans ce temps une preuve d'ingratitude en déposant Doria pour le remplacer par Antoine Grimaldi, quoique le premier eût préservé sa flotte d'une ruine certaine. Il fut cruellement vengé par la fameuse bataille de Cagliari, que perdit le nouvel amiral, qui de cinquante-deux galères n'en ramena qu'une dans le port de Gènes. Dans leur désespoir, ces fiers républicains s'humilièrent, non devant leurs rivaux, mais au contraire pour se venger d'eux, et se donnèrent honteusement à Visconti, se réservant probablement le droit de secouer son joug quand ils n'auroient pas besoin de son secours : du moins c'est ce qu'ils firent dès qu'ils eurent conclu la paix avec Venise, *après l'avoir battue.*

An. 1352-1353. Les élémens de la guerre civile fermentoient sourdement. Jean Paléologue avoit contre son beau-frère Mathieu Cantacuzène une animosité particulière. Sa soumission envers l'impératrice Anne, devant laquelle il avoit déposé les armes dès qu'elle s'étoit montrée, le faisoit traiter d'enfant ou d'écolier. On trouva le moyen de lui faire connoître les plaisanteries dont il étoit l'objet à cette occasion ; de lui rappeler les grandes résolutions qu'il avoit prises et qui s'étoient évanouies devant une femme. C'étoient autant de blessures faites à l'amour-propre d'un jeune homme, et que la réflexion devoit envenimer sans cesse. Avant d'aller de Thessalonique à Constantinople, il avoit voulu se rendre à Didymotique. Arsène Zamplacon, grand-papias, et Tarchaniote, protostrator, qui commandoient dans cette ville, n'ignorant pas les traités que le jeune prince avoit passés

avec le crâle, firent une démarche qui ne pouvoit que lui être injurieuse; ce fut d'envoyer demander à Cantacuzène s'il trouvoit bon qu'ils reçussent son gendre. L'empereur leur ordonna de lui faire l'accueil que des sujets doivent à leur souverain. Après quelque séjour à Didymotique, il vint à Constantinople, et ne quitta point son beau-père pendant la guerre contre les Génois. Cantacuzène, à qui l'on avoit rendu compte de la mésintelligence qui régnoit entre Paléologue et Mathieu, voulut en connoître la cause et les réconcilier. Il donna l'ordre à Mathieu de venir le trouver, et retint près de lui Paléologue. Occupé de faire quelques dispositions dans la ville d'Andrinople, dont il venoit de prendre possession, Mathieu différa de se mettre en route, et le jeune empereur, ennuyé de l'attendre, obtint la permission d'aller visiter son apanage, auquel Cantacuzène avoit ajouté Didymotique. L'impératrice Hélène l'accompagna, ainsi que Manuel, le plus jeune de ses fils. Avant son départ il prêcha la paix à Paléologue, lui recommanda de ne pas prendre les armes contre son beau-frère; lui dit qu'il auroit bien mieux fait d'attendre son arrivée que *d'avoir tant d'impatience, comme si son départ étoit si nécessaire*, et le pria de ne rien entreprendre jusqu'à ce que l'impératrice sa mère se fût rendue à Didymotique pour y terminer le différend, et réconcilier les deux beaux-frères. Ainsi Cantacuzène n'ignoroit pas combien il y avoit d'imprudence à laisser partir Paléologue. Il n'eut point assez de fermeté pour le retenir, et paya cher cette foiblesse.

Il étoit tellement persuadé du danger, qu'il le fit suivre par l'impératrice Irène, accompagnée de Philothée, évêque d'Héraclée, de Métrophane, évêque de Mélénique, prélats également recommandables par leur éloquence et leur piété; enfin de Jean Philé, homme d'une naissance illustre, et qui s'étoit retiré du monde pour ne s'occuper que de son salut. L'empereur le fit

sortir de la solitude pour qu'il contribuât à la réconciliation des deux princes. Par ce choix, Cantacuzène *vouloit* faire voir qu'il désiroit la paix plutôt que prendre les moyens les plus propres à la faire ou du moins à prévenir la guerre. Esclave de l'opinion, il ne la perdoit jamais de vue, et, dans les motifs qui le faisoient agir, elle avoit toujours le premier rang. « L'in-« tention de Cantacuzène (dit-il lui-même) étoit que « ces personnes pieuses travaillassent avec l'impératrice « à la réconciliation des jeunes princes, *ou qu'au moins* « *ils fussent témoins* de l'équité avec laquelle elle agiroit « envers ses enfans, *pour pouvoir un jour* confondre la « calomnie, s'il arrivoit que ce différend eût une autre « issue que celle qu'il en attendoit. » Ces commissaires eurent un pouvoir absolu, d'après lequel ils avoient le droit de prononcer définitivement sur les contestations des deux beaux-frères, à la charge néanmoins de ne rien changer de ce qu'ils trouveroient établi, et de laisser au jeune empereur Didymotique et les villes qu'il lui avoit accordées, sans qu'il pût s'ingérer de l'administration des autres, ni troubler Mathieu son beau-frère dans le gouvernement de celles qui lui avoient été confiées, *par lequel il seroit toujours respecté et honoré comme son souverain*, bien qu'il ne *rendît compte* de son administration *à nul autre* qu'à l'empereur son père [a]. Arrivés à Didymotique, ils exécutèrent ponctuellement les instructions qu'ils avoient reçues, et Paléologue parut être dans des dispositions favorables, parce qu'il fit les promesses qu'on exigeoit de lui avec une facilité dont on devoit se méfier. Quand on le pria de signer celle de ne point troubler son beau-frère dans la jouissance de son gouvernement, il répondit qu'il consentoit à

[a] Hist. des empereurs Jean Paléologue et Jean Cantacuzène (par ce dernier), liv. 4, ch. 32. Nous avons soin de rapporter les propres expressions de Cantacuzène comme pièces du procès dont le lecteur va bientôt être juge.

faire ce que son beau-père ordonnoit, mais qu'il ne vouloit pas s'engager par écrit. L'impératrice et les évêques lui *remontrèrent fortement* que ce refus le rendoit suspect. « Mais, quelque remontrance qu'ils pussent « lui faire, il persista dans son opiniâtreté, et leur *fit* « *assez connoître qu'il ne se contenteroit pas de l'état* « *présent de sa fortune.* Ainsi ils revinrent sans avoir « pu le fléchir. » Voilà Cantacuzène bien et dûment averti. Sachons de lui-même les mesures promptes et vigoureuses qu'il va prendre sans doute pour étouffer ce germe de guerre civile avant qu'il ne se développe. « Il jugea, par le rapport des commissaires, que l'em- « pereur son gendre étoit extraordinairement aigri « contre Mathieu son beau-frère, et qu'il en pourroit « résulter des divisions très-fâcheuses, s'il n'alloit lui- « même en ôter jusqu'au moindre prétexte. » C'étoit en effet le meilleur moyen, mais il falloit n'apporter aucun délai dans l'exécution. Il avoit commis une faute grave en laissant partir trop promptement son gendre, il en commit une autre en partant trop tard. *Pendant qu'il se préparoit*, ainsi qu'il le dit lui-même, *à se mettre en route,* Paléologue agissoit. Les *amis* de son beau-père le pressèrent de prendre les armes, l'assurant qu'il n'y avoit rien de si facile que de se mettre en possession de la souveraine puissance, pourvu qu'il attaquât Mathieu de suite, et sans lui donner le temps de se fortifier. Il suivit ce conseil, prit les armes, s'empara des villes de Cantacuzène,dont *plusieurs étoient bien aises de changer de maître.* La garnison du fort Zampé se joignit à ses troupes. Il marcha vers Andrinople, où Mathieu faisoit sa résidence. Le peuple le *reçut avec joie* et lui *ouvrit toutes les portes ;* ce qui pourroit faire présumer qu'à l'exemple de son père, Mathieu ne savoit ni se faire aimer ni se faire craindre. En apprenant que Paléologue approchoit, il fit transporter des provisions dans la citadelle, et s'y retira avec son oncle Nicéphore Can-

tacuzène, sébastocrator, et les autres personnes de distinction qu'il avoit près de lui. Il dépêcha sur-le-champ un courrier à Cantacuzène pour l'avertir qu'il étoit assiégé par l'empereur son gendre. Celui-ci, qui vouloit prévenir l'arrivée de son beau-père, pressa le siége de la citadelle. Les soldats se relevoient tour à tour; mesure qui empêchoit de perdre un seul instant. Le peuple ne se *contenta pas* de les seconder; il eut encore l'insolence d'offenser Mathieu par des railleries piquantes, et quelques-uns lui *firent même les plus sanglans de tous les outrages* [a]. Cantacuzène partit cette fois sans différer, et dès qu'il eut reçu les dépêches de son fils. Il emmenoit avec lui des troupes grecques, quelques Turcs que son gendre Orchan lui avoit envoyés, et trois cents Catalans environ, abandonnés par Pisani, et qui avoient mieux aimé prendre du service sous les ordres de l'empereur que de retourner dans leur pays. Dès que Paléologue apprit que son beau-père s'avançoit sur Andrinople, n'ayant pas de forces suffisantes pour lui résister, il partit de cette ville la veille du jour où Cantacuzène y devoit arriver.

Ce prince dut éprouver une surprise humiliante en voyant que les habitans ne vouloient pas le reconnoître; que, se distribuant sur les murailles, devant les portes, prenant des positions, non-seulement ils se mettoient en devoir de se défendre, mais en mesure d'attaquer, et que les premiers ils tirèrent sur les Grecs. Ne pouvant éviter d'en venir aux mains, l'empereur ordonne un assaut général. La garnison introduisit du

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 4, chap. 33. Il ne désigne pas autrement les outrages que l'on fit à Mathieu. Cet empressement avec lequel le peuple prend parti entre deux jeunes princes contre celui qu'il connoissoit, ne peut s'expliquer qu'en supposant ou que Mathieu s'étoit rendu méprisable, ou que le peuple regardoit Cantacuzène comme un usurpateur, et voyoit dans Paléologue l'héritier légitime du trône usurpé cependant par l'un de ses aïeux. Cette dernière conjecture est la plus vraisemblable.

côté de la citadelle les Catalans pendant que les assiégeans enfonçoient la porte principale et dispersoient ceux qui tâchoient de la défendre, de manière que les Grecs pénétrèrent dans la ville par deux côtés opposés. Quoique vaincus, les Andrinopolitains ne cédoient point. Les plus opiniâtres se réfugièrent dans une tour, et se défendirent quelque temps après avoir barricadé la rue avec des poutres, pour multiplier les obstacles. Mais on mit le feu aux maisons voisines. Ceux qui ne vouloient pas se rendre se cachèrent dans des cavernes et dans les églises. On pilla pendant quelque temps. L'empereur fit éteindre le feu quand la ville fut réduite. Les prisonniers que les Turcs avoient faits furent rachetés. Lorsque la tranquillité fut un peu rétablie, Cantacuzène envoya ses troupes faire des courses aux environs des places qui s'étoient rendues à Paléologue, en ayant toutefois le singulier scrupule de ne pas toucher à celles dont il lui avoit abandonné la possession. Zernomiane, en se soumettant au jeune prince, avoit eu l'impertinence d'écrire à son beau-père de lui déclarer que, le considérant comme un usurpateur, jamais elle ne le reconnoîtroit pour son souverain, et de le défier d'employer toute sa puissance contre elle. Cette place, obligée de reprendre le joug dont elle ne vouloit plus, fut rigoureusement punie. Comme il avoit cédé Didymotique à son gendre, l'empereur défendit tout acte d'hostilité contre cette ville. Paléologue, à qui l'on apprenoit sans doute que la délicatesse est, dans un rebelle, une vertu ruineuse pendant la guerre, n'épargnoit rien et répandoit la désolation dans les cantons qui se prononçoient pour son beau-père. Il parut songer sérieusement à prendre le rôle que Cantacuzène avoit fort imparfaitement joué contre lui pendant la dernière guerre civile, et se promit de le mieux remplir. Il somma le crâle de tenir les engagemens auxquels il s'é-

toit obligé, chercha de nouveaux alliés, et mit dans ses démarches beaucoup de promptitude et de suite.

Etienne offrit les secours qu'il avoit promis; mais il y mit une condition honteuse, que Paléologue accepta cependant sans hésiter, croyant peut-être que la victoire effaçoit tout, et que l'essentiel étoit de l'obtenir. Ce fut de livrer en otage au crâle son frère Michel. Il le fit partir sur-le-champ, et reçut en échange sept mille hommes de cavalerie commandés par Comitze Borolobice, l'un des capitaines serviens les plus renommés. Se soumettre à une condition pareille à celle que le crâle avoit imposée, c'est annoncer qu'aucun sacrifice pour arriver au but ne sera coûteux, et que, si l'on n'y parvient pas, ce n'est point pour avoir été scrupuleux dans le choix des moyens. Aussi Paléologue n'en négligea-t-il aucun. Il demanda des secours au roi de Bulgarie, et les obtint facilement, parce qu'Alexandre n'aimoit point Cantacuzène. Enfin, n'omettant aucune des précautions que lui dictoient la prudence et l'intérêt de sa sûreté, profitant de la rupture qui venoit d'avoir lieu entre son père et les Vénitiens, il fait une course à la ville d'Aine pour conclure avec ces derniers un traité d'alliance contre son beau-père. En peu de jours ce jeune prince fit ce qu'en plusieurs années le timide Cantacuzène n'avoit osé faire, sans perdre le temps à envoyer ambassade sur ambassade pour protester de la pureté de ses intentions.

L'empereur, voyant que son gendre auroit par ses alliances une grande supériorité sur lui, se hâta, pour conserver au moins l'équilibre, d'en contracter avec les Turcs. Calliste, patriarche de Constantinople, à la nouvelle de tous ces préparatifs, voulut prévenir une guerre civile qui ne pouvoit que ruiner l'empire. Il partit de Constantinople à la tête de plusieurs évêques et des principaux du clergé, vint trouver Cantacuzène,

et le conjura de mettre bas les armes. Comme ce n'étoit point à ce prince à les déposer le premier, il semble que sa démarche devoit avoir pour but de le prier de pardonner à son gendre. Mais il n'exprime point ce motif, et nous le suivons littéralement. L'empereur répondit par les sentimens qu'il avoit exprimés tant de fois, c'est-à-dire par son amour pour la paix et son éloignement pour la guerre. D'après son caractère, sa position et l'état de l'empire, ses intentions ne pouvoient être douteuses. Il n'avoit plus en tête un ennemi comme Apocauque, qui faisoit servir à ses projets ambitieux un prince enfant, dont il disposoit à son gré, mais ce prince devenu maître de ses actions, et qui vouloit un trône sur lequel il avoit au moins autant de droit que lui. Le patriarche se rendit d'Andrinople à Didymotique pour achever sa mission, espérant trouver des dispositions pacifiques dans Paléologue ou les inspirer. Mais au lieu de ce prince, qui n'étoit pas revenu d'Aine, il trouva les Bulgares et les Serviens qui l'attendoient. Ceux qui leur avoient servi de guides les avoient fait camper séparément le long de l'Hèbre, à des distances inégales de la ville. Ennuyés de leur oisiveté, ces auxiliaires eurent l'envie d'attaquer le fort d'Emputhion, dans lequel Cantacuzène avoit mis une garnison nombreuse. Dix mille Turcs, conduits par Soliman, fils d'Orchan, traversèrent le même jour l'Hellespont, et se campèrent sur le bord de l'Hèbre sans être vus des alliés de Paléologue ni sans les voir. Le lendemain ils se croisèrent. Les Serviens et les Bulgares, qui n'étoient point sur la défensive, fort étonnés de cette rencontre, à laquelle ils étoient loin de s'attendre, ne purent soutenir le choc impétueux des Turcs, qui les battirent complètement. Ne connoissant point le pays, ils se dispersèrent à l'aventure, et tombèrent partiellement entre les mains des ennemis. Les Turcs se présentèrent devant l'empereur avec un grand nombre de prisonniers et un

butin considérable. Cet échec portoit un coup terrible au parti de Paléologue. Les Turcs, sur la constance desquels on ne pouvoit compter, firent une irruption en Bulgarie, et reprirent la route de leur pays. Comme ils traversoient la Thrace, le jeune prince, cherchant à réparer ses pertes, députa vers Soliman pour tâcher de le gagner, lui envoya des présens, et lui fit, pour l'attirer à lui, des offres avantageuses. Dans la lettre qu'il lui écrivoit il nommoit Cantacuzène sans lui donner le titre d'empereur. Soliman fit accueil aux ambassadeurs, refusa les présens, et promit de rester neutre. Il fit passer à Cantacuzène la lettre de son gendre, afin qu'il jugeât lui-même de ses dispositions. Callixte eut avec Paléologue de longues conférences au sujet de la paix. Il crut, d'après les événemens, trouver son esprit plus souple et moins de répugnance pour déposer les armes; mais il se trompoit. Paléologue ne regardoit point sa cause perdue pour une défaite, et ne voulut en conséquence faire aucune concession. Cantacuzène attribue cette conduite à la perfidie des conseillers de son gendre. Callixte, ne pouvant rien obtenir, revint tristement rendre à l'empereur compte de sa mission. Désirant, avant d'en venir aux dernières extrémités, d'épuiser tous les moyens de négociation, il envoya Manuel Cantacuzène, son cousin, et l'évêque de Mélanique auprès de Paléologue, pour l'engager à renoncer à ses projets; mais ils ne furent pas plus heureux que le patriarche. Il paroît même que le prince rejeta leurs conseils avec aigreur.

Quand son beau-père n'eut plus aucun espoir de rien obtenir par la douceur, il eut recours à la force. Il envoya des troupes harceler les places qui s'étoient soumises à son gendre, et dévaster les environs. Morrhe se rendit, parce que, située sur un lieu de passage, elle étoit exposée à des insultes journalières. Les troupes occupèrent bientôt la province de Chalcidice. Jean Paléologue, voyant ses forces diminuer, fit offrir à

Cantacuzène de déposer les armes, à condition que chacun retiendroit ce qu'il possédoit. L'empereur avoit acquis le droit d'être difficile. Il fit, dans sa réponse, un éloge de la paix : c'étoit son protocole ordinaire; mais, en exprimant le désir de la faire, il déclara que, désirant qu'elle fût stable, il vouloit prendre des mesures pour qu'elle ne fût plus troublée ; qu'ayant plus d'expérience que son gendre, il savoit mieux que lui ce qu'il falloit faire pour arriver à ce but ; qu'un des moyens les plus efficaces seroit de mettre ses enfans dans l'impossibilité de retomber dans les fautes qu'ils avoient précédemment commises ni d'exciter de nouveaux troubles ; qu'un père mériteroit de justes reproches s'il laissoit entre les mains d'un fils imprudent des armes pour se nuire ; enfin que, d'après tous ces motifs, il exigeoit qu'il lui rendît toutes les villes qu'il lui avoit accordées, et qu'il éloignât de lui tous les perfides amis dont il étoit environné, parce qu'il devoit reconnoître le danger de leurs conseils, et qu'il vécût, lui Paléologue, dans sa *dépendance comme par le passé.* Cantacuzène ajouta qu'il leur accorderoit une entière amnistie, et ne les puniroit pas, se contentant de les mettre hors d'état de nuire. Paléologue refusa ces conditions, soit, comme le prétend son beau-père, par suite de l'influence que ses amis exerçoient sur lui, soit qu'il les trouvât humiliantes. On peut remarquer, en passant, la *dépendance* exigée, et sur laquelle jusqu'alors Cantacuzène ne s'étoit point exprimé d'une manière aussi précise. Il n'avoit parlé que de son dégoût du trône et de son désir de le rendre à Paléologue. Ce jeune prince rejeta donc les propositions qu'on lui faisoit, et les hostilités recommencèrent. Comme il ne pouvoit lutter, il fut forcé d'abandonner Didymotique, et de se réfugier dans l'île de Ténédos. L'impératrice Hélène, sa femme, l'y suivit. Le père de cette princesse en fait l'éloge le plus

pompeux sous tous les rapports. Il la représente comme ayant l'ambition de surpasser par ses héroïques vertus toutes les femmes de l'antiquité, comme étant douée de tous les dons et d'une prudence qui l'élevoit au-dessus des hommes les plus renommés par la leur. L'historien panégyriste n'exprime pas le regret qu'il devoit éprouver de ce que Paléologue ne voyoit pas des mêmes yeux Hélène, parce qu'alors il auroit propablement écouté ses conseils. La retraite du prince rendit la soumission de Didymotique et du pays facile et prompte. Cantacuzène y mit des gouverneurs dévoués à sa cause. Paléologue fit équiper une galère et quelques vaisseaux, avec lesquels il se fit transporter secrètement à Constantinople, dans l'espérance que le peuple, dont il étoit aimé, se déclareroit en sa faveur. Le bruit de son arrivée causa beaucoup d'émotion dans la capitale. Heureusement pour les intérêts de Cantacuzène, il avoit dans l'impératrice Irène [a] une femme qui, plus d'une fois, avoit affronté le danger, et ne le craignoit pas. Elle prit des mesures pour la sûreté de la ville et sa tranquillité. Elle assemble ses amis, leur commande de veiller à la garde des portes, de faire des patrouilles, de réunir leurs partisans. Ceux de Paléologue les secondèrent, parce que, le peuple aimant encore mieux le pillage que le prince, ils n'auroient pas été plus ménagés que les autres. La sûreté de tous étant menacée, tous concoururent également pour son maintien. L'empereur, voyant les portes fermées, se rendit à Galata, d'où bientôt il fit voile pour retourner à Ténédos. Au départ plusieurs de ceux qui accompagnoient ce prince tinrent des propos injurieux pour Cantacuzène, qui en fut vivement affecté, jugeant que son gendre ne les auroit pas permis, s'il n'avoit eu l'intention de lui faire

[a] L'impératrice Anne étoit alors à Thessalonique; ce qui laissoit le champ libre à la princesse Irène.

une guerre irréconciliable. De Ténédos, Paléologue partit pour Thessalonique, dont les habitans n'avoient point abandonné sa cause.

Cantacuzène reçut à Véra la nouvelle de l'apparition de son gendre dans le port de Constantinople. Craignant que cette démarche ne fût un coup décisif, il fit partir à l'heure même son armée pour cette capitale, en donnant ordre à son fils Mathieu de le suivre avec ses troupes. Il trouva dans une grande confusion les principaux habitans de cette ville. Le surlendemain de son arrivée ils se présentèrent dans son palais, et lui déclarèrent « qu'ils *trouvoient étrange* [a] *l'inégalité qui « paroissoit dans sa conduite*, et qui les empêchoit de « savoir quel prince ils devoient avoir pour maître ; « *que, s'il avoit l'intention que son gendre fût son suc- « cesseur, il ne devoit pas le leur dissimuler*, afin qu'au « lieu de prendre les armes contre lui, ils lui rendissent « leurs respects et leurs devoirs; que ce seroit une chose « ridicule, extravagante, qu'ils se soulevassent contre « celui qui devoit être leur souverain ; que, s'il le tenoit « pour son ennemi, et qu'il voulût les obliger à lui faire « la guerre, il falloit qu'il les assurât de leur état en « déclarant Mathieu son fils empereur; qu'alors, étant « délivrés de leurs défiances et de leurs soupçons, ils « paroîtroient intrépides au milieu des hasards. »

Cantacuzène rapporte sa réponse; nous croyons qu'il est nécessaire de la présenter. « Je ne puis nier (leur « dit-il) que votre demande ne soit raisonnable. Lors- « que j'eus remporté la victoire sur mes ennemis, et « que je me fus réconcilié avec l'impératrice Anne, « ainsi qu'avec l'empereur mon gendre, je *vous obligeai* « de le reconnoître pour votre souverain, et je déclarai « que je désirois l'avoir pour collègue durant ma vie et « pour successeur après ma mort; mais les affaires qui « sont survenues après m'ont forcé d'agir contre mes

[a] Ce sont les expressions de Cantacuzène, liv. 4, ch. 35.

« intentions, et c'est ce qui vous a mis dans la per-« plexité où vous paroissez. S'il s'agissoit de peu de « chose, il n'y auroit pas de danger à vous dire sur-le-« champ ce qui se présente à mon esprit. Mais comme « il s'agit de la chose la plus importante qu'il y ait au « monde, il faut que j'examine mûrement mes pensées « avant que de vous les proposer, et il *faut que vous « délibériez* vous-mêmes, tant en particulier qu'en « commun, pour me donner le conseil que vous aurez « trouvé le plus avantageux au bien de l'état et au repos « de vos familles. »[a] Les ayant congédiés après leur avoir tenu ce discours, il monte à cheval et se rend à l'église de la Vierge Hodégétrie, pour y faire ses prières et solliciter une heureuse inspiration. Il va trouver ensuite le patriarche, lui communique la proposition que les *grands de l'empire venoient de lui faire touchant son gendre et touchant son fils*, et le prie de lui donner un conseil. Callixte lui répond que, le sujet méritant un examen sérieux, il avoit besoin de se recueillir et de

[a] Hist. de Cant. liv. 4, ch. 36. Pour interrompre le moins possible le récit, nous mettons dans une note les observations auxquelles prête ce discours. 1° Cantacuzène *n'obligea* que ses amis à reconnoître Paléologue; et comme ses amis l'avoient pour la plupart abandonné, ce n'est point à ses amis que ce discours s'adresse. Paléologue devoit avoir de nombreux partisans dans la ville de Constantinople, qui devoient *nécessairement* voir dans ce jeune homme le fils, et conséquemment l'héritier du dernier empereur. Il n'avoit jamais été question de ne pas le reconnoître, et Cantacuzène tout le premier le proclamoit, le faisant nommer avant lui, et même plus d'une fois offrit pour *le bien de l'état* « de lui laisser occuper *seul* le trône, qu'il conserva cependant *pour le bien de l'état.* » 2° Le désir de l'avoir pour *collègue pendant sa vie* est un peu difficile à concilier avec le désir, constamment exprimé jusqu'ici, de se retirer dans un couvent avant la fin de cette vie. 3° Il n'est plus question de ce dernier désir. Ne semble-t-il pas que les *véritables* projets de Cantacuzène vont se dérouler? Ne commence-t-on pas à voir dans l'avenir un nuage qui voile Mathieu? et dès-lors Paléologue n'est-t-il pas justifié du passé? 4° Cette manière de demander conseil n'indique-t-elle pas le conseil à donner, parce que le parti est pris d'avance autant qu'il peut l'être par un usurpateur honteux, qui voudroit pouvoir recueillir et concilier les honneurs de la vertu et les profits du crime? Callixte le devine, et le juge avec une sagacité remarquable.

le méditer, et qu'il lui falloit au moins trois jours de réflexion, après lesquels il viendroit lui faire part de la décision qu'il croiroit le plus conforme à l'équité. L'empereur lui accorda ce terme avec plaisir, et retourna chez lui fort satisfait du prélat. Callixte ne paroît pas le troisième jour, comme il l'avoit promis, ni les jours suivans. Le septième il sort de son palais et se retire au monastère de Saint-Mamas, qui lui appartenoit, et d'où bientôt il envoie à Cantacuzène une lettre dans laquelle il lui déclare que jusqu'à ce qu'il lui *ait promis avec serment de ne jamais proclamer* empereur son fils Mathieu, lui, patriarche de Constantinople, ne mettroit jamais le pied ni dans son église ni à la cour. L'empereur ne dut pas être médiocrement surpris de recevoir, au lieu du conseil qu'il attendoit, une réponse dont l'énergie lui faisoit voir qu'on démasquoit ses projets. « Indigné de cette déclaration, il envoya dire « au patriarche qu'il n'y avoit point d'homme de bon « sens qui le voulût approuver; que, s'il l'avoit prié de « prêter son ministère à la proclamation de son fils, il « avoit raison de s'excuser de le faire, puisque cela étoit « contraire à son inclination, et d'exiger même le ser- « ment qu'il demandoit; mais puisque, bien loin de « lui faire cette prière, il n'avoit encore pris aucune « résolution, le patriarche étoit dans son tort. Il le sup- « plia de plus de prendre la peine de le venir trouver « pour examiner ensemble ce qu'il seroit à propos de « faire : mais Callixte refusa constamment. [a] »

Cantacuzène a dit plus haut, comme on l'a vu, que les grands l'avoient prié de s'expliquer, et de leur désigner franchement auquel, de Paléologue ou de Mathieu, ils devoient obéir. La réponse du patriarche feroit présumer que l'empereur avoit, dans sa consultation, supprimé l'alternative et réduit la proposition au seul Mathieu. L'historien change bientôt ce doute en certi-

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 4, ch. 36.

tude, en oubliant dans son récit le choix dont il a parlé, comme s'il n'avoit été question que de son fils. « Les grands, dit-il, qui avoient *proposé* à l'empereur « *de désigner son fils* pour son successeur, lui vinrent « demander sa résolution ; mais il les remit à un autre « jour, en disant que c'étoit une affaire sur laquelle il « vouloit encore délibérer. Peu de jours après, tout ce « qu'il y avoit de plus relevé dans la noblesse, dans le « sénat et dans l'armée vint le *conjurer de faire procla-* « *mer son fils empereur.* » Ainsi Paléologue est entièrement mis de côté. L'historien ne rend compte ni de la cause de ce changement ni des moyens employés pour arriver à ce résultat. L'occasion de faire une de ces longues harangues, dont il étoit si prodigue , se présentoit naturellement au milieu de *tout ce qu'il y avoit de plus relevé* dans l'empire : il ne la laissa point échapper. Il répète, pour la centième fois, dans ce discours, tout ce qu'il a fait ; récapitule toutes ses actions, tous ses sentimens, les preuves de son dévouement à la famille Paléologue ; raconte de nouveau tous les événemens dont on a vu le récit, et passe enfin à l'énumération de ses griefs contre le jeune prince. C'étoient sa haine contre Mathieu, l'alliance qu'il avoit faite avec les Serviens et les Bulgares ; l'omission du titre d'empereur en parlant de Cantacuzène dans la lettre écrite à Soliman [a] ; la *détestable entreprise sur la capitale ;* enfin les injures proférées par les matelots contre l'empereur, de l'agrément de Paléologue, qui ne les avoit pas punis : *ce qui est un attentat plus énorme que les autres.* Voici comme il termine ce discours : « Son ingratitude me donne le *droit* « *de le priver* de l'empire auquel je *l'avois toujours desti-* « *né.* Mais ce n'est pas à moi seulement qu'il appartient « de déclarer Mathieu mon fils empereur ; c'est aussi à « vous, qui témoignez le souhaiter avec une *passion*

[a] « Il m'appela simplement par mon nom, ce qui me fâcha extrêmement. » Liv. 4, ch. 36.

« *incroyable* [a], que je *favoriserai avec d'autant plus de* « *joie,* que je la tiens juste en elle-même, utile pour « vous et pour l'état. Je ferai donc ce que vous désirez; « mais à condition que vous maintiendrez ce que j'au- « rai fait, et, qu'après l'avoir *recherché avec ardeur*, vous « ne changerez pas à la première disgrâce qui survien- « dra à nos affaires. » En reprenant son rôle d'historien, Cantacuzène, oubliant ce qu'il venoit de dire comme orateur, parle du projet de changer de dynastie, comme conçu par lui, et sans l'intervention ni la demande de ceux qu'il avoit harangué. « Voilà, dit-il, « les plaintes sur lesquelles il établit la *justice du chan-* « *gement qu'il prétendoit* apporter à la succession de « l'empire. » Il ajoute que dans la suite, ayant communiqué ces plaintes à Paléologue, celui-ci rejeta sur son secrétaire l'omission du titre d'empereur faite dans la lettre à Soliman, et prétendit qu'il avoit ignoré les propos injurieux tenus par les matelots. Ces deux fautes pouvoient inspirer un vif ressentiment à Cantacuzène, non une *incroyable passion* aux grands de l'empire. Donnoient-elles le droit d'exclure du trône Paléologue à celui qui n'avoit lui-même sur ce trône qu'un droit douteux? Nous commençons à posséder assez de faits pour pouvoir apprécier à leur juste valeur ce grand désintéressement, cet amour de la paix, ces vœux ardens pour la prospérité de l'état, ce dévouement à la famille d'Andronic, ce désir, dont l'expression est si souvent renouvelée, de rendre la couronne à Paléologue..... Tout cela s'évanouit devant une injure particulière [b].

Pour faire marcher de front le récit des événemens et An. 1354.

[a] *Cette passion incroyable* et cette *ardeur* sont difficiles à concilier avec la démarche faite quelques jours auparavant par les mêmes personnes qui lui avoient reproché *l'étrange* incertitude dans laquelle il les tenoit, en demandant positivement auquel des deux princes ils devoient obéir, afin de se conduire de manière à se garantir de la vengeance de l'autre. Cette demande rend *la passion* un peu problématique, et la suite fera voir qu'elle n'existoit que d'un côté.

[b] On n'en sauroit douter, d'après la maladresse avec laquelle il insiste

l'examen de la conduite de Cantacuzène, nous devons laisser parler celui-ci le plus souvent possible, afin que le lecteur juge par lui-même. « Quelques jours après « qu'il *eut résolu* de déclarer son fils empereur, la céré- « monie s'en fit dans son palais en présence de la no- « blesse. Il mit les brodequins d'écarlate, le bonnet « enrichi de perles et de pierreries. On lui fit les accla- « mations ordinaires, et on le nomma avec les empe- « reurs dans les prières publiques. Bien que Cantacuzène « *permît* de nommer l'impératrice Anne et son petit- « fils Andronic, il *défendit* pourtant d'y nommer Jean « Paléologue son gendre. Il ne laissoit pas de lui donner « la qualité d'empereur lorsque, dans les conversations « particulières, il parloit de lui. Voilà comment ce dif- « férend *s'accrut de telle sorte*, que, *quelque résolution* « que l'empereur Cantacuzène *eût prise* de laisser l'em- « pire à Paléologue son gendre, il la changea en fa- « veur de Mathieu » [a]. Il manquoit à l'élévation de ce prince une cérémonie essentielle, et qu'on pouvoit d'autant moins omettre qu'on excluoit un prince légi- time pour mettre à sa place le fils d'un usurpateur; mais ce sacre devoit être fait par le patriarche de Constan- tinople, assisté des prélats de l'empire, et ce patriarche ne paroissoit pas être dans des dispositions très-favora- bles. Cantacuzène, embarrassé, convoqua les évêques de Thrace, et, les ayant assemblés dans son palais, il les consulta sur la conduite qu'il falloit tenir envers Callixte. Ils répondirent unanimement qu'il falloit l'inviter à venir reprendre le gouvernement de son église, puis- qu'il n'étoit l'objet d'aucune accusation. On nomma

et revient sur cette injure. Il glisse sur la révolte en elle-même, parce que Mathieu s'étoit révolté : sur l'alliance avec les étrangers, parce qu'il avoit donné l'exemple. Ces deux véritables crimes d'état disparoissent, ne sont rien devant l'omission d'un mot, et des injures de matelots.

[a] Le dénouement placera sous son véritable jour cette résolution annoncée ici comme irrévocable, avec toutes les précautions prises pour la rendre telle.

sur-le-champ des députés que l'on chargea de cette négociation : ce furent Daniel, évêque d'Aine; Joseph, évêque de Ténédos; Cabasilas, trésorier de Sainte-Sophie, et Pendicéas Scévophylax. Ils se rendirent au monastère de Saint-Mamas, martyr, pour *prier le patriarche de revenir* à son église, d'où personne ne *l'avoit chassé ;* de reprendre la conduite de son troupeau, l'exercice de ses fonctions, dont l'une des principales étoit le sacre du nouvel empereur. Ils représentèrent au patriarche que, s'il avoit employé de bonnes raisons pour empêcher que Mathieu ne fût proclamé, Cantacuzène l'auroit sans doute écarté, tandis que sa violence et son opposition avoient produit un effet tout contraire ; ils lui firent observer que, suivant toutes les apparences, Mathieu ne voudroit pas renoncer au sacre, après avoir été revêtu des ornemens impériaux ; qu'il seroit en conséquence beaucoup plus sage et plus prudent de faire de bonne grâce cette cérémonie. La seule réponse de Callixte fut une sentence d'excommunication contre celui qui lui *vouloit imposer cette nécessité.* « Alors Daniel, « évêque d'Aine, *indigné de l'irrégularité* de sa con« duite, et désespérant d'obtenir ce qu'il demandoit, « parce que l'excommunication le lioit et lui faisoit un « devoir de persister dans son refus, lui dit que, puis« qu'il étoit si ferme dans sa résolution, il n'y avoit « plus rien à faire qu'à nommer un autre patriarche. « *C'est ce que je souhaite de tout mon cœur,* répliqua « le patriarche. » Les députés rendirent compte du triste résultat de leur mission. Perdiccas ajouta que le patriarche excommunioit *celui qui voudroit user de contrainte envers lui pour ce sujet*, et déclara qu'il ignoroit ce que le prélat entendoit par ces expressions. Les autres évêques, plus habiles courtisans que sincères défenseurs de la vérité, prétendirent que Callixte avoit désigné par ces paroles le retour à son église, et *protesté qu'il n'en reprendroit jamais l'administration.*

Cantacuzène donna l'ordre au notaire de Sainte-Sophie de constater par écrit cette interprétation, qui remplaçoit probablement à ses yeux l'acte en forme par lequel le patriarche auroit abdiqué. On supposa donc que Callixte renonçoit à ses fonctions, et comme cette hypothèse plaisoit à l'empereur, elle devint bientôt un fait incontestable. On s'occupa sans délai du soin de lui donner un successeur. Cantacuzène exprime des regrets, des remords même pour ne s'être pas conformé précédemment aux lois de l'Eglise qui donnent aux empereurs le droit de nommer entre trois candidats élus par les évêques, et non celui de choisir eux-mêmes. Il ne doute pas que ce ne soit *une impiété, un attentat plein d'extravagance par lequel on s'est moqué de Dieu*; il ne doit pas *condamner ses précédesseurs*, mais il se *condamne lui-même, reconnoît sa faute, veut l'effacer par ses larmes*, et finit par rendre aux évêques leur ancienne liberté. Ce repentir, trop adroit pour être sincère, lui concilioit le clergé, jaloux d'exercer un droit auquel il n'avoit pas renoncé, quoiqu'il en fût privé depuis long-temps. Il envoya le lendemain à l'assemblée répéter à tous ceux qui la composoient ce qu'il avoit dit la veille à quelques-uns. Cette conduite excita parmi les évêques un enthousiasme général. Il fut comblé d'éloges et de bénédictions. On élut pour candidats Philothée, évêque d'Héraclée; Nicolas Cabasilas, et Macaire, évêque de Philadelphie. Cantacuzène donna la préférence à Philothée, qui fut installé selon les formalités d'usage. Les vertus et la piété de ce prélat ne le garantirent point du sort qui lui étoit réservé comme intrus, mais causèrent une juste surprise par l'irrégularité de sa conduite en cette circonstance. Callixte se réfugia du monastère de Saint-Mamas à Galata, d'où les Génois le transportèrent à Ténédos. Paléologue tâcha, par son accueil, de le dédommager des sacrifices qu'il faisoit à sa cause. Mathieu fut couronné par le nouveau

patriarche dans l'église de Blaquernes, après avoir reçu, suivant l'usage, la couronne des mains de son père. Le prince la posa sur la tête d'Irène son épouse [a]. Cantacuzène fit souscrire à son fils, dans cette cérémonie, les actes du synode relatif au dogme de la lumière incréée, tant il attachoit de prix à ces absurdités.

Pendant qu'on lui donnoit un successeur, avant qu'il eût occupé le trône, Jean Paléologue étoit à Thessalonique avec sa femme et sa mère l'impératrice Anne. Il avoit laissé dans l'île de Ténédos, en qualité de gouverneur, un Italien nommé Martini. Pergamène, un des plus riches particuliers de cette île, qui demeuroit à Thessalonique, en repartit à l'arrivée de l'empereur, et se rendit à Ténédos dans l'intention d'engager ses compatriotes à chasser leur gouverneur pour se gouverner eux-mêmes. Averti de cette conspiration, le jeune prince fait équiper plusieurs galères, s'embarque, arrive à temps pour étouffer la révolte. On lui livra Pergamène, qu'il fit conduire à Thessalonique et renfermer étroitement. Il resta dans l'île avec l'impératrice Hélène. Les alliés de Cantacuzène occupoient, contre la foi des traités, plusieurs forts dans la Thrace, entre autres celui de Zimpé, important par sa situation. Il ne pouvoit les en chasser de force, n'ayant point assez de troupes, et devant éviter d'augmenter le nombre de ses ennemis. Il voulut parvenir au même but par la douceur, et pria son gendre Orchan de lui rendre de bonne grâce ce dont il s'étoit injustement emparé. Le sultan donna l'ordre de restituer à Soliman; mais celui-ci demanda dix mille écus d'or, et ne voulut évacuer le pays que lorsque cette somme lui auroit été comptée.

[a] Le père d'Irène étoit Démétrius, fils d'Andronic l'ancien. Elle étoit conséquemment tante de Paléologue. Ainsi, dans cette guerre, les membres de la même famille étoient armés les uns contre les autres. Cantacuzène combattoit contre son gendre, seul héritier du trône, enlevoit ce trône à sa propre fille pour y faire asseoir le beau-frère et la tante du prince exclus.

Quelque temps après, ce prince, en donnant des preuves d'une insatiable avidité, fit voir à Cantacuzène quels amis il s'étoit choisis. Toutes les villes maritimes de la Thrace furent bouleversées par un tremblement de terre. Les Turcs firent une partie des habitans prisonniers. Soliman résidoit à Péges, ville située au-delà de l'Hellespont. Il traverse le détroit, s'empare de ces places, en relève les murs, en répare les fortifications, y fait venir des colonies de Turcs, et s'établit à Gallipoli. Quoiqu'il eût reçu le prix du fort Zimpé, il y rentre, et se rend maître ainsi de tout le pays. L'empereur eut de nouveau recours à son gendre Orchan, secrètement complice de son fils; mais qui ne vouloit pas se brouiller ouvertement avec son beau-père. Soliman vouloit conserver ses conquêtes, prétendant qu'il n'avoit fait aucune usurpation; que ce pays, devant être considéré comme abandonné, il lui appartenoit, comme au premier occupant. Tous les deux éludèrent long-temps la réclamation de l'empereur. Ils n'y firent droit que moyennant une somme d'argent considérable. Cantacuzène en revint ensuite à ses projets de retraite, que, d'après ce qu'il venoit de faire pour ses fils, on devoit croire ajournés. « Il avoit dessein (dit-il) de donner à Ma-
« thieu une portion de l'empire pour la gouverner avec
« une autorité absolue, à la charge néanmoins de le
« laisser après sa mort à celui qui possédoit le reste de
« l'empire, soit que ce fût Paléologue ou son fils An-
« dronic. *Il avoit aussi dessein de se démettre de l'em-*
« *pire en faveur de Paléologue*, et de se retirer pour
« vaquer le reste de ses jours à la méditation et à la
« prière. Le patriarche Philothée, averti de ce projet,
« pria l'empereur de lui permettre d'aller à Ténédos,
« afin de disposer le jeune prince à mettre bas les armes.
« Mais Cantacuzène aima mieux s'y rendre lui-même.
« Il s'imaginoit que son gendre viendroit lui demander
« pardon, et que rien ne seroit si facile que de faire la

« paix. Il partit donc avec Mathieu et l'impératrice « Hélène, ayant l'intention de les envoyer à Didymo- « tique. Au lieu d'aborder à Ténédos, il descendit à l'île « de Mauria, petite île déserte dans le voisinage; il « passa le lendemain dans celle de Saint-André, croyant » toujours que son gendre alloit lui demander la paix; « mais les troupes de Paléologue tirèrent sur ses gens. « Voyant alors que la patience n'étoit pas une vertu de « saison, il se retira promptement, alla rejoindre son fils « pour retourner à Constantinople avec lui. »

Ici commence la *confusion visible* avec laquelle, suivant l'heureuse expression de Gibbon, Cantacuzène raconte sa propre chute [a]. Son embarras est remarquable, et quoiqu'il écrivît dans le silence de la solitude, ayant le loisir de méditer et pouvant choisir ses expressions, il hésite, ne sait ce qu'il doit faire ou dire, et finit par des choses contradictoires. Comment, après ce qui vient de se passer, veut-il qu'on croie *qu'il a dessein de se démettre de l'empire* en faveur de Paléologue? et comment concilier les intérêts de ce prince avec ceux de Mathieu? Cantacuzène, sans avoir les talens nécessaires à tout usurpateur, n'avoit que l'intention de l'être, et n'en pouvoit remplir le rôle : mêlant à ce rôle, de la dévotion, des principes de morale et de justice, il offre, du moment où il est monté sur le trône jusqu'à celui de sa retraite, un caractère indécis et faux qui le place bien au-dessous de son rôle. En chassant Paléologue, il s'embarquoit sur une mer orageuse où le naufrage étoit inévitable. Sans augmenter ni diminuer la confusion visible avec laquelle il fait son récit, nous suivrons le conseil que donne Gibbon, de consulter Ducas et Villani [b], pour rendre ce récit moins incomplet; conser-

[a] Hist. de la décad. de l'empire romain, chap. 63.

[b] « On peut suppléer (dit-il) à « l'apologie ridicule de Cantacuzène, « qui raconte sa propre chute avec « une confusion visible, par la rela- « tion moins complète mais plus « sincère de Mathieu Villani, et par « celle de Ducas. » Hist. de la décadence, ch. 63. Ducas passant pour

vant, autant qu'il est possible de le faire; celui de l'empereur historien, dont l'embarras et les réticences ne sont pas sans intérêt, considérés sous le point de vue historique.

An. 1355. Cantacuzène, humilié de la manière dont son gendre l'avoit reçu, devoit présumer que celui-ci, relégué dans une île, et paroissant avoir tant d'intérêt à se réconcilier avec son beau-père, regardoit sa cause comme bien loin d'être désespérée, puisqu'au lieu de faire des avances il repoussoit celles qu'on lui faisoit. Pendant qu'il se livroit à ses réflexions, méditant ou la vengeance ou la retraite, il apprend tout à coup que Jean Paléologue vient d'entrer pendant la nuit dans le port de l'Heptascale; que la garnison est égorgée; enfin que le jeune empereur s'est installé dans la forteresse qui protége ce bassin. Cet événement, auquel on ne pouvoit s'attendre, mérite des détails que nous prendrons dans l'histoire de Ducas, car l'empereur Cantacuzène se contente de dire que son gendre *entra à l'improviste, ce qui remplit la ville de trouble, parce que le peuple étoit* assez *disposé de lui-même à favoriser son parti, sans la crainte qu'il avoit de la puissance de Cantacuzène.* Cet aveu (auquel la *puissance* dont on va bientôt connoître l'étendue sert de correctif) ne nous explique que très-imparfaitement l'arrivée de Paléologue. Ducas [a] va nous raconter la manière dont elle eut lieu. Depuis que le beau-père et le gendre se faisoient la guerre, les républiques de Gênes et de Venise parcouroient les mers voisines de Constantinople et les îles de l'Archipel, enlevoient les navires grecs, attaquoient le littoral, tâchoient

être plus exact que Villani, nous le consultons plus particulièrement.

[a] Il est bon de remarquer que cet historien ne parle point de la guerre entre Cantacuzène et Paléologue. Il peint ce dernier plongé dans la débauche; et, piqué des reproches que lui faisoit le premier, s'embarquant pour l'Italie, venant à Ténédos après deux ans de séjour en Europe, enfin rentrant à Constantinople, ainsi que nous le racontons. Sans Cantacuzène, on ne sauroit rien de cette guerre civile, et sans Dumas, on ignoreroit comment Paléologue rentra dans sa capitale.

de tirer parti des divisions d'un empire qui tendoit à sa dissolution, et de s'en approprier quelques débris. Un grand nombre d'expéditions partielles se faisoient ainsi. Des négocians armoient un navire, alloient en course, et pilloient quelques places de la Chersonèse. Les nobles de Gênes s'en mêloient, et ne dérogeoient pas. L'un d'eux, nommé François Gatéluzio, avoit équipé deux galères, et cherchoit fortune aux dépens des Grecs. Il vint aborder à Ténédos, apprit que Paléologue étoit dans cette île, sut bientôt le motif du séjour de ce prince; jugea que tôt ou tard il remonteroit sur le trône; eut peut-être l'idée d'y contribuer; fit ses calculs d'après ces données, et posa sur cette base les fondemens de sa fortune. Il se fit présenter à Paléologue, lui plut, lui offrit ses services, les lui fit accepter, lui inspira cette confiance que donne l'ambition et qui se communique facilement; lui promit enfin de le faire reconnoître seul empereur dans Constantinople. Paléologue s'engagea à lui faire épouser la princesse Marie, sa sœur. Ainsi deux galères portoient les destinées du plus ancien empire chrétien; et la puissance de Cantacuzène, qui *comprimoit si bien* le peuple de la capitale, alloit se briser contre un coureur d'aventures! Aidé du prince, Gatéluzio réunit deux mille hommes et se met en mer, portant l'empereur d'Orient dans sa fragile barque. Pour se faire une idée de cette invraisemblable et folle entreprise, il faut se figurer d'un côté la ville la plus grande (à cette époque) et la plus belle, munie de troupes, offrant en elle-même dans son immense population une masse de résistance, ayant triomphé depuis peu d'un ennemi puissant, et mise par l'art et la nature en état de soutenir les attaques les plus violentes; de l'autre, quelques vaisseaux presque imperceptibles, voguant vers cette ville pour s'en emparer; deux mille hommes contre un million, et contre une armée: tel est le spectacle que présentent les deux partis. L'empire

romain doit être le prix de cette lutte. Gatéluzio appelle à son secours la ruse et l'audace. L'éclat du jour, une mer calme, lui seroient également contraires. Il lui faut une tempête et l'obscurité. Par une nuit orageuse et sombre il avance vers le bassin de l'Heptascale, et s'arrête vis-à-vis la petite porte d'Hodégétrie et près des murailles. Là, d'après les instructions qu'il en avoit reçues, ses gens brisent contre les pierres, en faisant le plus de bruit possible, une quantité de vases qu'on avoit apportés dans cette intention. Ce bruit, mêlé au mugissement des vagues, aux cris des matelots, réveilla la garnison, en fit sortir une partie de la forteresse pour s'informer de la cause de ces cris. Gatéluzio répondit qu'ils étoient des marchands d'huile ; qu'ils apportoient l'approvisionnement de la capitale ; qu'un de leurs vaisseaux venoit de se briser ; que tous étoient en danger de périr, tant la mer étoit agitée ; enfin que les hommes mêmes périroient, si l'on ne venoit à leur secours. Il ajouta que le partage de la cargaison seroit le prix de ce service. Environ vingt soldats viennent ouvrir la porte auprès de laquelle étoient en embuscade cinq cents hommes, qui se glissent, entrent dans la ville, égorgent la garnison, à qui la garde de la tour étoit confiée ; s'emparent de cette tour, y placent Paléologue, après avoir introduit leurs camarades, et veillent à sa sûreté. Le prince envoie aussitôt prévenir ses amis, qui viennent le trouver. Gatéluzio, parcourut avec plusieurs soldats le quartier de la ville voisin de l'Heptascale en criant à haute voix, *longues années à l'empereur Paléologue,* paroles qu'on avoit coutume de prononcer à chaque changement de règne. Le peuple, ayant entendu ces cris à la pointe du jour, courut en foule à l'Hippodrome [a]. Telle est la manière dont

[a] Nous sommes obligé de reprendre le récit de Cantacuzène pour l'entendre dans sa propre cause. Il est témoin, et de plus acteur passif. Le plus grand combat qu'il ait livré dans sa chute est avec son amour-

Paléologue entra dans Constantinople, et que son beau-père a passée sous silence, sentant peut-être que ce fait, ainsi que le succès facile et prompt de ce jeune prince, donnoient un démenti formel à tout ce que l'historien avoit dit sur sa puissance, l'étendue de ses moyens, le dévouement du sénat, du peuple et de l'armée à la cause de son fils Mathieu : assertions dont la valeur étoit suffisamment établie par l'arrivée de Paléologue paroissant impunément devant cette armée, ce peuple et ce sénat. Quoi qu'il en soit du motif de l'empereur, nous devons le laisser raconter une catastrophe dans laquelle il joue le second rôle, et dont il est le seul historien.

Lorsqu'il apprit que son gendre étoit à Constantinople, *il ne voulut point* en venir aux mains. Ayant près de lui Cydone, il l'envoya vers l'impératrice Irène pour lui tenir ce discours : « Si je n'avois résolu de « m'éloigner du bruit et de me retirer dans un mo- « nastère pour y acquérir la gloire immortelle qui nous « est promise, je ne pourrois rien faire de plus utile « dans la conjoncture présente que d'aller droit vers les « ennemis et de les chasser de la ville; ce qui me *seroit* « *fort aisé*, autant que l'on en peut juger par l'excès de « leur foiblesse et la *grandeur de mes forces;* mais puisque

propre, et ce combat se renouvelle dans son récit. Au lieu de tergiversations qu'on va lire, d'après cet historien, Ducas brusque l'événement, et raconte ainsi le fait : « L'empereur « Cantacuzène entra *promptement* « dans le monastère de Périblète, « y fit couper ses cheveux, y prit « l'habit de moine, et manda à « l'empereur son gendre que le pa- « lais étoit préparé pour le recevoir. « Le jeune Paléologue descendit « alors de la tour avec Gatéluzio et « les Italiens qu'il commandoit, et « avec une multitude incroyable tant « de personnes de qualité que du « peuple. Cantacuzène renonça ab- « solument aux plaisirs et aux gran- « deurs du monde, et demanda « permission (qui lui fut facilement « octroyée) à l'empereur, son gen- « dre, de se retirer à un monastère « de la sainte montagne, comme il « fit, et y demeura long-temps dans « une sainte paix. » Hist. des emp. par Ducas, chap. 10. On peut comparer a ce laconique récit celui de Cantacuzène, toujours trop long, quoique nous l'abrégions le plus possible. Il n'avoit qu'un mot à dire.

« ma retraite sera également avantageuse aux *vainqueurs* « comme aux vaincus, pourquoi nous souiller par l'ef- « fusion du sang ? Que nous resteroit-il de la guerre, « que *la honte* [a] et le déplaisir de l'avoir faite. Pourquoi « donc l'arrivée du jeune empereur ne seroit-elle pas « l'occasion de ma retraite, dans laquelle je renoncerai « aux affaires de l'empire pour vaquer à celle de mon « salut ? N'ayant pu apaiser les différends qui se sont « élevés [b] entre mon fils et mon gendre touchant la « possession de la souveraine puissance, nous sommes « réduits à donner des combats où nous serons en danger « de tuer nos ennemis ou d'être tués nous-mêmes. Que « ne prenons-nous une résolution qui nous soit utile « et qui le soit à l'état, plutôt que de nous exposer ou « à la honte d'être vaincus, ou au *malheur* de vaincre ? » L'impératrice Irène ne pouvoit qu'approuver une proposition aussi pacifique. Il se fit une assemblée au palais impérial. Elle fut tumultueuse. Cantacuzène prétend qu'on n'entendoit que des voix qui demandoient à prendre les armes, mais *que, ne voulant point du tout* en venir aux mains, il tâcha de les *contenter par des paroles* [c], en leur laissant ignorer son projet d'abdiquer, de peur d'abattre leur courage. « Si vous voulez déférer « à mes avis (leur dit-il) comme aux avis d'une per- « sonne qui *a appris à trouver des expédiens dans les* « *rencontres les plus fâcheuses* [d], nous attendrons les « renforts qui nous viennent de divers endroits. Ma- « thieu, mon fils aîné, Nicéphore, despote, mon gendre, « Asan, sébastocrator, et d'autres commandans, accour- « ront ici dès qu'ils sauront ce qui s'est passé : alors les « ennemis, n'osant soutenir leur présence, nous aban-

[a] Elle est inévitable, quelque parti qu'il prenne.

[b] Ce n'étoit pas une manière de les apaiser que de donner au fils le trône qui devoit appartenir au gendre. Ce n'en est même pas une que de se retirer, et de laisser le gendre et le fils se battre pour ce trône.

[c] L'historien en fait autant avec son lecteur.

[d] C'étoit le moment ou jamais de le prouver.

« donneront la victoire sans la disputer. » Il écrivit en effet à son fils, aux autres commandans ; il appela même à son secours les Turcs qui étoient en Thrace ; mais ce n'étoit *qu'une feinte pour ôter à ceux de la cour la connoissance de la résolution qu'il avoit prise* de se démettre du trône, *bien qu'il eût pu le conserver s'il avoit voulu, sans le secours des étrangers.* Philothée, le nouveau patriarche, le *supplia de laisser à Dieu la vengeance* de ses injures, et Cantacuzène reçut *cette remontrance comme de la part de Dieu même, et lui promit d'y déférer.* « L'empereur Paléologue demeura « dans le port neuf jusqu'à la pointe du jour ; mais « alors le peuple s'étant déclaré en sa faveur, et ayant « pillé la maison de Phaséolate, il prit courage [a], entra « dans le palais, et passa la nuit dans l'appartement de « Porphyrogénète. Le jour suivant le peuple pilla « plusieurs maisons, en détruisit même quelques-unes. « Le patriarche Philothée abandonna son église, de « peur d'être sacrifié, parce qu'il avoit été élu à la place « de Callixte. Trois jours après, l'empereur Paléologue « envoya Ange, garde du Caniclée, conférer d'un ac- « commodement avec l'empereur Cantacuzène, son « beau-père, et lui proposer de remettre en vigueur

[a] Paléologue n'avoit point du tout perdu courage. Ici Ducas et Cantacuzène sont d'accord pour le moment où le jeune prince pénétra dans le palais. Le premier, comme on l'a vu, en fait un mérite au second. Mais celui-ci ne veut pas de ce mérite. Pour aller, dès le jour même de l'arrivée, de la tour où l'on est entré la nuit au palais impérial, il faut, ou que Cantacuzène se soit, comme le prétend Ducas, retiré *précipitamment au couvent* du Périblète (ce que Cantacuzène ne veut pas dire), ou que la population se soit déclarée sur-le-champ pour Paléologue, quoiqu'elle fût comprimée *par la puissance de Cantacuzène,* comme celui-ci l'a dit précédemment : de toute manière il n'avoit pas grand mérite à quitter le trône; et, par une fatalité singulière, en répétant qu'il peut le conserver, mais qu'il aime mieux se faire moine, il rapporte toutes les circonstances les plus propres à démontrer que c'est pour lui une indispensable nécessité. Son langage et les faits sont en contradiction. La confusion est visible ; il n'y a pas jusqu'à Philothée, qui lui doit le trône patriarchal, et qui l'affermit dans son projet.

« les conditions sous lesquelles ils avoient gouverné con-
« jointement l'empire par le passé. Il le reçut fort hu-
« mainement, et, comme *il ne souhaitoit rien tant que*
« *de se retirer dans un monastère*, il fut fort aise d'avoir
« l'occasion d'apaiser la guerre civile. Ils jurèrent ensuite
« l'observation du traité qui fut conclu, et dont voici
« les conditions : que les deux empereurs gouverneroient
« avec une *égale puissance ; que le jeune céderoit à l'an-*
« *cien, et qu'il lui rendroit toute sorte de respects et de*
« *soumission* [a]; que les dépenses nécessaires pour le
« paiement des troupes et autres besoins de l'état seroient
« faites par le trésor, et que les restes des impositions
« seroient partagés pour la subsistance des deux maisons.
« Ce n'est que *par honneur* que l'empereur Cantacuzène
« désiroit ces choses, pour ne point *paroître inférieur* à
« Paléologue, *puisqu'il* avoit *résolu* de *quitter* le monde ;
« que ceux qui avoient servi sous l'un des deux ne
« seroient point recherchés par l'autre, et qu'ils ne pour-
« roient être privés de leurs biens ni de leur charge ; que
« l'empereur Mathieu demeureroit en possession de la
« souveraine dignité sans *rendre compte* à personne de
« ses actions, et qu'il retiendroit Andrinople et les villes
« de Rhodope... Quand ces articles eurent été respecti-
« vement jurés, Paléologue vint trouver l'*empereur* son
« beau-père, qui le reçut avec de grands témoignages
« d'amitié. Andronic Asan, sébastocrator, arriva de
« Byzie, à dessein de secourir l'empereur Cantacuzène,
« qui le remercia de son affection. Il écrivit à Mathieu,
« à Nicéphore, despote, et aux autres commandans de
« Thrace, qu'il avoit fait la paix, et qu'il n'avoit plus
« besoin de leur secours. Il fit la même réponse à une
« grande multitude de barbares qui étoient *venus d'eux-*
« *mêmes* s'offrir à lui de Hiéro, ville d'Orient. Il sortit
« après cela de son palais, pour aller trouver l'empereur

[a] *Egalité de puissance*, *céder* etc., c'est *rigoureusement possible*, mais fort difficile.

« son gendre, et pour conférer avec lui touchant les « affaires publiques. Ils s'assemblèrent chez Métochite, « grand-logothète, avec la fleur de la noblesse et les « principaux officiers de l'armée, pour délibérer si l'on « prendroit les armes contre les barbares qui avoient « inondé la Thrace. Chacun parloit; *il n'y avoit que le* « *jeune empereur* et les principaux de sa suite qui « *attendissent* l'avis de l'empereur Cantacuzène. »

Ici l'historien insère le discours qu'il prononça pour détourner de la guerre, parce qu'on n'étoit en mesure ni d'attaquer, ni même de se défendre, et, pour conseiller de remplir les coffres de l'état, de lever des troupes et de les exercer aux manœuvres avant de commencer les hostilités. « L'empereur ayant fait *entendre obscuré-* « *ment* qu'il abandonneroit bientôt la conduite des af- « faires, les personnes de mérite et de réputation « n'eurent rien à dire contre son avis. Mais les jeunes « gens l'accusèrent de vouloir épargner les Turcs, à « cause de son gendre Orchan. Le jeune empereur ne « dit pas un mot. Comme l'empereur Cantacuzène avoit « *dessein de se décharger des soins de l'empire*, il ne leur « vouloit pas faire de violence, car il ne *dépendoit que* « *de lui* de conclure la paix et de mépriser leurs avis. » Cantacuzène raconte ensuite, et fort longuement, les difficultés que firent ses soldats de livrer à Paléologue le fort de la Porte dorée. Le gouverneur étoit Jean Péraut. Il ne vouloit point que le beau-père rendît ce poste à son gendre. Cantacuzène les harangua en latin, et ne négligea pas l'occasion de dire qu'il *parloit fort bien cette langue* [a]. Plus il avance vers le dénouement,

[a] Cantacuzène a pour sa propre personne une profonde vénération, et ne laisse *jamais* au lecteur le temps de lui exprimer la sienne. C'est une dette qu'il se hâte de se payer à lui-même, ce qui en dispense les autres, qui trouveroient difficilement quelque chose de plus à dire. En parlant du refus qu'il fit à ses amis lors de son entrée à Constantinople après la conclusion de la paix, il s'exprime ainsi : *Ils n'ob-*

plus son embarras est remarquable. Cette déclaration du projet de se faire moine, projet confié tant de fois au lecteur, lui coûte tant, qu'il la diffère le plus possible. Pour qu'on juge de la manière dont elle est amenée, il est nécessaire de le laisser parler lui-même. « L'empereur Cantacuzène (dit-il) logeoit dans son « palais avec l'impératrice Irène, sa femme, et ses offi- « ciers. L'empereur Paléologue habitoit un autre ap- « partement magnifique nommé l'aigle. Le peuple, soit « qu'il fût excité par des factieux ou qu'il ne fût agité « que par l'insolence qui lui est si ordinaire, se sou- « leva avec un si furieux emportement, qu'il étoit « visible qu'il n'y avoit point d'excès auquel il ne fût « prêt à se porter. On *disoit* que quelques-uns qui « avoient été autrefois les plus affectionnés à Canta- « cuzène, ayant tout à coup changé de sentimens, avoient « conspiré contre lui, et que le *dessein qu'il avoit de* « *renoncer au maniement* des affaires leur étant *in-* « *connu* [a], ils avoient résolu de se défaire de lui. Ce « qui les portoit à une si criminelle entreprise, étoit « la crainte qu'ayant reçu du secours, il ne se rendît « maître de l'empire [b] et qu'il ne châtiât leur ingrati- « tude. Il invita son gendre à venir demeurer au palais « royal, à *dessein de se démettre* entre ses mains de la « souveraine puissance. Le jeune empereur promit d'y « aller, et retint l'empereur son beau-père à dîner. Pen- « dant qu'ils étoient à table, il s'élève au-dehors un « bruit et un tumulte extraordinaires. C'étoit le peuple, « qui, s'étant rassemblé, et s'imaginant rendre un service

tinrent, dit-il, *qu'un refus de ma vertu sublime, et presque incroyable*. Est-il *croyable* que l'on se permette de soi-même un tel éloge? Un tel sentiment n'est pas de l'orgueil, encore moins de la fierté : il est même douteux qu'il puisse être caractérisé par les mots de *présomption* ou de *vanité*.

[a] Mais c'eût été le connoître que de *dire* qu'il étoit inconnu.

[b] Il ne l'étoit donc pas? Le traité qu'on a vu est donc du moine Josaphat, et non de Cantacuzène ?

« fort agréable au jeune empereur en traitant injurieu-
« sement les amis de l'empereur, son beau-père, leur
« avoit pris leurs chevaux. Les deux empereurs re-
« tournèrent sur le soir au palais. Le jour suivant, l'an-
« cien *déclara* au jeune la *résolution* qu'il avoit prise
« de renoncer au gouvernement et de se retirer dans
« un monastère pour n'y vaquer qu'au service de Dieu et
« au salut de sa conscience. Le jeune empereur, qui ne
« s'attendoit point du tout à cette proposition, en eut
« une *douleur égale à son étonnement*, et lui apporta des
« raisons plausibles pour retenir son habit ordinaire;
« mais, *n'ayant pu rien* gagner sur son esprit, il con-
« sentit à la fin à ce qu'il désiroit. Le lendemain il se
« dépouilla dans le palais royal des ornemens de l'em-
« pire, se couvrit d'un habit de moine, et prit le nom
« de *Josaphat*, au lieu de celui de *Jean*. L'impératrice
« Irène, renonçant à l'heure même au monde, prit
« l'habit de religieuse et le nom d'*Eugénie*. Après cela,
« Cantacuzène se retira au monastère de Mangane, qui
« *étoit préparé* à le recevoir, et Irène à celui de Marthe,
« qui appartenoit à Cantacuzène du côté de son père.
« Ceux qui avoient été attachés à lui par une habitude
« plus étroite que les autres, voyant que ce change-
« ment *si soudain* ruinoit leurs espérances, en rejetèrent
« la faute sur Paléologue, et, parce qu'ils n'avoient pas
« le pouvoir de lui nuire, ils se vengèrent par leurs
« calomnies, en publiant que c'étoit un fourbe et un
« perfide qui *avoit obligé* l'empereur, son beau-père,
« à se retirer dans un monastère, *contre* son inclina-
« tion. Ces discours trouvèrent créance dans l'esprit des
sages, aussi-bien que dans celui du peuple, *quoiqu'il*
« *n'y eût rien de si faux*. Cantacuzène se démit de l'em-
« pire avec une *pleine liberté*, et il *ne dépendit que de*
« *lui* de le retenir. Il y *étoit* parvenu *malgré lui*, et il
« y fut environné d'une infinité de dangers dont il de-
« meura vainqueur par *l'adresse de son esprit*, et *par*

« *la fermeté de son courage* [a]. La perfidie de quelques-« uns de ses amis étant près de l'engager dans de nou-« veaux dangers, il fut bien *aise de s'en délivrer* [b] en « renonçant au monde. Au reste, le jeune empereur « n'a manqué envers lui à aucun de ses devoirs, et il n'y « a pas jusqu'aux étrangers qui ne sachent qu'il n'a « formé aucun dessein ni tenu aucun discours qui ait « pu lui déplaire. Après avoir passé quelque temps dans « le monastère de Mangane, il vouloit se retirer à celui « de Batopède, sur le mont Athos. Mais le jeune empe-« reur *le supplia* [c] de demeurer à Constantinople jus-« qu'à ce qu'il l'eût réconcilié avec l'empereur Mathieu, « son fils. »

Avant de continuer ce récit, nous devons nous arrêter un moment pour faire remarquer la différence qui existe entre la narration de Cantacuzène et celle des autres historiens. Villani, Ducas, et ceux qui les ont copiés ou qui se sont appuyés de leur autorité, ne mettent que très-peu d'intervalle entre l'invasion du fort de l'Heptascale par Jean Paléologue et la retraite de Cantacuzène, que même ils prétendent forcée; tandis que, si l'on s'en rapporte à ce dernier, il y a nécessairement eu un intervalle assez long entre l'un et l'autre événement. Nous sommes loin de condamner, comme

[a] C'est lui qui parle ainsi de lui. L'humilité n'étoit pas poussée à l'excès chez le frère Josaphat. On peut remarquer combien il prend de précautions pour faire croire que son abdication étoit volontaire. Il est permis de croire à *l'étonnement* de Paléologue, mais non à sa douleur, encore moins à ses efforts pour empêcher Cantacuzène de devenir le moine Josaphat. Le jeune prince avoit depuis long-temps envie de régner seul, et ses preuves étoient faites à cet égard.

[b] D'après ces expressions, le projet de retraite seroit motivé par la crainte de ces dangers *récens* et *subits*, conséquemment ce projet n'auroit pas été médité depuis long-temps.

[c] Paléologue n'avoit pas voulu, dans le temps qu'il dépendoit de Cantacuzène, attendre Mathieu pour se réconcilier avec lui. Il s'étoit presque échappé pour prendre les armes et le combattre. Est-il vraisemblable que, maître de ses actions et de l'autorité souveraine, ait supplié son beau-père de faire la démarche dont parle celui-ci?

on l'a fait, l'opinion de ceux qui réduisent cet intervalle à 24 heures ou très-peu de jours [a] ; et nous fondons la nôtre sur les motifs qui ont fait rejeter la leur, c'est-à-dire sur la peine extrême et les soins infinis que se donne Cantacuzène pour faire croire que sa retraite fut spontanée de sa part, libre, et que, depuis long-temps, il en avoit formé le projet. C'est donc moins comme une autorité irrécusable que nous avons présenté textuellement son propre témoignage que pour mettre le lecteur en état de juger lui-même. Nous devons encore remarquer le défaut d'exactitude de Cantacuzène, lorsqu'il dit qu'il n'est pas d'*étrangers qui ne sachent que Paléologue n'a jamais tenu aucun discours qui ait pu lui déplaire.* Il existe une lettre de Charles IV, empereur d'Allemagne, en réponse à celle que lui avoit écrite le jeune prince pour lui faire part de sa rentrée à Constantinople. On voit par cette réponse qu'il traitoit son beau-père d'usurpateur. Cela devoit être : il ne falloit pas être l'héritier du trône pour voir Cantacuzène sous ce point de vue.

Ayant l'intention de réunir dans un même chapitre tous les évenemens relatifs à la guerre que se firent Paléologue et Mathieu, afin que la narration n'en soit pas interrompue, nous devons dire un mot du patriarche Callixte et de la secte des palamites, dont il fut question dans le même temps. Philothée avoit, par une fuite prudente, prévenu l'invitation qu'on pouvoit lui faire de rendre le trône pontifical à Callixte. Celui-ci, sans autre forme de procès, vint reprendre sa place, regardant comme nul tout ce que le clergé grec avoit fait pour la lui ôter. Mais il ne se contenta pas de se rendre justice à lui-même, et voulut qu'on fît le procès à ceux qui l'avoient déclaré démissionnaire. C'étoit troubler l'Eglise, parce que la plupart des évêques par-

[a] Nous avouons même que nous dans une des précédentes notes. adoptons le récit de Ducas rapporté

ticipèrent à l'élection de Philothée. Le rancuneux patriarche déclaroit même avoir l'intention de poursuivre Cantacuzène comme premier auteur de sa déposition. Jean Paléologue trouva moyen de l'apaiser. Dans le même temps Nicéphore Grégoras, profitant des changemens arrivés dans l'état, s'affranchit de la surveillance qu'on lui avoit imposée, et se présenta devant le nouvel empereur. Il avoit d'anciens et longs affronts à venger. Le ressentiment qu'il conservoit des injustes traitemens qu'on lui faisoit éprouver depuis plusieurs années ajoutoit de l'aigreur à son zèle et le rendoit plus violent. Il pria Paléologue, dans les termes les plus énergiques, de punir les outrages faits à la saine doctrine, proposant de la défendre dans une seconde assemblée qui méritât mieux que la première le titre de concile, et d'y pulvériser tous les argumens des palamites. Le jeune empereur, qui probablement étoit fort indifférent sur le fond de la question, ne se soucioit pas de rassembler les membres d'une secte dévouée à son beau-père, parce qu'il savoit que, disséminés et séparés les uns des autres, ils sont sans influence et sans force. Cependant il consentit à la demande de Grégoras, soit par foiblesse, soit dans l'espoir de voir cette secte condamnée. Dès qu'on eut annoncé le projet de convoquer un concile pour examiner de nouveau la doctrine des illuminés du mont Athos, l'alarme fut au couvent de Mangane, et le frère Josaphat d'autant plus inquiet, que, le champion de la doctrine étant prisonnier des Turcs, la victoire sembloit assurée à Nicéphore. S'occupant aussitôt des moyens de faire mettre Palamas en liberté, il fit offrir une rançon considérable, que l'on n'eut garde de refuser.

Cantacuzène faisoit concurremment une autre démarche qui prouve qu'il avoit eu des doutes sur la doctrine en elle-même, ou des craintes sur l'infaillibilité des juges. Ce fut d'user de toute son influence sur sa fille

Hélène, afin qu'elle employât toute la sienne sur l'esprit de Paléologue pour empêcher qu'on ne soumît encore à un nouvel examen un article consacré comme article de foi. Il fit voir à la princesse que cette marche seroit pour son père un affront sanglant. Elle parvint en effet à gagner son mari, dont elle obtint que la promesse faite à Nicéphore seroit éludée. Mais cet apôtre zélé ne se décourageoit pas facilement. Il profita du séjour que fit à Constantinople un prêtre latin pour lequel l'empereur avoit beaucoup de considération, et se servit de cet ecclésiastique pour renouveler ses instances. L'église romaine n'ayant point admis le dogme de la lumière increéée, cela devint pour ce prêtre une cause d'un intérêt personnel. Il pria Paléologue de lui permettre de porter un défi à Palamas, de réfuter en public les opinions de cet évêque, et de mettre ensuite aux prises l'un avec l'autre ce chef de secte et Nicéphore. L'empereur, qui ne voyoit dans cette lutte qu'un spectacle, et dans le succès que l'humiliation de Cantacuzène, accorda ce qu'on lui demandoit. Le jour de la convocation fut désigné. L'impératrice Hélène mit tous ses soins à empêcher que Grégoras ne fût prévenu, parce qu'elle supposoit que, n'étant point préparé, il auroit l'infériorité dans la discussion, et seroit vaincu par Palamas. Au moment où la conférence alloit commencer, le grand-logothète se présente sans être attendu devant Nicéphore, et l'invite à se rendre auprès de l'empereur. Il obéit; et quand il sut l'objet pour lequel le prince le mandoit, il fut tellement interdit, qu'il eut l'envie de se retirer [a], craignant

[a] Ces détails sont tirés de la savante notice que Boivin a mise à la tête de sa traduction de l'histoire de Grégoras. Quelque grande que soit l'autorité de cet habile helléniste, qui joignoit l'érudition la plus vaste à la critique la plus éclairée, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien il est peu vraisemblable que le prêtre, par l'intermédiaire duquel Nicéphore avoit obtenu cette assemblée, lui eût fait mystère du jour où elle devoit avoir lieu.

qu'on ne leur tendît un piége, parce qu'il sut que Palamas l'avoit précédé. Il se remit cependant bientôt de son trouble, entra dans l'assemblée avec intrépidité, combattit le palamisme avec énergie, et soutint une discussion aussi longue qu'animée, mais moins orageuse et dans une assemblée plus décente que celle où les rêveries du mont Athos avoient été consacrées. Par égard pour l'impératrice Hélène, qui auroit souffert de l'humiliation de son père, Paléologue évita de donner une décision, et leva la séance après avoir écouté les débats avec beaucoup d'attention. Nicéphore auroit voulu que l'empereur se fût prononcé : Palamas interpréta le silence de ce prince comme un aveu de sa victoire, lui déplut, et se couvrit de ridicule en le publiant.

LIVRE CENT-DIXIÈME.

JEAN PALÉOLOGUE.

Nous avons laissé Cantacuzène prêt à se rendre au mont Athos, et différant son départ parce que Paléologue l'avoit prié de le réconcilier avec Mathieu. « Bien « que ces jeunes princes (dit-il) n'eussent exercé aucun « acte d'hostilité durant tout l'hiver, et qu'ils se fussent « contenus dans les bornes que leur père leur avoit « marquées, il est vrai néanmoins qu'on pouvoit aisé- « ment juger que, si quelqu'un ne s'entremettoit pour « les réunir, ils en viendroient bientôt à une rupture « manifeste. Voilà pourquoi Paléologue, qui *souhaitoit* « de se réconcilier avec l'empereur Mathieu, supplia « son beau-père de ne point se retirer au mont Athos « avant que d'avoir achevé un si saint ouvrage. Canta- « cuzène, trouvant cette prière très-*juste* en *elle-même*, « la lui accorda très-volontiers. Sur la fin de l'hiver, « ceux qui étoient auprès du jeune empereur l'aigrirent « contre l'empereur Mathieu, en lui représentant con- « tinuellement l'injustice avec laquelle il avoit usurpé « une partie de l'empire et continuoit de la garder ; la « nécessité de la retirer de ses mains, afin de s'opposer « à l'élévation d'un sujet qui lui disputeroit toujours « l'autorité souveraine. Ayant ajouté foi à ces discours, « il équipa plusieurs galères au commencement du prin- « temps, et partit pour aller attaquer Gratianopole, où « Mathieu se tenoit avec toute sa famille. Il possédoit, « outre la province de Chalcidice, Andrinople et quel- An. 1356.

« ques places d'une moindre importance. Il en avoit « confié le gouvernement à son oncle Cantacuzène, sé- « bastocrator. Nicéphore, despote, se déclara pour « Mathieu. Mais au moment où Paléologue parut, il « lui livra la ville d'Aine, dont il étoit gouverneur. » Nous ne voyons pas quelle fut l'intervention de Cantacuzène, qui, après avoir annoncé le violent désir de Paléologue pour la paix, et la complaisance qu'il mit à rester pour la faire, se tait sur cet objet, et entre dans les détails de cette guerre civile. En suivant son récit, nous aurons soin de l'abréger. Nicéphore, qui avoit trahi son beau-frère, servit Paléologue avec zèle, et l'accompagna danscette campagne. L'empereur voulut s'emparer de Périthéorion, place importante et nécessaire à la défense de Mathieu, qui y envoya une bonne garnison ; mais elle fut désarmée en entrant, et livrée à l'empereur par le gouverneur, qui étoit déjà gagné. La ville de Cumutzène se rendit à la première sommation. S'étant approché de Gratianopole, où Mathieu demeuroit, Paléologue lui envoya proposer un accommodement [a]. Le prince se rendit sur-le-champ dans le camp de l'empereur. Après une conférence de peu de durée, ils convinrent de faire la paix. Les conditions étoient que chacun conserveroit le titre d'empereur, puisque *tous deux avoient été choisis* par le peuple, dit Cantacuzène. Aucun des deux ne l'avoit été. L'un étoit héritier légitime et succédoit à son père, l'autre avoit reçu du sien un titre qu'il n'avoit pas droit de lui donner. Mais l'historien tâche toujours de mettre ces deux princes sur un pied d'égalité parfaite. Chacun avoit été sacré, et si cette cérémonie ne donnoit pas le droit, elle le supposoit et produisoit toujours un grand effet sur le

[a] Il est singulier que Paléologue, qui avoit affoibli Mathieu, fasse, malgré sa supériorité, les premières ouvertures; mais nous n'avons d'autre guide que Cantacuzène, et, quelque suspect qu'il soit *devenu*, nous sommes obligé de nous en servir.

peuple. Comme l'empire grec étoit considérablement réduit dans ses limites, il ne pouvoit être ni partagé ni possédé par deux rivaux. En conséquence il fut convenu que Mathieu céderoit à Paléologue les villes qu'il avoit en Thrace ; qu'il se retireroit dans la Morée, et qu'il gouverneroit cette dernière avec un pouvoir absolu. Comme Manuel, despote, en jouissoit, on lui donnoit en dédommagement l'île de Lemnos, avec le produit d'une imposition qui se levoit sur le topique, et qu'on estimoit se monter annuellement à deux mille écus d'or environ. Mathieu devoit être nanti de l'île jusqu'à ce que son frère eût remis la Morée entre ses mains.

La paix étant ou paroissant conclue, d'après ces conventions, les deux princes se séparèrent. Mathieu partit pour Gratianopolis, et Paléologue pour Périthéorion. L'un et l'autre avoient envoyé respectivement des commissaires dans l'île de Lemnos pour livrer et recevoir les places de cette île. Ceux de Mathieu revinrent sans avoir rien fait, parce que les agens de Paléologue, au lieu de remettre les villes aux premiers, voulurent y laisser les garnisons, et ne permettre aux soldats du prince de n'y entrer qu'en très-petit nombre, de manière qu'ils auroient toujours été sous la domination des autres. Cette circonstance, jointe à des avis secrets qu'on donnoit à Mathieu pour lui inspirer de la défiance, veiller à sa sûreté, le détermina à reprendre les armes. Il exerça des actes d'hostilités contre Cantacuzène, s'avança jusqu'à Périthéorion avec des troupes qui lui étoient venues de Turquie et la garnison d'Andrinople. *Il ne croyoit pas en cela contrevenir aux traités*, dit Cantacuzène, mais seulement repousser la violence qu'on lui avoit faite en lui refusant l'île et en lui tendant des piéges. De son côté Paléologue prétendoit, et avec plus de raison, que c'étoit lui faire injure que de prendre les armes sans s'informer auparavant de la conduite de ses commissaires, sans avoir provoqué des explications de

sa part, sans demander enfin réparation de l'infraction faite aux traités, et s'assurer de la participation qu'y pouvoit avoir l'empereur. Ces reproches, fondés, devoient d'autant plus irriter Paléologue que, malgré la bonté de sa cause, la certitude de son droit et les avantages qu'il venoit d'obtenir dans cette campagne, il avoit fait les premières avances. La guerre étoit donc inévitable. L'empereur, pour s'y préparer, retourne à Constantinople après avoir laissé Périthéorion entre les mains d'Asan, qu'il en avoit nommé gouverneur. Une négociation (avec le pape) dont l'importance mérite un examen particulier, rendoit sa présence nécessaire dans la capitale. Avant d'en rendre compte, nous devons voir comment la guerre entre Paléologue et Mathieu s'est terminée. Celui-ci paroissoit dans la position où son père s'étoit trouvé pendant la guerre civile. Mais, au lieu d'avoir à faire à des intrigans ou des factieux, qui, comme Apocauque, usurpoient sur un prince enfant l'autorité souveraine, c'étoit contre ce prince même, devenu maître de sa volonté, et dans un âge où la raison s'étoit développée, qu'il prenoit les armes. L'expérience lui ayant appris, par l'exemple de son père et par celui du premier Paléologue, que la possession de la capitale entraînoit avec elle celle de l'empire, il dut tourner ses regards vers Constantinople et s'occuper des moyens de s'en emparer comme du seul de terminer le différend. Dans ce dessein, il lui falloit augmenter ses troupes. Ce fut le motif de sa visite à Manuel, despote, son oncle, qui mit à sa disposition les soldats qu'il avoit à la sienne. Avec ce renfort, Mathieu marche sur la capitale et se campe près du bourg de Métra, situé sur les bords du fleuve Mélas. Paléologue fit avancer son infanterie vers le village d'Athyra, bâti dans une presqu'île environnée de la mer, et protégé par une enceinte de murailles. Le prince monta sur une galère pour rejoindre ses troupes. Les deux ar-

mées passèrent plusieurs jours à s'observer, et dans l'inaction. Paléologue (suivant Cantacuzène) ne vouloit pas exposer en rase campagne son infanterie, armée de pied en cap, contre de la cavalerie, ni Mathieu conduire sa cavalerie à travers des ruines et par des chemins difficiles. Les deux princes s'envoyèrent des députés pour traiter de la paix ; mais on ne put convenir des conditions, et chacun retourna chez soi; l'un à Bizie et l'autre à Constantinople.

Orchan, gendre de Cantacuzène, donnoit des secours en secret à son beau-frère. Il eut besoin de Paléologue, qui voulut en profiter pour lui faire abandonner Mathieu : voici à quelle occasion. Des pirates phocéens, dont le métier étoit de vendre des prisonniers et de faire le commerce d'esclaves, enlevoient sur les côtes les hommes qu'ils y trouvoient, et les transportoient pour les vendre aux Turcs. Un de ces flibustiers, sorti du port de l'ancienne Phocée, où Calothète commandoit, étant entré dans le golfe d'Astacène, y prit Chalille, fils d'Orchan et de la fille de Cantacuzène, et l'emmena sur sa galère à Phocée. Le sultan fit de vaines réclamations. N'ayant point de vaisseaux pour attaquer les Phocéens, ne pouvant marcher contre eux parce qu'il falloit traverser une province, il eut recours à Paléologue, et le supplia d'employer son crédit pour la délivrance de Chalille, qui, étant fils de la sœur de l'impératrice, étoit neveu du prince. Celui-ci promit au sultan d'exaucer ses vœux ; mais il mit pour condition qu'il retireroit les secours qu'il donnoit à Mathieu, et cesseroit de lui en donner à l'avenir. Orchan accepta, promit, et tint parole tant que son fils fut prisonnier. L'essentiel étoit de l'avoir. Paléologue, dont Calothète relevoit, crut qu'il n'y avoit qu'à réclamer son neveu : mais il se trompa. L'on n'étoit plus au temps où les empereurs trouvoient chez leurs vassaux soumission et fidélité. Proposant des charges et des honneurs à Calothète, il

en reçoit un nouveau refus. C'étoit renoncer à son indépendance que d'accepter des titres d'une cour qu'on ne vouloit plus reconnoître. Calothète exige une rançon tellement considérable, que l'empereur ne pouvoit la payer. Indigné de cette conduite, il menace, et forme le projet d'assiéger Phocée par mer et par terre ; mais sa situation, sa marine, les forts qui le protégeoient, le mettoient à l'abri de toute tentative. Voyant bientôt qu'il échoueroit, et qu'il seroit imprudent de laisser le champ libre à Mathieu, il renonça à son entreprise, donna les cent mille écus, dont il emprunta une partie, et qu'il fit passer à Calothète, avec un diplome par lequel il lui conféroit la dignité de panhypersébaste. Il obtint en échange Chalille, qu'il rendit à son père.

Pendant qu'il perdoit du temps, Mathieu mettoit le sien à profit, faisoit avec les Serviens un marché plus avantageux. Le crâle venoit de mourir au moment où tous ses préparatifs étoient faits pour entrer en Grèce à la tête de quatre-vingt mille hommes. Sa mort délivra l'empire d'un ennemi puissant, et mit le trouble dans la Servie. Simon, son frère, gouverneur de l'Acarnanie, prétendoit que la couronne devoit lui appartenir, et les grands du royaume se déclarèrent en sa faveur. Uvosc, fils d'Etienne, prit les armes pour se maintenir dans la succession de son père. Hélène, qui se défioit également de son fils et de son beau-frère, s'empara de plusieurs villes, voulant vivre dans l'indépendance, et conservant entre les deux rivaux la plus grande neutralité. Plusieurs seigneurs du pays se saisirent de quelques places, et donnèrent des secours, les uns au fils du crâle, comme à leur ami, et non comme à leur souverain ; et les autres à Simon, son oncle. Un cinquième parti se composoit de neutres, qui attendoient, pour se décider, que la victoire fît connoître le plus fort. Jamais plus belle occasion ne s'étoit offerte aux Grecs pour reprendre les conquêtes qu'Etienne leur avoit enlevées :

mais ils étoient eux-même affoiblis et divisés. Nicéphore Ducas, surnommé *l'Ange*, à qui devoit appartenir le gouvernement de la Thessalie, si cette province n'eût pas été envahie par les Serviens, résolut d'y rentrer. Préalimpe n'avoit pas survécu à son maître, et la mort de cet habile capitaine multiplioit les chances en faveur de Nicéphore. Ne pouvant pas plus avoir recours à l'empereur qu'au prince Mathieu, tous deux occupés à se surveiller mutuellement, il ne se découragea pas, quoique réduit à ses propres forces. Il équipe des galères, confie à la princesse sa femme la garde d'Aine, part avec des troupes, entre dans la Thessalie, et devient en peu de temps maître de cette province, dont les habitans préféroient les Grecs aux Serviens.

Pendant que tout lui réussissoit, un homme obscur, nommé Limpidaire, auquel il avoit donné le commandement de sa flotte, le trahissoit, et soulevoit les matelots contre lui. Il leur proposoit deux choix, entre lesquels ils ne devoient pas hésiter. Leur montrant d'un côté la Thessalie, il leur faisoit voir de la fatigue, des dangers, des blessures sans récompenses; de l'autre, la ville d'Aine, où, sans obstacle, ils trouveroient des richesses et du repos. Ils mirent donc à la voile, et ne tardèrent pas à revoir le port dont ils étoient sortis peu de jours auparavant. La ville ne fit aucune résistance. Limpidaire s'en déclara le souverain, persécuta les partisans du despote, qui furent, ou tués, ou pillés, ou chassés. La princesse étoit réfugiée dans la citadelle avec la garnison, qui s'y défendit vigoureusement. Limpidaire fit de vains efforts pour la prendre. Il fut obligé, pour se délivrer d'un voisinage aussi incommode, d'accepter les conditions qu'on lui proposa : il s'engagea par serment à protéger la sortie de la princesse; à ne pas souffrir qu'on fît, , soit à elle, soit aux siens, le moindre tort. Elle s'embarqua pour Constantinople, où sa sœur Hélène et Paléologue lui firent un accueil amical. Après

s'être reposée pendant quelques jours, elle se rendit en Thessalie, auprès de son mari. Elle en fut très-bien reçue ; et tous deux vivoient en bonne intelligence, lorsque l'ambition et l'intrigue vinrent troubler leur union. La possession de la Thessalie pouvoit, et même tôt ou tard devoit être contestée. Nicéphore se l'assuroit, et même celle de l'Acarnanie et de plusieurs villes, en épousant la veuve du crâle : mais sa femme étoit un obstacle à l'exécution de ce projet, et Nicephore la prit en aversion. Comme l'usage ou les lois rendoient le divorce facile en Servie, il ne s'arrêta point, et fit des démarches auprès de la douairière pour obtenir sa main ou celle de la sœur de cette princesse. La fille de Cantacuzène dévoroit cet outrage en secret, ne sortant point des bornes de la modération, ne faisant même entendre aucune plainte, parce qu'elle espéroit que son mari ne consommeroit pas cette iniquité. Mais elle apprit bientôt que l'affaire étoit conclue ; qu'elle devoit être abandonnée et livrée aux Serviens ; enfin que Nicéphore alloit épouser la sœur de la veuve du crâle. Alors elle crut devoir veiller à sa conservation. Elle dépêche un courrier à Manuel, despote, son frère, qui lui envoie un vaisseau. Elle fut conduite aux acclamations des Acarnaniens et des Albanois, moins à cause de son mérite personnel, dit Cantacuzène, *qu'à cause de l'admiration profonde de tout l'Occident pour son père l'empereur Cantacuzène, depuis même qu'il avoit renoncé à l'éclat de la dignité impériale, et qu'il s'étoit retiré dans la solitude* [a]. La conduite de Nicéphore fut généralement désapprouvée. Le peuple même prit fait et cause pour la princesse. Son mari n'avoit pas voulu voir que, s'il avoit si facilement conquis la province, il le devoit beaucoup plus à la haine qu'on portoit aux Serviens, qu'à son propre mérite, et on le lui fit sentir par des menaces. Les Albanois exprimoient hautement

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 4, chap. 43.

leur indignation. Soit qu'il eût peur, soit que la princesse de Servie se rétractât, Nicéphore fit prier sa femme de venir le rejoindre, lui promettant de vivre avec elle comme par le passé, et témoignant un repentir sincère. Elle oublia tout, et fit des préparatifs pour son retour. Il vouloit, avant son arrivée, se venger des Albanois, afin qu'ils ne crussent pas qu'il ne reprenoit sa femme que parce qu'il les craignoit. Il marcha contre eux, après avoir réuni à ses troupes des Turcs récemment débarqués en Thessalie. Les deux partis en vinrent aux mains dans un lieu nommé Achéloïs. Au commencement de l'affaire, Nicéphore fut tué, et ses troupes, découragées, cherchèrent leur salut dans la fuite. Sa femme apprit cette nouvelle au moment où elle alloit partir de la Morée pour venir en Thessalie. Accablée de douleur, elle s'embarqua pour Constantinople, et s'enferma pour le reste de ses jours dans le monastère de Sainte-Marthe, auprès de l'impératrice sa mère.

Son frère, le prince Mathieu, songeoit à s'assurer des alliances en Servie, lorsqu'il fut prévenu par plusieurs seigneurs qui lui faisoient offrir de lui livrer les villes de Mygdonie, et le prioient de venir. Boicnas, le plus puissant d'entre eux, l'avertissoit de la marche qu'il devoit suivre, lui annonçant que le gouverneur de Phères devoit remettre entre ses mains cette ville, ainsi que la veuve du crâle et tous ses trésors. Il le pressoit de venir prendre possession de cette place et des autres. Transporté de joie de la tournure que prenoient ses affaires, Mathieu remercia Boicnas, et lui répondit qu'il seroit près de lui dans un mois, et qu'il étoit obligé de prendre ce délai pour attendre des Turcs que devoit lui faire passer son beau-frère Orchan. Les ambassadeurs qu'il avoit envoyés à ce sultan le trouvèrent près d'Oviédo. Orchan avoit en ce moment près de lui cinq mille Turcs, levés en différentes satrapies, avides de

pillage, et le demandant à grands cris. Le sultan les adressa de suite à Mathieu. Celui-ci, qui ne les attendoit pas encore, fut surpris de leur prompte arrivée, et craignit qu'ils ne fussent impatiens de la discipline militaire. Il lui falloit du temps pour réunir les Grecs, ayant pris des mesures pour ne partir que dans un mois. Il voulut faire attendre ses alliés; mais ils le menaçoient de ravager ses terres, s'il ne les menoit à l'instant sur celles de l'ennemi. Obligé de céder et de partir avec eux, il fit promettre à leurs commandans de ne commettre aucun dégât sur les pays qui se soumettroient, et s'engagea de son côté à les récompenser libéralement de leur retenue. A son départ il envoya prévenir Boicnas de ces nouvelles dispositions. Ce seigneur, qui portoit le titre de César, étoit près de Dramas, lorsqu'il rencontra les ambassadeurs. Il passoit au même moment un détachement de Serviens, qu'on envoyoit à Phères. Le César se mit à leur tête, allant ainsi au-devant de Mathieu, qui de son côté s'avançoit avec ses Turcs. Ceux-ci, ne tenant aucun compte des avis ni des représentations du prince, attaquent les Serviens, et forcent l'empereur de se battre avec eux. Au premier choc leur commandant fut tué; ce qui mit le désordre dans leurs rangs. Ils se seroient même débandés, si le prince n'eût désigné un de leurs principaux officiers pour remplacer leur chef, et s'il ne les eût ramenés au combat. Il s'élance contre les Serviens, en tue plusieurs, et contraint les autres à se retirer sur Phères. Comme la nuit approchoit, Mathieu fit arrêter ses troupes près du fleuve Panacte, où devoit se rendre d'ailleurs un détachement de Turcs qui, dès le matin, s'étoient dispersés pour piller. Ils n'avoient point pris part à l'affaire : ils arrivoient précédés de bestiaux et chargés de butin. Leurs camarades, les prenant pour des Serviens, sont saisis d'une terreur panique, et fuient précipitamment vers la ville de Philippes. Construite au pied d'une mon-

tagne escarpée, ayant un marais en avant, cette ville n'avoit d'issue que par une chaussée très-étroite, sur laquelle se pressoient les fuyards. L'empereur faisoit tous ses efforts pour les rallier et les ramener contre les Serviens : mais la peur les rendoit sourds. Ils se trouvèrent bientôt entre les habitans, qui tombèrent sur eux, et les ennemis qui arrivèrent. Le cheval de Mathieu étant tombé, ce prince dut la vie à Cyparissiote, qui lui donna le sien. Près de la porte de Philippes il trouve des soldats qui s'opposent à son passage. Sachant qu'on vouloit s'emparer de sa personne, il se cache dans des roseaux. Les habitans, avertis de la présence du prince par Jacoras, un homme de sa suite qu'ils avoient fait prisonnier, mettent des chiens à sa piste, le découvrent et l'emmènent. Boicnas le prit avec lui le lendemain, le conduisit à Dramas, lui promit la liberté, et lui rendit de grands honneurs. Comme il craignoit que la veuve du crâle ne voulût avoir le prince grec en sa possession, il alla la trouver pour la prier de le laisser entre ses mains, espérant d'en tirer une bonne rançon.

Paléologue fut informé, pendant qu'il croisoit devant Ténédos pour opérer la délivrance de Chalille, de la prise de Mathieu. Sans perdre de temps il se rend à Périthéorion, d'où il reçut la soumission de la ville de Cumutzène. Les habitans de Gratianopole, voyant que le prince ne pourroit plus venir à leur secours, reçurent l'empereur dans leurs murs. La possession de cette ville mit en sa puissance Irène, femme de Mathieu, ses deux fils, deux de ses filles; Théodora, l'aînée, étant restée avec l'impératrice Eugénie, son aïeule. Il les traita avec tous les égards qui leur étoient dus, et, sans leur ôter de ce qui leur appartenoit, les fit partir pour Ténédos. Après avoir nommé un gouverneur à Gratianopole, et pris des mesures pour la sûreté de cette ville, il revint à Périthéorion. De cette place il députa vers

Boicnas des ambasssadeurs chargés de faire à ce seigneur servien les offres les plus brillantes, s'il vouloit livrer Mathieu. Boicnas fit voir dans cette circonstance les motifs pour lesquels il avoit recherché l'amitié de ce prince. Apprenant que sa femme et ses filles étoient au pouvoir de Paléologue, et voyant que Mathieu ne lui seroit jamais d'aucune utilité, suivant toute apparence, il vendit indignement le prince qu'il devoit plutôt considérer comme son hôte que comme son prisonnier. Il étoit son allié, leurs troupes ne s'étoient battues que par méprise; il l'avoit plutôt trouvé que pris: sous aucun rapport le prince grec ne pouvoit donc être considéré comme le prisonnier de Boicnas, qui viola le droit des gens à son égard. Il le vendit, et, pour s'assurer l'impunité de son crime, il vouloit, par une précaution barbare, faire crever les yeux du prince. Comme la perte de la vue entraînoit avec elle celle du trône, le Servien crut plaire à Paléologue en lui proposant d'en priver son rival. Si l'on veut se reporter à ce siècle, se pénétrer des idées des Grecs, de leur usage, de l'indifférence et de la facilité avec lesquelles leurs princes commettoient *ce crime imparfait;* si l'on veut se rappeler que le jeune prince avoit dans le chef de sa famille une *autorité* plutôt qu'un exemple [a]; qu'il alloit, par son consentement, se délivrer d'un rival qui pouvoit redevenir dangereux, on sentira tout le mérite de son refus. Ne dissimulant point au perfide et cruel Boïcnas l'horreur que lui faisoit éprouver sa demande, il lui déclara avec une énergique indignation qu'il ne vouloit point de

[a] Michel Paléologue avoit eu pour motif, en commettant ce crime sur l'infortuné Lascaris, l'établissement de sa famille, à qui le trône fut assuré par cette odieuse manière : Jean pouvoit devoir au même crime la conservation de ce trône, et son rival étoit un véritable usurpateur. Michel étoit une *autorité* pour son petit-fils, parce que les Paléologues devoient le regarder comme un héros, comme un grand homme, puisqu'on ne lui a pas contesté de grandes qualités. Il faut peser toutes ces circonstances pour bien apprécier la conduite de Jean.

Mathieu, si sa personne n'étoit respectée. Paléologue résista même aux Grecs; et le témoignage de Cantacuzène, irrécusable dans cette occasion, doit être rapporté. « Quand Mathieu fut (dit-il) sur les galères de « Paléologue, les Grecs le vinrent supplier de lui faire « crever les yeux pour se délivrer des dangers de la « guerre, et, pour ôter tout prétexte de division, ceux qui « donnoient ce conseil n'agissoient pas tous par le « même motif. Les uns le donnoient par une haine vio- « lente dont ils étoient animés contre lui; les autres se « portoient à cet avis si cruel par le seul désir d'acquérir « les bonnes grâces de Paléologue, et de mériter des ré- « compenses. Enfin, d'autres le suivoient par la crainte « de passer pour ennemi de l'empereur, s'ils s'oppo- « soient à ceux qui paroissoient ses amis passionnés. « Paléologue donna dans cette circonstance non-seule- « ment des preuves de sa douceur, de son humanité, de « son équité, mais aussi de sa valeur, de sa générosité, « de sa prudence. Bien que les deux empereurs eussent « porté la guerre à un tel excès que leur colère sem- « bloit implacable, et bien que *chacun d'eux eût été « ravi de la mort de son compagnon*, il fit néanmoins pa- « roître tant de grandeur, de courage, lorsqu'il fut vic- « torieux, que, bien qu'il eût son ennemi entre les mains, « il se contenta de trouver sa sûreté dans sa défaite, au « lieu de chercher sa vengeance dans son supplice. Il se « procura cet honneur solide dans l'esprit de tous les « hommes de son siècle, et cette gloire immortelle, dans « le jugement de toute la postérité, d'avoir sauvé son « ennemi. *A moins que d'avoir une générosité et une fer- « meté tout extraordinaire, il n'auroit jamais pu re- « jeter un conseil qui lui* étoit donné avec *un consente- « ment général*, comme le *plus équitable* et le *plus « salutaire* qu'il pût jamais prendre. Méprisant donc « tous ces avis, il mène son beau-frère à l'île de Té- « nédos, et, lui ayant permis d'y voir sa femme et ses

« enfans, il l'envoya à l'île de Lesbos, où il le fit garder « étroitement ». [a]

Paléologue, après avoir mis en sûreté Mathieu, fit une visite à son beau-père au monastère de Mangane. Il lui rendit compte de ce qu'il avoit fait pour son fils, lui dit qu'il avoit résolu de le traiter humainement, et que, *s'il n'appréhendoit d'être accusé d'imprudence et d'indiscrétion, il le mettroit en liberté.* Cantacuzène lui tint un long discours pour le remercier, et pour l'exhorter à faire sortir Mathieu de prison. Dans ce discours, qu'il nous a conservé comme beaucoup d'autres, il a la maladresse de donner à son gendre des motifs moins propres à lui faire rendre la liberté qu'à en prolonger la perte, et peut-être même à faire repentir l'empereur de sa générosité. « Si vous le tenez sous les « fers (lui dit-il), on ne sait s'il ne trouveroit pas moyen « de s'échapper; on ne sait non plus s'il ne remporte« roit point la victoire. Plusieurs ont acquis de l'expé« rience par leurs malheurs, et se sont rétablis dans « leur première fortune. Le soin de le garder ne vous « donnera repos ni jour ni nuit. Si vous étiez enlevé par « une mort prématurée, la condition de vos enfans se« roit tout-à-fait déplorable. Qu'arriveroit-il, sinon que « Mathieu captif seroit choisi pour gouverneur? On n'a « pas seulement à craindre la conspiration des grands « lorsqu'on les mécontente, mais on a aussi à craindre « la perfidie de ceux à qui l'on confie des prisonniers « d'état. Outre que les hommes aiment naturellement « les nouveautés, il faut se défier d'eux quand ils trou« vent des personnes qui peuvent les délivrer des maux « qu'ils souffrent, ou leur donner les biens qu'ils dési« rent. » Ces considérations, presque menaçantes, et qui ôtoient à Paléologue tout le mérite en remplaçant la

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 4, chap. 45. Il sembleroit, au rapport de l'historien, que Paléologue eût à lutter contre l'opinion générale. L'excès des éloges de Cantacuzène fait naître plus d'une réflexion.

générosité par l'intérêt, étoient terminées par des promesses de dévouement au nom de Mathieu, mais non pas celle de renoncer à la couronne, et l'on verra bientôt que ce n'étoit point en effet l'intention du prisonnier.

Malgré les raisons que donnoit Cantacuzène, le jeune empereur, qui vouloit exaucer ses désirs, songeoit aux moyens de le faire, lorsqu'il en fut empêché par un incident bizarre, inexplicable, d'après l'insuffisance des renseignemens qui nous ont été transmis. [a] Séjan, l'un des domestiques de Cantacuzène, étant allé trouver l'impératrice Eugénie dans le monastère de Sainte-Marthe, la prévint contre les promesses de Paléologue, l'assura qu'on ne pouvoit s'y fier sans la plus grande imprudence, et que, si l'on vouloit que la liberté fût rendue à Mathieu, il falloit un autre moyen que celui-là. S'offrant ensuite, il propose de se charger de cette entreprise moyennant une somme d'argent peu considérable, et s'engage non-seulement à délivrer le prince, mais à le rétablir sur le trône. Eugénie, qui avoit renoncé aux grandeurs de ce monde, dut répondre, comme le prétend Cantacuzène, avec indignation, et par des reproches adressés à Séjan sur son extravagance à vouloir *se mêler d'une affaire qui étoit au-dessus de ses forces;* lui demander de se tenir en repos, et lui faire des menaces. Elle avoit peut-être un autre devoir à remplir, et qu'elle oublia; c'étoit de dénoncer Séjan, et de faire connoître ses intrigues, au lieu de garder une discrétion fort déplacée, si elle ne parut pas suspecte. Séjan ne tint compte ni des avis ni des menaces d'Eugénie; il trouva des complices, et forma bientôt une véritable conspiration, dont le but étoit de chasser, en l'absence de Paléologue, les gardes du palais, de s'emparer de l'impératrice Hélène et des enfans, de les garder comme

[a] Par Cantacuzène et Mathieu Villani. Le premier pouvoit, et devoit nécessairement en savoir plus que le second.

otages, et, par leur moyen, de tenir l'empereur en respect. On devoit les égorger, s'il ne rendoit pas à son beau-frère la liberté, le gouvernement d'Andrinople, et la souveraineté sur une portion de l'empire. Afin de se faire un parti, cet *insensé*, dit Cantacuzène, *faisoit accroire que c'étoit un moyen d'entrer bien avant dans les bonnes grâces de Mathieu que de s'exposer pour ses intérêts à un si extrême péril.* Ce complot fut bientôt découvert, et Séjan arrêté. Pressé de désigner ses complices, il nomma l'impératrice Eugénie, qu'il accusa de l'avoir séduit par les promesses les plus brillantes; et faisant observer que, pauvre et dépourvu de moyens, il ne pouvoit être dans une pareille entreprise que l'instrument de quelque personnage puissant. « L'affaire, dit « Cantacuzène [a], parut fort fâcheuse à l'empereur; car « il jugea d'un côté que, si l'impératrice n'avoit point de « part à la conspiration, c'étoit une calomnie atroce de « l'en accuser; et que, si elle y avoit part, c'étoit une « ingratitude odieuse, puisqu'il la chérissoit tendrement, « et qu'il avoit dessein de lui rendre son fils. Se doutant que c'étoit une fausse accusation, il interrogea « Séjan, le pressa de dire s'il n'avoit point chargé calomnieusement l'impératrice Eugénie, et permit aux « plus considérables de la cour de l'interroger aussi. « Séjan répondit constamment que tout ce qu'il avoit « dit étoit vrai; que l'impératrice Eugénie étoit à la « tête de la conspiration; qu'elle en avoit formé le « projet et préparé les moyens. Il appuya ses réponses « *par des conjectures si probables, qu'il laissa de violens* « *soupçons* [b] *dans les esprits contre l'innocence de cette*

[a] Liv. 4, chap. 47. Il est nécessaire de suivre dans tous ses détails cette singulière aventure. Il n'y a en effet aucune probabilité que Séjan jouât le principal rôle dans ce complot. S'il se formoit à l'insu de Mathieu, l'on étoit donc bien sûr des dispositions de ce prince? on comptoit donc sur son approbation?

[b] C'est Cantacuzène qui s'exprime ainsi; c'est un de ses domestiques qui produit ces effets, malgré la sainteté d'une reine qui a pris *volontairement* le voile!

« *princesse.* Le patriarche Callixte, étant venu par hasard « au palais dans le temps qu'on l'interrogeoit, Séjan le « pria de prononcer contre lui une sentence d'excom- « munication, afin que la terreur des foudres de l'Eglise « le forçât à déclarer la vérité. L'empereur consentit à « l'excommunication, dans la croyance que cet homme « n'auroit pas si peu de soin de son salut que d'accuser « faussement l'impératrice quand il verroit les foudres « de l'église sur sa tête. L'excommunication ayant été « prononcée, il assura plus positivement qu'auparavant « ce qu'il avoit dit ; ce qui fit une plus forte impression « sur l'esprit de l'empereur que toute autre chose, et le « fit douter de l'innocence de l'impératrice. Il commanda « de garder Séjan dans une étroite prison, et différa de « mettre Mathieu en liberté, de peur qu'il ne se joignît « à sa mère qu'il croyoit avoir conspiré sa perte. Quel- « quelque temps s'étant écoulé, Séjan fit une sérieuse « réflexion sur l'atrocité de ses calomnies, *appréhen- « dant que l'excommunication* qui avoit été prononcée « contre lui ne fût *suivie* d'une damnation éternelle. Il « écrivit par un de ses amis au patriarche, et lui manda « qu'il avoit accusé calomnieusement l'impératrice, bien « qu'elle n'eût eu aucune part à la conjuration ; qu'il « avoit indiscrètement attiré sur lui-même la sentence « d'excommunication ; que, reconnoissant en quelle « abîme il s'étoit plongé par sa faute, il en demandoit « humblement pardon. Celui à qui il donna sa lettre « *étant un homme fort adroit,* et qui savoit se servir « avantageusement des occasions, fit réflexion qu'en la « rendant au patriarche, il n'obligeroit que Séjan, au « lieu que, la mettant entre les mains *des empereurs,* « il obligeroit l'impératrice Eugénie, et il mettroit Ma- « thieu son fils en liberté. Il l'alla porter à l'impératrice « Eugénie, qui l'envoya aussitôt à Cantacuzène, par « qui elle fut montrée à l'empereur Paléologue. Ce « prince fut ravi de joie de *reconnoître la vérité,* et, à

« l'heure même, il songea sérieusement à tirer Mathieu,
« son beau-frère, de prison. Ayant été néanmoins obligé
« de faire un voyage à Thessalonique, dès qu'il en fut
« de retour il le fit venir à Epibate, qui est un fort près
« de Sélivrée, pour avoir la commodité de l'entre-
« tenir ».

Avant de continuer ce récit nous devons avertir qu'il n'est plus question du complot ni du conspirateur; que l'historien ne dit pas si Séjan fut puni, et ne donne pas d'autres détails, se mettant peu en peine d'expliquer plusieurs invraisemblances [a]. Celui qui joue le plus beau rôle dans cette aventure est Paléologue, probablement contre le gré de l'historien, mari d'Eugénie et père de Mathieu. La conduite de ces trois personnages présente quelque chose de louche ou d'équivoque, qui n'est rien moins que détruit par le témoignage d'un contemporain, c'est-à-dire de Mathieu Villani, négociant de Florence. Il ne donne pas plus de renseignemens que Cantacuzène sur cet événement; mais il prétend que cet empereur n'avoit pris l'habit religieux que pour mieux persuader qu'il n'avoit aucune ambition, et pour tramer dans l'ombre avec plus d'impunité des complots contre Jean Paléologue, afin de remonter sur un trône dont il ne seroit pas, dans cette hypothèse, descendu d'aussi bonne grâce qu'il a voulu le faire croire. Pour savoir maintenant quel degré de confiance méritent les Villani, je dois choisir un écri-

[a] Telles que celles-ci. Séjan, pour prouver son innocence, provoque l'excommunication : quelque temps après, la crainte d'être damné lui fait déclarer qu'il a calomnié l'impératrice. Il est bien peu probable qu'un homme susceptible de pareille crainte joue avec tant de suite et de présence d'esprit un rôle qui demandoit tant de combinaisons, tant de calcul, une si profonde dissimulation, et cette grande expérience qui supposoit un homme consommé dans le crime. Séjan ou Cantacuzène ont fait remarquer combien il étoit invraisemblable qu'un domestique conçût de lui-même un si vaste plan. Il faut encore remarquer que l'historien convient qu'Eugénie avoit eu la visite de Séjan; qu'en le repoussant elle avoit conservé une discrétion qui favorisoit le complot.

vain connu par son amour pour la vérité, l'exactitude de ses recherches, l'élégance de son style et la justesse de sa critique. Voici donc ce que dit M. Ginguené, dans son *Histoire littéraire d'Italie* [a], sur Villani: « Lorsqu'il traite des faits arrivés de son temps ou dans « les temps voisins, personne n'est ni *mieux instruit* « ni *plus digne de foi* partout où l'esprit de parti ne « l'égare pas. Mais il étoit trop fortement attaché aux « Guelfes pour que les lois de la bonne critique per- « mettent de le regarder comme impartial quand il « parle de son parti ou du parti contraire. Ecrite avec « une sorte de dignité, quoique dans un style naïf et « simple, la chronique des deux frères va jusqu'à l'an « 1364. Elle est rangée, pour le naturel et la pureté du « style, parmi les principaux livres classiques italiens. » Cantacuzène étant étranger aux Guelfes comme aux Gibelins, Villani ne peut être accusé de partialité dans le langage qu'il tient sur ce prince. Si personne n'est *mieux instruit* ni plus *digne de foi quand il traite des faits arrivés de son temps*, que penserons-nous de Cantacuzène qu'il représente comme *intrigant avec Mathieu pour remonter sur le trône* [b], et tramant, étant moine, une conspiration qui fut découverte?

La nécessité de rapporter tout ce qui fait essentiellement partie de l'examen de la conduite de Cantacuzène doit servir d'excuse à cette digression. Laissons reprendre à cet historien sa narration. Paléologue s'entretenoit avec Mathieu. « Il lui propose de renoncer à l'empire, « de se contenter des premiers honneurs après ceux que « l'on rend aux empereurs, de précéder ses enfans à la « réserve d'Andronic, de prendre tel habit nouveau « qu'il vouloit inventer, et de repousser avec indigna- « tion ceux qui le traiteroient en empereur. Mathieu

[a] Tom. 2, pag. 302, 303. Tom. 3, pag. 159.

[b] Il est question de Cantacuzène dans les livres, 2 chap. 28; liv. 4, chap. 46, et liv. 10, chap. 78.

« lui répondit qu'il aimoit mieux passer toute sa vie en « prison que de se soumettre à des conditions si hon« teuses; qu'il n'est pas aisé de se réduire au rang des « personnes ordinaires après avoir reçu les plus grands « honneurs que les hommes puissent rendre à d'autres « hommes ; que sa captivité n'avoit rien de bas ni « d'infâme, puisqu'il avoit été pris en combattant contre « les étrangers [a] pour la liberté de son pays, comme il « il étoit arrivé à plusieurs autres empereurs; que sa « disgrâce ne serviroit qu'à relever l'éclat de sa gloire; « au lieu que, s'il renonçoit à sa dignité, ce seroit le « sujet d'une confusion éternelle; que, s'il vouloit lui « conserver la souveraine puissance en lui rendant la « liberté, il lui en seroit infiniment redevable, sinon « qu'il le retiendroit dans la prison. » L'historien ne nous dit pas quel effet cette déclaration hautaine produisit sur Paléologue, qui, ayant des enfans, ne pouvoit offrir à Mathieu rien de mieux que des honneurs et le premier rang après celui du prince régnant. Cantacuzène, pour vaincre l'obstination de son fils, lui fit un long sermon qui devoit lui paroître d'autant plus pénible qu'il avoit prêché d'exemple pour faire le contraire de ce qu'il exigeoit de Mathieu. Après lui avoir démontré que tout ce qui lui arrivoit n'étoit qu'en vertu des ordres de Dieu, il tâche de le dégoûter du trône. « Les fautes des princes (lui dit-il) ne nuisent « pas seulement à eux, mais aux autres hommes. Tout « ce qu'ils font de bien ou de mal se communique à « leurs sujets. Ils sont obligés d'être des modèles de « vertu. Quand ils ne le sont pas, ils se rendent cou« pables des crimes des autres aussi-bien que des leurs « propres. Combien un prince est-il obligé de supporter « de travaux et de courir de hasards! Si l'on me de-

[a] C'est-à-dire, comme l'a raconté le même historien, pour contracter des alliances et chercher des secours contre Paléologue, et non *pour la liberté* de son pays.

« mande pourquoi, ayant la liberté de demeurer dans « une condition privée, j'ai essuyé tant de fatigues pour « parvenir à l'empire, dont je connoissois les incommo-« dités et les dangers, *il ne me sera pas mal aisé* de « répondre que ce n'a été ni par le désir de la gloire ni « par la passion de commander, mais par la nécessité « d'éviter les piéges que mes ennemis me tendoient. Ils « ne me *restoit point d'autre* ressource. Je n'ai accepté « la qualité d'empereur ni pour jouir de la splendeur « qui l'environne, ni pour la transmettre [a] à mes en-« fans. Il n'y a point eu de temps auquel je n'aie déclaré « sincèrement mes intentions sur ce sujet. Ceux qui « suivoient mon parti m'ayant proposé de vous décla-« rer empereur avant que je fusse en possession paisible « de l'autorité souveraine, je n'en voulus rien faire. « Lorsque j'y fus parvenu, les plus qualifiés de l'état « me renouvelèrent la même prière; mais je la rejetai « constamment, et je fis tout mon possible pour me « procurer un profond repos. Quand quelqu'un vou-« droit soutenir que je n'ai couru tant de hasards que « pour jouir des honneurs et des plaisirs que l'on croit » ordinairement être attachés au pouvoir absolu de » commander, je crois que je ne laisserois pas de mé-« riter que l'on suive mes avis sur ce sujet. J'ai reconnu « par une longue expérience qu'il n'est pas aisé de gou-« verner l'empire d'une manière conforme à l'équité et « à la sagesse avec laquelle Dieu gouverne l'univers..... « La résistance que vous apportez aux volontés de l'em-« pereur auroit quelque apparence de raison, si vous « étiez assuré d'assujettir l'univers à votre obéissance, de « le remplir de vos trophées, de rétablir l'empire dans

[a] Les faits, c'est-à-dire l'élévation de Mathieu sur le trône; le sacre que Cantacuzène se dépêche de provoquer et de faire; l'expulsion de Callixte qui aime mieux perdre le patriarchat que de prêter son ministère à cet acte; la suppression dans les prières publiques du nom de Paléologue pour le remplacer par celui de Mathieu, peuvent servir à *l'appréciation* de la franchise de Cantacuzène.

« son ancienne splendeur. Mais s'il n'y a point de diffé-
« rence entre songer en dormant à toutes ces prospérités « et se les promettre étant éveillé, pourquoi se mettre « en peine de ce qui n'arrivera jamais? Pour moi, j'a-« voue que je ne puis comprendre pour quelle raison « vous aimez mieux demeurer dans une prison perpé-« tuelle que de quitter la dignité impériale. Car, si vous « ne faites ce que l'empereur désire, il faut que vous « mourriez dans les chaînes ou que vous trouviez moyen « d'en échapper, et de vous rétablir sur le trône. Il est « fort douteux que vous puissiez faire l'un ni l'autre; « mais il est certain que vous ne sauriez recommencer « la guerre civile *sans soulever* les peuples contre leur « *légitime* souverain, sans appeler les étrangers; ce qui « ne se peut faire sans vous couvrir de confusion. Puis-« qu'il est incertain que vous puissiez venir à bout de ce « que vous prétendez, et qu'il est évident que vous ne « le sauriez entreprendre sans *encourir une infamie* « *éternelle*, ne vaut-il pas mieux y renoncer? Il est très-« difficile, répondit *l'empereur* Mathieu, de vivre dans « une condition particulière après avoir possédé l'auto-« rité souveraine, et de se réduire au rang des personnes « ordinaires après avoir reçu les respects et les adora-« tions des peuples. Si je *suivois mon inclination*, j'ai-« merois mieux passer toute ma vie dans l'obscurité « d'une prison que de consentir à un si étrange change-« ment. » Après cet aveu le prince déclare à son père qu'il cède à ses désirs, quand même *tous les malheurs* « *seroient* le prix de son obéissance.

L'empereur Cantacuzène [a] s'empressa d'aller à Constantinople faire part à Paléologue de cette résolution. « Le traité fut fait aux conditions suivantes : que Ma-« thieu renonceroit au titre et aux marques extérieures « de l'empire; que, néanmoins, il précéderoit les enfans « de l'empereur, excepté Andronic, et que jamais il ne

[a] Cette dénomination *échappe* au moine Josaphat.

« prendroit les armes contre eux. Mathieu jura ces « articles à Epibate, en présence *des empereurs*, des « impératrices, de Callixte, patriarche de Constanti- « nople, de Lazare, patriarche de Jérusalem, et de « plusieurs autres prélats. Le patriarche Callixte pro- « nonça ensuite une sentence d'excommunication contre « lui, si jamais il violoit son serment. L'empereur « Paléologue demeura quelques jours avec Mathieu son « beau-frère, qu'il consola par les discours les plus « obligeans, l'assurant qu'il seroit autant son ami qu'il « avoit été son ennemi, et le priant de ne point trop « s'affliger d'avoir été privé des marques de la dignité « impériale, parce qu'il les lui rendroit lorsqu'il le « jugeroit à propos. Il lui permit aussi de porter tels « brodequins qu'il lui plairoit, pourvu qu'ils ne fussent « point d'écarlate. Il accorda à ses deux fils les plus « grands honneurs qu'il y eût parmi les Grecs, en dé- « clarant Jean despote, et Démétrius sébastocrator, et « en les mettant à sa table. Mathieu ne changea rien en « ses habits, et continua de se servir de brodequins « blancs comme il s'en étoit servi dans la prison. »

Cantacuzène s'embarqua peu de temps après pour la Morée, avec son fils et la famille de ce prince, qu'il conduisit chez Manuel, despote de cette province. Celui-ci craignoit que son père n'exigeât de lui la cession de son gouvernement en faveur de son frère aîné. Dans cette famille on se détachoit difficilement des biens de ce monde. Manuel tenoit à ses dignités. Ses inquiétudes étoient causées par des avis qu'il recevoit depuis quelque temps sur l'intention de son père. Cependant Cantacuzène le tranquillisa, l'assura qu'on le calomnioit, qu'il n'avoit jamais eu le projet qu'on lui supposoit, et lui dit qu'il lui amenoit Mathieu pour qu'ils demeurassent ensemble. Après un séjour d'une année avec ses enfans, Cantacuzène retourna dans son monastère. Ainsi fut terminée la guerre entre Paléologue et Mathieu. L'hom-

mage que rend l'historien à la conduite du premier ne laisse aucun doute sur la vérité des détails que Cantacuzène avoit peu d'intérêt à faire connoître. C'est le motif pour lequel nous avons présenté son récit.

Nous avons réuni dans le chapitre précédent tout ce qui étoit relatif à la guerre civile, ainsi que les circonstances qui, comme les troubles de Servie, cause de la catastrophe de Mathieu, avoient quelque liaison avec cette guerre. Il est nécessaire de ne point passer sous silence, quelque infructueuse qu'elle ait été, la tentative que fit Paléologue pour la réunion des deux églises. Les offres, les sacrifices auxquels il consentoit prouvent qu'il sentoit l'importance de cette question, et qu'enfin il siégeoit sur le trône de l'empire un prince qui la considéroit sous son véritable point de vue. Paléologue avoit, à ce qu'il paroît [a], séjourné pendant l'espace de deux années environ dans les cours de plusieurs princes d'Allemagne et d'Italie, sans qu'on ait des renseignemens certains sur ses occupations. Peut-être dans ce séjour prit-il sur la religion des Latins des connoissances positives qui le firent revenir de ses préventions. Peut-être, à la distance où il étoit de Constantinople, vit-il cette capitale et le trône sous un nouveau jour, et saisit-il l'ensemble des rapports de ce vaste empire, soit avec les barbares, et particulièrement avec les Turcs, qui le menaçoient et commençoient à l'envahir, soit avec les puissances de l'Europe sur lesquelles il avoit tant d'intérêt de s'appuyer, et dont le schisme, en l'isolant, le réduisit à ses propres forces, ou plutôt à sa foiblesse. En voyant le mal il aperçut peut-être le remède. Ce mal étoit la décadence de l'empire, qui s'avançoit rapidement vers sa chute. Les causes de ce mal pouvoient être réduites à une seule, dont les autres

[a] D'après les témoignages de plusieurs historiens, entre autres celui de Ducas. Cantacuzène tient toujours Paléologue à l'île de Ténédos ou dans les environs.

découloient ou qui les absorboit toutes; et cette cause unique étoit le schisme des églises grecque et latine : ce schisme désastreux avoit produit à la fois deux effets, dont l'un sembloit devoir être exclu par l'autre : c'étoit d'aliéner de l'empire ses plus anciens et ses plus utiles alliés, et d'irriter ses plus dangereux ennemis [a]. Rien ne pouvoit adoucir la haine religieuse de ces derniers; il falloit donc s'occuper du soin de ramener les autres et de réunir en une seule les deux plus nombreuses communions du monde chrétien. Ce qui nous fait présumer que Jean Paléologue jugea bien de la situation de l'empire, c'est l'étendue des sacrifices auxquels il se résigna pour opérer cette réunion [b]. Il avoit entamé des négociations secrètes avec le pape Innocent VI, qui, dans le temps qu'il n'étoit que cardinal d'Ostie, avoit été chargé de légations difficiles, au succès desquelles il dut sa réputation. Ce pape travailla long-temps avec zèle à la réconciliation d'Edouard III et Philippe de Valois, presque aussi difficile que celle de Rome et Constantinople, et vécut dans une parfaite intelligence avec les princes chrétiens.

Ces deux circonstances, qui prouvoient l'esprit conciliant du souverain pontife, déterminèrent probablement Paléologue dans sa démarche. Résigné à tous les sacrifices, il étudia les causes qui avoient toujours fait échouer les efforts tentés avant lui; il vit que, comme les premières, elles partoient d'une source commune, et qu'il devoit commencer par apaiser l'amour-propre irrité, bien sûr qu'en y parvenant, le principal obstacle à la réconciliation seroit levé. Se faisant rendre compte de ce qu'on avoit exigé d'un côté, refusé de l'autre;

[a] Gibbon indique cette cause (chap. 60), qui avoit sa source dans la jalousie des deux pontifes de Rome et de Constantinople. Le premier vouloit la suprématie, et le second l'égalité.

[b] Il en fit plus encore par la suite, comme on le verra. Il en diminua le mérite en faisant voir qu'ils ne lui coûtoient rien, et prouva sa parfaite indifférence en matière de religion.

prévoyant ce qu'on pouvoit exiger encore, il consigna par écrit dans une bulle d'or les propositions qu'il adressoit au saint-père. Il entre en matière par la déclaration du serment qu'il a fait sur les Evangiles d'exécuter scrupuleusement tous les articles de cette bulle. Par le premier, il reconnoît le pape comme le chef suprême de l'église universelle (c'est à dire de l'église grecque et romaine), et lui promet soumission et obéissance, ainsi qu'à ses successeurs; par le second, il s'engage à recevoir, avec tous les honneurs qui leur sont dus, les légats et nonces du saint-siége; le troisième contient la promesse d'employer tous les moyens possibles pour faire reconnoître l'autorité du souverain pontife par les Grecs, tant ecclésiastiques que laïcs. D'après le quatrième, Manuel Paléologue, fils puîné de l'empereur, doit être envoyé comme otage à Rome, et rester dans cette ville jusqu'à l'entier accomplissement des engagemens contractés par le prince. Le pape étoit invité à envoyer à Constantinople trois galères, sur l'une desquelles on embarqueroit Manuel; les deux autres resteroient pour la défense de l'empire. Dès que ce jeune prince seroit arrivé près du pape, le saint-père devoit expédier à Jean quinze vaisseaux de guerre, avec cinq cents chevaux et mille hommes de pied; ces forces militaires resteroient pendant six mois au service de Paléologue, qui pourra les employer à combattre soit les Turcs, soit les Grecs révoltés. Ces dispositions formoient le cinquième article. Pendant la durée du séjour de ces troupes à Constantinople, le légat du pape conféroit les bénéfices et les dignités ecclésiastiques aux Grecs qui se déclareroient pour l'union; de plus l'empereur se promettoit d'agir avec rigueur contre ceux qui résisteroient à ses projets religieux et politiques. Abandonner à titre gratuit un palais pour le légat, ainsi qu'une des principales églises de la capitale pour la célébration de l'office divin; en déclarer le pape propriétaire; donner

au prince Andronic, fils aîné de l'empereur, un maître pour l'instruire dans la langue et la littérature des Latins; établir à Constantinople trois grands colléges spécialement consacrés à l'enseignement de ces objets; obliger les chefs des premières familles de l'empire à y placer leurs enfans : telles sont les offres secondaires qui complétoient en quelque sorte le système de réunion, et levoient tous les doutes sur la sincérité des intentions de l'empereur. Ne voulant rien laisser à demander, allant au-devant des prétentions les plus exagérées, et les épuisant toutes, il se déclaroit déchu de la couronne du moment où il violeroit l'un de ces engagemens, et, dans ce cas, déclarant renoncer par le fait aux droits que la nature lui donnoit sur son fils, pour les transmettre au souverain pontife, qui deviendroit alors le père adoptif de cet enfant, placeroit près de lui des gouverneurs et lui choisiroit une femme parmi les princesses catholiques. C'étoit tout prévoir et tout prévenir. Les Nicolas et les Bonifaces n'en auroient pas tant demandé. Qu'on juge de la surprise d'Innocent VI, qui reçut cette bulle le 12 juin 1356 dans la ville d'Avignon! Elle lui fut apportée par Paul, archevêque de Smirne, et Nicolas Sigère, capitaine des gardes de l'empereur. Contrariés dans leur route, ils mirent six mois à la faire. Transporté de joie, à la lecture de cette bulle, le saint-père ne put dissimuler son émotion. La réunion des deux églises, la suprématie de Rome, incontestablement reconnue dans le monde chrétien, formoient un événement qui suffisoit pour illustrer son pontificat. On lui faisoit des propositions auxquelles il n'auroit pas cru pouvoir songer sans extravagance. Nous avons oublié de dire que Paléologue sollicitoit en même temps comme un honneur la charge de grand-gonfalonier de l'Eglise et de chef de l'armée des croisés. Ces offres étoient tellement avantageuses, qu'on a voulu révoquer en doute l'existence de cette bulle et contester son authenticité. Les Grecs

particulièrement, parce qu'ils ont trouvé que leur empereur se couvroit de honte par ces propositions, qu'ils ont niées comme injurieuses à la majesté de leur prince. Mais quelques observations peuvent être faites à ce sujet. Il ne faut ni confondre avec l'humiliation l'humilité prêchée par la religion aux grands de la terre, ni juger des idées et des opinions d'un siècle avec les opinions et les idées d'un autre. Paléologue a pu voir, comme nous l'avons supposé, la véritable situation de son empire, la rapidité du penchant qui l'entraînoit à sa chute, et chercher à *tout prix* les moyens de l'en préserver. Enfin, dans le caractère et la conduite de ce prince on trouve, comme on le verra, et la vraisemblance de cette bulle [a], et plutôt encore sa confirmation. S'il se permit des démarches plus réellement honteuses que celle-là, il en a démontré la probabilité. Innocent répondit à Paléologue en des termes qui prouvoient sa satisfaction et son désir de remplir les conditions imposées; car il ne faut pas oublier que tant de concessions, qui n'étoient coûteuses que pour l'amour-propre, et, sous tout autre rapport imaginaires, tendoient à un avantage réel, des secours contre les ennemis et les sujets révoltés. Le saint-père envoya ses dépêches par Pierre Thomas, évêque de Patti, accompagné d'un autre nonce. Thomas étoit religieux de l'ordre des frères mineurs; ses vertus le firent élever sur un siége épiscopal, et ses talens oratoires choisir par le pape Innocent pour remplir diverses missions diplomatiques. Outre la lettre

[a] Quant aux autorités qui en parlent, nous indiquerons 1° Oderic Rainaldi, qui a continué les annales de Baronius depuis l'an 1199 jusqu'en 1567. *Voy.* l'an 1355, n° 34. 2° Luc de Wadinc, récollet irlandois, qui, dans ses Annales des frères mineurs, en fait mention à propos de Thomas, tom. 8. 3° Le deuxième tome du volumineux recueil des Bollandistes, p. 1000. Cantacuzène avoit fait antérieurement beaucoup d'avances au prédécesseur d'Innocent. Gibbon dit à cette occasion (ch. 66), et à propos du récit de ce prince, *qu'à travers les louanges qu'il prodigua à sa propre vertu, il trahit l'inquiétude d'une conscience coupable.*

qu'il devoit remettre à l'empereur, il en avoit pour le patriarche Callixte, quoique non-seulement il n'eût pas écrit au pape, mais qu'il blamât au contraire la démarche du prince. D'autres lettres, pour les supérieurs des monastères et les principaux membres du clergé grec prouvoient que le saint-père croyoit que l'empereur étoit certain de l'assentiment de son église. Innocent écrivoit en particulier au prince Gatéluzio, à qui Paléologue avoit fait épouser sa sœur et donné la souveraineté de Lesbos, conformément à ses promesses, et pour le récompenser de l'important service qu'il lui avoit rendu en l'introduisant à Constantinople. Ce prince engageoit son beau-frère à rentrer dans l'église romaine. Innocent le remercioit de son zèle; mais ces lettres arrivoient sans secours, et l'on avoit plus de besoin de soldats que de nonces. Jean répondit en confirmant ses promeses, et s'engageant à faire déposer Callixte, si ce patriarche continuoit à s'opposer à la réunion. Innocent fit de nombreuses et d'inutiles tentatives pour remplir les conditions que l'empereur mettoit à ses promesses. Dépourvu de moyens par lui-même, ce pontife tâcha, mais vainement, d'exciter le zèle des princes de la chrétienté. Il ne fut pas plus heureux auprès des Génois et des Vénitiens, ni des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ces derniers reçurent de lui les reproches les plus amers sur leur paresseuse indifférence pour la cause de la religion, et l'oisiveté dans laquelle ils languissoient. Il les menaça même de leur enlever l'île de Rhodes pour les établir dans un lieu de la terre-ferme situé de manière à ce que, pour leur propre sûreté, ils fussent sans cesse dans la nécessité d'avoir les armes à la main. Cette idée étoit une conception heureuse, et peut-être le moyen le plus efficace d'arrêter, dans les circonstances où l'on se trouvoit, les progrès des Turcs. Cet ordre militaire ne déployoit jamais tant de vertus héroïques que lorsqu'il étoit au milieu des dangers et

environnés d'ennemis. Il falloit, pour exécuter cet utile projet, une influence et des ressources qu'Innocent n'avoit pas. Les chevaliers laissèrent sans réponse les menaces comme les prières.

La mort de Callixte, arrivée dans le même temps, diminuoit les obstacles du côté des Grecs. Paléologue avoit envoyé ce patriarche en ambassade à Phères auprès de la veuve du crâle, pour proposer à cette princesse de terminer leur différend à l'amiable, et de réunir leurs armes contre les barbares qui désoloient la Thrace. A peine arrivé, Callixte fut, ainsi que ceux qui l'accompagnoient, attaqué d'une maladie dont il mourut en peu de jours. La princesse lui fit rendre les plus grands honneurs. L'empereur convoqua le clergé pour faire élire un patriarche. Tous les évêques furent d'avis de remettre Philothée sur son siége. Paléologue, qui savoit que ce prélat s'étoit retiré de lui-même pour apaiser les troubles de l'Eglise, et qu'il menoit une vie exemplaire, envoya le prince Andronic, son fils aîné Manuel, desposte, et les principaux dignitaires, chercher en pompe Philothée, qui fut ainsi rétabli sur le trône patriarchal. L'empereur auroit trouvé dans ce pontife plus de docilité que dans son prédécesseur pour seconder son projet de réunion, mais ce projet resta sans exécution, sans qu'il y eût de sa faute ni de celle du saint-père. Pour se distraire, ce prince marcha contre Alexandre, roi de Bulgarie, qui s'étoit précédemment emparé de plusieurs places. Paléologue reprit Anchiale. Il assiégea Mésembrie par terre et par mer. Il construisit une tour pour dominer sur la ville et pour empêcher les habitans de venir puiser de l'eau dans la seule source qui leur en fournit. Alexandre envoya des troupes pour forcer le prince à lever le siége, mais elles furent complètement battues, et le roi des Bulgares, étant forcé de conclure la paix, l'empereur revint à Constantinople.

C'est par ce dernier événement et par le rétablisse-

ment de Philothée, que Cantacuzène termine son histoire. Comme il ne doit plus reparoître dans celle-ci, nous croyons devoir, avant de nous séparer de ce personnage, qui, pendant long-temps, y a rempli la première place, le suivre dans sa retraite, et rendre compte des diverses opinions dont il a été l'objet. Nous l'avons cité le plus souvent possible, afin que le lecteur pût juger par lui-même.

Après avoir passé une année avec ses enfans dans la Morée, dont son fils étoit gouverneur, il revint à Mangane, et, de ce monastère, alla se confiner dans un couvent du mont Athos, sous le nom de Josaphat Christodule. Un médecin françois ayant visité, un siècle environ après la mort de Cantacuzène, cette montagne, et donné sur les pieux établissemens qu'elle contenoit une description qui n'est pas sans intérêt, il nous semble d'autant moins inutile d'en offrir quelques fragmens, que, dans le cours de cette histoire, il en est souvent question. « Cette montagne (dit notre voyageur [a]) est « nommée en grec *Athos*, en italien *Monte-santo*. Il est « d'étrange façon, ce qui a été écrit premièrement par « Hérodote, que Xerxès le fit entailler par le pied pour « faire passer ses vaisseaux, ce me semble être totale- « ment faux : toutefois je n'ose bonnement assurer. Si « est-ce que quand je passai par là j'y prins garde tout « expressément ; mais je n'y ai point trouvé de vestiges « d'entaillures. Les poëtes et historiens ont grandement « rendu cette montagne illustrée : aussi a été de tout « temps dédiée pour les religieux grecs qui sont appelés « *caloyers*. Nul Grec n'y puisse habiter s'il n'est caloyer. « Il y a dans ladite montagne vingt-quatre grands mo-

[a] Pierre Belon, dans ses *observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie*, etc., un vol. in-4°, 1553, feuillet 34 et suivant. Ce médecin a beaucoup voyagé. Il avoit le talent de bien observer. Nous avons tâché, à son article dans la *Biographie universelle*, de donner une idée de ses connoissances et de ses travaux. C'est en 1547 qu'il visita le mont Athos.

« nastères antiques, bien fondés et fortifiés de hauts « murs espars çà et là, tant au rivage de la mer qu'en « terre ferme, esquels j'ai entré. Des six mille caloyers « vivant dans cette montagne, ne pensez pas qu'il y en « ait un oyseux ; car s'ils sortent de leurs monastères de « grand matin, chacun avec son outil, portant du « biscuit et quelques oignons, chacun travaille pour le « ménage de son couvent : les uns beschent les vignes, « les autres buschent le bois, les autres fabriquent les « navires ; et ne saurois en faire meilleure comparaison « qu'à une grande famille, mettant une économie en « commun. Car les uns sont cousturiers, les autres char- « pentiers, les autres d'autres métiers, travaillant tous, « jusqu'à filer la laine dont leurs chemises et vêtemens « sont faits : aussi sont-ils habillés moult pauvrement. « Tout le corps de cette montagne est de difficile accès, « tant pour gens de pied que pour gens de cheval ; et « n'y a monastère qui n'ait, l'un portant l'autre, passé « deux cents religieux. De tous ces monastères il n'y en « a point qui ne soient forts et bien armés, tant pour « soutenir la violence des ennemis, s'ils étoient assaillis, « que pour résister aux corsaires de mer, s'il en étoit « besoin [a]. Le mont Athos est aux Grecs en telle répu- « tation de sainteté comme est Rome aux Latins. Tous « les monastères ne sont pas fort près les uns des autres, « et les principaux de toute la montagne ne sont que « deux, dont l'un se nomme *Vatopédy* [b]. La commodité « que leur apporte la mer est grande. En passant le « temps s'amusent à pescher, et, pour ce faire, font ba- « teaux d'un seul tronc de platane... Le Vatopédy est « plus grand, plus plaisant, et plus riche monastère. « Nul ne doit s'émerveiller que tant de monastères

[a] Belon s'étonne de ce que les pirates les respectent ; mais la pauvreté des caloyers explique suffisamment la *probité* des pirates, et les garantit mieux que leurs murailles.

[b] C'est celui dans lequel se retira Cantacuzène.

« aient été bâtis là-dedans, car le pays est si long, qu'il « dure trois journées, et a de large plus de demi-journée. « L'on trouvoit anciennement des bons livres grecs écrits « à la main en ladite montagne; car les Grecs des sus- « dits monastères étoient, le temps passé, beaucoup « plus doctes qu'ils ne sont pour l'heure présente. Main- « tenant il n'y en a plus nuls qui sachent rien, et seroit « impossible qu'en tout le mont Athos on trouvât en « chaque monastère plus d'un seul caloyer sachant. Qui « en voudroit avoir des livres en théologie écrits à la « main, on y pourroit encore; mais ils n'en ont ne en « poésie, histoires, n'en philosophie. Entre les six mille « caloyers, en si grande multitude, à peine en pour- « roit-on trouver deux ou trois de chaque monastère « qui sachent lire. Il n'y a eu personne de savoir en toute « Grèce; j'entends de savoir acquis par estude. Les pré- « lats de l'église grecque et patriarches, ennemis de la « philosophie, excommunièrent tous prêtres qui tien- « droient livres autres que en théologie, donnant à « entendre qu'il n'étoit licite aux chrétiens d'étudier en « poésie et philosophie. Les gens d'église auroient peine « d'excommuniement. Tous les monastères furent an- « ciennement fondés par diverses nations, et ont été « rentés en diverses parties du monde. Il y en a plu- « sieurs encore pour le jourd'hui qui reçoivent leurs re- « venus envoyés de Russie, les autres de Valachie. Les « caloyers de Vatopédy se plaignoient de ce qu'ils ne « recevoient plus rien. Leur vie est fort étrange. Ils ne « portent point de chemises de chanvre ni de lin; mais de « laine, qu'ils filent eux-mêmes. Il n'y a pas un qui ne « fasse quelque métier méchanique, et ne louant jamais « pour faire leur besogne. Mais, s'il y a quelque chose « à faire pour le monastère, tous ensemble le feront. « Les uns sont cordonniers, qui font les souliers aux « autres, et les rhabillent quand ils sont rompus: les « autres sont cousturiers qui taillent les robes et eux-

« mêmes les cousent. Fault que chacun mette la main « à la paste. De là vient qu'ils ne s'amusent n'à étudier, « n'à escrire, et ne savent pas seulement apprendre à « lire en leur langage : ainsi sont en merveilleux règne « d'ignorance. » On voit l'énorme différence qu'il y avoit entre les religieux qui habitoient le mont Athos en 1540 et ceux qui les avoient précédés. Si l'on jugeoit des occupations de ces derniers par les rêveries de quelques-uns sur la lumière increéée et leurs recherches du rayon ombilical, on seroit obligé de convenir qu'on emploie mieux le temps *à filer sa chemise, faire les souliers des autres, et bêcher sa vigne.*

Ce fut au monastère de Vatopédy que se retira Cantacuzène. Si ce couvent n'étoit pas le plus important des vingt-quatre par ses vastes constructions et ses dotations, au moins Bélon le met-il au nombre des trois premiers. Il y avoit deux cent soixante caloyers lorsqu'il le visita. Situé près de la mer, au pied de la montagne, et dans l'endroit où l'abordage est le plus facile et le plus sûr, Vatopédy devoit être le plus fréquenté de ces établissemens. « Ce lieu, dit notre voyageur, est séant « à gens solitaires, digne d'être comparé à un paradis « de délices pour gens qui aiment à se tenir aux champs. » Cantacuzène employa son temps dans sa solitude à écrire pour la défense de la lumière increéée, dont il s'est occupé constamment dans les diverses situations de sa vie. Il attaqua les Juifs et les mahométans. Neuf discours contre les Juifs et quatre contre les mahométans, dont plusieurs ont été traduits en latin et imprimés, sont autant de preuves de son zèle. Nous laisserons de côté ces pieuses productions, devant nous attacher particulièrement à son histoire, que Jacques Pontanus a traduite en latin, et le président Cousin en françois. Elle s'étend de 1320 à 1357, et présente toujours sur la scène du monde Cantacuzène, qui en est à la fois le héros et l'historien. Il fournit ainsi sur lui-même des données

d'après lesquelles chacun peut le juger. Avant d'en faire un court et rapide examen, il faut savoir quelle fut la destinée de l'auteur depuis le moment où, descendant du trône, il se retira de la cour et du monde, jusqu'à celui de sa mort. Il paroîtroit qu'il auroit survécu long-temps à sa célébrité, et qu'on l'oublia totalement, puisqu'on ne sait point quand il a cessé de vivre. Ducange et Lambécius [a] le font mourir en 1410, conséquemment à 116 ans, puisqu'il étoit né en 1294. Michel Ducas place sa mort en 1380, ce qui est plus vraisemblable. Le témoignage de ce dernier paroît d'autant plus digne de foi que, son aïeul et son père ayant eu des relations avec Cantacuzène [b], il a dû nécessairement avoir sur ce prince des renseignemens certains. En se retirant au monastère de Vatopédy, Cantacuzène laissoit dans le monde six enfans. 1.° Mathieu, qui ne put trouver que dans le cloître des consolations sur la perte d'une couronne usurpée. Il s'occupa comme son père, et l'on a de ce prince une discussion sur le cantique des cantiques. 2.° Thomas, dont l'histoire n'a conservé que sa résistance au sultan Amurat. 3.° Manuel, successivement gouverneur de la Morée et duc de Sparte: il avoit perdu un autre de ses fils en 1348. 4.° Marie, épouse de Nicéphore Ducas, qui, comme nous l'avons vu, s'enferme dans le couvent de Sainte-Marthe, après la mort de son mari. 5.° Théodora, que son père sacrifia pour la donner en mariage au prince Orchan. C'étoit payer cher la victoire. Orchan fut plus d'une fois infidèle. Prétendant que la qualité de gendre de

[a] *Voy.* Du Cange, fam. byzant. p. 260. Lambécius, qui, ainsi que le précédent, vivoit dans le dix-septième siècle, parle de la mort de Cantacuzène dans ses recherches savantes sur le curopalate Codinus, intitulées *animadversiones ad Codini origines constantinopolitanas.*

[b] Michel Ducas, aïeul de l'historien de ce nom, étoit du nombre de ceux qui échappèrent au massacre qu'on fit après la mort d'Apocauque. Il se déguisa en moine, et se sauva chez Jessé, tyran d'Ephèse. *Voy.* l'histoire de Michel Ducas, chap. 5.

l'empereur lui donnoit des droits sur des provinces de l'empire, il agit en conséquence, et l'on peut accuser Cantacuzène d'avoir été tout à la fois la cause et l'occasion du passage des Turcs et de leur établissement en Europe. S'il ne s'étoit pas révolté, l'impératrice Anne ne les eût pas appelés à son secours. Cette alliance étoit à la fois odieuse et honteuse. Cantacuzène en est convenu, et l'expression de ses remords [a] n'est point équivoque. Avant de la conclure, il chercha de tous les côtés des avis et des approbations, et le compte qu'il en rend est terminé par celle d'Amir, autre sultan qui ne devoit pas être difficile. 6.° Hélène, mariée à Jean Paléologue. C'étoit, de la part de Cantacuzène, un trait de haute politique, en ce qu'il concilioit tous les intérêts. Mais il falloit qu'il apprît à son gendre à régner au lieu de régner lui-même, et qu'il le fît agir au lieu de le tenir dans une inaction dont le jeune prince devoit tôt ou tard s'ennuyer. Avant l'époque où Paléologue se révolta, son beau-père ne parle jamais de lui qu'une ou deux fois, pour lui faire faire les *honneurs d'un dîner*, et cela, dans l'espace de six années, tandis qu'il déléguoit une partie de son pouvoir à Mathieu, qui gouvernoit une portion de l'empire. Si jamais la jalousie fut excusable et motivée, c'est celle que sans doute éprouva Paléologue en se voyant préférer son beau-frère. Il devoit sentir qu'on vouloit le mettre à sa place. Dans cette supposition, Hélène auroit encore été une victime de l'ambition, un leurre pour inspirer une fausse sécurité, puisqu'on auroit eu l'intention d'éloigner son mari du trône, ainsi que ses enfans.

Les sentimens dont Cantacuzène est l'objet se ressentent des diverses positions dans lesquelles il s'est trouvé, et de l'influence qu'il exerce en les racontant. Jetons un coup d'œil rapide sur ces situations. Le dévouement

[a] *Voy*. hist. de Cant. liv. 3, ch 95, et dans cette histoire l'année 1346.

qu'il montre au jeune Andronic, qu'il défend contre son aïeul, prévient d'abord en sa faveur, parce que le vieil Andronic, en préférant un bâtard à son petit-fils; en voulant mettre, sans raison suffisante, sur la tête du premier une couronne qui devoit appartenir au second, rend celui-ci d'autant plus intéressant, que celui qu'on lui préfère ne le vaut pas. Il commet gratuitement une action choquante, qui ne fait qu'ajouter à la masse d'impressions défavorables causées, presque sans interruption, par une longue série d'actes insignifians. L'intérêt pour le jeune prince et son ami s'accroît pendant les trois guerres civiles, dans lesquelles le premier rend deux fois le trône à son aïeul, qu'il pouvoit facilement dépouiller. Régnant à son tour, Andronic veut associer à son empire Cantacuzène, qui n'en veut pas. On ne peut qu'applaudir à la générosité de son refus. Il est cependant nécessaire de faire remarquer que lui seul parle et de l'offre et du refus; qu'aucun autre historien n'en fait mention; que nous sommes obligés de le croire sur parole, et que, prévoyant combien un pareil désintéressement est difficile à persuader, il prend le ciel à témoin de sa véracité. Ce refus se renouvela à la mort du bienfaiteur, qui vouloit que son ami prît les rênes de l'empire. Jusqu'ici l'intérêt pour Cantacuzène s'est soutenu. L'on applaudit à la généreuse modération dont il fait preuve, en se contentant du titre de régent du royaume. Il part pour combattre les ennemis de l'état. Les siens profitent de son absence pour le calomnier et l'accuser. Révoltés de cette injustice, ses amis le pressent de se revêtir des marques de la dignité impériale, et présentent cette démarche comme le *seul moyen* de salut. Après de foibles objections et cette *molle résistance* que la décence commandoit impérieusement, il se laisse proclamer empereur, fixe lui-même le jour de son sacre, celui de son couronnement, ainsi que toutes les formalités prescrites pour ces cérémonies. Il est désormais

l'empereur Cantacuzène, et ne prononce plus son nom qu'en le faisant précéder de ce titre. Ici l'on se demande si l'injustice d'un gouvernement suffit pour autoriser un grand dignitaire, victime de cette injustice, à se proclamer le chef de ce gouvernement. De la réponse à cette question dépend en grande partie le jugement qu'on doit porter sur Cantacuzène. Le rôle d'usurpateur, une fois pris, il falloit le soutenir par ces mesures vigoureuses dont les usurpateurs savent ordinairement faire usage. Mais on le voit hésiter, manquer de caractère; et rien n'est si près du ridicule qu'un usurpateur timide. On s'est appuyé du témoignage de Michel Ducas, qu'on prétend démontrer dans son histoire [a] la nécessité dans laquelle se trouvoit Cantacuzène de prendre la couronne. Quand on cite, il faut avoir la bonne foi de citer avec exactitude. Michel Ducas dit bien que la *rage de l'impératrice Anne et du sénat poussa le régent à mettre les brodequins de pourpre et à se laisser proclamer empereur par l'armée.* Mais, immédiatement après ce passage, on en lit un autre accablant qui décide la question relative à l'utilité de la démarche de Cantacuzène, et fait voir en peu de mots qu'il fut un véritable fléau pour sa patrie.

Voici donc ce que dit Ducas son partisan, qui le traite *de grand homme* et *de héros :* « Je crois que la justice « divine endurcit son cœur dans le dessein qu'elle avoit « de déchirer l'empire et de le ruiner par les mains des « Turcs. Cet œil, qui n'est jamais fermé sur le crime, « vouloit châtier dans les Grecs la sacrilége infidélité « avec laquelle ils avoient crevé les yeux à Jean Lascaris, et proclamé Paléologue après avoir juré au premier une fidélité inviolable. » Il revient sur cette idée,

[a] *Voy*. l'hist. des derniers empereurs de Constantinople, par Michel Ducas, ch. 6. Cet historien passe pour être fidèle : il est estimé pour cette qualité, la première de toutes dans un historien, et son témoignage fait autorité. C'est pour ce motif que nous le consultons plus particulièrement.

et présente toujours son héros comme l'instrument de la vengeance céleste. En parlant du projet conçu par Cantacuzène, de donner sa fille au sultan Orchan [a], il s'exprime ainsi : « Il prit une pernicieuse résolution, « comme par une permission particulière de Dieu, qui « vouloit *endurcir son cœur pour ruiner* l'empire. » Ce ne seroit qu'aux dépens de la sagacité de ce prince qu'on pourroit justifier son intention. S'il ne vit pas tous les maux qui résultoient de sa démarche, la ruine de l'empire dans l'introduction des étrangers, il eut bien peu de pénétration. S'il vit tout cela, que penser de la *pureté* de ses intentions? Quand il est sur le trône, on ne peut nier que sa conduite envers Paléologue, qu'il tâche de rendre incapable, inepte, en le laissant dans une nullité complète, et l'élévation de Mathieu qu'il exerce dans l'art de gouverner les hommes, ne rappellent l'accusation première d'avoir voulu détrôner les enfans d'Andronic. On ne peut se dispenser de convenir qu'il marche sans cesse vers ce but [b]. Sous ce rapport il se contrôle lui-même; c'est-à-dire que, si nous n'avons que son

[a] Par cette alliance, qui dût paroître révoltante, Cantacuzène apprit aux troupes d'Orchan le chemin de Constantinople; Orchan prétendit, comme gendre d'un empereur, avoir des droits sur une portion de l'empire; il les exerça du vivant même de son beau-père, et fit ravager des provinces par ses enfans. L'un d'eux, le fameux Amurat, n'eut besoin ni de droits ni de prétexte pour conquérir cet empire, et le réduire aux faubourgs de Constantinople. Sans la guerre civile, sans l'alliance avec Orchan, ce sultan et ses fils eussent été contenus. M. de Ségur a dit, avec autant de justesse que d'énergie, que par ce mariage Cantacuzène assuroit sa fortune aux dépens de sa gloire.

[b] Faire ce dont on nous accuse en se prétendant calomnié, c'est une singulière manière de réfuter l'accusation. Telle est cependant la conduite de Cantacuzène. On l'accuse de vouloir enlever la couronne à Paléologue. Il répond que c'est une odieuse calomnie, et pour le *prouver*, il se fait proclamer empereur, sacrer et couronner. On peut encore *espérer* qu'il rendra ce trône au jeune prince. On le *croit* lorsqu'on le voit lui donner sa fille; on en *doute* quand on remarque qu'il éloigne son gendre des affaires pour en donner la direction à son fils : enfin *l'espoir et le doute* se dissipent, et sont remplacés par la certitude de l'exclusion de Paléologue, quand Mathieu est proclamé et sacré.

témoignage pour croire qu'il a refusé deux fois la couronne que vouloit lui donner le jeune Andronic, sa conduite quand il tient cette couronne, et ses manières envers le fils de son bienfaiteur, peuvent jeter quelque lumière sur la sincérité de ce refus et la valeur de ce témoignage.

Il y a sur la scène du monde des rôles qui demandent *nécessairement* ou de brillans succès et la gloire, ou l'éclat d'une chute inattendue, parce que ceux qui remplissent ces rôles, pouvant choisir, ils doivent mesurer leurs forces. Personne n'est obligé d'être usurpateur; mais quand on a fait choix de ce rôle, il y a certains *devoirs rigoureux* dont on ne peut s'affranchir, et certaines vertus auxquelles il faut renoncer. Des prétentions à la délicatesse ainsi qu'aux scrupules de conscience paroîtront toujours singuliers dans un homme qui prend les armes pour conquérir un trône; et Cartacuzène affiche sans cesse de pareilles prétentions. Mu par le respect humain, il en est esclave au point de ne pouvoir faire un pas sans être inquiet de l'opinion, sans être occupé du pénible soin de chercher des excuses à ce qui lui paroît à lui-même être sans excuse; de persuader qu'il veut prendre pour rendre; qu'il enlève au fils de son bienfaiteur la moitié de son trône pour qu'il l'ait tout entier; et que c'est pour faire passer ce trône aux enfans de Paléologue qu'il y fait asseoir à côté de lui son propre fils, qui, de son côté, a des enfans! Le crâle rompt l'alliance qu'il a conclue avec lui, viole les traités, lui dresse des embûches, le fait attaquer, enfin lui déclare la guerre. Cantacuzène, qui faisoit venir des Turcs, écrit à ce prince afin qu'il mette ses terres à l'abri du pillage de ces barbares, auxquels il abandonne celles de ses compatriotes. En ayant soin de faire remarquer cette *politesse* envers Etienne devenu son ennemi, l'historien *dit* que, si le crâle manquoit à ses sermens, ce n'étoit point une

raison pour qu'il violât les siens. Ce qu'il ne *dit* pas, c'est qu'il espéroit qu'en ménageant le prince de Servie, il le ramèneroit dans son parti.

Cantacuzène a lui-même écrit son histoire; et, par le plus étrange abus de la manie des parallèles on [a] l'a comparé à César, avec lequel il n'a, ni comme général ni comme historien, aucune espèce d'analogie. Quand on se résout à raconter les événemens dans lesquels on figure comme principal personnage, conséquemment, à toujours parler de soi, l'on doit soigneusement éviter un écueil dangereux, parce qu'on y est toujours entraîné par les courans : c'est de se donner à soi-même des éloges. Les faits ont un langage énergique; et quand le héros en fait le récit, il doit leur laisser le soin de le rappeler sans cesse, et prendre celui de se faire oublier. César, qu'on ne peut se lasser de lire, est un modèle en ce genre. « Soigneux d'éviter (dit le plus fidèle de ses « traducteurs [b]) jusqu'à la plus légère apparence d'un « retour complaisant sur lui-même, il semble avoir été « plutôt simple spectateur que principal acteur des évé- « nemens; et, si l'on ne le savoit d'avance, on ne devi- « neroit guère que l'auteur écrivoit ses propres mémoires.» Quant à *l'empereur Cantacuzène*, il s'est donné de garde de suivre cet exemple : le *retour complaisant* sur lui-même ne souffre point d'interruption, et l'on est forcé

[a] Le président Cousin. Je crois que ce *bon* président (ainsi traité par Ménage) oublioit que le héros et l'historien étoient le même personnage.

[b] M. Le Déist de Botidoux, t. 1, p. 6. La traduction de cet écrivain est accompagnée de recherches intéressantes et d'observations curieuses propres à éclaircir le texte par l'explication des usages. Il paroît probable que César écrivit une partie des événemens chaque soir, et l'autre à la fin de chaque campagne. Cantacuzène fit son récit de sa retraite, et dans l'intention de vous montrer cette retraite comme ayant toujours été l'objet de ses désirs. Dès le commencement il indique du doigt les monastères de Mangane et de Vatopède, en disant à son lecteur : C'est là que je veux me rendre après m'être assis en passant sur le trône que je rencontre en chemin, et d'où je me propose de descendre après un instant de repos.

d'avouer qu'il est difficile à l'amour-propre en délire d'inspirer d'expressions plus extravagantes que celles dont il se sert, soit en parlant du *rare effort de sa sublime vertu,* soit en donnant des éloges à sa prudence, à sa modération, dignes en effet d'être louées par tout le monde, mais non par lui. Nous avons eu l'occasion, dans le cours des événemens de son règne, de parler de l'exactitude des faits, de la longueur de ses nombreuses harangues, et de prouver que le reproche qu'on lui faisoit de réticences et d'omissions volontaires étoit fondé.

D'après cet exposé, l'on voit que nous ne partageons point l'opinion émise sur Cantacuzène par des écrivains dont nous sommes loin du reste de contester le mérite. Nous devions rendre compte de nos motifs ; nous l'avons fait pour qu'on nous juge. Ainsi nous ne pensons point *qu'on ne sauroit faire trop d'éloges* [a] de ce prince ; *qu'il est au-dessus de l'idée qu'il donne lui-même de ses éminentes qualités* [b] *; qu'il soit au rang des plus grands hommes que l'empire romain ait compté, et qu'il étoit digne des plus beaux jours de cet empire* [c]. Plus modéré dans nos expressions, formant notre opinion *d'après lui-même, la lecture* de ses mémoires, et d'après les résultats de son gouvernement, nous convenons sans peine de *l'étendue de ses connoissances, de la sagesse de ses conseils, de l'équité de ses jugemens* (en général), *de la fidélité de son amitié, de sa modération et de l'éminence de sa piété* [d] ; nous reconnoissons qu'il avoit des talens militaires, qu'il savoit se faire aimer du soldat ; qu'à l'exception de la fermeté de caractère, il étoit doué des qualités nécessaires pour bien gouverner ; enfin que, s'il eût reçu le trône par droit de succession

[a] Anquetil, *histoire universelle*, tom. 5, p. 278.

[b] *Hist. de Constantinople*, par le président Cousin, tom. 7, avertissement p. 1.

[c] *Biographie universelle*, article Cantacuzène, par M. L. S. E.

[d] Le président Cousin, *ibid.*

et dans des temps ordinaires, l'empire grec eût été florissant sous son règne, et Cantacuzène bon prince légitime [a]; mais il étoit trop honnête homme pour se faire usurpateur, et pas assez pour renoncer à ce rôle au-dessous duquel il fut. Voltaire a, d'un seul trait, indiqué ce qu'il pensoit et ce qu'il falloit penser de ce personnage [b]. « Cantacuzène (dit-il), ne *pouvant* plus « *garder* l'empire qu'un autre lui disputoit, s'enferma « dans un monastère. Un empereur, beau-père d'un « sultan et moine, annonçoit la chute de l'empire. »

Jean Paléologue étoit devenu paisible possesseur de l'empire par la retraite de Cantucuzène et celle de Mathieu; mais si, dans l'intérieur, il n'avoit plus d'ennemis, il en étoit environné de tous côtés. Les Turcs étoient de tous le plus à craindre, parce que, profitant seuls d'une guerre civile à laquelle les Grecs, divisés entre eux, eurent l'imprudence de les faire participer, ils en recueilloient tout le fruit. Le souvenir qu'ils conservoient d'un vaste pays dont ils venoient de traverser plusieurs provinces et de parcourir les autres, ne pouvoit que leur inspirer le désir d'y reporter leurs armes. Ils avoient vu de près la foiblesse des Grecs, la possibilité de les asservir, et leur empire étoit à leurs yeux une proie aussi facile qu'avantageuse. Orchan la regardoit comme certaine. Ce prince avoit considérablement

[a] Si la finesse des aperçus, l'élégance du style suppléoient à la foiblesse des raisons, l'opinion que nous combattons seroit victorieuse sous la plume correcte de M. le comte *de Ségur*, dont le tome 9 de *l'histoire universelle* nous est malheureusement parvenu trop tard. Il fait de Cantacuzène un grand homme, une *lumière brillante*, et prétend que *son courage l'éleva sur le trône; que son habileté l'y maintint, et que sa sagesse l'en fit descendre.* Plus ingénieux qu'exact, l'auteur part d'un fait supposé dont la fausseté est démontrée. C'est que Paléologue, ramené par Gatéluzio dans le palais de ses pères, y régna de concert avec Cantacuzène, et que tous deux réunirent leurs efforts pour bien gouverner. Ce fait est *faux* d'après le récit de Cantacuzène, témoin *irrécusable.*

[b] Essai sur les mœurs et l'esprit, etc., chap. 87.

étendu les bornes de la puissance fondée par son père Othman ; père lui-même d'un fils qui profitoit de son exemple et de ses leçons, et connoissoit encore moins d'obstacles que lui, il faisoit faire à cette puissance de rapides progrès. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs après s'être emparé de tout ce que les Grecs possédoient en Asie. Une certaine pudeur, les égards qu'ils devoient à son beau-père, le retenoient et lui faisoient désavouer hautement les expéditions qu'il ordonnoit en secret. Mais il ne crut point que le moine Josaphat Christodule eût les mêmes droits sur lui que Cantacuzène. Il ne garda donc plus de mesure, et dès qu'il apprit la retraite du père de sa femme, il fit publiquement de grands préparatifs pour envahir des provinces grecques et planter solidement le croissant en Europe. Bientôt une flotte considérable fut équipée. Il en confia le commandement à Soliman, son fils aîné, et suppléa à l'inexpérience de ce jeune prince, d'un caractère bouillant, en mettant auprès de lui trois généraux exprimentés qu'il devoit consulter pour ses opérations. En peu de temps il eut repris toutes les villes que précédemment il avoit restituées à Cantacuzène. La principale étoit Gallipoli, qui, par sa situation, est comme la porte [a] du détroit sur lequel elle domine. Les Catalans, qui pendant longtemps luttèrent dans cette place contre toutes les forces des Grecs, leur en auroient dû faire sentir l'importance; c'étoit, d'après ce fait, un point facile à défendre, et qui devoit fixer l'attention des empereurs ; mais aucun ne s'en occupa, pas même Cantacuzène. De ce moment les

[a] « Gallipoli, grand village assis « sur un petit cousteau, est l'en- « droit où la Propontide finit, et où « la bouche de l'Hellespont com- « mence. Tous vaisseaux sont con- « traints de s'arrêter et parler à ceux « de la garde de Gallipoli, quand ils « veulent sortir de ce détroit. Chaque « navire se doit tenir ancré trois « jours durant : d'autant que c'est « une clef et l'un des plus grands « passages de Turquie : à cette cause « ils y font bonne garde. » Belon, voyage cité, p. 78.

Turcs ont un pied dans l'empire; quoiqu'ils se soient laissé momentanément enlever Gallipoli, ils se maintinrent dans leurs autres conquêtes. Nous allons les voir s'avancer rapidement pour envahir et renverser le plus ancien trône de l'Europe. Leur histoire va faire partie de celle de Constantinople, jusqu'à la catastrophe qui les rendit maîtres de cette seconde Rome, que nous voyons depuis long-temps si mal gouvernée, et que nous verrons au moins glorieusement défendue par un prince chargé de venger l'honneur de sa famille, et de payer pour elle.

Pendant que Soliman remportoit des succès, qu'une mort prématurée devoit arrêter tout à coup, son frère Amurat, réservé à de plus hautes destinées, commençoit le cours de ses exploits. Orchan, pour assurer ses conquêtes en Europe, avoit levé des troupes qu'il mit sous les ordres de ce prince. Amurat commença par s'emparer de cette forteresse d'Epibate, réputée imprenable, d'après les travaux faits par Apocauque, qui comptoit y braver toutes les forces de l'empire. De ce fort, le vainqueur se porta sur Chiorla, entre Andrinople et la capitale. Irrité de la défense vigoureuse que fit cette place, le fils d'Orchan, après avoir perdu beaucoup de ses soldats, la détruisit de fond en comble. Epouvantés de ce traitement, les habitans d'une ville voisine désertèrent leurs foyers. Amurat y mit garnison, et retourna dans l'Asie. Son frère assiégeoit Andrinople, qui ne tarda pas à se rendre. La conquête de cette ville transporta Soliman de joie. Il tourna ses regards vers Constantinople, qui devint l'objet de son ambition. Mais la mort l'attendoit en chemin. Il enlevoit rapidement toutes les places de la Chersonèse, lorsqu'il rencontra son oncle Manuel Cantacuzène, près de l'Hexamilion. Ils en vinrent aux mains. Soliman fut tué dans le combat, ce qui rendit la déroute de ses soldats com-

plète. Michel Ducas ne donne aucun détail sur cette affaire [a]. C'est la seule fois qu'on voit figurer dans son histoire Manuel Cantacuzène. La mort de Soliman fut pour son père un coup fatal. Dans l'intention de se distraire du chagrin qui le consumoit, il prit de nouvelles mesures pour augmenter ses conquêtes, et donna des ordres pour qu'on s'emparât de Didymotique. L'un des généraux qui avoient suivi Soliman fut chargé de l'expédition. Comme ses troupes étoient diminuées, il ne voulut point faire une attaque ouverte, et sut habilement remplacer la force par la ruse. Le gouverneur de la ville crut que la conservation de cette place dépendroit de la promptitude des moyens dont il feroit usage pour la mettre à l'abri de l'invasion, et ce fut l'excès de ses précautions qui la fit échapper de ses mains. La double enceinte de murailles dont elle étoit environnée étoit négligée depuis long-temps, et, dans plusieurs parties de son développement, elle auroit cédé au moindre effort. Le gouverneur voulut non-seulement y faire les réparations nécessaires, mais augmenter les fortifications. Il cherche de tous côtés des ouvriers. Il s'en présente un grand nombre. Pressé par le temps, il les prend sans examen et sans choix, et les emploie aux travaux. Le commandant turc avoit fait rassembler des gens de sa nation, qui vinrent s'offrir au gouverneur de Didymotique. Enchanté de pouvoir terminer en peu de temps ses préparatifs de défense, il les accepta. Ils étoient trois ou quatre cents. Ils travaillèrent avec ardeur les premiers jours, et le gouverneur s'applaudissoit de sa prévoyance, lorsqu'il fut cruellement détrompé. Ces Turcs feignirent entre eux une dispute dans laquelle les autres prirent parti. Dans le désordre inséparable

[a] Gibbon le fait mourir d'une chute de cheval. Suivant d'autres il mourut en Asie en combattant contre les Tartares. Nous suivons Michel Ducas, ch. 10.

d'une querelle entre gens de cette classe, un certain nombre se réfugient vers le magasin des armes, situé près d'une porte de la ville, y pénètrent de force, et ouvrent ensuite la porte à un détachement de Turcs qui attendoit cet instant. Didymotique fut prise sans coup férir. Les habitans, surpris avant de songer à se défendre, ne firent aucune résistance.

Orchan fut insensible à cet événement. En proie à la douleur, il y succomba, et ne survécut pas plus de trois mois à son fils. Il mourut à soixante-dix ans, après en avoir régné trente-cinq. Quoique sa mémoire soit chargée de plusieurs crimes, les annales turques font un grand éloge de ce prince, sans doute parce que c'est l'un des fondateurs de leur empire. Il fit venir Amurat dans ses derniers instans, lui donna des avis sur l'art de régner, l'exhortant à gouverner avec équité, lui recommandant d'être toujours un religieux observateur de sa parole. Peut-être le remords d'avoir violé la sienne, et le traité d'alliance qu'il avoit conclu avec Cantacuzène, lui faisoient-ils envisager la mort de Soliman comme une punition de son crime. Mais le dogme de la fatalité, l'une des bases de sa religion, rend cette conjecture peu vraisemblable. Quoi qu'il en soit, son fils profita plus de ses conseils que de son exemple. C'est ce célèbre Amurat que nous avons déjà vu préluder à l'invasion de l'empire, et qui désormais va fixer notre attention. Il nous humiliera plus d'une fois dans Paléologue, qui, pour conserver le trône et la vie, consentit honteusement à se reconnoître pour son vassal. Mais n'anticipons point, et voyons ce que firent ces deux rivaux, l'un pour asservir, et l'autre pour échapper à sa domination. Amurat paroît avoir réuni les qualités les plus essentielles dans l'art de gouverner les hommes, et c'est à ce prince qu'on peut attribuer l'accroissement et la prospérité de la puissance ottomane. Il en réunit tous les élémens par un lien qui, de parties éparses, incohérentes, fit bientôt

une masse irrésistible. Il imprima le mouvement à cette masse, et lui donna une direction uniforme, un but, et sut mettre habilement un intérêt commun à la place de l'intérêt individuel. Il créa cette milice invincible qui, après avoir décidé de la victoire et glacé l'ennemi d'effroi, fut plus d'une fois la terreur des sultans. Avant cette armée permanente, les troupes turques n'avoient point de discipline; il étoit difficile de les rassembler, et plus encore de les maintenir. Ce redoutable corps de janissaires fut une des causes de la supériorité des Turcs, parce qu'à cette époque aucune puissance n'entretenoit sous les armes un corps régulier de troupes. Voici leur origine. Amurat, ne voulant plus avoir à combattre lorsqu'il se seroit emparé de l'empire grec, cette multitude de tribus, qui depuis long-temps, insultoient à cet empire, les attaqua tour à tour et les vainquit. C'étoient les Bulgares, les Bosniens et les Albanois. Leur pays n'offroit rien qui pût dédommager des sacrifices faits pour le conquérir. Mais les naturels étoient renommés par leur vigueur, leur énergie et la beauté de leur forme. Leur valeur sauvage en auroit fait de précieux soldats en les soumettant au joug de la discipline. Un de ces ministres habiles à profiter des circonstances, heureux dans leurs combinaisons, songeant à la prospérité de leur patrie, au moyen de l'obtenir, rappelle au sultan Amurat une disposition de la loi du grand-prophète qui accordoit au souverain la cinquième partie des captifs. Il ajouta qu'on pourroit établir à Gallipoli des préposés vigilans, qui lèveroient ce tribut au passage, et choisiroient parmi les enfans des chrétiens les plus beaux et les plus robustes. Cet avis fut aussitôt adopté que donné. En peu de temps des milliers de jeunes captifs européens furent élevés dans l'islamisme et dans l'exercice des armes. Le premier principe qu'on leur apprit fut que leur vie appartenoit au sultan; leur fonction étoit de combattre, et leur devoir de mourir

pour lui. Le premier, le plus considéré d'entre les pontifes en fit un bataillon sacré, en prononçant avec ses bénédictions ces paroles : « Que leur nom soit janis« saires (*yengi cheri*, nouveaux soldats); que leur valeur « ne cesse jamais d'être brillante, leur épée tranchante « et leur bras victorieux ! Puissent leurs lances être « toujours suspendues sur la tête de l'ennemi, leurs traits « l'atteindre! Puissent-ils toujours revenir de leurs « expéditions *le visage blanc* (c'est-à-dire n'ayant mé« rité que des éloges)! » Cette phalange fut invincible pendant long-temps, et par son institution religieuse, et parce que long-temps elle fut seule ; circonstances qui contribuèrent beaucoup aux victoires d'Amurat.

Ce prince sentit qu'il faut quelquefois mettre à la place de la force la ruse et la négociation, même dans la certitude du succès, en employant la force. On le voit faisant usage de ce principe dans sa conduite avec les princes de l'Asie mineure. Leur union entre eux étoit dangereuse pour lui. Cette union n'existoit pas, mais la terreur qu'il inspiroit pouvoit la créer d'un moment à l'autre ; il falloit donc en empêcher la possibilité. Il sut adroitement semer entres ces princes des germes de divisions, ménager leur amour-propre, et gagner leur confiance, au point que la plupart offrirent d'eux-mêmes de le reconnoître pour leur seigneur suzerain, et de tenir leurs états comme une espèce de fief des empereurs ottomans. En considérant l'ensemble des opérations d'Amurat, et des institutions qu'il a créées, on est forcé de le mettre au nombre des grands princes, parce qu'il fut juste, sévère, religieux. Il ne laissa jamais le crime impuni, et nous verrons que ses propres enfans ne furent point à l'abri de sa rigueur. Ne compter que sur soi, n'avoir point recours à d'autres, tel paroît avoir été le principe constant de sa conduite. Si l'on étudie avec attention la marche qu'il suivit, on découvre son but : c'étoit d'établir le siége de son empire à Con-

stantinople. D'un coup-d'œil il aperçut la facilité de cette conquête, mais il falloit la rendre éternelle. Il falloit dompter cette troupe de barbares qui n'étoient forts que de la foiblesse de l'empire grec, et dont la force relative disparoissoit totalement du moment où les Turcs, cessant d'avoir les mêmes intérêts, deviendroient possesseurs des provinces de cet empire, et défendroient cette proie commune au lieu de la ravager. Il fût incontestablement arrivé à son but, si la marine turque lui eût seulement présenté des moyens de transport. Constantinople alors n'auroit point été défendue, comme elle le fut depuis, par un héros qui s'ensevelit sous ses ruines, et donna un exemple sublime qui n'a point été renouvelé depuis, et dont il n'avoit point trouvé de modèle.... Si nous opposions aux moyens pris par Amurat contre Jean Paléologue ceux dont s'occupa celui-ci pour lui résister, nous aurions l'air de faire une critique sanglante du prince grec: les événemens mettront sa conduite au grand jour. Elle parut prouver que l'empereur ne comptoit ni sur lui ni sur les siens; qu'il ne songea pas même à voir si l'empire avoit encore quelques ressources, et que dès-lors il regarda sa cause comme désespérée. Son seul espoir est dorénavant dans les échecs que pourront éprouver les Turcs, soit par leurs divisions, soit de la part de leurs ennemis, qu'il ne peut seconder que par des vœux impuissans. Mais, sous un prince comme Amurat, peu d'ennemis se font craindre, et tout germe de discorde, s'il n'est étouffé dès sa naissance, est bientôt arrêté dans son développement.

An. 1363-1369. L'occasion ne tarda point à s'en présenter. Le sultan, faisoit rentrer dans leur devoir des seigneurs serviens et bulgares, qui, mettant à profit la mort d'Etienne, vouloient accroître leurs petits états aux dépens de leur souverain. Amurat, s'attribuant les droits de ce souverain, termina la querelle, soit en confisquant les possessions des

uns, soit en rendant les autres ses tributaires. Pendant qu'il s'occupoit de ce soin, il apprend que ses propres états, ceux qu'il avoit en Asie, sont en révolte ouverte. Le plus grand nombre des émirs qui gouvernoient ces provinces sous ses ordres, instruits de la mort de Soliman et d'Orchan, supposant que le nouveau sultan auroit assez d'embarras à maintenir les conquêtes nouvellement faites sur les Grecs, jugèrent que le moment étoit favorable pour secouer le joug, qu'ils ne portoient qu'impatiemment, et s'assurer l'indépendance. Au premier bruit de cette révolte, Amurat vole en Orient, après avoir eu l'inutile précaution de faire conclure à Paléologue un engagement par lequel le prince grec devoit respecter les conquêtes faites sur l'empire. Amurat savoit bien qu'il n'oseroit y toucher; mais il voulut voir s'il seroit assez vil pour le lui promettre. Cette circonstance, légère en elle-même, ne laisse pas d'avoir son importance. Elle explique la conduite du sultan envers l'empereur; et pourquoi, se contentant de l'honorer de son mépris, il ne le dépouille pas entièrement. Il lui suffisoit de pouvoir *compter sur lui* dans l'occasion, et d'avoir la certitude que, lorsqu'il en auroit fixé l'époque, Constantinople seroit *remise*.

Il manquoit aux révoltés un homme comme celui qui venoit les châtier. Dès qu'il parût, ils déposèrent les armes. Son absence dura peu, mais quelque courte qu'elle fut, les Serves et les Bulgares en profitèrent pour se liguer contre lui avec le roi de Hongrie et le prince de Valachie. Un prince plus actif ou moins timide que l'empereur auroit pu tirer parti de cette ligue et s'y joindre. Quelque promptitude que mit Amurat dans sa marche, il lui falloit des moyens de transport pour amener son armée d'Asie en Europe. Il en avoit si peu, qu'il eût été forcé de diviser ses troupes en petits détachemens, et de leur faire traverser successivement le détroit; ce qui eût exigé beaucoup de temps

et fait courir aux Turcs de grands dangers, par la facilité de s'opposer à leur débarquement. Mais l'heureux Amurat trouva dans les Génois des traîtres qui, pour soixante mille pièces d'or, fournirent des vaisseaux en nombre suffisant : ainsi l'événement justifia Paléologue. Le projet des confédérés étoit de reprendre Philoppolis, située sur les bords de l'Hèbre, et considérée comme le boulevard de la Bulgarie de ce côté. Le sultan, qui s'en étoit emparé précédemment, avoit à la fois augmenté ses fortifications et mis ses soins à l'embellir. Amurat marche au-devant des alliés, et les rencontre dans les plaines d'Andrinople. Les Turcs n'avoient point à combattre des hommes efféminés comme les Grecs, mais des soldats aussi robustes, aussi barbares qu'ils l'étoient eux-mêmes. La victoire fut disputée, et le combat long et sanglant. Amurat, vainqueur, fit faire un carnage horrible des confédérés. Les historiens turcs ont célébré cette victoire avec leur exagération accoutumée. Ils mettent de la partie une troupe d'anges envoyés par Mahomet [a]. La prise de Syros et de Nyssa fut le fruit de

[a] Nous devons faire remarquer que, pendant plus d'un demi-siècle, nous sommes sans guides certains pour le récit des événemens. Nous n'avons plus d'historiens acteurs et témoins comme Grégoras et Cantacuzène. Phranza, Ducas, Chalcocondyle, n'écrivirent qu'après la prise de Constantinople. Leur témoignage offre en général, sur les faits qui précédèrent immédiatement ou suivirent cette castatrophe, tous les degrés de certitude qu'on peut désirer. Mais plus les faits remontent au-delà de cette époque, plus cette certitude doit nécessairement s'affoiblir. Michel Ducas se tait presque entièrement sur Amurat ; et nous sommes obligés d'avancer pendant quelques années avec circonspection. Sans le savant Leunclavius et le prince Cantemir, il seroit difficile de combler cette lacune. Mais encore ont-ils vécu, l'un dans le seizième, et l'autre à la fin du dix-septième siècle, conséquemment long-temps après le temps dont nous nous occupons. C'est sur leur critique, et d'après l'examen qu'ils ont fait des événemens dont ils offrent le récit, que s'établit la certitude historique, et nous verrons par la suite que le prince Cantemire, digne de confiance sur tout ce qui concerne les mœurs, les usages, les coutumes des Turcs, n'en mérite aucune sur un grand nombre d'événemens qu'il a pris dans les traditions d'un peuple qui n'a point d'historiens, parce que les auteurs de leurs annales, mêlant sans cesse la fable à la vérité, ne méritent pas ce nom.

la victoire. C'est cette même année (1363) qu'Andrinople fut déclarée la capitale des possessions turques en Europe. Prise d'abord par Soliman, elle fut probablement évacuée après la mort de ce prince, puisqu'on voit ensuite Amurat envoyer son grand-visir l'assiéger, et le suivre lui-même avec l'élite de son armée. Quoiqu'il eût des forces suffisantes pour s'en emparer, il n'en sut point faire usage, et, pour ménager ses soldats, se servit d'une ruse qui, pour être connue et dirigée contre le peuple le plus fécond en ruses, n'en eut pas moins de succès. Chaser-il-beg, un des plus intimes confidens d'Amurat se présente seul à l'une des portes de la ville, en criant vengeance contre Soliman. Se plaignant avec amertume du traitement qu'il en a reçu, il demande à servir sous le commandant de la garnison d'Andrinople. Il est introduit dans la ville, accompagné de quelques Turcs, qui demandoient pareillement à servir contre les tyrans. Ce nouveau Zopyre, plus heureux que l'ancien, parce qu'il n'eut pas besoin de se mutiler pour inspirer de la confiance, se rendit maître d'une porte par laquelle il introduisit ses compatriotes. On fit main basse sur les habitans. Amurat ayant fait sur les Grecs assez de conquêtes pour en former un royaume, créa un beglerbeg, ou vice-roi de Romélie, qui a conservé son rang et sa primauté [a].

A mesure que le sultan agrandissoit son empire, il en assuroit la durée par de sages institutions. Pour établir dans ses troupes une discipline juste mais sévère, il créa la charge de cadilesker, ou juge d'armée. Il accorda

[a] Le Beglerbelic de Romélie est le premier en ordre, en étendue et en forces de tous les gouvernemens généraux de l'empire turc. Il renferme toute la Grèce, la Romanie, la Bulgarie et la Bessarabie. Quoique Constantinople soit dans l'étendue de ce gouvernement, elle n'en est pas la capitale. Il paroît que les Turcs ont voulu conserver, en se permettant seulement de l'agrandir, cette vice-royauté, la première qu'ils aient possédée en Europe, comme un monument de leurs premières conquêtes.

de cette manière aux soldats un privilége qui flattoit leur amour propre sans les exempter d'aucune punition ; seulement ils étoient jugés par leurs officiers. Les fonctions du cadilesker ont de l'analogie avec celle de grand-prevôt, excepté que celui-ci n'avoit d'autorité que pendant la guerre, tandis que l'autre, en guerre comme en paix, juge souverainement de tout ce qui concerne les militaires. Il perfectionna les *spahis*, institués par Orchan. C'étoit un corps de cavalerie qui se recrutoit dans les sérails du grand-seigneur. Leurs armes étoient la lance, l'arc et le sabre. Il en porta le nombre à douze mille ; mais, le trouvant insuffisant, il en forma un autre, calculant les moyens de l'attacher à sa personne, de combiner leur intérêt et le sien, et de concourir ainsi puissamment à l'exécution de ses grands projets. Dans ce but il assure à chaque cavalier une portion de terrain prise sur les nouvelles conquêtes, l'en constitue propriétaire, à la charge d'être toujours prêt à monter à cheval pour servir dans les armées. On appela *zaïms* et *timariots* les possesseurs de ces terres, qui se sont multipliés à mesure que les Turcs ont étendu leurs conquêtes. Enfin il promit aux ministres de l'alcoran la cinquième partie de tout ce qu'on prendroit sur l'ennemi. Par ces mesures, chacun ayant intérêt d'envahir et de piller, non-seulement Amurat ne trouvoit point d'obstacle dans la volonté de son peuple, mais il avoit quelquefois l'air de se laisser importuner pour obtenir de lui ce qu'il désiroit plus que personne. Ce sont, comme l'on voit, autant de préparatifs pour l'invasion de l'empire. Celle de la Natolie, la prise de Bathé, que les janissaires enlevèrent de vive force et dans un assaut, la reddition de Zagara, de Gunurgina, et de plusieurs autres places, prouvèrent bientôt la justesse de son calcul. Il jeta sur l'Ibar (l'Hèbre des anciens) un pont qu'il fit construire à Philippopolis ; en peu de temps Andrinople vit s'élever dans ses murs un palais magnifique, ainsi qu'une

superbe mosquée. La Béotie, Thèbes, les villes du Péloponèse ne firent aucune résistance. Paléologue, tremblant dans sa capitale, n'avoit plus à craindre l'attaque des Serviens ni des Bulgares plus domptés que soumis, mais hors d'état de ravager les terres de l'empire, qui d'ailleurs appartenoient au sultan. Il regrettoit le temps où ces barbares étoient ses ennemis les plus redoutables; il attendoit son sort, lorsqu'un événement le remplit d'un espoir trompeur, qui ne servit qu'à rendre sa destinée plus cruelle.

Le bruit des conquêtes d'Amurat avoit pénétré d'une extrémité de l'Europe à l'autre, et porté partout la terreur de son nom. Le pape Urbain v voyoit la religion menacée d'une ruine totale dans les provinces envahies par les Turcs. Jean II, roi de France, s'étoit rendu près de ce pontife, dont Avignon étoit la résidence. Waldemar III se trouvoit dans cette ville pour mettre sous la protection du saint-père le trône de Danemarck. Pierre de Lusignan, roi de Chypre, fuyant les armes menaçantes du sultan, s'étoit embarqué pour engager les rois de l'Europe à se liguer contre les mahométans de la Palestine. Il paroît dans Avignon au milieu de ces souverains, intéresse le pape à sa cause, et l'engage à proposer au roi de France une croisade contre les infidèles. Il existoit un motif politique qui pouvoit le plus déterminer ce prince : c'étoient l'embarras et les inquiétudes que lui causoient les *compagnies*, et la nécessité de les occuper, ne pouvant leur faire la loi. Elles venoient de se former sous son règne. Composées de gens sans aveu, qui n'avoient rien à perdre, elles s'assemblèrent sous différens chefs, et se rendirent fameuses par leurs brigandages. Il ne falloit que leur montrer une proie, et la leur faire voir dans les Turcs chargés de butin et de richesses. A ce motif on en joignoit un autre plus puissant aux yeux d'un prince aussi religieux que l'étoit le roi Jean; c'étoit l'obligation dans laquelle il se trou-

voit d'acquitter le vœu que son père Philippe de Valois avoit fait de conduire une armée dans la Terre sainte : vœu resté sans exécution. Ces motifs ébranloient le roi. Le saint-père acheva de le déterminer par un discours onctueux, prononcé le Jeudi saint, sur les persécutions qu'éprouvoient les chrétiens dans la Palestine, et sur les profanations des saints lieux. Le roi de France, ému, s'écria qu'il prenoit la croix, et la reçut en effet des mains du pape. Son émotion se communiqua rapidement aux comtes d'Eu, de Dammartin, de Tancarville, aux maréchaux d'Andrehan et de Boucicaut, aux chevaliers enfin qui avoient accompagné Jean ; tous se croisèrent. Les rois de Danemarck et de Chypre imitèrent cet exemple. C'étoit pour ce dernier une indispensable nécessité que d'être armé contre les Turcs. Urbain, pour rendre l'engagement irrévocable, bénit ces preux guerriers, nomme Jean chef de la croisade, et fait partir des missionnaires pour la publier et la prêcher de tous les côtés.

Cet importante résolution, prise dans un moment d'enthousiasme, les rois de France et de Chypre partirent d'Avignon ; le premier pour visiter le Languedoc, et le second pour se rendre dans les diverses cours de l'Europe, en commençant par celle de l'empereur d'Allemagne. Il devoit engager ces princes à faire partie de la croisade, mais les deux grands mobiles de ces expéditions n'existoient plus, et l'expérience les avoit discréditées. Le zèle avoit changé d'objet ; et l'Europe, après des guerres sanglantes et désastreuses, étoit épuisée plutôt qu'elle n'offroit un excès de population. Lusignan trouva des cœurs tièdes, qui ne partageoient pas les sentimens dont le sien étoit animé. L'empereur déclina la proposition : le roi d'Angleterre répondit qu'il étoit trop vieux [a] ; qu'il avoit besoin de repos, qu'il falloit de la jeunesse pour de pareilles entreprises. Il exprima le

[a] Chroniq. de Froissard, chap. 218.

regret d'être chargé de tant d'années, parce que, sans cet obstacle, il auroit pris la croix. Quoique Lusignan ne doutât point de la sincérité de ce regret, au moins en soi-même, il insistoit, lorsqu'un incident le força d'aller sur-le-champ exercer son zèle, et faire ailleurs un nouvel essai de son talent de négociateur. Le roi de Navarre venoit, contre la foi des traités, de recommencer ses courses sur les terres de France, sous prétexte qu'il avoit des prétentions à faire valoir sur le duché de Bourgogne et le comté de Champagne. Il étoit à craindre que cet acte d'hostilité n'obligeât le chef de la croisade à défendre son pays, et même ne le mît dans la nécessité de conserver toutes ses troupes. Lusignan part sans délai, se rend à Cherbourg pour tâcher de réconcilier le roi de Navarre avec celui de France : mais il ne put rien obtenir. Jean, plus esclave de sa parole qu'il n'étoit prudent, persista dans sa résolution, et promit, malgré l'avis de son conseil, qu'au mois de mars 1765 il seroit prêt à se mettre en route. Lusignan se rendit en Guyenne pour solliciter le prince de Galles, qui s'engagea d'autant plus facilement, qu'il n'avoit pas l'intention de tenir sa promesse. Le pape, pour seconder le roi de Chypre, lançoit des excommunications contre tous ceux qui voudroient détourner les princes croisés de cette entreprise. Cette précaution comminatoire étoit motivée par la crainte qu'avoit Urbain qu'on ne réussît à faire changer Jean de résolution. Mais ce prince déconcerta tous les projets en allant, contre l'avis de tous les grands de son royaume et contre l'intérêt de l'état, se confiner à Londres comme otage, pour y remplacer le duc d'Anjou, qui, moins scrupuleux, s'étoit évadé de sa prison [a].

[a] Cette action si peu sensée, malgré les belles paroles de Jean sur sa bonne foi, parut tellement déraisonnable dans les circonstances où se trouvoit l'état, qu'on a cherché d'autres motifs. On a mis l'amour en jeu. Le continuateur de la chronique de Nangis, contemporain, donne pour motif *causa joci*. Peut-être le regret de s'être engagé dans

Le pape, en invitant tous les princes de la chrétienté à prendre part à la nouvelle croisade, oublia celui de tous qui avoit à cette expédition un intérêt direct et personnel, c'est-à-dire l'empereur Paléologue. Alarmé de cet injurieux oubli, ce prince n'en soupçonna point la véritable cause, qui n'étoit autre que le peu de considération qu'avoient pour lui les têtes couronnées. Se rappelant la croisade de 1204, si funeste pour Constantinople, il dépêcha vers le saint-père des ambassadeurs pour demander des explications à ce pontife. Urbain lui répondit par des complimens et des exhortations à bien accueillir les croisés, comme s'ils avoient été prêts à partir. Paléologue promit de concourir de tout son pouvoir à la conquête de la Terre sainte : on auroit été trop heureux de pouvoir empêcher celle de Constantinople; mais il paroît qu'on ne songeoit véritablement qu'à combattre le soudan d'Egypte. Le pape n'avoit point omis la république de Venise, qui ne donnoit que des réponses évasives, lorsque l'infatigable Lusignan parut avec le légat du saint-père, et parvint à déterminer en faveur du projet ces graves sénateurs. Le roi de Chypre, orateur de la croisade, leur démontroit qu'il suffisoit, pour le succès de l'expédition, de s'emparer d'Alexandrie, dont la possession devoit rendre maître de l'Egypte entière. Il s'attacha de plus à faire voir combien la prise de cette place étoit facile. Quoique les Vénitiens n'eussent rien à gagner dans cette entreprise, puisque le soudan d'Egypte ne contrarioit pas leur commerce, ils se laissèrent entraîner, oubliant pour cette fois leur interêt et leurs calculs. Dans l'instant même où ils commettoient cette distraction, ils entamoient avec Paléologue une négociation qui leur étoit dictée par

une croisade entra-t-il pour quelque chose dans l'étrange démarche du prince, qui, dans l'excès de ses scrupules pour tenir un engagement qui n'étoit pas le sien, manquoit à celui qu'il avoit contracté. Il mourut avant que l'époque où ce dernier devoit être rempli fût arrivée.

l'habitude de la prudence. Prévoyant l'influence qu'auroient sur leur commerce les progrès de la puissance des Turcs, ils examinèrent quel seroit le moyen le plus propre à diminuer cette influence ; et la possession de Ténédos leur parut la plus propre à les faire parvenir à ce but. La position de cette île, voisine à la fois et des côtes de l'Asie mineure et du détroit des Dardanelles, les mettoit à même, pourvu qu'il eussent soin d'y entretenir en nombre suffisant des troupes bien aguerries, de résister d'une part aux Turcs, et de l'autre de protéger leur commerce dans les deux mers. Ténédos appartenoit à Paléologue : le bayle de Venise fut chargé d'en négocier la cession auprès de ce prince. Peut-être auroit-il pu tirer avantageusement parti de la circonstance, et se servir des Vénitiens pour se défendre ; mais il ne voulut prêter l'oreille à aucune proposition, s'obstinant à garder une île à laquelle il lui étoit impossible de donner, et dont il ne pouvoit recevoir aucun secours dans l'état critique de ses affaires. Pendant qu'elle négocioit infructueusement pour acquérir une île, la république de Venise étoit sur le point d'en perdre une autre non moins importante que celle-là. C'étoit Candie, mécontente du refus que lui faisoit constamment le sénat d'admettre ses principales familles aux emplois de la magistrature : refus d'autant plus inexplicable que ces familles étoient originairement sorties de Venise. Indignés du mépris qu'on faisoit d'eux, les Candiotes saisirent l'occasion que leur présentoit l'établissement d'un nouvel impôt pour la réparation de leur port. Ils s'emparent du gouverneur et de ses conseillers, les jettent en prison, et se donnent pour chef Marc Gradenigo. Pour apporter à toute réconciliation un obstable insurmontable, ils embrassent le schisme des Grecs, et, ce qui étoit aux yeux des Vénitiens une injure bien plus grave, ils substituent saint Tite à saint Marc, prenant le premier pour patron,

et ne voulant point avoir celui que la république avoit reconnu de tout temps. Des mesures vigoureuses coïncidoient avec ces démonstrations. On ouvroit les prisons aux détenus pour en faire des soldats : on égorgeoit sans pitié ceux qui se permettoient les moindres observations. Venise envoie trois personnages appartenant aux principales familles. Le refus de les recevoir, accompagné de menaces violentes, les obligea de revenir sur-le-champ à la métropole. Une seconde députation remplaça la première : elle étoit formée de cinq ambassadeurs. On leur fit un accueil plus outrageant que ne l'avoit été le refus. On les admit à l'audience du gouverneur. Du point de débarquement à l'endroit où se tenoit cette audience, on les conduisit à travers une populace et des soldats qui leur adressoient des injures. Plus ces ambassadeurs montroient une impassible gravité, plus ces injures augmentoient de violence. Jamais la république n'avoit montré tant de foiblesse. Elle écrivit aux puissances d'Italie, de France et d'Espagne, pour les prier de ne point accorder de protecteur aux rebelles. Elle solda des aventuriers, des brigands de tous les pays, les réunit au nombre de six mille, qu'elle embarqua sur trente-trois galères. Luchino dal Venice les mène droit à la capitale, l'attaque, brûle un faubourg, étonne par cette audace, et voit les Candiotes à ses pieds. Sa troupe, malgré ses efforts, s'adonne au pillage. Des échafauds furent dressés; les chefs y payèrent de leur tête leur révolte : en trois jours l'île fut soumise. Mais une nouvelle sédition ne tarda point à paroître, organisée par trois frères nommés Calerze. Ils fortifièrent les positions les plus avantageuses du pays, s'emparèrent des châteaux, des forteresses, et, ne voulant plus d'une capitale dont la prise entraîneroit leur perte, multiplièrent sur la surface de l'île des points de résistance, de manière que, pour les soumettre, cette fois il falloit disputer le terrain, faire une guerre

de chicane, longue, incertaine et dangereuse. Le gouverneur fut obligé de suivre cette marche. Il fit venir une armée qu'il divisa en plusieurs corps, dont les uns bloquèrent, les autres attaquèrent de vive force les insurgés. Leur sang coula à grands flots, soit dans les combats, soit sur les places publiques. On extermina la famille des Calenges, dont les enfans en bas âge ne furent pas même épargnés. Les villes de Lasithe et d'Anapolis, les forts, les châteaux furent rasés : des exécutions cruelles et nombreuses, des exemples terribles, l'enlèvement de toute la population d'un canton pour la porter dans un autre, autour duquel on laissa un espace inculte, en y mettant un cordon de soldats qui avoient ordre de tuer ceux qui voudroient pénétrer dans cette retraite, ou tenter d'en sortir : telles sont les mesures que prit la république pour se venger. Mais elles lui coûtèrent des sacrifices ; et ce fut dans le même temps que Lusignan l'entraînoit dans une démarche imprudente, dont elle devoit se repentir.

Urbain, que ce prince tenoit au courant de sa négociation, faisoit d'inutiles efforts pour le seconder d'une manière plus efficace que par les excommunications lancées contre les contradicteurs et les indulgences accordées aux partisans de la croisade. Aucune des puissances engagées ne tenoit ses promesses. Le saint-père, dans son embarras, voulut enrôler ces compagnies blanches dont nous avons parlé. Elles parurent se prêter à ses vues; mais, au moment décisif, ces brigands déclarèrent qu'ils n'abandonneroient pas la *chambre* pour s'embarquer. C'est ainsi qu'ils appeloient le sol français qu'ils ravageoient, le regardant comme une propriété dont ils pouvoient disposer à leur gré. Comme le comtat n'étoit pas distinct à leurs yeux de ce sol au milieu duquel il se trouvoit, ils y faisoient des excursions qui, en donnant au pape Urbain un intérêt direct

à leur départ, augmentoient la chaleur de son zèle. Son éloquence fut sans effet; il falloit s'embarquer, et les compagnies blanches avoient pour la mer une répugnance invincible. Le saint-père ne put détacher que quelques Anglais, qu'il envoya rejoindre Lusignan. Celui-ci étoit au moment de mettre à la voile, toujours réduit aux secours que lui donnoit l'état de l'Europe qui devoit moins qu'un autre lui en accorder, parce qu'il calculoit mieux qu'un autre. La flotte portoit une armée de dix mille hommes d'infanterie et de quatorze cents chevaux, en y comprenant le contingent du roi de Chypre et le détachement que le grand-maître de Rhodes mit à la disposition de ce prince. On ne connoissoit pas le but réel de cet armement, et même on étoit loin de le soupçonner, parce que, dans les conjectures auxquelles il donnoit lieu, l'on cherchoit un but raisonnable et plausible. Conséquemment on croyoit qu'on avoit l'intention d'affranchir les mers de la Grèce de la piraterie des Turcs. Ce ne fut qu'au moment du départ que Lusignan déclara que la conquête de l'Egypte étoit l'objet de l'expédition, c'est-à-dire qu'il comptoit, avec dix mille hommes, tenter une entreprise dans laquelle avoient jusqu'alors échoué à huit [a] reprises différentes les forces de toutes les puissances réunies de l'Europe. La traversée se fit rapidement et sans obstacle, et le 2 octobre 1365 la flotte parut devant Alexandrie. A sa vue les habitans et les troupes du soudan, qui n'étoient en guerre avec aucune puissance, accoururent sur le rivage, sans aucun soupçon, et cédant à un mouvement de curiosité. En voyant les croisés débarquer et se ranger en ordre de bataille, ils reculent bientôt, et rentrent

[a] La huitième et dernière croisade est la seconde de saint Louis, entreprise en 1268. Si l'ardeur d'un zèle infatigable, des démarches multipliées, des fatigues infinies, des sacrifices sans nombre, pouvoient suppléer aux résultats, Lusignan auroit droit de se plaindre de l'histoire, et de réclamer la neuvième place pour sa petite tentative.

dans la ville. Lusignan ordonnoit un assaut lorsqu'il apprit que la population s'étoit réfugiée derrière un large canal et dans une position inexpugnable.

Maître d'Alexandrie, il rassemble les principaux officiers pour les consulter sur les opérations ultérieures de la campagne et sur la marche que l'on devoit tenir; mais il voit avec douleur que personne ne partage son espoir. Tout le conseil fut d'avis, à l'unanimité, de se rembarquer. Il étoit impossible de conserver la ville, dont la possession sans celle du pays ne seroit d'ailleurs d'aucune utilité : on ne pouvoit, sans extravagance, s'aventurer en si petit nombre dans une contrée populeuse, ennemie, où, dans un instant, le sultan auroit une armée redoutable. En conséquence il falloit piller Alexandrie et mettre à la voile. Telle fut l'opinion du conseil. Lusignan, qui voyoit dans un horizon rapproché la conquête de la Palestine, la délivrance des lieux saints, que la piété, l'espérance et l'amour de la gloire rendoient possible, et peut être même facile à ses yeux, éprouva la plus vive indignation, et ne la dissimula point. Ne ménageant pas ses expressions, il leur adressa des reproches sanglans, les traitant de lâches, les accusant d'être indifférens pour la religion autant qu'insensibles à l'honneur. Mais ses efforts furent inutiles; l'enthousiasme qu'il avoit inspiré s'étoit évanoui; les Vénitiens voyoient les choses comme elles étoient; leur prudence accoutumée reprenoit le dessus, et la réflexion leur montrant que cette entreprise alloit les brouiller avec le soudan, l'habitude du calcul leur fit conclure qu'il falloit au moins tirer de cette faute tout le parti possible. Il n'y en avoit point d'autre que le pillage d'Alexandrie. Toute l'éloquence d'un preux chevalier ne causa pas la moindre émotion, et trouva dans l'intérêt un écueil contre lequel elle se brisa. Après avoir pillé la ville pendant quatre jours, les croisés se rembarquèrent, retournant les uns à Venise et les autres à

Rhodes, et tous chargés de butin. L'histoire garde sur le sort de Lusignan un injuste silence, et nous verrons qu'elle ne doit le rompre que lorsqu'il eût mieux valu, pour la mémoire de ce roi, qu'elle le condamnât à l'oubli. Il est probable que, lorsque les croisés abandonnèrent Alexandrie, il revint dans ses états. Examinons maintenant les suites qu'eut cette entreprise téméraire pour Paléologue et l'empire grec, dont l'existence ou la ruine dépendent à l'avenir de l'affoiblissement ou des progrès de la puissance ottomane.

An. 1370-1373. Cette hostilité gratuite et mal combinée mit le soudan d'Egypte en colère contre les Vénitiens. Il fit confisquer toutes leurs marchandises, et jeter dans les fers tous les marchands. La république fut obligée de lui envoyer des ambassadeurs pour lui faire des excuses, et, ce qui parvenoit mieux au but, lui offrir de riches présens. Amurat eut l'éveil; mais, quand il connut et les efforts faits par le pape et les résultats, il poursuivit sans inquiétudes l'exécution de ses projets. La foiblesse des Grecs, trahie par cette croisade, rendit les généraux turcs plus hardis. Ils envahirent l'Albanie, qu'ils dépeuplèrent, enlevant les femmes pour les sérails, les jeunes gens pour le recrutement des janissaires, les hommes pour en faire des esclaves ou les vendre. La cour de Constantinople, appréciant à leur valeur les secours qu'elle attendoit du roi de Chypre et des Vénitiens, quoiqu'elle n'eût rien fait pour les seconder, n'avoit plus à perdre que l'espérance. L'empereur cherchoit de tous côtés des alliés; n'essuyoit que des refus, mendioit des secours, et ne trouvoit que le mépris ou la pitié. Il se préparoit de nouveaux affronts. L'invasion croissant rapidement, et la capitale étant sur le point d'être isolée, Paléologue adressa au pape les plus instantes prières. Urbain étoit lui-même dans une situation critique. Le sultan d'Egypte, qu'on venoit de faire sortir avec tant d'imprudence de son inaction, menaçoit à la fois et le royaume

de Lusignan et l'île de Rhodes. Le roi de Chypre imploroit le saint-père, qui, n'ayant que des conseils à sa disposition, lui donna celui de se réconcilier avec le sultan. Il défendit en même temps aux Génois, aux Vénitiens, aux Aragonois de faire le commerce avec les Sarrasins; défense qui, si elle eût été observée, eût fait moins de tort à ceux-ci qu'aux autres, et ne pouvoit produire aucun avantage à Lusignan. Quant à Paléologue, le pape lui répondit par des reproches sur ce qu'il n'avoit point consommé la réunion des deux églises; il lui présenta cette circonstance comme la seule cause du peu d'intérêt que les rois chrétiens prenoient à son sort, et finit par lui déclarer que la durée de cette indifférence seroit en raison de celle de sa séparation de l'Eglise. C'étoit depuis long-temps un protocole banal entre les empereurs de Constantinople et les papes. Quand les premiers demandoient des secours aux seconds, ceux-ci faisoient dépendre ces secours de leur réunion; ceux-là promettoient tout, dans l'intention de ne rien tenir; chacun s'engageoit sans pouvoir remplir son engagement; car le pape ne disposoit pas plus des rois de l'Europe que l'empereur n'entraînoit avec lui l'église grecque dans les démarches qu'il auroit faites. Paléologue alla plus loin que ses prédécesseurs, et ne reçut, comme on le verra, que des humiliations pour prix de ses sacrifices. On est étonné de voir dans le nombre de ceux qui avoient de l'influence sur le saint-père, et se mêloient de lui donner des conseils, et de parler théologie avec le souverain pontife, l'amant de Laure, le célèbre Pétrarque. Urbain étoit l'objet de ses reproches, parce qu'il préféroit le séjour d'Avignon à celui de Rome. Pétrarque avoit passé sa jeunesse dans la première de ces deux villes : c'est là qu'il éprouva cette passion qui fit le malheur de sa vie. Vaucluse avoit pour lui des charmes irrésistibles. Il s'en éloignoit pour y revenir, et ce ne fut que par un effet extraordinaire de

sa raison qu'il abandonna ce pays : peut-être même n'y revint-il plus que parce que l'insensible Laure avoit cessé d'exister. Il trouvoit mauvais qu'Urbain habitât Avignon, et le pressoit de revenir dans la capitale du monde chrétien. Il lui reprochoit encore sa conduite envers les Grecs, prétendant qu'il devoit les contraindre par la force des armes à se réunir à l'église romaine, s'ils refusoient de le faire de bonne grâce, ou les subjuguer comme des infidèles. Son opinion étoit que les Grecs avoient les Latins en horreur. Il citoit plusieurs traits qui le prouvoient en effet.

Sur ces entrefaites, la fortune, qui sembloit se jouer de Paléologue, rendit l'espérance à ce prince par un de ces événemens inattendus, dont il ne sut pas profiter pour le rétablissement de ses affaires. Amédée, comte de Savoie, son parent, auquel il ne songeoit pas, et dont il n'avoit pas, dans sa détresse, imploré l'assistance, attaque Gallipoli, la prend de vive force, en chasse les Turcs, et la remet à Paléologue. Amurat, qui savoit que ce prince étoit dans l'impossibilité de s'en emparer, et qu'elle ne pouvoit être possédée que par les Grecs ou les Ottomans, n'ayant rien à craindre des premiers, ne prit point de précautions contre les autres puissances. La sécurité dans laquelle il étoit, la certitude qu'il croyoit avoir sur la possession de cette ville l'avoient déterminé à en faire un entrepôt ou magasin général où venoient se rendre toutes les dépouilles enlevées aux ennemis : de manière que la prise de Gallipoli pouvoit avoir les résultats les plus avantageux pour l'empereur, s'il savoit en profiter. Il rentroit sans coup férir dans un port commode et sûr, qui facilitoit aux Turcs leur passage en Europe. Les richesses qu'il y trouvoit pouvoient lui donner le moyen d'armer contre celui qui menaçoit d'engloutir l'empire. Mais la destinée de Paléologue étoit d'aimer mieux vivre d'aumônes que de travail. Il n'avoit aucune confiance en lui-

même, et ne songeoit uniquement qu'à demander des secours aux autres. On doit, sur cet article, lui rendre la justice de convenir qu'il ne négligea rien pour en obtenir; et s'il s'étoit donné, pour s'en passer, autant de peine, il auroit beaucoup mieux fait, puisque de tant de démarches il ne retira que de l'ignominie, et précipita plutôt qu'il ne retarda la chute du trône.

Nous arrivons à l'époque où ce prince sortit de sa capitale pour aller d'une cour à l'autre implorer une stérile pitié. Louis, roi des Hongrois, avoit conquis en partie le royaume des Bulgares, et tenoit en sa puissance Strastismire leur chef. Amurat s'étant précédemment emparé des autres places, les deux conquérans étoient voisins, ayant chacun, avec la moitié du pays, l'envie d'avoir le tout. Les princes chrétiens pouvoient tirer parti de cette situation en agissant de concert avec Paléologue. Le pape, qui ne voyoit dans l'accroissement des Turcs que les atteintes portées à la religion, avoit un intérêt plus direct que les rois de l'Europe. Ce pontife, jugeant l'occasion favorable, propose au roi de Hongrie de déclarer la guerre aux musulmans, et, pour flatter ce prince, lui offre le titre de chef de la croisade qu'il comptoit former entre ces barbares, afin de les faire rentrer dans leurs anciennes limites : projet fort louable en soi-même, mais de difficile exécution. Louis, sensible à l'honneur que lui faisoit le saint-père, et voulant lui témoigner sa reconnoissance, répond qu'il accepte, mais à condition que l'empereur de Constantinople ramèneroit ses sujets dans la communion romaine, en leur donnant l'exemple, déclarant qu'il ne veut point se battre pour des schismatiques. Dès que Paléologue est averti de ce qui se passe, il part de Constantinople avec quelques seigneurs de sa cour, dans l'intention d'aller trouver le roi de Hongrie, qui résidoit à Bude, capitale de ses états. Il arrive après une marche pénible et fatigante, et se présente aussitôt devant ce

prince sans s'être fait annoncer. Il lui jure qu'il est déterminé à rentrer avec sa famille et ses sujets dans le sein de l'église romaine; il fait voir ensuite à ce roi combien sa cause leur étoit commune à tous les deux, et même combien seroit funeste aux princes catholiques la chute du trône de Constantinople, si elle devoit être le résultat de la lutte entre les Turcs et les Grecs. Paléologue mit dans ses intérêts la reine Elisabeth de Bosnie, dont les possessions, plus rapprochées des musulmans victorieux, étoient plus exposées encore que la Hongrie. Louis dépêche sur-le-champ au pape un ambassadeur pour instruire le saint-père de la démarche de Paléologue et de l'engagement qu'il venoit de contracter. Avant son départ de Constantinople, ce prince avoit envoyé des députés au souverain pontife, pour lui faire part de la ferme résolution dans laquelle il étoit de réunir les deux églises. Urbain, pour faire cesser les plaintes causées par la préférence qu'il donnoit à la ville d'Avignon, revenoit alors à Rome. L'ambassade de Paléologue rencontre le saint-père à Viterbe, au moment de son passage. Elle étoit formée de huit personnages de distinction, à la tête desquels on voyoit Amédée, comte de Savoie, cousin de Paléologue, à qui il venoit de rendre un service important, en lui remettant Gallipoli. Ils annoncèrent au pape que l'empereur devoit venir au printemps suivant faire abjuration entre ses mains. Urbain s'occupa de bonne foi des mesures qui dépendoient de lui pour consommer cette réunion si souvent tentée, autant de fois manquée, et dont le projet devoit arriver jusqu'à nous sans exécution. Ce pontife invita Jeanne, reine de Naples et de Sicile, à favoriser la traversée de Paléologue, à le protéger contre les pirates musulmans, enfin à le bien recevoir. Le saint-père fit voir le prix qu'il attachoit à la réunion par toutes les peines qu'il se donna. Il entama même une négociation délicate, parce que c'étoit une affaire d'amour-

propre. Philippe, prince de Tarente, héritier par sa mère de Baudouin, que Michel Paléologue avoit chassé de Constantinople, prenoit toujours le titre d'empereur des Grecs. Continuer de le porter pendant le séjour du prince, c'étoit manquer aux convenances. Plusieurs seigneurs portoient pareillement les titres de provinces qui faisoient partie de l'empire grec ; et quoique, grâces au sultan, elles n'appartinssent plus même à Paléologue, c'eût été lui faire injure que d'en prendre le titre en sa présence. Enfin des brefs expédiés aux personnages les plus notables de la cour impériale, à l'impératrice Hélène, à ses enfans, et même à Cantacuzène, qui de sa retraite pouvoit avoir de l'influence sur le clergé grec, prouvèrent le zèle d'Urbain. Il écrivit même aux trois patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et de Jérusalem, enfin au peuple de la capitale. L'empereur étoit retourné dans cette ville plein d'espoir, et ne doutant point de la fidélité du roi de Hongrie à remplir ses promesses. Mais ce prince n'avoit plus le même intérêt à les tenir. Il venoit de faire la paix avec le roi des Bulgares, et de lui restituer son trône. La difficulté de le défendre contre Amurat sans le secours des princes de l'Europe, et la division qui régnoit entre ces princes rendant ces secours au moins incertains, Louis crut qu'il étoit plus prudent de veiller à la sûreté de ses états.

Paléologue, désespéré de voir ses espérances ainsi renversées, chercha des consolations dans les plaisirs, et se plongea dans la débauche. Pendant qu'il s'oublioit ainsi, le sultan continuoit ses conquêtes. Quand il s'emparoit d'une ville dont la conservation eût exigé une garnison nombreuse, on ne lui eût apporté que peu d'avantages, il la faisoit raser de fond en comble. C'est ainsi que la ville de Peïchiar fut traitée. Amurat n'en agit pas de même avec les habitans d'une autre ville

située entre Andrinople et la capitale de l'empire, et près de cette dernière. Ses jardins magnifiques l'avoient fait choisir par les empereurs grecs pour lieu de plaisance. Paléologue, plus sensible à cette perte qu'à celle d'une province, sort précipitamment de Constantinople, et se rend à Rome pour s'y mettre à la disposition du pape, en attendant qu'il reconnût Amurat pour arbitre de ses destinées, si le saint-père ne pouvoit l'être. Urbain le reçut avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive, et le combla d'honneurs. Pour ne plus laisser de doutes sur la sincérité de sa conversion, Paléologue provoqua de lui-même l'indication du jour où il feroit publiquement sa profession de foi ; mais il ne prouva par là que la dure extrémité à laquelle il étoit réduit. Le pape fixa le jour de la cérémonie au 18 octobre 1369, et donna des ordres pour qu'elle se fît avec pompe. L'empereur, assisté de quatre cardinaux et de son beau-frère Gatéluzio, prince de Lemnos, déclara dans l'église du Saint-Esprit qu'il croyoit que la troisième personne de la sainte Trinité procédoit du père et du fils ; que l'église romaine est au-dessus des autres églises du monde chrétien ; qu'elle avoit le droit de décider de toutes les questions concernant la foi ; qu'on devoit en appeler à son autorité quand il s'élevoit des discussions sur les matières ecclésiastiques. Paléologue alloit bien au-delà de ce qu'on avoit attendu de lui : il consacroit ainsi les prétentions de la cour de Rome, contestées par l'église gallicane. Il remit ensuite au saint-père sa déclaration signée de sa main avec de l'encre violette, et scellée d'un sceau d'or. Il reçut en échange de la part des cardinaux le baiser de paix, et fut traité comme un enfant rentré dans le sein de l'église catholique. Mais cela ne suffisoit point, et Paléologue devoit avaler le calice jusqu'à la lie.

Rome, depuis long-temps, ne voyoit plus d'empe-

reurs venir baisser devant son évêque un front humilié [a]. Le pape, voulant profiter de l'occasion pour se procurer dans toute sa plénitude la jouissance de ce spectacle, et le donner aux autres, exigea du prince une seconde représentation trois jours après la première, en prenant toutes les mesures pour qu'elle se fît avec toute la solennité possible. A l'entrée de l'église de Saint-Pierre on plaça sur le haut des degrés un trône sur lequel le pontife devoit s'asseoir. Le sacré collége et tous les évêques furent convoqués. Urbain marche à leur tête, revêtu de ses habits pontificaux : le cortége s'avance processionnellement vers la basilique. Quand le souverain pontife est placé, l'empereur paroît, s'agenouille trois fois, se prosterne aux pieds du saint-père, et répète sa déclaration à haute et intelligible voix. Pour le réconcilier une seconde fois avec l'Eglise, il lui donne successivement à baiser ses pieds, sa main et sa joue, le relève et l'introduit dans le temple où la messe et le *te Deum* terminèrent cette cérémonie, à la suite de laquelle Urbain traita son prosélyte dans un banquet magnifique [b].

Le saint-père tâcha, mais en vain, de ranimer le zèle des princes chrétiens. Il n'éprouva que des refus ou des réponses évasives de la part de leurs ambassadeurs. Il fut réduit à permettre qu'on entamât une négociation avec un brigand anglais nommé Hawkwood, chef

[a] Charles IV, empereur d'Allemagne, étoit venu deux fois à Rome; la première en 1354, sous le pontificat d'Innocent VI, et la seconde sous celui d'Urbain, et peu de temps avant Paléologue. Le même pape reçut ainsi dans la même année *les deux fantômes d'empereurs qui représentoient la majesté de Constantin et celle de Charlemagne*. Les historiens ont remarqué qu'Urbain accorda quelque préférence à l'empereur d'Occident. Par exemple, le privilége de chanter l'évangile en qualité de diacre, qui fut refusé à Paléologue. L'auteur de la vie d'Urbain dit, en parlant de ce prince, qu'il fut reçu *paulò minùs quàm si fuisset imperator Romanorum,* quoiqu'on lui rendît son titre d'empereur des Grecs, que depuis longtemps les Latins refusoient aux souverains de Constantinople.

[b] C'est ce qui fit dire que l'empereur n'avoit retiré de tant d'humiliation *qu'un dîner*.

d'une des bandes des compagnies blanches, qui étoit passé en Italie, vendoit ses services et dévastoit le territoire du saint-père, mal défendu par des excommunications. La négociation échoua : l'aventurier préféra l'Italie à la Grèce, et fit bien, puisque, après vingt-deux victoires, il fut fait général des Florentins[a]. Malgré le prix qu'attachoit Paléologue à l'enrôlement de cet Anglois, il se vit contraint d'y renoncer et de prendre la route de Constantinople. De plus grandes humiliations lui étoient réservées. En se rendant à Rome, il étoit passé par Venise, occupée alors du soin de faire rentrer dans le devoir les habitans de Trieste, qui avoient secoué le joug de la république. Les Vénitiens, croyant que ce prince n'alloit point trouver le pape sans avoir la certitude de recevoir de puissans secours des rois de l'Europe, lui firent une fastueuse réception; et, bien persuadés que c'étoit placer son argent à gros intérêts que de le prêter à un empereur pour lequel l'Europe ne pouvoit se dispenser de prendre fait et cause, ils crurent pouvoir sans risque lui avancer les sommes dont il avoit besoin. Comblé d'honneurs en partant de Venise, il fut reçu froidement au retour. On savoit que le pape ne lui donnoit aucun secours, que les souverains éludoient les demandes du souverain pontife; que même des brigands, qui n'avoient en perspective qu'un supplice ignominieux, refusoient de suivre ce prince, tant sa cause paroissoit désespérée : c'en étoit beaucoup plus qu'il ne falloit pour inspirer à des usuriers avides des inquiétudes fondées sur la sûreté de leurs créances. Ils s'adressèrent à leur gouvernement; et comme les lois étoient positives, les dispositions pénales clairement énoncées, aucune exception n'étant faite pour les empereurs, empruntant eux-mêmes, les autorités signifièrent à Paléologue qu'il ne pouvoit sortir de la ville

[a] Les Italiens l'appeloient *Acuto*. Il mourut en 1394. *Voy.* Muratori, Annal. tome 12.

avant de s'être acquitté. L'on vit le spectacle tout nouveau d'un empereur consigné pour dettes. Il pressa son fils Andronic d'épuiser toutes les ressources pour le délivrer. Il lui donnoit l'ordre de prendre sur les biens ecclésiastiques les sommes nécessaires, si les coffres de l'état n'en contenoient pas de suffisantes. Andronic, qui prenoit goût à l'autorité souveraine que son père lui avoit confiée à son départ, et qui ne désiroit nullement son retour, se réjouissoit de la captivité de Paléologue. Il éluda sa demande, et ne répondit rien de satisfaisant. Le trésor étoit vide, et n'offroit aucune ressource ; le clergé, mécontent, murmuroit au lieu de faire des sacrifices. Telles étoient les réponses d'Andronic. Manuel, son frère, indigné de sa conduite, lui en fit des reproches amers, vendit ce qu'il avoit, engagea les propriétés dont la vente auroit exigé trop de délai, partit en hâte pour Venise, et vint apporter lui-même les sommes qu'il avoit recueillies pour la délivrance de son père et s'offrir pour rester en otage à sa place, si les créanciers l'exigeoient. Par ce trait de piété filiale, au mérite duquel ajoutoit l'indifférence d'Andronic, Manuel gagna la tendresse de Paléologue, qui conserva pour son fils aîné un juste ressentiment.

Libre de sortir de Venise, l'empereur revint à Rome faire de nouvelles tentatives auprès du pape, qui lui confia le dénûment dans lequel il se trouvoit lui-même et le délabrement du patrimoine de saint Pierre, causé par le schisme d'Avignon. Il lui fit voir qu'il avoit annoncé à tous les souverains de l'Europe sa conversion, en leur recommandant de le considérer comme un prince catholique, et de le secourir contre les infidèles. Paléologue ne recueillit d'autre fruit de tant d'humiliations, de contrariétés, et d'un voyage long, coûteux et fatigant, que la bénédiction du saint-père, et une petite chapelle, dont Urbain lui fit présent, à condition que la messe ne

seroit jamais célébrée que par un prêtre latin [a]. Telles furent les ressources avec lesquelles il rentra dans Constantinople pour combattre Amurat, *réduit*, suivant l'énergique expression de Gibbon, *à la misérable espérance de n'être que le dernier dévoré par ce sauvage.* Pour comble de malheur, ce prince, abandonné par les rois du continent européen, trahi indignement par son fils, ruiné par son voyage, humilié tant de fois, perdit le seul prince sur lequel il put compter, à cause de la conformité de leurs situations. C'étoit Pierre de Lusignan, qui ne sut point lutter avec honneur jusqu'à la fin contre sa destinée. L'ingratitude de son premier ministre, qui, pour reconnoître les bienfaits dont il l'avoit comblé, séduisit Eléonore d'Aragon, reine de Chypre, affecta trop vivement l'époux de cette princesse. Il intenta un procès criminel à ce ministre. Mais celui-ci corrompit les juges, et fit proclamer juridiquement son innocence. Lusignan ne sut point contenir sa fureur. Il s'abandonna même aux transports les plus frénétiques, insultant publiquement les femmes et commettant mille excès, auxquels on n'a trouvé d'excuse qu'en supposant une aliénation mentale. Devenu tout à coup un tyran injuste, cruel, capricieux, condamnant à mort sans raison, il imposa un joug tellement odieux, qu'on eut recours au meurtre pour s'en affranchir. Lusignan fut assassiné dans une émeute, suivant les uns, et, selon d'autres, par son oncle, le prince de Galilée. Sans la dernière année de sa vie, qui ternit l'éclat des précédentes, il auroit été cité comme un

[a] Au lieu d'une chapelle, le pape, suivant Ducange, donna seulement le privilége d'avoir un autel portatif, et fixe la date de ce privilége au 13 février 1370. Les Grecs, pour dire la messe, ne se servent point de pierre d'autel, mais d'un cuir, d'un linge, ou d'un morceau d'étoffe consacré pour cet effet, qu'ils appellent *antiminsion*. Telle est l'explication que donne le continuateur de Fleury. (Hist. ecclés. t. 20.) Si la chapelle se trouve réduite au privilége d'avoir une pierre, il faut avouer que le pape ne se ruina pas en présens.

modèle de loyauté, de bravoure, et de toutes les vertus chevaleresques. Sa mort fit avorter un projet qui auroit peut-être été de quelque utilité pour Paléologue, et, suivant les circonstances, pouvoit recevoir un développement, une importance telle, que le salut de l'empire en eût été le résultat. De tous les princes chrétiens, les seuls qui ressentissent immédiatement les effets des progrès des Turcs étoient Paléologue et Lusignan, parce que leur couronnne étoit compromise, et leur trône menacé d'une chute prompte et presque inévitable. Les autres rois n'éprouvoient de l'invasion des musulmans qu'une influence indirecte, qui pouvoit s'accroître, il est vrai, et devenir menaçante, mais dans un avenir plus ou moins éloigné : conséquemment elle étoit moins sentie, moins prévue, tandis que l'empereur grec et le roi de Chypre n'avoient pas un moment à perdre. Aucun des deux ne pouvoit lutter contre Amurat ; tous deux subissoient le joug de la nécessité avec cette différence que l'un auroit pu le prévoir, et peut-être le prévenir, tandis qu'il n'avoit pas dépendu de l'autre de l'éviter par le peu d'étendue qu'avoit le royaume de Chypre. Réduits tous les deux à chercher des alliés et des secours, ils tinrent une conduite d'après laquelle on peut les juger. Lusignan, tirant parti de ses ressources, les prépara avant de se rendre dans les cours de l'Europe. Il fit tout ce qu'il lui étoit possible de faire, tout ce que lui dictoient le courage et la prudence. Paléologue, en qui ces deux qualités manquoient essentiellement, ne paroît pas même avoir eu l'idée de faire usage de ses ressources, quoiqu'il en eût encore trouvé dans Constantinople et ce qui restoit de l'empire lorsqu'il n'eût plus de concurrent au trône. Il auroit fallu l'enthousiasme et l'énergie de Lusignan pour ranimer les Grecs. Etranger à ces sentimens, qu'il ne pouvoit conséquemment inspirer à son peuple, l'empereur ne songea qu'à recourir aux autres, et ne prit conseil que

de la peur, qui ne calcule pas. De là ce voyage honteux, cette abjuration, que le motif rendoit humiliante et qui lui attira le mépris des Grecs. Affligé de l'indifférence des rois de l'Europe et du peu de succès de l'intervention du pape, mais ne se livrant point au désespoir, Lusignan, de retour en Chypre, examina sa position et calcula ce qui lui restoit à faire. Il avoit à sa cour les ambassadeurs de deux puissances maritimes, presque toujours en guerre l'une contre l'autre. Une fois liées entre elles et réunies contre un ennemi commun, elles devenoient maîtresses des mers de la Grèce, en chassoient les Turcs, anéantissoient sa marine, séparoient ses possessions d'Asie de celles de l'Europe, inquiétoient sans cesse les unes et les autres sur une immense étendue de côtes, et Constantinople pouvoit être sauvée. Lusignan s'attacha donc à réconcilier Gênes et Venise pour les faire concourir à ce but. Il y parvenoit, lorsque sa mort fit avorter ce projet important dont il étoit l'âme, et qui demandoit beaucoup d'adresse, une vigilance et des soins continuels pour ménager deux républiques également ombrageuses, faire taire leurs prétentions respectives, et donner à l'intérêt de chacune un objet commun.

Le couronnement du successeur de Lusignan fut, entre les deux états, une cause de discorde qui renouvela les anciennes haines en les envenimant, rendit la paix impossible entre les deux républiques, et mit pendant long-temps le trouble dans le royaume de Chypre. Ces effets, graves, furent produits par une petite cause, le droit de préséance entre le consul de Venise et celui de Gênes, chacun des deux prétendant au premier rang et passer avant l'autre. Le sang coula : les Cypriotes se réunirent aux Vénitiens contre les Génois : ceux-ci firent le roi prisonnier, et l'obligèrent à leur donner pour sa rançon la ville la plus commerçante de l'île, dont ils jouirent pendant long-temps. Cet événement détruisit

entièrement l'espoir que Paléologue conservoit encore de voir (parce que Lusignan le lui avoit inspiré) les deux républiques s'armer pour sa défense. Incapable d'une détermination généreuse, se voyant abandonné des princes chrétiens, piqué d'avoir fait inutilement tant de sacrifices, n'ayant rien à perdre en considération, voulant conserver Constantinople à tout prix, il conclut avec Amurat un traité honteux par lequel, se mettant à sa discrétion, il se reconnut son vassal, à condition que le sultan le laisseroit jouir en paix de la capitale. A cette nouvelle, Urbain, navré de douleur, indigné contre les rois de l'Europe, qui laissoient flétrir ainsi la couronne d'un prince chrétien, fit auprès d'eux de nouveaux efforts; mais la mort le surprit dans ses négociations à la fin de 1370. Son successeur, Grégoire XI, héritant de ses intentions et de ses projets, montra le même zèle, sans être plus heureux. Urbain avoit senti que, pour obtenir des résultats contre les Turcs, il falloit établir entre les rois de France et d'Angleterre une paix solide, parce que ces deux puissances ne pouvoient se faire la guerre sans entraîner nécessairement toutes les autres dans leurs querelles. En conséquence, ses démarches, lorsqu'il mourut, tendoient à cette réconciliation, et il méditoit un voyage pour visiter ces deux rois. Grégoire, à son tour, continua l'ouvrage commencé par son prédécesseur, espérant engager les deux nations rivales à se réunir contre les infidèles. Ceux-ci menaçoient la Sicile. S'ils l'eussent envahie, l'Italie auroit couru des risques. Le pape fit valoir de son mieux, mais en vain, ces considérations. Il ne put rien obtenir. Les Génois, à qui la proximité du danger inspiroit des inquiétudes fondées, équipèrent une flotte nombreuse et bien armée, capable de repousser les Turcs, mais non de prendre contre eux l'offensive, à moins d'être secondée. Grégoire, n'éprouvant que des refus, eut recours au grand-maître de Rhodes. Il avoit sur cet ordre

militaire et religieux une influence directe. A sa recommandation, Smyrne, principal rempart des chrétiens du côté de l'Asie, fut mise en état de résister aux musulmans. Le saint-père se donna beaucoup de mouvement pour arrêter les progrès de ces conquérans; il indiqua même un congrès. Son zèle méritoit d'être mieux récompensé; mais il vivoit dans un temps où le zèle ne suffisoit plus, parce que les papes commençoient à perdre de leur autorité. Tous les princes chrétiens furent invités à envoyer au congrès leurs ambassadeurs pour se concerter avec les légats du saint-père sur les moyens d'arrêter la marche victorieuse des Turcs.

Paléologue ne fut point oublié dans cette convocation: le pape lui prêcha la patience, et lui fit une exhortation qui, d'après la situation de cet empereur, avoit presque l'air d'une insulte. C'étoit de tenir Amurat en échec. Celui-ci, fort tranquille sur les moyens de son vassal, voulut punir le roi de Hongrie des intentions hostiles qu'il avoit précédemment fait paroître contre lui. Ce royaume étoit à sa convenance. Il en projeta l'invasion. Dans ce dessein, il conclut un traité d'alliance avec les Tartares pour combiner une double attaque contre les Hongrois. L'une devoit avoir lieu par la Moldavie, tandis que le sultan entreroit par le côté opposé. Louis, alarmé, sollicita du secours. Le pape lui permit de faire prêcher une croisade: permission dont usoit pour son compte et sans résultat le souverain pontife. Grégoire ajoutoit à cette faveur des instructions pour le plan de campagne et la marche des croisés comme si l'armée eût été prête. Il fit en même temps un appel aux princes de l'Europe pour les engager à faire passer des troupes au roi de Hongrie. Il insista plus particulièrement auprès de Charles VI, qui s'étoit montré docile aux deux derniers papes; mais il n'avoit pas besoin de celui-ci. Ce prince répondit qu'il ne vouloit point hasarder sa couronne pour sauver celle de Paléo-

logue; que deux empires étoient inutiles; qu'il falloit réunir celui des Grecs à l'empire des Latins; enfin que, les croisades ayant toujours été funestes à l'Europe dans des temps où l'ennemi qu'on avoit à combattre étoit moins redoutable, c'étoit une folle témérité que d'en essayer encore. De son côté Paléologue envoyoit dans les différentes cours de l'Europe des ambassades solennelles composées des personnages les plus recommandables. Dans le nombre étoit Jean Lascaris, de la même famille que les princes de ce nom. Il se présenta devant Charles v, trop sage pour dégarnir son royaume de troupes. Les ambassadeurs n'oublièrent pas dans leur tournée Philippe de Tarente, qui portoit le titre d'empereur de Constantinople, et qui, s'il avoit eu les moyens d'ajouter la possession au titre, ne les auroit probablement pas employés pour d'autres que pour lui. Les ambassadeurs n'obtinrent que des promesses, des regrets, de la pitié. L'histoire ne parle plus du projet d'Amurat, et l'on ignore ce qui le lui fit abandonner. Son vassal, dont la conduite devoit le surprendre, craignant de l'avoir mécontenté, lui fit les plus belles soumissions, renouvela l'engagement de le reconnoître pour son suzerain, lui fit passer comme otage un de ses enfans pour gage de sa fidélité, s'obligea volontairement à faire auprès du sultan le service militaire; se conduisant ainsi avec le Turc comme avec le pape, allant au-delà de ce qu'on auroit exigé. Soit qu'il craignît que ce traité honteux n'indisposât le saint-père, et qu'il espérât encore des secours de ce côté, soit qu'il eût l'intention de lui faire des reproches, il lui dépêcha l'un de ses officiers pour se justifier, en rejetant sur l'abandon dans lequel on le laissoit la nécessité dont il subissoit la rigoureuse loi. Grégoire répliqua par d'autres reproches sur ce que Paléologue ne garantissoit pas des persécutions ceux qui s'étoient réunis à l'église romaine, comme si ce prince étoit maître chez lui.

An. 1374-1375. Il venoit de s'associer Manuel, son second fils, du consentement des Grecs et malgré les droits d'Andronic. Il crut devoir lui former une cour (quoique celle de Constantinople pesât déjà trop sur l'état), et lui donna Thessalonique. Toutes les places qui environnoient cette ville étoient possédées par les Turcs. Manuel voulut les en chasser. Phères, l'une des plus importantes, le tentoit plus que les autres. Il y entretint des intelligences et touchoit au moment d'y entrer, lorsque Amurat découvrit le complot. Furieux contre Manuel, le sultan ordonne à Karitine, le plus habile de ses généraux, de faire le siége de Thessalonique, et de lui amener mort ou vif le jeune prince. Celui-ci vouloit d'abord se défendre; mais, ayant appris que les habitans avoient l'intention de se rendre, il abandonna ce projet. Pour comble de malheur, Paléologue lui adressa une lettre pleine de reproches, et lui signifia de ne point paroître à Constantinople, parce qu'il n'y seroit pas reçu. Manuel n'eut rien de mieux à faire qu'à s'échapper de Thessalonique en trompant la vigilance des Turcs. Il y parvint, et se réfugia chez son oncle, le prince Gatéluzio. Mais, comme on savoit qu'Amurat étoit implacable dans ses vengeances, on força Manuel à sortir de Lesbos. Le prince, désespéré, prend le parti de se mettre à la discrétion du sultan : il part pour Andrinople et paroît en sa présence. Flatté de la confiance qu'il lui témoignoit, Amurat, dont cette démarche provoquoit la générosité, voulant justifier l'opinion que le prince avoit de lui, l'embrasse et lui pardonne. Mais il ne lui rendit plus Thessalonique, que l'imprudence de Manuel mit ainsi dans ses mains sans coup férir. Forcé de passer en Asie pour y apaiser de nouvelles révoltes, Amurat donna l'ordre à son vassal de l'y accompagner avec un détachement de ses propres troupes, et d'amener avec lui Manuel, son fils et son collègue. Paléologue obéit. Il fut obligé de laisser à son fils

Andronic le gouvernement de l'empire. Ce prince n'avoit pas vu sans jalousie la préférence que son père accordoit à Manuel, ni sans un vif ressentiment l'élévation de celui-ci sur le trône au mépris de ses droits, quoiqu'il eût mérité cette rigueur. Il attendoit l'occasion de se venger. Il crut la trouver dans l'absence de Paléologue. Amurat avoit pareillement confié toute son autorité sur les provinces conquises à son fils Contuze, le second de ses enfans. Il étoit de l'âge d'Andronic, et tous deux avoient le désir égal de jouir du pouvoir [a]. Ils se devinèrent mutuellement, s'entendirent, et résolurent de détrôner leurs pères. Ils se jurèrent de ne jamais s'abandonner, et de ne déposer les armes que lorsque le succès auroit couronné leur entreprise. Un pareil complot

[a] Quoique dans le récit de cette conspiration nous suivions Chalcocondyle et George Phranza, nous devons présenter les circonstances rapportées par Michel Ducas, qui vécut, ainsi que les deux autres, dans le même temps. Aucun des trois ne fut contemporain de Paléologue. Ducas est plus estimé, et passe pour être plus véridique que Chalcocondyle. Il suppose Andronic et Contuze liés dès l'enfance. Voici son récit : « Amurat et Paléologue « eurent chacun trois fils. Les princes « grecs s'appeloient Andronic, Ma- « nuel et Théodore; et les enfans du « sultan, Jacup, Contuze et Bajazet. « Andronic et Contuze étoient du « même âge, et l'on dit que, se di- « vertissant un jour ensemble, ils « conspirèrent chacun contre leur « père, et se promirent réciproque- « ment une fidélité inviolable lors- « que l'un seroit empereur, et l'autre « sultan. Amurat ayant été très-exac- « tement informé de la vérité de « cette conjuration, fit crever les « yeux à son fils Contuze, écrivit à « l'empereur Jean le sujet pour le- « quel il avoit usé d'une si étrange « sévérité; que son fils Andronic « étoit coupable du même crime, « et que, s'il ne le condamnoit au « même supplice, il lui déclareroit « la guerre. L'empereur Jean, soit « par timidité naturelle, soit par « une foiblesse d'esprit qui le ren- « doit incapable de faire autre chose « que de caresser les plus belles per- « sonnes de sa cour pour en corrom- « pre quelqu'une, ne se contenta « pas de faire crever les yeux à son « fils Andronic, mais les fit encore « crever à son petit-fils, bien que ce « ne fût qu'un enfant qui ne savoit « pas encore parler, et fit couronner « Manuel, son second fils, et dé- « clara Théodore despote de Lacé- « démone. » Hist. de Michel Ducas, chap. 12. D'autres historiens, entre autres le Vénitien Sagredo, donnent au fils d'Amurat le nom de *Saulex* au lieu de celui de *Contuze*. Nous préférons toujours le témoignage des Grecs, comme plus rapprochés de l'époque, et nous indiquons les différences.

exige dans l'exécution des mesures difficiles à concilier avec le secret, sans lequel il est découvert. La terreur qu'inspiroit Amurat le servit mieux que la fidélité. L'on savoit qu'il ne pardonnoit jamais. Epouvantés d'une entreprise aussi téméraire, les confidens de Contuze le trahirent, et contèrent tout au sultan, même ce qui concernoit Andronic. Amurat en instruisit Paléologue avec dureté, lui disant qu'il n'y avoit qu'un Grec qui pût concevoir un projet aussi coupable; qu'il étoit certain qu'Andronic avoit corrompu Contuze; qu'il n'étoit pas éloigné de le croire complice de son fils, et de penser que c'étoit pour écarter tout soupçon qu'il paroissoit devoir être une des victimes de la conspiration. Il termine par déclarer à l'empereur que le seul moyen de se justifier étoit de condamner son fils au supplice qui seroit infligé à Contuze, et qu'il falloit que ces deux princes subissent le même sort. Ces menaces n'étoient pas nécessaires pour déterminer Paléologue à faire le sacrifice d'un fils qu'il n'aimoit pas. Il apaisa le sultan par la soumission la plus servile, et le pria de désigner le châtiment d'Andronic. Ils traversèrent ensemble le Bosphore avec leurs troupes, et marchèrent contre les deux princes. Ceux-ci s'étoient retranchés dans un camp palissadé d'un côté, et qui, de l'autre, s'appuyoit sur la rivière, à peu de distance de Constantinople. Amurat, aussi bon politique qu'habile guerrier, voulut, avant d'en venir aux mains avec ses propres soldats, sonder leurs dispositions. En faisant pendant la nuit une reconnoissance, il rencontre près du fleuve une patrouille ennemie. Il n'hésite point à s'en faire connoître, et leur adresse des reproches. Il leur demande comment, après avoir combattu tant de fois sous ses drapeaux, ils tournoient contre lui leurs armes; quels sujets de plaintes il leur a donnés; quelle est la cause d'un si grand changement; il les exhorte à la lui confier, s'engageant à leur rendre justice; enfin il leur fait voir l'énormité

du crime dont ils se rendoient coupables en soutenant un fils révolté contre son père, et leur offre le pardon à condition qu'ils rentreront dans le devoir sous un bref délai, passé lequel, ils devoient s'attendre aux plus rigoureux traitemens. De retour au camp, les Turcs qui avoient rencontré le sultan communiquèrent à leurs camarades ses reproches et ses menaces. Ils produisirent leur effet. Dans les vingt-quatre heures presque tous les soldats abandonnèrent Contuze et passèrent dans le camp de son père. Le fils rebelle, au lieu de recourir à sa clémence, prend le parti d'aller se renfermer dans la ville de Didymotique, et de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, accompagné d'Andronic et d'un petit nombre de personnes fidèles. Amurat les suivit avec une telle rapidité, qu'il parut au moment où l'on fermoit les portes sur les deux fugitifs. Les habitans de Didymotique se défendirent avec ardeur, et soutinrent pendant quelques jours les assauts de l'armée du sultan. Mais, comme ils n'étoient point approvisionnés, on ne tarda pas à manquer de vivres. Pour éviter les horreurs de la famine, qui commençoit à se faire sentir, ils ouvrent les portes au vainqueur, et, comptant se faire un mérite d'une soumission forcée, ils livrent les deux princes, ne doutant point que le sultan ne se contentât de les avoir en sa possession. Mais ils étoient dans l'erreur. Le farouche Amurat commença par faire crever les yeux à son fils : ensuite il fit noyer la garnison entière, et condamna les rebelles à mort, en ordonnant que la sentence seroit exécutée par leurs pères. Ceux qui refusèrent d'être les bourreaux de leurs enfans furent égorgés après les avoir vu massacrer sous leurs yeux. Cet exemple terrible de la férocité d'Amurat contint les Grecs dans le devoir. Il renvoya Andronic à son père, qui, sans doute pour donner une preuve de son zèle et de sa lâche soumission, fit non-seulement crever les yeux de ce prince, mais condamna son fils, à peine

âgé de cinq ans, au même supplice. Plus humain que Paléologue, le bourreau fit l'opération de manière à ce que ces deux victimes ne fussent pas entièrement privées de la vue. Celle de l'enfant fut affoiblie : le père, en ne perdant qu'un œil, conserva l'espoir et la possibilité de se venger. Paléologue le fit enfermer dans la tour d'Anémas, avec sa femme et son fils. Grâces aux Génois de Galata, nous les verrons bientôt sortir.[a]

Les cruelles exécutions ordonnées par le sultan contribuoient à l'établissement de sa puissance dans les pays qu'il envahissoit, et secondoient la victoire en la faisant précéder et suivre de la terreur. Elles devoient donner l'éveil aux princes de l'Europe, dont l'intérêt étoit de se réunir pour éviter le sort de Paléologue, et mettre une barrière insurmontable entre eux et des barbares dont les mœurs et la religion offroient avec les leurs un contraste aussi choquant. Mais il n'en fut rien, le danger étant dans un avenir et dans un espace éloignés. Les Génois de Galata, qu'il menaçoit plus directement, parce qu'ils suivoient nécessairement le sort de Constantinople, firent des réflexions, eurent des inquiétudes, et les communiquèrent au sénat de leur république, qui résolut d'équiper une flotte asssez nombreuse pour garantir la colonie de l'attaque des Turcs. Cette mesure pouvoit suffire jusqu'à ce que la capitale eût cessé d'être au pouvoir des Grecs. Grégoire XI écrivit à l'archevêque de Gênes pour le féliciter du projet formé par la république, et mit vingt-cinq mille écus d'or à sa disposition pour contribuer à l'armement de la flotte. Ce pontife, qui ne perdoit pas de vue la réunion, et ne songeoit pas que, si

[a] Nous adoptons ici la version de Michel Ducas. D'autres historiens prétendent que ce fut Amurat qui donna l'ordre à Paléologue de mettre son fils en liberté. Mais l'usage que fit Andronic de cette liberté rend l'opinion de Ducas plus vraisemblable. Il devoit craindre Amurat qui, l'ayant fait sortir de prison dans cette hypothèse, auroit considéré comme une insulte personnelle l'abus que fit Andronic de sa liberté. De plus la conduite des Génois étoit motivée.

les Latins commençoient par aider les Grecs à repousser les Turcs, elle seroit plus facile, et surtout plus sincère, vouloit la faire passer avant tout. Paléologue, en faisant tout ce qu'il pouvoit et plus qu'il ne devoit, avoit perdu toute influence et tout crédit sur l'esprit de son peuple. C'etoit une déplorable maladresse que d'entretenir dans ce peuple, menacé par des conquérans, des germes de division quand il avoit besoin de la plus grande union pour résister, et de toute son énergie. C'est cependant la conduite que tint le pape; et ce n'est pas sans étonnement qu'on le vit à cette époque, et quand les Turcs avançoient comme un torrent dévastateur, envoyer en Arménie des frères prêcheurs pour discuter, encore moins sur le dogme de la procession du Saint-Esprit que sur la prééminence des papes. Ils s'arrêtèrent quelque temps à Constantinople, et disputèrent vivement avec les Grecs. Ils eurent une conférence avec Josaphat Christodule, qui se trouva dans cette capitale à leur passage. Dans la discussion, Cantacuzène leur dit « qu'il « croyoit que l'église romaine avoit la primauté sur « toutes les églises du monde, et qu'il exposeroit sa vie, « s'il étoit besoin, pour la défense de cette vérité »[a]. Le pape Grégoire, instruit de ce fait, écrivit à Cantacuzène une lettre qui a été conservée, et qui est en date du 28 janvier 1375. Après l'avoir félicité sur ce qu'il étoit dans les bons principes, le saint-père s'exprime ainsi : « *C'est « le refus de reconnoître cette primauté qui a causé la « division entre les Latins et les Grecs, et entretenu le « schisme.* Vous avez une grande réputation de prudence, « de gravité dans vos mœurs et de science, outre l'éclat « qui vous reste de la dignité impériale; c'est pourquoi « nous vous prions instamment de travailler de toutes « vos forces à l'union des églises, dont vous pouvez être « le principal promoteur; et nous aurions un grand

[a] Hist. ecclés. t. 20, liv. 97, p. 277.

« plaisir à vous voir et de traiter cette affaire avec vous, « si vous pouviez venir à Rome, où nous avons résolu « d'aller l'automne prochain ». Cette discussion, cette marche lente, méthodique et paisible, au milieu de l'incendie, pour arriver à la suprématie d'un évêque sur l'autre à la veille de la destruction évidente de l'un des deux, forment un trait remarquable, digne d'observation.

Amurat négocioit de son côté, mais pour un objet plus important, et son empire ne recevoit pas moins d'éclat de sa politique que de sa valeur. Sachant que les souverains de l'Asie mineure l'avoient toujours regardé avec des yeux d'envie et de haine, il résolut de les attacher à sa cause afin d'achever l'exécution de ses grands projets, et de n'être pas dans l'obligation de repasser sans cesse d'Europe en Asie et d'Asie en Europe. Le plus puissant de ces souverains étoit German-Ogli, prince de la haute Phrygie. Le sultan lui demande sa fille en mariage pour Bajazet, et reçoit en dot les trois villes les plus considérables du pays avec plusieurs forteresses. Amurat visite ensuite Amid-Ogli, roi d'Amide, le caresse, et parvint à faire de ce prince le plus fidèle et le plus zélé de ses alliés. L'influence d'Amide sur ses voisins, moins puissans que lui, les engage à suivre son exemple. Tous se reconnoissent comme vassaux d'Amurat. Après avoir ainsi pris toutes ses mesures pour mettre en sûreté les provinces qu'il possédoit dans l'Asie mineure, en les faisant protéger par ceux-mêmes dont il craignoit l'agression, il repasse en Europe avec une armée nombreuse, et vient mettre le siége devant Bolina, château regardé comme imprenable tant l'art et la nature l'avoient également fortifié. La défense en étoit confiée à une garnison aguerrie. Le sultan désespéroit du succès : c'étoit le premier échec qu'il éprouvoit. Ici les annales turques le représentent implorant le secours du ciel par

de ferventes prières qui furent exaucées. *La nuit même, à ce qu'on dit, un grand pan de muraille fut renversé* [a]. Les mahométans, voyant cette brèche *miraculeuse*, s'élancent furieux et passent la garnison au fil de l'épée. Si le sultan avoit moins de mérite en faisant combattre pour lui le dieu de Mahomet, il passoit aux yeux des Turcs pour être le favori de ce dieu, et ce qu'il perdoit d'un côté il le gagnoit de l'autre. Bientôt la Macédoine et l'Albanie reconnoissent sa loi, et sa bannière flotte sur les tours de Darme, de Cavalla, de Ménastyr et de Caraphérie.

Andronic languissoit depuis près de deux années dans la tour d'Anémas. Il trouva le moyen d'avoir des intelligences avec les Génois de Galata. Ceux-ci n'avoient pas vu sans dépit la préférence que Paléologue donnoit constamment aux Vénitiens : préférence que l'affront qu'il en reçut étant retenu par eux pour dettes n'avoit point altérée. Elle leur eût même causé des inquiétudes sans la connoissance que bientôt ils acquirent de sa nullité, et qui ne leur inspira pour lui qu'une dédaigneuse indifférence. La conduite d'Andronic avoit fixé leur attention. Un prince qui se révolte contre son père et lutte contre Amurat devoit avoir du caractère, et sa protection être plus efficace que celle d'un empereur qui ne sait combattre son ennemi qu'en cherchant des alliés, ou le désarmer par de basses soumissions. Tel est le raisonnement que firent les Génois. La délivrance d'Andronic, son élévation sur le trône impérial à la place de Paléologue, en étoient les conséquences. Ils se concertèrent donc avec lui, et conclurent au mois d'août 1376 un traité d'alliance par lequel il s'engageoit à leur donner l'île de Ténédos pour prix de sa liberté. Comme cette condition ne pouvoit être remplie qu'en supposant qu'Andronic jouissoit de l'autorité souveraine, les Génois s'oc- AN. 1376-1378.

[a] *Voy. Cantemire*, Hist. ottomane, liv. 1, n° 8. La tournure est remarquable. Il ne veut ni assurer le fait, ni le nier.

cupèrent des moyens de la remettre entre ses mains, et de le faire passer de la prison sur le trône. Ils intriguèrent en sa faveur avec habileté, calculant avec raison qu'il falloit qu'en recouvrant sa liberté, le prince se vît immédiatement à la tête d'un parti considérable, et qu'il fût en état d'agir sans délai. La conspiration fut conduite avec tant de secret et de bonheur, que Paléologue et ses deux fils, Manuel et Théodore, n'en eurent connoissance qu'au moment où ces princes en devinrent les victimes. Attaqués dans le palais, au milieu de la nuit, ils furent saisis et menés à la tour d'Anémas, où peut-être ils apprirent qu'Andronic en étoit sorti, et qu'ils venoient l'y remplacer, tant les conjurés avoient mis de mystère et d'activité dans leur complot. Andronic fut aussitôt proclamé empereur. La multitude, pour qui le succès justifie toutes les entreprises, applaudit à cette révolution. L'inaction honteuse de Paléologue, qui, pour se distraire d'Amurat, se plongeoit dans la débauche, devoit le rendre méprisable aux yeux des Grecs. Dans le fait, Andronic n'étoit point allé, comme son père, mendier des secours et recevoir des affronts, se prosterner au pied du pape et baiser ses pieds, enfin trouver un barbare pour se mettre à sa disposition, se reconnoître son vassal, se rendre à ses ordres, et servir à son triomphe. Andronic et Paléologue restèrent deux ans, le premier sur le trône et le second en prison. On ne sait point quel usage il fit de son autorité : le silence de l'histoire autorise à supposer qu'il n'a rien fait de mémorable. Quoi qu'il en soit, il dut être dans une inquiétude continuelle, ayant d'un côté les Génois qui ne lui laissoient point oublier qu'il leur devoit le trône, et de l'autre Amurat qui convoitoit ce trône.

La conduite de ce sultan ne peut s'expliquer que par des conjectures, puisque l'époque où nous sommes n'a point eu d'historiens contemporains, et que ceux qui en écrivirent les événemens long-temps après (et sur des

traditions douteuses [a]) ne rapportent point que le Turc se soit mêlé en rien de la querelle entre le fils et le père. Cette querelle, loin de déranger les projets d'Amurat, en facilitoit l'exécution. Tout ce qui contribuoit à l'affoiblissement de l'empire grec convenoit à cette exécution, et la guerre civile secondoit ses vues. Il ne vouloit de Constantinople qu'en étant sûr de pouvoir conserver cette ville, et n'acquéroit cette certitude qu'après avoir mis ses ennemis dans l'impossibilité de lui nuire. Il lui étoit donc indifférent jusque là que le trône impérial fût occupé par Andronic ou Paléologue; il aimoit mieux les voir se le disputer, étant toujours à même de terminer la querelle quand il le voudroit, et quand le moment seroit arrivé. Telle est l'explication la plus vraisemblable de l'indifférence apparente d'Amurat, qui, ne perdait point de vue Constantinople, et, pour arriver dans cette capitale, prenoit le chemin le plus sûr en prenant le plus long. Il conquéroit la Caramanie pendant que son vassal Paléologue se laissoit enfermer dans la tour d'Anémas. Quant aux Génois, ils profitoient, sans aucune perte de temps comme sans scrupule, d'un état de choses dont ils devoient prévoir le peu de

[a] Nous avons déjà fait remarquer qu'il existoit une lacune qui commence à l'époque où Grégoras et Cantacuzène finissent leur histoire, et que Phranza, Ducas et Chalcocondyle n'écrivirent qu'après la prise de Constantinople. Gibbon, malgré les recherches les plus soigneuses, et telles qu'il savoit les faire, n'a pu trouver qu'une *maigre chronique intitulée* Annales turcici, *et traduite par Jean Gaudier*. Il ne donne aucun éclaircissement sur ces annales. Elles furent rapportées en 1551 de Constantinople, par Jérôme de Beck, ambassadeur de Ferdinand, qui les fit traduire du turc en Allemand, par Jean Spiegel (lequel prit le nom de *Gaudier*); et Léon Clavius (ou Leunclavius) les traduisit en latin. Ce dernier, pendant son séjour en Turquie, recueillit des matériaux pour l'histoire ottomane. Bayle et De Thou font un grand éloge de *Loewenklau*. Mais il n'a pu ajouter à l'authenticité des *annales* turques, qui ne sont en effet qu'une maigre chronique. Les historiens de cette nation, en faisant souvent intervenir dans le récit des événemens, soit leur grand prophète, soit quelque ange ou le diable, jettent du doute sur ce qu'on est disposé à croire d'après les regles de la vraisemblance.

durée. Ils envoyèrent à Ténédos deux galères pour prendre possession de cette île; mais le gouverneur refusa de leur en faire la remise. Sans s'expliquer sur le changement qui venoit d'avoir lieu, il répondit qu'il ne connoissoit point la signature d'Andronic dans l'ordre qu'on lui signifioit, et qu'il conservoit l'île jusqu'à ce qu'il ne lui fût plus permis de conserver des doutes. Ainsi les Génois n'eurent pas le prix de leur trahison. Pendant qu'ils dominoient à la cour de Constantinople, et qu'ils s'abandonnoient à cette sécurité si souvent trompeuse qu'inspire la bonne fortune, leurs rivaux, étonnés du coup imprévu, avoient précipité du trône en prison Paléologue leur protecteur, se contentoient d'être spectateurs de cette révolution. C'étoit cependant sur les Vénitiens que l'empereur comptoit pour sa délivrance. Naturellement circonspects, et craignant d'avoir sur les bras à la fois et les Génois et la population de Constantinople, qui paroissoit favoriser Andronic, ils ne s'occupoient point des moyens de rendre la liberté au père de ce dernier, lorsqu'une tentative romanesque faite par un des leurs, patricien, et de l'une des premières familles de Venise, fit cesser leur indifférence ou leurs craintes. Cette aventure mérite d'être rapportée [a].

Paléologue, en prison, trouva dans la femme du concierge de la tour d'Anemas une de ses anciennes favorites. En apprenant d'elle les circonstances sur les entrevues d'Andronic et des Génois pendant le séjour du jeune prince dans cette prison, il eut l'idée de s'adresser aux Vénitiens, et d'obtenir d'eux un service pareil à

[a] *Laugier* en présente tous les détails dans son *Histoire de la république de Venise* (Paris, 1759, 12 vol. in-12), dont l'exactitude est reconnue, et en quelque sorte constatée par les Vénitiens, qui l'ont traduite dans leur langue et réimprimée plusieurs fois. Cette anecdote est encore racontée par l'auteur de la vie de Carlozéno. Enfin M. le comte Daru, dans son Histoire de Venise (t. 1, p. 627), et M. le comte de Ségur, dans son Abrégé de l'histoire universelle (t. 25, p. 61), ont, en la rapportant eux-mêmes, fait voir qu'ils ne doutoient point de son authenticité. D'après de pareils témoignages, nous ne pouvions le

celui que les autres avoient rendu à son fils. Pétronille, c'est le nom de la geôlière, s'intéressoit d'autant plus à l'empereur qu'ils avoient eu des liaisons, et que, si par ses soins il remontoit sur son trône, elle devoit s'attendre à recevoir le prix de ses peines. Le souvenir du passé, l'espoir de l'avenir, la dévouèrent au prince. Paléologue se rappeloit d'un seigneur de Venise qui lui avoit été présenté peu de temps avant son malheur. Il devoit encore être à Constantinople; elle fut chargée de le chercher. Ce patricien s'appeloit Carle Zéno. Il étoit gendre de l'amiral Giustiniani. Son père ayant été tué des premiers à l'attaque de Smyrne en commandant l'armée vénitienne, Carle seul, dans l'âge où les passions exercent tout leur empire, ne passa point sa jeunesse sans leur payer son tribut, mais ne subit point leur joug au point de ne pouvoir s'en affranchir. La messagère de Paléologue fit naître celle qui succède aux autres ou leur survit. Dès qu'elle eut parlé, l'ambition se fit entendre : une couronne à rendre à son légitime possesseur, un père à venger, une patrie à servir, une fortune à faire! quel être pourroit résister à de pareilles séductions? et ne seroit-ce pas une lâcheté que d'en triompher? La grandeur des obstacles ne faisoit qu'accroître le désir de les vaincre et qu'irriter l'amour-propre. Il n'y avoit entre le projet et les moyens d'exécution aucun rapport ; il devoit paroître d'une folle témérité. La prudence l'auroit fait abandonner, mais Carle n'étoit pas dans l'âge où l'on écoute les conseils de la prudence, et l'on va voir que, contre toute pro-

passer sous silence. Mais nous devons dire qu'aucun des trois historiens grecs (Chalcocondyle, Michel Ducas et Phranza) n'en fait mention; que le prince Cantemir, dans son Histoire de l'empire ottoman, n'en parle pas; enfin que le doge Sagrado, dans ses *Memorie historiche de monarchi ottomani* fait la même omission. Ce dernier, dont l'ouvrage est estimé, met l'évasion de Paléologue plus tard, et lorsque Amurat avoit cessé de régner. Nous suivrons son exemple, parce qu'il s'appuie sur l'autorité des trois historiens grecs, dont le témoignage doit être préféré, d'après les motifs que nous avons exposés.

babilité, cette entreprise audacieuse eût réussi promptement, si le personnage le plus intéressé à montrer quelque courage n'en eût pas manqué. Au premier mot de Pétronille, Carle a vu que le projet étoit possible, et l'amour de la gloire lui en a *démontré* la facilité. Choisir huit cents braves parmi ses compatriotes, les disposer pour un coup de main sans leur communiquer son secret ni le but de l'expédition; culbuter la garnison de la tour d'Anémas, sauver Paléologue, telles sont les combinaisons de Carle Zéno. Il calcule que, dès que sa troupe saura qu'elle a délivré l'empereur, elle soutiendra son ouvrage et présentera le prince à son peuple: il compte sur la mobilité de ce peuple, sur l'esprit de justice et la force des préjugés, qui combattroient pour Paléologue; sur la superstition, qui fera voir dans ce retour inespéré l'ordre du ciel; enfin sur les droits de l'empereur odieusement dépouillé par celui qui devoit le défendre. D'après ces calculs, tous les préparatifs sont faits; il ne reste plus qu'à se concerter sur le jour et l'heure de l'exécution. Grâces à Pétronille, Carle et le prince peuvent se voir sans inspirer de soupçon, et même, à moins de circonstances extraordinaires, sans courir de grands risques. Si même il n'eût été question que de rendre à Paléologue sa liberté, l'on n'avoit pas besoin de tant de précautions. Une des fenêtres de l'appartement de l'auguste prisonnier donnoit sur la mer. Le noble vénitien se jette dans une petite barque, arrive au pied de la tour, se place au-dessous de cette fenêtre, qui s'ouvre à l'heure convenue. Paléologue lui jette une échelle de corde que Pétronille lui avoit procurée. En un instant Carle est à côté du prince. Il le presse de le suivre, Paléologue hésite d'abord, et refuse ensuite. Tant qu'il n'avoit vu le danger que dans l'éloignement, il l'avoit affronté, comme tous les princes foibles, ne doutant même pas que son approche pût lui causer la moindre crainte: au moment fatal, le courage

l'abandonne. Carle insiste : le prince pleure comme une femme, colore sa pusillanimité de ses tendres sollicitudes pour ses deux enfans détenus comme lui, qu'il ne peut se résoudre à laisser à la discrétion de ses ennemis, et déclare qu'il veut rester en prison. Zéno réplique, et fait voir que le moyen le plus efficace de sauver ses enfans est de recouvrer sa puissance ; l'empereur est inébranlable. Le temps se consume en représentations inutiles. Impatienté, Carle se lève et l'accable de justes reproches. « Vous me perdez (lui dit-il) sans aucun « résultat. Vos réflexions sont tardives ; il falloit les faire « avant de vous adresser à moi ; vos craintes sont pué- « riles : puisque la liberté de vos enfans dépend de la « vôtre, décidez-vous à l'instant, ou, si vous persistez « dans votre inconcevable résolution, ne comptez jamais « sur moi. Vous m'aurez donné une cruelle leçon ; j'en « saurai profiter. Partons. » Paléologue n'étoit point de ces hommes qui se laissent entraîner et savent réparer le premier moment de foiblesse. Il demeure immobile, et veut garder ses fers. Carle, agité par l'inquiétude et l'indignation, jette un regard de mépris sur ce prince timide, s'élance à la fenêtre, saisit la corde, glisse rapidement dans la barque, et va promptement congédier les soldats qu'il avoit disséminés sur plusieurs points, et qui commençoient à s'ennuyer de leur inaction. Il avoit à craindre leurs conjectures et celles des personnes qui pouvoient les avoir vus distribués par escouades. Il rentre chez lui, s'enferme pendant quelques jours, attendant l'événement, et voulant donner à la juste colère dont il étoit animé le temps de se calmer.

Pendant qu'il étoit agité de sentimens divers, Pétronille se présente tout à coup à ses yeux. Paléologue, comme tous les gens pusillanimes, qui se repentent également et des projets qu'ils exécutent et de ceux qu'ils abandonnent, auroit voulu suivre Zéno l'instant d'après son départ. Il éprouvoit des regrets amers. Pour faire

taire ses remords, il se détermina bientôt à députer Pétronille au généreux Vénitien. Afin de ne lui laisser aucun doute et de commencer à lui donner une preuve de sa reconnoissance, il lui envoyoit un diplome signé de sa main, par lequel il cédoit à la république de Venise cette île de Ténédos, objet de l'envie des Génois et des Vénitiens, dont Andronic avoit fait aux premiers un inutile abandon, grâce à la désobéissance ou à la fidélité du gouverneur, et que les seconds avoient jusqu'alors inutilement sollicitée de Paléologue. Ce prince avoit toujours repoussé leurs offres, quelque avantageuses qu'elle fussent, sans qu'on puisse expliquer son refus, puisqu'on le verra bientôt démembrer l'empire et le vendre pièce à pièce. Carle éprouva sans doute quelque surprise en voyant arriver la messagère impériale. Quelque déterminé qu'il fût à ne plus se mêler des affaires d'un prince qui détruisoit ce qu'on faisoit pour sa délivrance, il ne put résister à l'appât qu'on lui présentoit, et l'on doit avouer que Paléologue avoit eu l'adresse d'offrir la tentation la plus délicate. L'idée de donner à sa patrie ce qu'elle n'avoit point obtenu par des négociations et des sacrifices devoit flatter le Vénitien, qui débutoit ainsi dans sa carrière par deux actions mémorables, dont une seule auroit suffi pour l'immortaliser. Il alloit d'un seul coup rendre à son pays un service important, et replacer un roi sur son trône. Il saisit donc cette seconde occasion; mais Paléologue avoit laissé échapper la première, et la punition de l'avoir perdue étoit et devoit être de ne plus la retrouver. Carle répond à la lettre pressante de l'empereur, se remet à la disposition du prince, suppose que cette fois sa résolution est irrévocable, s'exprime en conséquence, indique le moment précis, et prescrit la plus grande ponctualité, feignant des dangers qu'on ne pouvoit éviter que par la plus grande activité. Zéno sentoit qu'avec Paléologue il falloit brusquer l'événement, et ne

pas donner le temps de la réflexion. De secrets pressentimens firent prendre un excès de précautions qui les justifia. Pétronille cacha la lettre dans l'une de ses chaussures, et la perdit en chemin. Un des gardiens de la prison la trouva, la remit au jeune Andronic, qui, pour découvrir le complot, fit appliquer la geôlière à la torture. Quand il sut le nom du coupable, il donna les ordres les plus sévères pour qu'on s'emparât de sa personne, annonçant qu'il lui destinoit les plus cruels supplices. Il fit venir le bayle de Venise, et le somma de lui rendre raison de cet attentat. Le bayle n'eut rien de mieux à faire qu'à partager la colère du prince. Il condamna hautement la conduite de Carle, et promit de le livrer mort ou vif. Ce dernier s'étoit mis en sûreté chez un de ses soldats. En s'y tenant étroitement renfermé il échappe aux recherches, attendant l'occasion de sortir de Constantinople. L'arrivée d'une flotte commandée par Marc Giustiniani, son beau-père, la lui présenta. Cet amiral revenoit des bords du Tanaïs, escortant avec dix vaisseaux de guerre une flotte marchande vénitienne. Il croisoit devant la capitale. Le fidèle soldat, qui donnoit un asile à Zéno, prépare une barque, et pendant la nuit transporte Carle sur le vaisseau de l'amiral, qui ne vit pas sans étonnement paroître à ses yeux son gendre fuyant comme un criminel. Il eut une surprise plus agréable lorsqu'il lut le diplome par lequel Paléologue faisoit à la république la cession de l'île de Ténédos. En homme habile, qui regarde comme une faute capitale la perte d'un instant, Giustiniani fait appareiller aussitôt, part sans délai, cingle vers Ténédos, montre le diplome au gouverneur de l'île, qui la lui remet sans aucune difficulté. Après avoir établi une forte garnison, Giustiniani met à la voile pour se rendre à Venise.

La cession de Ténédos pouvoit être contestée, parce que l'empereur n'étoit pas libre; celle qu'avoit faite

Andronic aux Génois pouvoit l'être pareillement, puisqu'il n'avoit pas droit de la donner. Deux princes firent tour à tour dépendre cette cession de leur liberté. L'un recouvra la sienne sans donner l'île, et l'autre, en la donnant, resta dans les fers. L'importance de ce poste pour la république inspiroit à Carle, ainsi qu'à son beau-père, l'espoir d'un accueil flatteur de la part du sénat; mais ils ne tardèrent pas à reconnoître leur erreur. Les sénateurs ne virent qu'une violation du droit des gens dans cet événement, qui pouvoit, suivant eux, n'avoir d'autre résultat que d'augmenter le nombre de leurs ennemis. Les Génois, furieux de voir passer dans les mains de leurs rivaux une île qu'ils convoitoient depuis long-temps, réuniroient tous leurs efforts pour la leur enlever; Andronic, dans le même but, joindroit ses moyens aux leurs; le Turc aimoit mieux savoir Ténédos aux Grecs, auxquels il pourroit la prendre quand il le voudroit, qu'aux Vénitiens, qui sauroient mieux le défendre. Cette possession frauduleuse signaloit partout Venise comme une puissance qui, n'ayant rien de sacré quand il s'agissoit de son intérêt, ne respectoit pas les droits les plus reconnus, les plus imprescriptibles. De plus, elle compromettoit évidemment la fortune, la liberté même de tous les sujets de la république qui se trouvoient en Orient. Telles étoient les observations des sénateurs : quoique fondées, elles avoient moins pour motif un sentiment d'équité que l'envie; car Venise avoit plus d'une fois prouvé, comme Gênes et toutes les républiques commerçantes, que le premier principe de leur conduite étoit l'utilité. Carle et Giustiniani, surpris de ces nouveaux scrupules, ne manquèrent pas de raisons pour se justifier sous le double rapport de la politique et de l'équité. Paléologue, étant le véritable empereur (ce que personne ne contestoit), pouvoit disposer, d'après l'usage des empereurs grecs, de l'île de Ténédos. La condition mise par ce prince à

la cession de cette île n'avoit manqué que par sa faute, puisqu'il ne tenoit qu'à lui de sortir de la tour d'Anémas avec Carle Zéno. Les principes de l'équité n'étoient donc nullement violés. D'ailleurs, dans l'état des choses, Paléologue aimoit mieux voir Ténédos entre les mains de ses alliés que dans celles d'Andronic ou des Génois : enfin, quand cet empereur seroit libre, on prendroit des arrangemens avec lui pour la conserver ou la rendre. En attendant, il falloit la garder jusqu'à ce qu'il réclamât. Considérée sous le point de vue politique, la question pouvoit être défendue par des raisonnemens aussi spécieux. Andronic n'avoit pas attendu cette circonstance pour témoigner aux Vénitiens toute son inimitié, et se déclarer leur ennemi. Les Turcs, occupés de leurs conquêtes, ne se mêleroient point de cette affaire, n'ayant point de prétexte pour le faire, puisqu'aucun parti n'imploroit leur secours. Si l'usurpateur Andronic faisoit ouvertement la guerre aux Vénitiens, il falloit mettre en parallèle le mal que pouvoit faire ce prince avec les avantages immenses que procuroit la possession de Ténédos. Jusqu'ici ses rapports avec Venise étoient hostiles : par la préférence qu'il donnoit toujours aux Génois, il nuisoit au commerce de la république, et lui faisoit tout le mal qui dépendoit de lui. Une agression positive ajoutoit bien peu de chose à cette situation, quand elle étoit faite par un prince dont on envahissoit de tous côtés les états, dont les sujets étoient nécessairement divisés entre le père, victime d'un fils ingrat, et ce fils dénaturé. Ténédos devenoit le point d'appui de toutes les expéditions maritimes que l'état de Venise feroit dans l'Orient. Son acquisition étoit donc justifiée sous quelque point de vue qu'on l'envisageât. Soit que ces raisons parussent sans réplique au sénat, soit que ceux qui les faisoient valoir fussent appuyés par un parti puissant, la conduite de Carle et de Giustiniani fut approuvée ; la république décréta qu'on enverroit sur-

le-champ des troupes et des munitions à Ténédos, et que la défense en seroit confiée à Carle, à qui l'on donna pour collègue Antoine Venier.

Dès que les Génois de Galata connurent cet événement, ils poussèrent des cris de rage contre les Vénitiens, qu'ils accusèrent de violer le droit des gens. Ils sentoient plus que d'autres l'étendue des avantages que procuroit à leurs ennemis cette acquisition, puisqu'ils étoient les mêmes que ceux qu'ils en auroient retirés. Ténédos possédée par les Grecs maintenoit l'équilibre entre les deux républiques; celle des deux qui parvenoit à s'en rendre maître faisoit pencher la balance en sa faveur, et pouvoit dominer sur l'autre. La division des avantages n'existoit plus; l'une avoit tout; l'autre perdoit doublement en faisant entrer dans ses calculs les gains auxquels elle seroit obligée de renoncer. De plus, par la situation de l'île on pouvoit, avec une bonne marine et de la surveillance, empêcher toute communication entre Gênes et Galata; séparer ainsi les colonies de la métropole, et porter au commerce génois une atteinte mortelle. Gênes, furieuse, ne respire que la vengeance, et veut faire partager au jeune Andronic son ressentiment. Elle lui fait représenter combien la conduite des Vénitiens est outrageante pour sa personne; devenant insultante elle-même en répétant au prince les insultes qu'elle lui suppose faites par sa rivale, elle semble, par son ton, ajouter les menaces aux plaintes, et lui fait voir sa couronne dans la dépendance du sénat de Venise. Andronic n'avoit pas besoin d'être excité. D'après ses ordres, tous les Vénitiens qui se trouvoient sur le territoire de l'empire furent arrêtés, leurs biens et leurs effets séquestrés. Gênes prépara vingt-deux galères, sur lesquelles on répartit les troupes grecques, auxquelles la république joignit quelques soldats, et l'empereur, se mettant lui-même à la tête de cette expédition, vint au mois de novembre 1377 débarquer avec son

armée à Ténédos, dans l'intention de reprendre cette île et d'en chasser les Vénitiens.

Carle Zéno s'étoit renfermé dans la place avec son collègue, qu'il chargea de la défense de la citadelle pendant qu'il garantiroit les ouvrages extérieurs de l'attaque des Grecs. Ceux-ci, loin de croire que ces mesures fussent le résultat du calcul et de la prudence, les prirent pour un aveu de la foiblesse. Pleins de confiance, ils s'avancèrent vers le faubourg de Ténédos, ne doutant point qu'à leur approche on ne se hâtât d'en sortir. Etonnés de trouver des fortifications nouvellement construites, ils revinrent bientôt de leur erreur; et, présumant que ces travaux n'étoient point faits pour être aussitôt abandonnés qu'attaqués, ils se retirèrent dans leurs navires pour y prendre quelque repos et se préparer au combat. Ils revinrent le lendemain au point du jour, dans l'intention d'emporter le faubourg de vive force. Carle, devinant cette intention, mit en embuscade, dans des maisons qui paroissoient abandonnées, une partie de ses soldats, avec ordre de ne paroître qu'au signal dont il convint. Cette disposition prise, il marche en avant à la tête d'un détachement, qui n'étoit point assez nombreux pour faire croire qu'il eût d'autre objet que celui de faire une reconnoissance militaire. Il se retire en effet à la vue des ennemis, et quand il est certain d'en être aperçu. Dupes de cette tactique, les alliés le suivent. Carle presse le pas, et lorsqu'il les vit s'engager dans le faubourg, il donne le signal; les soldats sortent de tous côtés, tombent sur les Grecs, et les repoussent en leur tuant beaucoup de monde. Carle, atteint d'une flèche à la cuisse, resta sur le champ de bataille jusqu'à la fin du combat. Cet accident ne l'empêcha point de prendre des dispositions pour recevoir les alliés, s'ils étoient tentés de se présenter encore. Le jour suivant ils reviennent à la charge avec une nouvelle furie, et des troupes fraîches qui ne s'étoient point

battues la veille. Carle soutint leur effort avec intrépidité. Le combat fut long et sanglant, et la victoire disputée. Ce qui paroissoit devoir l'assurer aux Grecs la leur arracha. Zéno reçoit deux nouvelles blessures et tombe baigné dans son sang. Au lieu d'être découragés par ce malheur, les Vénitiens, qui croient leur général au nombre des morts, s'élancent avec rage sur l'ennemi, le culbutent, en font un carnage horrible, et forcent ceux qui leur échappent à fuir précipitamment vers leurs vaisseaux. Andronic étoit du nombre. Il fit mettre aussitôt à la voile, et, dévorant l'affront qu'il venoit de recevoir, alla dans son palais cacher sa honte. Zéno put jouir de son triomphe; ses blessures n'étoient pas mortelles : dès qu'elles furent guéries il se rendit à Venise, où le sénat lui prodigua ces honneurs auxquels on met tant de prix dans une république, parce qu'ils y sont l'expression d'un sentiment général.

An. 1379-1387. Les Génois, bien moins nombreux que les Grecs dans les deux combats de Ténédos, avoient peu souffert. Un de leurs négocians reçut à la même époque un affront dont il se vengea cruellement. C'étoit à Trébisonde. Le chef du peuple de ce canton, qui portoit le titre fastueux d'empire, et n'avoit pas l'étendue de la plus petite province, étoit du moins assez sage pour se faire oublier. Sa foiblesse prolongea sa durée, et les Turcs n'y songèrent que lorsqu'il ne leur resta plus rien à prendre sur le continent. Les Génois établis à Caffa faisoient avec les Trébisontins un commerce exclusif, et leurs rapports étoient fréquens et journaliers. Mégallo Lercari, l'un des principaux de la colonie génoise, passoit à Trébisonde des mois entiers, moins pour ses affaires de commerce que pour ses plaisirs, parce que la cour de Comnène lui en offroit plus que le comptoir de Caffa. L'empereur, goûtant son esprit et ses manières, l'avoit admis dans son intimité; faveur qui fit de Mégallo, pour les courtisans de Trébisonde, un objet de haine

et d'envie; ils ne laissoient jamais échapper l'occasion de le mortifier ; ce qui prouveroit que Comnène n'inspiroit pas beaucoup de respect, si le fait suivant ne démontroit qu'un sentiment contraire remplaçoit celui-là. Mégallo jouoit un jour aux échecs avec un jeune homme qui passoit pour être le *favori* du prince, en ne mettant aucune restriction à ce mot; les deux joueurs prirent querelle ; le jeune Grec reçut un démenti pour lequel il rendit un soufflet. Les courtisans donnèrent tort au Génois, et l'empereur gain de cause à son favori. Ne pouvant obtenir de réparation, Mégallo jura de se venger. Il arme en course deux galères. C'étoit assez pour faire trembler l'empire de Trébisonde. Il se met en croisière, attaque les bâtimens qui sortoient du port, s'en empare, fait couper à tous ceux qui les montoient le nez et les oreilles, dévaste ensuite les côtes, et les malheureux qui tombent entre ses mains subissoient la même opération. En faisant de grands sacrifices, l'empereur parvint à équiper quatre galères, mais le Génois les brava, continuant le cours de ses mutilations. Deux jeunes gens pris avec leur père étoient condamnés, lorsque le vieillard se jette aux genoux de Mégallo, le supplie d'épargner ses enfans et de le condamner à la mort. Touché de ses larmes, le Génois leur accorde leur grâce, à condition qu'ils iront porter à l'empereur, de sa part, un baril plein de nez et d'oreilles qu'il avoit fait saler, et lui déclarer qu'il ne mettroit un terme à sa vengeance que lorsqu'il auroit en sa possession le courtisan qui l'avoit outragé. Après avoir exigé du vieillard le serment, il l'envoie à Trébisonde pour s'acquitter de sa commission. On peut juger de la puissance et de la majesté de l'empereur de Trébisonde par les mesures qu'il prit pour réprimer l'insolence du coupeur d'oreilles. Il fit venir son favori, lui mit une corde au cou, et, s'embarquant avec lui, le mena lui même à Mégallo. Cette démarche, doublement

humiliante, prouvoit l'attachement du prince pour le favori; car il comptoit bien le ramener sain et sauf. Celui-ci, en présence de l'empereur, se prosterne devant le Génois, lui fait amende honorable et se met à sa discrétion. Mégallo, posant le pied sur son visage, lui dit : « Sors, malheureux, félicite-toi des *mœurs* des « Génois. Ils n'ont point l'habitude de maltraiter les « femmes. » Cette apostrophe, plus cruelle pour le témoin que pour le favori, qu'on ne pouvoit plus humilier, fut suivie d'un *traité de paix* entre le négociant de Gênes et l'empereur de Trébisonde. Le premier, qui jouoit le rôle du second, refusa dédaigneusement les présens de celui-ci, lui rendit même toutes les prises qu'il avoit faites sur ses sujets, parce qu'il n'avoit voulu que se venger, et non s'enrichir. Mais il exigea que sa majesté établît à Trébisonde un comptoir à l'usage des Génois, avec un privilége qui mettoit dans leur dépendance les autres nations. Enfin ce négociant, remarquable en ce qu'il avoit plus d'orgueil que de cupidité, voulut que l'empereur élevât à ses frais un monument public, pour éterniser la mémoire de cet événement, et l'empereur Comnène souscrivit à ses conditions.

C'étoit dans le même temps que se passoit la révolution de Chypre, que nous n'avons fait qu'indiquer. Immédiatement après la capitulation de l'empereur de Trébisonde, une flotte génoise se présenta devant le port de Famagouste, pour demander réparation de l'insulte faite par les Vénitiens au consul de la république le jour où le successeur de Lusignan avoit été reconnu. Le nouveau roi, pris au dépourvu, n'ayant point d'ailleurs une marine en état de repousser une flotte de quarante galères, prit la voie des négociations, crut apaiser les Génois, demanda l'oubli du passé, et l'obtint. Les Génois promirent sans hésiter ce qu'ils n'avoient pas envie de tenir. Il signèrent même un traité pour ôter tout motif de méfiance. Pendant que les Cypriotes, étrangers à la

querelle, étoient dans la plus grande sécurité, ainsi que les Vénitiens, les Génois, armés, se répandirent dans la ville, la mirent au pillage, et, s'emparant des Vénitiens, les jetèrent dans des cachots. Le roi même fut obligé de fuir pour se mettre en sûreté. Trois insulaires qui avoient, le jour de la querelle, pris parti pour le consul de Venise, furent impitoyablement livrés au bourreau. L'on fit embarquer pour Gênes plusieurs membres de la famille royale, avec soixante otages pris dans les principales familles du pays. Enfin le roi, qui s'étoit réfugié dans un coin de son île, fut obligé, pour la conserver, ainsi qu'un titre qui ne faisoit qu'ajouter à son humiliation, de payer annuellement quarante mille florins à la république. Ce roi, réduit à l'espérance, à la résignation, n'avoit de chances favorables que dans les guerres entre Gênes et Venise. Allié naturel de cette dernière, il n'attendoit son salut que d'elle. On voit, d'après le récit de ces événemens, que, par une déplorable fatalité, les puissances chrétiennes les plus immédiatemént placées sous l'influence des Turcs, les plus directement menacées par ces barbares, et conséquemment les plus intéressées à se réunir contre eux, faisoient la guerre entre elles. Une autre circonstance concouroit encore puissamment au progrès de ces barbares, en mettant entre les princes de la chrétienté une funeste division. C'étoit le grand schisme d'Occident, qui commença en 1378, par la double élection faite à cinq mois de distance l'une de l'autre, la première à Rome, la seconde à Fondi, des deux papes Urbain VI et Clément VII. Pendant le schisme, qui dura quarante ans (de 1378 à 1418), et finit au concile de Constance, les princes se partagèrent entre les deux papes, et même on en vit plusieurs passer de l'obédience de l'un à celle de l'autre. Urbain, pour être celui dont l'élection pouvoit être la plus contestée, n'en étoit pas moins le plus impérieux et le plus arrogant. Il s'aliéna par son carac-

tère et ses cruautés plusieurs des souverains qui l'avoient d'abord reconnu, et le parti de son compétiteur fut bientôt supérieur au sien. On ne devoit pas s'attendre à voir, dans de tels embarras, l'un des deux papes qui se traitoient mutuellement de schismatiques se mêler du schisme des Grecs, et prêcher la réunion, parce que la prudence sembloit prescrire un silence absolu. Mais il en fut autrement avec un pontife comme Urbain. Clément sentit tout ce que pouvoit répondre l'église grecque à celle de Rome, qui avoit deux papes; et combien la prétention à l'infaillibilité devoit paroître dérisoire de la part de deux pontifes qui se disputoient la chaire de saint Pierre. Il se tut donc: mais son concurrent n'imita pas cet exemple; il continua ce que ses prédécesseurs avoient commencé, prescrivant même des mesures, et donnant des ordres dans la Grèce. Apprenant qu'il y avoit dans la Morée un chef de parti, nommé Pierre Lebourd, qui formoit le projet de chasser de cette province les Turcs, il voulut leur assimiler les schismatiques grecs, et les bannir comme les infidèles. En conséquence il prescrivit à l'archevèque de Patras de négocier avec Pierre Lebourd pour l'engager à chasser les schismatiques comme les Ottomans. Disposant à son gré du bien des premiers et des conquêtes faites par les seconds, il autorisa le prélat à concéder les unes et les autres au partisan, à condition que celui-ci reconnoîtroit le pape comme son souverain, et lui paieroit un cens annuel. Cet ordre insensé fit plus d'effet sur les Grecs, dont il augmenta la haine pour les papes, que sur les Turcs, qui n'en avoient aucune connoissance, et ne s'en seroient nullement ininquiétés.

An. 1388. Amurat poursuivoit le cours de son invasion, sans examiner si les terres dont il s'emparoit appartenoient à d'autres qu'à ceux qui les possédoient; et, fidèle observateur de la jurisprudence des conquérans, il fondoit son droit sur la force. Le grand-maître de l'ordre de

Saint-Jean de Jérusalem venoit de tomber entre ses mains. Il se fit céder pour sa délivrance cette ville de Patras, et mit ainsi son archevêque dans l'impossibilité de remplir les intentions du pape. Il acheva de prendre possession du pays qui sépare Andrinople de la capitale, et de celui qui s'étend depuis la première ville jusqu'à Thessalonique. La place de Sophia le tentoit, parce que, située sur les confins de la Bulgarie, elle est comme la clef de ce royaume, qu'elle garantissoit par ses fortifications. De plus, elle protégeoit toute entreprise sur la mer Adriatique, circonstance qui la rendoit d'un plus grand prix pour Amurat. Tous les avantages que présentoit cette place au sultan étoient, jusqu'à ce qu'il en fût maître, autant d'obstacles : il parvint cependant à les vaincre. Il songeoit aux moyens de faire tomber en son pouvoir l'île de Corfou, qui venoit de se donner aux Vénitiens, plus en état de la défendre que les Grecs, lorsqu'il en fut détourné par un événement auquel il ne pouvoit s'attendre, et qui fixa toute son attention : c'étoit la révolte de son gendre Aladin, sultan de Caramanie, dans l'Asie mineure. Après avoir pris à sa solde, en vertu d'un double traité, les Tartares et les Turcomans, ce prince, se mettant à la tête d'une armée formidable, commence les hostilités, et déclare la guerre à son beau-père. Amurat rassemble ses troupes, et dépêche vers son grand-visir Chaïradin pour lui donner l'ordre d'amener les siennes. Le visir, étant mort dans la route, fut remplacé par son fils Ali-Bacha, qui, sachant qu'il étoit dangereux de faire attendre le sultan, se rend sans délai près de lui. Les deux armées sont bientôt en présence, commandées par deux chefs animés d'une égale ardeur. L'un, à qui la victoire avoit toujours été fidèle, pouvoit à peine se contenir, tant il étoit furieux de l'ingratitude de son gendre; et l'indignation ajoutoit encore à son courage. En se révoltant contre le terrible Amurat, l'autre, résolu de vaincre ou

de périr, ne voyoit devant lui que le trône ou la mort. Le premier ne respiroit que la vengeance ; une ambitieuse cupidité faisoit agir le second. C'est dans de pareilles dispositions qu'ils se livrent bataille. Amurat se place au centre avec l'élite de ses troupes ; il donne à Bajazet, son fils aîné, l'aile gauche, composée de Serviens que Lazare, leur prince, avoit envoyés au sultan ; et confie à Yacub, son second fils, le commandement de la droite, formée d'alliés, au nombre desquels il y avoit de petits princes grecs, vassaux du sultan, qui vouloit ainsi faire concourir par la suite les Grecs à leur propre destruction. De son côté, le prince de Caramanie observoit le même ordre de bataille, occupant le centre avec ses meilleures troupes. On donne le signal. Bajazet, que son impétuosité fit surnommer *l'éclair* (gilderun), fond sur l'ennemi avec la rapidité de la foudre : il enfonce l'aile opposée, il renverse tout ce qui lui résiste, et sème autour de lui l'épouvante et la mort. Moins prompt, mais aussi terrible, Amurat s'avance, engage un combat sanglant, et remporte une victoire complète. Aladin se sauve, va trouver la fille d'Amurat, l'envoie vers le vainqueur, dont elle apaise le ressentiment, et qui pardonne à son gendre.

L'année suivante, les Serviens parurent vouloir renoncer à l'alliance du sultan : ils exprimoient leur mécontentement ; bientôt d'alliés il devinrent ennemis. Schahin, l'un des généraux turcs les plus expérimentés, s'avance à la tête de son armée sur les frontières de la Servie, afin d'en contenir les habitans. En guerrier aussi prudent que brave, il vouloit se contenter de couvrir les conquêtes, et ne pas attaquer. Mais ses officiers murmurèrent, ainsi que les soldats, qui, lorsqu'ils étoient en campagne, ne songeoient qu'au pillage. Ils traitent de timidité la circonspection de leur général. Vaincu par leurs instances, autant que piqué de leurs reproches, il livre bataille, et la perd. Amurat frémit

à cette nouvelle. Heureux jusqu'à présent dans toutes ses entreprises, constamment favorisé par la fortune, ou couronné per la victoire, il est surpris et furieux de cet échec. A la fin d'une longue et glorieuse carrière, il se voyoit l'objet des railleries des chrétiens, dont il avoit tant de fois abattu la puissance. Cette idée troubloit son repos ; la vengeance ne lui laissoit de sommeil que ce que la fatigue réclamoit impérieusement. Il vouloit que cette vengeance fût éclatante ; il s'en occupe sans cesse, et fait pendant une année des préparatifs de guerre extraordinaires. Son visir assembla d'après ses ordres toutes les forces de l'empire. Bajazet, sultan de la Galatie, son frère Yacub, gouverneur de la province de Carasie, le béglierbey Schahin, et tous les vassaux de la couronne, reçoivent l'ordre d'amener toutes leurs troupes. Lazare, crâle de Servie, voit avec effroi cet orage prêt à fondre sur lui. Ne pouvant l'éviter, il fait pour le braver un appel à ses voisins, et parvient à former une ligue puissante. Les Bulgares, commandés par le prince Marc, les Valaques, les Hongrois, les Dalmates, les Triballiens, ceux des Albanois qui n'avoient pas encore été subjugués, viennent en foule se ranger sous ses drapeaux. L'ouverture de la campagne fut tout à l'avantage des Turcs. Caratemur-Tasi, successeur de Schahin, qui venoit de mourir, et le grand-visir Ali-Bacha, assiégent et prennent plusieurs villes de la Servie. Lazare, en voyant approcher le jour où son sort devoit être décidé, concentroit toutes ses forces. Il promettoit à ses soldats les récompenses les plus propres à exciter en eux l'émulation et le courage. Il s'engagea par serment à donner sa fille, avec une dot de dix cités en propriété, à celui qui prendroit Amurat et le lui livreroit. Les deux armées se rencontrent dans les plaines de Cassovie : elles en viennent aux mains avec une égale ardeur. Celle des confédérés, plus vive, mais moins soutenue, produisoit plus d'effet, et les

Turcs commençoient à plier, lorsque Bajazet, par des prodiges de valeur, rétablit l'équilibre, et bientôt fit pencher la balance en sa faveur. Toujours en avant, une massue à la main, il étoit toujours accompagné des Turcs, qui ne pouvoient sans opprobre abandonner leur général. Rien ne résiste à ses efforts : tout tombe ou fuit devant le prince, et son père est vengé. Lazare fut fait prisonnier : Marc, prince des Bulgares, se sauva. Un grand nombre de nobles confédérés périt : l'immense plaine de Cassovie étoit jonchée de morts.

Après le combat, une fatale curiosité conduisit Amurat sur le champ de bataille. Il goûtoit un plaisir cruel à contempler ces nouvelles victimes de son ambition. Remarquant qu'il n'y avoit que des adolescens, il en témoigne sa surprise à son grand-visir, qui lui répondit en vrai courtisan que cette circonstance n'avoit rien d'extrordinaire. « Elle prouve seulement (lui dit-il) la « terreur que vous inspirez. Cette jeunesse audacieuse « et sans expérience, n'écoutant que sa bouillante ar- « deur, part sans réflexion, et, tombant à vos pieds, « vient expier sa folle témérité, tandis que la prudence « arrête ceux qui sont plus expérimentés, parce qu'ils « savent que la force de vos armes est irrésistible. » Le sultan avoua qu'il n'avoit pas vu sans inquiétude commencer le combat, parce qu'il avoit été, la nuit précédente, agité par un rêve dans lequel il se croyoit frappé par un assassin [a]. Comme il achevoit ces mots, un soldat

[a] Ces détails sont rapportés par le prince Cantemir (liv. 1, Amurat, n° 8). Les historiens s'accordent à faire poignarder Amurat sur le champ de bataille, à l'exception d'Orbinus de Raguse, qui prétend que ce prince fut assassiné dans sa tante par Lazare, crâle de Servie; et que c'est depuis cette époque qu'aucun étranger ne peut paroître devant le grand-seigneur sans être accompagné de deux chambellans turcs qui lui tiennent les bras. Mais le fait, tel qu'il est rapporté par Chalcocondyle, que nous suivons, par Cantemir et Sagredo (mémoires cités, liv. 1), a pu suffire pour l'adoption de cet usage. Le soldat qui vengea son prince et son pays s'appeloit (suivant les mêmes historiens) *Milosh Cabilovitz*. Il étoit particulièrement attaché au service de Lazare. Cantemir croit que Bajazet fit décapiter le crâle.

triballien, caché parmi les morts, s'élance sur Amurat, et lui enfonce un poignard dans le bas-ventre. Percé lui-même aussitôt de mille coups, il expire avant sa victime, qui vécut encore deux heures. Non content de cette vengeance, les Ottomans se rassemblent, dressent sur le champ de bataille la tente d'Amurat, l'y placent, reprennent leurs rangs, et font massacrer à ses pieds le crâle et les autres chefs faits prisonniers de guerre. Après cette cruelle et sanglante hécatombe, on élut d'un consentement unanime Ilderin Bajazet pour remplacer Amurat. Le premier acte d'autorité de ce tyran fut de faire étrangler son frère Yacub Chélébi avec une corde d'arc; genre de mort regardé comme le plus honorable, et réservé pour les grands. Bajazet ne fit que suivre l'exemple de son père et de ses aïeux, qui tous avoient commencé leur règne par ordonner le supplice de leurs frères. Ainsi mourut Amurat, après une victoire qui le laissoit sans rivaux. Il avoit gagné trente-neuf batailles. En ne le considérant que sous un certain point de vue, comme politique et chef d'un grand empire; en faisant sa part du tribut que les princes paient aux mœurs de leur pays et de leurs peuples, on conviendra du mérite de ce sultan. Il fut juste, sévère, et ne laissa jamais le crime impuni. Ennemi du faste, il ne portoit jamais que des habits d'une étoffe de laine, appelée *soph* [a], renonçant à la soie, que les sultans et les chambellans seuls avoient le droit de porter; d'une grande sobriété, d'une retenue rare parmi les Turcs, il aimoit la lecture et la conversation des gens instruits. Ses sujets l'avoient surnommé *Clodovendtkar*, c'est-à-dire *l'ouvrier de Dieu*.

[a] Cette étoffe, de la plus grande finesse, étoit plus particulièrement affectée aux prêtres mahométans, à qui la loi défend de porter de la soie. Ainsi, dit Cantemire, quiconque porte un habit de *soph* a le nom de *sophi*. Les anciens rois de Perse s'appeloient *sophis*. Vossius prétend que c'est parce qu'Ismaël se voiloit la tête d'un *soph* rouge.

An. 1389. Peu de temps après la mort d'Amurat [a], Paléologue et ses deux fils, Manuel et Théodore, parvinrent à s'échapper de leur prison. On est loin de s'accorder sur la manière dont cette évasion eut lieu. Michel Ducas dit que ce fut *par l'adresse d'un fripon* nommé Lange, et qu'on surnommoit *le Diable;* elle se fit avec tant de mystère, qu'il n'est pas loin d'y voir du sortilége. D'autres assurent que ce fut par le secours d'un moine accusé de magie, tant il conduisit l'intrigue avec habileté. Pour concilier ces divers témoignages, il faut supposer que l'agent principal employé par les Vénitiens s'appeloit Diablange, et qu'il corrompit la garde allemande chargée de surveiller les trois princes. On les conduisit à Scutari ville de la Natolie, située vis à-vis Constantinople. Ils recoururent à Bajazet pour se faire rendre le trône; mais Bajazet protégeoit Andronic, qui lui avoit laissé établir dans sa capitale un juge ottoman, et lui payoit un tribut. Il falloit donc que Jean Paléologue enchérît sur son fils et donnât plus d'avantage au sultan. Un pas de plus dans la carrière honteuse qu'il parcouroit ne lui coûtoit rien; il s'étoit couvert trop de fois d'opprobre pour hésiter. Il est curieux de voir en quoi consistoit ce fameux empire romain que se disputoient le fils et le père; il ne restoit qu'un coin de la Thrace entre la Propontide et la mer Noire, dont on estime l'étendue de vingt lieues en longueur sur douze environ de largeur. Sans

[a] Chalcocondyle et Phranza placent, comme nous l'avons dit, l'évasion de Paléologue sous le règne de Bajazet. Le savant Kéri, jésuite hongrois (*Imperatores orientis*, etc.), la met plus tôt, et sous celui d'Amurat. Ducas la raconte sans désigner aucune circonstance (chap. 12) qui puisse aider à fixer une date. Nous préférons le témoignage des deux historiens grecs, parce qu'ils vivoient trente ou quarante ans après l'événement, tandis que le jésuite est venu plus de deux siècles après. Sagredo place sous Bajazet non-seulement l'évasion de Paléologue, mais encore celle d'Andronic. Il faudroit, pour admettre cette version, supposer que Paléologue régna beaucoup plus long-temps, et que les deux révolutions eurent lieu dans l'espace d'une année. Ainsi la chronologie force à rejeter l'opinion du doge de Venise.

Constantinople, qui présentoit encore la richesse et la population de la capitale d'un grand royaume, l'empire étoit comparable à la plus petite province d'Allemagne ou de France. Il falloit ou partager ce fragment, ou le frapper d'une forte contribution. Paléologue offrit un tribut annuel de trente mille ducats, prit l'engagement d'entretenir un corps de douze mille hommes prêt à marcher aux ordres de Bajazet, enfin de le mettre en possession de Philadelphie, la seule ville de Lydie qui, par la bonté de ses fortifications et la fidélité de ses habitans, avoit résisté jusqu'alors aux armes victorieuses des Turcs. Le sultan accepta ces propositions, et donna l'ordre à l'empereur Andronic de rendre le trône à son père. Andronic obéit avec humilité. Comme dans cette famille on renonçoit difficilement à commander d'un côté, quoique de l'autre on se soumît avec facilité, le prince vint se jeter aux pieds de son père pour en obtenir un canton sur lequel il pût exercer son amour du pouvoir. Paléologue lui pardonna, lui donna Sélembrie, céda Rodoste au fils d'Andronic, qui avoit le même goût que son père, et se réserva Constantinople pour Manuel et lui. Comme Andronic et son fils gouvernèrent chacun exclusivement, tout ce qui n'étoit pas renfermé dans l'enceinte de la capitale, on peut dire que pendant quelque temps les Grecs eurent quatre empereurs et point d'empire.

Jean Paléologue avoit encore de nouveaux outrages à dévorer. A peine étoit-il remonté sur le trône que Bajazet le somma de remplir ses engagemens, et de lui livrer Philadelphie. L'empereur envoya l'ordre de rendre cette place au gouverneur, qui, n'écoutant qu'une juste indignation, refusa d'obéir, et ferma les portes à la garnison turque lorsqu'elle se présenta. Celle de la ville, ainsi que les habitans, partageoient les nobles sentimens du gouverneur, et déclarèrent qu'ils se défendroient. Philadelphie, étant située dans un pays entièrement con-

quis par les Turcs, n'avoit aucun secours à espérer ; mais elle ne s'attendoit point à la triste nécessité de se défendre contre son prince pour prix de sa fidélité. Bajazet ordonna à Paléologue de venir assiéger cette place, et Paléologue obéit. Il se mit en route avec Manuel et les douze mille hommes qu'ils tenoient prêts aux ordres du sultan. Les Turcs placèrent les Grecs devant eux : ceux-ci montèrent à l'assaut. Manuel montra dans cette attaque un honteux courage, et Philadelphie subit le sort du vainqueur, offrant un exemple rare, s'il n'est unique dans l'histoire. De retour à Constantinople, Manuel, qui ne pouvoit oublier que les Génois avoient été la cause de sa détention et de celle de son père, voulut se venger de cette injure. Il assiégea tout à coup Galata sans aucune déclaration de guerre, et, ce qui étoit contre ses intérêts, sans avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour assurer le succès de cette entreprise. Il n'avoit pas même pris les moyens de la rendre douteuse. Il agit avec tant d'étourderie, que les Génois, quoique surpris, repoussèrent sa troupe sans efforts. Il perdit beaucoup de monde, et rentra dans son palais pour y cacher sa honte. Il fit des démarches pour se réconcilier avec les Génois, qui lui imposèrent, ainsi qu'à son père, des conditions rigoureuses. Elle furent reçues sans examen. Dans une position pareille, avec de tels caractères, on acceptoit tout ; mais on ne conçoit pas qu'on attaquât si facilement. Les Vénitiens, voyant que la protection de Paléologue et de Manuel ne pouvoit être mise en balance avec la haine des Génois, et qu'elle étoit loin d'en offrir un dédommagement, négocièrent avec ces derniers pour avoir la paix. L'île de Ténédos, possédée par l'une des deux républiques, enviée par l'autre, faisoit toujours le fond de la querelle. Les Vénitiens firent une proposition qui fut acceptée, ce fut d'en faire démolir la forteresse, et de la remettre entre les mains d'Amédée IV, comte de Savoie, qui se chargeroit de la faire

détruire dans l'espace de deux années. Cette mesure mettoit les possesseurs de l'île hors d'état d'empêcher le passage des vaisseaux. D'après le traité, les habitans étoient libres de rester ou d'aller soit à Candie, soit à Constantinople. Ceux qui choisissoient Candie recevoient dans cette île une étendue de terrain égale à celle qu'ils laissoient à Ténédos; ceux qui préféroient la capitale recevoient en argent la valeur de leur propriété. Les Vénitiens restoient, à ces conditions, tranquilles propriétaires de l'île. Le gouverneur, fort mécontent de ce traité, ne voulut point obéir au sénat, et refusa de remettre le fort au comte de Savoie. Il fallut employer la force pour l'en faire sortir, et le traité ne reçut son exécution que deux ans après qu'il eut été conclu.

Bajazet avoit, sous le règne de son père, donné des preuves de bravoure et d'orgueil qui empêchoient les Grecs de se réjouir de son élévation au trône. Il étoit plus impérieux, plus entier et plus cruel qu'Amurat. Sabasker Soliman, l'un de ses généraux, venoit d'être battu par les Moldaves. Bajazet entreprend la conquête de la Moldavie. Il fait de grands préparatifs, rassemble en Europe ses meilleures troupes, jette un pont sur le Danube, entre dans le pays des Moldaves, le dévaste, vient camper près d'un village nommé Razboë, sur les bords du Sirétus, et s'apprête à livrer bataille au prince Etienne qui s'avançoit à sa rencontre à la tête d'une armée formidable. Etienne avoit déjà une grande réputation militaire par ses victoires contre les Polonois. Dans la dernière, il fit quinze mille prisonniers qu'il obligea de labourer un terrain de deux milles de long sur un de large, afin de pouvoir dire *littéralement* qu'il les avoit fait passer sous le joug. Mais Bajazet n'étoit pas un ennemi facile à vaincre. La victoire fut longtemps disputée. Après un combat opiniâtre, les Moldaves sont mis en déroute. Etienne prend la fuite, et se dirige vers la ville de Nénez, où il avoit mis sa mère, en

An. 1390-1391.

la confiant à une forte garnison. Il arrive au point du jour, se fait reconnoître, et donne ordre qu'on lui ouvre les portes. Sa mère, avertie, affligée et surprise à la fois de voir son fils dans la posture d'un fugitif, se rend en hâte sur le rempart, apostrophe Etienne, et lui refuse l'entrée en lui disant : « Malheureux ! devois-je m'attendre « à voir mon fils se retirer du combat sans être victo- « rieux ! C'est la première fois que tu trompes mon es- « poir. As-tu donc oublié qu'on t'appeloit le plus brave ? « Fuis loin de ma vue, et ne reviens jamais qu'accom- « pagné de la victoire. J'aime mieux que tu périsses de « la main de l'ennemi que de te savoir vaincu, et sur- « tout que de te voir sauvé par une femme. Je préfère « la mort à l'infamie ». Navré des reproches de sa mère, Etienne part comme un trait, rencontre un trompette, fait sonner le rappel. En un instant douze mille Moldaves se réunissent à ses côtés. Le prince, l'œil ardent de colère, communique son émotion et son dépit à ses soldats, les entraîne avec lui, tombe sur les Turcs épars dans la campagne et se gorgeant de butin, les bat sans leur donner le temps de se reconnoître, les poursuit jusqu'à Vachluy, à vingt milles du champ de bataille, renverse tout ce qui ose lui tenir tête, s'empare de la tente de Bajazet, qui se sauve lui-même, et jouit du plaisir de chasser devant lui celui qui faisoit trembler cette partie du monde, et qui fut trop heureux de pouvoir se retirer à Andrinople avec un très-petit nombre de soldats. Etienne fit hommage de la tente du sultan à sa mère, qui l'embrassa, palpitant de joie d'avoir un fils digne d'elle, et qui lui devoit la victoire.

Pour se distraire, le sultan part pour l'Asie, dans l'intention de s'emparer des états de plusieurs petits princes, qui, dès qu'il étoit absent, se révoltoient. Avant son départ, il exigea de Paléologue, à titre de tribut, une somme considérable, et voulut que l'empereur Manuel le suivît en qualité de vassal avec cent hommes

de troupes soldés par le trésor impérial pour servir de garde d'honneur au sultan. Les deux empereurs obéirent; l'un donna la somme demandée, l'autre paya de sa personne. Bajazet, gendre de Zierman-Ogli, prince de la haute Phrygie, n'épargna pas son beau-père, qui, pendant qu'il étoit en Moldavie, avoit pris les armes contre lui. Zierman fut châtié de sa témérité. Sa fille n'obtint point du féroce sultan le pardon que celle d'Aladin avoit obtenu du sévère Amurat. Il fut impitoyablement dépouillé de ses états. Caraman-Ogli, beau-frère du sultan, ayant appris la victoire des Moldaves, croyant Bajazet retenu pour long-temps en Europe, se jeta sur ses états. Il porta le fer et la flamme jusqu'au sein de l'empire, et forma le siége de Kutahia, ville importante, dont la possession l'auroit rendu redoutable. Comme il se flattoit d'humilier la puissance ottomane, il apprend que Bajazet, qu'on croyoit en Europe, étoit près de lui, commandant une armée nombreuse. A cette occasion, les historiens turcs font remarquer avec quelle rapidité ce prince se transportoit à de grandes distances, répandant de tous côtés la terreur par des armées nombreuses, dont la marche étoit inconnue, et qui paroissoient au moment où l'on étoit à peine instruit de leur existence. Ce fut la cause du surnom de *l'Éclair* qu'ils lui donnèrent. Le prince Cantemir dit qu'on lui en devoit un autre pour sa grande réserve, car il ne communiquoit jamais ses projets, et, dans les affaires les plus difficiles, son ami le plus intime ignoroit son secret. Il agissoit par lui-même et ne consultoit personne. Caraman ne fut donc averti du départ de Bajazet de l'Europe qu'en apprenant qu'il falloit se battre contre lui. A cette nouvelle inattendue, la terreur s'empare de ses soldats. Lui-même, en se voyant abandonné, tâche de gagner son royaume; mais il est arrêté dans sa fuite, ainsi que ses deux enfans. Bajazet lui fait trancher la tête, et condamne les jeunes princes à une prison

perpétuelle. Il s'empare ensuite de la Caramanie. Après en avoir pris possession, il repasse en Europe. Pendant que Manuel, suivi de cent jeunes Grecs des plus nobles familles de l'empire, accompagnoit le sultan, Paléologue eut la lâcheté de lui enlever une jeune princesse de Trébisonde, dont il fit sa femme, et qui devoit être sa belle-fille. A son retour Bajazet le traita avec une hauteur inquiétante, qui lui fit craindre que le sultan ne voulût lui enlever sa capitale. Il projeta d'en augmenter les fortifications; précaution inutile quand celui qui la prend manque de cœur. Nous verrons le prince qui devoit expier les fautes des Paléologues, et venger leur honneur, le dernier et le plus grand des Constantins, arrêter Mahomet, quoiqu'il eût trois cent mille hommes, et l'arrêter pendant près de deux mois, avec moins de dix mille hommes. Mais il étoit déterminé à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale, tandis que Jean étoit incapable de défendre la sienne.

Croyant donc se mettre à l'abri d'un coup de main derrière un rempart, il voulut en construire un; mais il s'étoit imposé un devoir honteux, celui de rendre compte de ses actions à Bajazet, à qui il ne pouvoit faire la confidence de son dessein; il étoit difficile de fortifier Constantinople sans qu'il s'en aperçut. Dans l'intention de donner le change, il commença par annoncer qu'il alloit embellir la capitale, faire déblayer les églises ruinées, les édifices renversés, et les remplacer par d'autres. Pour faire croire à la réalité de ce projet, il fit transporter à la Porte dorée, la principale de Constantinople, des blocs de marbre blanc. Il s'en servit pour relever les deux tours entre lesquelles étoit cette porte, et qu'il avoit fait abattre lorsqu'elles lui furent remises par Cantacuzène. Des artistes connus pour ne travailler qu'aux ouvrages de goût dirigèrent les travaux. Mais Bajazet étoit trop ombrageux pour être dupe de subterfuges aussi misérables. Il laissa construire

pour se donner le plaisir de renverser d'un mot. Quand les deux tours furent achevées, Paléologue, n'entendant parler de rien, crut qu'il pouvoit continuer. Il fit démolir trois églises qui tomboient en ruine : la première avoit été bâtie par Léon le philosophe ; la seconde par l'empereur Maurice, en l'honneur de quarante saints ; et la troisième par Constantin, en l'honneur de saint Mocius. Avec les matériaux il fit ajouter aux deux tours de la Porte dorée des ouvrages qui s'étendoient jusqu'à la mer, se lioient et formoient un système de défense. « Il fortifia (dit Michel Ducas) de telle sorte le côté de « la ville qui étoit exposé au midi le long du rivage, « qu'il pouvoit se promettre d'y trouver un asile assuré « dans les nécessités les plus pressantes [a]. » Bajazet, qui ne vouloit même pas lui laisser cette consolation, lui fit dire *qu'il eût à démolir les constructions qu'il avoit faites près de la Porte dorée* [b]. *Jean, alors malade ou plutôt ruiné de débauches, se résolut d'obéir à ce cruel ordre de Bajazet, et bien qu'à regret, fit démolir les fortifications, et fit savoir qu'elles étoient démolies.* L'achèvement des travaux, les ressources qu'ils offroient à Paléologue, qui pouvoit y *trouver un asile assuré dans les nécessités les plus pressantes*, donnent à l'obéissance de ce prince *un mérite* auquel l'attention délicate et scrupuleuse avec laquelle il annonça qu'il avoit obéi ajoute encore. Comme il mourut peu de temps après, on supposa que le chagrin, *joint à la goutte* et à la débilité d'un tempérament usé par la débauche, hâta sa dernière heure. Les deux dernières causes suffisent sans la première. Paléologue avoit prouvé qu'on ne mouroit pas de honte, et Gibon a eu raison de dire (ch. 64) que c'étoit faire trop d'honneur à la mémoire de ce prince que d'attribuer sa mort à l'humiliation que lui fit éprouver l'ordre de Bajazet. C'est au libertinage qu'il

[a] Michel Ducas, hist. des empereurs, etc., chap. 13.
[b] *Ibid.*

faut l'attribuer. Il avoit demandé au prince Alexis Comnène, empereur de Trébisonde, sa fille Eudocie pour Manuel. Cette jeune princesse arriva pendant l'absence de son futur époux, qui commandoit en Asie la garde d'honneur du sultan. Paléologue, ne pouvant résister à ses charmes, se l'appropria, et la fit succéder à l'impératrice Hélène, qu'il avoit perdue depuis quelques années. Si l'on songe qu'il avoit soixante-un ans, et que Manuel étoit son *fils bien-aimé*, l'on conviendra sans peine que l'amitié de ce prince ou sa haine devoient être indifférentes, puisque l'une n'étoit pas plus utile que l'autre n'étoit redoutable, et qu'il n'avoit droit lui-même à aucun de ces deux sentimens, dont l'un suppose toujours l'estime, et l'autre ne l'exclutpas toujours. Il mourut en 1391, à soixante-un ans. Il en avoit régné cinquante. C'est ici l'occasion d'exprimer des doutes relativement au surnom de *Calojean*, que la plupart des historiens modernes croient avoir été donné à Jean Paléologue. On a vu dans cette histoire [a] que ce fut Jean Comnène qui le reçut, et mérita en effet d'être appelé *Bon*. Cinnamès, l'un des meilleurs historiens de la Byzantine, et Nicétas, appelent Comnène *Calojean* : le premier vécut du temps de ce prince, et le second immédiatement après lui. Aucun écrivain grec ne donne ce surnom à Paléologue, qui le reçut pour la première fois de Cantemir, plus de trois siècles après sa mort. Encore celui-ci, dont l'erreur a été fidèlement

[a] Tom. 9 de cette édition, liv. 36, pag. 5. *Kalos* signifie aussi *bon*, et ce n'est qu'en assimilant la beauté à la bonté que M. Le Beau a pu faire l'interprétation qu'il donne (*ibid*). C'est comme si l'on appeloit le fils de Philippe de Valois *Jean le Beau*, au lieu de *Jean le Bon*, surnom que l'histoire lui a donné. Jean Comnène n'étoit rien moins que beau. Au mot *caloyer*, dans le dictionnaire étymologique des mots dérivés du grec, revu par le savant Dansé de Villoison, il est dit que ce nom fut donné aux moines grecs, et qu'il signifie *bon vieillard*. C'est cette acception que l'on doit donner au surnom de *Jean Comnène*. Si Paléologue eût reçu le même, ce seroit dans l'autre sens, à moins que la foiblesse, la nullité de moyens, et la lâcheté, ne soient synonymes de *bonté*. Paléologue n'auroit pu être appelé *Calojean* que dans sa jeunesse.

transmise jusqu'à nous, se trompe-t-il évidemment, puisqu'il fait deux personnages de Jean Paléologue et de Calojean, qu'il place l'un à côté de l'autre dans le tableau des princes contemporains d'Orchan [a]. D'après le récit des événemens du règne de Jean Paléologue, on voit qu'il n'étoit digne d'aucun surnom honorable. Ses promenades en Europe pour mendier des secours et recevoir des affronts, sa soumission servile aux caprices de deux sultans, son manque de courage, ne peuvent inspirer que le mépris ou la pitié, et l'on n'a point d'autre choix.

[a] *Voy.* hist. de l'empire ottoman, liv. 1, règne d'Orchan, n° 13. Je ne sais si c'est M. de Joncquières, traducteur, ou le père Desmoletz, éditeur de cette traduction, qui en a fait la table. C'est à l'article *Jean Paléologue* qu'il exprime le doute dans lequel il est en disant qu'il croit qu'il faut remplacer Paléologue par Cantacuzène. Il remarquoit que le prince Cantemir faisoit un double emploi; mais il auroit dû faire porter la suppression sur le mot *Calojean*, et non sur celui de *Paléologue*. Cette erreur a été répétée depuis, et deux écrivains de mérite viennent de la consacrer de nouveau, le premier dans son *histoire de Venise* (tom. 1, pag. 623), et le second dans l'*Abrégé de l'histoire universelle*, tom. 25, p. 51.

LIVRE CENT-ONZIÈME.

MANUEL.

An. 1391. L'HÉRITIER de l'empire, que, depuis long-temps, Jean Paléologue avoit fait reconnoître et couronner en cette qualité, étoit à Pruse au moment de la mort de son père. Bajazet *vouloit le retenir* auprès de lui comme otage. L'événement qui rendoit Manuel seul possesseur du trône de Constantinople pouvoit mettre un terme à sa vie, toujours menacée par le féroce et capricieux fils d'Amurat. Le sultan, en effet, se flattoit qu'il s'ouvriroit, par le meurtre de son prisonnier, un chemin facile à la ville impériale. Manuel fut assez heureux pour s'échapper de Pruse et arriver sans obstacle à Constantinople. Le dessein perfide de Bajazet se trahit par la fureur à laquelle il se livra en apprenant l'évasion du prince; il s'en fallut peu que, dans son impétueuse rage, il n'immolât tous ceux de ses familiers qui, dans sa pensée, lui devoient répondre de cet otage. Nous verrons quel déluge de maux la colère de ce barbare fit pleuvoir sur les foibles restes de l'empire.

Le peuple de Constantinople crut reconnoître dans Manuel la plupart des qualités qui pouvoient faire oublier les malheurs et la honte des précédens règnes : il fut accueilli avec les démonstrations du plus vif enthousiasme. Dans le fait, si le nouveau prince n'avoit dû qu'apaiser des dissensions intestines, et appliquer ses talens à un meilleur système d'administration, son règne pouvoit n'être pas sans gloire. Mais l'état de foi-

blesse et d'exténuation où étoit tombé le colosse impérial, la puissance et l'énergie des barbares qui s'en disputoient les derniers lambeaux, laissoient le fantôme d'empereur exposé à tous les caprices de la fortune.

Cependant Théodore, son frère, despote de Lacédémone, avoit, par sa vigueur et son adresse, reconquis à l'empire un territoire important. Au moment où Mathieu Cantacuzène, qui s'étoit concilié l'attachement de ces peuples, alloit lui disputer le droit de les gouverner, la mort l'avoit débarrassé d'un si redoutable adversaire, et les habitans de ces contrées lui avoient reporté les sermens qu'ils avoient prêtés à Mathieu. Il ramena l'abondance, le commerce et la paix dans le Péloponèse. La renommée de sa sagesse et de sa justice s'étendit au loin. Il y avoit alors si peu d'états où les princes s'occupassent avec suite comme avec succès du bonheur de leurs sujets, que Théodore vit accourir de toutes parts des colons qui fuyoient les exactions des gouverneurs ou l'avide férocité des Turcs. Des cités depuis long-temps abandonnées se repeuplèrent d'habitans; les champs incultes se couvrirent de moissons; enfin l'aspect de l'aisance et de la prospérité brilla là où régnoient auparavant la misère et la solitude.

Ce qui nous est souvent offert comme le fruit d'une imagination riante se réalisa pour Théodore Paléologue : des peuplades entières, quittant l'Illyrie, émigrèrent avec leurs femmes, leurs enfans, leurs troupeaux, et, s'arrêtant aux frontières du Péloponèse, demandèrent à s'y établir. C'est un trait bien saillant dans l'histoire de ces temps que la générosité et la confiance avec lesquelles Théodore les accueillit, malgré les efforts de ses courtisans, qui lui présageoient les conséquences les plus funestes d'un pareil abandon. La conduite de ces nouveaux sujets, au nombre de plus de dix mille, justifia la magnanimité du despote, auquel ils restèrent inviolablement attachés. Mais ni la vertu

de Théodore ni l'insignifiant appui de l'empire ne purent les garantir plus tard des malheurs auxquels une ligue judicieusement combinée et des vertus publiques, depuis tant de siècles bannies de ces contrées, auroient pu seules les faire échapper.

An. 1392. Bajazet, donnant pour motif de sa colère que Manuel avoit quitté Pruse en fugitif et sans prendre congé, cherchoit des prétextes pour lui faire la guerre. Constantinople, qui, malgré les désordres et l'avilissement du dernier règne, étoit encore alors une des places de commerce les plus fréquentées, recevoit dans ses murs un grand nombre de Turcs qui y faisoient des affaires ou s'y instruisoient dans quelques arts. Le sultan, reproduisant une prétention jusque-là toujours écartée par les empereurs, savoir, que les musulmans eussent dans la ville un juge de leur religion pour régler ou juger les différends qui surviendroient entre eux, ce mode, qui, sous le nom de *consulat*, existe aujourd'hui chez toutes les nations un peu civilisées, étoit alors rejeté par la cour de Constantinople comme constituant un signe de servitude ou de dépendance. D'ailleurs l'orgueilleux sultan prétendoit l'imposer lui-même à ce titre; il y joignoit ouvertement l'insulte, en disant qu'en aucune circonstance un musulman ne devoit s'abaisser jusqu'à se laisser juger par des infidèles [a]. Le père de Manuel s'étant assujetti à payer un tribut à la Porte, Bajazet en exigeoit la continuation.

Une chose digne d'observation, c'est qu'en voulant imposer à Manuel ces déshonorantes conditions, le sultan ne le menaça pas, à défaut d'accomplissement, de mettre le siége devant la ville, mais il lui signifia de s'y tenir renfermé et de ne pas oser mettre les pieds sur aucune partie des terres environnantes qu'il prétendit faire partie de sa souveraineté. Il sembloit que

[a] Le mot de *cabours* a cette signification, avec une acception particulièrement injurieuse.

la mémoire des Constantin, des Théodose, des Justinien, en imposât même à ces barbares, et qu'une ville dont Amurat avoit contraint le foible Jean à démolir les fortifications récentes fût encore pour eux un objet de terreur et de respect.

Manuel, qui ne se sentoit ni assez de résignation pour se soumettre aux prétentions du sultan, ni la force de lui résister, fit à ses envoyés une réponse évasive, mais pleine de calme, de dignité et de modération. C'étoit tout ce que pouvoit un prince sans armée, sans trésor, et dont les états, réduits à un petit nombre de villes séparées les unes des autres par les territoires que les Turcs en avoient démembrés, ne pouvoit opposer à son ennemi que des considérations de justice.

Bajazet n'en parut nullement touché. Il se prétendit outragé lui-même par le refus de l'empereur, et, se mettant à la tête de ses troupes, il ravagea toute la Thrace. Manuel vit de ses murailles ces scènes de désolation. Les principaux habitans de ces malheureuses contrées furent emmenés en esclavage; le reste fut passé au fil de l'épée, et ce qui échappa à la barbarie du vainqueur fut réduit à de telles extrémités, qu'il regrettoit presque de n'avoir point éprouvé le sort de ceux qui avoient succombé. Les rivages du Pont-Euxin furent pareillement désolés par le corps de troupes sous les ordres de Turacan, l'un des officiers de Bajazet; et un autre lieutenant, à la tête d'une troisième armée, entra dans le Péloponèse, qui bientôt fut réduit au même état dont la sagesse de Théodore Paléologue l'avoit tiré. Ainsi les infortunés Illyriens qui y étoient venus chercher un asile apprirent, mais trop tard, que les temps étoient revenus où la Laconie ne pouvoit se garantir de l'esclavage et de l'oppression que par un rempart de fer.

Le malheureux Manuel apprenoit ces désastres au sein de la ville impériale, tellement investie par les AN. 1393-1394.

troupes du sultan, que bientôt la famine s'y fit sentir avec toutes ses horreurs: un siége eût été moins funeste à ses habitans. Depuis la conquête qu'en avoient faite les François, Constantinople avoit toujours soutenu avec succès les attaques des barbares, et l'affection du peuple eût assuré à Manuel une résistance courageuse qui eût rebuté l'ennemi, et l'eût peut-être contraint à faire la paix. Mais de quel secours lui pouvoit être cette immense population, lorsque Bajazet avoit inondé l'empire de troupes aguerries avec lesquelles des armées disciplinées étoient seules capables de se mesurer? Dans cette extrémité, il tourna ses regards vers l'Occident, et reconnut qu'il ne lui restoit d'autre parti que d'implorer le secours de ces peuples dont la valeur avoit été autrefois si funeste aux maîtres de Constantinople. Mais, dans les sollicitations qu'il fit parvenir aux divers souverains de l'Europe, il ne se borna pas à les toucher par le tableau des infortunes de son peuple. Il s'efforça de leur faire comprendre que la ville de Constantin étoit désormais la seule barrière qui séparât le monde chrétien de l'empire redoutable des Turcs; cet obstacle renversé, leur disoit-il, les rois d'Occident doivent s'attendre à voir ce géant s'avancer sur eux, et bientôt peut-être c'en sera fait de la foi du Christ. En supposant que les infidèles ne poussassent pas plus loin leurs conquêtes (et l'on ne pouvoit raisonnablement l'espérer), le moindre mal qui devoit en résulter pour la religion seroit que tous les chemins demeureroient dès-lors fermés au saint-Sépulcre; et que les tourmens auxquels seroient livrés tous les chrétiens de ces contrées y anéantiroient bientôt jusqu'à la mémoire des événemens qui avoient opéré le salut du genre humain.

Une circonstance bien propre à donner du poids à ces remontrances vint fixer l'attention des monarques d'Occident. Sigismond, successeur de Louis au royaume de Hongrie, sollicitoit de son côté contre les Turcs des

secours dans toutes les cours étrangères. Il avoit cru d'abord engager Bajazet dans des négociations relativement aux prétentions qu'il annonçoit sur quelques portions de ses états, et sur la Bulgarie, dont les princes étoient ses alliés. Mais le sultan, comme tant de potentats, mesuroit ses droits sur sa seule puissance; et, sans vouloir s'engager dans aucune lutte diplomatique, il conduisit l'ambassadeur de Sigismond dans son arsenal, qui se trouvoit fourni d'armes et de munitions de toute espèce. Lui montrant cet appareil formidable: *voilà*, dit-il, *mes raisons et mes droits* [a]. Le roi de Hongrie, comprenant que cette querelle ne pouvoit plus être vidée que sur le champ de bataille, redoubloit d'instances auprès des cours chrétiennes pour en obtenir un secours dont elles ne seroient pas sans recueillir quelque fruit. Le pontife Boniface IX fut informé de la situation critique de Sigismond au moment même où il recevoit les lettres pressantes de l'empereur Manuel qui le conjuroit d'intéresser le monde chrétien à sa cause. Il se détermina donc à faire prêcher en faveur de ces deux princes une croisade contre les Turcs; mais l'espèce de schisme qui divisoit alors l'église d'Occident, joint à l'épuisement où la guerre avoit laissé toute l'Europe, rendit cette tentative presque sans effet. Sigismond, qui sentoit tout le prix dont seroit pour lui le secours des François, fit auprès du roi Charles VI des démarches particulières. La France étoit encore trop peu remise de ses précédens désastres pour que le monarque qui la gouvernoit fût très-sensible aux dangers ainsi qu'aux besoins d'un prince étranger.

Mais l'adroit envoyé de Sigismond fit à l'honneur des guerriers françois un appel si entraînant et si énergique,

[a] Environ un siècle après, Albuquerque tint à peu près le même langage à un sultan des Indes. Il est vrai que le héros portugais repoussoit ainsi la demande d'un tribut: mais on sait que d'un refus de ce genre, au droit d'en imposer, il n'y avoit pas une grande distance pour un conquérant européen.

il sut avec tant d'éloquence mêler à l'intérêt de la religion celui de la gloire de ces preux, qu'il supposait avoir été personnellement bravés par le barbare, qu'il émut tous ces cœurs que les bulles de l'antipape n'avoient que très-foiblement ébranlés. Un nombre considérable de seigneurs jurèrent à l'ambassadeur qu'ils iroient venger Sigismond et punir l'insolent Bajazet, si le roi consentoit à ce qu'ils servissent sous les drapeaux de Hongrie. Charles hésitoit, mais le duc Bourgogne, son oncle (Philippe le Hardi), parvint à fixer ses irrésolutions. Il obtint même que l'expédition seroit confiée au duc de Nevers, son fils. Bientôt on passa à des idées de conquêtes : il fut arrêté qu'après avoir repoussé Bajazet des frontières de Hongrie, et porté des secours à Manuel, enfermé dans Constantinople, on se dirigeroit vers les lieux saints, dont on rouvriroit l'accès à tous les peuples de la chrétienté.

Il n'est pas possible de croire que le duc de Bourgogne attachât aucune importance réelle à un projet dont tout démontroit l'extravagance. Comment se persuader que, dans l'attitude où se trouvoient les musulmans, maîtres des contrées dont on se proposoit l'envahissement, une poignée de François, sans secours présumables de la part d'un peuple tombé dans le dernier degré d'avilissement, pussent même faire un pas sans être enveloppés et exterminés. Mais Philippe, dominé par la passion de l'avarice, ne cherchoit dans l'erreur avidement saisie par une jeunesse bouillante qu'une occasion pour puiser plus largement dans la bourse de ses sujets. Armer son fils aîné chevalier, et préparer une expédition pour la Terre-sainte, étoient, comme on sait, dans le droit féodal, deux circonstances qui autorisoient le seigneur à lever des contributions sur ses vassaux. Le duc de Bourgogne s'en prévalut et accrut par là son trésor, déjà immense. Il mit néanmoins le duc, son fils, en état de paroître avec une magnificence

véritablement royale. La foule de jeunes seigneurs qui s'étoit rangée sous sa bannière imita son luxe, et cette petite armée, étincelante d'or et de pierreries, surpassoit en mollesse tout ce que l'histoire rapporte des peuples les plus voluptueux. Dans les régions qu'elle traversa, elle eût donné de la France une idée de prospérité et de splendeur inouïes, si le bruit des malheurs qui l'accabloient alors n'avoit d'avance prévenu cette illusion.

La maison des Paléologues, que ces nouveaux croisés se flattoient de venger avant peu des outrages des infidèles, étoit bien près d'être anéantie d'un seul coup par le glaive ottoman.

Les historiens du temps ne nous apprennent point par quel artifice le sultan avoit pu déterminer Manuel à quitter ses remparts pour se livrer à la merci de son implacable et féroce ennemi [a]. Etant venu à Phères en Macédoine avec un grand nombre d'officiers de sa cour, il y vit arriver son frère Théodore, despote de Lacédémone, que Bajazet avoit sommé de s'y rendre pour s'expliquer sur plusieurs griefs qu'il prétendoit avoir à lui imputer. Ces plaintes avoient pour objet les injustices qu'il supposoit avoir été commises par Théodore envers Paul Mammonas, petit prince de Monembasie, et tributaire des Turcs. Les deux frères tiroient déjà de fâcheux pronostics de cette réunion inopinée, lorsque la venue de Jean Paléologue, leur neveu, fils d'Andronic, auquel le sultan avoit également donné rendez-vous dans le même lieu, leur laissa peu de doutes sur le dessein du barbare. Bientôt il vint les joindre, et jetant sur les trois princes des regards furieux : *On a osé*, dit-il, *inquiéter mes alliés, et dépouiller même mes vassaux de* AN. 1395.

[a] Phranza donne pour motif de cette étrange démarche les anciennes conventions *secundum pacta conventa* (liv. 1, chap. 19). Mais Manuel les avoit violées en s'évadant, et il devoit connoître assez Bajazet pour ne pas se remettre à sa disposition.

leurs domaines : je veux faire un exemple terrible de cette audace, et il les quitta à ces mots. Manuel, Théodore, et le fils d'Andronic, se considérèrent comme des victimes dévouées par le sort, et se disposèrent à faire leur testament. Bajazet avoit en effet donné l'ordre de les égorger, voulant réparer ainsi et par ce triple meurtre la faute qu'il croyoit avoir commise en laissant échapper Manuel lorsqu'il étoit en otage à Pruse, et satisfaire l'impatience qu'il avoit de faire de Constantinople la capitale de son empire. Un miracle seul pouvoit arracher ces princes à la mort, et il s'opéra. Le visir auquel Bajazet avoit commandé cette boucherie eut le courage de s'en abstenir; et quelque odieux que doive paroître le caractère de Bajazet, il faut dire que le visir désobéit parce qu'il connoissoit son maître, et qu'il voulut lui épargner des remords. Ils avoient en effet déjà atteint le cœur du sultan, qui, informé que les princes avoient été épargnés, en témoigna une véritable joie, et exprima sa reconnoissance à son ministre. Mais, dans ces âmes sauvages, les retours à la férocité sont prompts. Ne pouvant se baigner dans le sang des Paléologues, Bajazet, rendu à sa première furie, les accabla d'outrages; et voulant à tout prix se venger, il fit, en présence de ses captifs et de leur suite, arracher les yeux à plusieurs seigneurs de la cour de Manuel, et couper les mains à trois officiers de la marine impériale qui se trouvoient parmi eux. Honteux de nouveau de sa barbarie, Bajazet rassura les princes par des paroles douces et flatteuses, et congédia bientôt après Manuel et son neveu, qui sortirent de Phères comme de l'antre d'une bête farouche. Le sultan, toujours capricieux dans sa justice comme dans sa fureur, retint Théodore, dans l'intention de lui faire chèrement payer sa rançon.

En effet, pensant quelque temps après qu'il devoit être las de cette captivité, Bajazet lui fit proposer pour condition de sa liberté la cession de la ville d'Argos et

de plusieurs autres du même territoire, et la renonciation absolue à tous droits sur la Monembasie. Théodore, qui, depuis la scène dont on vient de rendre compte, croyoit à chaque instant sa vie menacée, céda sans résistance à tout ce qu'exigeoit le tyran. On ne sait ce qui doit le plus étonner de la facilité des Paléologues à tomber dans les piéges qui leur étoient tendus, ou de la confiance de Bajazet dans des concessions ainsi arrachées par la plus indigne violence. Théodore ne cherchoit évidemment qu'à endormir le sultan : les gouverneurs des villes qui reçurent de lui l'ordre apparent d'en remettre la possession apportèrent dans l'exécution tant de délais et de lenteurs, que rien n'étoit encore terminé lorsque Théodore trouva moyen de s'échapper des mains du Turc. D'autres soins plus pressans forcèrent celui-ci d'ajourner sa vengeance.

Dans ces entrefaites, Manuel épousa Irène, fille de Constantin Dragosès, prince de cette partie de la Macédoine qu'arrosoit le fleuve Axius, aujourd'hui le Vardar. Constantin étoit un de ceux qui, avec le despote de Servie, avoient assisté à l'affreuse tragédie de Phères, et fait entre eux depuis le serment de punir leur bourreau. Le mariage de Manuel fut en quelque sorte le sceau de cette confédération. Mais il n'étoit pas dans la destinée des Grecs de ce temps de balancer la fortune des barbares.

L'armée de Sigismond, accrue en force et en résolution par l'adjonction de celle des François, entroit en campagne et balayoit tout devant elle. Les Turcs furent en un instant chassés des villes de Fornie et de Bulgarie, dont ils s'étoient rendus maîtres. La bannière du croissant fuyoit enfin dans ces contrées devant l'étendard de la croix; et sans l'obstacle que présenta Nicopolis, Sigismond n'eût pas tardé à se trouver sous les murs d'Andrinople. Nicopolis, bien fortifiée et défendue par une garnison déterminée, arrêta l'ardeur des con- An. 1376-1398.

fédérés, qui, se trouvèrent obligés, pour ne pas laisser cet ennemi en arrière, d'en faire le siége dans les formes.

Cet incident donnoit à Bajazet le temps de respirer. Il concentra toutes ses forces à Andrinople; et quand il se crut en état de faire tête à l'ennemi, il reprit l'offensive, et s'avança vers Nicopolis. La valeur des soldats de Sigismond, une tactique supérieure et l'ivresse des premiers succès, sembloient assurer la victoire au roi de Hongrie. Une rivalité de gloire compromit tous ces avantages. Les François réclamèrent le poste d'honneur, les Hongrois le leur disputèrent, et ne cédèrent qu'après une longue et très-vive altercation. Ce noble démêlé fit perdre un temps précieux, laissa entre les soldats du duc de Nevers et l'armée hongroise des levains de discorde au moment même où il falloit le plus d'ensemble. Les François fondirent comme l'éclair sur l'avant-garde de l'armée turque, qui, en se repliant, les fit tomber dans une embuscade, où bientôt toute l'armée de Bajazet, animée par la présence du sultan, les enveloppa. Mais les Fançois soutinrent ce choc avec la plus rare intrépidité, et dans un instant ils couvrirent le champ de bataille de plus de quinze mille turbans. Bajazet, blessé lui-même, fut sur le point d'être pris. Le désordre, qui se mit dans les troupes des infidèles, eût, malgré l'infériorité de leur nombre, rendu les François complètement victorieux, du moins auroient-ils pu continuer à lutter avec avantage jusqu'à l'arrivée du corps d'armée de Sigismond, que leur impétuosité avoit laissée assez loin en arrière; mais un fatal malentendu entre les chefs de ces preux [a] leur fit perdre le fruit de leur héroïsme. Bajazet, mettant à profit ce moment d'hésitation, ramena les siens à la charge, et enfonça les François sur tous les points. Ces braves, dignes d'un meilleur

[a] Philippe d'Artois, comte d'Eu, grand connétable de France, et Enguerrand, sire de Couci, comte de Soissons.

sort, refusèrent de se rendre ; et, combattant jusqu'au dernier soupir, ils tombèrent percés de coups sur des monceaux d'ennemis. Trois cents à peine survécurent à ce désastre, et restèrent dans les mains des Turcs pour périr bientôt misérablement.

Sigismond n'arriva que pour être témoin de ce carnage. Ses troupes, épouvantées, lâchèrent le pied ; les Turcs se mirent à leur poursuite, et passèrent tout au fil de l'épée. Le camp fournit un butin immense ; tout ce qui appartenoit au duc de Nevers fut la proie du vainqueur. En lisant ce que les contemporains racontent du faste de ce prince, de la quantité de vaisselle d'or et d'argent qu'il traînoit après lui, de la richesse des étoffes dont ses tentes étoient formées, et des meubles qui les décoroient, on croit passer en revue tous les genres de magnificence d'un satrape de Perse. Le malheureux chef des François vit égorger sous ses yeux presque tous ceux de ses compagnons d'armes [a] que le sort avoit fait tomber au pouvoir de Bajazet, qui ne l'épargna lui-même que dans la vue d'en obtenir une rançon considérable. En réfléchissant sur les maux dont il accabla dans la suite sa patrie, on est forcé de regretter qu'il n'ait pas péri glorieusement dans les mêmes champs qu'arrosa tant de sang françois.

Sigismond, après avoir descendu le Danube et côtoyé le Pont-Euxin en fugitif, entra à Constantinople, où la nouvelle de sa défaite mit l'empereur Manuel au désespoir. Rien ne sembloit, en effet, pouvoir désormais le soustraire à la fureur du sultan. Ses lettres au roi de Hongrie durant l'expédition avoient été interceptées par Bajazet, qui y avoit vu l'intérêt que l'empereur prenoit à cette cause. La retraite par lui donnée à Sigismond étoit d'ailleurs une manifestation publique de son attachement au monarque vaincu.

[a] Au nombre des prisonniers que Bajazet épargna étoit Boucicaut, qui va bientôt reparoître sur la scène.

Ces pressentimens ne tardèrent pas à se réaliser. Bajazet l'envoya sommer de lui livrer sa capitale, et bientôt il rassembla sous les murs de la ville une nombreuse armée qui dévoroit d'avance les riches dépouilles que lui promettoit une pareille conquête. Manuel avoit assez appris à connoître son ennemi pour prévoir quel seroit le sort des habitans, si le fils d'Amurat devenoit maître de la ville, soit par ruse, soit par force. Il étoit livré à cette terrible perplexité, lorsqu'il apprit que le roi de France envoyoit, pour défendre les remparts de Constantinople, un corps de six cents hommes d'armes. Le duc d'Orléans, frère du roi, l'avoit même conjuré de réunir contre les Turcs une nouvelle armée, qu'il demandoit l'honneur de commander [a]. L'espérance de ce secours, le bon état de défense où Constantinople étoit alors, le peu d'habileté des Turcs dans l'art des siéges, l'absence de toute marine pour investir la place du côté de la mer, toutes ces considérations réunies ranimèrent au fond du cœur de Manuel une lueur de courage, et il fit des dispositions de défense. Un événement inattendu vint alors changer la face des choses.

Le grand-visir, le même probablement qui avoit détourné son maître du projet d'assassinat médité à Phères, parvint à le persuader de se désister de la conquête de Constantinople. C'étoit un de ces hommes que le hasard place rarement auprès des princes absolus, et auxquels il donne plus rarement encore les moyens de faire entendre la voix de la raison au milieu des passions furieuses qui assiégent sans cesse un despote conquérant. C'est d'ailleurs

[a] Les six cents hommes d'armes accordés par le roi de France pour venir au secours de l'empereur de Constantinople l'avoient été à la sollicitation de Théodore Cantacuzène, seigneur grec, qui alors se trouvoit à la cour de ce monarque. Quant à l'intervention du duc d'Orléans, Juvénal des Ursins va jusqu'à dire que ce prince se jeta aux genoux du roi pour obtenir d'aller à la tête d'une armée venger le nom chrétien dans les champs de la Thrace. Les anciens registres de la chambre des comptes apprennent que le roi avoit prudemment fait passer à Manuel un présent de mille pièces d'or.

un nouveau motif pour reconnoître que Bajazet n'étoit pas entièrement corrompu par le pouvoir, et que, dans l'intervalle des orages auxquels son âme ardente étoit en proie, il étoit capable de céder jusqu'à un certain point aux conseils de la justice, ou du moins à ceux de son intérêt bien entendu. Voici, si l'on en croit Démétrius Cantemir, auteur d'une histoire ottomane [a], le langage que tint le visir au plus ambitieux des sultans; il rappelle assez bien ce que disoit le courtisan philosophe Cynéas à un prince tout aussi insatiable de conquêtes.

« Vous voulez faire de Constantinople la capitale de « votre vaste empire. Nul doute qu'elle n'en augmentât « le lustre, et qu'elle ne fût aujourd'hui pour vous une « conquête aisée. Mais ne craignez-vous pas que cette « entreprise ne compromette votre puissance en éveil- « lant les justes alarmes de tous les princes d'Occident? « S'ils paroissent avoir renoncé à relever la croix dans « l'Asie, où ils fondèrent jadis une puissance si redoutable « pour notre foi ; s'ils ont vu d'un œil presque indifférent « la Grèce chrétienne subir par degrés le joug ottoman, « c'est que leurs querelles personnelles ont absorbé toute « leur attention et occupé toutes leurs forces. Mais ils n'ont « jusqu'ici aperçu le croissant que retranchés derrière les « murs de Constantinople; ils ont considéré cette cité

[a] Il est bon de dire ici que le prince Cantemir ne peut inspirer qu'une médiocre confiance quant aux événemens qu'il raconte, parce qu'il en donne trop aux annales turques, reconnues depuis long-temps pour être pleines de mensonges. Cette confiance dans les Turcs étoit d'autant plus inexplicable, qu'ayant à se plaindre de la mauvaise foi de la cour de Constantinople, il la trahit, et l'abandonna pour passer au service du Czar. L'ouvrage de ce prince est précieux pour tout ce qui concerne les origines, mœurs, usages, etc., de la nation ottomane. Son témoignage sera discuté quand nous en serons au siége de Constantinople, par Mahomet II, et nous apprécierons *d'après lui-même* toute la valeur de ce témoignage. Nous ne nous dissimulons point combien il est peu probable que Bajazet se soit rendu aux raisons de son visir. Le silence de Ducas et de Phranza sur ce visir peuvent motiver quelques doutes sur le rôle que lui fait jouer le prince.

« comme une digue qui arrêtoit, pour l'Europe, le dé« bordement des Orientaux ; une barrière enfin, comme « fixée par le destin, entre les sectateurs du Christ et les « fils du prophète. Mais cette barrière une fois abaissée, « tenez pour certain qu'oubliant leurs animosités, pour « ainsi dire domestiques, ils s'uniront pour attaquer l'en« nemi commun et le rejeter au-delà du Bosphore. Et « alors qui pourra, d'après la connoissance des vicissitudes « des choses humaines, assurer que là se borneront leurs « efforts et leurs succès ? Faut-il d'ailleurs s'occuper sans « cesse de s'accroître, et jamais de gouverner ? Les peu« ples sur qui pèsent depuis si long-temps le fléau ter« rible de la guerre ont besoin de repos. Il est une « gloire supérieure à celle de les asservir, c'est celle de les « rendre heureux. Dans l'intérêt même de votre puis« sance, et dussiez-vous obéir plus tard à l'impression « qui vous entraîne, il importe d'employer vos soins à « faire de votre immense domaine, composé de tant de « pièces encore incohérentes, un tout qui au besoin « soit tout à coup mis en mouvement par une seule vo« lonté. Alors bravant peut-être la ligue entière des « couronnes d'Occident, vous saisirez votre proie dont « nul autre d'ici là ne peut s'emparer, et qu'aucune « force alors ne sera capable de vous arracher. Il s'en « faudra peu, du reste, que vous ne soyez dès à présent « maître de ce chef sans corps. Dans l'extrémité où se « trouve réduit *Isambert-Tekkury* [a], il acceptera sans « balancer toutes les conditions que vous jugerez à pro« pos de lui imposer. »

L'âme, fatiguée du tissu d'horreurs sans but, et des basses intrigues qui constituent l'histoire de ces temps, s'exalte un instant au récit de ce triomphe de la raison d'un sujet sur le farouche caprice d'un despote.

[a] *Le seigneur de Constantinople.* C'est ainsi que l'historien désigne l'empereur Manuel, qualification que l'orgueil des musulmans avoit depuis long-temps adoptée pour ravaler une puissance en effet si déchue.

Bajazet céda ; mais, remettant l'épée dans le fourreau, il ne renonça point à substituer la ruse à l'emploi de la force. Dans la ville de Sélivrée vivoit obscurément Jean Paléologue, fils d'Andronic, l'aîné des enfans de Jean I, et que celui-ci, par la plus insigne lâcheté, avoit voulu priver de la vue, ainsi que son propre fils Andronic, sur les ordres du tyran Amurat. Comme issu du fils aîné de Jean, il avoit au trône de Constantinople plus de droits que Manuel son oncle. Le supplice qu'il avoit souffert étant encore au berceau ne l'avoit pas entièrement privé de la lumière du jour [a] ; cependant son état, la foiblesse naturelle de son caractère, l'avoient fait se résigner jusque-là à son sort. Il falloit que la sombre jalousie de Bajazet fût portée au dernier excès, lorsqu'il songea à l'envelopper à Phères dans la proscription qu'il avoit méditéé contre le sang de Paléologue. Bajazet se fit un jeu de réveiller dans l'âme de ce malheureux prince des étincelles d'ambition que sa situation sembloit si positivement exclure. Il lui fit parler de ses droits et de l'intention où il étoit de lui prêter son appui. Dans des conjonctures de ce genre, la volonté personnelle des princes n'est rien, il suffit que les courtisans qui les entourent aperçoivent ce que l'élévation de leur maître leur doit procurer à eux-mêmes de crédit et de puissance pour que l'art dont ils ont fait une étude amène bientôt leur pupille à se diriger sans réserve par leurs vûes. La gloire et l'utilité de l'empire étant loin d'être l'objet de ces négociations, on fit sans difficulté consentir le fils d'Andronic à toutes les concessions qu'exigeoit Bajazet pour prix de la protection qu'il lui offroit [b] : ce fut d'abord l'abandon de la ville de Sélivrée et de

[a] Il voyoit un peu de côté de l'un et l'autre œil. Son père Andronic n'avoit point aussi perdu l'usage de l'œil droit.

[b] Phranza présente le prince Jean comme assidu auprès de Bajazet. *Ab ejus latere non discedebat, eratque illi in familiarissimis et intimis* (liv. I, ch. 20). Nous suivons Ducas. Du reste les résultats sont les mêmes.

plusieurs places de ce territoire : puis Jean se soumit à la loi que Manuel avoit repoussée avec toute l'énergie compatible avec sa situation, celle d'assigner à Constantinople un quartier distinct pour les musulmans, et où résideroit un cadi ou juge de leur nation, où l'on bâtiroit une mosquée. Enfin le nouvel empereur se reconnoissoit tributaire et vassal du sultan; il s'obligeoit à résider aux époques convenues à sa cour pendant un certain espace de temps, et devoit l'accompagner dans toutes les expéditions militaires avec un corps de troupes impériales. Ce traité fut, de la part de Bajazet, immédiatement mis à exécution; il reconnut solennellement le prince Jean pour légitime héritier de la pourpre, et bientôt le neveu de Manuel parut sous les murs de Constantinople à la tête de dix mille musulmans.

Manuel fut accablé de ce dernier coup, qui lui enlevoit toute possibilité de résistance. En effet, le peuple de Constantinople avoit paru se résigner à tous les maux qui devoient suivre un siége soutenu contre le cruel Bajazet; mais la terreur de sa domination et le salut de leur foi auroient pu seuls décider les habitans à en affronter les horreurs. Du moment qu'il ne s'agissoit plus que d'un conflit entre deux princes du même sang, leur zèle s'attiédit par degrés. On pensa qu'il étoit facile à Manuel de mettre fin à tous les différends en partageant avec son neveu une souveraineté dont il étoit hors d'état de soutenir le poids. On alla bientôt jusqu'à discuter son droit à la couronne; et ce peuple qui, peu de jours auparavant, avoit donné à Manuel le titre de père, et juré de s'ensevelir avec lui sous les ruines de la ville impériale, ne voyoit plus en lui qu'un obstacle à sa sécurité, et la cause unique des nouveaux malheurs qui le menaçoient : de l'indifférence il alloit passer à la haine, et même à la sédition. Manuel courba la tête sous le nouvel orage; mais, ne pouvant se résoudre à se dépouiller tout entier, il fit dire à son neveu qu'il parta-

geroit sans répugnance avec lui la souveraine puissance, et qu'il l'invitoit à venir s'asseoir à ses côtés. Bajazet insista d'abord pour que la résignation de Manuel fût absolue, et que le fils d'Andronic régnât seul; mais entrevoyant qu'une puissance aussi divisée ne manqueroit pas d'être orageuse, et que les débats entre l'oncle et le neveu hâteroient la ruine de l'un et de l'autre, il donna son consentement à cette transaction, sous la condition que Manuel ratifieroit de sa part les engagemens pris par le prince Jean. C'est de cet abîme de dangers et d'humiliations que la valeur française vint encore le tirer.

Le maréchal Boucicaut avoit été mis à la tête des six cents hommes d'armes envoyés par le roi de France au secours de Manuel. On y avoit joint huit cents arbalétriers; et une troupe de jeunes seigneurs, sans être intimidés par le sort qu'avoient éprouvé leurs devanciers à Nicopolis, avoient voulu prendre part à cette expédition [a]. Ils étoient animés du désir de tirer vengeance des traitemens barbares que les Turcs avoient fait subir à leurs compagnons d'armes. Déjà la flotte qui portoit cette jeunesse brillante, conduite par le plus grand homme de guerre de ce temps, voguoit vers Constantinople. La nouvelle de leur prochaine arrivée ranima le courage des habitans. Boucicaut, outre les talens militaires qui le distinguoient, connoissoit mieux AN. 1399.

[a] *Boucicaut* étoit un surnom qui avoit un sens, et devoit être synonyme de *courageux*, d'après ce passage de la chronique : « Jean le « maingre, nommé *le brave*, et *par* « *esbattement* Boucicaut. » La même chronique dit qu'il étoit *joyeux*, *chantant et gracieux*, *qu'il fesoit des ballades et des virelais*, *que plus doux et benin qu'une pucelle devant la dame qu'il choisit*, *toutes dames servant*, *toutes honoroit pour l'amour d'une*. Tout cela ne l'empêchoit pas de faire la guerre à la manière turque; c'est-à-dire brûler, piller, détruire et passer tous les habitans d'une ville au fil de l'épée. Son historien appelle ces actions de la sévérité. Le comte de Nevers avoit empêché Bajazet de le faire égorger, en lui présentant l'appât d'une rançon. *Il prit à douloir la mort de si vaillant homme.* Boucicaut fit usage de la liberté qu'il eut avant le comte pour délivrer celui-ci.

que personne le terrain où la lutte devoit s'engager, et les ennemis auxquels il alloit avoir affaire. Il avoit, en 1397, passé deux mois à Constantinople, et environ le même temps à la cour du sultan. Il eût même prêté à ce sultan le secours de son bras et de son génie, si à cette époque la guerre eût existé entre les Turcs. Le maréchal connoissoit également Bajazet : il avoit été chargé de traiter avec lui de la rançon du fils du duc de Bourgogne et des autres seigneurs faits prisonniers à la fatale bataille de Nicopolis. Ainsi la fortune sembloit se complaire à réunir tour à tour pour l'empereur Manuel tout ce que la coupe du malheur peut contenir d'amertume, et tout ce que le hasard peut offrir de moyens étonnans de salut. La conduite de Bajazet dans cette circonstance n'est pas facile à expliquer. Comment, lorsqu'il avoit mis en œuvre tant de stratagèmes pour anéantir ce qui pouvoit rester à Manuel de moyens de résistance, ne fit-il pas un dernier effort pour en recueillir le fruit ? N'étoit-ce pas le cas de concentrer toutes ses forces sur Constantinople ? Comment se persuader qu'il n'eût aucune intelligence dans la ville après que ses créatures y étoient entrées avec le fils d'Andronic ? N'avoit-il nul moyen d'arrêter la marche de la flotte d'où seule dépendoit le sort de Constantinople ? Si en abordant aux rivages de Byzance, les confédérés eussent vu le croissant arboré dans la ville impériale, leur expédition n'eût-elle pas été à son terme et leur retour plein de périls ? Ce qu'il est naturel de croire, à défaut de faits précis sur ce point, c'est que l'espérance d'être secourus, et de l'être par des François, fit prendre aux habitans de Constantinople la résolution de se défendre avec une vigueur qui retarda les progrès des assiégeans. Ainsi le nom seul de Boucicaut leur valut dès-lors une armée.

Ce que nous venons de dire des moyens qu'avoit le sultan de disputer les passages à la flotte françoise se

réalisoit en partie. Dix-sept galères turques stationnées aux environs de Gallipoli se présentèrent pour livrer combat ; mais elles furent battues et obligées de chercher refuge dans des anses où le maréchal ne jugea pas à propos de les poursuivre. Arrivé à Ténédos, Boucicaut y trouva plusieurs vaisseaux vénitiens et génois dont les commandans sollicitèrent la faveur de se joindre à la flotte. Le maréchal en fut proclamé généralissime, et aucun nouvel obstacle n'arrêtant sa marche, il arriva peu de jours après devant Galata, où les Turcs étoient sur le point d'entrer. A la vue de la flotte françoise, ils se retirèrent, et Constantinople fut délivrée. La joie des habitans fut extrême. Manuel fit au maréchal l'accueil que méritoit un si éminent service. Il le nomma grand-connétable de l'empire, titre que Boucicaut s'honora de porter toute sa vie. Le général françois résolut, de concert avec l'empereur, de porter la guerre sur tous les points du pays ennemi qui s'offriroient à découvert, ce qui obligeroit le sultan à disséminer ses forces. Les troupes s'embarquèrent donc sous le commandement de Boucicaut et de Manuel, et la flotte fit voile vers la ville de *Narétez*, dont on ne peut aujourd'hui déterminer la position précise. La descente s'opéra à quelque distance de cette place, et les deux chefs pénétrèrent sans obstacle dans un pays qu'ils surprenoient sans défense. Après avoir fait un butin considérable et rassemblé d'immenses provisions dont Constantinople avoit un extrême besoin, ils revinrent à cette capitale, qu'ils quittèrent de nouveau pour reprendre le cours de leurs exploits.

Il se dirigea sur Diaschili, ville charmante, séjour favori de Bajazet, et qu'il s'étoit plu à décorer avec magnificence. C'en fut assez pour en désirer la destruction ; quoiquelle n'eût fait aucune résistance, elle fut livrée aux flammes, et le somptueux palais qu'y

avoit fait bâtir le sultan ne fut bientôt qu'un amas de cendres et de ruines.

De là les confédérés s'avancèrent vers Nicomédie; les Turcs, bordant le rivage, les attendirent de pied ferme. La sévérité récente de Boucicaut excitoit leur fureur et les animoit à la vengeance. Malgré leurs efforts, la descente s'opéra sans beaucoup de perte. Les Turcs, enfoncés de toutes parts, prirent la fuite, et se retirèrent en désordre dans la ville. Le maréchal en fit immédiatement le siége; mais, n'étant pas suffisamment pourvu de ce qui étoit nécessaire pour le conduire avec succès, et surtout avec la vigueur qu'exigeoit son plan de campagne, il ne put entamer aucun des ouvrages de la place. Les échelles qu'on avoit préparées se trouvèrent trop courtes, et les moyens employés successivement pour abattre les portes, toutes bardées de fer, et sur lesquelles le feu ne put opérer aucun effet sensible, demeurèrent sans résultats. Boucicaut ne crut pas sa gloire attachée à poursuivre cette entreprise. Après avoir réduit les faubourgs en cendres, il porta le ravage dans les environs, enleva tous les grains et tout le bétail qu'on put trouver, et laissa partout des traces terribles de son passage.

On est forcé d'avouer qu'en cela Boucicaut imita de trop près l'ennemi qu'il poursuivoit, et que ses exploits eurent ici quelque chose de barbare. Mais il est rare que dans les expéditions lointaines les chefs les plus modérés n'oublient pas quelquefois leur caractère. Outre que le mélange des nations, concourant aux mêmes entreprises, rend infiniment plus difficile le maintien de la discipline, il peut être quelquefois nécessaire, quoique odieux, de frapper de stupeur un ennemi féroce, accoutumé à abuser lui-même de la victoire, et disposé à prendre la clémence pour de la foiblesse.

C'est le jugement que l'on doit porter des actes qui

continuèrent de signaler dans ces contrées la présence des François. La ville appelée *le Sérail*, vers laquelle l'armée marcha de suite, eut un sort plus terrible encore que celle de Diaschili; les habitans furent passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, et tous les édifices livrés aux flammes. Les Turcs, accourus au secours de la place, s'élancèrent comme des tigres sur les troupes impériales; mais ils furent repoussés avec un effroyable carnage, et à peine s'en échappa-t-il quelques-uns pour aller porter au sultan la nouvelle de ce désastre. Boucicaut et l'empereur se rembarquèrent ensuite, et rentrèrent triomphans à Constantinople, où le butin dont étoient chargés les troupes ramena l'abondance.

Remplis de l'idée qu'il falloit mettre à profit la consternation de l'ennemi et la terreur dont l'avoient frappé les derniers exploits, le maréchal et l'empereur s'embarquèrent pour une troisième expédition, dont les résultats devoient être plus décisifs encore.

Non loin de Constantinople s'élevoit la ville dite *Rive droite* [a], sur l'embouchure d'une rivière qui verse ses eaux dans la mer Majeure. Cette place, confiée à des troupes aguerries, étoit un voisinage extrêmement incommode par l'asile qu'elle offroit à ceux qui faisoient des incursions autour de la capitale, ou qui vouloient intercepter les communications par la mer. La flotte impériale cingla vers cette côte, et entra sans aucune espèce d'obstacle dans le port. Les Turcs, comptant sur leur nombre, avoient laissé opérer paisiblement la descente, dans l'espoir d'envelopper et d'exterminer d'un seul coup l'armée des assaillans. Ils se rangèrent en effet sous les murs de la ville, présentant une troupe trois fois plus nombreuse que celle des ennemis; mais la valeur ne tint aucun compte du nombre. Les musulmans

[a] L'historien du maréchal de Boucicaut défigure les noms, et les rend quelquefois méconnoissables.

furent culbutés au premier choc, et tous les efforts qu'ils firent pour se rallier furent sans succès. Ils prirent la fuite et ne reparurent plus. Sur-le-champ on décida l'attaque contre la ville. Le grand maître de Rhodes étoit dans l'armée de Boucicaut avec un grand nombre de ses chevaliers, bouillans de courage et de zèle. On convint que ses troupes et celles de Manuel resteroient en observation pour tenir les Turcs en échec, tandis que le maréchal donneroit l'assaut à la ville. Les remparts furent bientôt couverts d'échelles où s'élançoit l'élite des François. Mais les assiégés ayant eu la précaution d'amonceler au pied des murailles des pailles humides où ils avoient mis le feu, la fumée épaisse et fétide qui en sortit incommoda tellement les assiégeans, qu'ils furent contraints de se retirer. Boucicaut, auquel rien n'échappoit, remarqua un endroit des murailles où n'existoient point de pareils amas, et de plus, moins bien gardé, parce que sans doute les assiégés le considéroient comme beaucoup plus fort. Le maréchal, ayant fait fabriquer une échelle d'une hauteur extraordinaire, la dressa contre ce point; et pour que ses soldats ne se nuisissent pas par un excès d'ardeur, il resta lui-même au pied de l'échelle, n'y laissant monter que le nombre qu'elle étoit en état de supporter. A la vue de cette attaque inopinée les assiégés portèrent tous leurs efforts de ce côté, et ceux des François qui les premiers atteignirent les créneaux périrent accablés sous le nombre; mais leurs compagnons, se succédant comme les flammes d'un incendie qui s'accroît, s'ouvrirent un chemin à travers les flots d'ennemis accourus sur ce point, les précipitèrent dans la ville où ils les poursuivirent, et en firent une épouvantable boucherie. Aucun Turc ne fut reçu à quartier, et les François se trouvèrent ainsi maître d'une place qui, jusque-là, avoit été considérée comme imprenable. Manuel, ne pouvant se flatter de la conserver, la fit détruire de fond en comble, et la flotte,

après cette glorieuse excursion, fit voile pour Algiro, autre repaire de barbares. Les habitans, certains du sort qui les attendoit, mirent eux-mêmes le feu à leurs maisons et se sauvèrent dans les montagnes voisines.

L'empereur, à ce moment, fut informé qu'une flotte turque avoit jeté l'ancre dans le voisinage de *Narétez*, et que les troupes qui la montoient avoient fait une descente sur cette plage. On se remit en mer pour les aller joindre; mais d'aussi loin que les Turcs aperçurent le pavillon impérial, ils s'enfuirent dans les terres, abandonnant leurs galères et toutes les munitions qu'elles contenoient. Boucicaut en brûla une partie et emmena le reste à Constantinople.

C'est ainsi que, pendant près d'une année que l'illustre maréchal resta en Grèce, il ne cessa d'être l'effroi des musulmans. Il réussit à les déloger de toutes les places qu'ils occupoient dans un assez vaste rayon autour de Constantinople, et d'où ils pouvoient chaque jour harceler le malheureux chef de l'empire. Avec des forces plus considérables, le grand-connétable eût en peu d'années peut-être rendu à cette puissance un lustre qu'elle avoit perdu depuis long-temps.

L'époque du retour de ce grand capitaine étoit arrivée; et eût-il eu la faculté de prologer son séjour, ses troupes, éclaircies par tant de combats, et ses finances épuisées, ne lui auroient pas permis de différer plus long-temps son départ. Peut-être n'étoit-il pas fâché de ne point exposer à de nouveaux hasards la gloire qu'il s'étoit acquise. Mais quelques services qu'il eût rendus à l'empire, son absence alloit nécessairement replacer Constantinople dans l'état précaire et périlleux dont il l'avoit tirée. Telle est généralement l'issue de ces entreprises lointaines dans lesquelles les chefs, quelque habiles et quelque vaillans qu'ils soient, ne trouvent pas chez la nation qu'ils viennent secourir un point d'appui capable de consolider leurs succès. Boucicaut fit tous

ses efforts pour persuader à Manuel qu'il ne tarderoit pas à revenir avec de nouvelles forces plus imposantes que les premières, et qu'il acheveroit son ouvrage en mettant le trône de Constantinople hors de toute insulte de la part des barbares. Mais le souvenir des dangers qu'avoit courus le foible empereur lorsqu'il étoit abandonné à ses propres ressources ne le laissa pas douter de l'anéantissement de sa puissance du moment qu'il cesseroit d'être protégé par ce brave. Dans cette pensée, il prit une résolution qui atteste l'étendue de ses frayeurs, puisqu'elle étoit de nature à ouvrir pour lui une nouvelle source de dangers ; il déclara au maréchal qu'il le suivroit en France pour solliciter en personne auprès de Charles VI la continuation des subsides, d'où dépendoit désormais le sort entier de l'empire.

A travers la politique nébuleuse de ces temps il est difficile d'apercevoir la véritable cause qui décida le maréchal à encourager ce dessein, qui alloit laisser Constantinople à la garde d'un prince sans expérience comme sans énergie, et que ses obligations envers Bajazet avoient avili. Il est de fait que Boucicaut affermit Manuel dans sa détermination. Il faut croire qu'il y vit pour sa patrie et pour lui-même une nouvelle occasion de gloire, et la perspective de fonder dans la Grèce une principauté dont l'importance rehausseroit l'éclat de la couronne de France : aussi ne détourna-t-il point Manuel de l'intention où celui-ci lui dit être de faire hommage à cette cour de l'empire et de sa capitale; par là le malheureux prince se flattoit d'intéresser directement Charles à sa conservation, le seigneur suzerain étant obligé de secourir ses feudataires contre les attaques du dehors. Les Génois, les Vénitiens, les Rhodiens apprirent sans jalousie ce projet, qui tendoit à donner un formidable ennemi à une puissance dont les progrès menaçoient de leur ravir tout ce qu'ils avoient acquis des débris de l'empire grec. Leur active coopéra-

tion à l'expédition des François avoit déjà prouvé qu'ils n'étoient disposés à prendre aucun ombrage du succès des armes de cette nation dans l'Orient. Théodore, despote de Lacédémone, ne vit pas du même œil cette démarche, qui lui parut compromettre sans retour le salut de l'empire. Lorsque Manuel son frère alla le trouver pour conférer avec lui de son projet, Théodore lui traça d'un pinceau énergique le sort qui attendoit Constantinople, quand le seul homme qui pouvoit encore balancer ses destinées auroit mis entre cette capitale et lui une aussi grande distance. Il lui montroit le Turc étonné de avoir plus devant lui qu'un prince qui lui devoit la pourpre, prendre possession de la ville, y régner en son nom, ou, sur le moindre prétexte, se débarrasser d'un aussi foible obstacle à un envahissement depuis si long-temps médité. Le voyage de Manuel lui paroissoit d'ailleurs devoir aboutir à des résultats tout aussi stériles que celui de l'empereur leur père; et lors même que le chef de l'empire parviendroit, en s'abaissant devant un prince étranger, à obtenir quelques foibles secours, ils arriveroient évidemment trop tard. Il pensoit enfin que le courage des Grecs, raffermi par le succès des expéditions récentes des confédérés, seroit capable de maintenir, pour un temps du moins, les avantages obtenus sur les barbares.

Ces remontrances ne purent changer les résolutions de Manuel. Après avoir pris congé de sa femme et de ses enfans, qui l'avoient suivi jusqu'à Lacédémone, il se rembarqua sur la flotte françoise qui entra dans l'Adriatique. L'empereur s'arrêta à Venise : Boucicaut prit les devans, impatient de rendre compte à sa cour du succès de l'expédition qui lui avoit été confiée, et d'annoncer l'arrivée prochaine du monarque d'Orient.

Manuel ne tarda pas à être convaincu qu'il ne tireroit aucun secours des Vénitiens, malgré les démonstrations apparentes d'intérêt qu'il en recevoit. Ses courses à Florence,

à Ferrare, à Gênes, n'eurent pas une meilleure réussite. Le duc de Milan, Galéas Visconti, fut le seul qui ne borna pas son zèle à des complimens de condoléance. Sa munificence se déploya dans le don qu'il fit à l'empereur d'un superbe équipage et de sommes considérables pour le mettre à même de paroître au-delà des Alpes d'une manière conforme à son rang. Après l'avoir conduit en pompe jusqu'aux frontières de ses états, il lui protesta, en le quittant, que, si les autres potentats de l'Europe vouloient joindre leurs forces à celles dont il pouvoit disposer, il marcheroit en personne au secours de Constantinople.

An. 1400-1401. Enfin Manuel fouloit le sol de la France. Il se trouvoit au milieu de ce peuple dont le sang avoit déjà coulé deux fois pour sa cause, et dont le bras victorieux avoit purgé les rivages du Bosphore des barbares qui les infestoient.

Charles VI avoit préparé à l'illustre voyageur une réception magnifique. Toutes les villes sur son passage étoient chargées de lui rendre les plus grands honneurs; partout il fut défrayé aux dépens du trésor, et les provinces qu'il traversa, organes des sentimens magnifiques de leur souverain, firent à Manuel l'accueil le plus flatteur. Une garde formée par une grand nombre de jeunes seigneurs étoit allée au-devant de lui lors de son approche de la capitale, et une cavalcade de bourgeois, richement habillés, l'attendit à Charenton, où le parlement, le chancelier, les cardinaux s'étoient réunis pour le haranguer. Le roi ne tarda pas lui-même à paroître, au milieu d'une foule de courtisans qui rivalisoient, dans leur costume, de richesse et d'élégance. D'aussi loin que les deux monarques s'aperçurent, ils mirent pied à terre, s'avancèrent l'un vers l'autre, et s'embrassèrent. Etant remontés à cheval, ils marchèrent côte à côte, et firent leur entrée dans Paris au milieu d'un concours nombreux de spectateurs. Un repas

splendide attendoit l'empereur au palais, dans la cité; et le soir il fut conduit au Louvre, dans les appartemens qui lui étoient destinés, et qu'on avoit décorés avec le goût et la magnificence de ces temps-là. Enfin chaque jour qui suivit fut un jour de fête; et le charme d'une pareille réception eût étourdi Manuel sur ses infortunes, si elles eussent été de nature à être oubliées. Une circonstance déplorable vint interrompre le cours de ces plaisirs: le roi éprouva une attaque de la frénésie à laquelle il étoit sujet [a]. Manuel, qui à peine avoit eu le temps d'entretenir Charles de l'objet de sa venue, voulut mettre à profit cette conjoncture pour sonder les dispositions du roi d'Angleterre, Henri IV, qui venoit de monter sur le trône. Il se rendit donc à Londres, et, avec toute l'éloquence et l'adresse dont il étoit doué, il fit valoir auprès de ce prince les motifs qui pouvoient l'intéresser en sa faveur. Mais ce fut en vain: Henri, peu affermi encore dans sa puissance, avoit à peine assez de toutes ses forces pour se maintenir lui-même, et Manuel revint en France sans avoir rien obtenu. Le roi étoit rétabli, et fit à l'empereur le même accueil qu'auparavant. Celui-ci avoit gagné tous les cœurs par son affabilité et ses manières gracieuces: les François, alors courbés sous le joug féodal, et à peine sortis de la barbarie, contemploient l'héritier d'un empire jadis si puissant, qui se rendoit accessible à tous. Sans doute que la noble résignation avec laquelle il supportoit ses malheurs ajoutoit à l'intérêt qu'il inspiroit. Le peuple manque rarement d'être touché des grandes infortunes qui ne sont pas son ouvrage. Deux années s'écoulèrent

[a] D'après les historiens grecs, les attaques de Charles VI furent plus répétées et plus longues pendant le séjour de Manuel. Phranza dit que l'empereur échoua contre l'aliénation du malheureux roi, *mentis impotentem offendit* (liv. 1, ch. 20). Chalcocondyle, sous la plume plus expressive que correcte de son traducteur, prétend que le prince grec trouva Charles VI *grandement dévoyé de son sens*. Jamais on ne pouvoit venir dans de plus fâcheuses circonstances. Manuel fit un voyage inutile, et, sans Tamerlan, auquel il ne pouvoit songer, il étoit perdu.

ainsi, et les affaires du monarque grec n'étoient pas plus avancées que le premier jour. Tous les rapports qui lui parvenoient chez lui étoient extrêmement inquiétans ; et, désespérant désormais de retirer aucun fruit d'une plus longue expatriation, il résolut de retourner à Constantinople. Le roi de France le combla de présens, et lui donna l'assurance d'une pension annuelle de trente mille écus. Il reprit la route de sa capitale. Boucicaut, alors gouverneur de Gênes, laquelle venoit de se donner à Charles VI, ne put accompagner le prince. Malgré les honneurs dont la cour de France avoit couvert ses refus, Manuel ne put s'empêcher de se souvenir du conseil de Théodore son frère, et de regretter amèrement d'avoir, avec tant d'inutilité, promené ses infortunes en Europe. Ce qui s'étoit passé dans l'empire pendant son absence n'avoit que trop confirmé les pronostics du despote de Lacédémone. Manuel, en effet, s'étoit à peine éloigné, et le maréchal avec lui, que les Turcs, exaspérés par les ravages dont leurs provinces avoient été le théâtre, s'étoient de nouveau précipités sur les pays laissés à leur tour sans défense. Lacédémone fut le point où tendit le premier effort de leur rage. Théodore, moins que jamais en état de faire tête à un pareil ennemi, avoit vu sa principauté envahie, et se trouvoit réduit aux dernières extrémités. Le sentiment d'un orgueil superbe, qui préfère une chute éclatante à d'humbles compositions, étoit depuis long-temps étranger à cette maison, rompue, pour ainsi dire, à tous les genres de revers. Déjà Corinthe avoit été cédée aux chevaliers de Rhodes. Ceux-ci proposèrent de traiter de tout ce qui restoit à Théodore dans le Péloponèse, et la position critique de celui-ci le rendit facile sur les conditions. Le paiement s'effectua en partie, et les acquéreurs fournirent des cautions pour le surplus.

Mais Bajazet, dont l'ascendant dans ces contrées avoit repris toute sa puissance, déclara s'opposer à l'exécution

de ce traité, qui lui donnoit des ennemis bien moins faciles à réduire que ne l'étoient les timides Paléologues. Faisant céder son orgueil à sa politique, il députa des ambassadeurs à Théodore, et lui fit faire l'offre d'une paix durable, s'il vouloit rompre ses engagemens. Il falloit opter entre les habitudes du pouvoir et le lien de la foi promise : le choix est rarement douteux quand il peut être fait avec quelque sécurité ; mais il falloit du moins sauver les apparences. Les Lacédémoniens, si l'on peut donner cet honorable nom aux peuples qui fouloient alors cette terre glorieuse, les Lacédémoniens parurent se révolter, et protestèrent qu'ils ne consentiroient pas à passer sous une autre domination. L'histoire ne doit néanmoins pas taire qu'à la tête de ce soulèvement étoit l'évêque même de Lacédémone, connu par sa haine pour la religion romaine, et qui eût préféré se soumettre au joug des Turcs plutôt que de voir son église envahie par les ministres de cette communion. C'étoit véritablement à quoi l'on devoit s'attendre sous le gouvernement des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le peuple, enflammé par le zèle du prélat, fit dire aux commissaires de l'ordre nommés pour prendre possession du pays que, si Théodore avoit le droit de gouverner le territoire sur lequel avoient régné ses ancêtres, il n'avoit pas le droit de le vendre, et que, s'ils s'avançoient pour heurter leur mission, on les traiteroit en ennemis. L'évêque moteur de cette insurrection fut proclamé chef de l'état.

Il sembloit que Théodore fût enveloppé dans des difficultés inextricables : dépouillé de ses domaines par une cession volontaire, il étoit menacé, par suite de l'attitude qu'avoient prise les peuples dont il avoit abdiqué l'allégeance, de perdre le prix qu'il en avoit stipulé. Tout se concilia pourtant par la générosité du prélat, qui, sans hésiter, se démit, en faveur de Théodore, des pouvoirs dont il venoit d'être revêtu, et par le

charme de cette même éloquence qui avoit soustrait aux Rhodiens la proie dont ils se croyoient déjà maîtres, il ramena bientôt le peuple à sa première affection pour son prince. Théodore rentra paisiblement dans Lacédémone, après avoir promis à ses sujets qu'il ne les vendroit plus. Les chevaliers de Rhodes témoignèrent un grand courroux de cette violation d'un traité dont ils avoient accompli, autant qu'il étoit en eux, toutes les conditions. Mais comme Bajazet, dans sa capricieuse perfidie, avoit été jusqu'à promettre à Théodore de lui fournir des troupes pour repousser les Rhodiens, ceux-ci dévorèrent cette injure, ne voulant pas avoir en même temps affaire aux Turcs et aux Lacédémoniens. Ils allèrent même jusqu'à renoncer à la possession de Corinthe, dont la conservation leur paroissoit difficile; et Théodore s'engagea à leur restituer en différens termes les sommes qu'il avoit touchées, et dont il ne lui restoit déjà plus rien.

Les rives du Bosphore avoient pareillement éprouvé la fureur des musulmans; Constantinople étoit livrée de nouveau à leurs irruptions, et ressentoit une seconde fois les atteintes de la famine. L'un des braves qui l'avoient défendue avec Boucicaut, et que celui-ci avoit laissé pour contenir les ennemis en son absence, les avoit tenus en échec par des prodiges de valeur. Châteaumorand rendoit au foible Jean Paléologue une partie des services que le maréchal avoit prodigués à Manuel; et se multipliant, pour ainsi dire, il étoit présent en tous lieux, soutenant les derniers efforts d'une garnison découragée et excédée de fatigues et de privations. Mais, n'ayant avec lui qu'une poignée de François, et obligé de faire tête à un ennemi à qui restoient tous les avantages de la position et du nombre, il devoit nécessairement succomber. Les habitans, réduits aux abois, se croyoient enfin quittes envers une maison dont le sceptre avoit attiré sur eux tous les maux qui peuvent affliger

l'espèce humaine. Egarés par le désespoir, ils appeloient eux-mêmes les infidèles, et l'ambitieux Bajazet n'eût pas tardé d'entrer en triomphe dans la ville. La Providence en avoit autrement ordonné : elle destinoit le tyran de l'Asie à être un nouvel exemple de la fragilité des grandeurs.

Tamerlan avoit porté la terreur du nom mogol dans toute la haute Asie, et Samarkande étoit le centre d'un empire immense que le glaive de ce conquérant avoit fondé. Les provinces asservies par Bajazet n'avoient point été atteintes par le torrent dévastateur dont le passage venoit de renverser tant de trônes. Le fils d'Amurat, plein d'une sécurité qu'il ne croyoit plus devoir être troublée par les alliés de Manuel et de Théodore, se noyoit dans les voluptés. Mais Tamerlan s'étoit donné le titre fastueux de réparateur des torts : un grand nombre de petits princes, auxquels Bajazet avoit ravi leurs états en tout ou en partie, portèrent leurs plaintes à l'impérieux Scythe, en le conjurant d'interposer sa justice pour faire cesser ces violences, et les rétablir dans leurs principautés. Il n'en falloit pas davantage pour attirer l'attention de Tamerlan sur Bajazet, dont l'orgueil ne le cédoit guère au sien. En conséquence, il lui envoya dire qu'il eût à restituer tout ce qu'il avoit usurpé sur les croyans, et de se contenter de ses conquêtes sur les infidèles ; que ce seroit un moyen de s'attirer les grâces du Très-haut.

Bajazet, auquel un pareil langage étoit certainement nouveau, y répondit par le plus froid mépris ; et ayant fait couper la barbe aux envoyés, injure la plus sanglante que pussent souffrir des musulmans, il les renvoya en disant qu'il étoit trop âgé pour recevoir des leçons. Sachant cependant quel adversaire il alloit avoir à combattre, il se prépara à le recevoir. Il eût voulu dans cette campagne s'appuyer du côté du canal sur les murs de Constantinople, et il alloit contraindre le jeune Paléo-

logue à la lui livrer, lorsque les progrès rapides de Tamerlan obligèrent le sultan à porter l'élite de ses troupes dans la partie orientale de son empire. Tout y plioit sous l'effort du Scythe; la place d'Assingue fut emportée aussitôt qu'investie; celle de Sébaste résista, et eut le même sort; tous les habitans périrent dans des supplices inouïs que le barbare se plut à inventer. Il passa en Phénicie, poussa jusqu'à Damas, qui fut prise et pillée; des richesses immenses, un peuple entier de captifs suivoient le char du vainqueur. Il s'empara d'Alep, qu'il met pareillement au pillage; et, sur la nouvelle que les Arabes menaçoient ses frontières, il retourna à Samarkande, résolu de revenir bientôt achever d'accabler Bajazet.

An. 1402-1408.

Celui-ci profita de cet incident inespéré pour réparer ses pertes; mais il n'eut pas le loisir de pousser ses desseins sur Constantinople. Il étoit à peine en état de rentrer en campagne, lorsque Tamerlan s'avança de nouveau sur l'Occident, déterminé à accomplir sa vengeance. Il avoit fait avec les Arabes des traités qui le laissoient maître de disposer de toutes ses forces. Après avoir longé le Tanaïs, il entra dans la Galatie avec une armée peu inférieure en nombre à celle de Xerxès quand celui-ci forma le projet d'asservir la Grèce; mais outre que cette armée, jusque-là victorieuse, obéissoit à un fanatisme irrésistible dans son impulsion, les tombeaux des Thermopyles, de Platée et de Marathon n'avoient point rendu les héros auxquels ces contrées dûrent alors leur salut. Bajazet, à la tête de ses troupes levées dans la Thrace, en Asie et chez les Serviens, vint hardiment à la rencontre de son ennemi. Le chef des Persans étoit campé aux environs d'Amire. Après plusieurs attaques partielles, dans lesquelles le sultan, en affectant de mépriser son ennemi, exposa grand nombre de ses meilleurs soldats, les deux armées se disposèrent à une bataille décisive.

Tamerlan entroit alors dans sa soixantième année; mais l'âge n'avoit en rien affoibli chez lui les qualités du chef et du guerrier. Il donna à son fils le commandement de l'aile droite de son armée; son petit-fils fut placé à la tête de l'aile gauche; il se réserva le centre. Alors paroissoit une comètedont l'immense chevelure et le long séjour à l'horizon sembloient préparer de grands événemens. Suivant son usage constant, Tamerlan harangua ses troupes, et sut allumer dans le cœur des soldats cette ardeur de vaincre qui ne connoissoit plus aucun péril. « Ce sont des Grecs que vous allez combattre « (dit-il en finissant); mais ceux-ci ne ressemblent pas « plus aux demi-dieux qui résistèrent à vos ancêtres « que des sauterelles ne ressemblent à un lion ».

Le choc fut épouvantable et la victoire balancée quelque temps; mais la défection de plusieurs capitaines du sultan décida bientôt le sort de cette journée. Vainement ce qui resta fidèle au fils d'Amurat fit-il des prodiges de valeur; le nombre l'emporta. Etienne, fils de Lazare et beau-frère de Bajazet, s'ouvrit deux fois un chemin à travers les épais bataillons des Perses, et, reconnoissant que toute résistance étoit désormais inutile, il plaça au milieu de ce corps de braves musulmans le fils de Bajazet, et gagna Pruse sans être poursuivi. Le sultan vit tailler en pièces sous ses yeux le corps des janissaires dont il avoit pris le commandement, et, saisi lui-même lorsqu'il continuoit à se battre vaillemment, il fut conduit devant son vainqueur. [a]

Tamerlan, qui avoit quitté le champ de bataille du moment que la victoire s'étoit déclarée pour ses enseignes, étoit tranquillement assis dans sa tente, engagé avec son fils dans une partie d'échecs à laquelle il sembloit donner toute son attention. Celui qui lui présenta le sultan captif dit en entrant : Seigneur, voilà le prince Bajazet que le sort des combats a remis entre vos mains.

[a] Cette bataille fut donnée le 28 février 1402.

Tamerlan, après un moment de silence, assura Bajazet que sa vie ne courroit aucun danger. Celui-ci sentit sa fierté cruellement blessée par une pareille réception; et dans des termes qui ne convenoient peut-être pas à un vaincu, il fit observer à Tamerlan que les plus grandes prospérités pouvoient avoir leur retour, et qu'il convenoit de se modérer dans sa puissance.

L'armée victorieuse se répandit dans la Phrygie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Carie, la Lycie et la Pamphylie, y exerça les plus effroyables ravages, et y fit un butin immense. Tamerlan quitta Ancire pour se diriger sur Pruse, qui tomba en son pouvoir, et où il trouva entassés tous les trésors que les Turcs avoient arrachés aux Romains. Ce seroit sortir de notre sujet que de suivre dans sa marche ce fléau de l'Asie, qui fit une effrayante solitude de tous les lieux où son ennemi avoit étendu sa domination. Les couleurs ont manqué aux anciens historiens pour peindre dans leur horrible vérité les cruautés et les dévastations qui marquèrent les progrès de ce Tartare [a]. Bajazet, qu'il traînoit à sa suite, et qu'il faisoit étroitement garder depuis qu'un

[a] Il est parmi ces horreurs des raffinemens de cruauté qui paraissent à peine croyables. La prise de Sébaste laissoit au pouvoir du vainqueur soixante-dix mille personnes. On prétend que Tamerlan ordonna de creuser une fosse immense, et qu'après avoir fait lier ces infortunés de manière que leur tête étoit engagée entre leurs jambes, il les fit jeter dans la fosse et couvrir de planches, afin de prolonger leur supplice, et d'empêcher que la terre qu'on rejeta sur eux ne les étouffât trop promptement. Le sort qu'éprouvèrent les habitans chrétiens d'une des villes qui tombèrent en son pouvoir, et qu'occupoient les chevaliers de Rhodes, épouvante également l'imagination. Les hommes d'armes, repoussés des remparts, se réfugièrent dans la citadelle qui communiquoit avec la mer, et se jetèrent dans les galères : la population entière se précipita sur leurs pas, et demandoit un asile sur les vaisseaux. Mais le péril étoit trop pressant pour laisser place au sentiment de la pitié, les galères s'éloignèrent à force de rames : les misérables habitans s'étoient lancés dans les flots pour atteindre les navires : ils s'attachoient au gouvernail, à la poupe, aux avirons, et étoient replongés dans l'abîme par l'égoïsme féroce de ceux dont ils pouvoient retarder la fuite. C'est dans cette circonstance, assure-t-on, que Tamerlan fit couper la tête aux infortunés qui étoient restés sur le rivage,

des fils du sultan avoit tenté de le délivrer [a], buvoit jusqu'à la lie la coupe amère de l'adversité. La mort mit fin à ce supplice prolongé; l'armée des Perses occupoit alors la haute Phrygie. Le tyran permit que son corps fût transporté à Pruse, où, par les soins de ses fils, il fut enseveli dans le tombeau de ses ancêtres.

au nombre de dix mille, et décora hideusement de ces têtes, symétriquement placées, une tour qu'il fit élever comme un monument de sa victoire.

[a] Ce qu'on raconte de ce projet et des circonstances qui le firent échouer, figureroit mieux dans un conte arabe que dans une histoire sérieuse. S'il en faut croire Cantemir, Bajazet étoit gardé dans une tente autour de laquelle étoit creusé un fossé profond. Cinq mille hommes en-dedans, dix mille en dehors veilloient à la garde du prisonnier en se relevant toutes les six heures. Mahomet, fils de Bajazet, qui, lors de la défaite du sultan, s'étoit retiré dans les montagnes voisines, conçut l'idée de déjouer toutes les mesures de surveillance multipliées autour de la personne de son père. Ayant avec lui un corps d'habiles pionniers, il fit pratiquer du lieu où il étoit retiré un chemin souterrain qui se dirigeoit vers le camp d'Amire, et devoit s'ouvrir dans la tente même de Bajazet. Cet ouvrage fut continué avec autant de succès que de patience, et ce héros de la piété filiale, à la tête des travailleurs, déboucha enfin dans le lieu même où Bajazet, livré à ses tristes réflexions, ne comptoit plus sur aucune faveur de la fortune. Mais, au moment où il descendoit dans le souterrain, aidé de son premier eunuque, les gardes, entendant un bruit confus de voix basses, entrèrent dans la tente, et se ressaisirent du fugitif. Mahomet et les pionniers disparurent. Le premier eunuque, qui fut pris avec son maître, périt dans les supplices, et Bajazet vit s'accroître les rigueurs de sa détention : on lui mit les fers aux pieds et aux mains. D'autres historiens ajoutent qu'irrité au dernier point de cette sévérité, il se répandit en imprécations contre Tamerlan, qui le fit enfermer dans une cage de fer. Cette cage de fer a été révoquée en doute par Voltaire. Gibbon (chap. 65) examine en critique consommé toutes les opinions, et finit par admettre l'existence de la cage. Phranza, qui naquit le jour de la bataille où Bajazet fut pris, dit que Tamerlan, irrité de l'arrogance de son captif, *caveam ferream cancellatam fabricari curavit, in quâ eum vinctum catenis aureis inclusit.* (Lib. 1, ch. 29.) Phranza passa toute sa jeunesse avec des témoins du fait. L'empereur Andronic, traînant son propre frère dans une cage (fait non contesté), paroît bien plus odieux que le Scythe Tamerlan faisant éprouver le même traitement au Turc Bajazet; et si *la morale* et la philosophie suffisoient pour faire nier l'un des deux événemens, ce devroit être le premier. Mais si un fait n'étoit pas, parce qu'il *n'auroit pas dû arriver*, l'histoire seroit réduite à quelques pages. Le philosophe Tamerlan et le philosophe Bajazet méritent à peu près les mêmes sentimens, et je ne vois aucun motif pour justifier l'un aux dépens de l'autre.

C'est ainsi que la fortune préparoit à Manuel, lorsqu'il revenoit dans sa capitale, les moyens d'y rentrer en maître, après en être sorti presqu'en fugitif. La chute de Bajazet avoit rendu à toute sa foiblesse Jean Paléologue, son collègue, qui tenoit du sultan seul sa participation à l'empire; il fut relégué dans l'île de Lemnos et dans sa première obscurité. Le pacte honteux que la violence avoit arraché à l'empereur fut déchiré. On supprima le tribunal établi dans la ville pour la convenance des Turcs; les mosquées qui y avoient été bâties furent démolies; enfin aucun des priviléges accordés aux infidèles par ce traité ne survécut à la puissance de celui qui l'avoit imposé.

S'il eût été dans les destinées de l'empire de recouvrer sa première gloire, jamais circonstance plus favorable ne pouvoit se présenter. L'ennemi du nom chrétien, si redoutable les armes à la main, si dangereux dans les trèves par son astucieuse politique, Bajazet, n'existoit plus; son trône étoit brisé, et sa famille alloit se disputer avec fureur les lambeaux de sa puissance. Tamerlan parut bien, il est vrai, vouloir faire peser à son tour un joug de fer sur les Grecs; il menaçoit l'Europe d'une invasion, et c'étoit à Constantinople qu'il avoit projeté de ramener ses troupes pour effectuer un embarquement. Manuel reçut même de ce barbare l'ordre de préparer des vaisseaux; mais cet orage, qui grondoit de si loin, se dissipa. Le conquérant, rappelé de nouveau en Perse par les soins de son empire, renonça à ce projet, qui peut-être eût changé la face du monde, et étendu sur l'univers entier le sombre voile de la barbarie; l'âge et les infirmités bornèrent le cours des conquêtes du redoutable Scythe, et les fils du sultan reparurent dans les différentes provinces qui avoient composé la souveraineté de leur père. Soliman, qui ne trouvoit pas que ce partage fortuit l'eût assez favorisé, vint à Constantinople implorer l'appui de Manuel,

qu'il supplia de lui tenir lieu de père, protestant avoir pour lui tout l'attachement et la soumission d'un fils. Il le conjura de lui laisser reprendre dans la Thrace les contrées qu'avoient possédées ses ancêtres. Pour garantie de sa fidélité envers la cour de Byzance, il donna en otage le plus jeune de ses frères et une de ses sœurs; il s'engagea à restituer à l'empire Thessalonique et son territoire [a], ainsi que les villes qui s'étendent le long du Strymon, la Morée, les forts assis sur le Pont-Euxin, jusqu'à Varme.

L'empereur l'accueillit, charmé d'avoir à saisir cette occasion de fomenter la discorde parmi les fils de Bajazet. Les restitutions effectuées par Soliman, celles que ménagea sa politique, réunirent peu à peu sous son obéissance tout ce qui constituoit le territoire de l'empire. Soliman prit possession d'Andrinople et s'y maintint quelque temps : bientôt ses frères furent en armes; et tandis que la famine et la peste, s'étendant partout où l'armée de Tamerlan avoit passé, achevoient d'exterminer ce que le glaive avoit épargné, les petits potentats, dépouillés par Bajazet, disputoient leurs domaines aux héritiers de celui-ci. Ce n'étoit partout que trouble et confusion; l'astuce et la perfidie achevoient ce que la force n'avoit pas accompli.

Isa ou Josué, l'aîné des fils du sultan, s'étoit fait reconnoître en Bithynie pour successeur de son père : les prétentions de Soliman et la démarche que celui-ci avoit faite à la cour de Constantinople irritèrent Josué, et lui firent prendre les armes contre son frère. Soliman, doué des qualités les plus brillantes, attiroit la multitude des Turcs dans son parti. La loyauté que les Grecs

[a] Manuel y établit Jean Paléologue, son neveu, et le fit proclamer prince de Thessalie. Il n'est pas facile d'expliquer cette détermination de l'empereur en faveur d'une personne qui l'avoit en quelque sorte chassé lui-même de son trône, et qui avoit fait preuve d'une si grande incapacité. Il faut croire que les droits qu'il tenoit d'Andronic son père prescrivoient à ses yeux ces ménagemens.

avoient cru reconnoître en lui les attachoit également à sa cause ; ils redoutoient le caractère de Josué, qui sembloit avoir hérité de toute la férocité de son père.

Suivant une barbare politique établie depuis long-temps dans l'Orient, le successeur du monarque assure presque toujours sa tranquillité par le meurtre de tous ceux de sa famille qui peuvent lui faire ombrage. Si quelque chose pouvoit affoiblir l'horreur qu'inspire une pareille coutume, ce seroit sans doute le tableau de ce que coûte aux peuples la rivalité armée de ces redoutables compétiteurs, qui, faute d'institutions positives, puisent un droit funeste dans les liens mêmes d'où naissent pour tous les autres hommes les plus tendres affections. Tel est le spectacle que présente la famille de Bajazet, et qui s'est offert, il faut le dire, presque partout où les lois constitutives de l'état ne règlent pas invariablement l'ordre de la succession au trône.

Soliman voulut prévenir les desseins qu'annonçoit Josué, et le dévouement des troupes qui se pressoient sous ses étendards ne lui laissoit aucun doute sur l'issue de cette querelle. Il marcha vers la Cappadoce, où son ennemi étoit cantonné, et lui présenta la bataille. Josué fut vaincu et pris. Le vainqueur lui fit trancher la tête, et réunit à sa souveraineté le territoire que son rival avoit soumis. Ainsi les Grecs, en prêtant le secours de leurs armes à cet envahissement, sembloient reforger déjà les fers dont les Turcs les avoient accablés sous Bajazet, et que sa chute, précipitée par les événemens les plus inattendus, avoit pu seule briser. Soliman revint en triomphe à Pruse, où il fut proclamé grand-sultan. Bientôt une nouvelle tempête se forma contre lui.

Quatre autres fils de Bajazet restoient pour disputer à Soliman la souveraine puissance. Deux de ceux-ci, Mustafa et Orchan, ne figurent point d'une manière remarquable dans les événemens de cette époque ; les deux autres, Musa et Mahomet, vont occuper tour à tour la

scène et la remplir d'événemens. Après tous les fléaux qui avoient pesé sur cette population, on se demande si de nouveaux Cadmus avoient fait sortir de terre des armées pour s'entre-détruire encore.

Dans le nombre de ceux qui cherchoient à tirer parti de cette anarchie, le fils du gouverneur de Smyrne, Cinéis, se fit remarquer par l'activité de son ambition et la fécondité de ses ressources.

Ephèse, cette capitale de l'Asie mineure, rivalisoit avec Constantinople en étendue, en richesses; les arts et les sciences continuoient d'y fleurir. Cinéis, aussitôt après la retraite de Tamerlan, avoit pris possession de cette ville au nom de la famille de Bajazet; il y joignit bientôt tout le territoire possédé auparavant par les fils d'Atiré. Mahomet, l'un des fils du sultan, qui étoit resté à Ancyre, prit ombrage de ces succès, qui mettoient dans peu Cinéis en état de se déclarer indépendant. Les envoyés du prince trouvèrent ce serviteur entouré d'une espèce de cour et affectant le faste d'un souverain. Mais Cinéis, ne se croyant pas encore assez bien affermi dans sa puissance, reçut ces émissaires avec la soumission apparente d'un sujet; il protesta de sa sincérité et de la loyauté de ses vues, et réussit à leur persuader qu'il ne faisoit toutes ces conquêtes que dans l'intérêt de leur maître et pour les lui remettre aussitôt qu'un plein succès auroit couronné ses efforts. Il écrivit au prince une lettre pleine de soumission et de dévouement.

Quelles que fussent ses intentions, que sa conduite postérieure a suffisamment mises au jour, un événement vint le dispenser pour le moment de réaliser ses promesses. L'un des fils d'Atiré avoit repris les armes; et, profitant de la sécurité de son ennemi, il se présenta sous les murs de la ville avec un corps d'armée suffisant pour en faire le siége. Cinéis, dont les forces étoient oc-

cupées alors à une assez grande distance, se trouva hors d'état de faire tête à cet orage; il s'échappa d'Ephèse, où le fils d'Atiré entra en triomphe.

Cynéis parvint à gagner le lieu où ses troupes étoient rassemblées; son génie actif, ses talens militaires, l'art qu'il possédoit de se faire aimer du soldat, le mirent bientôt en état d'aller arracher au fils d'Atiré une conquête que les intelligences qu'il avoit dans la ville rendoient plus facile encore. Atiré, reconnoissant le péril qu'il couroit, se détermina à composer. Les deux chefs signèrent un traité par lequel Atiré reçut les compensations qu'il pouvoit exiger dans l'état des choses, et Cinéis reprit possession d'Ephèse.

Soliman alors rassembloit les débris épars du trône de son père. Cinéis se crut assez puissant pour secouer le joug de l'obéissance, et il proclama son indépendance. Soliman, indigné de cette audace dans un sujet, marcha à la tête d'une armée contre Ephèse. Cinéis se trouvoit renfermé plus étroitement que la première fois dans cette ville, qui, témoin naguère de sa gloire et de son élévation, alloit l'être de sa honte; car il n'avoit aucune transaction à espérer d'un maître justement irrité. Il étoit en proie à cette cruelle anxiété, lorsque, pour comble d'effroi, il apprit que des officiers de son armée, voulant se ménager la faveur du sultan, avoient résolu de le lui livrer la nuit même. Cinéis, ne prenant alors conseil que de son désespoir, sortit le soir de son palais en habits de deuil, et, s'étant présenté aux avant-postes des assiégeans, il demanda à être conduit au sultan, et parut en sa présence la corde au cou. Se jetant alors aux pieds du prince, il confessa son crime, et avoua qu'il avoit mérité les châtimens les plus rigoureux.

L'âme de Soliman n'étoit pas étrangère aux sentimens de générosité. Il se laissa fléchir par les supplica-

tions de Cinéis, et le renvoya sain et sauf. Ephèse rentra sous son obéissance. Mais il fallut se préparer à de nouveaux combats.

Musa, compagnon d'infortune de son père, lui avoit fermé les yeux. Pour prix de ce dévouement, Bajazet l'investit de la souveraineté, et, chose étrange, Tamerlan avoit confirmé son titre, soit qu'il reconnût dans Bajazet le droit de disposer d'un empire dont il le dépouilloit, soit qu'il se jouât de ce droit.

Mais Musa n'avoit pour lui qu'un vain titre sur des domaines dont la possession échappoit au conquérant lui-même du moment qu'il s'éloignoit du théâtre de ses sanglans exploits. Ce titre cependant suffit au jeune sultan pour fixer dans son parti le chef des Bulgares et le prince de Servie, qui grossirent sur-le-champ son armée par l'adjonction de toutes les forces qu'ils avoient à leur disposition. Les Turcs, dont les circonstances favorisoient la légèreté par le choix d'un maître, n'eurent pas plus tôt vu Musa en état de soutenir ses prétentions par les armes, qu'ils accoururent dans son camp et le mirent en état d'entrer en campagne. Il ne fut pas plus tôt entré dans la Thrace, qu'il reprit tout ce que Soliman lui avoit abandonné. Il entra ensuite en souverain dans Andrinople, où son titre fut reconnu et proclamé, et, sans donner à Soliman le temps de se remettre de l'étonnement où l'avoit jeté cette marche, pour ainsi dire triomphale, il passa rapidement en Asie, où s'étoient rassemblées le plus grand nombre des troupes de son frère depuis la victoire obtenue par celui-ci sur leur aîné Josué.

Soliman, moins propre par caractère à prendre de lui-même une résolution, et fidèle d'ailleurs à son attachement pour Manuel, dont les secours lui avoient assuré l'avantage dans la première agression, s'étoit rendu en hâte à Constantinople pour conférer avec l'empereur sur le plan de défense. Les liens d'affection

qui unissoient les deux princes furent resserrés par le mariage du prince ottoman avec la fille de Théodore, despote de Lacédémone. Ce fut pendant les réjouissances de ces noces qu'on apprit les progrès de l'armée de Musa, qui, comptant envelopper facilement son frère, se dirigeoit sur la capitale de l'empire, qu'il étoit sur le point d'investir. Cette ville se trouvoit de nouveau exposée au plus grand danger. Le chef de l'empire n'avoit depuis long-temps d'autres armes que la voie des négociations. Les troupes que renfermoit Constantinople et le petit nombre de soldats qui composoient la garde du prince turc ne pouvoient être opposés avec la moindre apparence de succès à l'armée nombreuse de Musa. La ruse vint balancer cette inégalité de forces. Manuel, que la rigueur de sa fortune avoit contraint de mettre l'intrigue au nombre de ses plus solides ressources, fit manœuvrer avec tant d'habileté des émissaires dans le camp de l'assiégeant, qu'il détacha de son parti le roi des Bulgares et le crâle, ou prince de Servie. L'action qui alloit s'engager sembloit promettre à Musa une victoire facile, et probablement l'honneur de soumettre le premier à l'empire du croissant une cité qui jusque-là avoit résisté à toutes ses attaques; mais au moment même où sonna la charge, les bataillons serviens et bulgares se réunirent aux troupes de Soliman et de Manuel. Ce qui restoit du côté de Musa ne put soutenir le choc, et se débanda. La fuite seule sauva leur chef du sort qu'avoit naguère subi l'aîné de sa maison. L'empereur recueillit aussitôt le fruit de cette victoire. Toute la Thrace rentra sous son obéissance; Soliman, auquel les villes de cette province ouvrirent leurs portes, les rendit à son protecteur. Thessalonique même n'en fut pas exceptée. Il ne borna pas là le témoignage de sa reconnoissance : toutes les places répandues sur la côte de l'Asie mineure furent par son ordre livrées aux lieutenans de Manuel; et, dans le nombre

de celle-ci, il s'en trouvoit plusieurs qui avoient cessé depuis une longue suite d'années de faire partie du territoire de l'empire.

Il falloit que la constitution politique de cette puissance fût parvenue au dernier degré de foiblesse pour qu'elle ne reçût pas une nouvelle et brillante existence d'un changement de fortune aussi important qu'inattendu. On voit les ennemis qui l'entouroient renaître pour ainsi dire de leurs cendres, et, se substituant de temps à autre dans la haine qu'ils portoient aux Grecs, se créer en peu de temps des forces redoutables, et déjouer à chaque instant par le glaive les combinaisons étroites de la ruse. Les Grecs seuls, timidement renfermés dans leurs murailles, ne tentoient plus rien de grand ni d'utile, et abandonnoient l'avenir entier au hasard.

A une époque où le monarque de Constantinople eût pu réveiller chez son peuple le sentiment de l'honneur et de l'indépendance, les concessions du facile Soliman eussent donné à l'empire les moyens les plus précieux de mettre un terme aux progrès des barbares. La possession des rivages étoit un puissant obstacle à l'invasion des Turcs d'Asie. C'étoit le moment de recréer une marine capable de compléter ces moyens de sécurité. Une partie du territoire reconquis ainsi, sans presque coup férir, offroit des ressources immenses pour arriver à ce but. Enfin une attitude mâle et fière, la formation d'une armée qu'eût animée une seule étincelle du courage et de la vertu qui immortalisèrent les légions de Thèbes et de Rome, eussent relevé la Grèce de la profonde humiliation où elle étoit tombée. Mais il n'est donné qu'au génie seul de dominer son siècle. Ce qu'auroit à peine pu tenter dans cette conjoncture un prince dans la fleur de l'âge, formé par de grands exemples, avide d'un grand nom, pouvoit-il être l'œuvre d'un monarque déjà chargé d'années, brisé par une longue suite d'ad-

versités, et maîtrisé plus qu'obéi par une population sans énergie, d'une population qui préféroit un repos précaire à la gloire d'une régénération ?

Manuel, réduit à n'avoir que le choix des protecteurs, fonda toutes les espérances de l'empire sur la générosité de Soliman, qui lui montroit l'affection d'un fils et la plus scrupuleuse loyauté dans l'accomplissement de ses promesses. Mais c'étoit de part et d'autre un établissement purement viager, que laissoit le trône de Constantinople, exposé à de nouveaux périls du moment où celui de Pruse seroit occupé par un prince qui reprendroit les habitudes et les préjugés féroces des précédens maîtres de l'Asie [a].

Le caractère personnel de l'allié de Manuel n'étoit que trop propre à hâter cet événement. La fortune l'avoit en quelque sorte pris par la main pour le mettre en possession d'une vaste portion de l'héritage des Ottomans. L'énergie, la vigilance et l'activité, si nécessaires pour conserver une pareille conquête, ne faisoient point partie de ses qualités, d'ailleurs aimables et brillantes ; et, sans songer que Musa avoit survécu à sa défaite et pouvoit lui susciter de nouveaux ennemis, il usoit de sa puissance comme si elle lui fût échue par le cours

[a] C'est à cette année qu'il faut rapporter deux acquisitions importantes que fit la république de Venise : savoir, la ville de Lépante (ancienne Naupacte), et la ville de Patras. Depuis long-temps les habitans de ces deux cités sentoient de quel foible secours étoit pour eux l'appui de l'empire grec contre les Turcs. Les Vénitiens, de leur côté, saisirent avec avidité cette occasion d'étendre leur domination dans l'Archipel. Patras, riche, florissante et pourvue d'un excellent port, étoit pour l'intérêt de leur commerce une possession inappréciable. Ils se hâtèrent d'autant plus d'accepter les offres qui leur étoient faites, que leurs rivaux, les Génois, avoient fait proposer aux chefs de ces deux places maritimes des conditions très-avantageuses, et qu'il y avoit doublement à perdre pour les Vénitiens à en voir Gênes devenir propriétaire. L'intervention de l'empereur dans cette négociation ne fut qu'une vaine formalité. On ne peut retenir ce qu'on ne sauroit défendre. Néanmoins les parties contractantes, loin de considérer comme superflue la ratification du chef de l'empire, la désirèrent comme assurant la validité du traité. Manuel, par les lettres qui le sanctionnoient, affecta d'imposer

naturel des choses; en un mot l'indolence et les voluptés reprenoient sur lui tout leur empire dès que le danger présent avoit cessé. Manuel, qui sentoit tout ce qu'une pareille disposition pouvoit avoir de funeste pour l'empire, cherchoit à employer l'ascendant qu'il avoit sur le jeune sultan pour faire germer dans son âme une plus noble ambition; il s'efforçoit de lui faire comprendre qu'il n'y avoit de sécurité possible pour son pouvoir et son existence même qu'autant que ses ennemis seroient tout-à-fait hors d'état de lui nuire, ou que, par une attitude imposante, il leur ôteroit le désir ou l'espoir de le troubler. Soliman paroissoit convaincu de cette vérité, et vouloir s'arracher à une inertie dégradante autant que périlleuse; mais, peu touché au fond de ces avertissemens salutaires, il retomboit immédiatement dans l'oubli de ses devoirs et dans son indifférence habituelle sur l'avenir. Les plaisirs de la table consommoient toutes ses journées. Sans cesse entouré des compagnons de ses débauches, les distinctions et les faveurs étoient le prix des plus extravagans excès. La voix du sage mentor étoit bientôt étouffée dans le tumulte des orgies qui ruinoient les fonds du jeune prince en même temps qu'elles achevoient d'éteindre en lui toute espèce d'énergie. Ainsi le sort des Paléologues

aux Vénitiens *l'obligation de garantir ces villes de toute insulte de la part des infidèles;* clause qui fait sourire quand on réfléchit à la nullité dont étoit pour ces places la protection de Constantinople, et à l'intérêt évident qu'avoient les acquéreurs à ne pas se laisser dépouiller de cette importante conquête.

Celui qui perdoit ainsi des villes enrichissoit la bibliothèque de Saint-Denis d'un manuscrit précieux. L'empereur, se rappelant la réception que lui avoient faite les moines de cette abbaye, leur envoya un écrit qu'on attribuoit alors à saint Denis l'aréopagiste. Le frontispice portoit l'image de J. C. et de la sainte Vierge, et sur le revers se voyoient les portraits de Manuel, de l'impératrice et de leurs fils, Jean Théodore et Andronic. Ces figures, gravées depuis par Du Cange dans son ouvrage des familles byzantines, sont curieuses en ce qu'elles offrent les costumes de la cour de Constantinople à cette époque. Ce manuscrit ne se trouvoit déjà plus à la bibliothèque de Saint-Denis lors de la révolution, qui a dispersé et anéanti tant d'autres richesses de ce genre.

alloit dépendre de l'opinion que les rivaux de Soliman prendroient de l'état véritablement méprisable où il se plongeoit les yeux ouverts. Musa son frère y vit le gage assuré d'un meilleur sort pour lui-même; et, mettant à profit un temps que son vainqueur employoit si mal, il recherchoit de nouvelles alliances, et se préparoit à de nouveaux combats.

Ce prince, après sa défaite, avoit cherché un refuge chez les Valaques. Il étoit parvenu à les intéresser à sa cause. Il y recruta bon nombre d'excellens soldats; et, tandis qu'il armoit en sa faveur des peuplades aguerries, il se ménageoit des intelligences et des appuis dans les contrées soumises à son frère, et jusque dans la cour de celui-ci.

Les débauches auxquelles se livroit Soliman ne pouvoient lui faire des partisans hors du cercle des complices mêmes de sa honteuse conduite. Ses sujets, qui lui voyoient négliger tous les moyens de consolider sa puissance, passèrent graduellement de l'indifférence au mépris; disposition d'autant plus formidable dans les contrées où pèse le despotisme, que, long-temps comprimée et aigrie dans le silence, elle éclate, elle immole quand la mesure est comblée.

Les véritables musulmans ne voyoient d'ailleurs qu'avec une profonde indignation la dépendance volontaire où leur prince s'étoit mis vis-à-vis le foible empereur des Grecs; l'accomplissement en faveur de celui-ci de promesses que les souverains considèrent comme si rarement obligatoires décéloit à leurs yeux une incapacité qui les délioit à leur tour de leur obéissance. Ils souhaitoient en outre que le sort suscitât un vengeur contre les infidèles, auxquels ils imputoient d'avoir appelé la colère de Tamerlan sur Bajazet et attiré en Asie les fléaux qui l'avoient désolée; ils ne pouvoient oublier l'état de foiblesse auquel ce sultan avoit réduit l'empire grec, et l'espoir dont il les avoit flattés d'ex-

pulser enfin les ennemis du prophète de cette ville, le rendez-vous des chrétiens d'Occident, toujours avides des dépouilles de l'Asie, et dont cette cité étoit le repaire. L'alliance de Soliman avec une chrétienne leur paroissoit un sacrilége, et ils ne croyoient pas qu'après avoir ainsi abdiqué en partie son titre de musulman, le ciel eût, sous aucun rapport, favorisé ses armes, lors même qu'il eût pris quelque soin de sa gloire. Enfin le prophète avoit été honoré à Constantinople, et le successeur de Bajazet avoit laissé violer, avec une indifférence impie, le culte des croyans, en souffrant que les mosquées fussent changées en églises. Chez un peuple grossier, insolent et superstitieux, il n'en falloit pas davantage pour saper la puissance d'un souverain dépouillé à ce point de toute popularité.

Musa s'avançoit, à la tête d'une armée formidable, vers un pays où l'on faisoit tant de vœux secrets pour lui; et c'est par le bruit des trompettes ennemies que Soliman fut averti de son danger, et réveillé de son engourdissement. Il ne sortit de son palais que pour apprendre la trahison de l'aga des janissaires, qui venoit de s'enfuir avec le corps qu'il commandoit pour se joindre à l'armée de Musa. Le chef des saphis suivit immédiatement cet exemple, et de tant de soldats qui naguère l'avoient proclamé héritier du trône de son père, il ne s'en trouva pas un seul pour lui servir de guide quand il prit en hâte le chemin de Constantinople. Tel étoit le soutien qui restoit à Manuel.

Soliman, fuyant à toute bride vers la ville impériale, fut rencontré par une troupe de jeune gens [a] qui furent frappés de la richesse de ses vêtemens, ainsi que de la beauté du cheval qu'il montoit, mais qui cependant ne le reconnurent pas. Soit que sa dépouille tentât leur cupidité, soit qu'ils le prissent pour un officier de sa propre cour dont la mort leur sembloit devoir être

[a] L'histoire dit qu'ils étoient frères, et au nombre de cinq.

agréable à Musa, ils l'attaquèrent avec une lâche fureur. Soliman en tua deux de sa main, mais, accablé par les autres, il succomba. Les assassins lui coupèrent la tête, et allèrent la présenter à leur nouveau maître. Celui-ci, comme le héros de Pharsale, en détourna les yeux, et versa un torrent de larmes. Cette mort, qui mettoit le prince en possession du sceptre des Ottomans, n'en fut pas moins vengée par lui avec la plus épouvantable barbarie. Non-seulement les meurtriers, mais encore tous les habitans de la ville à laquelle ils appartenoient, hommes, femmes, enfans, sans exception, furent condamnés à périr par le plus horrible supplice. On les renferma dans leurs maisons après leur avoir lié les mains derrière le dos, et on mit le feu à la ville, qui retentit des hurlemens de ses infortunés citoyens, expirant au milieu des flammes.

Après avoir ainsi fait expier un crime dont il n'eût pas hésité à se souiller lui-même, si le sort des armes avoit remis Soliman entre ses mains, Musa fit faire à celui-ci des funérailles magnifiques; et telle étoit la férocité des mœurs de ces contrées, qu'on loua autant le vainqueur de sa sévérité que de sa piété fraternelle.

Le nouveau souverain, à beaucoup d'égards digne fils de Bajazet, suivit un plan de conduite diamétralement opposé à celui qu'avoit adopté son frère. Sa haine pour les Grecs en fut le constant mobile. L'image de son père précipité du trône et expirant dans les fers étoit sans cesse présente à sa pensée. Il jura la perte de Manuel, qu'il considéroit l'allié du mogol, par cela seul que Constantinople étoit encore debout. Mais son ressentiment l'entraînoit d'abord à punir les Serves, dont la défection avoit fait échouer sa première entreprise. Dès qu'on lui eut conféré solennellement à Pruse le titre et les honneurs de grand sultan, il marcha sur la Servie, et mit tout à feu et à sang sur son passage. Imitant dans sa fureur le tyran de la Perse aux sanglantes expéditions

duquel il avoit plus d'une fois et contre son gré assisté, il se montra tout aussi altéré de sang humain et tout aussi implacable. Les détails de ces boucheries font frémir. Musa les répéta avec une rage que rien ne pouvoit assouvir. On voudroit pouvoir couvrir d'un voile impénétrable ces horribles vengeances, qui font de l'homme un animal sauvage et féroce.

Après un court séjour à Andrinople, où il vint se reposer des fatigues de cette première campagne, il marcha sur Thessalonique, où s'étoit réfugié Orchan [a], fils de Soliman, et qui y combattoit pour son salut. La garnison, animée par la présence d'un rejeton de la famille ottomane, se défendit avec un grand courage; mais, forcée de subir la loi du sultan, elle lui livra le jeune prince, auquel il fit crever les yeux.

Pendant ce temps la fortune, qui sembloit ne prononcer qu'à regret l'arrêt de l'entière destruction de l'empire grec, ménageoit à Manuel des succès propres à balancer jusqu'à un certain point ceux que le tyran Musa obtenoit dans la Thrace. Le sultan avoit équipé une flotte qui étoit destinée à appuyer et seconder du côté de la mer les opérations de ses troupes contre les différentes places qui bordoient les rivages. L'empereur avoit mis en mer, pour dissiper cet armement, un nombre presque égal de vaisseaux qui, dans leurs croisières rencontrèrent le pavillon turc. Les deux flottes s'attaquèrent, et les Grecs, conduits par un fils naturel de Jean Paléologue, auquel on avoit donné le nom d'*Emmanuel*, remportèrent sur les Turcs une victoire complète. Elle fut due au courage et aux talens de l'amiral. Cet avantage n'égara-t-il pas l'ambition du jeune prince? et l'empire eut-il à redouter de voir ajouter aux maux dont il étoit

[a] On se rappelle que sous ce nom étoit aussi désigné un des plus jeunes fils de Bajazet, qui n'avoit pas suivi son père à l'armée. Il est vraisemblable même que celui dont il est ici question étoit le frère, et non le neveu du barbare vainqueur : mais l'un ou l'autre de ces titres devoient exposer cet infortuné au sort qu'il éprouva.

déjà accablé les malheurs d'une guerre civile? Ce qui est certain, c'est qu'à son retour à Constantinople, où il rapportoit les trophées de sa victoire, Emmanuel fut jeté dans une prison, où sa famille s'enferma avec lui, et dont il ne sortit que treize années après, lors de la mort de l'empereur. Si l'on pouvoit croire à ce qu'on a dit de Manuel, qu'il fit éprouver à son frère cet injuste traitement, parce qu'il étoit jaloux de la gloire qu'il venoit d'acquérir, il faudroit rabattre de l'opinion d'intégrité et de modération que ce prince a laissée après lui. La douleur qu'il avoit paru ressentir de la mort de Théodore son frère démentiroit ces bruits injurieux à sa mémoire, si l'éloquence d'un panégyrique étoit toujours une preuve de sincérité.

Jean Théodore Paléologue Porphyrogénète laissoit vacante par sa mort une principauté qui, par ses soins, s'étoit de nouveau rétablie des calamités dont la fureur de Bajazet avoit accablé ses habitans. Lacédémone et son territoire, quoique possédés par Théodore durant sa vie, n'en étoient pas moins un fief amovible de l'empire [a]. Aussitôt que le prince eut terminé une carrière que l'ascendant des Ottomans dans ces contrées auroit rendue très-orageuse, Manuel se rendit à Lacédémone, autant pour donner à son propre fils la possession du Péloponèse que pour rendre à son frère les derniers devoirs. Il prononça en présence d'un nombreux auditoire l'éloge funèbre de celui-ci, et cette pièce d'éloquence, qui nous a été conservée, fait, comme on le peut croire, plus d'honneur au cœur du monarque qu'au goût de son siècle. La prétention d'exceller dans le style quand l'empire ne pouvoit chercher son salut que dans les armes est un signe de décadence. On ne pouvoit sans doute refuser à Théodore des qualités assez

[a] La cession qu'en avoit voulu faire Théodore ne s'explique que par l'impossibilité où étoit le chef de l'empire de le protéger alors contre les entreprises des musulmans.

éminentes pour le temps et les circonstances où le sort l'avoit fait naître. Mais l'orateur impérial élève la gloire du despote de Lacédémone au dessus de celle de tous les héros de l'antiquité, sans en excepter ceux dont la fable seule a garanti les prodiges. « Encore (dit le pa- « négyriste) Achille et d'autres héros de cette trempe « étoient invulnérables, et le bienfaiteur du Péloponèse « traîna presque dès sa naissance une vie douloureuse « et languissante. » Pour justifier le fameux traité conclu avec l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, portant la cession du Péloponèse, on le voit épuiser toutes les ressources d'une souple dialectique: mais c'est un trait de la vie du prince que tous les talens du monde ne pouvoient guère éclaircir à son avantage. Manuel, embarrassé de trouver des raisons satisfaisantes, aux yeux surtout de ceux de ces mêmes chevaliers qui assistoient à la pompe funèbre, va jusqu'à dire que Théodore, par je ne sais quel don de prescience, avoit entrevu que les choses auroient en définitive l'issue que ménagea l'impérieuse intervention du sultan. Mais comme cette explication même n'étoit pas propre à flatter les chevaliers de Rhodes, il s'étendit comme par une espèce de compensation sur la gloire de cet ordre, qu'il proclama le plus ferme rempart de la religion chrétienne contre l'ambition redoutable des Ottomans; il y joignit un éloge pompeux de la sainteté de leurs mœurs, sans parler néanmoins de leur orthodoxie, dont le chef schismatique de l'empire d'Orient ne pouvoit convenir. Ces flatteries étoient d'ailleurs dans le besoin de sa politique; il lui importoit de ne pas s'aliéner, de s'attacher même par tous les moyens possibles des guerriers qui, sous tous les autres rapports, faisoient cause commune avec lui, et qui s'étoient rendus fameux par une audace devenue trop étrangère aux défenseurs de la ville impériale. Manuel, après s'être longuement occupé du soin de rappeler les vertus privées de son frère; après en avoir souvent in-

terrompu l'emphatique énumération par des sanglots auxquels se mêlèrent les larmes de l'assemblée [a], recommanda à l'affection du peuple le jeune prince, qui alloit prendre en main les rênes du gouvernement. Malgré les défauts de cette composition, originale dans son genre, elle attache par la peinture naïve de la situation où étoit alors l'empire de Constantinople, et en particulier le Péloponèse, dont le sort à chaque période de son histoire ne peut cesser d'être l'objet du plus vif intérêt. L'orateur y fait en outre, en commençant, le tableau des devoirs d'un souverain envers ses peuples, et l'on peut croire qu'il fit ici sa propre profession de foi. Le cours de son règne en effet a prouvé que, s'il paya le tribut aux erreurs de son siècle, il n'en eut pas moins une foule de qualités propres à faire le bonheur de ses sujets, si le vaisseau de l'état, brisé par tant de furieuses tempêtes, n'avoit été dès-lors condamné à s'engloutir bientôt sans retour. Manuel, après avoir ainsi satisfait à ce qu'il devoit à la mémoire de son frère et installé son fils dans le gouvernement, étoit retourné à Constantinople, dont la force consistoit moins alors dans le nombre et le courage de ses soldats que dans la foiblesse, les fautes ou les discordes des musulmans.

Nous avons vu quels furent les tristes fruits que l'allié de l'empire, ou plutôt son unique soutien, Soliman, avoit recueillis de son imprévoyance. Musa, son successeur, brûlant de se venger de l'échec qu'il venoit d'essuyer sur mer, marcha vers Constantinople. Il comptoit réduire bientôt cette ville à la situation désespérée où l'avoit mise Bajazet au moment où le fier sultan étoit tombé du sommet des grandeurs. Mais, trouvant que les longueurs d'un blocus ne s'accordoient pas avec son

[a] L'orateur célèbre avec enthousiasme le refus que fit Théodore (lorsqu'il partageoit la captivité de son père et de son frère) de se séparer de ses compagnons d'infortune, bien qu'Andronic lui offrît pour dédommagement de ses maux le gouvernement de la Macédoine. Il est fâcheux que ce soit un mérite.

impatiente soif de vengeance, il se décida à en faire le siége dans les formes. Il mit à la tête de ses opérations les officiers turcs les plus braves et les plus expérimentés, et fit venir en toute hâte les machines alors employées pour ces sortes d'attaques : elles commencèrent avec une extrême vigueur, et les Grecs les repoussèrent avec la plus grande intrépidité. Manuel ne se borna pas à cette attitude purement défensive, il ordonna des sorties dans lesquelles l'ennemi fut constamment battu et ses travaux détruits aussitôt que commencés. Mais, quelque glorieux que fussent ces exploits, la situation des assiégés n'en étoit guère moins critique, chaque avantage de ce genre entraînant toujours la perte d'un certain nombre de soldats; la garnison, hors d'état de se recruter, s'affoiblissoit par degrés, tandis que les assiégeans, repoussés un instant des murailles, revenoient bientôt, et en plus grand nombre, à la charge. Ainsi Manuel, retombé de nouveau dans une situation dont il avoit tant de fois ressenti les angoisses, songeoit à capituler pour arracher son peuple à une inévitable destruction. Tout à coup Musa leva le siége. Un ennemi plus redoutable avoit arboré l'étendard du pouvoir, et s'avançoit à la tête d'une nombreuse armée pour disputer au vainqueur de Soliman un trône déjà deux fois ensanglanté par sa famille. Cet ennemi étoit le plus jeune de ses frères, Mahomet, qu'il croyoit tranquille à Amasie, où il l'avoit relégué. Du moment que le glaive étoit entre les enfans de Bajazet, chacun avoit le même droit, et devoit tenter le sort des combats. Manuel vit dans Mahomet un ange de salut envoyé par la Providence elle-même. Ce jeune homme avoit à peine annoncé son dessein, qu'il s'étoit vu entouré d'une foule de mécontens, toujours nombreux sous un gouvernement arbitraire fondé par la violence, et dans lequel les fauteurs de chaque révolution ne trouvent jamais leur dévouement assez payé. Plusieurs villes même lui avoient déjà ouvert

leurs portes. L'empereur, délivré de ses frayeurs, n'eut pas plus tôt vu Musa s'éloigner pour aller chercher son rival, qu'il envoya féliciter Mahomet et l'inviter à réunir ses forces à celles de l'empire. Il lui faisoit sentir qu'il lui importoit de se ménager un asile en cas de revers, et que Constantinople lui fourniroit une retraite, si la fortune lui devenoit contraire. Le jeune prince, au milieu du rassemblement tumultueux qui faisoit encore sa seule force, sentit de quelle importance étoit pour lui l'alliance du chef des Grecs, et l'espèce de sanction qu'elle donnoit à son entreprise. Il vint trouver Manuel à Scutari, où celui-ci étoit allé l'attendre, et, conduit à la ville impériale, il y fut reçu avec tous les honneurs dus à un sultan. Musa, qui épioit les démarches de son frère, étoit revenu pour l'investir, et occupoit diverses positions aux environs de la ville. L'empereur, voyant sa garnison fortifiée des troupes nombreuses qui y étoient entrées avec Mahomet, prit la résolution d'aller attaquer son ennemi, comptant sur une défection pareille à celle qui avoit fait échouer les premières tentatives de Musa contre Soliman. Mais son attente fut trompée; les troupes restèrent fidèles au fils chéri de leur ancien sultan; et après plusieurs engagemens où Manuel et son allié perdirent beaucoup de monde, il fallut rentrer dans la ville.

Mahomet ne se laissa pas abattre par ce premier échec. Il réussit à rassembler de nouvelles troupes, et Manuel y ayant joint quelques secours tirés de la garnison de sa capitale, le jeune prince présenta la bataille à son frère, et fut défait une seconde fois. Il rentra dans la ville, convaincu du foible appui que pouvoient lui prêter les secours de Manuel, dont il apprécioit d'ailleurs l'amitié et le dévouement. Il résolut de tenter une troisième fois la fortune, mais sans compromettre davantage les intérêts de son ami. « Mon père (dit-il à « Manuel), demain je sortirai de votre ville pour n'y

« plus rentrer que les palmes de la victoire à la main. « Si les destins me sont encore opposés, vous n'enten- « drez plus parler de l'infortuné Mahomet; la mort ou « une retraite profonde le déroberont à tous les regards. « Le sort des mortels est d'avance arrêté là-haut dans les « décrets du Tout-puissant; si mon arrêt fatal y est pro- « noncé, c'est en vain que j'invoquerois l'assistance de « votre amitié, qui déjà n'a que trop partagé le poids « de mes malheurs. S'il est décidé, au contraire, que le « trône de mon père doit bientôt m'appartenir, tous « les efforts de mon ennemi ne pourront réussir à m'en « repousser. Quel que soit le sort qui m'est réservé, « croyez que je ne cesserai de vous révérer comme « mon père, et d'adresser au Tout-puissant les vœux « les plus ardens pour votre prospérité et votre gloire. « Priez de votre côté pour moi comme pour le plus « soumis et le plus tendre des fils. » A ces mots les deux princes tombèrent dans les bras l'un de l'autre et confondirent leurs larmes. Tel étoit le besoin qu'avoit Manuel d'espérer, que le ton prophétique du jeune homme lui sembla dicté par une véritable inspiration. La joie fit place au morne abattement où le sentiment de leurs communs désastres les avoit jetés. Ils passèrent le reste de la journée à s'entretenir avec effusion d'un meilleur avenir, et à combiner ensemble des projets dont rien alors ne permettoit de supposer l'exécution possible. Le lendemain, au lever du soleil, Mahomet, suivi du peu de troupes qui lui restoient, quitta la ville impériale, se dirigeant vers Andrinople, sans résolution fixément arrêtée, et s'abandonnant tout entier à la fortune.

Elle venoit réellement au-devant de lui. Etienne, crâle de Servie, dont le pays avoit été saccagé par Musa, cherchoit toutes les occasions de s'en venger; les prétentions de Mahomet lui en fournissoient une dont il se saisit avidement. Ayant appris que le frère de son ennemi s'étoit retiré auprès de l'empereur, il

lui envoyoit des troupes sur le courage et la fidélité desquelles il pouvoit compter. Mahomet avoit à peine perdu de vue les tours de Constantinople, qu'il rencontra ce secours, dont la venue inespérée lui parut un signe manifeste de la faveur du ciel, et remplit ses propres soldats de l'idée que la Divinité s'intéressoit au sort de leur maître.

An. 1413-1422. Mahomet divisa ses forces en deux corps. Il dirigea l'un sur Andrinople ; et, se mettant à la tête du second, il tourna vers les rivages du Pont-Euxin pour s'emparer des villes qui le bordoient. Musa, sans s'occuper du sort d'Andrinople, courut chercher son ennemi; il pensoit que, s'il réussissoit à le vaincre, toutes les entreprises dirigées sur d'autres points resteroient sans effet. Sa marche fut si rapide, qu'il se trouva en vue de l'armée de Mahomet lorsqu'à peine on pouvoit soupçonner qu'il eût été informé de son existence, Cette apparition subite jeta quelque effroi parmi les troupes de son rival; et c'est dans cette position, déjà critique, que Mahomet alloit tenter pour la dernière fois le sort des combats. Tout sembloit assurer l'avantage à son frère; un emportement farouche de Musa compromit toutes les espérances que celui-ci avoit fondées sur le nombre de ses troupes, sur ses victoires précédentes, et sur l'avantage du terrain. L'aga des janissaires qui, comme on l'a vu plus haut, avoit abandonné Soliman pour passer du côté de Musa, excitoit depuis quelque temps les soupçons de son nouveau maître. Un traître est toujours redoutable pour celui-là même qui a profité de sa perfidie, parce qu'elle peut d'un instant à l'autre se tourner contre lui. Des mécontentemens survinrent dans son armée au moment même où le sort des combats alloit décider de l'empire; et l'aga ayant osé laisser échapper quelques murmures, Musa l'étendit mort à ses pieds d'un coup de cimetère. Cet exemple devoit en imposer à ceux qui chanceloient dans leur

devoir, mais il ne fit qu'accroître leur aversion pour le tyran. Au moment où l'on en vint aux mains, une partie des troupes de Musa passa du côté de son frère, qui, devenu invincible par ce nouveau secours, n'eût pas de peine à mettre en fuite ce qui étoit resté fidèle au sultan. Musa, entraîné dans la déroute des siens, et poursuivi de près, se cacha dans un marais où un soldat, l'ayant découvert, le perça de son épée. La blessure n'étoit pas mortelle, mais le sang qu'il perdit et le manque de secours mirent fin à son existence. D'autres rapportent qu'il fut pris vif, et conduit à son frère, qui le fit étrangler.

Ainsi se termina cette lutte terrible entre les fils de Bajazet, et dans laquelle les ennemis naturels de l'empire prenoient soin d'éloigner sa chute en trempant leurs mains dans le sang des uns et des autres. Ce temps d'anarchie est considéré par les historiens turcs comme un interrègne; et Mahomet, vainqueur de Musa, est seul compté au rang des sultans. Le malheur des autres a fait leur illégitimité.

Mahomet se rendit à Andrinople, où il fixa le siége de la puissance ottomane. En caressant tous les partis, qui d'ailleurs se trouvoient désormais dans l'impuissance de lui nuire, il se concilia l'affection du peuple. Il s'en falloit qu'il eût perdu le souvenir des précédens services que lui avoit rendus l'empereur de Constantinople; il s'étoit empressé de lui annoncer sa victoire, et de l'assurer que l'une des choses qui le flattoient le plus dans ce succès si peu espéré, c'étoit le pouvoir d'accomplir ses promesses envers un ami qui l'avoit si généreusement secouru et deux fois recueilli au comble de l'adversité. Il reçut avec la plus grande pompe les ambassadeurs que Manuel lui envoya pour le féliciter de son bonheur, et qui, au nom de leur maître, réclamoient plusieurs places situées sur la mer Noire, et en différens autres lieux. En congédiant les envoyés, il se plut à ré-

péter, dans les termes de la plus affectueuse franchise ; ce que ses lettres avoient déjà exprimé à son ancien protecteur : « Il m'a adopté pour fils (leur dit-il) dans un « temps où j'étois abandonné, errant et proscrit ; je lui « donne avec orgueil le nom de père aujourd'hui qu'il « plaît à la Providence de me prodiguer ses faveurs ; je « lui resterai toute ma vie soumis à ce titre, et j'en « remplirai tous les devoirs qui seront compatibles avec « ceux que m'impose le trône où il m'a aidé lui-même « à monter ». Le sultan accueillit également avec bonté les ambassadeurs de Bithynie, de Valachie, de l'Achaïe, et principalement ceux du prince de Servie, auxquels il avoit de si grandes obligations ; enfin il chargea sur-le-champ des commissaires de donner à Manuel toutes les satisfactions qu'il réclamoit.

Un jour plus serein se levoit donc pour cet empire que nous avons vu tant de fois pencher vers sa ruine et ne devoir son salut qu'à des hasards si étonnans, qu'il semble plutôt qu'on suive les écarts ingénieux d'une imagination vagabonde que le fil d'une histoire.

L'avenir promettoit une longue paix à l'extérieur ; Manuel voulut corriger une foule de désordres qui se reproduisoient chaque fois que Constantinople, investie et menacée, voyoit toutes ses communications coupées avec les portions éparses de sa foible domination. Le Péloponèse étoit dans la plus grande confusion. Grand nombre de petits princes qui s'en partageoient les différentes contrées avoient secoué ouvertement le joug de la métropole. Manuel crut nécessaire de s'y montrer en personne pour y rétablir son autorité. La promesse d'oublier le passé et ses sages avertissemens firent rentrer dans le devoir la plupart de ces vassaux turbulens ; quelques-uns résistèrent. L'empereur, appuyé dans ses tournées par des forces capables de le faire respecter, se saisit de ces rebelles, et les fit conduire sous escorte à Constantinople. Après avoir ramené l'ordre dans cette

vaste péninsule, il appliqua ses soins à tout ce qui pouvoit l'y maintenir, et mettre le pays à l'abri des invasions extérieures. L'isthme de Corinthe étoit un point facile à fortifier sous ce dernier rapport. C'est dans cette vue qu'avoit été construite cette fameuse muraille [a] qui le fermoit d'une mer à l'autre. Cet ouvrage avoit considérablement souffert de l'effet du temps et des attaques de l'ennemi. L'empereur le fit réparer, et en outre garder par des troupes sûres.

Lorsque les galères qui ramenoient Manuel passèrent devant Gallipoli, il y relâcha pour avoir une conférence avec Mahomet, qu'il n'avoit pas revu depuis le jour où celui-ci quitta tristement Constantinople pour s'abandonner à sa destinée. Les deux princes se donnèrent là de nouvelles marques de leur attachement mutuel. Après que Mahomet eut fait à son ami la réception la plus magnifique et la plus cordiale en même temps, il l'accompagna jusqu'à sa galère, dans laquelle il monta, et où il passa avec lui tout le reste du jour dans des entretiens dont les souvenirs de leurs anciennes infortunes firent alors le plus grand charme.

Manuel, en rentrant à Constantinople, y fut reçu en triomphateur. Le peuple se croyoit redevable à ce prince du changement inappréciable qui s'étoit opéré dans sa situation. Il sentoit chaque jour davantage le prix de l'alliance qui subsistoit entre le chef de l'empire et celui de la puissance ottomane, et considéroit Manuel comme un libérateur. La population entière courut assister à son débarquement, et, se pressant sur ses pas, le reconduisit jusqu'à son palais. Les plus vives acclamations remplissoient les airs ; on lui donnoit le nom de sauveur, de père de la patrie. Un pareil

[a] Elle portoit le nom d'*Hexamiles*, parce que l'isthme avoit environ six mille. Pontanus, dans une de ses notes sur la chronique de Phranza, s'exprime ainsi : *Hexamilium, sic nominatur isthmus, à sex milliarium longitudine* (pag. 260). Chalcocondyle lui donne la même étymologie (liv. 4).

moment paie des années entières de contrariétés et de souffrances.

L'empereur voulut alors s'occuper du soin d'établir sa famille. Il demanda et obtint pour son fils Jean la fille du grand-duc de Moscovie, quoiqu'elle n'eût alors que onze ans. Cette princesse fut conduite à Constantinople, où elle prit le nom d'*Anne*. Ses fiançailles furent pour le peuple de Constantinople une nouvelle occasion de donner à son souverain des témoignages de son affection et de sa reconnoissance.

Mais une calamité terrible vint troubler le cours de ces joies. La ville impériale fut en proie à une maladie contagieuse qui moissonna une partie des habitans : tout porte à croire que cette épidémie étoit la peste. La jeune épouse du prince impérial en fut atteinte ; elle y succomba en peu de jours. Cet événement plongea toute la ville dans le deuil : la mort attendoit une autre victime.

Un des fils de Bajazet, que Soliman avoit donné en otage à Manuel, étoit élevé avec soin à Constantinople, et y recevoit la même éducation que le prince Jean. Ce jeune homme, qui fit dans les lettres grecques de rapides progrès, se sentit entraîné vers la religion chrétienne, et s'y fit secrètement instruire. Ne pouvant plus commander à son zèle, il supplia Manuel de permettre qu'il reçût le baptême et embrassât publiquement la foi que suivoit celui qui depuis si long-temps lui tenoit lieu de père. L'empereur, tout en approuvant en lui-même sans doute une pareille résolution, crut cependant devoir s'opposer aux vœux de Néophyte. Il eût craint, non sans raison, que la cour d'Andrinople ne l'accusât d'avoir employé la séduction pour arracher le jeune prince à la croyance de ses pères, et ainsi abusé d'une manière odieuse de l'hospitalité. Ce refus mit le jeune prince au désespoir ; il déclara qu'il étoit chrétien et ne cesseroit d'en confesser la foi jusqu'à son der-

nier soupir. Ce fut dans ces temps-là même que la contagion l'attaqua. Lorsqu'il sentit que son heure dernière étoit proche, il renouvela sa prière avec une telle instance, que Manuel eût cru être barbare en refusant de l'exaucer ; le catéchumène fut donc baptisé en présence même de Manuel, qui figura à la cérémonie en qualité de parrain. La mort l'enleva peu d'instans après, et il fut inhumé dans une église de Constantinople. On lui érigea un magnifique tombeau de marbre.

L'empereur songeoit à réparer dans sa famille la perte qu'il venoit d'éprouver dans la jeune princesse moscovite. Jean épousa en secondes noces la fille du marquis de Montferrat, et Théodore celle du comte de Rimini. L'un et l'autre furent proclamés empereurs et collègues de leur père. Ces deux alliances ne se formèrent pas sous les mêmes auspices. Jean conçut pour sa femme une insurmontable aversion. Nous ne pouvons juger jusqu'à quel point cet éloignement de sa part se justifioit. Les historiens nous font de la princesse un portrait dont les détails sont si contradictoires, qu'il est difficile de juger si elle avoit pu raisonnablement inspirer un pareil dégoût à son époux [a]. Elle s'ennuya de l'isolement où elle se trouvoit à la cour de Constantinople, et prit la résolution de retourner dans sa patrie. Elle trouva moyen de sortir en secret du palais. Le capitaine d'un vaisseau génois la reçut à son bord et fit voile aussitôt. La princesse se consoloit des déplaisirs qu'elle avoit essuyés dans son nouvel état en songeant qu'elle emportoit une couronne. Cet honneur parut la dédommager de la perte de tous les autres biens ; et elle se retira dans un monastère pour s'y consacrer entièrement à des exercices de piété.

Pendant que ces événemens troubloient à Constanti-

[a] Ducas dit qu'elle avoit les cheveux roux et très-frisés, les doigts d'une blancheur transparente, la poitrine élevée, la taille droite mais médiocre ; qu'en somme *elle ressembloit par devant au carême*, *et par derrière à Pâques.*

nople la tranquillité de Manuel, son allié trouvoit beaucoup d'occupation en Asie.

On se rappelle que Soliman, touché des supplications de Cinéis, usurpateur d'Ephèse, lui avoit pardonné sa rébellion et sa déloyauté. Mais cet ambitieux sujet n'eut pas plus tôt appris l'embarras où la révolte de Musa jetoit son généreux ennemi, qu'il s'enfuit de Thrace, où il étoit gardé à vue, pour passer en Asie, et de là se rendre à Smyrne, où il leva des troupes. Ayant de suite marché sur Ephèse, il réussit à s'emparer de la ville, fit trancher la tête au gouverneur établi par Soliman, et contraignit les habitans à le reconnoître une seconde fois pour maître. Sa domination s'étoit de la sorte établie dans ces contrées avant que Mahomet, vainqueur à son tour de Musa, fût revenu en Thrace.

Un nouveau champ s'ouvroit aux artifices et aux perfidies de ce rebelle du moment que Mahomet, tranquille possesseur du sceptre des Ottomans, songeroit à venger un pareil attentat. Mais un devoir plus puissant appeloit le fils de Bajazet. A l'époque de ses premières entreprises contre Musa, Caraman, gouverneur de Lidye, et dont le père étoit mort de la main de Bajazet, avoit dirigé subitement une attaque contre la ville de Pruse; l'ayant emportée d'assaut, il la livra au pillage. Tirant de son tombeau le corps de Bajazet, il l'outragea et le fit brûler. Mahomet, pressé par le sentiment de la piété filiale, se rendit à Pruse, fit rétablir les principaux édifices et relever le tombeau de son père, en attendant qu'il pût infliger au violateur un châtiment digne de son crime.

Etant passé en Asie, et trouvant Cinéis insolemment investi dans Ephèse de la souveraine puissance, il le fit sommer de quitter cette ville, et de rentrer dans l'état modeste dont il n'auroit jamais dû sortir. Mais celui-ci ne tint aucun compte de cet ordre, et se prépara fière-

ment à la résistance. La ville de Cime, qui s'étoit déclarée pour le rebelle, arrêta un instant la marche de Mahomet : elle fut bientôt en son pouvoir; la garnison en fut passée au fil de l'épée. Quant aux habitans, le prince, par l'effet d'une clémence dont les annales de ce temps nous offrent si peu d'exemples, mais que nous verrons sous ce règne poussée au plus haut degré de magnanimité, d'imprudence même, permit qu'ils se retirassent où ils voudroient.

Mahomet se rendit maître de plusieurs autres places [a], et arriva sous les murs de Smyrne, où Cinéis avoit rassemblé d'immenses munitions, ainsi que des provisions de bouche, et qu'il avoit considérablement fortifiée. Une garnison aguerrie étoit chargée de la défense de la place, où se trouvoient la mère, les enfans et le frère du rebelle.

Mahomet mit le siége devant Smyrne; et telle étoit la renommée de bonté, de justice et d'affabilité qu'il s'étoit acquise, que tous les princes des îles voisines accoururent dans son camp pour lui renouveler leur serment de fidélité, amenant avec eux tous les secours qui pouvoient faciliter l'attaque ou en abréger la durée.

[a] De ce nombre étoit Nymphée, qui ouvrit ses portes au visir de Mahomet. Adulas, gendre, et auparavant esclave de Cinéis, se trouvoit y commander. Ce visir le fit mutiler pour satisfaire une vengeance personnelle, dont on raconte ainsi l'origine. Le visir avoit fait demander à Cinéis sa fille en mariage. Celui-ci, d'un caractère capricieux et bizarre, autant qu'audacieux et entreprenant, se tint offensé de cette proposition, parce que ce visir étoit un Albanois qui, tombé en esclavage, s'étoit fait circoncire pour obtenir sa liberté, et que ses talens avoient ensuite élevé à la dignité dont il étoit alors revêtu. Cinéis, en présence de l'envoyé du visir, fit venir un de ses esclaves nommé Adulas, originaire aussi d'Albanie, qui avoit pareillement quitté la foi de ses pères. Il lui demanda s'il étoit esclave : à quoi l'autre répondit humblement par l'affirmative. S'il avoit été *cabour* (infidèle) : même réponse. Alors Cinéis lui dit : Je te donne la liberté, et ma fille pour femme. Et se tournant vers l'envoyé du visir : Dites à votre maître que j'ai marié ma fille à un Albanois, comme lui un esclave, comme lui un cabour, mais plus jeune et plus sage que lui. Adulas étant tombé au pouvoir du visir à Nymphée, comme on vient de le voir, celui-ci le fit eunuque.

Cinéis s'en étoit fait abhorrer par ses perfidies, et ils aspiroient à être débarrassés du voisinage d'un tyran qui les accabloit d'outrages et d'humiliations. A peine dix jours s'étoient écoulés, et la place étoit hors de défense. C'est alors qu'on vit s'ouvrir une des portes de la ville, et la mère de Cinéis, s'avançant en suppliante, venir implorer son pardon pour le crime d'avoir défendu dans l'intérêt de son fils une ville soustraite par lui à l'obéissance du sultan. Mahomet la reçut en grâce ainsi que les enfans et le frère du rebelle, et pardonna aux habitans. Toutes les fortifications de la ville furent rasées. Sur les bords de la mer se trouvoit une tour qu'y faisoit rebâtir le grand-maître de Rhodes, et qui étoit presque achevée ; Mahomet la fit démolir en entier pendant une seule nuit.

Le grand-maître osa lui faire à ce sujet de très-vives représentations : il entra dans un long detail sur les anciens droits de l'ordre de posséder un fort dans cette partie de la côte, et sur les frais qu'avoit occasionnés celui que le sultan venoit de détruire. Il alla jusqu'à dire que les princes d'Occident s'en tiendroient pour offensés, et que, s'il s'opposoit à son rétablissement, il devoit s'attendre à entrer en hostilités avec eux.

Un pareil discours n'eût pas été impunément tenu sans doute au fier et bouillant Bajazet ; mais, comme l'observent les annalistes de ces temps, l'irruption des Mogols et les adversités récentes de la famille ottomane avoient singulièrement modéré l'orgueil de cette maison. Mahomet écouta jusqu'au bout les indiscrètes remontrances du grand-maître, sans même témoigner d'impatience ou d'humeur ; et quand celui-ci eut fini, il lui répondit « que, lorsqu'il avoit reçu de la main de Dieu le sceptre de ses ancêtres, il s'étoit promis à lui-même de ne pas faire la plus légère injustice au plus foible de ses voisins ni au plus humble de ses sujets ; qu'il avoit souhaité de

* Cette tour avoit été déjà démolie une fois par Tamerlan.

protéger les gens de bien, à quelque croyance qu'ils appartinssent; de ne punir que les méchans, d'être même le père et le bienfaiteur des chrétiens; mais qu'en prenant la résolution qui excitoit aujourd'hui ces plaintes, il avoit fermement cru servir les intérêts de tous, parce que ce fort étoit le refuge des esclaves de toutes les îles voisines, et par suite l'occasion de querelles et de guerres continuelles entre l'ordre et les musulmans. Pour satisfaire le grand-maître, il alla jusqu'à lui permettre d'en construire un autre sur les frontières de la Carie et de la Lycie, et il lui en fit de suite expédier l'autorisation.

Le grand-maître, de retour à Rhodes, chargea une petite flotte de matériaux propres à bâtir, et jeta sur le lieu des côtes de Carie qui lui avoit été désigné les fondemens d'un nouveau fort. Si le sultan n'eût pas été sincère dans ses protestations, il lui eût éte facile, par des moyens indirects, de mettre obstacle à l'achèvement de cet ouvrage. Le gouverneur de la contrée, Mantachie, auquel un pareil établissement faisoit justement ombrage, sembla d'abord vouloir s'y opposer; mais sur l'exhibition du firman, il se retira, et ne reparut plus. Le fort Saint-Pierre s'acheva : une garnison l'occupa au nom de l'ordre, avec injonction aux chevaliers de recueillir tous les chrétiens qui s'échapperoient des mains des Turcs.

La mère de Cinéis ne s'étoit pas bornée à obtenir son pardon; elle avoit sollicité celui de son fils avec des instances si pressantes, que le sultan avoit été entraîné, et consentit à oublier le passé. L'artificieux Albanien, auquel les actes de soumission ne coûtoient rien, manifesta un profond repentir; et fut admis à prêter serment de fidélité à la race ottomane. Il capta depuis la bienveillance de Mahomet, au point que celui-ci le nomma gouverneur de Nicopole, ville assise sur les bords du Danube, où il s'engagea à défendre avec vigueur les

intérêts de cette puissance, qui jusque-là n'avoit trouvé en lui qu'un traître, et presqu'un rival.

Mahomet, parvenu au comble de la prospérité et de la gloire, faillit les compromettre en payant un tribut à la foiblesse humaine. Il avoit été blessé de ce que le duc de Naxos et des autres îles de l'Archipel ne s'étoit pas trouvé dans la foule des petits princes qui étoient venus lui rendre hommage : il lui déclara la guerre, et celui-ci invoqua l'appui des Vénitiens. Le sultan équipa un nombre de galères suffisant pour cette expédition, où il imaginoit devoir rencontrer si peu de difficultés. En effet, sa flotte parcourut long-temps sans obstacles tous les parages de l'Archipel, ravageant les petites îles sans défense, brûlant les villes, et emmenant en captivité une multitude de paisibles habitans. Là se bornèrent ses triomphes. Les Vénitiens avoient armé dix galères, qui, réunies aux troupes du duc de Naxos, et après avoir cherché la flotte turque dans tous les détroits de l'Archipel, se dirigeoient vers l'Hellespont, lorsque l'amiral apprit que cette flotte venoit d'entrer dans le port de Gallipoli. Il ne douta pas que les ennemis ne vinssent à sa rencontre, et il donna l'ordre de se préparer au combat. Les Turcs ne tardèrent pas en effet à s'avancer en bon ordre, et le combat s'engagea avec une valeur égale de part et d'autre. Mais les Vénitiens, ayant dirigé une attaque combinée sur la galère amirale, y pénétrèrent, tuèrent le commandant, et massacrèrent l'équipage. De ce moment le désordre se mit dans la flotte turque, qui, ne sachant ni fuir ni combattre, fut en un instant accablée par les Vénitiens. Le carnage fut horrible, et les Turcs tomboient sous les coups des assaillans sans presque faire de résistance, et à la vue de leurs femmes et de leurs enfans, qui pouvoient du rivage apercevoir cette scène d'horreur. Vingt-sept galères turques furent emmenées à Ténédos, comme trophée de la victoire. Mais elle devoit être de nouveau souillée par la

plus horrible cruauté. Tous les prisonniers turcs furent impitoyablement égorgés : on n'épargna pas même les chrétiens à leur solde ; ils périrent tous par la corde ; et la côte n'offroit, sur une vaste étendue, que des potences où pendoient des cadavres les uns au-dessous des autres. Pour comble d'inhumanité, les chrétiens qui se trouvoient sur ces galères comme captifs n'obtinrent pas leur liberté, et furent dispersés dans les différentes îles pour y servir comme forçats. Ainsi les sectateurs du Christ donnoient aux barbares l'exemple de la férocité et du plus outrageant mépris pour leurs frères au moment même où un fils de Bajazet étonnoit et charmoit le monde par une douceur de mœurs et une magnanimité presque inconnues dans les pays où il étendoit sa domination. La cruauté des Vénitiens fut vengée d'une manière terrible sur l'île d'Eubée, qui leur appartenoit alors. Les Turcs y firent une descente à l'improviste, mirent tout à feu et à sang, et emmenèrent en se retirant plus de deux mille habitans, qui furent réduits en esclavage. Ainsi les Vénitiens, par leur froide barbarie, firent en un jour un mal irréparable.

De pareilles représailles amenèrent le repentir : sans attendre le résultat du concile de Constance, où l'on agitoit la question d'une nouvelle croisade contre les musulmans, les Vénitiens, dont les possessions restoient exposées au ressentiment des Turcs, souhaitèrent de faire la paix avec le sultan. Ils prirent pour médiateur l'empereur de Constantinople. Mahomet se montra d'abord inflexible ; il répondoit aux sollicitations de Manuel que c'étoit autant la cause des chrétiens que la sienne propre qu'il vengeoit dans ses rigueurs contre les Vénitiens. Mais son ami insista avec tant de persévérance, qu'il détermina un accommodement, qui ne fut pas de longue durée : la vertu des républiques n'est pas la reconnoissance. Le prince de Morée, Azamy, s'étant mis sous la protection des Vénitiens, protection qu'il avoit achetée

par la cession de plusieurs places maritimes, ceux-ci exigèrent que le fils de Manuel, despote de Lacédémone, retirât du territoire d'Azamy les troupes qui y étoient cantonnées. Théodore n'en ayant voulu rien faire, la république se plaignit à Manuel, et lui fit entendre que, du moment où le prince de Morée étoit devenu l'allié de la seigneurie, celle-ci étoit dans l'obligation de lui prêter son appui ; en sorte que le refus de l'évacuation désirée par Azamy mettroit la république dans la nécessité de lui faire obtenir satisfaction par toutes les voies. Le foible monarque, avide de repos, ne voulut pas se brouiller avec la seigneurie, parvenue alors au plus haut degré de sa force et de sa puissance. Il donna à son fils l'ordre de rappeler ses soldats. On le verra montrer moins de condescendance pour les désirs du sultan, et, rompant ouvertement les liens qui l'attachoient à la Porte, la rendre de nouveau sa plus cruelle et sa plus implacable ennemie.

Sans doute qu'on n'envisagera pas comme d'oiseuses digressions ce que nous avons dit et ce qu'il nous reste encore à dire des singuliers événemens qui ont si longtemps fait flotter le sceptre ottoman entre les descendans de Bajazet. L'empire romain d'Orient n'étoit plus, dans les contrées où s'étoient resserrés les foibles débris de sa domination, qu'un arbre sans racines, qui ne pouvoit se maintenir debout que par les liens que la politique versatile de ses souverains alloit fixant çà et là. Les dissensions civiles qui déchirèrent à cette époque les provinces turques ont eu trop d'influence sur les destinées de l'empire grec pour qu'il soit possible de séparer la connoissance des révolutions subies par celles-là des derniers mouvemens de celui-ci.

Cineïs, que Mahomet avoit chargé de la défense de Nicopole, languissoit dans une inaction qui ne tarda pas à lui devenir insupportable. La révolte et la perfidie paroissent avoir été un élément hors duquel il ne pouvoit

vivre. Mustapha, le plus jeune des fils de Bajazet, et que d'autres ont prétendu être un imposteur, cherchoit à se faire un parti dans la Valachie. Cinéis accourut l'y joindre; et, lui faisant valoir le nombre des partisans secrets qui lui restoient encore, les ressources fécondes de sa politique, et son expérience et sa valeur dans les combats, il lui présageoit une puissance qui, après avoir embrassé tout l'Orient, s'étendroit au loin dans l'Occident. Mustapha, que ses premières démarches réduisoient à la nécessité de vaincre ou de périr, s'abandonna à la direction du turbulent Albanien, qui bientôt eut rassemblé des troupes nombreuses autour des étendards du prétendant.

Mahomet sentit combien il lui importoit d'éteindre cette révolte dès son origine. Il se porta rapidement de Thrace en Macédoine. Ayant appris que Mustapha et Cinéis avoient passé le Danube, et se dirigeoient sur la Thessalie avec un renfort de Turcs et de Valaques, il ne tarda pas à les joindre, les attaqua, et les défit complètement. Mustapha et son ministre prirent la fuite, et furent poursuivis sans relâche. Ils étoient sur le point d'être pris, lorsqu'ils atteignirent les portes de Thessalonique, où ils se précipitèrent et se perdirent dans la foule.

Là commandoit Démétrius Lascaris, qui, dans une conjoncture si délicate, ne voulut rien prendre sur lui : en même temps qu'il refusoit aux officiers de Mahomet de leur livrer les deux fugitifs, il donnoit avis à Manuel de leur retraite dans Thessalonique, le priant de lui tracer la règle de sa conduite à leur égard.

Le sultan, de son côté, écrivoit à l'empereur dans les termes les plus pressans pour qu'on lui livrât le traître Cinéis et l'imposteur qu'il vouloit faire servir de marchepied à son ambition. « Il ne pouvoit croire qu'un mo-
« narque aussi sage que Manuel hésitât à rendre la
« paix à l'Orient en remettant à la disposition de la

« Porte les auteurs d'une révolution dont le résultat « seroit d'inonder encore de sang cette terre qui n'en « avoit été que trop arrosée. Il croyoit inutile de retracer « les perfidies inouïes de l'ancien gouverneur de Smyrne, « les actes de clémence sans exemple dont il avoit été « l'objet, et qu'il venoit de payer par de nouveaux at- « tentats. Quant à son complice, il usurpoit audacieuse- « ment le nom d'un fils de Bajazet, lequel étoit mort « en bas âge [a]. Et fût-il même celui qu'il se prétendoit « être, un ami tel que Manuel s'empresseroit de donner « toute satisfaction au fidèle allié des Grecs. En pareil « cas, lui, Mahomet, se croiroit coupable de la différer « d'un seul jour envers le monarque grec. »

Il est difficile de déterminer ce qu'il convenoit le plus à la politique de Manuel de faire dans cette occurrence. Nous disons à sa politique, car tel étoit l'état de foiblesse de la puissance byzantine, qu'on ne pensera peut-être pas que le souverain fût tenu de consulter ici aveuglément les devoirs de l'homme, et de faire prévaloir les droits de l'amitié sur ceux de l'état. Manuel fit à Mahomet une réponse où son refus étoit motivé sur des considérations tirées du droit des gens, et adouci par tout ce que la bienveillance pouvoit y apporter de tempéramens et de garanties pour la sécurité du sultan. « Si « mon frère devenu mon ennemi (lui disoit-il) s'étoit allé « jeter dans vos bras, et que je vous le demandasse pour « le faire périr, me le livreriez-vous ? Ne croiriez-vous pas, « en le sacrifiant à ma colère, vous couvrir de honte et « d'infamie aux yeux de tous les hommes ? Ce que vous « ne feriez pas sans encourir le blâme du monde entier, « pouvez-vous exiger que je le fasse ? Ce n'est pas à moi « qu'il appartient d'examiner jusqu'à quel point Cinéis « est coupable envers vous, ni le droit que vous donne la

[a] Rien ne prouve que Mahomet crut réellement que Mustapha fût étranger à la famille. Cette assertion paroît avoir été un prétexte pour discréditer le prétendant.

« victoire sur celui qui partage aujourd'hui sa fortune. « Leurs droits à l'un et à l'autre sont ceux du malheur, « ils sont inviolables partout où l'homme s'élève au-« dessus de la brute. D'ailleurs, en vous refusant ces « victimes, il est loin de ma pensée que vous deviez « avoir à l'avenir rien à craindre de ce côté. Soyez cer-« tain que ces êtres, dangereux pour votre repos, seront « mis hors d'état de vous nuire, et que, tant que vous « aurez un soufle de vie, leur liberté sera constamment « immolée à votre sûreté. Reposez-vous à cet égard sur « le zèle et l'attachement d'un prince qui depuis long-« temps a confondu ses intérêts avec les vôtres, et qui « peut tout y sacrifier, excepté votre gloire et l'honneur « de sa propre couronne. »

Au même instant l'empereur manda au gouverneur de Thessalonique de lui envoyer sous bonne escorte les deux prisonniers. Mustapha fut relégué dans l'île de Lemnos, et Cinéis enfermé dans un monastère, où les moines furent chargés de sa garde. Il y a tout lieu de croire que Mahomet fut vivement offensé de la détermination prise par Manuel. Il y perçoit le dessein de faire au besoin, des deux captifs, un sujet d'épouvantail pour la Porte, et pour ainsi dire de mettre en réserve ces brandons, qui à la première occasion pourroient rallumer l'incendie. Le sultan balança s'il n'iroit pas à la tête de ses troupes arracher à l'empereur de Constantinople une proie qu'il croyoit lui être acquise. Une telle résolution auroit replacé l'empire dans la situation même dont l'avoit tiré l'avénement de Mahomet au trône des Ottomans, ou tout au moins contraint Manuel de faire ce que dans cette négociation le prince turc demandoit de son amitié. L'événement justifia la politique du monarque grec. Mahomet, enchaîné d'un côté par le respect qu'il portoit à Manuel, et de l'autre arrêté par son caractère pacifique, n'insista pas davantage, et se contenta des mesures que Manuel

avoit prises à l'égard de Mustapha et de Cinéis. On régla les frais de la garde et de l'entretien des deux prisonniers, qui furent à la charge de Mahomet, et payés très-exactement par celui-ci, comme on peut le croire.

Rien ne prouve mieux la grandeur d'âme de Mahomet et l'assentiment qu'il finit par donner à la détermination de Manuel, que ce qui se passa peu de temps après. La présence du sultan étoit devenue nécessaire en Asie, pour y réprimer quelques désordres qui s'y étoient manifestés. Il en fit part à l'empereur, en l'informant qu'il passeroit par Constantinople pour jouir encore une fois de son entretien et de ses embrassemens. Manuel lui prépara une réception magnifique. Deux superbes trirèmes furent équipées dans le port pour conduire le sultan jusqu'à Scutari, place de l'autre côté du Bosphore, sur le rivage d'Asie. Mahomet monta dans l'une, Manuel se plaça dans l'autre, et, en voguant sur le canal, ils étoient si proches, qu'ils pouvoient s'entretenir sans presque élever la voix. Débarqués à Scutari, le sultan trouva un riche pavillon dressé sur le rivage et un repas splendide qui l'attendoit. Les deux monarques ne s'assirent pas à la même table; mais une autre tente s'élevoit pour Manuel et sa famille à peu de distance, et l'on pouvoit facilement de l'une apercevoir tout ce qui se passoit dans l'autre. On dit que, pour marque familière de leur mutuelle affection, ils s'envoyoient réciproquement les mets les plus délicats de ceux qui leur étoient servis.

A peine Mahomet avoit-il pris affectueusement congé de son hôte, que le conseil de Manuel lui fit remarquer la faute qu'il avoit faite de ne s'être pas rendu maître de la personne du Turc pendant que celui-ci étoit en sa puissance; et le sultan devant repasser par Constantinople en retournant dans sa capitale, on jugeoit qu'il ne falloit pas laisser perdre cette occasion comme on

avoit fait de la premiere. Mais Manuel rejeta et le reproche et le conseil avec la plus grande indignation. « A Dieu ne plaise (dit-il) que je me souille d'une « pareille perfidie : tout me fait un devoir de respecter « et de chérir dans ce chef des infidèles un prince loyal « et généreux, qui s'est montré si scrupuleux observa-« teur de ses sermens. Et lors même que j'aurois la « preuve qu'il a dessein de les trahir, et qu'il médite « de me renverser de mon trône, je préférerois courir « tous les hasards des combats et m'exposer à toutes les « vicissitudes de la fortune plutôt que de violer à son « égard les droits sacrés de l'hospitalité. » Manuel, auquel sa famille ne cessoit de représenter Mahomet comme secrètement occupé de la destruction de l'empire grec, se borna a lui envoyer, après son retour à Andrinople, Démétrius Lascaris Léontaire, pour résider à la Porte en qualité d'ambassadeur. Le choix de ce ministre prouve combien peu le sultan avoit conservé de ressentiment du refus de livrer Mustapha et Cinéis, puisque Démétrius étoit le premier qui, pressentant la volonté de l'empereur, avoit soustrait les deux fugitifs aux recherches des agens de Mahomet.

Tout sembloit annoncer que la fin du règne de Manuel seroit aussi paisible que le commencement en avoit été orageux ; mais désormais le calme ou la tempête devoient lui venir de la cour d'Andrinople ; tous les changemens que les révolutions ou le cours naturel des choses amenoient dans l'empire des Ottomans influoient en bien ou en mal sur les destinées de celui des Grecs. Un jour que Mahomet prenoit le plaisir de la chasse du sanglier aux environs d'Andrinople, il fut frappé d'apoplexie, et ne revint un instant à lui que pour sentir que sa fin étoit proche. Il conjura son ministre favori (le visir Bajazet) [a], de rester fidèle à son fils

[a] Bajazet, depuis l'enfance fidèle compagnon de Mahomet, avoit partagé toutes ses infortunes, comme il partagea depuis toutes ses prospé-

Amurat, qu'il désignoit pour son successeur, et d'employer tous ses talens et son crédit à lui assurer la souveraine puissance. Il mit sous la tutelle de l'empereur de Constantinople ses deux autres fils, l'un âgé de sept ans, et l'autre de huit, voulant par là les soustraire aux violences de leur aîné.

Mais la fin du sultan et ses dispositions dernières ne furent connues qu'après un assez long intervalle. Le visir, qui vouloit tout préparer d'avance pour que la transmission du trône se fît sans secousses, cacha même aux esclaves du palais la mort de leur maître. Secondé par les médecins du prince, il fit secrètement embaumer son corps; et comme on le laissa sur le même lit où il avoit expiré, ceux qui, par la nature de leur service, pouvoient l'apercevoir, le croyoient convalescent. Cette erreur put se soutenir pendant quarante jours, temps qu'employa le courrier dépêché vers Amurat, qui alors étoit à Amasie, sur les frontières de la Perse. Le jeune sultan donna l'ordre à tous les grands de l'empire de se trouver à Pruse pour y rendre avec lui les derniers devoirs à Mahomet, et reconnoître son successeur.

Les obsèques se firent avec la plus grande pompe. Amurat, que nous nommerons Amurat II, fut, par les soins du visir Bajazet, proclamé sans contradiction héritier du sceptre des Ottomans. Etranger aux hommes et aux choses, et à peine sorti de l'enfance, le prince ne pouvoit manquer de laisser diriger son inexpérience

rités. Il avoit essuyé des fatigues inouïes et affronté les plus grands périls, lorsque son jeune maître, poursuivi par Tamerlan après la bataille d'Ancire, s'étoit enfui dans les montagnes. Les pieds de celui-ci étant enflés de lassitude, il l'avoit porté sur ses épaules pendant des jours entiers à travers les bois et les précipices, jusqu'à ce qu'il l'eût ramené sain et sauf dans les états de son père. Pendant cette fuite, il avoit supporté les plus cruelles privations pour apaiser la faim de son maître; et quand toutes les ressources lui manquoient à la fois, il alloit en habit de moine mendier son pain dans les bourgs et hameaux écartés. Mahomet, parvenu au trône, avoit accordé à ce serviteur la plus grande autorité dans son empire.

par l'ancien ministre de son père, qui de fait gouverna sous le nom d'Amurat. L'empereur de Constantinople députa des ambassadeurs à la cour du nouveau sultan, pour présenter ses complimens de condoléance sur la mort de Mahomet, et ses félicitations sur le nouvel avénement. Ces envoyés demandèrent ensuite, au nom de leur souverain, l'exécution de la volonté dernière de Mahomet, qui mettoit sous la tutelle de Manuel les deux jeunes frères du sultan régnant. Ils savoient que le visir, passionné pour la gloire et les intérêts de son jeune maître, n'étoit en aucune manière disposé à remettre entre les mains du monarque grec, allié temporaire, mais ennemi naturel de la puissance turque, deux princes qui ne s'élèveroient que dans la haine du pouvoir de leur frère, et tôt ou tard s'armeroient pour le renverser. Mais, cachant ses motifs véritables sous des apparences imposantes, le visir répondit aux ambassadeurs de Manuel que toutes les convenances faisoient une loi de s'écarter ici des ordres du défunt; qu'il étoit contraire à toutes les idées reçues chez le peuple musulman que l'éducation des membres de la famille ottomane fût confiée à des mains chrétiennes. C'étoit la seule chose que le devoir commandât de refuser au monarque grec; mais il pouvoit compter que la foi des traités existans seroit religieusement gardée, et que le jeune souverain n'avoit rien de plus à cœur que d'entretenir avec la cour de Constantinople les relations d'amitié qui, pendant le règne précédent, avoient fait la félicité des deux empires sans en compromettre la gloire.

Les ambassadeurs grecs ne se payèrent point de ces raisons, obéissant à leur mandat, ils déclarèrent au sultan, c'est-à-dire au visir qui régloit toutes les volontés de celui-ci, que l'empereur insistoit sur la remise des deux jeunes princes, et qu'à défaut d'accomplissement de cette disposition du testament de Mahomet, il considéroit comme rompus tous les rap-

ports établis entre les deux puissances; que, dans cet état de choses, Manuel envisageroit comme vacant le trône de Mahomet, dont les volontés dernières étoient ainsi méprisées; qu'il se voyoit par là dégagé de toutes ses obligations envers la Porte; que bientôt elle verroit reparoître un héritier de Bajazet, qui, s'avançant de la Macédoine dans la Thrace et la Chersonèse, ne tarderoit pas à se rendre maître d'une grande partie de l'Asie. (Ils entendoient parler du prisonnier que Manuel avoit sous sa garde.)

Cette menace, dont le visir croyoit avoir à redouter peu les effets, n'ébranla point sa résolution, et les envoyés de Manuel quittèrent Pruse sans avoir obtenu aucune satisfaction. L'empereur, comprenant qu'une pareille démarche replaçoit la cour ottomane dans les dispositions les plus hostiles à son égard, se hâta de déchaîner le lion qu'il ne tenoit en réserve que pour le lancer au besoin contre ses ennemis. Il envoya Démétrius Lascaris Léontaire chercher Mustapha dans l'île de Lemnos pour le mettre en possession de la Thrace; il tira Cinéis du cloître où il étoit confiné, pour punir Amurat de sa résistance. Les révolutions rapides que nous avons vues bouleverser si souvent ces contrées depuis la mort de Bajazet ont assez appris avec quelle facilité les Turcs changeoient de maîtres. Il suffisoit d'appartenir à la famille ottomane pour exercer sur eux un pouvoir en quelque sorte magique, qui leur mettoit de suite les armes à la main, et les portoit à verser leur sang pour celui qui, revêtu de ce titre, imploroit leur foi et leur appui, jusqu'à ce qu'un nouveau prétendant fît changer leur zèle d'objet. Mustapha alloit trouver tous les esprits prévenus en sa faveur; mais, avant de lui laisser faire usage de sa liberté, Manuel lui avoit fait jurer de ne s'opposer jamais à ses volontés; de livrer à l'empire Gallipoli, toutes les places voisines du Pont-Euxin, et les contrées qui s'étendoient jusqu'en Valachie; il de-

voit y joindre plusieurs villes de Thessalie. Pour garantie de ses engagemens, Mustapha avoit donné son fils en otage. C'est à ce prix qu'il lui étoit permis de disputer le trône au fils de Mahomet ; c'est sous la foi d'un pareil engagement que la cour de Byzance alloit raviver toutes les anciennes inimitiés qui avoient mis si souvent les Turcs à ses portes.

Les premiers efforts du prétendant et de son ministre se dirigèrent contre Gallipoli. Quoique Amurat l'eût mis en état de défense, les secours fournis par Manuel ajoutoient tellement aux forces de Mustapha, qu'on ne pût douter du succès de l'entreprise. Les galères parurent s'approcher du rivage, et les troupes furent débarquées sur la plage. Dans cette première attaque Cinéis montra une grande intrépidité ; Mustapha combattoit avec résolution à ses côtés; le soir ils remontèrent sur leurs navires. La galère du prince s'étant approchée très-près des murailles, de manière à ce qu'il pût être entendu des habitans qui se pressoient sur les remparts pour le considérer, il leur fit une harangue pathétique, dans laquelle il cherchoit à les séduire par tous les avantages qu'il offroit à ceux qui suivroient sa bannière. Un grand nombre furent ébranlés; et, se répandant dans la ville, ils publièrent les promesses du prince. Le lendemain, lorsque Cinéis fut redescendu sur le rivage et se préparoit à donner l'assaut, tous les habitans, comme par un mouvement spontané, se déclarèrent pour lui, et les portes de la place s'ouvrirent pour Mustapha, qui y fit solennellement son entrée au milieu des plus vifs transports d'allégresse. Du moment que cette nouvelle se fut répandue aux environs, on vit arriver des villages et bourgs voisins une foule de peuples qui accouroient pour le voir, et se soumettre à sa puissance. Un petit nombre de soldats, restant seuls fidèles au sultan Amurat, se retirèrent dans la citadelle. Les événemens postérieurs la mirent bientôt au pouvoir de Mustapha.

Amurat apprit à Pruse la prise de Gallipoli. Ce fut une occasion pour les grands de sa cour de chercher à éloigner le grand-visir, dont le pouvoir les offusquoit, et qui méditoient sa perte. « Combien (dirent-ils au jeune « prince) la puissance qui vous a été léguée par votre « père est déjà déchue ! A peine il a fermé les yeux, et le « territoire est envahi, et d'insolens rebelles vous dis- « putent le trône! Les infidèles ont levé le masque, et met- « tent en œuvre l'instrument qu'ils tenoient en réserve « pour troubler de nouveau l'empire, déjà ébranlé jusque « dans ses fondemens. Quelle est cette timide politique « de votre ministre qui négocie lâchement quand il « faudroit agir! A-t-il pu ignorer que toute alliance « avec les Grecs n'est qu'une trève pendant laquelle les « éternels ennemis de notre foi préparent de nouvelles « embûches ? Est-ce dans l'oisiveté d'une capitale que « votre visir devroit couler des jours inutiles, quand la « terre de vos aïeux est foulée par un imposteur et par « un traître perfidement armés, et soutenus par une « cour que Mahomet a comblée de ses bienfaits, et qui « doit cesser de souiller les rivages du Bosphore du mo- « ment qu'une résolution ferme aura prononcé l'arrêt « de sa dispersion ? Que du moins votre ministre se hâte « d'aller éteindre l'incendie que son imprévoyance a « laissé s'allumer, et qu'il ne se présente devant vous « que les têtes de Mustapha et de Cinéis à la main. »

Ces insinuations firent impression sur le jeune sultan, qui, bien qu'incapable encore de tenir les rênes du gouvernement sans l'assistance de cet ancien serviteur de sa maison, le chargea d'aller arrêter les progrès d'une invasion menaçante dès son commencement.

Bajazet (c'est, comme nous l'avons dit, le nom du visir) accepta avec joie une mission qui lui fournissoit de nouveaux moyens de développer ses talens et de servir son jeune maître. Déterminé à vaincre ou à chercher dans les rangs une mort glorieuse, il s'inquiétoit

peu des attaques qui pouvoient être portées en son absence contre lui, certain, en revenant victorieux, de voir tomber tous ses ennemis à ses pieds. Bientôt il est à la tête d'une puissante armée et se dirige sur la Chersonèse. Il est instruit en chemin que Mustapha s'approchoit d'Andrinople ; il s'avance de ce côté, et ne tarde pas à être en présence de l'ennemi. Alors il harangue ses troupes, les fait souvenir de la bonté et de l'affabilité du sultan Mahomet, et des sermens qu'ils ont prêté à son fils, héritier des mêmes vertus. « Quelle honte (leur « dit-il) si un esclave, rejeté au milieu de vous par les « chrétiens, et qui est né dans la fange, ceignoit jamais « le turban de Bajazet, et acquéroit le droit de vous « gouverner ! »

Mustapha, de son côté, ne négligeoit aucune précaution. Sachant combien de fois déjà les soldats que commandoit le visir avoient changé de maîtres, et tourné leurs armes contre ceux qui les leur avoient mises à la main, il fit adroitement répandre dans le camp ennemi tous les bruits qui pouvoient les détacher de leurs drapeaux. Il promettoit à ceux qui l'aideroient de partager comme avec des frères tous les biens que la victoire mettroit en sa possession. Les plus immenses largesses leur étoient assurées sans distinction, et en proportion seulement des services : les bienfaits surpasseroient leurs espérances et combleroient leurs vœux. Cinéis, le plus vaillant et le plus habile capitaine de son siècle, faisant les meilleures dispositions pour s'assurer la victoire, proclamoit de son côté qu'il ne vouloit point ravir le trône au fils de Mahomet ; mais que Mustapha, fils de Bajazet, pouvoit sans injustice prétendre à la Thrace, et que c'étoit là que se bornoit son ambition. « Quel « sera (disoit-il) le sort de ceux qui se font les instru« mens de la puissance du visir ! Si celui-ci obtient la vic« toire, ils doivent s'attendre à voir appesantir plus « que jamais sur eux le joug de la tyrannie ». Enfin le

signal du combat est donné ; et quel fut l'effroi et la confusion du visir quand il vit le commandant de l'aile droite de son armée passer avec toutes ses troupes du côté de Mustapha en le proclamant vrai sultan ! L'aile gauche suivit immédiatement cet exemple : les chefs et les soldats se jetoient aux pieds de Mustapha, et lui juroient une inviolable fidélité. Le visir et son frère Camzas, entraînés eux-mêmes dans ce mouvement, se trouvèrent bientôt face à face avec leur ennemi ; ils étoient encore incertains de leur sort, lorsque le farouche Cinéis, ivre de fureur et de vengeance accourt ; et jetant sur le visir des regards furieux : « Perfide (lui « dit-il) tu ne pensois pas que le crime de Nymphée [a] seroit jamais expié. Tu te flattois que ta puissance n'auroit point de terme; mais la fortune n'a « pris plaisir à élever un être aussi vil et aussi méchant « que pour le précipiter de plus haut dans l'abîme. » A ces mots il le fit traîner hors du camp, et décapiter en sa présence. Camzas s'attendoit à éprouver le même sort ; mais Cinéis prit en pitié sa jeunesse, et lui laissa la vie.

Lorsque le bruit de ces événemens fut parvenu à Gallipoli, le peu de troupes qui s'étoient renfermées dans la citadelle capitula, et Mustapha se trouva entièrement maître de cette place. Cinéis revint en hâte pour ajouter à ses fortifications de nouveaux ouvrages qui la missent dans un meilleur état de défense ; il arriva au moment où Démétrius Léontaire alloit prendre possession du fort au nom de l'empereur, auquel la ville avoit été promise par le traité fait avec Mustapha. Les Turcs murmuroient hautement de ce que tant d'efforts et de sang répandu paroissoient devoir tourner au profit des chrétiens, et de ce qu'une ville toute musulmane tomboit ainsi en leur puissance. Mais Cinéis, abordant

[a] C'est après s'être emparé de cette ville, défendue par le gendre de Cinéis, que le visir avoit fait mutiler Adulas.

Démétrius lorsque celui-ci étoit occupé à faire transporter de ses galères dans la citadelle des munitions et des armes : « Sans doute (lui dit-il) vous ne vous êtes « pas sérieusement flatté que nous ferions pour vous « une aussi importante conquête, et qu'humbles servi- « teurs des chrétiens, nous n'avions tiré le glaive que « pour accroître leur puissance, et mettre à leurs pieds « les dépouilles de nos ennemis ; ce seroit un trop ma- « gnifique salaire du traitement que Mustapha et moi « avons reçu de la cour de Constantinople, et des soins « qu'elle a pris de notre personne pendant une igno- « minieuse captivité. Nous ne nions pas les services que « votre maître nous a rendus ; mais nous ne sommes « pas assez aveugles pour ne pas voir qu'il n'a eu que « son intérêt en vue, et qu'il ne nous a relâchés que « comme les ennemis de ses ennemis. Si vous exigez un « salaire, on peut s'entendre sur les indemnités que « comportent d'aussi minces secours ; mais ce n'est point « avec des villes et des places que nous nous croyons « obligés de nous acquitter. Pensez-y, c'est déjà beau- « coup que des gens odieux au prophète et les éternels « ennemis de ses enfans se retirent sains et saufs d'entre « nos mains. N'attendez pas qu'un peuple justement « courroucé de vos prétentions s'en fasse justice par des « violences. Mettez à la voile, le vent est bon : si Ma- « nuel a sincèrement désiré nos succès, il se réjouira « d'apprendre que le prisonnier de Lemnos est glorieu- « sement remonté sur le trône de ses ancêtres. »

Démétrius put à peine retenir son indignation ; mais, connoissant à qui il avoit affaire, il se contint, et répondit simplement qu'il ne pouvoit croire que tels fussent les sentimens et les résolutions de Mustapha, et qu'il attendroit qu'ils lui fussent manifestés par lui-même : il se retira sur sa galère. Mustapha étoit sur les pas de Cinéis. Instruit par lui des détails de sa conférence avec Démétrius, il alla le trouver en prenant toutes les pré-

cautions qu'exigeoit sa sûreté. Il lui dit qu'il ne pouvoit nier que Gallipoli eût été promis à l'empereur; mais que les circonstances dans lesquelles cet engagement avoit été contracté ne le rendoient nullement obligatoires; que ce seroit en vain d'ailleurs qu'il voudroit l'accomplir; les musulmans regarderoient cette cession comme un acte d'impiété, leur zèle se tourneroit en haine; il seroit bien imprudent à lui d'indisposer ses sujets lorsqu'il étoit à peine établi dans sa nouvelle puissance; qu'enfin, et pour ne rien dissimuler, loin de pouvoir donner à l'empereur grec aucune marque de sa gratitude, il se croyoit désormais obligé, en sa qualité de chef des croyans, de poursuivre les chrétiens sans exception, et de leur nuire dans toutes les occasions.

Démétrius entendit cette déclaration dans l'attitude d'un lion à qui sa proie vient d'échapper, et qui mord la terre et se frappe les flancs de sa queue. Enfin, revenu de l'étonnement où l'avoit jeté le discours du sultan : « Prince (lui dit-il), les faits nous ont assez fait con-« noître depuis plus d'un siècle ce que nous devons at-« tendre des dispositions des musulmans à notre égard ; « nous aurions pu croire en même temps que la même « expérience vous auroit appris qu'on ne viole pas im-« punément ses promesses, et que le Dieu de tous les « peuples a toujours puni le parjure comme un sacri-« lége. Dans une élévation si récente, il est inutile de « vous rappeler que Bajazet, dont vous vous dites des-« cendu, est tombé du haut de sa gloire pour avoir re-« fusé satisfaction au foible et méprisé son ennemi. Je « me bornerai à vous dire que tous ceux de votre mai-« son qui se sont joués de leurs sermens n'ont pas tardé « à perdre le pouvoir et la vie. Josué, Soliman [a], Musa,

[a] On n'a pas vu que Soliman ait, en aucune circonstance, manqué à sa parole envers Manuel. Ses malheurs seuls ont pu le faire comprendre par Démétrius dans cette énumération, qui s'est trouvée prophétique.

« sont étendus dans le tombeau de vos pères pour avoir « manqué à leur parole, et s'être laisssé éblouir par « un éclair de prospérité ! Le sultan Mahomet y fut reli- « gieusement fidèle ; il a coulé dans une paix glorieuse « un règne heureux et regretté ; il s'est éteint en paix « dans le palais que ses mains avoient élevé ; Amurat a « méconnu les volontés dernières de son père, et il est « aujourd'hui fugitif : voyez dans ces exemples le sort « qui vous attend. Vous devez à la magnanimité de « l'empereur une vie dont vos premiers revers devoient « borner le cours. Pour empêcher qu'on n'égorgeât « comme une brebis timide celui qui s'étoit venu jeter « dans ses bras, il a affronté la colère, le ressentiment, « juste peut-être, d'un prince dans toute la plénitude « de sa puissance, et la seule contrainte dont il a usé « envers vous était prescrite par votre propre salut. « Pour prix d'une générosité si rare, vous manquez à « la foi promise en prodiguant l'outrage C'en est « assez ; je vais rapporter à mon maître ce que je viens « d'entendre. » Mustapha se retira sans faire aucune réplique, et Démétrius fit voile pour Constantinople.

Rien ne peut exprimer la douleur et la colère de Manuel en apprenant cette nouvelle [a]. Pour avoir voulu exiger impérieusement l'exécution des volontés dernières de Mahomet, qui tendoient à mettre en quelque sorte le trône ottoman dans sa dépendance, il s'étoit attiré sur les bras deux ennemis à la fois. Il étoit impossible

[a] Les mémoires du temps apprennent que toutes les résolutions de la cour de Constantinople depuis la mort de Mahomet étoient le résultat de conseils où la circonspection de Manuel avoit cessé de prévaloir. Son fils Jean cédoit à la fougue de son âge ; et, sans considérer que Mustapha n'auroit d'autre volonté que celle de Cinéis, dont le caractère ne pouvoit inspirer aucune confiance, il insista pour qu'on menaçât Amurat des deux prisonniers, et qu'on effectuât de suite cette menace dès que son refus eut été connu. Quand l'événement n'auroit pas prouvé combien cette résolution étoit téméraire, il étoit aisé de voir combien la cour de Constantinople s'abusoit sur sa situation.

qu'aucune espèce de relations sincères pussent se renouer jamais avec l'un ni avec l'autre. Mustapha, sectateur fanatique de la loi musulmane, et dirigé d'ailleurs par le plus ambitieux et le plus perfide des ministres, devenoit pour l'empire un adversaire d'autant plus redoutable, que le souvenir de son humiliation irritoit encore sa haine contre les chrétiens. Amurat, sur qui on l'avoit déchaîné pour le punir d'un refus que justifioient tous les principes de la politique turque, et que ne condamneroit pas même aujourd'hui le droit des gens perfectionné, devoit envisager Constantinople comme le foyer d'une basse et odieuse intrigue qui armoit sans cesse le frère contre le frère, et ne pouvoit acheter sa sécurité que par les discordes qu'elle fomentoit entre ses voisins.

Mustapha ne borna pas ses soins à fortifier Gallipoli, dont il confia la défense à des troupes dévouées. Il porta son attention sur la marine, et fit équiper dans le port une flotte capable de faire respecter son autorité dans ces parages. Il avoit trouvé dans le palais de son frère à Andrinople des richesses immenses, dont il avoit distribué une partie à ceux qui l'avoient le mieux servi. Tout lui sembloit garantir une suite de succès, et les progrès de sa puissance, si dans ces temps et dans ces contrées quelque chose de cette nature eût pu être certain. Mais allant pour ainsi dire au-devant de sa destinée, Mustapha, rentré à Andrinople, y perdit tout à coup de vue ses projets de défense et d'agrandissement. A l'exemple de Soliman, il s'assoupit dans les voluptés, laissant au sultan Amurat tout le loisir et les moyens de réparer l'échec que la défection la plus imprévue avoit fait éprouver à sa puissance.

Mettant à profit le ressentiment que l'ingratitude et les outrages de Mustapha avoient excités dans l'âme des empereurs grecs, il envoya à Constantinople le visir Ibrahim, qui avoit succédé dans la confiance de son maître à l'infortuné Bajazet. Cet adroit négociateur ne

fit paroître aucun mécontentement de l'appui donné par Manuel à Mustapha : il sembla convaincu que le sort de l'Asie et des contrées peuplées par les musulmans étoit dans les mains de l'empereur. « Vous êtes maître « (dit-il) de diriger à l'avenir les événemens à votre « gré ; et si vous usez de cette prépondérance avec la « sagesse et la modération qui vous ont jusqu'ici attiré « la vénération de tous les peuples, vous pouvez rendre « au trône de Mahomet une splendeur dont l'empire « lui-même ne peut recueillir qu'avantage et sécurité. « N'exigez point d'Amurat, toujours soumis à votre « autorité paternelle, les deux choses qu'il ne peut ac- « corder sans déshonneur, la cession de Gallipoli et « la remise de ses deux frères. Quelque autre condition « que vous lui imposiez, il est prêt à y souscrire. Mais « reportez sur lui une partie de l'attachement que vous « aviez pour son père, et les nœuds qui réuniront les « deux empires redeviendront indissolubles. »

Cette démarche d'Amurat releva les espérances des princes byzantins. Croyant y voir la preuve d'une détresse absolue, ils ne voulurent se départir en rien de leurs prétentions, et Ibrahim, qui ne pouvoit s'imaginer qu'une puissance si foible persistât à imposer de pareilles conditions, continuoit de négocier un accommodement. Amurat trouvoit ailleurs des secours qui alloient l'affranchir de toute dépendance de l'empire grec.

Les Génois qui avoient fondé la nouvelle Phocée payoient à la Porte ottomane un tribut assez considérable pour raison de l'exploitation d'une mine d'alun, dont le droit exclusif leur étoit concédé. Jean Adorne étoit alors podestat de la ville de Phocée. La situation critique où se trouvoit le sultan lui parut une circonstance favorable pour accroître le crédit des Génois dans ces contrées, et pour étendre ses relations avec la porte. Amurat étoit sans vaisseaux, et la pénurie de son trésor le mettoit hors d'état de s'en procurer. La flotte équipée par Mustapha

continuoit à lui causer de vives alarmes par le pouvoir qu'elle donnoit à son ennemi de faire des irruptions subites sur les points qui étoient restés sans défense. Adorne fit au sultan des offres de services qui furent acceptées avec empressement, et de suite une flotte se prépara pour attaquer et détruire celle de Mustapha.

An. 1423. Celui-ci, pour prévenir le coup qu'on lui réservoit, résolut de ruiner les forces de son ennemi avant qu'il pût faire usage des secours qu'on lui destinoit; mais Adorne n'abandonna pas son nouvel allié dans la position difficile où se trouvoit Amurat; ses forces furent grossies de bon nombre d'Italiens aguerris et couverts de fer, que le Génois lui amena. Le jeune sultan, qui, dans toutes ces circonstances, montra plus de fermeté et de constance qu'on n'eût dû s'y attendre après la perte de son fidèle visir, se mit à la tête de son armée, et, laissant Pruse derrière lui, marcha sur Lopadion, aux environs duquel Mustapha étoit campé. Une rivière profonde séparoit les deux armées; Amurat, s'apercevant que les forces de son ennemi étoient supérieures aux siennes, et désirant que divers corps de troupes qui étoient en marche pour le joindre fussent arrivés, fit rompre le pont qui existoit sur cette rivière, et défendre avec adresse les différens passages. Mettant à profit le temps pendant lequel les deux camps étoient ainsi en observation, il ne crut pas devoir négliger un moyen dont le succès avoit si souvent changé la face des affaires dans le cours des différentes guerres dont ce pays étoit le théâtre depuis vingt années. Le sort de Mustapha étoit dans les mains de Cinéis, qui seul dirigeoit ses conseils et les opérations de la campagne. Quelque odieux que dût être au sultan ce chef, dont la main barbare avoit tranché les jours du visir Bajazet, la nécessité, l'incertitude des résultats d'une bataille, décidèrent le sultan à faire agir auprès de lui pour le détacher du parti de Mustapha. On l'y trouva tout disposé.

D'une part, l'indolence, l'incapacité et la bassesse de celui-ci l'avoient dégoûté de son service; de l'autre, il n'étoit pas homme à se consacrer long-temps aux intérêts d'un autre. En effet, le matin du jour où le sultan avoit lui-même fait réparer le pont, Cinéis, à la faveur d'un stratagème, quitta le camp, se faisant suivre par tout ce que Mustapha avoit de meilleures troupes; et, se dirigeant sur Smyrne, il surprit le fils d'Atiré, qui y étoit renfermé, le prit et le fit égorger : de là il courut à Ephèse, où il rentra en triomphe pour la troisième fois; mais il y trouva bientôt le châtiment de tous ses crimes.

A peine se ftu-on aperçu dans le camp de Mustapha de la désertion de Cinéis, que le découragement s'empara du reste de ses troupes; et comme passer du côté ennemi étoit un moyen fort connu de mettre fin à de semblables incertitudes, les troupes de Mustapha firent dire au sultan qu'elles entroient sous son obéissance. Le pont qui avoit été préparé pour son armée servit à passer de son côté tous les soldats de son rival, qui, pour emprunter le langage des historiens grecs, se trouva comme un geai dépouillé de toutes ses plumes. Il s'enfuit à Lampsaque, et, se jetant dans une barque, il fit voile pour Gallipoli. Mais alors la flotte promise au fils de Mahomet par le Génois Adorne étoit prête. Le sultan vint s'y embarquer avec le nombre de troupes nécessaires pour assiéger la ville, et Mustapha ne tarda pas à voir cingler vers Gallipoli les voiles qui portoient l'armée victorieuse. Lorsque les galères étoient encore au large, il envoie offrir au Génois Adorne des sommes considérables, ainsi qu'une principauté dans la Thrace, s'il vouloit se désister de son entreprise, et lui livrer Amurat; mais le généreux podestat rejeta ces offres avec mépris, et peu s'en fallut qu'il ne fît jeter à la mer le porteur de cette injurieuse dépêche. Gallipoli ne tint pas long-temps contre les efforts du sultan et d'Adorne. Mustapha

s'échappa, courut à Andrinople pour y prendre tout ce qu'il pourroit emporter des trésors qui y étoient renfermés, et se dirigea vers la Valachie. Les cavaliers envoyés à sa poursuite l'atteignirent et le ramenèrent. Amurat, pour confirmer l'opinion que ce rebelle étoit un imposteur qui usurpoit impudemment le nom de fils de Bajazet, le fit pendre comme un vil criminel.

La reconnoissance du vainqueur envers son brave et fidèle allié éclata dans les honneurs qu'il lui fit rendre et les présens dont il le combla. Il y ajouta la cession du fort de Périthéorion, et le commerce exclusif de la Phocée pendant sa vie. Tous les soldats et marins génois eurent chacun une abondante part à ses largesses [a].

La cour de Constantinople, qui suivoit pendant ce temps la route étroite et fausse qu'elle s'étoit si maladroitement tracée, eut la mortification d'apprendre qu'Amurat étoit sorti, par l'assistance d'autrui, de l'abîme où l'avoit fait tomber ce qu'il pouvoit appeler la perfidie des Grecs. La délivrance de Mustapha et de Cinéis n'avoit attiré à Manuel et à son fils que honte, et le résultat amoncela sur eux de nouvelles tempêtes. Le degré de puissance auquel Amurat étoit si rapi-

[a] La conduite d'Adorne a été censurée avec amertume par les historiens grecs, qui ont considéré l'aide qu'il donna à Amurat comme un acte de haute impolitique, et d'impiété même. Mais évidemment ici les critiques étoient égarés par leur partialité pour les princes de Constantinople. Sans doute il eût été honteux à des chrétiens de prêter le secours de leurs armes et de leurs vaisseaux à des infidèles contre des peuples suivant la foi du Christ. Mais favoriser une puissance turque reconnue pour légitime par les sujets de cette domination contre d'autres partis musulmans, c'étoit ne faire que ce que la cour de Byzance avoit fait tant de fois elle-même, selon le besoin ou les conseils de sa politique. Il est probable que, sans le secours du podestat de Phocée, le fils de Mahomet auroit succombé; or, quel avantage eût recueilli la chrétienté du gouvernement d'un Mustapha et d'un Cinéis, que les bienfaits des chrétiens n'avoient que plus irrités contre eux? Nous répétons qu'il est difficile de déterminer si la conduite de Manuel et de son fils envers le sultan peut se justifier aux yeux de la prudence

dement remonté replaçoit le malheureux empire grec dans la situation d'où l'avoient tiré de plus heureuses intrigues et tant de singuliers hasards. Aux haines nationales, qui n'avoient pas cessé de couver, durant même les temps de calme et d'intelligence entre les souverains des deux empires, se joignoient alors des ressentimens profonds excités par la conduite récente de la cour de Constantinople envers le sultan.

Le parti qu'elle avoit pris auroit eu une couleur extrêmement honorable, si son objet direct eût été le salut des deux jeunes princes confiés par Mahomet à la foi de Manuel. Le danger qu'ils couroient étoit attesté par tant de dangers précédens, que les faux-fuyans auxquels avoit eu recours le visir n'avoient pu en imposer à personne. Bientôt en effet le plus âgé de ces rejetons subit le sort fatal réservé aux princes de cette maison ; et le plus jeune n'échappa alors à la même catastrophe que parce que le serviteur qui prenoit soin de sa personne réussit à le dérober à tous les regards et à le cacher dans une province éloignée.

Mais loin que les Paléologues fussent mus dans cette circonstance par un motif de bienveillance et de générosité, ils ne se prévaloient des derniers ordres de Mahomet que pour se ménager les moyens de susciter contre

et de la justice. L'embarras de leur situation s'explique du moins. Tous les ressorts de cette puissance étoient usés : le dénouement de ce drame politique s'approchoit avec une effrayante rapidité. Les incidens qui le retardoient un instant ne le rendoient que plus inévitable, puisqu'ils avoient pour résultats d'aguerrir de plus en plus les peuplades qui portoient depuis un demi-siècle sur la ville sainte des regards avides. Dans un état de choses où la guerre étoit pour les Grecs un commencement de destruction, et la paix un moyen de force et d'agrandissement pour leurs ennemis, le rôle qu'ils avoient à jouer vis-à-vis la maison ottomane déchirée par ses dissensions politiques, ou tranquillement assise sur le trône de l'Orient, étoit hérissé de difficultés et de dangers. On ne peut donc pas dire qu'Adorne fut infidèle à la cause des chrétiens pour avoir secouru Amurat, auquel Manuel et Jean eussent tendu euxmêmes une main protectrice, si, par une lâcheté inouïe, il eût souscrit aux conditions qu'on lui vouloit imposer.

le monarque turc des ennemis pris dans sa propre famille, pensant que le seul moyen d'arrêter les progrès de ces infidèles, si on avoit perdu l'espérance de les détruire, étoit le partage de leur domination. Tous ces projets avoient échoué par l'adresse du visir, et s'étoient tournés contre leurs auteurs, lorsque Mustapha avoit fait une fin digne de son caractère et de son ingratitude. De l'exigence et des menaces l'empereur passa de suite aux apologies, et chercha par ce moyen à conjurer la tempête qu'il avoit lui-même excitée. Instruits des préparatifs formidables qu'Amurat faisoit contre la ville impériale, il lui envoya des ambassadeurs pour lui proposer des accommodemens. Ils étoient chargés de représenter au sultan que l'amitié qui avoit subsisté entre Mahomet, son père, et l'empereur Manuel, avoit fait pour celui-ci un devoir de réclamer l'accomplissement d'une disposition pour ainsi dire sacrée, puisqu'elle avoit été faite au lit de mort, et qu'elle concernoit les objets des plus chères affections du sultan; que d'ailleurs les précautions relatives à Mustapha et Cinéis n'étoient prescrites que durant la vie de Mahomet; et que, du moment qu'il avoit cessé d'être, la cour de Constantinople ne s'étoit pas crue en droit de prolonger leur captivité.

Amurat ne voulut pas même écouter ces ambassadeurs; il les retint néanmoins jusqu'à ce qu'il eût achevé ses dispositions d'attaque. Alors, en les congédiant, il se borna à leur dire : *Assurez votre maître que j'irai bientôt le trouver.* Il ne tarda pas en effet à se présenter sous les murs de Constantinople avec une armée qui en couvrit tous les environs, et que les historiens font monter à plus de deux cent mille hommes.

Nous avons dit que l'âge et les infirmités avoient contraint Manuel à abandonner presque entièrement les rênes du gouvernement à son fils. Succombant sous des difficultés sans cesse renaissantes, et qui rendoient si

pesant le sceptre impérial, il avoit senti le néant des grandeurs, et s'étoit enseveli au fond du monastère de Périblepte, où il se consacroit presque entièrement à la méditation des saintes Ecritures. Les dangers imminens où son peuple se trouvoit de nouveau exposé l'arrachèrent pourtant à sa solitude, et il fut résolu, par son conseil, qu'on enverroit faire au sultan irrité de nouvelles propositions et de plus humbles soumissions.

On envoya dans son camp un homme dans les ressources duquel la cour mettoit les plus grandes espérances. Corax, dit le théologien, né à Philadelphie, avoit abandonné son pays lors de l'irruption des Mogols. Il s'établit à Constantinople où, par son adresse, il s'étoit insinué dans la confiance des princes. Versé dans la langue des Turcs, au milieu desquels il avoit long-temps vécu, instruit de leurs coutumes et de leurs mœurs, il avoit souvent figuré dans les ambassades précédentes en qualité de secrétaire et d'interprète. Mais en même temps il passoit pour un homme profondément dissimulé et d'une moralité très-suspecte. Corax, en rentrant dans la ville, assura n'avoir pu rien obtenir. Le bruit se répandit aussitôt qu'il avoit été séduit par Amurat, et que, moyennant la promesse d'un gouvernement, il s'étoit engagé à livrer la ville au sultan dans la nuit prochaine. Une des personnes qui l'avoient accompagné au camp affirmoit avoir entendu former ce complot. L'indignation publique éclata contre Corax, dont on demanda à grands cris le supplice. Les empereurs doutoient encore de son crime, et vouloient éclaircir la chose; mais le peuple, excité par les gardes impériales, devint si menaçant, que Manuel fut contraint de livrer Corax. La torture qu'on lui fit souffrir arracha quelques aveux; et dans le même moment la visite de ses papiers fit découvrir des lettres où tout le complot étoit détaillé. Alors la rage de la multitude fut à son comble : après avoir épuisé sur le traître toutes sortes de tourmens,

on fit venir le bourreau, qui lui arracha les yeux des orbites avec tant de violence, que sa figure n'eut plus après rien d'humain. Il mourut en prison dans les douleurs les plus atroces. On avoit trouvé chez lui une quantité immense de vases précieux, de riches étoffes, et d'objets somptueux et rares qu'il avoit été chargé lors de ses diverses missions de remettre aux princes ottomans, ainsi qu'à leurs visirs, et qu'il avoit gardés pour lui. Sa maison fut livrée au pillage et réduite en cendres. S'il eût pu rester quelques doutes sur le crime de Corax, le ressentiment que manifesta le sultan en apprenant sa fin tragique les auroit totalement dissipés. Un nommé Michel Pilles, natif d'Ephèse, et qui se trouvoit dans le camp du sultan, quoiqu'il professât le christianisme, fut soupçonné d'avoir trahi le secret de la négociation, dont la découverte avoit coûté la vie au Philadelphien. Les Turcs se saisirent de sa personne; et, après lui avoir fait toutes sortes d'outrages, ils alloient le faire périr dans les flammes, lorsque Pilles eut recours à un moyen qui a sauvé la vie à plus d'un chrétien en pareille circonstance; il déclara qu'il embrassoit la foi de Mahomet. Aussitôt ses bourreaux respectèrent en lui un nouvel enfant du prophète; et Pilles se fit circoncire pour échapper à la mort.

Pendant ce temps Amurat continuoit de presser le siége de Constantinople. Une immense quantité de machines de guerre menaçoit ses murailles sur tous les points, et le nombre des troupes turques permettoit de les assaillir de plusieurs côtés en même temps; mais les assiégés faisoient bonne contenance. Ils avoient déjà repoussé avec un très-grand avantage diverses attaques, quoique dirigées par Amurat en personne. Tout annonçoit donc que, malgré la vigueur avec laquelle il conduisoit les opérations, le siége traîneroit en longueur. La difficulté de faire subsister une armée aussi considérable, et que les maladies commencèrent à entamer, sug-

géra au sultan un moyen qui lui parut propre à triompher en un instant de toutes les résistances : il fit annoncer dans tout son empire qu'il abandonneroit la ville chrétienne au pillage de ceux qui l'aideroient à s'en rendre maître, et qu'il ne se réserveroit rien des richesses qu'elle contenoit. Aussitôt on vit des troupes de brigands fondre de toutes parts comme des nuées de vautours, demandant qu'on les menât à l'assaut. Les malheureux habitans de Constantinople purent entendre les cris de joie féroce que faisoit pousser à ces barbares l'espérance prochaine d'une si riche proie. Il sembloit en effet que l'heure fatale alloit sonner pour la ville de Constantin. Des espèces de prophètes, parcourant les provinces turques, annonçoient partout la chute prochaine de la foible puissance grecque, et l'établissement de la domination des Ottomans sur les rivages délicieux du Bosphore. Un de ces prétendus inspirés, qui parut en Bithynie, osa envoyer dire au sultan de ne pas donner d'assaut général avant qu'il fût arrivé dans le camp, où il se hâta en effet de se rendre. On le vit s'avancer à la tête de quatre à cinq cents derviches ou moines turcs. Il étoit monté sur une mule, annonçant par la fierté de sa contenance qu'il se croyoit certain du succès. Tout le camp le reçut avec les témoignages du plus grand respect : on fléchissoit le genou devant lui ; et le sultan lui-même s'inclina, soit qu'il partageât l'erreur commune, soit qu'il voulût la ménager pour en tirer parti. Mersaite (c'étoit le nom de ce fanatique) recevoit ces honneurs avec un air d'indifférence. On peut dire que, du moment de son arrivée, lui seul commanda dans le camp. Il expliquoit aux soldats sa mission, disant qu'il étoit chargé par le Très-haut d'exterminer les infidèles, de planter l'étendard du croissant dans la ville de Constantinople, et de mettre en servitude tout ce que le glaive y auroit épargné. « Tenez-vous prêts (leur « cria-t-il) : le moment approche, mais il n'a été

« révélé qu'à moi. » Les Turcs, se croyant assurés de la victoire, attendent avec impatience l'heure qui devoit leur livrer la ville. Ils insultoient d'avance aux chrétiens, en leur faisant le tableau de tous les outrages et de toutes les profanations dont ils alloient être les victimes et les témoins. Mersaite, entouré de ses derviches, paroissoit plongé dans une méditation extatique : il ne détournoit les yeux du Koran, qu'il avoit ouverts devant lui, que pour les porter sur le ciel, où il sembloit lire l'arrêt de la destruction des chrétiens. Enfin, le 24 août (1423), Mersaite se fit amener un cheval qu'il monta; et rangeant autour de lui ses derviches armés, ceux-ci firent retentir les airs des plus bruyantes acclamations, qui furent suivies du son des trompettes et des clairons dont chacun d'eux étoit muni. Cette musique guerrière enflamma le courage des soldats turcs. Mersaite tira son cimeterre du fourreau, et donnant le signal du combat, il s'élança vers les fortifications extérieures de la ville, où les Turcs firent d'abord pleuvoir une grêle de traits. L'effet en fut terrible pour les Grecs, qui, dans leur effroi, abandonnèrent ces premiers ouvrages, et se retirèrent promptement dans la ville, où ils portèrent le trouble et la terreur. Mais cette impression de découragement ne dura qu'un instant; bientôt la population entière, comme ébranlée par un mouvement électrique, se porta vers les murailles pour accabler les assiégeans de toutes les armes meurtrières que leur fournirent l'audace et le désespoir. Les femmes mêmes partagèrent dans cette journée les périls et la gloire de leurs maris : on en vit, s'exposant aux flèches et aux autres armes des Turcs, lancer sur eux, du haut des créneaux, des pierres et des matières enflammées; d'autres apportoient aux soldats des vivres et des rafraîchissemens; d'autres enfin se dévouoient pour soulager les blessés. Plusieurs trouvèrent la mort en accomplissant cette tâche héroïque. Les Turcs, qui se flattoient de

marcher à une conquête facile, reculèrent épouvantés : les fossés étoient en quelque sorte comblés de leurs morts, et le camp rempli de leurs blessés. L'abattement succéda au fanatique enthousiasme qui les avoit rassemblés sous les murs de la ville, et bientôt on les vit prendre la fuite avec autant de précipitation qu'ils avoient mis d'assurance dans leurs premières attaques.

Les Grecs, profitant du désordre qui s'étoit mis parmi eux, firent une vigoureuse sortie, qui acheva de les dissiper : ils s'emparèrent d'une grande quantité d'armes et de machines que les ennemis ne purent détruire ni emporter [a]. Le magicien Mersaite, entraîné dans la fuite des siens, eut recours à une autre espèce d'imposture pour couvrir la honte de cette défaite : il prétendit qu'au moment où, suivi d'une troupe d'élite, il alloit pénétrer dans la ville, un fantôme, vêtu d'une longue robe, l'avoit repoussé. Comme il est rare que de pareils prodiges ne trouvent pas bon nombre de témoignages pour les accréditer, plusieurs Turcs de la suite de Mersaite attestèrent avoir vu le personnage surnaturel qui avoit paralysé ses efforts. Ce conte, répandu dans la ville, y prit une autre couleur. Une foule de personnes affirmèrent avoir effectivement vu une dame d'une taille majestueuse, et vêtue d'une robe violette, qui se promenoit sur les remparts : il n'y eut plus aucun doute

[a] Parmi ces armes se trouvèrent plusieurs pièces de canon dont Amurat avoit fait usage contre la ville durant le siége. Ce moyen d'attaque et de défense, quoique connu en Occident depuis plus d'un siècle, n'avoit point jusque-là été pratiqué dans les guerres continuelles entre les Grecs et les Turcs : l'incurie des uns, le fatalisme des autres, avoient empêché qu'on ne perfectionnât cette invention, qui a fini par opérer dans l'art militaire une si grande révolution. On a soupçonné les Vénitiens et les Génois d'avoir indiqué et fourni à Amurat ces instrumens meurtriers, qui, habilement manœuvrés, eussent pu produire plus d'effet que toutes les anciennes machines ensemble. Manuel s'en étoit aussi procuré pour la défense de la ville : mais également mal dirigés de part et d'autre, ces foudres, qui décident si souvent aujourd'hui du sort des combats, et toujours du destin des places de guerre, firent en résultat plus de bruit que de mal. Nous reviendrons sur ce sujet à propos du fameux canon de Mahomet II.

que ce ne fût la sainte Vierge, protectrice de Constantinople, qui étoit venue au secours de sa ville chérie au moment d'un si pressant danger.

Manuel, quoique près de s'éteindre, trouva dans son génie, fertile en expédiens, un moyen d'accroître les embarras où cet échec venoit de mettre le sultan. Le plus jeune des frères d'Amurat étoit retiré en Paphlagonie, où l'avoit conduit Eliez, un des échansons de Mahomet, pour le soustraire au fatal cordon. Ce jeune homme, que les Grecs appellent *Mustaphopule* pour le distinguer de Mustapha, dont Amurat s'étoit précédemment défait, pouvoit reporter dans la maison ottomane le flambeau des discordes qui avoient si souvent donné le temps aux Grecs de respirer. Manuel, malgré l'épuisement de son trésor, fit passer à Eliez des sommes assez considérables pour le mettre en état de lever un corps de troupes, et de déclarer les prétentions de Mustaphopule à l'empire. Eliez et son pupille vinrent à Pruse, où un assez grand nombre de Turcs le reconnurent pour sultan; les uns séduits par les largesses d'Eliez, d'autres entraînés par la nouveauté, parce qu'ils croyoient trouver dans les traits du jeune prince une grande ressemblance avec ceux du prophète Mahomet. Le parti du prétendant grossissoit chaque jour; il se dirigea vers Nicée, qui lui ouvrit ses portes. C'est là qu'Eliez établit le quartier-général de ses troupes.

Amurat ne parut pas s'inquiéter de cette révolte autant que Manuel s'y étoit attendu. Après avoir levé le siége de Constantinople, il s'étoit rendu à Andrinople; ce qui l'éloignoit du point où son ennemi faisoit d'assez rapides progrès; mais cette marche n'avoit d'autre but que d'inspirer à celui-ci une fausse sécurité. En effet, dans le temps même où l'on jugeoit qu'il n'étoit occupé qu'à oublier dans le sein des plaisirs la honte de sa dernière expédition contre les Grecs, il partit secrètement avec un petit nombre de gardes dévoués, et, après avoir

passé le détroit, il gagna Nicée avec la rapidité d'un trait. Il s'y étoit à l'avance ménagé des intelligences, et sa troupe entoura sans obstacle le palais où reposoient tranquillement Mustaphopule et son gouverneur, qui le croyoient encore au fond de la Thrace. Il fit étrangler devant lui le jeune infortuné qui se trouva l'instrument passif d'une ambition étrangère. Eliez eut le même sort; et comme les gardes du prince avoient montré pour lui le plus vif enthousiasme, Amurat les fit tous égorger. Ainsi se rompoit sans efforts le dernier fil auquel la cour de Constantinople avoit rattaché sa destinée.

Il s'en fallut pourtant que l'issue de cette entreprise eût pour l'empereur des conséquences aussi funestes et aussi immédiates qu'il y avoit lieu de le craindre. Amurat, débarrassé du dernier concurrent qui pût lui disputer le sceptre, remit le glaive dans le fourreau, et fit aux princes de Constantinople des propositions de paix, que Manuel s'empressa d'accueillir; mais la ratification n'en put être de suite obtenue, en raison de l'absence de l'empereur Jean, dont la résidence étoit même alors ignorée. La situation critique de l'empire, et la divergence dans les opinions sur les moyens de salut, avoient altéré la bonne intelligence qui subsista d'abord entre les deux princes. Il paroît que Jean, fatigué de ce peu d'union, s'étoit éloigné du conseil, où l'expérience et la circonspection de Manuel dirigeoient de nouveau les affaires en opposition aux vues de son collègue, dont la hardiesse intempestive pouvoit passer pour témérité. Il couvrit sa retraite d'un prétexte : c'étoit d'aller secrètement solliciter du secours de la cour de Hongrie. Mais il cessa bientôt de donner de ses nouvelles, et au moment de la signature du traité conclu avec Amurat, on ne savoit à Constantinople ce qu'il étoit devenu. Des bruits sinistres avoient couru sur son compte, et la famille impériale étoit dans la plus grande inquiétude à son sujet.

On ne tarda pas d'apprendre qu'il étoit dans une petite ville sur le Danube, et qu'il se disposoit à s'embarquer sur la mer Noire pour revenir à Constantinople. Cette nouvelle, apportée par un étranger qui, pour s'acquitter de sa mission, avoit affronté des dangers de toute espèce, remplit de joie le cœur de son père et de son épouse, en proie à tant d'autres genres d'inquiétudes. Le messager reçut une somme considérable pour prix de son zèle et de son dévouement. Toutes les personnes de la cour le comblèrent à l'envi de présens.

C'étoit une fatalité attachée à la destinée des peuples chrétiens de ces temps-là que les controverses religieuses vinssent ajouter aux causes déjà trop nombreuses qui précipitoient leur décadence ou compromettoient leur bonheur. Le projet de la réunion des églises grecque et latine avoit presque continuellement occupé les esprits pendant le règne de Manuel. Cette fusion, si persévéramment sollicitée par le saint-siége, trouvoit dans la capitale de l'empire de nombreux et puissans contradicteurs. L'opinion générale même les repoussoit; mais les ménagemens que n'avoit cessé de commander envers les princes d'Occident l'état malheureux où se trouvoit réduit l'empire, prescrivoient à Manuel de dissimuler cette répugnance. Dans les intervalles de repos que lui laissoient les Turcs, la cour de Rome ne manquoit pas de renouveler ses instances; en sorte que l'empereur se voyoit engagé dans des négociations fatigantes avec elle du moment que Constantinople voyoit l'ennemi s'éloigner de ses murailles. La chaire de saint Pierre étoit alors occupée par Martin v, qui souhaitoit ardemment d'illustrer son pontificat par cette conquête spirituelle. Pour y préparer les esprits, il avoit d'avance cherché à aplanir lui-même tout ce qui, dans la discipline, marquoit plus visiblement la séparation des deux cultes. Enfin, prenant à la lettre ce que les envoyés de Manuel et de Jean lui disoient de conciliant et de flatteur, il

se figura que la révolution qu'il vouloit opérer dans l'Orient étoit déjà faite, et que le patriarche de Constantinople, d'accord avec les princes comme avec le peuple, aspiroit à se confondre dans la communion romaine. Il s'empressa donc d'envoyer à Manuel des nonces pour le féliciter des dispositions dans lesquelles il le supposoit, mais qui le frappèrent du plus grand étonnement quand ils lui expliquèrent sans détour quel étoit l'objet de leur mission. L'empereur leur répondit qu'il ne croyoit pas que, dans aucun de ses rapports avec le pontife, rien eût pu avoir donné lieu à une semblable illusion; qu'il désiroit sans doute avec la plus grande sincérité qu'un pareil rapprochement pût avoir lieu, mais qu'il ne pouvoit être que le résultat d'un examen solennel dans lequel les princes de la foi pèseroient les droits et les prétentions de chaque église; qu'un concile enfin pouvoit seul valablement résoudre d'aussi importantes questions; que c'étoit à Constantinople qu'il devoit se tenir; qu'il falloit attendre que l'empire fût entièrement rassuré contre les entreprises de ses ennemis pour se livrer à des discussions de ce genre avec le calme qu'elles exigeoient. Le pape, jugeant que le moment opportun n'étoit pas venu, parut se contenter de ces raisons, et la négociation resta dans ces termes pour être reprise peu de temps après.

Les dispositions pacifiques d'Amurat ne pouvoient ramener une sécurité entière dans l'âme du vieil empereur, qui avoit suivi les progrès de la puissance des musulmans autour de la ville capitale. Il calculoit avec effroi les courts instans d'existence qui restoient à l'empire grec, horriblement dévasté par tant de guerres, démembré à chaque paix, séparé par d'immenses intervalles des contrées amies, trop imposant encore pour ne pas exciter la jalousie et la cupidité des barbares, trop foible, trop réduit pour soutenir plus long-temps une lutte si inégale. C'est au milieu de ces tristes pen-

sées qu'il termina sa longue et orageuse carrière dans la soixante-dix-septième année de son règne, après un règne de cinquante-deux ans, qu'on doit réduire à trente-quatre, si l'on compte seulement du décès de Jean Paléologue, son père [a]. Son fils Jean arriva pour recevoir son dernier soupir et lui fermer les yeux.

La tombe de Manuel fut arrosée de larmes sincères. Il avoit aimé son peuple, et s'étoit constamment dévoué à ses intérêts et à son salut. Doué de toutes les qualités qui peuvent rendre recommandable dans la vie privée, il n'étoit pas dépourvu de celles qui font honorer et aimer le souverain. Il donna dans les premières années un admirable exemple de piété filiale, et montra ensuite pour ses enfans une tendresse éclairée, sans mélange de foiblesse. Son caractère, naturellement vif et impétueux, dut se plier de bonne heure à la nécessité des temps où il étoit appelé à régner : livré en otage à une cour barbare, il avoit fait dans le palais d'Amurat Ier l'apprentissage d'une prudente circonspection; et on l'a vu, durant les violens conflits qui depuis s'élevèrent dans la maison de Bajazet, subordonner avec une rare sagacité sa conduite et ses mesures au caractère et à la position de chacun des princes qui portèrent tour à tour un sceptre ensanglanté. Mais il fit l'énorme faute de ne pas agir en même temps avec la vigueur que la circonstance commandoit. Il sembloit que le redoutable Tamerlan eût été envoyé par le ciel même pour anéantir une puissance qui menaçoit d'engloutir tout ce qui restoit en Orient de la grandeur romaine et de la civilisation des Grecs. L'irréconciliable ennemi du nom chrétien, renversé pour ainsi dire d'un seul coup, restoit étendu sur la poussière; et les Grecs, après la retraite des Mogols, n'avoient qu'à se lever pour purger la contrée de ses débris. Deux causes graves pa-

[a] Il mourut revêtu d'un habit de moine.

roissent néanmoins avoir interdit à la cour de Constantinople l'espoir de rétablir sa domination sur les ruines du trône de Bajazet. Le zèle religieux qui animoit alors la nation turque étoit ce qu'il avoit paru dans sa naissance, un fanatisme conquérant. La chute épouvantable de son chef n'avoit point éteint cette ardeur qui, partagée par une foule de peuples (que des nuances seules séparoient des nations puissantes et guerrières de l'Asie), faisoit, au premier appel, sortir des armées entières du sein d'une population en apparence soumise et abattue. Contre un ennemi renaissant en quelque sorte de ses cendres, le foible monarque de Constantinople n'avoit à faire marcher que des forces toujours les mêmes et composées en majeure partie de mercenaires, qui ne retrouvoient une certaine résolution qu'à l'abri de leurs murailles. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de cet empire, tel qu'il existoit à cette époque, pour voir combien peu chacune des parties qui le constituoient alors pouvoit seconder les efforts de la métropole, et dans quel dénûment chaque province se trouvoit lors d'une attaque et d'une invasion. Le cœur seul de l'empire, si l'on peut s'exprimer ainsi, battoit encore : tous les autres membres en étoient paralysés. Telle étoit l'impuissance du centre pour porter aux extrémités un reste de vie, que des provinces entières alloient au-devant du joug étranger, trop heureuses de trouver secours et protection sous d'autres étendards. L'Occident, occupé de ses propres intérêts et de ses querelles domestiques, avoit définitivement abandonné l'empire grec à sa destinée. Les malheurs qu'un peuple doit à sa propre foiblesse finissent bientôt par ne plus inspirer qu'un stérile intérêt : quoi qu'en pussent dire les négociateurs des princes grecs, les autres nations de l'Europe ne croyoient guère leur salut attaché à celui de Constantinople, et le souvenir des désastres qu'avoient attirés sur elles les ligues saintes refroidissoit totalement leur zèle. Comme

nous l'avons plus d'une fois fait observer, c'étoit dans eux-mêmes que les Grecs devoient chercher des ressources. Mais c'eût été demander à un corps débile et caduc la vigueur et l'énergie d'une mâle virilité. Il est faux que les nations ne meurent pas ; nous suivons ici les tristes progrès de la dissolution d'un empire qui, après avoir offert toutes les phases de la puissance et de la gloire, et lentement parcouru tous les degrés de la décadence, se trouvoit réduit à un foible point lumineux près de disparoître pour toujours dans l'océan des siècles. S'il est dans l'histoire des peuples quelques exemples d'une heureuse régénération à ce degré de décrépitude, elle a été due à une révolution subite qui, en agitant violemment les esprits, a retrempé les âmes par l'enthousiasme et confondu tous les sentimens et l'instinct même dans l'amour de la patrie. Telle n'étoit en aucune manière la situation des Grecs à l'époque où Manuel avoit eté appelé à les gouverner. Le genre de courage qui reste à une société vieillie au milieu des ruines de son ancienne grandeur peut bien faire mépriser la mort, comme préférable à la douleur et à la honte, mais ne peut rendre le sacrifice de chacun utile au salut de tous.

Manuel possédoit une grande partie des connoissances de son temps. Il s'exprimoit avec facilité et même avec grâce ; il savoit en certaines circonstances prendre sur les esprits une assez grande autorité. Ses principes comme souverain sont dignes des plus grands éloges : il s'est plu à les consigner dans les écrits qu'il a composés pour l'instruction de son fils Jean Paléologue, et l'on peut dire qu'il s'en est rarement écarté lui-même dans le cours de son long règne. Les ouvrages qu'il a composés honorent sa plume, et, dans ce nombre, ceux qui traitent de controverse sont estimés des théologiens.

Il eut de l'impératrice Irène, fille du prince Constantin Dragosès, six fils, savoir : Jean Paléologue,

qui, avant de lui succéder, étoit, comme on l'a vu, associé à l'empire; Théodore, d'abord prince de Sélivrée, et ensuite despote de Lacédémone; Andronic, prince de Thessalonique; Constantin, appelé Dragosès, du nom de sa mère; Démétrius Porphyrogénète; et Thomas, qui s'établit à Messène.

L'historien Phrantzès fut son ministre, et il eut dans ce fidèle serviteur une confiance sans bornes. C'est à lui qu'il dicta ses dernières volontés, et il lui donna une part honorable dans ses largesses. Manuel expira le 21 juillet 1425.

LIVRE CENT-DOUZIÈME.

JEAN PALÉOLOGUE II.

An. 1423-1428. Aussitôt son avénement au trône, Jean Paléologue envoya des ambassadeurs au sultan Amurat pour régler définitivement les conditions de la paix. Mais ils le trouvèrent dans des dispositions beaucoup moins rassurantes que celles où l'avoit laissé Manuel. Il attribuoit à Jean toutes les résolutions violentes qui avoient rompu les liens d'amitié subsistant entre les deux peuples à l'époque de la mort de Mahomet ; il projetoit de nouveau d'assiéger Constantinople : il résolut auparavant de porter ses armes dans la Thessalie et la Morée. Cependant Cinéis, qui avoit donné tant d'occupation à la maison ottomane, en bravoit encore une fois le chef. Le sultan dirigea donc d'abord toute son attention sur ce rebelle, rassembla des troupes, et mit à leur tête Halil, Romain de nation, qui avoit épousé la sœur du visir de Mahomet, tué de la main de Cinéis, et qui étoit en conséquence animé du plus violent désir de vengeance. Ce général prit la route de Philadelphie. Cinéis, toujours plein de la même audace, ayant appris le dessein d'Amurat, s'étoit préparé à la résistance, et s'avançoit fièrement au-devant de l'armée turque, qu'il ne tarda pas à rencontrer dans le voisinage de Thyatire. On en vint bientôt aux mains. Le fils de Cinéis commandoit un corps d'élite ; il engagea le premier le combat. Le choc fut si furieux, qu'Halil, craignant d'être rompu

ordonna aux siens de s'ouvrir pour laisser le passage aux assaillans; mais la ligne s'étant à l'instant refermée, le fils de Cinéis se trouva coupé du corps de l'armée, et lorsque ses troupes voulurent de nouveau pénétrer le centre d'Halil, elles furent reçues avec une telle vigueur, qu'elles lâchèrent pied et se sauvèrent. Le fils de Cinéis fut pris et envoyé au sultan Amurat chargé de chaînes. Du moment que Cinéis vit cette défaite et le malheur de son fils, il prit immédiatement la fuite, et, après avoir erré quelque temps dans les montagnes de la Phrygie, s'être montré à Sardes et à Laodicée, il revint s'enfermer à Hypsèle, petite ville située sur les bords de la mer Egée, dans laquelle il avoit établi ses magasins.

Amurat, pour récompenser Halil de ses services, le fit gouverneur de toute la contrée usurpée par Cinéis. Halil ne voulut pas laisser sa victoire incomplète; il se mit sur les traces de l'ennemi et l'assiégea bientôt dans Hypsèle. Malgré tous les préparatifs de défense qu'avoit faits Cinéis, celui-ci fut bientôt convaincu qu'il devoit nécessairement tomber au pouvoir d'Halil. Aussi étroitement bloqué par mer qu'exactement investi par terre, il fit proposer au général turc de lui ouvrir les portes, à la seule condition qu'il auroit la vie sauve; ce qui lui fut promis. Mais dans le camp des assiégeans se trouvoit ce frère du visir Bajazet qui l'avoit vu périr sous ses yeux. Quoique Cinéis l'eût alors épargné, le sentiment de la vengeance l'emporta, et il résolut de l'immoler enfin aux mânes de son frère. Cinéis avoit été conduit dans une tente où il étoit gardé, et peut-être que le général turc fût resté fidèle à la parole qu'il lui avoit donnée; mais le frère de Bajazet introduisit dans la tente de Cinéis quatre bourreaux qui l'assommèrent pendant qu'il dormoit. Sa tête fut envoyée à Amurat, qui se réjouit d'être enfin débarrassé de ce Protée échappé tant de fois au juste ressentiment des sultans. Toute sa famille fut exterminée, et il ne resta dans la

Lydie que le souvenir de sa tyrannie. Les princes de l'Asie mineure envoyèrent des ambassadeurs au sultan Amurat pour le féliciter de sa victoire et renouveler avec lui leurs alliances.

Jean, voyant combien étoit menaçant l'orage qui alloit fondre sur lui, résolut de le détourner à tout prix. L'étendue de ses concessions fut telle, qu'Amurat en parut satisfait. Il accorda enfin aux Grecs une paix sollicitée avec de si humbles instances. La dignité impériale, qui depuis si long-temps déjà n'étoit guère qu'une ombre, ne fut plus qu'un vain mot, et le descendant de Constantin se résigna à n'être qu'un vassal du Turc. Il cédoit au sultan toutes les villes et toutes les places situées sur le Pont-Euxin; il s'obligeoit à payer chaque année une somme assez considérable à titre de tribut; il prenoit d'ailleurs l'engagement de ne donner aucun secours aux ennemis de la Porte. Si plusieurs de ses prédécesseurs avoient subi déjà ce joug honteux, il étoit facile de voir que celui qui se l'imposoit en quelque sorte de lui-même ne s'en affranchiroit plus désormais, quoique les princes de sa maison fissent alors quelques acquisitions assez importantes. Constantin, celui de ses frères que Jean affectionnoit le plus, s'étoit rendu dans le Péloponèse pour succéder à Théodore, despote de Lacédémone, qui avoit déclaré vouloir abdiquer son autorité et se retirer à l'ombre d'un cloître. Jean avoit accompagné le prince pour confirmer son investiture; mais, lorsqu'ils furent arrivés sur les lieux, Théodore avoit changé d'avis, et déclaré vouloir garder son gouvernement. Constantin, qui déjà jouissoit en idée de cette principauté, fut très-mortifié et très-mécontent de la versatilité du despote, et Jean eut beaucoup de peine à reconcilier les deux princes. Constantin, protestant qu'il ne seroit pas dit qu'il étoit venu pour rien ôter à Théodore, moins propre que son frère à soutenir une pareille querelle, se décida à lui céder plusieurs villes; il y

ajouta le gouvernement de Messénie dont il jouissoit comme tuteur de l'héritier Nicéphore Mélissene, et dont le droit étoit reversible sur sa tête, si le jeune Nicolas, qui étoit encore dans l'enfance, venoit à mourir sans laisser de descendans. Cet événement se réalisa. Constantin, se trouvant avoir dans le Péloponèse un commencement de puissance, prétendit l'accroître aux dépens de qui il appartiendroit. Il jeta les yeux sur deux places, dont l'importance et l'état florissant étoient bien propres à exciter sa convoitise. Clarence, métropole de l'Elide, et Patras, capitale de l'Achaïe, avoient, sous la domination des Latins, échappé aux calamités dont les Turcs accabloient les contrées soumises au gouvernement des Grecs. Patras étoit alors ce qu'il est encore aujourd'hui, un séjour enchanteur, où la nature déploie toutes ses richesses sous un climat qui y fait régner un éternel printemps. La ville et son territoire étoient une proie facile à saisir; mais la citadelle, défendue par des ouvrages imposans et par une excellente garnison, présentoit un obstacle trop capable d'arrêter l'ardeur de Constantin. Il fallut préparer des moyens sérieux d'attaque, et le prince, après avoir réuni le nombre de troupes nécessaires pour forcer la place en peu de temps, se disposa à donner l'assaut. Phrantzès étoit dans son camp, et il attendoit les plus heureux résultats de la coopération de cet ancien serviteur de sa maison, dont il connaissoit le courage et la capacité. Mais, pendant la nuit qui précéda l'attaque, la garnison fit une sortie impétueuse qui jeta le désordre parmi les assiégeans. Constantin et Phrantzès furent contraints de chercher leur salut dans la fuite. Le cheval du prince s'abattit, ce qui donna aux ennemis le temps de les atteindre. Phrantzès leur fit tête avec un courage si héroïque, qu'il donna à son maître le moyen d'échapper. Pour lui, couvert de blessures, et épuisé par un combat si inégal

et par la perte de son sang, il tomba entre les mains des soldats latins, qui en usèrent avec lui très-inhumainement. Il eut néanmoins le bonheur de survivre aux traitemens barbares qu'on lui fit éprouver, et d'obtenir sa liberté moyennant une forte rançon [a].

Constantin avoit rallié ses troupes, et se trouvoit même plus en état de reprendre l'offensive que lors de son premier échec. Mais, lorsqu'il se disposoit à revenir sur Patras, il vit arriver des officiers d'Amurat, qui lui déclarèrent au nom du sultan que cette ville étoit tributaire de la maison ottomane, et qu'il n'entendoit pas qu'aucun des princes grecs songeât à s'en emparer; que si Constantin persistoit dans son entreprise, il devoit s'attendre à voir une armée turque marcher contre lui. Il étoit en effet de la politique de la Porte, après avoir abaissé au point où nous l'avons vu le chef de l'empire grec, de ne pas souffrir que les autres membres de cette maison reprissent quelque importance au préjudice des Latins, dont les possessions dans le Péloponèse devoient tôt ou tard tomber au pouvoir des musulmans. Constantin, qui n'avoit pas dessein de se brouiller avec la cour d'Andrinople, répondit qu'il n'avoit songé à se rendre maître de Patras que parce qu'il avoit été informé que des Catalans se proposoient de la prendre, et qu'il étoit dans l'intérêt même d'Amurat que ces étrangers turbulens, et en état d'inimitié ouverte autant avec les Turcs qu'avec les Grecs, ne s'établissent pas

[a] Phrantzès nous apprend lui-même que la prison où il fut enfermé avoit précédemment servi de magasin à grains. Il y fut attaché à un poteau; et, pendant les quarante jours que dura sa captivité, ses plaies restèrent sans être pansées. La prodigieuse quantité de rats, de souris et de fourmis que recéloit cette demeure, et qui se jetoient sur lui comme sur une proie, en fit pour lui un lieu de supplice. Lorsqu'il rejoignit Constantin, ce prince ne put retenir ses larmes en voyant dans un état si misérable celui dont l'intrépidité et le dévouement lui avoient sauvé la vie. Il le combla de présens et de nouvelles marques d'honneur.

sur les côtes de l'Achaïe ; qu'au surplus, ayant fort à cœur de rester en bonne intelligence avec Amurat, il alloit de suite retirer sa petite armée.

Cependant il ne la licencia pas. Les dispositions des habitans de la ville lui laissoient l'espérance que dans peu il s'en rendroit maître. En effet, moins d'une année après, s'étant rapproché de ses murs, le peuple (ayant à sa tête les principaux magistrats) vint en grande pompe au-devant de lui. Ce fut une véritable entrée triomphale : les maisons étoient ornées de feuillages et de banderoles, et des fenêtres on faisoit tomber sur le cortége une pluie de fleurs et d'essences les plus précieuses. Constantin fut proclamé souverain de Patras au milieu de la joie universelle. C'étoit l'effet de l'aversion que les habitans avoient conçue pour le gouvernement papal. L'impéritie des délégués du saint-siége, les désordres auxquels elle donnoit lieu, et l'impossibilité de faire redresser les griefs en raison de la distance et du peu de facilité des communications depuis l'accroissement de la puissance turque, avoient rendu cette dépendance insupportable. On préféroit, non sans quelque raison, la domination immédiate d'un prince qui feroit sa résidence dans la ville, ou n'en vivroit pas éloigné. Mais les soldats de la citadelle, que Constantin avoit une première fois vainement essayé de réduire, ne partagèrent pas l'enthousiasme des citoyens de Patras. Ils avoient, du haut de leurs remparts, troublé, par une grêle de traits, la marche du fils de Manuel, et ils continuèrent à incommoder considérablement la ville, qu'ils dominoient avec beaucoup d'avantage. Mais enfin la famine vint triompher de leur résolution, et l'on convint d'une capitulation par laquelle la forteresse se rendroit au nouveau prince de Patras, si elle n'étoit pas secourue dans un temps limité. Ce secours n'arriva pas. Le pape avoit bien envoyé un renfort pour mettre la place en état de résister aux Turcs, et les troupes avoient

été embarquées sur des galères, dont le commandement étoit donné à Pandolphe Malatesta ; mais ce général, ignorant le danger pressant où se trouvoit la ville qu'il alloit défendre pour le saint-siége, s'étoit arrêté dans presque toutes les îles de l'Archipel où se trouvoient des églises de la communion romaine. Il n'apprit la reddition de la citadelle que quand il fut en vue du port, ce qui le força de retourner sans avoir rien fait d'utile. Clarence vint augmenter l'importance et l'éclat de cette nouvelle souveraineté. Le comte de Céphalonie et de Zante, Charles II, donna cette ville et son territoire à Constantin, en faveur du mariage qu'il contracta avec Théodora, cousine de Charles et fille du comte Léonard de Tours.

Thomas, le plus jeune des frères de l'empereur, cherchoit au milieu de cette espèce de pillage de principautés à former un établissement dans le Péloponèse, objet perpétuel d'ambition et de convoitise. L'Achaïe étoit alors sous les lois de Centérion, prince foible, plongé dans la mollesse, et gouverné par les officiers de son palais. Thomas fit sonder les dispositions du peuple, qu'il trouva enclin à changer de maître pour se soustraire aux petites tyrannies qu'exerçoient sur lui les ministres de Centérion. L'exemple de Patras séduisoit les esprits; et, à tout prendre, un prince de la maison des Paléologues, bien que déchue, ne leur paroissoit pas indigne de leur commander. On doit dire même que chacun des fils de Manuel avoit des qualités personnelles qui pouvoient leur mériter l'estime ou l'affection des peuples. Thomas n'eut pas de peine à réunir autour de lui un nombre d'hommes suffisant pour le succès d'une aussi facile expédition. Il entra en ennemi dans les états de Centérion, contre lequel il arguoit d'anciennes prétentions de sa maison : prétextes qui ne manquent jamais au fort quand il attaque le foible. Jean et Constantin, sans avouer ouvertement leur concert avec leur frère,

lui avoient sous main fourni les secours nécessaires en argent et en armes. Centérion, ne se trouvant nullement en mesure de lui faire tête, se hâta de composer; il donna sa fille en mariage à Thomas et pour dot le pays de Messène et d'Ithome, ainsi qu'une partie de la côte d'Elide.

Amurat, qui s'étoit si énergiquement prononcé lors des premières tentatives sur Patras, ne fût pas resté tranquille spectateur de ces événemens (quelque peu importans qu'ils fussent pour la puissance ottomane), s'il n'avoit été plus sérieusement occupé ailleurs. La conquête de Thessalonique absorboit alors toute son attention. Cette clef de la Macédoine avoit été l'objet des attaques des Turcs à chaque reprise d'hostilités avec les princes de Constantinople. Les efforts d'Andronic, troisième fils de Manuel, qui la gouvernoit, n'avoient pas toujours affranchi les habitans de la crainte de toucher au pouvoir des musulmans, et leurs inquiétudes furent telles, qu'ils crurent ne pouvoir plus espérer de salut que dans la protection d'une puissance étrangère; ils invoquèrent celle des Vénitiens, qui vinrent prendre possession de la ville sans qu'Andronic pût prévenir ni empêcher cette révolution, trop heureux de recevoir une indemnité pécuniaire pour le sacrifice forcé d'une principauté. Mais les nouveaux maîtres eurent peu à se féliciter de leur acquisition. Les Thessaloniciens se montrèrent des sujets fort indociles, et les moyens que les Vénitiens crurent devoir employer pour les réduire excitèrent de violentes séditions, dans lesquelles le peuple annonça la résolution de secouer ce nouveau joug. Cependant Venise n'étoit pas disposée à perdre ainsi le fruit de sa politique et de ses sacrifices. Se sentant assez puissante pour punir, elle le fit avec une rigueur qui tint de la vengeance et de la cruauté. Une partie considérable de la population de la ville fut dispersée dans les îles de l'Archipel, qui étoient sous la domination de

An. 1429-1430.

la seigneurie ; et le projet étoit de purger la ville entière de ses anciens habitans, lorsque Amurat vint faire une terrible diversion qui mit les Vénitiens dans la nécessité de se défendre, et combla la mesure des infortunes des Thessaloniciens. Venise, menacée dans sa nouvelle possession par un aussi formidable ennemi, fit tous ses efforts pour déterminer l'empereur Jean Paléologue à s'interposer auprès du sultan. Dans les termes où se trouvoient les deux empires, une pareille médiation ne pouvoit être bien fructueuse, et la maison ottomane n'en étoit plus aux ménagemens avec les princes de Constantinople. Amurat répondit, avec une sorte d'ironie, qu'il auroit égard aux représentations de Jean, s'il s'agissoit d'intérêts qui lui fussent personnels ; mais il ne voyoit pas en quoi pouvoient le toucher les plaintes des Vénitiens, ces avides étrangers qui convoitoient toute la Morée, et que les Grecs avoient autant de raison que les Turcs eux-mêmes d'écarter de leur voisinage ; qu'enfin la prise de possession de Patras, contre le gré et l'opposition même de la Porte, ôtoit à la famille des Paléologues toute espèce de droit de contrôler ce que faisoit à leur exemple le sultan. Les Vénitiens se préparèrent donc à soutenir le siége qu'Amza étoit chargé par Amurat de diriger, et dont il poursuivit les opérations avec ardeur. Ils essayèrent en même temps de surprendre la flotte ottomane qui étoit à l'ancre dans le port de Gallipoli, et dont la prise ou la destruction auroient ôté aux Turcs leurs principaux moyens d'attaque. Les galères qu'ils équipèrent à cet effet furent mises sous le commandement d'André Mocénigo, qui auroit justifié la confiance qu'inspiroient son courage et son expérience, s'il eût été secondé par les officiers qu'il avoit sous ses ordres. Comptant être suivi par les siens, il fit entrer sa galère à force de rames dans le port, et engagea le combat avec les Turcs, que l'apparition subite des Vénitiens avoit frappés de consternation et d'effroi. Mais Mocé-

nigo ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'étoit pas appuyé, et qu'il combattoit seul contre tous. En effet, les autres galères ayant considéré comme une témérité l'action hardie et décisive de leur chef, avoient viré de bord et pris le large. Le commandant vénitien, quoique accablé par le nombre, continua de se battre en héros, et ne se décida à la retraite que lorsque sa galère fut près de couler bas. Les Turcs, pensant peut-être que la flotte vénitienne étoit restée en observation au-dehors, n'osèrent pas poursuivre le vaillant amiral. Le bruit de cet événement ne tarda pas à parvenir à Thessalonique, dont il remplit les assiégeans de joie, et les habitans de douleur et de désespoir.

Amza n'en pressa le siége qu'avec plus de vigueur, et le sultan Amurat vint bientôt au camp pour juger par lui-même du progrès des travaux, qu'il ne trouva pas avancés au gré de son impatience. Ne voulant vaincre qu'en barbare, il fit à ses soldats la promesse de leur abandonner non-seulement les richesses que renfermoit la ville, mais même tous ses habitans sans distinction: exemple qu'il avoit déjà donné, mais sans fruit, sous les murs de Constantinople, et qui hâtera un jour la chute de cette capitale. De ce moment les soldats turcs ne connurent plus de danger, et, malgré les prodiges de valeur que firent les Vénitiens et les infortunés habitans, les assiégeans escaladèrent en foule les murailles, et se précipitèrent dans la ville comme un essaim innombrable dans une ruche. La garnison, voyant que tout étoit perdu, s'étoit embarquée dans le plus grand désordre, en repoussant tous les malheureux qui cherchoient leur salut sur sept galères. Aucun pinceau ne sauroit retracer cette scène de désolation. Après avoir pillé les maisons, dépouillé et profané les temples et assouvi sur les femmes leur brutalité, les soldats s'arrachoient les captifs en séparant le fils du père, l'époux de l'épouse; ils les traînèrent enchaînés à leur suite, et les vendi-

rent à l'encan, comme des troupeaux, pour être dispersés dans les domaines du vainqueur. Il ne resta à Thessalonique qu'un très-petit nombre de citoyens qui trouvèrent moyen de se racheter. Elle se repeupla de Turcs, au pouvoir desquels elle est restée depuis ce temps-là [a]. Les Vénitiens, inquiets une seconde fois sur le sort de l'Eubée, firent de nouvelles démarches pour obtenir la paix d'Amurat, qui, satisfait sans doute de sa conquête, ne se refusa pas à suspendre les hostilités sur les autres contrées soumises à la domination de la république, mais qu'il comptoit bien soumettre tôt ou tard à son obéissance.

La prise et le sac de Thessalonique furent pour les Grecs du plus funeste présage. Ils voyoient chaque jour se resserrer l'espace où il leur étoit permis d'exister encore libres du joug affreux des Turcs. Les expéditions lointaines qu'entreprit alors Amurat ne les laissoient respirer quelques instans que pour le ramener plus puissant et plus redoutable. Ce ne fut pas d'ailleurs à Thessalonique que se borna dans la Grèce la conquête du sultan. Le comte de Céphalonie, dont nous avons vu que la cousine avoit épousé Constantin, étoit mort sans héritier légitime de la fille du duc d'Athènes; mais il laissoit trois enfans naturels. Son neveu, Léonard de Tours, crut que la circonstance étoit favorable pour s'emparer de la principauté de son oncle. Il s'établit en conséquence dans plusieurs places de l'Acarnanie et dans l'Epire, que les comtes de Céphalonie, profitant des désastres des Grecs, avoient précédemment envahies sur eux. Mais les bâtards du comte, réclamant la succession de leur père, implorèrent l'appui d'Amurat, qui prit possession de Janina (l'ancienne

[a] Les églises y furent changées en mosquées, excepté celle de saint Démétrius le martyr, qu'Amurat laissa aux chrétiens, quoiqu'il eût sacrifié un bélier sur le maître-autel en action de grâces de sa victoire. La ville porte aujourd'hui le nom de *Salonique*.

Cassiopé), d'Angélocastre, et d'Arte, capitale de l'Ambracie. Charles ne put arrêter les progrès des généraux du sultan qu'en consentant à lui laisser Janina à perpétuité, en lui payant un tribut, et en faisant un apanage convenable à ses trois frères.

Cet arrangement conclu, Amurat porta ses armes dans la Caramanie, voulant se venger d'Ibrahim-Beg, son beau-frère, qu'une bien légère cause venoit de brouiller avec lui. Amurat avoit fait demander à Ibrahim un magnifique cheval, auquel celui-ci étoit singulièrement attaché. Cette demande étoit un ordre, et Ibrahim eut la hardiesse de s'y refuser, et de dire ironiquement à l'envoyé qu'il le faisoit par égard pour son maître, qui n'étoit probablement pas assez bon écuyer pour monter un coursier aussi fougueux. Amurat avoit dissimulé son ressentiment jusqu'au moment où il pourroit le satisfaire sans être distrait par d'autres soins. Ibrahim, qui étoit loin de croire qu'une guerre pût naître entre deux beaux-frères pour un aussi mince sujet, n'étoit nullement sur ses gardes quand les troupes ottomanes parurent sur ses frontières et envahirent son territoire. Ibrahim, hors d'état de faire tête à une attaque aussi imprévue, ne balança pas à satisfaire le sultan sur la principale cause de la querelle. Il fit couvrir d'un superbe harnois le cheval qu'il avoit d'abord imprudemment refusé, et le fit présenter à son beau-frère par des officiers chargés de l'assurer de l'attachement de leur maître; mais Amurat, suivant la méthode qu'il avoit adoptée de faire servir toutes les circonstances à son agrandissement, ne consentit à retirer ses troupes qu'autant qu'Ibrahim lui céderoit deux places fortes; il exigea en outre l'abandon, au profit de son trésor, de deux mines de cuivre, extrêmement productives, qui s'exploitoient dans les états d'Ibrahim, et que celui-ci lui payât une grosse somme d'argent, et lui envoyât son fils en otage pour résider à sa cour. La nécessité contraignit le

An. 1431-1436.

prince à souscrire à toutes ces conditions, dont l'exécution immédiate augmenta notablement la puissance d'Amurat, qui tourna ses vues vers d'autres points.

Georges Brankowitz, neveu d'Etienne, despote de Servie, s'étoit mis en possession de cette principauté après la mort de son oncle, décédé sans postérité. L'investiture lui en avoit été conférée sans difficulté par Manuel, qui avoit confirmé dans sa personne le titre de despote. Amurat, enivré de ses prospérités, ne mettoit plus de bornes à son ambition; il déclara ses prétentions à la Servie, comme descendant de Lazare par l'épouse de Bajazet I, son aïeul. Ce droit pouvoit être contesté au tribunal des souverains; mais Amurat étant prêt de l'appuyer de deux cent mille hommes, George aima mieux entrer en accommodement avec un concurrent si formidable. La princesse Marie, sa sœur, étoit d'une beauté parfaite; il l'offrit en mariage à Amurat, avec plusieurs districts de ses états pour dot; ce que le sultan accepta. Amurat envoya en Servie Saretze, un de ses visirs, pour faire les fiançailles en son nom, et l'arrivée de la nouvelle épouse à Andrinople fut célébrée par des réjouissances publiques qui durèrent près d'un mois. Marie plut tellement à son époux, qu'elle n'eut pas de peine à le maintenir d'abord en bonne intelligence avec son frère; elle obtint même pour lui la faculté de bâtir un fort sur le Danube, et qui fut appelé Sindérovie, ou de Saint-André; précaution qui tendoit à mettre Georges plus en état de repousser une nouvelle agression, si le caprice d'Amurat venoit à l'en menacer. Ce moment ne tarda pas d'arriver : l'harmonie entre les deux princes cessa avec la faveur de Marie. Trois ans s'étoient à peine écoulés, qu'Amurat, rendu à son caractère, demanda à Georges le double du territoire que celui-ci ne s'étoit obligé d'en livrer, et la cession du fort Saint-André, qui à peine étoit achevé. Georges se sentit incapable d'accéder à d'aussi exorbitantes pré-

tentions, et se prépara à repousser un ennemi dont la cupidité ne connoissoit plus de frein. Il chargea son fils aîné de défendre Sindérovie de concert avec Thomas Cantacuzène, son oncle maternel, et il rassembla toutes ses troupes pour disputer le terrain en rase campagne. La victoire, qui ne se range pas toujours du côté du bon droit, fut infidèle aux drapeaux de Georges. Repoussé de province en province, il vit envahir tous ses domaines par les armées du sultan, et fut obligé de chercher un refuge dans les contrées voisines. Sindérovie avoit vu le tyran à ses portes dès les premiers momens des hostilités, et la défense la plus héroïque ne l'empêcha pas de tomber, après trois mois d'une résistance désespérée, entre les mains du Turc, qui envoya le fils de Georges à Andrinople, où l'un de ses frères étoit retenu en otage. Enfin Amurat acheva de déshonorer sa victoire en faisant inhumainement crever les yeux à ces deux infortunés, sous le prétexte d'une tentative d'évasion qui, si elle eût été vraie, ne pouvoit paroître un crime qu'au plus barbare des vainqueurs.

Amurat, parvenu à ce degré de puissance, se considéra comme l'arbitre des destinées de tous les princes ses voisins. Danus, qui régnoit en Valachie, avoit péri victime des embuches de Dragul, qui s'étoit emparé de cette souveraineté. Le sultan, prenant prétexte de cette usurpation, dirigeoit vers cette contrée son armée, animée par ses précédens succès. Dragul accourut au-devant du monarque, chercha à justifier sa conduite, et réussit à se faire écouter. C'étoit l'un des hommes de ce temps le plus habile en intrigues; il parvint à s'insinuer dans la confiance du sultan, dont il flatta la passion en lui faisant considérer comme possible, et facile même, la conquête de la Hongrie. Ce seroit, disoit-il, une proie bien plus digne d'un descendant de Bajazet, que les forêts et les plaines incultes de la Valachie. A ces insinuations adroites il joignoit l'offre de la coopération de ses

troupes, et l'assurance de le conduire dans les passages les moins connus. Il lui ouvrit, en idée, l'entrée de la Germanie et de l'empire des Moscovites. Amurat, séduit et entraîné, ne songea plus qu'à mettre ce plan à exécution, et se confia ainsi sans réserve à la foi d'un usurpateur et d'un aventurier. Le rendez-vous fut fixé à Nicopoli, d'où le sultan Amurat et son guide, se dirigeant vers les frontières de Hongrie, se trouvèrent bientôt dans un pays couvert et sans aucun chemin praticable. Ce pays, très-foiblement peuplé, étoit devenu entièrement désert par la fuite des habitans, qui, emportant tout ce qu'ils avoient pu, s'étoient entendus pour détruire le reste. Les soldats, exténués de fatigue, périssoient en outre de faim. On avoit à peine mis le pied dans la contrée, dont la conquête avoit été présumée si facile, que l'armée d'Amurat étoit hors d'état de rien entreprendre. Dans cette situation l'armée ottomane eut, à peu de chose près, le sort des légions romaines en Germanie sous Varus. Attaquée à l'improviste par un corps considérable rangé en bataille dans les environs d'Hermanstadt, elle fut taillée en pièces. Amurat eut toutes les peines du monde à regagner le Danube, méditant la plus terrible vengeance contre Dragul, qu'il accusoit de l'avoir à dessein égaré dans ces contrées pour le livrer à ses ennemis. L'ayant fait arrêter, il l'envoya chargé de chaînes à Gallipoli, où il fut jeté dans une prison, dont il sembloit qu'il ne devoit pas sortir vivant. Mais Dragul fit plaider sa cause avec tant de succès auprès d'Amurat, que les désastres éprouvés en Hongrie furent mis sur le compte de la fortune seule. Il obtint sa liberté peu de temps après, rentra en grâces, et reprit possession de ses états.

Les armées ottomanes avoient précédemment éprouvé pareil échec en Albanie, dans une incursion faite par le sultan, quoique les tentatives de ses prédécesseurs n'eussent point eu de résultat avantageux. Outre que ce

pays, hérissé de montagnes et couvert de forêts, se défendoit en quelque sorte de lui-même, les habitans s'y étoient constamment montrés rebelles à toute espèce de joug. Ils avoient repoussé avec avantage cette première invasion, sans qu'Amurat se fût découragé par ce défaut de succès. Il étoit bientôt rentré en campagne avec des forces plus imposantes; et après avoir livré plusieurs combats où les Albaniens éprouvèrent de très-grandes pertes, Jean Castriot, roi d'Albanie, pour éviter à son peuple de plus grands malheurs, consentit à se reconnoître tributaire du grand-seigneur. Le sultan exigea en outre que le roi envoyât à sa cour ses quatre fils en otage. C'est le plus jeune de ces princes qui, ayant réussi à s'échapper des mains du tyran, se rendit depuis si célèbre sous le nom de Scanderberg, en vengeant sa patrie et sa famille de l'abaissement où le Turc les avoient réduits.

La paix conclue à des termes non moins humilians entre l'empereur de Constantinople et le sultan n'étoit qu'une espèce de trève dont celui-ci ne se faisoit aucun scrupule de se jouer toutes les fois qu'il se flattoit de pouvoir arriver par la ruse au but où il ne doutoit pas que ses armes, partout heureuses et triomphantes, ne dussent un jour l'amener. Au milieu de l'espèce de sécurité dont jouissoit le peuple de Constantinople, il s'en fallut peu que la ville ne tombât, sans coup férir, au pouvoir de son redoutable ennemi.

Les émissaires d'Amurat étoient parvenus à séduire un certain nombre de pêcheurs grecs qui devoient, à prix d'argent, guider et introduire dans le port un nombre de troupes suffisant pour se rendre maîtres de la ville au milieu du désordre et de l'effroi qu'y occasionneroit leur entrée inattendue. Une flotte de cinquante galères, équipée à cet effet, s'approcha du port au jour convenu; mais les traîtres, sur lesquels les Turcs comptoient pour le succès de cette entreprise, avoient

été découverts et punis du dernier supplice. Après avoir répété plusieurs fois les signaux convenus, l'amiral turc, ne voyant rien paroître, et craignant que ce stratagème ne tournât contre ses auteurs, s'éloigna. Le coup auquel Constantinople venoit d'échapper retomba sur le peuple des côtes, qui furent saccagées par les troupes turques ; un grand nombre de captifs furent entraînés sur leurs galères. On ignore si le sultan avoit des motifs pour justifier sa conduite, mais Jean étoit dans une situation à ne pas même oser s'en plaindre.

Cependant, en portant sa vue dans l'avenir, l'empereur cherchoit à l'état, penchant vers sa ruine, des appuis capables de prévenir ou d'éloigner du moins la catastrophe dont il étoit menacé. Privé d'héritiers directs, Théodore étoit celui de ses frères qui, comme puîné immédiat, avoit la perspective de lui succéder. Mais Jean, reconnoissant dans Constantin des talens bien supérieurs, songeait à ménager à celui-ci l'accès du gouvernail pour le temps où le vaisseau alloit être battu des plus violentes tempêtes. Il l'avoit fait en conséquence venir à la cour, l'admettant dans ses conseils, et l'initiant dans les secrets du gouvernement. Théodore ne put long-temps ignorer les desseins qui se formoient contre lui, et quittant brusquement le Péloponèse, il se rendit à Constantinople, où il annonça vouloir résider, quelques représentations que pût lui faire l'empereur. Constantin eut alors recours au moyen le plus décisif et le plus extraordinaire en même temps : ce fut de quitter secrètement la ville impériale avec Thomas son frère, et d'aller prendre possession du territoire de Lacédémone les armes à la main. A cette nouvelle, qui réveilloit ses anciens ressentimens, Théodore se hâte de retourner dans sa principauté, où il rassemble toutes ses forces ; et bientôt les deux frères vont répéter les scènes sanglantes de la Thébaïde. C'étoit pour les ennemis de la maison de Paléologue un spectacle bien

satisfaisant que celui des enfans de Manuel cherchant un imprudent agrandissement dans la ruine les uns des autres, lorsqu'à peine leurs forces réunies et serrées pouvoient faire tête aux orages du dehors. On ne peut douter que l'impatient Amurat n'eût employé tous ses soins à aigrir ces haines et fomenter ces discordes. Mais les sages négociateurs que Jean s'empressa d'envoyer pour faire cesser ce scandale n'interposèrent pas sans fruit leur médiation. Non-seulement ils leur firent tomber les armes des mains, mais ils réussirent à les rapprocher. Théodore resta paisiblement à Lacédémone, et ne prit aucun ombrage en voyant Constantin retourner auprès de son frère, et continuer de partager en quelque sorte avec lui l'autorité souveraine.

Un événement qui eut lieu à cette époque atteste le mépris que les chrétiens mêmes d'Occident avoient conçu pour l'empire de Constantinople, et de quoi cependant étoient capables ces mêmes Grecs quand ils étoient conduits par des gens de tête et de cœur. Les Génois, possesseurs du bourg de Galata, suivoient de l'œil la rapide décadence de la puissance byzantine, comptant ajouter tôt ou tard à la leur quelques-uns de ses nobles débris. Mais, tandis qu'ils se préparoient à saisir cette proie, ils étoient eux-mêmes misérablement dépouillés d'un de leurs comptoirs les plus importans. Caffa étoit pour eux l'entrepôt du commerce qu'ils faisoient sur les côtes de la mer Noire, et dans lequel la situation extrêmement favorable de ce port les affranchissoit en quelque sorte de toute concurrence. Mais cette place étoit, du côté de la terre, entourée de hordes de Tartares ou Tatares, qui considéroient d'un air cupide les richesses qu'elle renfermoit. Le bon état des fortifications et le peu d'habileté de ces peuplades dans la guerre des siéges avoient jusque là défendu Caffa de toute entreprise sérieuse. Mais la puissance du nombre étant soutenue de l'ardeur du pillage, les Tatares, après une invasion

faite du territoire de Caffa, attaquèrent la place, et réussirent à s'en emparer. La perte de cette ville, entraînant celle du commerce de la mer Noire, fut extrêmement sensible aux Génois, qui songèrent aux moyens de la reprendre. Comptant sur la coopération de leurs compatriotes de Galata, ils armèrent contre l'empereur de Constantinople, et cet armement eut pour prétexte les différends qui subsistoient déjà depuis long-temps entre les Génois et les Grecs relativement au commerce des mers de Grèce et de l'Asie mineure.

Le sénat de Gênes équipa une flotte sur laquelle furent embarqués dix mille hommes environ, qui osèrent se présenter devant le port de Constantinople et en commencer le siége. On ne sauroit croire que les Génois se fussent flattés sérieusement avec de pareilles forces, toutes considérables qu'elles étoient pour la république, de s'emparer d'une ville que les armées entières d'Amurat n'avoient pu soumettre; mais les assaillans pensoient sans doute que l'empereur, déjà assez occupé du soin de se défendre contre les desseins et les attaques des Turcs, composeroit avec ces nouveaux ennemis et accorderoit aux Génois des avantages commerciaux qui compenseroient la perte de ceux qu'ils avoient éprouvés par la prise et le sac de Caffa. Cette espérance fut étrangement déçue. Les Grecs se préparèrent à repousser une oppression aussi injuste qu'impolitique, et leurs efforts furent suivis d'un plein succès. Les troupes génoises débarquées sous les murailles furent elles-mêmes attaquées par la garnison, qui effectua une sortie dans le meilleur ordre, tailla en pièces tout ce qui résista, et poursuivit les fuyans jusque sur leurs galères. Dans le même instant, la flotte génoise fut abordée par les galères impériales sous le commandement de Jean Léontaire, généralissime, qui coula une partie des vaisseaux ennemis, en prit un plus grand nombre, et rentra en triomphe dans le port. A peine quelques ga-

lères, échappées du désastre et assaillies par la tempête, purent-elles gagner Gênes dans le plus grand délabrement. Ainsi les Latins de Galata qui avoient suscité cet armement et l'avoient secondé de tout leur pouvoir, demeurèrent exposés sans défense au juste ressentiment de l'empereur. Ils entrevirent tout ce qu'il pourroit avoir de funeste à leur commerce, qu'il dépendoit même du maître de Constantinople d'anéantir en quelque sorte dans ces parages. En effet, Léontaire, prenant immédiatement l'offensive, investit Galata, s'empara de tous les vaisseaux qui tentèrent d'en sortir ou d'y faire porter des secours, et réduisit bientôt les habitans aux horreurs de la famine. Ceux-ci, n'ayant aucun espoir d'être secourus, se mirent à la discrétion du vainqueur, qui, en reprenant dans le traité tous les avantages commerciaux dont les Génois étoient si fiers, leur fit en outre payer les frais de la guerre, et de plus exigea qu'ils réparassent tous les dommages que leur canon avoit faits à la ville.

Nous sommes obligés de revenir à la *procession du* An. 1437.
Saint-Esprit, non au dogme en lui-même, qui n'est pas de notre ressort, mais à l'histoire des maux qu'il occasionna, et dont la chute de l'empire grec n'est pas le moindre [a]. Pour faire cesser le schisme, il falloit décider la question. L'une des deux églises prétendoit à la suprématie, l'autre à l'indépendance. Toutes deux énonçoient un motif commun, c'était le zèle ; mais le motif réel de la seconde était le besoin de secours. Il est bien évident que, si les Grecs avoient pu se passer de ces secours ; si, gouvernés par des princes braves et pru-

[a] La chute de l'empire, le sac de Constantinople, la domination des Turcs, la division en deux partis de tous les chrétiens qui se partagèrent entre l'église grecque et l'église romaine, se disputèrent et se condamnèrent mutuellement ; la division qui se mit dans chacune des deux églises; des guerres sanglantes; des millions de victimes ; tous les fléaux enfin qui affligent, tourmentent et détruisent les grandes sociétés, furent les résultats ou les suites de la proposition d'admettre ces deux mots *filioque* dans le symbole. Ce fut une désastreuse inspiration.

dens, ils s'étoient maintenus, ils ne se seroient point adressés aux papes. On voit, depuis l'origine du schisme jusqu'à la prise de Constantinople, deux périodes : dans la première, les avances sont faites par l'une des deux églises, et par l'autre dans la seconde. Les circonstances expliquent cette différence. Dans les derniers siècles de la durée de l'empire, on peut calculer sa dissolution par le nombre des démarches que firent les princes auprès des papes. Ce seroit, si l'on étoit privé de tout autre document historique, autant de données certaines, et sur les progrès de la décadence des Grecs, et sur ceux de la puissance des Turcs. Pour arrêter ce double progrès, il falloit à la tête de l'empire un chef doué de grands talens, sachant tirer parti des ressources qui restoient encore, et par de sages institutions civiles et militaires, ranimât la valeur grecque, fît revivre l'amour de la patrie, ou, si cet amour n'existoit plus, l'orgueil des souvenirs glorieux qu'il laissoit à ces Romains dégénérés, et qui pouvoit encore leur faire entreprendre de grandes choses. Mais il étoit plus facile d'envoyer des ambassades, ou de se rendre soi-même auprès des papes, que d'établir de sages institutions ; et les princes grecs commirent en cela une double erreur. La première étoit qu'en supposant le résultat qu'ils attendoient, c'est-à-dire, l'envoi des secours, ils se mettoient dans la dépendance de ceux qui les leur donnoient, et couroient le risque de devenir leurs tributaires ; la seconde, de croire aux papes le pouvoir et le droit de disposer des princes catholiques, tandis qu'ils avoient perdu l'un et l'autre. En voyant deux pontifes se disputer la chair de saint Pierre, ne devoient-ils pas présumer qu'aucun des deux ne pouvoit leur être utile, quand il en auroit eu la volonté ?

Ayant l'intention de rassembler tout ce qui fut fait de part et d'autre à l'époque où nous sommes, pour la réunion des deux églises, il est nécessaire de remonter

au concile de Bâle, dont l'objet principal étoit cette réunion, et qui s'ouvrit le 23 juillet 1431. Le pape Martin v l'avoit indiqué d'abord à Pavie, ensuite à Sienne, enfin à Bâle. Il mourut avant l'ouverture de ce concile. Son successeur, Gabriel Condolméro, Vénitien, élu sous le nom d'Eugène iv, n'avoit que quarante-huit ans lorsqu'il ceignit la tiare. Son premier soin fut de s'occuper du concile demandé par le vœu général, 1.° pour la réunion des peuples chrétiens séparés de la communion romaine et particulièrement des Grecs; 2.° pour la réformation générale de toute l'Eglise, tant dans son chef que dans ses membres : deux objets graves, également importans, liés l'un à l'autre, parce que le second rendoit l'exécution du premier moins difficile, puisqu'il faisoit cesser le principal obstacle, celui qui avoit pour base les abus introduits dans l'Eglise, et les reproches ou plaintes auxquels ces abus donnoient lieu. Martin v avoit désigné le cardinal Julien Césarini pour présider ce concile, choix qui eut l'approbation générale. Ce cardinal étant alors en Bohème pour combattre les erreurs des hussites, désigna Jean de Palmar et Jean de Raguse pour présider à sa place en attendant son arrivée. Les membres convoqués, séparés par de grandes distances, arrivoient successivement à de grands intervalles. Eugène, en confimant Césarini dans ses fonctions, l'invitoit à procéder à l'ouverture. Le cardinal se rendit à Bâle dans le mois d'octobre. Sur ces entrefaites, le saint-père ayant été prévenu du projet qu'avoit l'empereur d'assister avec des prélats de son église, ou d'envoyer ces derniers au concile, jugea, non sans raison, qu'il étoit convenable de désigner une ville plus à portée des Grecs que n'étoit Bâle. Il falloit en effet ou prendre ce parti, ou tenir deux conciles en même temps, ce qui pouvoit être contraire aux intérêts de la religion. Eugène écrivit donc au cardinal pour l'inviter à différer l'assemblée, ayant l'intention de la

transférer dans une ville d'Italie. Julien repondit que Bâle étoit préférable, parce qu'on y seroit plus à portée de réformer les mœurs des Allemands, et d'y combattre ses principes d'hérésie qui commençoient à se répandre en Allemagne. Il prioit donc le souverain pontife de faire une nouvelle convocation d'évêques, attendu qu'il n'y en avoit encore qu'un très-petit nombre. Le pape reçut fort mal cette réponse. Le cardinal, investi de pouvoirs illimités donnés par Martin v, confirmés par Eugène, maître conséquemment de passer outre, tint, le 7 décembre 1431, une congrégation générale, dans laquelle il indiqua la première session du concile au vendredi suivant, 14 du même mois. Il paroît que ce fut l'arrivée des évêques, des abbés et des ambassadeurs des différens princes qui le détermina principalement à presser l'ouverture. Il en instruisit l'empereur Sigismond, qui étoit alors à Milan. Sigismond répondit en approuvant son zèle et sa conduite, et même en l'exhortant à retrancher de l'assemblée tous ceux qui seroient d'avis de retarder ou de dissoudre le concile. Cet empereur écrivoit dans le même sens au pape pour l'inviter à renoncer au projet de transférer l'assemblée. La première session eut donc lieu le 14 décembre dans les formes accoutumées. On renouvela les décrets du concile de Constance contre ceux qui tenteroient de troubler celui de Bâle, soit par des intrigues secrètes ou par violence ouverte, soit en se retirant sans raison valable. On rendit dans cette première session un décret portant que *le saint concile de Bâle étoit légitimement assemblé, et que tous les évêques devoient s'y rendre.* On doit remarquer qu'au lieu des deux motifs de la convocation on en proclama six; 1.° l'extirpation des hérésies; 2.° la réunion de tous les peuples chrétiens à l'église romaine; 3.° des instructions sur les vérités de la foi; 4.° la pacification des princes chrétiens qui se faisoient la guerre; 5.° la réforme de l'église, tant dans son chef que dans ses membres; 6.° le rétablisse-

ment de l'ancienne discipline de l'Eglise. Il ne faut pas oublier de dire que, pour démontrer la légalité de l'assemblée, on lut 1.° un décret du concile de Constance qui prescrivoit de tenir un conseil général cinq ans après celui de Constance, sept ans après ce dernier, et de dix ans en dix ans à l'avenir ; 2.° le décret qui assignoit la ville de Bâle ; et 3.° la bulle de Martin V à ce sujet. Dans l'intervalle de la première à la seconde session, l'on s'occupa des moyens d'empêcher le pape Eugène de dissoudre le concile comme il avoit résolu de le faire. Les évêques de France s'assemblèrent à Bourges, d'après l'autorisation de Charles VII, et firent un acte pour exposer que le conseil de Bâle étoit légal ; qu'il ne devoit point être transféré, et pour prier le roi d'envoyer des ambassadeurs au pape afin de l'engager à ne point interrompre la tenue du concile. Les mêmes évêques invitèrent l'empereur, les ducs de Savoie et de Milan, à rendre les chemins libres. Enfin ils prièrent le prince de leur permettre de s'y rendre et de députer au pape l'archevêque de Lyon ; ce qui leur fut accordé. Dans le même temps les pères du concile écrivoient aux fidèles pour les prévenir contre toute insinuation dont le but seroit de faire croire à la possibilité de leur translation. Ils ordonnoient aux évêques de s'y rendre sous les peines de droit. Ces mesures prises, ils tinrent, le 15 février 1432, la seconde session. Leur premier soin fut de proclamer, pour assurer leur existence, deux décrets rendus par le concile précédent. Le premier, que tout synode qui compose le concile général a son pouvoir immédiat de Jésus-Christ, et que toute personne, quel que soit son rang, même le pape, est obligée de lui obéir ; par le second, le concile déclara que le saint-père qui refuseroit de reconnoître les ordonnances ou décrets de ce concile seroit puni : en conséquence de ces deux actes promulgués de nouveau, l'assemblée déclara qu'elle ne pouvoit être tranférée et prorogée par

qui que ce soit, même par le pape, sans qu'elle y eût donné son consentement par une délibération précise de sa part; que tout ce que le souverain pontife feroit pour donner atteinte à la tenue du concile seroit nul; enfin il fut défendu aux membres de ce concile d'en sortir, sans son consentement, pour quelque cause que ce fût, et d'obéir à tout ordre contraire, frappant de nullité toute censure, interdiction qui seroit prononcée à ce sujet.

Le motif de ces dispositions étoit la certitude qu'on venoit d'acquérir d'un décret rendu par Eugène pour la dissolution du concile. Ce pontife envoya l'archevêque de Tarente et l'évêque de Colosse au cardinal Julien pour s'entendre avec lui sur les moyens de rompre ou de suspendre l'assemblée. Il donnoit pour raison la nécessité d'admettre les évêques grecs au concile, le délai qu'il leur falloit pour se rendre à Bâle, et l'impossibilité d'y traiter de la réunion dans l'absence de ces prélats. Il désignoit Bologne comme plus convenable, soit par ce motif, soit parce qu'il désiroit présider lui-même l'assemblée. Le cardinal Julien écrivit au pape pour lui faire sentir les inconvéniens de cette mesure. C'étoit, 1.° la convocation des hérétiques de la Bohème qui, ne trouvant plus le concile à Bâle, où ils avoient consenti de se rendre, diroient qu'on n'a pas osé discuter avec eux; 2.° le scandale que produiroit cette supposition, qui seroit admise par beaucoup de chrétiens; 3.° les contrariétés qu'éprouveroient les princes chrétiens, particulièrement les rois de France et d'Angleterre, dont on vouloit apaiser les différends, et qui avoient, à cet effet, envoyé leurs ambassadeurs; 4.° la crainte d'un schisme, auquel cette translation donneroit lieu. Le saint-père envoya des légats. On reproduisit de part et d'autre les mêmes argumens; on discuta sur la questiou délicate de l'autorité des papes et de celle des conciles. Celui de Bâle députa vers Eugène l'évêque de Lauzanne et le doyen d'Utrecht pour demander avec instance la ré-

vocation de son décret. Ces deux députés s'acquittèrent de leur mission avec intelligence et zèle ; mais ils ne gagnèrent rien sur l'esprit du pape. Ils revinrent fort chagrins du résultat de leur ambassade, et le concile, voyant que le pontife vouloit toujours maintenir son décret, résolut d'élever puissance contre puissance.

C'est dans ce but qu'il tint, le 29 avril 1432, sa troisième session. Elle commença par un exposé des démarches faites auprès du pape et des cardinaux pour les supplier de se rendre à Bâle, d'examiner les affaires importantes que le concile y devoit traiter, du refus fait par Eugène et le sacré collége, enfin de la résolution de dissoudre l'assemblée. Après ce rapport, on renouvela les décrets qui proclament l'autorité des conciles généraux par-dessus celle des papes ; ensuite on fit un acte par lequel le concile de Bâle, déclaré œcuménique, gouverné par le Saint-Esprit, avertit, prie, conjure, et somme *expressément le pape Eugène de révoquer absolument et de fait le décret qu'il avoit donné pour dissoudre* l'assemblée ; *de donner toutes sortes de secours pour s'y rendre, et de s'y trouver en personne dans trois mois.* Les cardinaux reçoivent la même sommation : *en cas de refus, le concile proteste qu'il pourvoira aux nécessités de l'Eglise, et qu'il procédera par les voies de droit.* Il ordonne à tous les évêques de publier ce decret, de le notifier au pape, de le faire afficher ; et déclare que, dès qu'il aura été lu et publié à la porte de l'église de Bâle, il sera censé signifié au saint-père. Dans la quatrième session tenue le 20 juin sur la nouvelle de la maladie du pape, le concile décréta que, s'il mouroit, le successeur seroit élu dans le concile même ; qu'on ne pourroit augmenter le nombre des cardinaux, parce qu'ils étoient à charge à l'Eglise, et que, si l'on en créoit, leur nomination seroit nulle. La cinquième session, tenue le 9 août, fut en partie consacrée à l'audition de quatre légats du pape, dont l'autorité fut élevée fort haut par

l'évêque de Tarente, l'un d'eux, qui prétendit que le saint-père avoit droit de dissoudre l'assemblée, quoiqu'elle eût fait graver un sceau sur l'un des côtés duquel étoient gravés le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, et ces mots sur l'autre, *le saint et sacré concile général de Bâle.* L'assemblée nomma le gouverneur de la ville d'Avignon et du comtat venaissin. Cette marche est remarquable : une fois qu'elle se fut écartée de sa route, elle ne s'arrêta plus. Eugène n'ayant ni révoqué la bulle de dissolution, ni comparu en personne ou par procureur, les promoteurs du concile demandèrent qu'il fût déclaré contumace, après qu'il eut été cité par trois fois à la porte de l'église. On ne répondit à cette demande que dans la session suivante, où l'on convint qu'on devoit procéder juridiquement contre le pape pour le déclarer contumace, et le frapper des peines canoniques. Il lui fut accordé un dernier délai de deux mois. Ensuite on décréta que toute convocation pour former un autre concile seroit nulle, l'assemblée qui en seroit le résultat, schismatique, et que quiconque s'y rendroit encourroit l'excommunication *ipso facto*, et la perte de ses bénéfices. Ce fut dans ces circonstances qu'arrivèrent à Bâle, le 4 janvier 1433, les députés des Bohémiens. Ils venoient pour se réunir à une église qui prêchoit l'union ; convoqués par le pape et par le concile, ils arrivoient au moment où le concile étoit divisé d'opinion et le pape menacé d'une déposition. Le cardinal Julien les harangua. Roquesane, orateur bohémien, répondit. On discuta pendant cinquante jours quatre articles qui faisoient le sujet de la contestation. Au bout de ces cinquante conféreuces, on se trouvoit au point où l'on en étoit la veille. Il ne paroît pas que les Bohémiens aient profité, dans leurs engagemens, de l'avantage de position que leur donnoit la conduite de leurs adversaires. Ils repartirent sans que rien fût terminé. Sigismond, ayant par lettres patentes mis le con-

cile sous sa protection spéciale, le concile à son tour déclara que tout ce qu'Eugène feroit contre l'empereur seroit de nul effet. Le duc de Bavière et le roi de France, et tous les protecteurs de l'assemblée, furent l'objet d'une semblable déclaration. Le pape envoya des légats au concile pour y présider en son nom ; on refusa de les reconnoître le 19 février. Les soixante jours accordés au saint-père étant expirés, on demanda qu'il fût déclaré contumace. Quarante-six évêques et cinq cardinaux étoient dans cette session. On nomma une commission pour juger la question de contumace. Sigismond se disputoit avec le pape : le premier, s'appuyant sur la nécessité de faire cesser le schisme des Bohémiens, et le second, celui des Grecs. Chacun prétendant que celui pour lequel il s'intéressoit étoit plus pressé que l'autre, l'empereur finit par dire qu'il défendroit le concile de toute son autorité. Eugène répondit à Sigismond qu'il se mêloit de ce qui ne le regardoit pas. Le duc de Bourgogne et celui de Savoie envoyèrent des ambassadeurs à Bâle. Ils se disputèrent surla préséance ; ceux du duc de Savoie étant arrivés les premiers, devoient être placés les *premiers*, parce que leurs princes étoient égaux en dignité.

Mais le duc de Bourgogne avoit un droit de préséance dans la ville de Bâle. On disputa. Le concile s'en mêla. Il fallut une congrégation pour terminer la querelle. Un autre différend s'éleva entre les mêmes et les électeurs d'Allemagne sur le même objet ; ensuite entre les ducs de Bretagne et de Bourgogne, puis entre les Anglais et les Castillans. Les pères furent obligés de s'occuper du soin de remettre la paix ; car toutes leurs opérations étoient suspendues jusqu'à ce qu'il fût décidé si tel ambassadeur seroit à la droite du patriarche d'Antioche, ou bien à la gauche de celui d'Alexandrie. Pendant qu'on traitoit ces matières importantes, Sigismond se réconcilioit avec Eugène, qui le couronna solennellement ; et, le proclamant empereur Auguste, lui fit

prêter serment de défendre les droits et priviléges de l'église romaine. Dans la douzième session, on se plaignit publiquement de la mauvaise foi du saint-père. On voulut prononcer contre lui un arrêt définitif de condamnation. A la prière de l'empereur, on lui donna un nouveau délai, mais en termes injurieux, le traitant d'incorrigible et d'homme scandaleux. Eugène, irrité, cassa par une bulle tous les décrets du concile. Sigismond le calma. Cet empereur se rendit à Bâle pour assister au concile. On proposa des moyens de conciliation. Plusieurs ambassadeurs, entre autres celui de France, furent députés au saint-père. Celui-ci vouloit qu'on annulât tout ce qu'on avoit fait contre lui, s'engageant à révoquer de son côté les bulles qu'il avoit données. Cette demande paroissoit juste, mais les pères prétendoient que le pape étoit obligé de se soumettre, parce qu'il devoit reconnoître la supériorité du concile. Sur ces entrefaites, Sigismond reçut *dans l'église de Bâle* les ambassadeurs d'Amurat II, qui venoient de la part de leur maître pour conclure la paix avec cet empereur. Ils furent suivis de ceux que Jean Paléologue envoyoit au concile [a]. Voyons quel sujet les amenoit, et le motif pour lequel ils venoient à Bâle au lieu de se rendre auprès du pape.

Les pères du concile ayant appris que le pape Eugène avoit fait offrir aux Grecs d'envoyer un légat à Constantinople pour y traiter de la réunion des deux églises, voulurent prévenir le saint-père et rompre toutes ses mesures. En conséquence, ils députèrent à Jean Paléologue pour l'inviter, ainsi que le patriarche, à ne correspondre qu'avec eux, parce qu'ils représentoient toute l'église occidentale, ce que ne pouvoient pas faire des

[a] Ils parurent à la dix-neuvième session, le 7 septembre 1434, suivant l'histoire des conciles et le continuateur de Fleury. D'autres donnent une autre date, mais s'accordent sur le fait. Les détails dans lesquels nous entrons sur ce concile étoient nécessaires, parce qu'ils servent à faire voir sur quoi s'appuyoient les préjugés des Grecs contre les Latins.

légats. Les ambassadeurs du concile étoient chargés de quelques instructions confidentielles. Ils devoient insinuer que plusieurs princes, et particulièrement l'empereur Sigismond, les favorisoient, et que les Grecs en devoient attendre plus de secours que du pape, qui étoit fort mal dans ses affaires. Ce motif étoit plus propre que tout autre à persuader Paléologue, dont le véritable but étoit d'obtenir des secours. Il crut donc devoir choisir des ambassadeurs distingués par leur rang, leur nom, ou leur mérite : ce furent Démétrius Paléologue, son parent, grand-maître de la garde-robe, le seigneur Jean, dishypate [a], l'un des officiers du palais, et Isidore, abbé de Saint-Démétrius. Cette ambassade fut bien reçue. On disputa long-temps sur le lieu que l'on choisiroit pour tenir le concile des deux églises, les Grecs insistant sur Constantinople, et les pères sur Bâle. Enfin chaque parti se relâcha de ses prétentions, et l'on convint des articles suivans : 1.° que le concile se tiendroit en Occident, les ambassadeurs promettant sur leur parole d'engager l'empereur à consentir que ce fût à Bâle, où *l'église occidentale* se trouvoit *déjà* rassemblée ; et si cela ne se pouvoit, qu'on choisiroit Ancône, Bologne, Milan, ou toute autre ville située en-deçà des Alpes, parce que les Grecs ne vouloient point passer ces montagnes : 2.° que les pères du concile seroient obligés de se rendre au lieu désigné, un mois après qu'il auroit été choisi : 3.° que l'empereur y viendroit avec les patriarches, les métropolitains et les évêques : 4.° que le concile défraieroit le prince, les prélats, et leur suite jusqu'au nombre de sept cents personnes, pen-

[a] Dans le grand nombre des dignités de l'empire grec non définies, est celle de dishybate ou *dishypate*. Le continuateur de Fleury prétend que celui qui avoit été deux fois consul portoit le titre de dishypate. Mais le savant Du Cange ayant fait d'inutiles recherches sur ce mot, nous n'aurons point la témérité de rien ajouter à ce qu'il a dit. *Quæ fuerit dignitas* dishypati *non memini me legisse.* (Glossar. verb. *dishypatus.*)

dant le voyage, le séjour et jusqu'à leur retour à Constantinople : 5.° qu'il donneroit huit mille ducats pour fournir aux frais de l'assemblée du clergé grec qu'on devoit tenir pour l'élection des députés ; et dix mille ducats avec trois cents hommes et des galères pour la défense de la ville en l'absence de Paléologue : 6.° qu'on rendroit partout à l'empereur, ainsi qu'aux patriarches, aux évêques grecs, tous les honneurs qu'on avoit accoutumé de leur rendre avant le schisme, sauf néanmoins les droits et priviléges du pape et de l'église romaine, et de l'empereur d'Occident [a]. Ce traité fut solennellement approuvé et confirmé dans la dix-neuvième session, dans laquelle les envoyés de Paléologue furent reçus avec de grands honneurs. Ils y présentèrent la lettre de ce prince, qui s'engageoit à tenir tout ce dont on conviendroit de part et d'autre ; et celle du patriarche Joseph, qui témoignoit aux pères du concile la joie que lui causoit le projet de réunion. Les Grecs demandèrent que le pape confirmât les articles. On députa vers Eugène un chanoine d'Orléans nommé Simon Freyron, pour prier le saint-père de ratifier le traité. Le souverain pontife parut surpris, non sans raison, qu'on eût tout réglé sans le consulter. Cependant il ne laissa pas de confirmer l'acte, quoiqu'il persistât à croire qu'il étoit plus commode d'envoyer des légats à Constantinople, suivant son premier avis.

Les ambassadeurs revinrent accompagnés de l'évêque de Coronée, envoyé par le pape. Il ne fit point un mystère de la division qui régnoit entre ce pontife et le

[a] A l'époque du schisme, vers 868, l'empire d'Occident étoit nouvellement établi, puisqu'il date de 800. En revenant aux *honneurs accoutumés* que recevoit l'empereur grec avant 868, on sembloit les reconnoître; mais on les détruisoit par l'exception. Ainsi l'on se plaçoit, à l'époque où la primauté du siége de Rome n'étoit point reconnue, avec une réserve d'après laquelle on procédoit comme si elle l'avoit été. Jusqu'au onzième siècle tous les patriarches, et même les évêques, étoient appelés papes ; ce fut Grégoire VII qui fit affecter exclusivement ce nom à l'évêque de Rome.

concile, ou plutôt ne fit que confirmer tout ce que les députés répandoient à ce sujet; car ils avoient eu le temps et l'occasion de s'instruire de ce qui s'étoit passé au concile. Paléologue continua de vouloir traiter avec les députés du concile qui étoient à Constantinople; il triompha de la répugnance du patriarche, qui préféroit Eugène. On nomma des commissaires, et le concile fit un décret qu'il envoya en Orient; mais il se trouva dans ce décret une expression qui choqua les Grecs et faillit à rompre les négociations : on traitoit leur opinion d'*hérésie*. Les pères furent obligés de promettre un autre décret. Les Grecs demandèrent que le pape assistât en personne au concile, qu'on leur donnât un sauf-conduit en bonne forme, et qu'on s'engageât *par écrit* à les ramener aux frais du concile. Un député fut envoyé de Constantinople à Bâle pour communiquer ces propositions. Pendant son voyage, Eugène envoyoit à l'empereur, Christophe Garéton, son secrétaire. Les Grecs avoient changé d'avis, et vouloient qu'on tînt le concile chez eux : après beaucoup de difficultés, on convint définitivement qu'il s'assembleroit dans une ville d'Italie. Cette question *du lieu* fut débattue par les pères, qui décidèrent à une grande majorité que Bâle seroit choisie. Un envoyé de l'empereur fit des réclamations à ce sujet : on s'en occupa dans la vingt-cinquième session, du 4 mai 1437, très-remarquable par les armes qu'on mit entre les mains des Grecs. On lut d'abord un acte par lequel le lieu où se tiendroit le concile seroit Bâle, Avignon, ou une ville de Savoie. Un parti de l'assemblée, réuni aux légats du pape, fit lire à son tour un décret où l'on désignoit Florence. Il falloit, pour donner de la valeur à l'un de ces deux actes, qu'il fût *bullé* et *scellé* : le coffre qui contenoit les sceaux étoit fermé d'une serrure à quatre clefs; tous les mois le concile confioit ces clefs à quatre pères des quatre principales nations. Les quatre dépositaires consentoient à sceller les décrets du

concile; mais le coffre étoit chez le cardinal Julien, qui vouloit qu'on scellât celui des légats. Cette contestation dura pendant quelques jours; enfin on remit cette affaire à la décision de trois commissaires : ils scellèrent le décret du concile, mais refusèrent de sceller le décret des partisans d'Eugène, malgré les instances qu'on leur fit. On gagna Barthelemy Bertiferris, secrétaire du cardinal Julien, président, ainsi qu'un autre de ses domestiques; par leur moyen, on arracha pendant la nuit la serrure du coffre, et l'on scella le second décret, ainsi que des lettres et d'autres actes. Quatre jours après, ce fait ayant été découvert, le concile voulut qu'on informât et qu'on fît le procès aux auteurs du délit : l'évêque Jean, l'un des légats du pape, fut dénoncé comme l'un des complices. Le décret frauduleux étant revêtu de toutes les formalités exigées, pouvoit être sanctionné dans une jurisprudence où ces formalités sont tout. Le pape le confirma donc sur-le-champ, et rendit une bulle qui transféroit le concile à Ferrare.

An. 1438. Sentant qu'il falloit prévenir de vitesse les pères du concile, Eugène fit équiper des galères à Venise, et les ambassadeurs de Paléologue, qui s'étaient mis du côté du saint-père, partirent avec trois légats : c'étoient l'évêque de Digne, ambassadeur de Charles VII au concile de Bâle; Christophe, évêque de Coronée, ville du Péloponèse; et l'évêque de Porto, député du roi de Portugal. Les trois plus célèbres docteurs de ce temps se joignirent aux légats. Les galères, bien équipées, étoient au nombre de neuf. Le pape nomma général Antoine Condolmer, son neveu. Cette légation arriva dans la capitale de l'empire grec au mois de septembre 1437, accompagnée de trois cents arbalétriers enrôlés à Candie, aux dépens d'Eugène, et qu'on destinoit à protéger Constantinople pendant l'absence de l'empereur. Ces députés donnèrent de nouveaux détails sur la division qui régnoit dans le concile, sur les différends entre ce concile

et le pape, enfin sur l'inconvenance des actes de cette assemblée. Paléologue, le patriarche et les prélats, faisoient les préparatifs de leur départ, lorsqu'ils apprirent l'arrivée de quatre galères envoyées par les pères du concile de Bâle pour chercher les Grecs. Le général Condolmer alloit canonner cette flotte, lorsque l'empepereur le lui défendit. L'évêque de Lausanne étoit à la tête de cette députation; il n'oublia rien de ce qui étoit propre à faire changer Paléologue : il montra les saufconduits de l'empereur des Romains, du roi de France, du roi d'Aragon, ce qui détruisoit l'assertion des ambassadeurs d'Eugène, qui prétendoient que le concile avoit remis au pape le soin de transporter les Grecs. Il assura de plus que les bulles et lettres qu'on avoit remises au prince comme venant du concile étoient des pièces supposées et scellées furtivement; enfin, il raconta la manière frauduleuse dont le parti de la minorité s'étoit conduit pour que les pièces fussent revêtues des formalités exigées. L'effraction du coffre aux sceaux devint le sujet des conversations de la cour et de la ville. Si l'on fait attention à l'effet que devoient produire ces détails sur un peuple spirituel qu'on accusoit de mauvaise foi, d'erreur; qu'on vouloit persuader de l'infaillibilité des papes; à qui l'on proposoit pour modèle (en l'invitant à l'union) une église divisée et sous-divisée, dont le chef étoit en guerre avec un concile général, qui lui-même ne présentoit point d'ensemble, on conviendra que les préjugés des Grecs contre les Latins ne pouvoient que recevoir une nouvelle force de toutes ces circonstances. On pouvoit bien ne pas comprendre le dogme, sujet de l'antique querelle, mais on comprenoit qu'il ne falloit pas briser nuitamment un coffre.

La situation de Paléologue étoit critique; il ne savoit s'il devoit préférer le pape au concile, ou le concile au pape. Si sa démarche eût été l'effet d'un zèle ardent ou d'une piété véritable, il eût également repoussé ces

avances, étonné que des ministres de paix vinssent lui prêcher l'union en se lançant des anathèmes; mais il lui falloit des troupes et de l'argent, et conséquemment il devoit examiner lequel du concile ou du pape pouvoit mettre à sa disposition de l'argent et des troupes. Cet examen étoit embarrassant. A juger par le nombre des ambassadeurs qui assistoient au concile de Bâle, de celui des princes partisans de cette assemblée, on pouvoit croire en quelque sorte l'Europe partagée. Le rôle de conciliateur eût rendu Paléologue célèbre, et pouvoit armer pour sa défense cette Europe divisée; mais il falloit des talens et des qualités que l'empereur n'avoit point.

Il crut qu'une discussion publique l'éclaireroit, et voulut que les députés de Bâle fussent entendus devant une assemblée qu'il convoqua dans cette intention. Ce moyen n'étoit propre qu'à ravaler aux yeux des Grecs l'église romaine et son chef, en faisant connoître beaucoup de particularités que la prudence et l'intérêt de la religion prescrivoient d'ensevelir dans l'oubli. En effet, les députés ne ménagèrent point le pape et parlèrent de ce pontife avec aigreur et mépris. Ils terminèrent l'énumération de leurs griefs par la lecture de la sentence du concile, qui déclaroit Eugène excommunié, déchu de toute puissance temporelle et spirituelle; enfin déposé, s'il résistoit plus long-temps à l'assemblée. Par le même acte, tout traité fait entre ce pape et les Grecs étoit frappé de nullité. Les députés terminèrent cette séance par assurer que tous les princes d'Occident qui reconnoissoient le concile se ligueroient contre les Turcs pour défendre les Grecs, si ceux-ci donnoient leur adhésion aux actes de cette assemblée; tandis que non-seulement ils les abandonneroient, mais même leur déclareroient la guerre, s'ils embrassoient la cause du saint-père. Cette scène scandaleuse ne fit qu'augmenter les impressions défavorables qu'on avoit depuis long-temps à Constantinople contre les Latins. Le pape fut

éloquemment défendu par l'évêque de Digne, l'un de ses ambassadeurs. Sur ces entrefaites, Paléologue reçut un courrier de Sigismond qui l'engageoit à ne pas faire le voyage. Malgré tant de raisons, pour ne pas préférer le pape au concile, l'empereur se détermina pour le premier ; choix qui ne peut s'expliquer que par la répugnance que devoit naturellement éprouver le chef de l'empire à reconnoître au-dessus du chef du gouvernement théocratique une assemblée délibérante : car on ne doit pas oublier que l'église grecque disputoit au pape la souveraine autorité, ainsi que le faisoit un concile qui tranchoit hardiment la question en déposant ce pontife, et se mettoit bien au-dessus de lui. Les Grecs auroient donc dû, suivant toutes les probabilités, se réunir aux pères de Bâle ; mais leurs préventions contre les Latins étoient trop enracinées, et ce qui se passoit n'étoit pas propre à les en faire revenir. Paléologue, décidé, fixa son départ pour le 24 novembre 1437.

Pendant son voyage, le concile continuoit ses poursuites contre le pape. Furieux de la préférence que lui donnoit l'empereur des Grecs, il cita le saint-père à comparoître dans le terme de soixante jours pour répondre, devant les pères assemblés, sur les faits dont il étoit accusé. Eugène répondit par une bulle de dissolution contre l'assemblée de Bâle, qui ne devoit plus traiter qu'avec les ambassadeurs de Bohème, les seuls qui restassent dans cette ville. Par une seconde bulle, le pape convoquoit un concile à Ferrare. Tous les évêques, abbés, géneraux et chefs d'ordre étoient priés de s'y trouver. Charles VII, roi de France, blâma cette convocation, et défendit aux évêques de son royaume d'obéir au saint-père. Le concile cassa la bulle et la déclara de nul effet. Cependant beaucoup d'ecclésiastiques se rendoient à Ferrare, et l'assemblée se trouva bientôt être assez nombreuse pour qu'elle fût constituée. Le cardinal de Sainte-Croix, délégué d'Eugène, en fit l'ouverture

le 10 janvier 1438. La translation fut proclamée légitime, canonique, et le concile dûment réuni pour travailler à l'union des églises grecque et latine; celui de Bâle, dissous. Les attributions de ce dernier furent restreintes aux affaires des Bohémiens, encore devoit-il soumettre ses décisions à l'approbation des pères de Ferrare. On releva ceux de Bâle de leur serment. Ces derniers, dans leur trente-deuxième session, tenue le 24 mars, cassèrent le concile de Ferrare, comme indigne de porter le nom de concile, et annulèrent tout ce qui s'y étoit fait. Laissant de côté le concile de Bâle, qui ne doit plus nous occuper, nous dirons qu'il finit (quoiqu'une grande partie de ses membres eussent déserté, et qu'il fût réduit à trente-neuf évêques et trois cents ecclésiastiques du second ordre) par prononcer contre Eugène une sentence de déposition, et par élire pour pape Amédée de Savoie, qui prit le nom de *Félix*. Cette double opération fut blâmée par les rois de France, d'Angleterre et d'Ecosse, qui continuèrent de reconnoître Eugène et le concile de Bâle, quoique ce concile excommuniât tous ceux qui reconnoissoient Eugène [a].

Paléologue, qui s'étoit embarqué, comme nous l'avons dit, le 24 novembre 1437, eut une traversée longue et pénible; il n'arriva que le 8 février 1438 à Venise. Il étoit accompagné du despote Démétrius, l'un de ses frères, du patriarche de Constantinople, de métropolitains, d'évêques, d'abbés, et de tous les

[a] Ce concile ne finit qu'au mois de mai 1443, après douze ans de durée et quarante-cinq sessions. Il n'est reconnu général et œcuménique que jusqu'à la vingt-sixième session (30 juillet 1437), parce que ce fut dans celle-là que l'on commença à délibérer de la déposition du pape Eugène. Dans les dernières années, cette assemblée n'étoit plus qu'une ombre de concile par la réduction de ses membres. L'histoire de cette fameuse assemblée n'est pas dénuée d'intérêt, par le spectacle qu'elle présente, les contradictions successives dans lesquelles tombent à son occasion les puissances qui y tenoient des ambassadeurs, l'esprit de parti qui a dirigé les divers récits, la variation dans ces récits, enfin par la marche qu'on y suivit.

moines les plus versés dans la connoissance des livres saints. Parmi ceux qui furent choisis pour porter la parole au nom des Grecs étoit Bessarion de Nicée. Justiniani fait monter à sept cents le nombre de ceux qu'amena Paléologue; mais il paroît moins énoncer positivement cette quantité que conclure qu'elle devoit exister d'après le traité qui portoit à sept cents le nombre de ceux qui seroient défrayés par l'église de Rome. La république de Venise se distingua par la réception qu'elle fit à ce cortége, et l'entrée des Grecs fut un véritable triomphe. Le doge et le sénat allèrent à sa rencontre. Le fameux Bucentaure fut embelli de tous les ornemens qu'il étoit susceptible de recevoir, et l'on épuisa toutes les combinaisons que pouvoient prescrire ou permettre le goût du siècle et les circonstances; mais la vue des monumens enlevés par les Latins en 1204 troubla le plaisir que cette réception pouvoit causer à l'empereur grec. Il passa vingt jours dans des fêtes continuelles. Le 28 février, il remonta le Pô jusqu'à Francolici, à demi-lieue de Ferrare. Le marquis d'Est l'y reçut; tous les cardinaux et beaucoup d'évêques sortirent de Ferrare pour aller au-devant du prince. Le 4 mars, il fit son entrée sous un dais magnifique, porté par les enfans des principales familles. Il ne descendit de cheval qu'à la porte de la salle qui précédoit l'appartement du pape. Dès qu'on eut averti le pontife, *il se leva, et mesura si bien ses pas* en s'avançant vers l'empereur, qu'ils se trouvèrent en présence l'un de l'autre au milieu de la salle. Eugène l'embrassa affectueusement, le fit asseoir à ses côtés pour recevoir les hommages des grands, et le conduire ensuite dans le palais qu'on lui avoit préparé, et dans lequel il fut traité avec beaucoup de magnificence. Trois jours après, le patriarche arriva de Venise, mettant ce délai pour donner le temps de régler le cérémonial de sa réception. La dignité de ce prélat étoit la première de l'église d'Orient, où l'on ne

Hist. eccl. l. 107, *p.* 193.

convenoit point de la primauté et de la supériorité du pape, puisque c'étoit un des articles qu'on devoit discuter dans le concile. Il prétendoit traiter d'égal à égal avec le pape, sans que l'on mît entre eux d'autre différence que celle de l'âge. Il étoit surtout attaché à deux points: le premier, de vouloir qu'on envoyât des cardinaux au-devant de lui, ce qu'on n'avoit pas fait; le second, de ne pas souffrir qu'on lui parlât de baiser les pieds du pape, selon la coutume de l'église occidentale. Comme il insistoit sur ces deux articles avec beaucoup de fermeté, le pape fut obligé, pour le bien de la paix, de les lui accorder. Néanmoins il ne voulut pas qu'il fît porter sa crosse ni qu'il donnât sa bénédiction dans la ville de Ferrare.

Quatre cardinaux, accompagnés de vingt-cinq évêques et d'autres personnes de qualité, allèrent recevoir le patriarche à la descente du vaisseau, et lui présentèrent, ainsi qu'à ceux de sa suite, les chevaux qu'on leur avoit amenés, et sur lesquels ils montèrent. Deux cardinaux, dont l'un étoit Prosper Colonne, neveu du dernier pape, se placèrent aux deux côtés du patriarche. On marcha dans cet ordre jusqu'à la porte du palais, où le pontife grec mit pied à terre. De là il fut conduit, à travers les salles et les antichambres, jusqu'à la porte de la chambre secrète, où le pape, qui ne vouloit pas que l'audience fût publique, l'attendoit sur un trône très-élevé, ayant à sa droite les cardinaux sur des siéges assez bas [a]. A l'arrivée du patriarche, on ouvrit la porte; on le fit entrer accompagné seulement de six des siens, qui furent les métropolitains de Trébizonde, d'Ephèse, de Cyzique, de Sardes, de Nicée, et de Nicomédie.

[a] Toute cette description se trouve dans les *actes du concile de Florence*, et dans l'histoire ecclésiastique de Fleury, dont elle est presque textuellement extraite. D'après ce que nous avons eu l'occasion de dire quelquefois sur l'importance du cérémonial des Grecs, une omission pouvoit avoir à leurs yeux des conséquences graves. Ils donnoient le titre d'*œcuménique* au patriarche de Constantinople; titre que tous les

Le pape, le voyant approcher, se leva de son trône pour le recevoir. Ils s'embrassèrent et se donnèrent le baiser de paix; ensuite le pape s'étant remis sur son trône, on fit asseoir à sa gauche le patriarche sur un siége semblable à celui des cardinaux. Les six métropolitains, pareillement admis au baiser, se mirent ensuite à la gauche du patriarche, mais debout, comme firent ensuite les autres Grecs de sa suite, qu'on fit entrer les uns après les autres six à six. Ces détails, qui peuvent paroître puérils, ont cependant une grande importance par celle qu'on attachoit à la question. Il s'agissoit de décider si les deux pontifes étoient égaux, ou si le pape étoit au-dessus du patriarche; car celui-ci ne prétendoit point à la suprématie, mais vouloit traiter d'égal à égal avec l'évêque de Rome, ne voulant admettre d'autre différence que celle de l'âge. Si le pape, disoit-il, est plus âgé que moi, je le révèrerai comme mon père; si nous sommes du même âge, comme mon frère, et s'il est le plus jeune, je le regarderai comme mon fils. Sachant que ce pontife avoit une grande influence sur son clergé, le saint-père vouloit éviter tout ce qui pouvoit le blesser, mais en même temps ne faire aucune concession qui pût compromettre sa dignité. Cependant il fut obligé de dispenser de la prostration le clergé grec, dont tous les membres avoient déclaré que rien au monde ne leur feroit prendre devant un mortel la posture qu'ils ne prenoient pas devant Dieu. Tenir le patriarche à quelque distance, afin qu'on ne pût pas dire qu'il marchoit sur la même ligne que le souverain pontife, et l'y tenir sans qu'il s'en aperçût, tel fut le principe d'après lequel on régla le cérémonial.

patriarches de leur église ont pris ensuite, et qu'ils conservent encore; mais ils restreignent à leur patriarchat respectif cette *juridiction universelle*. Celui de Constantinople n'est que *primus inter pares*. Il se trouvoit à Ferrare devant un pontife qui avoit bien d'autres droits à l'*oecuménicité*, et vouloit soumettre et son patriarchat et toute l'église grecque à sa juridiction.

Il paroît que l'on trouva une solution satisfaisante à cet important problème, puisque, dans leur récit, les historiens grecs font ressortir toutes les nuances qui prouvoient l'égalité parfaite entre les deux pontifes, et les historiens latins toutes celles qui démontroient la suprématie du leur.

Aussitôt après la cérémonie, Eugène entretint l'empereur et le patriarche du sujet de leur voyage. Paléologue étoit très-contrarié de trouver si peu de monde au concile, et surtout de n'y point voir de rois. Il avoit cru que la plupart des princes de l'Europe s'y rendroient, et formé le projet de traiter directement de son affaire avec ces têtes couronnées. Il insistoit donc avec raison pour que tous les princes assistassent au concile, soit en personne, soit par leurs ambassadeurs. On convint alors que le 9 avril se tiendroit la première session des Latins avec les Grecs. Dans une séance préparatoire, on déclara que le concile œcuménique étoit ouvert à Ferrare. Le pape écrivit aux princes pour les inviter à s'y rendre, afin de concourir à la réunion des deux églises. Au fond, ni leur présence, ni celle de leurs ambassadeurs n'étoient nécessaires pour cet objet. Mais il falloit l'une ou l'autre pour traiter des intérêts de Paléologue, qui réclamoit l'intervention des souverains avec instance. On décida qu'entre la première et la seconde session, on laisseroit un intervalle de quatre mois, afin de donner le temps d'arriver aux personnes convoquées, et que pendant ces quatre mois on tiendroit des congrégations particulières où trente-deux savans, dont seize choisis parmi les Latins et seize parmi les Grecs, proposeroient, dans des conférences réglées, leurs argumens pour ou contre les cinq articles qu'on devoit examiner dans le concile. Ces articles étoient, 1.° la procession du Saint-Esprit; 2.° l'addition *filioque* qu'on avoit faite au symbole; 3.° le purgatoire et l'état des âmes avant le jugement; 4.° l'usage

des azymes; 5.° enfin l'autorité du saint-siége et la primauté du pape. On choisit pour l'ouverture du concile la cathédrale de Saint-George. Le cérémonial prit du temps et donna lieu à beaucoup de contestations, à cause des places que devoient occuper l'empereur, le pape et le patriarche. Eugène vouloit que son trône fût mis au haut de l'église, dans le milieu, entre les deux rangs, parce que, présidant le concile, il devoit être comme le centre des deux partis. Paléologue réclama vivement cette place, parce que c'étoit celle de Constantin au concile de Nicée. Il oublioit que Constantin avoit toujours fait la loi bien loin de la recevoir, et ne s'étoit jamais vu réduit à la triste nécessité d'aller mendier des secours à quatre cents lieues de sa capitale. Eugène convint que le pape n'avoit pas eu cette place du milieu dans ce concile, mais que c'étoit parce qu'il ne s'y étoit pas trouvé en personne. Comme l'empereur ne parut pas disposé à céder, on fut obligé de proposer divers accommodemens. Enfin l'on crut devoir s'arrêter à celui-ci: la place d'honneur, principal objet de la contestation, fut occupée par le livre des Evangiles; ensuite on sépara les Grecs des Latins. Du côté droit on plaça le trône du pape, qu'on fit plus élevé que tous les autres. A très peu de distance au-dessous, un trône vacant pour l'empereur des Latins, enfin au-dessous, les cardinaux, les archevêques et les évêques d'Occident. Du côté gauche, mais parallèlement à celui de l'empereur des Latins, et non à la chaire du pape, étoit le trône de Paléologue, à côté de qui l'on fit asseoir son frère Démétrius; plus bas le trône du patriarche, au-dessous duquel se placèrent les différens ordres du clergé grec. La chaire du pape étoit couverte d'un dais et de divers ornemens; celle du patriarche de Constantinople, sans dais, étoit simplement couverte d'un tapis de velours cramoisi. Ainsi la question relative à la suprématie des deux pontifes étoit décidée d'avance. Dans cette séance

du 9 avril 1438, on comptoit environ, parmi les Latins, cent soixante, tant cardinaux qu'archevêques et évêques, outre un nombre considérable d'abbés, de docteurs et d'ecclésiastiques. Après la messe du Saint-Esprit, à laquelle assistèrent seulement les Grecs, l'empereur grec parut suivi de son clergé. Toute l'assemblée se leva pour leur faire honneur. Cette réunion n'ayant lieu que pour l'ouverture de l'assemblée, on lut la bulle du pape qui annonçoit dans les termes convenus que, *du consentement exprès de l'empereur et du patriarche de Constantinople* et de tous les pères qui se trouvoient à Ferrare, le concile œcuménique pour la réunion des deux églises étoit ouvert, et qu'on accordoit à tous ceux qui devoient y assister quatre mois pour s'y rendre. On lut ensuite la lettre du patriarche de Constantinople, qui, étant malade, déclaroit approuver la convocation. On différa la seconde session pendant six mois, parce que les rois de France, de Castille, de Portugal et de Navarre, le duc de Milan, et les princes d'Allemagne, tâchoient d'accorder les pères du concile de Bâle avec le pape Eugène, qu'ils vouloient toujours reconnoître comme le vrai pape et le concile comme légitime; ce qui paroissoit difficile à concilier, le premier ayant dissous le second, qui le jugeoit par contumace et le déposoit. L'empereur, pendant ces six mois, demeura dans un couvent à deux milles de Ferrare, et se livra sans relâche à l'exercice de la chasse, qu'il aimoit passionnément.

Le pape, pour ne pas perdre le temps, pressoit les Grecs d'entrer en conférence avec les Latins sur les articles qui divisoient les deux églises. Les Grecs vouloient attendre que le concile fût assemblé. Après beaucoup d'instances, ils consentirent à se réunir trois fois par semaine dans le monastère de Saint-André, pour conférer sur les matières contestées. Marc d'Ephèse et Bassarion étoient chargés de porter la parole; on dé-

fendit de toucher les principales questions, qu'il falloit réserver au concile. Le cardinal Julien vouloit toujours y ramener, mais les Grecs éludèrent. Enfin, du consentement de l'empereur, ils offrirent de traiter l'article du purgatoire et de la suprématie des papes. Le cardinal choisit le premier. On s'en occupa dans plusieurs conférences, sans pouvoir tomber entièrement d'accord, ni cependant différer par des points essentiels. De part et d'autre on argumenta subtilement; le résultat de ces arguties fut de brouiller ensemble Marc d'Ephèse et Bessarion, qui prétendoient, l'un que les saints ne pouvoient être heureux sans leurs corps, et l'autre qu'ils pouvoient s'en passer. Ces deux orateurs grecs cessèrent d'être en bonne intelligence et d'agir de concert.

L'époque marquée pour reprendre le concile approchoit, et personne n'arrivoit. Les Grecs en témoignèrent leur mécontentement. Eugène tâcha de leur persuader que la présence du pape, de l'empereur, des patriarches, des légats et des cardinaux suffisoit pour l'œcuménicité du concile. On finit par convenir qu'on examineroit d'abord s'il étoit permis d'ajouter quelque chose au symbole, et si l'on devoit conserver l'addition *filioque*. Comme Eugène avoit une attaque de goutte, on s'assembla dans son palais le 8 octobre 1438. Bessarion fit un long discours sur la nécessité de conclure la paix; il fut un des plus ardens promoteurs de l'union, ce qui lui attira la haine de ses compatriotes, et l'obligea de rester en Italie, où son zèle lui valut le chapeau de cardinal. Après tous les complimens préliminaires et les exhortations réciproques pour ne pas faire attention aux expressions vives qui pourroient échapper dans la chaleur de la discussion, on aborda la question relative au Saint-Esprit. Mais comme si ce devoit être toujours un sujet de discorde, on passa trois séances à s'adresser des reproches avant d'entamer cette question. Les Grecs déclarèrent qu'ils n'écouteroient ni ne répondroient rien

tant qu'on ne leur liroit pas les définitions des saints-pères et du symbole. On se vit dans l'obligation de les satisfaire. Comme on interrompoit les orateurs, ce qui prolongeoit la discussion, Bessarion prit la parole pour démontrer qu'il étoit nécessaire de laisser dire à celui qui parle tout ce qu'il veut dire, parce que c'est à celui qui écoute à récapituler, approuver ou reprendre ce que l'autre a dit, à le réfuter, enfin à prouver que ses preuves ne sont pas concluantes. La cinquième session fut consacrée à la lecture des actes du concile de Nicée et du symbole, à celle des actes du concile d'Ephèse, qui défendoit de rien ajouter à ce symbole (mais plus d'un siècle après l'addition faite par le concile de Nicée). Les Grecs firent valoir cette défense pour proscrire les mots *filioque*, qui divisoient les deux églises.

Les Latins répondirent que ce n'étoit pas une *addition proprement dite,* mais une simple explication, un *développement* d'une vérité préexistante et contenue dans le symbole. Bessarion, dans sa réplique, convint qu'il n'étoit pas défendu d'expliquer la foi, mais d'insérer aucune explication dans le symbole, puisqu'il étoit défendu d'y *rien ajouter,* soit explication ou développement, soit à plus forte raison article de dogme. On remarqua que personne n'osa répondre à cet orateur, tant sa dialectique avoit paru pressante. La treizième session fut troublée par l'entrée de quatre ambassadeurs du duc de Bourgogne, qui, après avoir salué le pape, se placèrent, sans vouloir faire aucune attention à l'empereur. Paléologue, piqué de cette grossièreté, déclara qu'il romproit le concile, si ces envoyés refusoient de lui rendre l'honneur qui lui étoit dû. Le pape et le patriarche de Constantinople, choisis pour médiateurs, obtinrent la promesse de faire le salut d'usage. Lorsqu'ils la remplirent, ce fut avec des manières qui prouvoient leur répugnance. On arriva à la quinzième conférence sans avoir rien décidé sur le Saint-Esprit, et toujours

en tournant dans le même cercle. Les Grecs vouloient que l'on commençât par retrancher le *filioque* avant d'examiner le fond de la question, c'est-à-dire si le Saint-Esprit procédoit du père par le fils, ou du père et du fils [a]; et les Latins exigeoient qu'on fît cet examen en laissant l'addition. On n'étoit pas plus avancé que le premier jour.

Sur ces entrefaites, le pape fit à Paléologue, ainsi qu'au patriarche, la proposition de transférer le concile à Florence. La peste commençoit à faire des ravages dans les environs de Ferrare : ce fut le motif qu'Eugène mit en avant. Quelques historiens en donnent un autre, et prétendent que, ne pouvant suffire aux dépenses du concile, le pape avoit pris avec les Florentins des arrangemens qui lui en donnoient les moyens et lui rendoient cette charge moins onéreuse. Quoi qu'il en soit, les Grecs n'approuvoient pas ce déplacement, et déclaroient qu'ils répéteroient à Florence ce qu'ils avoient dit à Ferrare; que, déterminés à rejeter l'addition du *filioque* comme les Latins l'étoient à ne pas le retrancher, il étoit inutile d'aller plus loin. Ils cédèrent cependant. Dans la seizième session, tenue le 10 janvier 1439, on lut la bulle de translation, motivée sur la peste : on donna deux mille quatre cent douze florins aux Grecs pour quatre mois, et l'on en fit passer dix-neuf mille à Constantinople. Le 16 janvier, Eugène partit de Ferrare avec un cortége somptueux, suivant quelques historiens, et comme un fugitif [b], d'après d'autres. Il ouvrit le concile à Florence le 26 février. Cette séance

[a] *Voy.* tome 10 de cette histoire, page 411, note *a*.

[b] L'opposition est remarquable. Saint Antonin, qui étoit du concile, et Scyropulus, auteur de l'histoire du concile de Florence, prétendent qu'Eugène se déguisa pour éviter les embûches de ses ennemis. Dans les actes du concile, il est au contraire représenté sortant en pompe de Ferrare. Nous avons laissé de côté ces deux récits pour nous en tenir au fait, c'est-à-dire à l'arrivée du saint-père dans la ville de Florence, que personne n'a pu contester.

se passa dans une discussion assez animée entre Paléologue et le cardinal Julien, qui fut étonné de trouver dans l'empereur un adversaire digne de lui. Tous les historiens partagent sa surprise, et représentent ce prince comme savant. On conclut que de part et d'autre on chercheroit des moyens de rapprochement. On laissa les Grecs maîtres de le proposer. Ils se rassemblèrent chez le patriarche; mais tous déclarèrent qu'ils n'avoient rien trouvé; que seulement ils étoient toujours prêts à répondre aux Latins. Ils désignèrent sept d'entre eux pour soutenir la discussion contre les Latins dans des conférences particulières. Le pape s'y refusa, prétendant qu'il falloit qu'elles fussent publiques, pour éviter tout reproche, afin « qu'on ne pût pas dire qu'on s'y seroit « laissé surprendre par quelque artifice, ou qu'on auroit « trahi la cause [a]. » Voyant que les Grecs ne vouloient que disputer sans proposer d'expédient, il indiqua la seconde session pour le 2 mars, et l'on y recommença la dispute sur la procession du Saint-Esprit. Marc d'Ephèse, et Jean, théologien, occupèrent toute la séance; le premier à tâcher de faire sentir la différence qu'il trouvoit entre la production du Saint-Esprit et celle du Fils qu'on appelle génération, et le second à faire disparoître cette différence. Dans la session suivante, Jean *prouva si clairement que le Saint-Esprit procède et reçoit son être du père et du fils, comme d'un seul principe et par une seule production, et répondit si nettement à Marc, qu'il le rendit muet, quoiqu'il fût un des plus grands parleurs.* Nous ne savons si ce *miracle*, rapporté par le P. Cossart, est confirmé par les historiens grecs. Une discussion très-vive s'éleva bientôt à l'occasion des ouvrages de saint Basile, dans quelques exemplaires desquels le mot *fils* étoit omis, tandis qu'il se trouvoit dans d'autres. Les Grecs étoient

Concil. t. 13, p. 313.

[a] Conc. génér., t. 13, par le père Cossart, continuateur du père Labbe.

accusés de l'avoir ôté : on crut les convaincre en produisant des exemplaires qu'on avoit fait venir de Constantinople. L'empereur prit la parole, et dit qu'il y en avoit d'autres où ce mot ne se trouvoit pas. Le cardinal Julien fit un reproche au prince de ce que, se mêlant du combat, il n'avoit point apporté les armes les plus nécessaires au moment décisif. Saint Basile étant l'une des principales autorités que chaque parti faisoit valoir, l'existence *du fils* étoit un article essentiel à constater, parce qu'autrement le Saint-Esprit n'auroit procédé que du père. L'absence de ce mot fit taxer les Grecs de mauvaise foi : l'omission, en la supposant volontaire, pouvoit n'être connue que de ceux qui l'avoient faite. En fait de religion, un secret de cette espèce ne se transmet point ; l'auteur d'une pareille altération n'avoue guère son imposture : ainsi les pères grecs du concile pouvoient être de bonne foi. Quand on songe aux résultats d'une omission involontaire, ou faite à dessein, et qui pouvoit n'être qu'une erreur de copiste, on en est effrayé.

Les sessions suivantes furent encore employées aux discussions sur le même objet. Paléologue voulut qu'on laissât parler Jean, provincial des dominicains, et qu'ensuite on allât aux suffrages. Jean parla donc ; il regrettoit que son adversaire Marc d'Ephèse, contre lequel il avoit lutté plus d'une fois précédemment, n'assistât point à cette séance, et conclut que cette absence étoit un aveu tacite de sa défaite. L'empereur l'interrompit pour lui dire que les Grecs ne s'étoient assemblés que pour écouter les Latins, sans avoir l'intention de leur répondre ; que c'étoit le motif pour lequel Marc n'étoit pas venu. Jean finit son discours, qui dura huit heures, et donna par écrit le précis de sa doctrine, afin que les Grecs l'examinassent dans leur assemblée particulière : ils furent partagés dans leur opinion. Les uns rejetoient l'union ; les autres la désiroient, et cherchoient les

moyens de la faire réussir. Paléologue soutenoit ces derniers, et vouloit rétablir la concorde à quelque prix que ce fût. Il fit donc décider que, les discussions étant inutiles, on devoit chercher quelque autre voie, et l'envoya dire au pape. Eugène répondit qu'il falloit que les Grecs convinssent que les Latins *avoient bien prouvé que le Saint-Esprit procède du fils*, ou qu'ils apportassent des témoignages de l'Ecriture formellement contraires; sinon qu'on s'assembleroit pour jurer sur l'Evangile de dire la vérité; qu'après le serment chacun exprimeroit librement son avis, et qu'on embrasseroit le sentiment qui réuniroit le plus grand nombre de voix. L'empereur répondit que ce n'étoit pas là le moyen de réunir les deux partis; qu'on feroit naître de nouvelles disputes; qu'on seroit obligé d'en venir à un jugement, ce qu'il falloit éviter. Il prioit le saint-père de chercher quelque autre voie.

Toutes ces négociations durèrent plus de deux mois, pendant lesquels on examina l'écrit de Marc à diverses reprises. Marc d'Ephèse traitoit d'hérésie l'opinion des Latins; Bessarion prétendoit que c'étoit celle de la plupart des anciens pères de l'église grecque. George Scholarius, que nous verrons par la suite jouer un autre rôle, partagea l'avis de Bessarion. Il fit un discours dans lequel il prouva qu'il n'y avoit point de honte à changer de sentiment et de parti quand on a de nouvelles lumières qui font découvrir la vérité; ensuite il démontra la nécessité de l'union, et proposa les moyens de lever les obstacles qui s'opposoient à cette union. Bessarion parla dans le même sens; fit voir que, si les Grecs étoient excusables sur leur séparation de l'église romaine avant le concile général, ils n'avoient maintenant plus d'excuse, et ne pouvoient continuer, sans crime, de se séparer. Résumant avec beaucoup de précision et de clarté tout ce qui s'étoit dit dans les sessions, il concilia les diverses opinions, faisant disparoître

l'obscurité des unes par l'explication que présentoient les autres; montra la conformité des pères de l'église d'Orient avec ceux de l'église d'Occident; réfuta les objections, et finit par exhorter ses compatriotes à l'union.

L'empereur, voulant terminer cette grande affaire, tint chez le patriarche une assemblée à laquelle assista le cardinal Julien, qui voulut qu'on reprît les conférences; mais Paléologue s'y opposa. Ce prince alla trouver le pape, et convint avec lui que, de part et d'autre, on nommeroit dix personnes qui proposeroient les moyens de réunion. Chaque commission fit sa profession de foi sur le Saint-Esprit; suivant les Latins, *il procédoit du père et du fils, comme d'un seul principe, et par une seule production;* et, d'après les Grecs, *il procédoit substantiellement des deux, savoir du père par le fils.* Cette profession de foi, lue dans l'assemblée des Grecs, fut approuvée des uns et rejetée des autres. Cependant elle passa à la pluralite des voix, et fut envoyée au pape, qui demanda plusieurs explications. Il y eut, par suite de cette demande, de nouvelles assemblées et de vives contestations. Elles s'apaisèrent graduellement; et, parmi les évêques grecs opposans, le nombre se trouva réduit à deux. Démétrius, frère de l'empereur, ne voulut point donner son avis, parce qu'il étoit contraire à l'union. Enfin, on dressa une profession de foi commune aux Latins et aux Grecs, dans laquelle on convint *que le Saint-Esprit procédoit du père et du fils comme d'un seul principe, et par une seule production qu'on appelle spiration.*

Paléologue voulut, avant de signer cet écrit, traiter avec le pape des secours dont il avoit besoin. Il lui adressa l'archevêque de Russie pour entrer en négociation. Eugène le renvoya au prince avec trois cardinaux qui lui promirent de sa part, 1.° que le saint-père fourniroit aux Grecs tout ce qui seroit nécessaire pour la

AN. 1439-1442.

dépense de leur retour; 2.° qu'il entretiendroit tous les ans trois cents soldats et deux galères pour la défense de Constantinople; 3.° que, lorsque l'empereur auroit besoin de vingt galères pour six mois, ou de dix pour un an, le pape s'obligeroit à les fournir; 4.° que, s'il avoit besoin de troupes de terre, sa sainteté les solliciteroit des princes de l'Occident, et ne négligeroit aucun moyen de les obtenir. Ce traité conclu, l'empereur fit assembler les Grecs le 3 juin 1438, chez le patriarche. On y tomba d'accord. Le seul Marc d'Ephèse continua de nier que le Saint-Esprit procédât du père et du fils, et refusa de se soumettre. Le 8 juin la profession fut lue publiquement, et les Grecs et les Latins s'embrassèrent et se donnèrent le baiser de paix avec de grandes démonstrations de joie. Le lendemain on s'occupa de l'ordre dans lequel seroient traitées les autres questions, la principale étant terminée. Le patriarche vouloit qu'on célébrât sur-le-champ la dernière session, pour fermer et publier le décret d'union, afin d'avoir avant sa mort la consolation de voir l'accomplissement de ce grand ouvrage. Le vénérable pontife avoit plus de quatre-vingts ans, et sa santé s'altéroit de jour en jour. On lui représenta qu'il falloit convenir des autres points contestés, en lui promettant d'abréger les discussions, tout le travail préparatoire étant fait. Mais il n'eut pas la satisfaction qu'il désiroit, étant mort subitement le lendemain du jour où il avoit fait cette prière. Il avoit été élu patriarche en 1416. Le bruit de cette mort s'étant promptement répandu dans la ville, tous les évêques grecs se rendirent aussitôt chez leur pontife. Ils trouvèrent l'acte suivant, que le patriarche avoit écrit quelques instans avant de mourir. « Joseph, par la miséricorde de Dieu, « archevêque de Constantinople, la nouvelle Rome, et « patriarche œcuménique; puisque me voici arrivé à la « fin de ma vie, tout prêt à payer la dette commune à « tous les hommes, j'écris par la grâce de Dieu très-

« clairement, et souscris mon dernier sentiment, que je « fais savoir à tous mes chers enfans. Je déclare donc « que tout ce que croit et enseigne la sainte église catho- « lique et apostolique de notre Seigneur Jésus-Christ, « celle de l'ancienne Rome, je le crois aussi, et que « j'embrasse tous les articles de cette créance. Je confesse « que le pape de l'ancienne Rome est le bienheureux père « des pères, le très-grand pontife et le vicaire de Jésus- « Christ, pour rendre certaine la foi des chrétiens. Je « crois aussi le purgatoire des âmes. En foi de tout ce « que dessus, j'ai signé cet écrit, le neuvième juin 1439. » Eugène lui fit faire de magnifiques funérailles dans l'église du monastère des dominicains. Les prélats grecs y firent l'office suivant leur rite, en présence de l'empereur, de tous les cardinaux et des évêques latins.

Quand on eut rendu les derniers devoirs au patriarche, on s'assembla pour s'occuper des quatre articles qui restoient à traiter, en commençant par celui du pain azyme, qui, pour être de peu d'importance, n'en fut pas moins l'objet d'un débat très-animé. Une circonstance très-remarquable, c'est que les Grecs convenoient qu'on pouvoit indifféremment se servir de pain levé ou non fermenté, quoique l'usage de ce dernier eût toujours été l'un des graves reproches qu'ils avoient faits aux Latins, et la dénomination d'*azymites*, l'une des plus sanglantes injures. Malgré cet accord, il fallut trois séances pour s'entendre tout-à-fait. Quant au purgatoire, on convint qu'entre les âmes des saints et celles des pécheurs il y avoit un lieu où se purifioient d'autres âmes; mais qu'il n'étoit pas nécessaire d'expliquer le genre de souffrances ni de déterminer si c'est par le feu, *les ténèbres ou la tempête* : décision qui auroit pu en effet entraîner quelques longueurs.

La primauté du pape ne passa point avec autant de facilité que le purgatoire. Paléologue vouloit bien qu'on reconnût cet article en général, mais non pas en parti-

culier; expliquant sa pensée en disant qu'on *pouvoit appeler des définitions et des jugemens des autres patriarches au souverain pontife, et qu'il avoit le pouvoir de célébrer les conciles généraux sans l'empereur et les patriarches, dont il demandoit que les priviléges fussent gardés en toutes choses.* Ce prince assembla les Grecs, qui examinèrent les prérogatives du pape, et les approuvèrent toutes, en y mettant deux restrictions : la première, que le saint-père ne pouvoit convoquer de concile œcuménique sans l'empereur et les patriarches; la seconde, qu'en cas d'appel du jugement des patriarches, le pape ne pourroit pas évoquer la cause à Rome, mais qu'il enverroit des juges sur les lieux. Eugène n'ayant point voulu consentir à ces deux clauses, Paléologue fut au moment de rompre la négociation. Les prélats grecs trouvèrent cependant un tempérament qui concilia toutes les prétentions. Ce fut d'avouer par écrit que *le pape étoit souverain pontife, vicaire de Jésus-Christ, le pasteur et le docteur de tous les chrétiens, qui gouverne l'église de Dieu, sauf les priviléges et les droits des patriarches d'Orient; savoir, de celui de Constantinople, qui est le second après le pape, ensuite de celui d'Alexandrie, de celui d'Antioche, enfin de celui de Jérusalem.* Ce projet ayant reçu la sanction du saint-père et des cardinaux, on convint de travailler, dès le lendemain, au décret d'union.

Mais toutes les chicanes de l'amour-propre n'étoient pas épuisées. On commença par se demander s'il falloit mettre en tête du décret le nom du pape ou celui de l'empereur. Les Latins vouloient le premier, et les Grecs le second. Après quelques contestations, on régla que l'on mettroit le nom du pape, en ajoutant immédiatement ces mots : *du consentement de l'empereur, du patriarche de Constantinople, et des autres patriarches.* Les termes dans lesquels les priviléges du pape seroient exprimés formèrent une autre difficulté. Les Latins prétendoient

qu'on devoit dire *qu'il jouiroit de ces priviléges selon qu'il est déterminé dans les Écritures et dans les écrits des saints.* Cette proposition ne plut point à l'empereur, qui disoit que, si quelque saint avoit fait des complimens au saint-père, on n'en devoit faire ni un droit ni un privilége. Il lui envoya dire de changer la phrase ou de s'occuper des moyens de le renvoyer à Constantinople; ce qui causa beaucoup d'inquiétude au pape, qui témoigna sa surprise du langage que tenoit l'empereur. Il fit demander à ce prince si, pour établir sa suprématie, il y avoit de meilleures autorités que les saints. Paléologue répondit que les termes n'étoient point exacts, et qu'il falloit les remplacer par ceux-ci: *selon qu'il est porté dans les canons.* Le pape y consentit enfin, mais avec beaucoup de peine. Ainsi la réunion courut beaucoup plus de risques dans la discussion relative à la préséance ou suprématie que dans celle concernant le Saint-Esprit ou le purgatoire.

On eut à s'occuper du projet de décret et de la bulle. Pendant huit jours on tint des conférences matin et soir. Toutes les paroles du décret furent pesées, examinées: on le mit au net en grec, en latin, on le lut et le relut, et l'on convint de le proclamer dans la dixième et dernière session du concile, qui eut lieu le 6 de juillet 1439, dans l'ordre qu'on avoit observé à Ferrare, excepté que le trône du pape fut mis au milieu près de l'autel. La question étoit décidée. Les magistrats de la république se trouvèrent en corps à cette cérémonie. Les évêques grecs firent la révérence au saint-père et lui baisèrent la main; ce qui n'avoit pas eu lieu pour l'ouverture. On fit aux Grecs l'honneur de chanter le *veni, Creator* dans leurs langues. Eugène célébra la messe en latin, puis alla s'asseoir sur son trône, auprès de l'autel à droite. L'empereur s'assit sur le sien à gauche. Le cardinal Julien et Bessarion lurent, le premier en latin, et le second en grec, le décret d'union dans lequel le

serviteur des serviteurs de Dieu, du consentement de son cher fils en J.-C., Jean Paléologue, illustre empereur des Grecs, déclaroit que le pontife romain avoit la primauté sur toute la terre, qu'il étoit le véritable vicaire de J. C., le chef de toute l'Eglise, le père et le docteur de tous les chrétiens. Cet acte est daté de Florence, le 6 juillet 1439, la neuvième année du pontificat d'Eugène [a]. Le pape signa le premier; ensuite les Latins, savoir, huit cardinaux, deux patriarches, deux évêques ambassadeurs du duc de Bourgogne, huit archevêques et quarante-sept évêques. Les Grecs signèrent ensuite, c'est-à-dire Paléologue, les vicaires des patriarches et les évêques. Quand les uns et les autres eurent signé, ils s'embrassèrent en signe d'union et d'une parfaite intelligence entre les deux églises. Ensuite on se sépara. Le lendemain l'empereur fit prier le pape de permettre aux Grecs de célébrer le sacrifice dans la même église en présence des Latins. Eugène répondit qu'il vouloit auparavant faire examiner leur liturgie. Paléologue n'insista plus; mais le saint-père fit ensuite une multitude de questions assez oiseuses, telles que celles-ci: Pourquoi ils faisoient une inclination de tête avant la consécration? pourquoi ils mettoient de l'eau tiède dans le calice? pourquoi ils oignoient les morts avant de les ensevelir, etc.? On répondit aux unes, on garda le silence sur les autres.

Eugène demanda que Marc d'Ephèse fût puni pour s'être séparé du concile. Le saint-père représenta à l'empereur que c'étoit un attentat qu'on n'avoit jamais souffert dans aucun synode œcuménique; qu'on ne devoit

[a] Pour l'exactitude historique, il est nécessaire de dire que plusieurs actes de ce concile ont été argués de faux, entre autres l'écrit du patriarche de Constantinople, d'après lequel les Grecs se décidèrent à reconnoître la primauté du pape. Mais ces accusations ne sont ni assez prouvées pour entrer dans le récit, ni assez dénuées de fondement pour être entièrement omises. Le devoir de l'historien étoit de les rappeler en passant.

point permettre qu'il insultât à la majesté du concile. Les évêques grecs se rassemblèrent pour citer Marc, afin qu'il rendît compte du refus opiniâtre qu'il faisoit de souscrire aux actes du concile. Marc, effrayé, vint trouver l'empereur, et le supplia de ne pas déshonorer sa vieillesse en le forçant à se rétracter devant les Latins. Paléologue se laissa fléchir, et pria les évêques de lui épargner cette honte, prenant sur lui de forcer Marc à signer dès qu'ils seroient de retour à Constantinople. Eugène pressoit les Grecs d'élire un patriarche pour remplacer celui qui venoit de mourir. Son but étoit d'exercer de suite son privilége et confirmer l'élection. Les Grecs répondirent que cette élection devoit être faite dans la capitale. On expédia des brefs aux princes de l'Europe, en leur envoyant copie du décret d'union.

Paléologue et ses évêques demandoient leur retour avec instance, et le paiement de ce qui leur étoit dû ; ce qui leur fut accordé. Ils prirent congé du saint-père. L'empereur, reconduit par des cardinaux et des évêques, partit avec sa suite, le 26 août, pour Venise. Après avoir demeuré quelque temps dans cette ville, il s'embarqua le 11 octobre sur les galères qu'on lui avoit préparées.

Le concile de Florence continua, mais cessa d'être œcuménique après le départ des Grecs. Une partie des séances fut employée à répondre aux actes du concile de Bâle qui déposoit Eugène, élisoit un autre pape, et faisoit ainsi dans l'Eglise un nouveau schisme. Les Grecs laissoient donc les Latins divisés, ayant deux papes, entre lesquels se partageoient les divers princes de l'Europe. C'est avec de pareilles armes qu'arrivoit à Constantinople Marc d'Ephèse. On verra l'usage qu'il en fit.

De Venise, les Grecs allèrent en Béotie, sur les galères de la république; et de la Béotie dans la capitale, ils furent transportés sur une flotte formée en partie

de vaisseaux vénitiens et de navires grecs. Pendant leur absence, l'impératrice Marie, femme de l'empereur Jean, et celle de son frère Démétrius, avoient cessé de vivre. Parmi le clergé grec, il manquoit quatre prélats : c'étoient Joseph, patriarche, et Denys, métropolitain de Sardes, morts tous deux à Florence; Bessarion et Isidore. Ceux-ci restèrent auprès d'Eugène, qui les fit cardinaux bientôt après.

En terminant l'histoire de la réunion des deux Eglises, que les résultats ont fait nommer *la fausse union*, nous devons rendre compte et de plusieurs circonstances qui prouvent qu'on s'abusoit de tous les côtés, et des intentions ou des espérances de chaque parti. 1° L'empereur grec, qui avoit plus de chemin à faire que les autres rois de l'Europe, croyoit qu'ils se rendroient à Ferrare, et qu'il concluroit avec eux des traités avantageux pour sa cause. A son arrivée, il ne trouva aucun prince, et pendant son séjour aucun ne vint le trouver. 2° Eugène le flattoit du double espoir de terminer par sa présence le schisme grec et celui des Latins : cet espoir ne fut point réalisé. 3° Il paroît que Paléologue étoit dupe d'une illusion bien plus grande; c'étoit d'être désigné par Sigismond pour son successeur. Un seul historien parle de cette espérance étrange[a]; mais cet historien étoit du voyage; et si l'on songe au soin avec lequel ce prince devoit cacher un pareil projet, on ne s'étonnera pas de n'avoir qu'un témoignage. 4° Le patriarche de Constantinople, à qui la vieillesse et des infirmités donnoient une juste répugnance, céda cependant à l'espoir d'être considéré comme le pape de l'O-

[a] Sylvestre Scyropulus, grand ecclésiarque, l'un des dignitaires de Sainte-Sophie qui accompagnèrent Paléologue à Ferrare. Témoin de tout ce qui se passa dans le concile, il en rapporte toutes les particularités dans l'histoire qu'il en a écrite. Il dit que Paléologue apprit à Corfou la nouvelle de la mort de *son ami*, et que, s'il en eût été instruit plus tôt, il ne seroit point parti de Constantinople. Sigismond mourut le 8 décembre 1337, et l'empereur grec étoit parti le 24 novembre précédent. L'histoire de Scyropulus est, suivant Gibbon, curieuse et sincère.

rient, et de recevoir de celui de l'Occident d'utiles leçons pour rendre l'Église indépendante des souverains[a]. 5° Le pape, en pressant avec tant d'instance l'arrivée de Paléologue, se proposoit deux objets d'une grande importance; et s'il ne les atteignit point, ce ne fut pas sa faute. Le premier étoit cette réunion des deux églises tant de fois ajournée, et qui auroit rendu son pontificat célèbre. Le second étoit de parvenir à la dissolution du concile de Bâle, croyant que la présence de l'empereur grec à celui de Ferrare la rendroit plus facile. L'événement ne justifia pas son attente : l'union n'eut pas de durée; le concile en eut plus qu'il n'auroit fallu : il déposa le pape. Mais Eugène fit ce qu'il devoit faire; et de tant d'espérances conçues et trompées, les siennes étoient les plus raisonnables. Voyons maintenant l'accueil que les Grecs reçurent de leurs compatriotes, et la conduite qu'ils tinrent.

Nous avons dit qu'ils pressoient leur départ, et qu'ils soupiroient après leur retour. Les détails suivans ne laisseront aucun doute à ce sujet. On leur avoit d'abord assigné des provisions qu'on leur distribuoit tous les jours, et sur lesquelles les fournisseurs faisoient d'honnêtes profits. Ces profits augmentèrent à un tel point, que les Grecs demandèrent qu'on remplaçât les denrées qu'on leur donnoit par une somme d'argent qui leur seroit régulièrement payée. Ils l'obtinrent après beaucoup de difficultés. Les personnes d'un rang distingué recevoient quatre florins par mois, les autres trois. On en donnoit trente-quatre à l'empereur, vingt-neuf au patriarche, et vingt-quatre au prince Démétrius. Les paiemens éprouvèrent bientôt des retards. Au mois d'octobre 1438, il étoit dû quatre mois d'arrérages, trois en avril 1439, et près de six à l'époque de

[a] Le même historien donne des détails sur l'ingénuité avec laquelle le patriarche Joseph parloit de cette espérance, qui peut faire naître quelques doutes sur l'authenticité de la lettre qu'on trouva lorsqu'il mourut.

l'union. Ne pouvant payer leurs dépenses, ils devoient être fort mal vus, et même éprouver des désagrémens. Ces retards avoient une double cause, la gêne dans laquelle étoit le pape, et la politique. Ce dernier motif eût été bien mal calculé, parce que le mécontentement devoit produire des résultats contraires à ceux qu'on attendoit. Quoi qu'il en soit, le mécontentement parut dès l'origine, si l'on en juge par les mesures que l'on prit contre les Grecs. On exigeoit d'eux, pour sortir de Ferrare et se promener dans la campagne, une permission de leurs supérieurs. Venise s'étoit engagée à faire reconduire ceux qui reparoîtroient dans cette ville avant la fin de l'assemblée. Si, malgré toutes ces précautions, ils échappoient à la surveillance et parvenoient à Constantinople, ils y trouvoient une excommunication lancée contre eux, et une sentence qui les condamnoit à payer une amende et à être fouettés publiquement. *La faim seule*, dit Gibbon, *put les décider à ouvrir la première conférence.* Leurs longues robes, la largeur de leurs manches, la longueur de leur barbe, tout leur costume enfin les rendit un objet de risée [a].

Il paroît que dans ce voyage (que leurs historiens qualifient d'*imprudent*) les Grecs étoient la plupart dans un grand dénûment, et particulièrement le clergé. Tous les siéges épiscopaux dont les prélats étoient titulaires se trouvant au pouvoir des Turcs, ils ne touchoient aucun revenu. « L'un d'eux possédoit, *pour tout bien*, trois

[a] Muratori, en parlant de la mode des Grecs, dit qu'elle étoit *più grave e più degna* que l'Italienne. Les détails sur la situation des Grecs pendant leur *exil* (c'est ainsi qu'ils appellent leur séjour en Italie) sont tirés de l'histoire de Sylvestre Scyropulus, qui, pour la *sincérité et le mérite* de la narration, peut être classé parmi les meilleurs historiens de Byzance. Ajoutons qu'il s'est conservé parmi les Grecs une tradition des souvenirs amers sur les traitemens qu'éprouvèrent ceux qui accompagnèrent Jean Paléologue. Enfin il n'existe plus aucun des actes originaux de l'union, mais des copies infidèles et tronquées. Ils n'ont pu résister à la sévérité de l'examen de M. de Brequigny. Acad. des inscript., t. 43.

« vieilles robes. Bessarion avoit gagné quarante florins « d'or en enseignant les lettres pendant vingt-un ans; « mais, obligé d'en dépenser vingt-huit dans son « voyage du Péloponèse, et douze à Constantinople, « il étoit réduit aux secours donnés par le pape. » On les plaçoit donc entre le devoir et le besoin; maladresse inexplicable de la part de la cour de Rome, si le duc de Milan, les Colonnes, le concile de Bâle, le comte de Sforce, le roi d'Aragon, avec qui le pape fut toujours en guerre, ne rendoient Eugène excusable par le triste état dans lequel ils entretenoient ses finances. Quand on voit Paléologue recevoir par mois trente-quatre florins, on ne peut douter de la pénurie des Grecs; et dès-lors Isidore et Bessarion, restant avec le pape, dont ils acceptent le chapeau de cardinal, ne paroissent plus avoir qu'une vocation douteuse, et ne point faire de sacrifice, tandis que l'évêque d'Ephèse ne pouvoit être soupçonné d'intérêt dans sa résistance.

On voit donc que le mécontentement des Grecs étoit fondé, et, pour peu que le remords se joignît au dépit, la conduite qu'ils tinrent en entrant à Constantinople n'a plus rien qui doive surprendre. Ecoutons maintenant l'un des historiens grecs qui vivoient à cette époque [a] : « Lorsque les prélats descendirent de dessus les « galères, les habitans de Constantinople vinrent les « saluer, et leur demandèrent : En quel état sont nos « affaires? comment le concile s'est-il passé? quel fruit « en avons-nous reçu? Ils répondirent : Nous nous y « sommes fait une foi; nous avons changé la piété avec « l'impiété; nous avons trahi le pur sacrifice, et nous « sommes devenus azymites. C'étoient ceux-là même « qui avoient signé l'union qui faisoient des réponses « aussi honteuses; c'étoit Antoine, évêque d'Héraclée, « et les autres. Quand on leur demandoit pourquoi ils

[a] M. Ducas, chap. 31, trad. de Cousin.

« avoient donc signé l'union, ils répliquoient que c'é-
« toit qu'ils avoient appréhendé les Italiens. Quand on
« leur demandoit si les Italiens leur avoient apporté
« quelque violence, s'ils les avoient mis en prison, ils
« répondoient que non, et n'avoient rien à dire, sinon
« que leur main qui avoit signé l'union méritoit d'être
« coupée; que leur langue qui en étoit demeurée d'accord
« méritoit d'être arrachée. Il y eut des archevêques qui,
« en signant le décret, dirent : Nous ne signerons pas, si
« vous ne nous comptez l'argent que vous vous êtes
« obligés de nous fournir; et à l'heure même qu'on le
« leur avoit compté, ils mettoient la main à la plume.
« On fit des dépenses immenses pour leur nourriture;
« et, outre ces dépenses, on donna de l'argent à chaque
« prélat. Cependant, lorsqu'ils se sont repentis d'avoir
« signé, ils n'ont point reporté l'argent qu'ils avoient
« reçu : en quoi il est visible que, par leur propre re-
« connoissance, ils avoient vendu leur foi; et ils étoient
« plus coupables que Judas qui reporta aux Juifs le
« prix de sa trahison. » Ducas, dans sa sainte indignation, a supposé que les Grecs avoient mis leur *foi* à un haut prix, tandis que la nécessité les força de la sacrifier aux besoins les plus urgens. Du reste, en pareille matière, la foi de celui qui achète et de celui qui vend ont intrinsèquement la même valeur.

Les Grecs furent donc accueillis à Constantinople par un murmure général, auquel avoient dû les préparer les reproches que leur firent les habitans de la Morée, lorsqu'ils relâchèrent dans ce pays en revenant dans leur capitale. Le mécontentement fit place à la fureur quand on les vit arriver sans ce qu'ils étoient allés chercher, des troupes et des subsides. Soit crainte, soit remords, soit dépit de se voir trompés, les évêques confessèrent humblement leur foiblesse, exprimant tout haut leur repentir; et pour qu'on ne doutât point de leur sincérité, ils

se retirèrent du monde, ne virent plus personne, pas même l'empereur [a]. Lorsque le prince fit sacrer Motrophane, qui venoit d'être élu patriarche de Constantinople (au refus des archevêques d'Héraclée et de Trébisonde), l'église de Sainte-Sophie resta vide; le peuple s'en détournoit comme d'un temple souillé. On lança contre lui les foudres de l'Eglise, il les brava. Bientot, se rappelant la résistance de Marc d'Ephèse, il eut recours à cet évêque, le combla d'éloges, le choisit pour apôtre, et suivit aveuglément l'impulsion de son zèle. Au moment de sa mort, cet évêque demanda qu'on éloignât de son convoi les adhérens de l'église de Rome, dont il repoussoit les prières. Les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem assemblèrent un concile, y désavouèrent ceux qui les avoient représentés, soit à Ferrare, soit à Florence; condamnèrent ce qui s'y étoit passé : le dogme de la procession du Saint-Esprit, le purgatoire, l'usage du pain azyme, et surtout la suprématie du pape. Ce zèle ardent franchit les distances avec la rapidité de l'éclair; et lorsque le pape envoya le cardinal Isidore à Moscou, ce prélat fut enfermé dans un couvent, d'où il ne s'échappa qu'avec beaucoup de peine. Les Russes arrêtèrent les missionnaires qu'Eugène envoyoit pour convertir les païens, prétendant que l'idolâtrie étoit moins condamnable que le schisme de Latins. Le clergé grec, qui n'avoit point jusqu'alors tâché de faire des prosélytes, en chercha : il envoya solliciter les Bohémiens de faire cause commune avec lui. La haine qu'ils avoient contre le pape étoit le motif de cette étrange démarche. Ce fut ainsi que l'indignation des Grecs devint un fanatisme intolérant; l'indifférence fut un crime, et la croyance à la réunion des deux églises

[a] « L'empereur s'en retourna à « Constantinople, où il ne fut pas « plus tôt arrivé, que les Grecs, lais- « sant là tout à plat ce qui avoit été « promis et juré en Italie, recou- « rurent à leurs premières opinions, « sans se plus soucier d'adhérer aux « Latins. » Chalcocondyle, liv. 5.

un attentat. Si les Turcs, au lieu des Latins, eussent été l'objet de cette ardeur, c'en étoit fait de leurs conquêtes, et l'empire étoit sauvé. Ce zèle fit de tels progrès, qu'en peu de temps le nombre des partisans du pape fut circonscrit dans l'enceinte du palais, et même ils en disparurent bientôt. Paléologue ne tarda pas à concevoir de sérieuses alarmes. Son frère, le prince Démétrius [a], qui n'avoit pris aucune part à l'union, qui par son absence et sa froideur pendant la tenue du concile sembloit la désapprouver indirectement, et bientôt, en refusant de signer l'acte qui la constatoit, la blâma d'une manière plus positive; Démétrius s'étoit, par cette conduite, concilié les Grecs. Tous les regards se tournoient vers ce prince, qui, fixant les siens sur le trône de son frère, auroit avec empressement saisi l'occasion de faire servir de base à ses projets ambitieux la religion nationale. Paléologue sentit le danger, et se garda bien de défendre la réunion; c'eût été donner le signal de la guerre civile, ou plutôt exposer son trône à une chute certaine.

Le clergé de la capitale n'admit point et ne permit pas qu'on reçût dans les églises ceux qui avoient signé. Il y eut bientôt contre eux une conspiration générale; on les chargea d'injures; dès qu'ils paroissoient dans les rues, on les appeloit apostats, traîtres, azymites. Pour éviter ces traitemens, il falloit se rétracter; c'est ce que firent l'archevêque d'Héraclée et celui de Trébisonde, qui donnèrent l'exemple. Bientôt parut un grand nombre d'écrits qui circulèrent rapidement dans tout l'empire. Voici comment s'exprime à ce sujet un historien [b] connu par son exactitude: « Les uns assuroient (dans ces écrits) « qu'on avoit corrompu le Grecs, et surtout le patriarche « Joseph par présens, et qu'on avoit acheté leurs suf-

[a] Nous avons oublié de dire que ce prince ne voulut point signer l'acte d'union, et qu'afin d'éviter toute importunité de la part de Paléologue, il sortit de Florence pour aller l'attendre à Venise.

[b] Hist. ecclésiast. liv. 108, p. 342.

« frages à prix d'argent; les autres, qu'on les faisoit « mourir de faim pour les obliger à signer; ceux-ci, « que les Latins avoient falsifié tous les exemplaires « qu'ils produisoient; ceux-là, que tous n'avoient pas « signé, et que ceux qui l'avoient fait s'étoient rétracté, « avouant qu'ils avoient été séduits; et tous enfin qu'on « avoit renversé tous les fondemens de la foi. »

Paléologue avoit voulu dans les commencemens soutenir son ouvrage. Sachant qu'on chassoit des églises les signataires, il prit des mesures pour qu'ils y fussent reçus; mais dès qu'on les vit paroître, la foule sortit et les laissa seuls : une autre fois le service fut interrompu, et ne reprit qu'après leur disparition. Croyant qu'un patriarche feroit cesser ces troubles, il convoqua une assemblée pour en élire un. Il vouloit choisir un homme qui eût du zèle, de la fermeté, et qui lui fût dévoué. L'archevêque d'Héraclée sembloit réunir ces conditions; mais ce prélat déclara qu'il se repentoit d'avoir signé l'union. Les archevêques de Trébisonde et de Cyzique eurent, avec George Scholarius, le plus de suffrages. L'empereur, ayant fait sonder le métropolitain de Trébisonde, qui témoigna les mêmes regrets que celui d'Héraclée, il fixa définitivement son choix sur Métrophane. On ignore le motif qui l'empêcha de choisir Scholarius, à qui nous verrons bientôt jouer un rôle funeste pour l'empire [a], et que peut-être il n'eût pas

[a] George Scholarius, ou Grennadius, étoit peut-être celui qui, dans le concile, avoit parlé le plus éloquemment pour la réunion. Il avoit trop de sens et d'instruction pour ne pas sentir le peu d'importance des articles qui faisoient le sujet de la contestation, et pour lesquels l'église grecque étoit séparée de l'église romaine. Il falloit que la première admît ce que professoit la seconde, ou que celle-ci rejetât ce qu'elle enseignoit depuis long-temps; ce qui pouvoit être un sacrifice coûteux. Il est plus facile d'admettre une opinion nouvelle que de renoncer à celle dont on est persuadé depuis long-temps. Scholarius pouvoit donc être de bonne foi en prêchant l'admission d'articles qui lui paroissoient indifférens. S'il eût été choisi par Paléologue, il est probable qu'il n'eût pas tenu la conduite que nous lui verrons tenir la veille de la chute de l'empire, et qui n'eut pas une médiocre influence.

joué, si Paléologue l'avoit choisi. Métrophane avoit signé le sixième au concile de Florence, et s'étoit engagé de plus, par écrit, à maintenir l'union : il fut installé le 14 août 1440. Fidèle à ses promesses, il agit avec imprudence, et ne sut pas voir que, dans les querelles religieuses, la persécution est un moyen qui presque toujours éloigne du but, et produit des résultats opposés à ceux qu'on en attendoit : il parcourut la Grèce en missionnaire; et trouvant partout des évêques opposés à la réunion, il en déposa plusieurs, et choisit pour les remplacer des prêtres dévoués aux Latins. L'archevêque de Césarée se plaignit des troubles et des scandales dont Métrophane étoit cause. Sur ces plaintes, Philothée, patriarche d'Alexandrie, Dorothée, patriarche d'Antioche, et Joachim, patriarche de Jérusalem, formèrent un synode, et publièrent une lettre par laquelle ils prononcèrent une sentence de déposition contre tous ceux que Métrophane avoit ordonnés, et d'excommunication, si, malgré cette défense, ils continuoient d'exercer leurs fonctions. L'archevêque de Césarée fut chargé de faire exécuter les mesures prescrites par cette lettre. Les mêmes prélats en écrivirent une autre en même temps à l'empereur Jean Paléologue, et dans laquelle ils le menacèrent des foudres de l'Eglise s'il continuoit d'accorder sa protection au patriarche de Constantinople, et d'adhérer aux Latins. Le nom de ce prince fut effacé des diptyques, et les pontifes ne le prononcèrent plus dans les prières publiques. La démarche de ces trois patriarches eut d'autant plus d'éclat, qu'ils étoient sous la domination des Turcs : elle plut au prudent Amurat, que l'union entre Rome et Constantinople avoit inquiété. Il facilita aux Grecs les moyens de se rendre au synode : tous les patriarches s'y trouvèrent, excepté celui de la capitale, qui fut traité d'usurpateur et d'excommunié. Tout l'Orient adopta les mesures prises dans ce synode. Métrophane mourut dans ces circon-

stances, et fut remplacé par Grégoire, protosyncèle.

Tels furent les résultats de cette fameuse réunion des deux églises, qu'on auroit probablement obtenue avec plus d'adresse et dans d'autres circonstances ; car on doit convenir que le moment étoit mal choisi. Que devoient en effet penser et dire les Grecs en voyant que cette église qui leur prêchoit de se réunir à elle étoit scandaleusement divisée ; que le saint-père, qu'on leur proposoit de reconnoître comme au-dessus des autres pontifes, étoit déposé par un concile qui élisoit un autre pape [a]; que les princes chrétiens se partageoient eux-mêmes entre ces deux papes ; enfin qu'en se plaçant, et qu'en les plaçant eux-mêmes dans une situation contradictoire relativement au saint-père, on leur donnoit le droit de demander que l'église romaine leur montrât l'exemple de l'union ?

Nous aurons l'occasion, ou plutôt l'obligation de revenir sur ce schisme. Nous verrons des scènes qui, grâce à des souvenirs récens, nous paroîtront renouvelées de nos jours, et recevront de cette circonstance un certain degré d'intérêt [b]. Achevons le règne de Jean Paléologue, que son père avoit bien jugé.

Eugène n'oublia point les promesses qu'il avoit faites à l'empereur d'Orient, quoique ce pontife eût à lutter contre des princes d'Italie et contre un concile qui le déposoit en le déclarant *perturbateur de la paix, de l'union de l'Eglise, simoniaque, parjure, incorrigible, schismatique et hérétique ;* car c'est ainsi que les révérends pères du concile de Bâle ont qualifié l'un des papes les plus distingués de ce siècle. Ce pontife, jugeant bien les événemens, ne tarda point à voir que les An. 1443-1444.

[a] Amédée de Savoie fut élu le 5 novembre 1339 ; conséquemment pendant que les Grecs, embarqués le 11 octobre à Venise, revenoient chez eux. Il prit le nom de *Félix*. Les rôles qu'il a joués, l'ermitage de Ripaille, et la vie qu'il y menoit, expliquent son acceptation.

[b] *Voy*. ci-après le chapitre sur la disposition des esprits à l'époque de la prise de Constantinople.

circonstances favorisoient les progrès d'une puissance qui devenoit colossale et menaçoit de tout engloutir. Les moyens de l'arrêter entroient donc dans les combinaisons d'une politique éclairée : Constantinople pouvoit sauver l'Europe, il falloit donc sauver Constantinople. Jamais croisade ne fut peut-être ni plus nécessaire ni mieux motivée ; mais les causes qui sembleroient devoir être irrésistibles dans les événemens sont rarement celles qui les déterminent. Les croisades, effet de l'enthousiasme et d'un zèle aveugle, avoient été faites sans réflexion. Lorsque les motifs les plus impérieux auroient non-seulement justifié une pareille entreprise, mais même fait un devoir de la tenter, la proposition en fut presque unanimement rejetée. Ce qui devoit engager à l'accepter servit de prétexte pour la repousser. Les princes de l'Europe étoient en guerre ; ils avoient à craindre que les Turcs ne vinssent les mettre d'accord ; ils devoient les prévenir. Aucun ne vit le danger, quoiqu'il fût réel. Les Hongrois et les Polonois prirent les armes, il est vrai ; mais c'étoit au moins autant pour se venger, et par suite de débats personnels avec les Turcs, que pour répondre à l'appel d'Eugène IV, qui, dans une lettre touchante, invitoit tous les souverains de l'Europe à se réunir contre l'ennemi commun. Paléologue, pour ne pas lui laisser oublier sa promesse, avoit soin de la lui rappeler de temps en temps. Son frère Théodore, despote de Lacédémone, imploroit pareillement les secours du pontife ou son intervention pour en obtenir. Sa foi promise, le sentiment de sa propre conservation, animoient le saint-père, et rendirent sa démarche pressante.

Si la tiédeur des princes d'Occident méritoit des reproches, la conduite des princes grecs étoit propre à les absoudre. La veille de leur destruction ils se faisoient la guerre. Démétrius, que nous avons vu suivre, mais non pas imiter son frère au concile de Florence, et refuser

d'adhérer à l'union, Démétrius, qui prétendoit au trône impérial, achevoit de se brouiller avec l'empereur. Il vouloit épouser la fille de Paul-Asan Gatélusio, seigneur de Lesbos, qu'il aimoit passionnément. Mais Jean Paléologue, son frère Constantin et l'impératrice douairière, s'opposèrent à ce mariage. Les princes de cette famille ne devoient songer, dans la position à laquelle ils étoient réduits, qu'à contracter des alliances avantageuses. Tel fut le motif raisonnable du refus des parens du jeune prince, en lui déclarant qu'ils ne pouvoient accorder leur consentement à cette union. Démétrius s'en passa. Jaloux de Constantin, que Paléologue aimoit mieux que lui, il déclama contre tout ce qui s'étoit passé au concile de Florence, et devint le chef des schismatiques. Constantin au contraire, qui ne voyoit d'autre chance pour le salut de l'empire que dans le secours des chrétiens qu'on ne pouvoit obtenir sans l'union, correspondoit avec le pape. Eugène, remarquant la foiblesse de l'empereur, qui n'osoit faire exécuter dans ses états le décret d'union, en gémissoit, et sembloit mieux en apprécier la conduite de Constantin. Il lui adressa une bulle conçue dans les termes les plus flatteurs; elle est datée du 1er avril 1441. Le saint-père recommandoit à ce prince l'exécution du décret, lui promettoit que, lorsqu'il seroit monté sur le trône il lui donneroit tous les secours qu'on avoit promis de fournir à son frère contre les Turcs, l'assuroit enfin qu'il pouvoit compter sur ceux du saint-siége, qui ne leur manqueroient jamais.

Ainsi les princes grecs étoient divisés entre eux au moment où leur intérêt exigeoit qu'ils se réunissent. On remarquoit même une nuance entre Paléologue et Constantin, liés d'une étroite amitié. Le premier n'osoit prendre aucune mesure pour faire exécuter les conventions passées au concile de Florence; le second, pour lequel elles étoient moins obligatoires, paroissoit au

contraire disposé à presser l'exécution des articles convenus. Quant à Démétrius, après s'être prononcé contre ce décret, il ne se contenta pas d'éloigner les Grecs des Latins, il leva l'étendard de la révolte, et déclara la guerre à l'empereur [a]. Rassemblant ses vassaux, faisant un appel à tous les mécontens, il obtint des troupes d'Amurat, qui, bien loin de les lui refuser, les lui auroit offertes. A la tête de cette armée, il marche sur Constantinople, qui lui ferme ses portes. Il comptoit sur l'appui d'Asan, qui jouissoit d'une grande autorité dans la ville; mais, soit que celui-ci fût surveillé, soit qu'il n'eût pas autant d'influence qu'on lui en supposoit, il se trouva dans l'impossibilité de seconder les desseins de Démétrius, qui, ne pouvant ni faire subsister ses troupes ni les payer, renvoya les Turcs au sultan, et retourna chez lui. Les démêlés qu'il eut ensuite avec son frère Thomas, despote et gouverneur comme lui d'une partie de la Morée, prouvent que Démétrius étoit d'un caractère inquiet et d'un esprit ambitieux.

Malgré tant de circonstances favorables pour Amurat, malgré cette division qui d'une famille (trop foible déjà pour résister au sultan, quand l'union auroit régné parmi ses membres) en faisoit plusieurs partis, et conséquemment une proie facile à saisir, les Turcs furent non-seulement sur le point d'être arrêtés dans leurs progrès, mais peut-être encore d'être forcés d'abandonner l'Europe et de retourner dans l'Asie, d'où les fautes des Grecs les avoient laissés sortir. Il ne falloit qu'un homme de tête; il s'en trouva deux : l'un ennemi d'Amurat et

[a] Phranza, successivement attaché à Manuel, à Jean, à Constantin, honoré de l'amitié particulière du premier et du dernier de ces princes, négligé par le second, chargé plusieurs fois du soin de réconcilier les frères, glisse sur leurs torts. Envoyé vers Démétrius, il le trouva se préparant à la guerre contre l'empereur, et s'en revint sans avoir rien fait. *Ad despotam Demetrium salvus perveni, qui se se ad bellum Constantinopolis, imperatorique ac fratri suo instruebat. Quâ de causâ me infecto negotio dimisit.* Lib. 11, ch. 17.

reconnu pour tel ; l'autre, le devenant tout à coup, déserta les drapeaux de ce prince qui lui accordoit sa confiance ; tous deux braves, déterminés, doués de ces talens qui ont sur les hommes une grande influence. Comme leur histoire est, dans quelques parties, intimement liée au sort de l'empire, ils ne sont rien moins qu'étrangers à celle-ci, et nous devons les faire connoître. Le premier, appelé George (fils de Jean Castriot, qui prenoit le titre de roi d'Albanie, quoiqu'il ne fût souverain que d'un district de cette province), est célèbre sous le nom de *Scanderberg*, que lui donnèrent les Turcs parce qu'ils le comparoient à Alexandre. Son père, vaincu par Amurat, n'obtint la paix qu'aux plus dures conditions. Celle de donner en ôtage ses quatre enfans pour garans de sa fidélité ne fut pas la moins humiliante. Ils furent élevés dans la religion de Mahomet. Les historiens prétendent que les trois aînés périrent par le poison, et que George seul fut épargné par le sultan [a]. Il dut sa vie à sa bonne mine ainsi qu'à son esprit. Ayant fait preuve de vigueur et d'intrépidité dans trois combats contre un Tartare et deux Persans, il reçut des Turcs le nom de seigneur Alexandre (Scanderberg). Son père étant mort en 1432, il ne vit probablement pas sans dépit Amurat s'emparer de ses

[a] Gibbon doute de ce fait; mais la raison sur laquelle il s'appuie est susceptible d'être contestée. Il prétend que, lorsque l'on considère les soins et l'attention avec lesquels on éleva George, on doit convenir qu'il n'est pas probable que ses trois frères aient été sacrifiés. Le motif le plus vraisemblable pour douter du fait, seroit que ces enfans ne devoient inspirer aucune crainte au sultan, qui n'auroit pas commis un crime inutile; et, dans ce cas, son instinct l'auroit bien mal servi, puisqu'il conserva celui qui devoit un jour lui résister. Mais on trouve dans Laonice Chalcocondyle un passage qui rend le fait moins invraisemblable. Voici ce passage : « Scanderberg (c'est-à-« dire Alexandre) avoit en sa jeu-« nesse été nourri à la Porte, et, « dit-on, qu'Amurat même en avoit « abusé ; dont indigné de cet ou-« trage, il trouva moyen de s'éva-« der. » (Hist. des Turcs, liv. 7, trad. de Vigenère.) Si ce fait est vrai, il peut servir à expliquer l'élévation de George, la faveur d'Amurat, et même n'être pas étranger à la mort de Reposio, Stonize et Constantin, les trois frères de Scanderberg.

biens, quoique pour le dédommager le sultan le créât sangiac, lui donnât le commandement de cinq mille chevaux, et lui laissât entrevoir dans un avenir prochain la possession des premières dignités. Mais il n'étoit aucune compensation à la perte de la liberté et de la souveraineté ; la petite principauté de l'Albanie valoit mieux que la première dignité de l'empire pour celui qui aimoit l'indépendance. Il concentra ses projets, se promit de profiter de la première occasion, servit avec distinction, et continua de plaire au sultan. Cette occasion se présenta, Scanderberg la saisit.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'examiner cette action, que quelques historiens louent, que Gibbon blâme, et qui peut-être ne mérite ni blâme ni louange. Les Turcs le traitent de traître et d'apostat; les chrétiens, supposant qu'un pieux zèle l'animoit, le regardent comme un défenseur de la foi; c'est un ingrat, suivant Gibbon. Comme l'opinion de ce critique est d'un grand poids, nous devons la rapporter, laissant de côté celles des Turcs et des chrétiens, parce qu'il n'y a eu certainement dans la conduite de Scanderberg ni zèle ni apostasie. « Ses motifs (dit l'historien an- « glais) paroîtroient moins suspects d'intérêt et de ven- « geance [a], s'il eût rompu sa chaîne dès qu'il en sentit « le poids; mais un si long oubli de ses droits les avoit « sans doute diminués, et chaque année de soumission « et de récompense cimentoit les liens mutuels du sultan « et de son sujet. Si Scanderberg, converti à la foi « chrétienne, médita long-temps le dessein de se ré- « volter contre son bienfaiteur, toute âme droite con- « damnera cette lâche dissimulation, qui servoit pour « trahir, et qui promettoit pour se parjurer. Louerons- « nous sa correspondance secrète avec Huniade, tandis « qu'il commandoit l'avant-garde de l'armée ottomane?

[a] Quant à la vengeance, le lecteur est prié de se rappeler la précédente note.

« l'excuserons-nous d'avoir déserté ses étendards et arra-
« ché par sa trahison la victoire à son protecteur ? [a] »
Nous ne le louerons ni ne le blâmerons. Scanderberg s'est ressaisi de l'exercice d'un droit naturel qui lui avoit été enlevé. Si nous mettons en parallèle la dissimulation et la trahison ou désertion dont on l'accuse avec la conduite du vainqueur envers trois enfans qui, étant otages, ne doivent pas plus être circoncis que mis à mort, parce qu'un otage n'est à la disposition de celui à qui on le confie qu'autant qu'on a violé le traité; avec la confiscation des états, que je ne suppose pas être un article de ce traité ; enfin avec l'outrage fait par Amurat à Scanderberg, on conviendra facilement qu'il falloit posséder au suprême degré la vertu qui recommande le pardon des injures pour en oublier de si graves. Nous ne voyons dans l'action du fils de Jean Castriot que le désir de la vengeance, et nous en trouvons peu dans l'histoire qui soit aussi motivée [b].

L'occasion que saisit Scanderberg va nous faire connoître l'autre guerrier, et nous ramener au récit des événemens dont elle fait partie. Les invitations ou les prières du pape Eugène pénétrèrent dans les diètes de Pologne, et loin d'y être repoussées, augmentèrent l'enthousiasme dont elles étoient animées. La guerre fut le cri des Polonois et des Hongrois, parce que le Turc avoit, dans son invasion, reculé les bornes de son em-

[a] Gibbon, liv. 5, ch. 67.

[b] Il y a des injures pour l'oubli desquelles il faut, dans toute son énergie, la religion qui en prescrit le pardon. George, enfant de neuf ans, otage qu'en cette qualité on devoit respecter, et qu'on a l'indignité de faire circoncire, étoit élevé dans l'islamisme, avec des Turcs qui n'oublient ni ne pardonnent. L'empoisonnement de trois frères, l'humiliation d'un père, la confiscaion de ses états, sont difficiles à oublier quand un outrage personnel en ravive le souvenir. J'avoue que le titre de *bienfaiteur* donné par Gibbon me paroît fort étrange. C'est un singulier bienfaiteur que celui qui tue vos frères, confisque votre bien, etc. Il est des situations, heureusement très-rares, où le droit de se faire justice soi-même (droit auquel chacun renonce) vous est rendu : et les souverains ne perdent jamais ce droit. Sous tous les rapports, Scanderberg pouvoit en user.

pire jusqu'aux frontières de leur pays, qui servoit de de barrière à l'Europe. L'intérêt général étoit donc de ne pas laisser entamer cette frontière par les conquérans sortis de l'Asie. Les Hongrois avoient élu pour leur roi le fils du roi de Pologne, Ladislas, qui réunit à la mort de son père les deux couronnes sur sa tête, et trouva, pour défendre cette réunion contestée, un soutien dans le brave Huniade : c'est là le nom du héros que nous avons annoncé. Jean Corvin Huniade, vaivode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, avoit déjà gagné plusieurs batailles importantes contre Amurat. Jean étoit la terreur des Turcs, qui l'appeloient *Janeus-lain* (Jean le scélérat). De grands talens militaires, la réunion si rare de la prudence à l'intrépidité, en faisoient l'un des premiers hommes du siècle; et la manière dont il s'acquitta des fonctions de régent de Hongrie pendant douze années le place à la tête des administrateurs. Tel étoit celui qui, bien secondé, pouvoit faire changer la face des affaires et rejeter les Turcs en Asie. Il battit plusieurs fois Amurat; il vainquit le fameux Mahomet, qui, lors de sa mort, dit avec dépit, je ne pourrai donc pas me venger du seul chrétien qui puisse se vanter de m'avoir battu !

Dans cette diète, la guerre fut résolue, ou plutôt on adopta un plan qui devoit en assurer le succès. Le cardinal Julien, légat du pape, fit des exhortations moins efficaces que le sentiment du danger dont on étoit menacé ; mais il excita cependant beaucoup de guerriers allemands et françois qui s'enrôlèrent sous les drapeaux de Ladislas. Le despote de Servie, le sultan de Caramanie, ennemis d'Amurat, transmettoient des renseignemens sur sa position et ses projets. C'est d'après ces renseignemens que l'on combina le plan de campagne. Paléologue se chargeoit de garder étroitement le Bosphore, pour fermer le passage aux Turcs, et s'engageoit même, s'il étoit nécessaire, à sortir de

Constantinople à la tête de sa garde et de sa milice. Les flottes de Gênes et de Venise pouvoient dans le même temps occuper le détroit de l'Hellespont. L'armée de terre, commandée par Ladislas, d'un courage bouillant, et par le brave Huniade, devoit prendre une marche calculée sur ces opérations; et si l'arrivée des flottes, la sortie de l'empereur eussent coïncidé dans cette entreprise, la monarchie ottomane se trouvoit divisée, et dès-lors facile à détruire en Europe. Les débuts de cette campagne, sagement conçue, répondirent à l'espoir qu'elle avoit inspiré. Les confédérés s'avancèrent jusqu'à Sophie, capitale des Bulgares, et remportèrent deux victoires complètes. A la première, Huniade surprit le camp des Turcs, n'ayant avec lui que dix mille hommes; à la seconde, il battit et prit celui des généraux d'Amurat qui passoit pour avoir le plus de talent. Le vaivode, dont les troupes étoient inférieures à celle des ennemis, suppléoit au nombre par la prudence. Faisant retirer dans les villes les habitans de la campagne, il ravageoit le pays, et, se tenant dans des postes avantageux, il évitoit avec soin le combat, quand le résultat ne lui paroissoit pas assuré. Les Turcs ne tardèrent pas à manquer de vivres dans un pays ravagé, et furent obligés de se retirer. C'est dans cette retraite qu'Huniade les battit et qu'il fit prisonnier le bacha de Macédoine. Les historiens font monter à trente mille le nombre des musulmans qui furent tués; mais le cardinal Julien réduit ce nombre à deux mille. L'approche de l'hiver, et les obstacles qui rendoient le passage du mont Hæmus difficile et dangereux empêchèrent le vainqueur de poursuivre le cours de ses succès. Cependant, en six jours de marche, il auroit pu franchir l'intervalle qui sépare cette montagne de la ville d'Andrinople, alors capitale de la Turquie d'Europe, où l'on étoit dans une profonde sécurité, fondée sur l'inertie des Grecs et sur une armée qu'on ne savoit pas battue.

Mais, pour cette expédition décisive, il falloit le concours de l'empereur Paléologue, qui, content d'exciter les autres à sa défense, n'y prenoit aucune part, ne faisoit point garder le Bosphore, ne sortoit pas, ne se disposoit point à sortir, et ne tenoit aucun des engagemens qu'il avoit pris.

Ce fut à la dernière affaire, livrée près de Sophie et la plus importante, que Scanderberg déserta les drapeaux du sultan. Il s'étoit concerté avec Huniade, pendant qu'il commandoit l'avant-garde de l'armée ottomane. Au moment de l'action il plia, et le désordre se mit parmi les Turcs. Scanderberg en profita. Suivant dans la déroute le reis-effendi, ou secrétaire d'état, et ne le perdant pas de vue, il s'en saisit, et, le poignard sur la gorge, le force de dresser un firman ou commission de gouverneur d'Albanie et de commandant de la ville de Croie, capitale de cette province. Par ce firman, scellé du sceau d'Amurat, il étoit enjoint au gouverneur de remettre la place au porteur de cet ordre. Muni de cet ordre, Scanderberg, dans la crainte qu'une prompte découverte n'empêchât l'exécution de ses projets, et pour être mieux maître de son secret, fit égorger le secrétaire. Accompagné de ses complices, il part la nuit, il se rend précipitamment dans les montagnes; se fait, au moyen du firman, ouvrir les portes de Croie, abjure publiquement l'islamisme, rentre dans la religion de ses pères, et s'annonce comme le vengeur de sa famille et de son pays. A la vue d'un prince renommé par sa bravoure, unique héritier de leurs rois, les Albanois, impatiens du joug humiliant des Turcs, proclament Scanderberg leur souverain, et jurent, dans leur enthousiasme, de mourir pour sa défense. La révolte fut générale et spontanée : tous, animés du même esprit, courent aux armes, et les garnisons musulmanes n'eurent à choisir qu'entre le baptême ou la mort. Scanderberg, adoré de ses compatriotes, leur inspira la haine

des Turcs, les disciplina, les rendit en peu de temps habiles aux manœuvres militaires, et bientôt redoutables aux Ottomans. C'est ainsi qu'Amurat eut un ennemi de plus. Ce n'étoit pas le moins à craindre, parce que les Albanois, considérés comme des rebelles et n'attendant aucun quartier, étoient determinés à vendre cher leur vie, et le prouvèrent en toutes les occasions.

Une province de moins, dont les habitans, de sujets qu'ils étoient, devenoient ennemis mortels, deux batailles perdues, une retraite, la prise de treize pachas, de neuf drapeaux, de quatre mille hommes, prouvoient aux chrétiens qu'Amurat n'étoit pas invincible. C'étoit le moment d'agir de concert et l'occasion de chasser les Turcs de l'Europe. On parut le sentir, et le pape, les Vénitiens, les Génois, le duc de Bourgogne engagèrent Ladislas à consommer une entreprise commencée sous de si favorables auspices. Il ne falloit que poursuivre la marche tracée. Paléogue renouveloit ses insignifiantes promesses; mais la défaite des Turcs pouvoit les rendre moins vaines, non en lui inspirant quelque énergie, mais en diminuant ses terreurs. Le prince de Caramanie alloit occuper les Turcs en Asie, pendant que Scanderberg attaquoit de son côté. Toutes les personnes intéressées vouloient la guerre. Les Polonois, craignant les incursions des Tartares, désiroient le retour de leur roi; mais ce prince ne paroissoit pas vouloir se rendre aux désirs de son peuple. L'on équipa une flotte de soixante-dix galères commandées par le cardinal de Condolmer, neveu du pape. Elle mit à la voile, se dirigeant vers l'Hellespont, pour s'emparer des ports et intercepter le passage des convois.

Amurat, qui voyoit le danger, cherchoit les moyens de le prévenir. Ne se sentant point en état de résister à tant de princes ligués contre lui, il songea sérieusement à la paix. Il fit à la fois des démarches secrètes et publiques. Sachant que son beau-père George, desposte de Servie,

avoit de l'influence sur les alliés, il résolut de s'adresser à lui. Il avoit pris à ce prince ses états et ses enfans. Il promit de lui restituer les uns et les autres, si, par ses négociations, il lui faisoit obtenir la paix. George, séduit par une promesse dont le résultat étoit de lui rendre ce qu'il réclamoit, consulta Jean Huniade, qui céda, dit-on, à la promesse de cinquante mille écus d'or, ainsi qu'à l'abandon qu'on lui feroit de plusieurs places de Hongrie. Huniade disposa Ladislas, déjà ébranlé par les sollicitations de ses grands, qui vouloient retourner dans leurs foyers.

Tout en préparant ainsi les esprits, le sultan, qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit le faire parvenir à son but, appuya ses intrigues, plus probables que prouvées, d'une démarche publique. Ce fut une députation du divan, chargée de solliciter la paix, de racheter les prisonniers, et d'opérer l'évacuation de la Servie ainsi que de la frontière de Hongrie. Elle fut solennellement admise à la diète de Ségédin. C'étoit une preuve que le Turc, qui n'accordoit jamais la paix quand il étoit vainqueur, bien loin de la demander, avouoit sa défaite et connoissoit le danger de sa situation. Avant d'en débattre les conditions, il falloit décider en principe si l'on devoit la conclure. Jamais occasion plus propice ne s'étoit présentée pour se délivrer des musulmans. Le plan habilement conçu l'année précédente étoit devenu d'une plus facile exécution par les succès qu'on avoit obtenus. L'armée pouvoit aisément réparer les pertes que lui coûtoit la victoire ; les flottes combinées n'ayant point encore agi, conservoient tous leurs moyens ; Scanderberg et son peuple valoient une armée ; les confédérés auroient trouvé de nouveaux alliés, puisqu'ils étoient victorieux ; jusqu'alors les Turcs n'avoient jamais fait la paix que pour se mettre en mesure de recommencer promptement la guerre. Telles étoient les puissantes considérations qui devoient empêcher de déposer

les armes; il paroît qu'elles ne furent senties que par celui que ses fonctions habituelles devoient en éloigner, c'est-à-dire par un ministre de paix, le cardinal Julien Césarini, dont nous avons parlé. Ce légat ne dissimula point la répugnance qu'il éprouvoit en voyant que la demande des ambassadeurs du sultan n'étoit point repoussée. Bientôt même le monarque et le peuple exprimèrent le désir de la leur accorder, et le cardinal, trop foible pour lutter seul, fut obligé d'écouter en silence la discussion sur les articles du traité, et de dévorer son dépit. A son grand regret on conclut une trève pour dix ans. Ladislas, le despote de Servie et Jean Huniade obtinrent des ambassadeurs tous les avantages *publics* et *particuliers qu'ils pouvoient raisonnablement* désirer. Amurat s'engageoit à rendre à George ses enfans et ses états, à ne pas troubler Scanderberg dans la possession des siens, à faire évacuer la Servie et les frontières de la Hongrie, enfin à restituer ce qu'il avoit pris dans le pays des Bulgares à ceux qui le possédoient avant la guerre. Les prisonniers devoient être rendus de part et d'autre.

Les précautions que les envoyés turcs voulurent prendre pour assurer la solidité de ces conventions démontrent le prix qu'ils y mettoient et l'intention de les observer. Ils offrirent le serment et l'exigèrent. Ils vouloient que chacun jurât sur ce qui lui paroissoit le plus sacré. D'après les informations qu'ils prirent sur une religion qu'ils ne connoissoient point, ils demandèrent qu'on jurât sur l'hostie consacrée, à cause de la présence réelle du dieu des catholiques; c'étoit à leurs yeux substituer Dieu même à l'Evangile, qui n'est que la parole de Dieu. Mais les chrétiens refusèrent. Les Turcs furent obligés de se contenter du serment sur l'Evangile, en échange du leur qu'ils firent sur l'Alcoran.

Pendant cette transaction, les alliés, qui ignoroient qu'elle se passât, suivoient la marche qui leur étoit

tracée d'après le plan qu'on avoit adopté ; le sultan faisoit ses dispositions contre le prince de Caramanie, que, dans tout état de cause, il vouloit traiter en ennemi. Le cardinal Condolmiéri, qui commandoit la flotte, occupoit l'Hellespont et dépêchoit à la diète un courrier chargé de lettres dans lesquelles il faisoit voir qu'on avoit la plus belle occasion de recouvrer toutes les conquêtes des Turcs en Europe, parce que le sultan venoit de faire repasser ses troupes en Asie; il rappeloit au roi ses engagemens, le prévenoit que les alliés avoient rempli les leurs; et comme ils envoyoient leurs soldats, le conjuroit de faire arriver les siens et de remettre en route son armée. Paléologue même, qui savoit mieux écrire qu'agir, mandoit qu'il avoit refusé de traiter avec Amurat ; qu'il ne falloit pas se fier à la parole de ses ambassadeurs, que les Turcs se jouoient de leurs sermens, qu'ils reprendroient les armes dès qu'ils croiroient pouvoir le faire avantageusement; enfin que s'arrêter après le succès qu'on avoit obtenu, ce seroit se rendre coupable d'une indifférence criminelle pour les intérêts de la religion.

Ces nouvelles et ces remontrances produisirent une si vive impression sur l'esprit des princes qui avoient signé la trève, qu'ils se repentirent de l'avoir fait ; ils crurent qu'on les accuseroit de perfidie ou de lâcheté, quand on les verroit déposer les armes et laisser les Grecs en péril ; ils craignirent de devenir un objet de risée après ce qu'ils avoient promis au pape Eugène, à l'empereur d'Orient, aux Grecs, aux Latins même, qui avoient préparé les secours convenus ; et cette crainte agit sur eux au point de les disposer à rompre la paix. Ils aimoient mieux être parjures que ridicules.

Cesarini, qui, pendant les discussions, s'étoit fait remarquer par un silence désapprobateur, voyant les esprits dans l'irrésolution et flottant entre l'observation de la trève et la continuation de la guerre, prit la pa-

role pour les engager à choisir le dernier parti. « Vous « avez, leur dit-il, agi dans cette circonstance avec « une condamnable précipitation. Vous ne pouviez rien « faire sans le consentement de vos alliés. Considé- « rez la situation dans laquelle vous vous placez ! Vous « traitez avec une nation infidèle ; pour un léger inté- « rêt, renonçant à de grands avantages, à des avantages « décisifs, vous violez la foi jurée au saint-père, à « l'empereur, au duc de Bourgogne, aux républiques « de Gênes et de Venise. Votre trève blesse l'honneur « et la religion ; par votre faute, vous ne pouvez plus « rien faire sans être parjures. Vos secondes obligations « sont illusoires ; les premières les rendent nulles de « plein droit. Qu'aurez-vous à répondre à l'empereur « grec qui attend votre armée ? au pape, qui, d'après vos « engagemens, en a contracté qu'il observe avec scru- « pule ? aux Vénitiens, aux Génois, dont les flottes sont « prêtes ? au duc de Bourgogne, qui, dans cette cause, « n'a d'autre intérêt que le vôtre et son zèle, et dont les « vaisseaux, battus une fois par la tempête, croisent « sur l'Hellespont ? Ne m'objectez pas ma présence, et ne « prétendez pas qu'elle a sanctionné votre imprudente « conduite. Il n'est personne d'entre vous qui ne sache « combien je la blâmois, combien je désapprouvois l'ac- « cueil que vous faisiez aux ambassadeurs des infidè- « les ; qui n'ait remarqué mon éloignement et ma juste « répugnance. J'ai dû me taire par respect pour la sa- « gesse et l'autorité d'Huniade, par égard pour le « prince George, dont la situation me touchoit, en « qui je voyois une victime, et qui malheureusement « le sera toujours d'un gendre spoliateur pour qui les « liens du sang n'ont rien de sacré. Hâtez-vous donc de « continuer une guerre que vous devez regarder comme « sainte et glorieuse. »

Quelque effet que produisit ce discours, on n'étoit qu'ébranlé ; l'on hésitoit, retenu par le serment qu'on

venoit de faire sur l'Evangile. Le cardinal, qui s'en aperçut, fit tous ses efforts pour battre en ruine ce dernier obstacle. « Il est quelquefois permis, dit-il, lorsqu'il « est question du bien public, de ne point tenir la pa- « role qu'on a donnée, quand cette parole est contraire « au bien public. Alors non-seulement on peut y man- « quer, mais on le doit. Tout serment qui nuit aux in- « térêts même privés est censé nul, parce que c'est un « serment insensé qui déplaît à Dieu ; on est coupable « en l'observant. L'alliance faite avec le pape et les « princes de votre religion est sacrée. C'est la violer « que d'accorder la paix aux Turcs; et vous serez punis « de ce crime. Quand cette alliance n'existeroit pas, il « seroit encore de votre devoir de retirer de la dure et « cruelle servitude des infidèles tant de provinces usurpées « par eux, et dont les habitans, chrétiens comme vous, « sont avilis, dégradés, tourmentés et réduits en escla- « vage. Cette conduite seroit plus louable que l'obser- « vation d'un traité que vous n'avez pas dû, que vous « ne pouvez pas conclure, parce que c'est aider les « Turcs à ruiner vos frères, à persécuter votre propre « religion. Je déclare donc vos sermens nuls ; si, dans « votre erreur, vous les croyez obligatoires, je vous en « relève. C'est au nom du saint-père que je vous absous « du parjure. S'il vous reste le moindre scrupule, re- « jetez sur moi le crime et le châtiment. Je provoque « la vengeance céleste ; je l'appelle sur ma tête et la dé- « tourne de la vôtre, persuadé que je suis de la sainteté « de notre cause. »

Ce n'étoit pas sans y être autorisé que le cardinal mettoit le pape en avant. Eugène, instruit de la trève, en avoit conçu un violent dépit. Au premier avis qu'il en eut, il écrivit à son légat pour lui prescrire de déclarer que cette trève étoit nulle, et d'ordonner à Ladislas de la rompre, en lui donnant l'absolution de son serment, si ce prince croyoit en avoir besoin. Le pape

exhortoit le cardinal à réunir tous les moyens qui dépendroient de lui pour renouveler la guerre, soit par ses prières, soit par ses menaces.

L'éloquence de Césarini ne fut pas sans effet : à peine avoit-il achevé son discours, qu'on entendit dans toute l'assemblée des approbations non équivoques. L'enthousiasme du légat se communiqua rapidement. Tous s'écrièrent qu'il valoit mieux mourir en combattant pour la religion que de manquer à ceux avec qui l'on s'étoit uni pour elle. Le despote de Servie, ainsi qu'Huniade, ne firent aucune objection, et partagèrent les sentimens de la diète; le premier croyoit à la victoire, et conséquemment à sa rentrée dans l'héritage de ses pères; et le second à l'exécution de la promesse qu'on lui faisoit de lui donner la Bulgarie quand on en auroit chassé les Turcs.

Pour calmer les scrupules, il falloit détruire l'acte passé avec les musulmans par un acte nouveau. Le prêtre qui prêchoit la guerre et le parjure rendit donc une décision dans laquelle il proclama les principes suivans, qui lui servoient de base.

1° Il est permis de violer la parole qu'on a donnée, si l'engagement qu'elle fait contracter est contraire au bien public ;

2° Un serment juste oblige ; mais un serment nuisible est nul ;

3° Dieu désapprouve toute promesse insensée, et par conséquent en délie.

D'après cette décision, le traité fut déclaré nul, l'absolution donnée à Ladislas, aux membres de la diète, à l'armée, et l'on résolut la guerre dans le lieu même où l'on venoit de jurer la paix.

La victoire auroit, sinon légitimé, du moins excusé cette conduite ; mais on n'étoit plus au point où l'on se trouvoit avant la conclusion de la trève; au premier bruit de paix, les volontaires allemands et françois s'é-

toient retirés, en ne dissimulant pas leur indignation; la plus grande partie des Palatins, las des expéditions lointaines, avoient repris la route de leurs châteaux; les Polonois, fatigués, dévancèrent pareillement la conclusion de la trève, et rentrèrent chez eux dès qu'il en fut question. Le plus grand nombre de Valaques avoient imité cet exemple. Ainsi l'armée de Ladislas se trouvoit donc considérablement réduite, et le seul motif qui pût, en politique, pallier la faute et l'infraction du traité, n'existoit plus, c'est-à-dire, la supériorité de l'armée du roi de Hongrie. Voilà ce que ce Césarini devoit examiner, et, puisque sa doctrine consistoit à prétendre qu'en politique ce qui est utile est permis, voir si le parjure auquel il exhortoit étoit utile.

Un des motifs qu'on avoit le plus fait valoir dans la discussion, étoit le délai qu'on prétendoit mis par Amurat au renvoi des prisonniers, ainsi qu'à la reddition des places. Si ce reproche eût été fondé, c'étoit le sultan qui violoit sa parole. Comme ce motif faisoit beaucoup d'impression, le cardinal Julien en tiroit habilement parti. La mobilité des grandes assemblées favorisoit le dessein de ce prélat. On ne demanda point si l'époque où le sultan devoit exécuter les conditions étoit passée, et l'on oublia d'en faire la réflexion. A peine eut-on presque aussitôt violé que conclu cette trève, qu'on informa la diète de l'exactitude d'Amurat à remplir ses engagemens. Il venoit de renvoyer au despote de Servie ses deux enfans, et de rendre à ce prince les places qu'il lui avoit enlevées, ainsi que les prisonniers. Quoique cette nouvelle déconcertât un peu Ladislas, elle ne lui fit pas changer de résolution. Il aimoit la gloire et les occasions d'en acquérir; il persista donc dans un projet qui lui devoit être funeste. Comme le légat le pressoit, il n'eut pas le temps de rappeler ceux qui, sur les bruits de paix, étoient retournés dans leurs foyers. D'ailleurs, dans la situation où l'on se plaçoit, le suc-

cès dépendoit de la promptitude de l'attaque. Il partit donc avec vingt mille hommes, débris de son armée, et se mit en route le 21 septembre 1444. Il passa le Danube prés d'Orsane, entra dans la Bulgarie, sans s'arrêter à faire aucun siége, parce qu'il ne vouloit point perdre de temps, et qu'il désiroit de rejoindre l'armée navale de l'Hellespont, avec laquelle il devoit concerter ses mouvemens. Il attaqua seulement Nicopolis, capitale de la Bulgarie, parce qu'on supposoit que toutes les richesses du pays s'y trouvoient renfermées; mais la résistance qu'on lui fit le força d'abandonner son entreprise.

Ce fut près de cette ville qu'un chef des Valaques vint le rejoindre. Etonné du peu de troupes que Ladislas menoit avec lui, il crut qu'il étoit de son devoir de le détourner de son projet; il le conjura même de retourner sur ses pas, osant lui dire que, lorsque le sultan alloit à la chasse, il traînoit à sa suite plus d'esclaves que le roi n'avoit de soldats. Il lui représenta les obstacles que la mauvaise saison qui s'avançoit multiplieroit bientôt autour de lui, la difficulté des chemins et celle qu'il éprouveroit pour procurer des subsistances à sa troupe. Quand ce prince vit que tous ses efforts étoient inutiles, il lui donna deux chevaux renommés pour leur légèreté, lui faisant voir par ce singulier présent ce qu'il auguroit de son entreprise. Il lui laissa cependant quatre mille hommes, et se retira.

L'on doit avouer cependant que l'opération étoit bien combinée, et que, si chaque parti de la confédération eût pu ou voulu s'acquitter de son rôle, le succès n'eût pas été douteux. Le pape avoit équipé huit galères, dont il donna le commandement à son neveu. Le duc de Bourgogne avoit fait passer à M. Duvair, son ambassadeur à Venise, trente-cinq mille ducats pour y être employés à l'armement de quatre autres galères. Tous ces bâtimens étoient indépendans des navires génois et

vénitiens. La flotte étoit sous les ordres de Louis Lorédan, amiral connu par son expérience et sa valeur. Comme Venise n'étoit point en guerre avec le sultan, son pavillon n'étoit arboré sur aucun navire. On devoit faire voile à l'embouchure de l'Hellespont et disputer aux Turcs le passage du détroit de Gallipoli. Pour se concerter avec les confédérés, Ladislas avoit dû convenir et de la route qu'il prendroit et d'un rendez-vous général. Deux routes différentes se présentoient au passage du Danube et conduisoient également soit à Constantinople, soit à l'Hellespont. L'une directe, conséquemment plus courte, mais escarpée et difficile, traversoit le mont Hæmus; l'autre, plus longue, mais plus commode et plus sûre, conduisoit par des plaines et le long de la mer. C'est avec raison que cette dernière fut préférée. Pour suppléer à l'insuffisance de l'armée de terre, qui, même réunie à celle de mer, n'auroit pu résister aux Turcs, Scanderberg devoit amener trente mille hommes, et le crâle de Servie envoyer des troupes, ou peut-être les conduire lui-même. Mais ce dernier, à peine rentré dans ses états, venoit de recevoir les deux fils qu'Amurat, conformément aux conventions, lui avoit fait passer. Ces circonstances, en déplaçant son intérêt, le mettoient dans l'embarras, et lui faisoient également craindre Scanderbeg et Ladislas. Il refusa le passage aux troupes du premier. De ces deux alliés aucun ne rejoignit le roi de Hongrie, l'un par impuissance, et l'autre par mauvaise volonté. Le rendez-vous général étoit à Warna, ville située sur les bords de la mer noire, au fond d'un golfe. Après s'en être emparé, le prince y prit quelques jours de repos.

De son côté, le sultan se faisoit informer de tout ce qui se passoit, et le despote de Bulgarie lui rendoit un compte exact. A la nouvelle de l'infraction du traité il se hâte de rassembler toutes ses troupes, fait de grands préparatifs, et se met en marche, indigné ou plutôt

furieux de la rupture de la trève. Le point capital pour ce prince étoit de passer l'Hellespont et de venir attaquer Ladislas. La promptitude et la facilité avec laquelle Amurat effectua ce passage malgré la flotte combinée, auroient autorisé des soupçons sur les confédérés, quand même ils auroient pris toutes les mesures les plus propres à couvrir leur trahison d'un voile épais. Mais l'histoire a transmis assez de témoignges positifs pour dissiper tous les doutes. L'amiral, neveu du pape, accusé de s'être laissé corrompre pour livrer le passage, n'a pu se laver de ce reproche, qu'on adressa pareillement à Paléologue, en l'excusant sur sa timidité. Suivant un contemporain estimé par l'exactitude de ses récits [a], les Turcs firent avec les Génois un marché d'après lequel on leur payoit un écu par soldat. Enéas Sylvius [b] détruit moins qu'il ne confirme cette odieuse accusation. Le cardinal, qui commandoit la flotte, écrivit à Ladislas qu'Amurat, ayant trompé ou corrompu par argent ceux qui gardoient ce détroit, avoit fait passer en Europe toutes ses troupes, qui étoient très-nombreuses, et qu'elles s'étoient jointes à celles qu'on avoit déjà assemblées près de l'isthme de la

[a] Antoine Bonfini, né en 1427, dans la marche d'Ancône. Sa grande réputation le fit appeler à la cour de Hongrie par Mathias Corvin, qui lui donna le titre de gouverneur de la reine, et le chargea de faire *l'histoire de Hongrie*, pour laquelle il lui remit tous les matériaux nécessaires. Bonfini l'écrivit en latin, et la conduisit jusqu'en 1495. Tous les critiques s'accordent sur la véracité de cet historien et l'élégance de son style. Le seul reproche qu'on lui fasse est relativement à l'ordre qu'il a suivi. Le fait des Génois est dans la troisième décade, édit. de Bâle 1568, in-fol.

[b] Né en 1405, et conséquemment contemporain de l'événement. Æneas-Sylvius Piccolomini illustra la chair pontificale, sur laquelle il monta en 1458. Quoiqu'il eût pris le nom de *Pie* II, il n'a conservé dans ses nombreux ouvrages, et on ne lui donne en le citant que les noms d'*Æneas Sylvius*. C'est dans la lettre quatre-vingt-unième du recueil, et qui est adressée à l'évêque de Pavie, qu'il parle des Génois, et dit que, « quoiqu'on publiât que le grand-turc avoit fait « passer ses troupes sur les vaisseaux « des Génois, il ne le vouloit pas « cependant assurer, ni se persuader « qu'une si indigne avarice les eût « portés à vendre ainsi le sang des « chrétiens, à moins que le démon « ne les eût possédés. »

Chersonèse de Thrace [a]. Quoiqu'il en soit du moyen et des conditions, il est certain qu'Amurat passa promptement sans difficulté, conséquemment qu'il y eut trahison. Dès qu'il fut de l'autre côté, *il dépêcha l'un de ses gens à l'empereur de Constantinople pour lui faire entendre comme il étoit au-deçà sain et sauve, et s'en alloit trouver ses ennemis, afin qu'il ne fît faute de se venir joindre à lui* [b].

Ainsi Ladislas étoit indignement trahi par ses alliés, qui, loin de s'opposer au passage des Turcs, se faisoient payer pour l'effectuer. Toujours dans l'illusion, il attendoit de leurs nouvelles. Scanderberg, sans cesser d'être fidèle, ne pouvoit arriver, parce que les Serviens s'opposoient au passage de ses troupes. Le roi se vit donc obligé de tenir tête à une armée de cent mille hommes qui s'avançoit d'Andrinople à marches forcées, et de se battre avec vingt mille. Dès qu'Huniade et le cardinal Julien eurent reconnu les forces d'Amurat, ils furent d'avis d'éviter le combat. Le premier proposoit de faire la retraite, et le second de se retrancher dans la

[a] Chalcocondyle suppose qu'au moment du passage la flotte combinée avoit été dispersée par une tempête. Il oublie que cette tempête ne devoit pas plus respecter les Turcs que les chrétiens. Si l'on songe que les premiers n'avoient point encore de marine, que le passage ne pouvoit se faire à l'insu et sans l'agrément des seconds, qui croisoient près du lieu même, on sera forcé de convenir qu'il y a eu trahison.

[b] Chalcocondyle, liv. 6, *ad finem*. Ce passage est remarquable. Le même historien, en parlant des démarches que l'on avoit faites auprès du crâle de Servie, récemment rétabli par Amurat, pour l'engager à faire partie de la confédération, s'exprime ainsi : « Au regard du crâle « ils ne purent l'émouvoir à être de « la partie : il n'y voulut onc entendre, alléguant être chose trop « détestable de fausser ainsi les pro- « messes jurées de part et d'autre. » (Liv. 6, p. 140.) Ce prince motivoit son refus de se joindre à Ladislas. Mais comment excuser l'empereur qui mandoit, suivant le même historien, au roi de Hongrie, que le sultan ne pourroit passer le détroit, et qui le pressoit d'arriver; *l'assurant qu'Amurat, quelqu'effort qu'il sût faire, et dût-il remuer jusqu'à la dernière pierre, ne passeroit point deçà la mer.* (Id. ibid.) Comment éviter le reproche de perfidie en rapprochant de cet avis *l'attention* d'Amurat envers Paléologue, en lui envoyant dire qu'il étoit sain et sauf?

montagne. Ladislas, quoique malade [a], vouloit absolument combattre. Il se fâcha contre Huniade, qui, la veille, prétendoit que les Turcs exagéroient toujours leur nombre, afin de répandre la terreur. Le général répondit qu'ayant été reconnoître les ennemis, il s'étoit assuré de leur multitude, et que le meilleur conseil qu'il pût donner au prince, étoit de se retirer, et de ne point hasarder la bataille. Ladislas répliqua qu'il étoit trop tard, qu'il valoit mieux courir glorieusement au combat que de prendre honteusement la fuite. Il donna sur-le-champ l'ordre de prendre les armes et de se tenir prêt, déclarant qu'il étoit résolu de vaincre ou de mourir. S'il eût su modérer son impétuosité, sa valeur eût été, comme on va le voir, couronnée de la victoire.

Huniade range l'armée en bataille; elle n'étoit que de dix-huit à vingt mille hommes. Sagredo fait monter l'armée des Turcs à cent mille Asiatiques, auxquels le sultan joignit ses troupes européennes, qui *étoient plus braves et plus aguerries*. « Amurat (dit cet historien [b]) « mit ses soldats dans la campagne de Warna, et comme « il étoit un excellent capitaine, il voulut aller en per- « sonne examiner les forces des chrétiens : il fit reposer « ses troupes quatre jours avant que d'en venir aux « mains; il distribua sa cavalerie en deux grands corps, « donna la conduite de l'un à Caraz, et celle de l'autre « à Biraxi, ses généraux; il réserva pour lui le corps de « bataille, où il étoit environné d'un nombre prodi- « gieux de janissaires. En cet état, il se prépara au com- « bat. Huniade rangea l'armée chrétienne avec toutes les « dispositions qu'on pouvoit attendre d'un général con- « sommé dans la guerre : il se mit une montagne à dos, « la rivière d'un côté, et de l'autre un retranchement

[a] Nauclérus, historien contemporain, dit que ce prince souffroit beaucoup d'un abcès à la cuisse. Il donne plus de détails que les autres sur cette célèbre bataille. *Voy.* sa chronique, édit. de 1564.

[b] Hist. de l'empire ottoman, liv. 1, p. 119.

« de chariots étroitement liés ensemble, afin de com-
« battre seulement de front et de n'être point enveloppé
« par le grand nombre des musulmans. Ensuite, il con-
« seilla au roi de ne quitter son poste, avec le gros qui l'en-
« vironnoit, que lorsqu'il feroit dire qu'il le pouvoit faire.
« Il chargea avec beaucoup de vigueur Cavaz, beglierbey
« de l'Asie, et le tua. Cette mort mit un tel désordre
« dans l'aile gauche, que les Asiatiques prirent la fuite.
« Amurat commençoit à perdre l'espoir. Les évêques de
« Strigonie et de Varadin, avec les principaux sei-
« gneurs de Hongrie et de Pologne, tous jaloux de la
« gloire d'Huniade, ne voulurent point qu'il eût seul
« l'honneur de cette victoire, aimant mieux périr par
« leur caprice que de vaincre sous les ordres de ce gé-
« néral. Ils pressèrent leur jeune roi, qui brûloit d'im-
« patience d'acquérir de la gloire, de sortir de ce poste
« avantageux et couvert, et d'attaquer l'aile droite des
« Européens, qu'Amurat commandoit en personne,
« soutenu par la valeur et par le nombre de ses janis-
« saires. Ladislas étoit environné d'une grosse troupe
« de seigneurs hongrois et polonois qui ne vivoient
« pas en trop bonne intelligence : il les encouragea
« en peu de mots à suivre son exemple, et à rétablir
« par une fameuse victoire le bonheur de la chrétienté
« qu'ils alloient délivrer de l'oppression. Les effets sui-
« virent les paroles; il mit l'épée à la main, et com-
« mença à se mêler parmi les infidèles avec beaucoup de
« valeur. » Nous rapportons le récit de Sagredo, parce qu'il diffère dans quelques circonstances de celui des autres historiens, en ce qu'il motive la sortie de Ladislas; du reste il est d'accord avec eux sur les autres détails et l'issue du combat. Il paroîtroit que dès la première charge les ailes de l'armée turque furent rompues; ce qui causa la ruine des chrétiens, parce que, dans leur ardeur, ils dépassèrent les ennemis, et, se séparant ainsi de leurs camarades, s'affoiblirent réciproquement.

A la vue de ses escadrons en fuite, Amurat perd l'espoir et veut fuir lui-même; mais les janissaires l'arrêtent, et, pour se rendre maîtres de sa personne, se saisissent de la bride de son cheval [a] et le forcent à rester. C'étoit le forcer à se battre. Amurat frémit en sentant qu'il étoit un pouvoir supérieur au sien; mais, sachant dissimuler à propos, il prend son parti; et tirant de son sein le traité d'alliance qu'il avoit fait avec les chrétiens, il l'élève vers le ciel, et s'écrie: *Jésus! voici le traité que les chrétiens ont signé: Si tu es Dieu, venge ton injure et la mienne, et punis leur parjure.* Il fit ensuite exposer à tous les regards ce traité, comme un monument de la perfidie, et comme un arrêt où ceux qui l'avoient commise devoient lire leur condamnation. Ce fut alors que Ladislas s'élança dans la mêlée, soit qu'il le fît de son propre mouvement, soit qu'il cédât à l'impulsion des deux évêques qui ne vouloient que contrarier les dispositions d'Huniade. Phranza prétend qu'il avoit exprimé l'envie de pénétrer jusqu'à la tente d'Amurat afin de s'illustrer par la mort de ce sultan, et de terminer ainsi la querelle. Mais son général, qui n'étoit pas moins prudent que brave, voulut le détourner de ce projet, dont il demandoit que l'exécution lui fût confiée. « Si je succombe (lui dit-il), vos affaires ne seront pas « désespérées; mais la mort de votre majesté entraîne « nécessairement la nôtre, et la cause est à jamais per- « due. Imitons la prudence du serpent qui couvre sa « tête de son corps, parce qu'il sait que, si sa tête est « frappée, c'en est fait de sa vie. De même, si votre « auguste personne étoit atteinte, la ruine de votre ar- « mée seroit certaine. Que Dieu nous préserve de « ce malheur [b]! » Ladislas, traitant de timidité la

[a] Les expressions de Phranza sont plus énergiques: *Fugere volens*, dit-il, *à janitzaris prohibitus est: et quò minus posset fugere*, catenas equo injecerunt, *salutem ejus fortiter defensantes.* Il ne faut pas oublier que c'est du latin de Pontanus. Liv. II, ch. 18.

[b] *Ast* Iancus, *magister militiæ, ut vir prudens et bello expertus....*

sagesse de ce conseil, n'en tient aucun compte, et se jette au milieu de la mêlée, frappant à droite, à gauche, tout ce qui s'opposoit à son passage. Dans l'ardeur d'un courage bouillant et digne d'un meilleur sort, il perce jusqu'à la phalange impénétrable des janissaires. Il étoit au moment de voir ses vœux exaucés et près de frapper Amurat, lorsque son cheval tombe blessé mortellement de plusieurs coups de lances. Témoins de cette chute, les gardes du sultan, que le bras de Ladislas écartoit, se pressent sur le malheureux prince et le tuent. Chamutzas [a], un des janissaires, lui coupa la tête, et la tenant en l'air, le bras tendu, s'écrie d'une voix forte, *Hongrois, voilà votre roi!* A cet affreux spectacle, les chrétiens, saisis d'horreur, n'ont de force que pour fuir. Huniade à ce moment ramenoit sa troupe de la poursuite de l'ennemi : il apprend le coup fatal qui venoit d'être porté à l'armée. Il fait d'inutiles efforts pour dégager le corps du roi. Bientôt la funeste nouvelle de la mort de Ladislas, répandue parmi les Turcs, leur rend le courage ; ils retournent au combat. Huniade, obligé de songer à sa propre sûreté, s'occupe du soin de sauver sa cavalerie valaque.

Si mihi fortuna faverit, inquit, gloria Dei, victoria majestatis tuæ est eritque. Sin occumbam, nihil idcircò vos remorabitur. Intuemini serpentis prudentiam, ut semper caput tegens totum corpus conservat. Sin caput percussum sit, corpus omne perit. Iancus est l'un des noms que les historiens du temps donnèrent au courageux Huniade. Voici les autres noms, d'après le commentateur de Phranza : *Iancus est Joannes Huniades quem et Choniaten, et Corvinum et Candidum scriptores nominant.* Philippe de Commine en fait un brillant éloge, et l'appelle, on ne sait pourquoi, *le chevalier Blanc.* C'est sans doute ce surnom que Pontanus a traduit par le mot *Candidum.* La manie de latiniser ou de travestir les noms étoit celle des écrivains de ce siècle, et les rendoit méconnoissables. Il n'est pas aisé de découvrir, sans l'étude des faits ou sans un commentaire, le mot *Corvin* sous ceux de *Blanc* ou de *Candidum*, ou d'*Iancus* ou de *Choniaten.* Le mauvais goût de ce temps permettroit de chercher une opposition entre les deux premiers et le véritable nom d'Huniade.

[b] En étant d'accord sur le fait, les historiens varient sur le nom : les uns appellent ce janissaire Cheter ou Cheser, et les autres Théritas. Nous suivons Phranza.

Ainsi périt après des prodiges de valeur, à la fleur de l'âge, Ladislas, qui peut-être, avec un peu plus de prudence, en écoutant les avis d'Huniade, eût conservé une vie précieuse à son pays, et sauvé l'empire grec. C'est du jour de cette désastreuse bataille de Warna, livrée le 10 novembre 1444, que la lutte contre les Turcs fut décidée, et qu'on peut dater leur établissement définitif en Europe. Le gain de cette bataille leur en assuroit la possession. Amurat n'avoit plus pour le moment d'ennemis redoutables. Il savoit qu'on pouvoit battre les chrétiens, mais il ignoroit qu'on pût les corrompre; les confédérés le lui prouvèrent en lui faisant passer l'Hellespont. Il eut dès-lors à sa disposition une arme de plus, et sur laquelle il n'avoit pas compté.

Il est bon de faire remarquer les variations des historiens, non dans le résultat, sur lequel tous sont d'accord, mais dans quelques circonstances qui ont eu cependant une influence décisive sur ce résultat. Le témoignage des Turcs comme des chrétiens sur la terreur d'Amurat est unanime, et le janissaire qui eut l'idée d'*enchaîner* son cheval pour l'empêcher de fuir lui conserva l'honneur et l'empire; mais la cause de cette terreur est attribuée par les uns au premier choc des Hongrois conduits par Huniade, qui, en poursuivant les Turcs, manqua dans ce moment à ses principes de prudence; et par les autres, à l'audace de Ladislas, qui cherchoit le sultan pour le combattre et lui passer son épée au travers du corps. Ce projet, connu dès la veille, fit trembler Amurat quand il aperçut le jeune roi au milieu d'un groupe de jeunes cavaliers se dirigeant vers sa tente en culbutant tout ce qui s'opposoit à son passage. Phranza dit positivement que cette action de Ladislas fut la cause du trouble du sultan [a]. Alors le moment

[a] *Rex usque ad Amuræ tentorium audaen accessit. Amuras fugere volens à janitzaris prohibitus est :* timebat *enim malè*, *regem* tam animosè dimicantem *aspiciens. Rex aliundè* viriliter *pugnans*, etc. Liv. 11.

de la peur n'auroit point été, au premier choc, comme nous l'avons rapporté d'après le plus grand nombre de témoignages, mais à la vue du héros qui cherchoit son rival ; et la faiblesse du Turc est mieux motivée.

Hist. eccl. l. 109. Le continuateur de Fleury suppose très-gratuitement qu'Huniade refusa de suivre Ladislas, et part de ce fait, qu'avec un peu de réflexion il n'auroit point avancé, pour imputer à ce vaillant général le désastre de cette journée, prétendant que, *s'il eût imité la valeur du prince, Amurat auroit peut-être perdu la vie et l'empire* [a]. Huniade n'étoit point auprès du roi lorsque celui-ci se jeta dans la mêlée ; commettant la faute dont il avoit voulu garantir Ladislas, il s'étoit élancé sur les Turcs avec ses Valaques, avoit ouvert leurs rangs, et, les voyant fuir, les poursuivoit imprudemment. S'il se fût arrêté pour revenir auprès du roi, l'empire étoit sauvé. La faute d'Huniade est donc un excès, et non un manque de bravoure.

Cantemire, hist. ottom. l. 11. D'après une tradition admise chez les Turcs, et rapportée par Cantemire, Amurat auroit tiré un grand parti du traité violé par les chrétiens [b]. « Il assemble (dit « l'historien) un conseil général avant la bataille, et y

[a] Cet historien, qui manque en général de critique, ajoute que « dès « qu'Huniade vit les enseignes des « chrétiens plier, il se retira de la « mêlée avec dix mille hommes, tant « Hongrois que Valaques, et qu'il « prit la fuite sans en avertir le roi, « dans le temps où la victoire ne « s'étoit pas encore tout-à-fait dé« clarée en faveur des Turcs. » En comparant les divers témoignages, le père Fabre auroit vu que, jusqu'à la mort de Ladislas, la victoire étoit déclarée pour les chrétiens, et que jusqu'à cet instant *leurs enseignes ne pouvoient plier*. Conséquemment Huniade *ne prit point la fuite* avant ce moment fatal ; et s'il la prit après, il ne pouvoit avertir un roi qui n'existoit plus. Il tâche ensuite d'excuser le général en disant que *peut-être la grande expérience qu'il avoit* le fit agir ainsi pour sauver l'armée. Il venoit de dire qu'il étoit *constant* que *peut-être* Amurat eût perdu la vie, si le prince *valaque avoit secondé Ladislas*. Sa grande expérience le trompoit donc ? Le père Fabre n'est pas plus heureux quand il défend que quand il accuse. La meilleure excuse pour Huniade est dans la fausseté du fait.

[b] Cette harangue est curieuse. On y voit que le sultan, pour rendre le parjure plus sensible et les chrétiens plus coupables, fait ressortir le plus

« parle en ces termes : Nous croyons que (*hazir* et *isa*) « le sacré Jésus est en effet l'esprit de Dieu, né d'une « vierge mère, prophète grandement aimé de Dieu et « encore vivant, ayant été préservé de la malice et de la « rage des Juifs, et enlevé au troisième ciel, où il de- « meure, afin de venir condamner un jour cette nation « pour sa perfidie. Il en usera de même à l'égard des « chrétiens pour avoir osé corrompre son évangile. Nous « le reconnoissons pour un très-grand prophète, mais « cependant mortel, et devant mourir trois jours avant « la fin du monde : au lieu que les chrétiens l'ont qua- « lifié de fils de Dieu, et engendré de toute éternité, lui « attribuant la même majesté et le même pouvoir qu'au « créateur du monde. De plus, ils croient fermement, « entre autres superstitions, quelques points particuliers « qu'ils appellent mystères. L'un de ces mystères est « que Jésus, leur messie, a conféré à ses prêtres la puis- « sance de changer, aussi souvent qu'ils en auront envie, « le pain et le vin en son vrai corps. C'est sur ce mys- « tère et aussi sur l'Evangile qu'ils ont depuis peu juré « la paix avec moi. Ainsi, il n'y a plus à douter que « Dieu ne les punisse, puisqu'ils ont donné le démenti « à son évangile et ont foulé aux pieds ses mystères. On « ajoute à ce récit qu'Amurat, au plus fort de l'enga- « gement, ordonna que l'écrit que lui avoit fait délivrer « le roi de Hongrie en confirmation de la paix fût « attaché au haut d'une lance et porté par tous les rangs « par une personne sans armes, avec ordre de crier à « haute voix ces mots : Que les infidèles avancent contre « leur Dieu et leurs sacremens; et, s'ils croient vérita- « blement à ces choses, ô Dieu juste! qui fais lever ton « soleil sur les méchans comme sur les bons, qu'ils se

qu'il peut la religion de ceux que les Turcs appeloient *infidèles* de leur côté. Il croyoit, ainsi que beaucoup d'autres, que la conscience étoit moins retenue par le serment en lui-même que par les accessoires, c'est-à-dire les formules dont on se servoit pour le garantir.

« déclarent résolus à tirer vengeance d'eux-mêmes, et « à punir leur propre ignominie. »

Laon. Chalcoc. liv. 7.

Chalcocondyle diffère essentiellement des autres écrivains dans les détails qui précèdent la bataille de Warna. Nous devons avouer qu'il est impossible de concilier son récit, non-seulement avec le leur, mais même avec la vraisemblance. Après avoir raconté le passage du Danube par les Hongrois, il en fait avertir Amurat pendant qu'il est en Asie; ce qui détermine ce sultan à revenir en Europe. Tandis qu'il cherche les moyens de traverser l'Hellespont, Ladislas a le temps d'arriver à Warna. Le laissant dans cette ville, où l'on suppose qu'il entre par capitulation, Laonice annonce qu'Amurat marche à la rencontre des Hongrois. Ecoutons-le maintenant par l'intermédiaire de son traducteur. « Il les « suivoit en queue, de logis en logis, et se campoit tou- « jours au même lieu où il avoit logé le jour précédent. « Que si d'aventure les autres ne faisoient traite entière, « il s'arrêtoit semblablement à mi-chemin, et ainsi « continua durant quatre jours tout exprès, pour recon- « noître quel nombre ils étoient; comme c'est qu'ils « voudroient procéder en cette guerre : si, se trouvant « étonnés de sa soudaine survenue, ils rebrousseroient « point tout court en arrière : si les choses alloient en « leur camp par bon ordre, et toutes telles autres par- « ticularités d'importance, les suivant continuellement « à la trace ». Laonice fait ensuite livrer bataille à Warna, où, dans le livre précédent, il avoit conduit les Hongrois, et donne les détails de l'action, semblables à ceux que nous avons rapportés. Ce sont ceux qui le précèdent qu'on ne sauroit expliquer. Comment Amurat pouvoit-il se trouver derrière les Hongrois, et suivre de gîte en gîte une armée arrivée à Warna, quand il étoit encore près d'Andrinople, et qui reste dans cette ville ou dans les environs jusqu'au moment du combat? Nous n'entreprendrons point d'expliquer ces contradic-

tions, nous contentant de rappeler que Laonice coupe souvant son récit par des digressions très-longues, qui font oublier ou perdre de vue la partie qu'il laisse en arrière. Peut-être ont-elles quelquefois produit le même effet sur l'auteur. Retournons au champ de bataille.

On estime à dix mille la perte des chrétiens; celle des Turcs fut plus grande. Le sultan avoua qu'une seconde victoire aussi coûteuse que celle-là causeroit la destruction du vainqueur. Récompensant généreusement le janissaire qui n'avoit pas redouté sa colère en l'empêchant de fuir, ainsi que celui qui lui avoit présenté la tête de Ladislas, il s'arma de sévérité contre ceux qui avoient commis la faute qu'il se pardonnoit à lui-même. Les officiers qui dès le commencement de l'action avoient tourné le dos furent condamnés à mort, et les autres à être promenés dans le camp en habits de femme. Cependant il se laissa fléchir par les prières de l'armée qui demanda leur grâce. Peut-être un retour sur lui-même le disposa-t-il à l'indulgence. Sachons de Sagredo la conduite que tint le sultan le lendemain du combat. « Amurat, après cette victoire, se promena dans « le champ de bataille, où il prit plaisir à fouler aux « pieds les corps de ses ennemis avec une fierté dédai- « gneuse. L'on remarqua qu'une si cruelle boucherie « lui donna une extrême joie, et qu'il auroit souhaité « de voir encore plus de sang répandu. Il se tourna vers « Asab-Bey, et lui fit considérer que parmi un si prodi- « gieux nombre de morts on voyoit peu de gens d'un âge « avancé [a]. Asab lui répondit que, s'il n'y en avoit pas « eu beaucoup de jeunes, ils ne seroient point sortis de « leurs retranchemens, et n'auroient pas précipité l'ac- « tion lorsqu'ils tenoient la victoire dans leurs mains. « Ce barbare commanda qu'on mît la tête de Ladislas

Sagredo, histoire de l'emp. ottoman, l. 1.

[a] Cette circonstance a quelque ressemblance avec celle que nous avons rapportée à la mort d'Amurat 1er, qui trouva la mort en examinant le champ de bataille de Cassovie.

« au bout d'une pique, afin qu'un spectacle si funeste « répandit autant de terreur dans l'esprit des chrétiens « qu'il donneroit de plaisir aux infidèles. Après avoir été « ainsi exposée aux yeux des vainqueurs et des prison- « niers, on la renferma dans une peau de bouc pleine, « pour la conserver fraîche jusqu'à Pruse : elle y fut « envoyée. On la fit voir à ces peuples comme un tro- « phée de la victoire pour laquelle ils firent des réjouis- « sances publiques qui durèrent trois jours. Pendant ces « trois jours la tête fut promenée en triomphe par toute « la ville ». Amurat fit élever à l'endroit où Ladislas fut « tué une colonne sur laquelle on mit, d'après ses « ordres, une inscription que les uns prétendent mo- deste et les autres fastueuse [a]. Il fit rendre les derniers devoirs aux restes de Ladislas après lui avoir toutefois *fait couper la main* qui avoit signé la trève.

Les évêques que Ladislas avoit avec lui périrent dans cette bataille. Ils avoient pris part à l'action. L'église militante combattoit alors plus qu'elle ne l'a fait depuis, et reconnoissoit d'autres ennemis que les passions et les tentations du diable. Dans le siècle suivant on vit encore quelquefois des cardinaux à la tête des armées; mais cet usage s'est insensiblement perdu, et le mousquet ou l'épée n'ont plus été tolérés dans le costume. Dans la

[a] Il est assez singulier que la vérité soit difficile à découvrir au point de ne pouvoir s'assurer de la nature d'une inscription qui devoit être exposée aux yeux de tout le monde. Suivant Sagredo « le sultan, pour « *flatter* sa vanité, fit élever une « colonne avec des inscriptions, pour « faire passer à la postérité la mé- « moire de cette victoire. » Laonice ne dit rien de la colonne, mais il parle des *montres* et *parades* de la tête de Ladislas. Le sultan envoya vingt-cinq cuirasses au soudan d'Egypte, *voulant faire retentir de tous côtés* le bruit de sa victoire. Gibbon ne doute point que l'inscription ne fût modeste, et quoiqu'il ne cite point l'autorité sur laquelle il s'appuie, son opininion est d'un grand poids. Cependant cette tête promenée, ce triomphe, cette main coupée, semblent blesser la modestie autant que le respect dû aux morts, et dont Amurat auroit fait preuve envers Ladislas. N'est-il pas contradictoire de mutiler un cadavre, et de le faire *ensevelir avec beaucoup d'honneur?*

campagne de Warna, outre plusieurs évêques dont, le nombre n'est pas connu d'une manière précise, il y avoit deux cardinaux : Condolmiéri, neveu d'Eugène, flétri par l'histoire comme traître, et Julien Césarini, qui mérite un souvenir. On a vu le double rôle que ce prélat avoit joué, cinq années avant la guerre contre Amurat, au concile de Bâle. Après avoir provoqué des mesures vigoureuses contre l'autorité pontificale, et même contre la personne d'Eugène, qui l'avoit nommé président de l'assemblée, il quitta brusquement le parti populaire du concile pour se rendre auprès de ce même pape, dont il devint le confident et le légat. On ne sait point le motif de ce changement, on pourroit supposer que ce fut l'intérêt, si l'opinion généralement adoptée sur la manière dont il mourut étoit plus prouvée qu'elle ne l'est. On prétend qu'il fut ou assassiné par un batelier qui le transportoit d'une rive à l'autre du Danube, et qui fut tenté par la vue de l'or dont son passager étoit chargé; ou noyé dans ce fleuve *à cause du poids* de cet or, ou tué enfin par des Hongrois qui le dépouillèrent. La circonstance sur laquelle on ne varie point dans ces divers récits n'est point à l'avantage de Césarini. Elle est cependant moins constatée que le parjure dont il prêcha la doctrine à la diète de Pologne, qui perdit Ladislas, fit tant de victimes, et consolida la puissance des Turcs en Europe. L'événement a beaucoup influé sur la gravité du reproche fait à ce cardinal. La victoire l'auroit absous. Sans faire de scrupuleuses recherches dans les archives de la diplomatie, on trouvera beaucoup de traités *plus valides* que celui dont il est question indignement violés. Il est certain que tous les contractans qui devoient prendre part à celui d'Amurat n'y participèrent point et l'ignorèrent : c'étoient le pape, le duc de Bourgogne, Gênes et Venise. Le seul tort de Julien est d'avoir mis en doctrine un fait très-commun en politique, qu'on ne cesse de blâmer et de recom-

mencer. Mais ce qui, certes, est plus criminel, et, sous tous les rapports inexcusable, c'est l'odieuse et vile trahison des alliés de Ladislas. L'infraction du traité pouvoit donner des résultats avantageux; et puisqu'on se déterminoit à la faire, il falloit au moins ne rien négliger pour les obtenir. On a vu des traîtres courir des dangers, et ces dangers sembloient rendre leurs rôles moins odieux; on a vu des hommes qui ne trahissoient que par vengeance ou pour se faire justice, et rentrer dans les droits dont on les avoit injustement dépouillés; mais ici rien n'atténue les torts des confédérés. Qu'on se figure le cardinal Condolmiéri (que nous pouvons désigner, puisque étant nommément accusé, il ne se justifia point); qu'on se le figure passant d'Asie en Europe l'armée d'Amurat, que son devoir est de combattre, et recevant par soldat un écu! Condolmiéri, l'un de ceux qui avoient contribué puissamment à la rupture de la trève, parce que tout étoit disposé par lui pour empêcher le retour du sultan, forçant par ce motif Ladislas à violer le traité, favorise ensuite cet ennemi de son pays, et l'envoie tuer Ladislas!

Voyons les événemens probables dans l'hypothèse où les confédérés fidèles à l'honneur rempliroient leurs engagemens. Amurat, sur la foi des traités, avoit quitté l'Europe pour aller pacifier l'Asie. Ses troupes l'accompagnoient. Il ne laissoit dans les provinces conquises que quelques garnisons composées de soldats levés dans ces provinces. C'étoient, après les janissaires, les meilleurs, il est vrai; mais ils étoient en petit nombre, disséminés sur plusieurs points; d'un dévouement équivoque, et d'une fidélité douteuse en l'absence d'Amurat. Ladislas et Huniade arrivoient dans la plaine de Warna quand on avertissoit le sultan qu'ils venoient de passer le Danube : ils n'avoient plus que soixante lieues à faire pour se rendre à Constantinople. Paléologue, dont le courage étoit en raison inverse du danger, n'ayant plus

peur des Turcs, obligé de prendre parti contre eux, parce qu'il auroit craint que les alliés ne se conduisissent comme les croisés de 1204, et qu'Huniade ne fût un second Baudouin, Paléologue se seroit vu forcé d'agir franchement, et de réunir, comme il l'avoit promis, ses moyens à ceux de Ladislas. L'actif et vigilant Amurat se hâtoit d'accorder la paix au prince de Caramanie, et de ramener son armée sur les rives du Bosphore. Un double obstacle se présentoit à lui. Au lieu de bâtimens de transport pour embarquer ses troupes, et de vaisseaux armés pour protéger l'embarquement, il apercevoit une flotte ennemie qui surveilloit la côte, et l'empêchoit d'approcher; et de l'autre côté une armée disposée à le bien recevoir. Jusqu'ici rien n'est donné au hasard : le plan adopté, la marche tracée, conduisoient *nécessairement* à ces résultats. Ces détails, qui ne sont que des suppositions, ne devroient être que le récit des événemens, tant on avoit tout prévu, tout préparé [a]. Les Grecs, conquis, secouoient un joug odieux, et, s'armant pour défendre leur liberté, se mettoient dans la nécessité de vaincre pour éviter les châtimens terribles qu'Amurat infligeoit aux révoltés. Aucune de ces probabilités ne peut être ni contestée ni même révoquée en doute.

Les alliés, ainsi qu'il arrive toujours après l'événement, ou quand il est glorieux chacun veut en avoir le mérite, et s'il ne l'est pas, en rejette la faute sur un autre, les alliés s'adressèrent mutuellement des reproches. Tous accusèrent d'abord le crâle de Servie [b]. Ce prince

[a] Mais on n'avoit pas songé que ceux qui parloient tant d'honneur et de patrie vendroient la patrie et l'honneur pour un écu *par tête* de musulman, et que les confédérés deviendroient les bateliers des Turcs!

[b] Sagredo nomme ce prince *Vaccovichio*, et l'inculpe gravement en disant que, *par la plus noire de toutes les perfidies* il se *concerta avec le sultan*, ayant même la bassesse de lui *prostituer Milizza sa fille*. A cette époque Amurat étoit déjà gendre de ce prince, que les autres historiens nomment *George*. Il est probable que cet écrivain confond les époques.

avoit fait garder les défilés par où Scanderberg devoit passer. Il répondoit qu'il n'avoit voulu être parjure ni trahir sa conscience; qu'ayant contracté des obligations envers Amurat par le traité qu'il avoit signé, il s'étoit cru forcé de les remplir. Les Polonois, plus maltraités que les Hongrois, s'en prenoient à ceux-ci, qui répondoient en incriminant les autres, prétendant, non sans raison, que leur imprudente valeur avoit été cause que les *chrétiens, déjà vainqueurs, furent vaincus.* Enfin l'on accusa le cardinal-amiral, contre lequel tous les reproches se dirigèrent. Condolmieri ne se donna même pas la peine de répondre et de rendre, comme l'a fait un historien [a], les vents responsables de sa conduite.

La terreur qu'éprouva le sultan Amurat à la bataille de Warna est constatée par un concert unanime de témoignages grecs et latins [b], et ne peut être l'objet d'aucun doute. Mais un des contemporains ajoute à son récit une circonstance qui prouve combien cette terreur fut grande. Laonice Chalcocondyle prétend qu'il fit vœu de se retirer du monde, si la victoire se déclaroit en sa faveur, et que la peur fut cause de son abdication. L'ouvrage de cet écrivain faisant partie de la Byzantine, et conséquemment étant une des sources originales dans lesquelles ont dû puiser tous les historiens modernes, il importe d'autant plus de rapporter son témoignage, qu'il présente cette retraite, si louée par Voltaire, sous de tout autres couleurs. « Or (dit Laonice dans le langage de *Vigénère*) en la bataille qu'il eut à Warna « contre les Hongrois et les Polaques, s'étant trouvé « en un tel péril et danger que l'on sait (car ses gens « étoient en route presque tous), tellement qu'il se vit « sur le point d'être perdu, n'eût été la mésaventure

Chalcocondyle, l. 7.

[a] Chalcocondyle, dont nous avons dans une note précédente rapporté le témoignage. On sent bien qu'en se rendant coupable d'une trahison aussi odieuse, on en fait disparoître toutes les preuves.

[b] Phranza, Chalcocondyle, Nauclérus, Bonfini, Callimaque, Sagredo, tiennent tous le même langage sur la frayeur du sultan.

« du roi Ladislas, il avoit fait vœu que, s'il échappoit « de cette journée, son honneur et bagues sauves, il « renonceroit au monde, remettant la couronne entre « les mains de son fils, et se retireroit en quelque mo- « nastère de l'Asie pour achever le reste de ses jours « en saintes dévotions, à servir Dieu et le prophète. « Ayant doncques obtenu une si mémorable victoire et « mis à mort ce jeune roi, qui étoit pour lui donner « beaucoup d'affaires, s'il eut vécu plus longuement, « tout aussitôt qu'il fut de retour, il manda son jeune « fils Mahomet, en la présence des bassas et autres of- « ficiers de la Porte [a], se démit de l'empire entre ses « mains, ensemble toutes les forces et armées espandues « par les provinces d'icelui : puis se retira à Pruse, siége « ancien des seigneurs turcs en l'Asie. Là, il se ren- « ferma avec les zichides, qui sont leurs moines et re- « ligieux, et les sectides, gens de savoir, ayant la « charge d'interpréter la loi et les écritures ; et ainsi « passa quelques jours en leur compagnie à en conférer « et à des dévotions telles quelles. Mais lui, qui étoit « homme mondain, actif, remuant, ambitieux, et « qui ne pouvoit demeurer en repos, se dégoûta bien- « tôt de cette vie solitaire et oisive. Il commença à « pour penser à part soi les moyens de rentrer en son « état, sans aucune effusion de sang, craignant que, si « son fils découvroit cette sienne intention, il ne fût con- « traint à guerre civile. » Le moyen qu'il employa, suivant l'auteur, fut de se concerter avec le bacha Chatites, qui lui étoit dévoué. L'on attira le jeune Mahomet à une partie de chasse qui devoit durer plusieurs jours. Pendant qu'il y étoit, « Chatites introduit Amurat « dans le sérail, où d'arrivée il voulut assister lui-

[a] Suivant le comte de Bonneval, qui a long-temps été au service du grand-seigneur, la cour ottomane a pris le nom de *porte* de celle de la grande salle d'audiences, *porte infiniment respectée, où l'on n'entre qu'après bien des cérémonies. Voy.* Mém. du comte de Bonneval.

« même en personne au divan (qui est l'audience pu« blique qu'on donne quatre jours la semaine [a]) pour « se renouveler et faire voir aux magistrats et au peuple. « Là, sans contradiction aucune, lui fut déféré le « même honneur et obéissance que l'on souloit. Car « un chacun avoit encore devant les yeux la mémoire « toute récente d'un si valeureux et redouté monarque. » Les autres historiens ne sont point entrés dans ces détails, et se contentent d'envoyer Amurat dans sa retraite sans donner le motif dont parle Laonice, ni supposer de repentir. Quoique nous paroissions avoir adopté leur opinion, lorsque nous parlons de l'abdication d'Amurat, il étoit de notre devoir de rapporter celle de Chalcocondyle [b].

An. 1445. La désastreuse journée de Warna enleva jusqu'à l'espérance à l'empereur. Une soumission absolue étoit sa seule ressource. Elle lui coûtoit moins qu'à d'autres. Il devoit craindre qu'Amurat ne sût qu'il avoit été du nombre de ceux qui firent violer le traité. Le sultan ne pouvoit d'ailleurs ignorer les démarches que Paléologue renouveloit de temps en temps pour obtenir des secours

[a] Quoiqu'on donne en Turquie le nom de *divan* aux tribunaux, et même aux chambres de commerce, ce nom est plus particulièrement affecté par les Européens au conseil du grand-seigneur.

[b] Nous devons, à propos de cette contradiction, dire un mot de la difficulté de bien établir la certitude historique. Peu d'époques réunissent autant d'historiens contemporains que celle de cette malheureuse expédition. Il sembleroit, d'après ce fait, qu'on auroit plus de moyens de découvrir et de constater la vérité. Mais il en est autrement du moment où ces historiens ne sont point d'accord ; ce qui arrive plus d'une fois, et quelquefois même sur des faits importans. Nous citerons Huniade, personnage assez marquant pour qu'on s'informe de son sort après la bataille de Warna. Chalcocondyle le fait prendre par Dracul, seigneur de Moldavie, son mortel ennemi ; l'auteur de l'histoire ottomane, par Amurat, qui le *relâche généreusement* : les autres historiens le représentent se retirant du champ de bataille avec ses Valaques, traversant le Danube et se sauvant : version adoptée comme plus probable, puisque Huniade reparoît sur la scène. En recherchant scrupuleusement la vérité, l'on feroit moins un récit qu'une dissertation historique, et nous craindrions d'avoir quelquefois mérité ce reproche, si nous n'avions eu l'espoir de trouver une excuse dans l'importance des faits.

de la part des princes chrétiens. Jean s'abandonna donc à la discrétion du vainqueur, dont il implora la clémence. Heureusement pour l'empereur, Amurat songeoit au moyen de se venger d'un ennemi plus redoutable. Il alla probablement le méditer dans sa retraite. Après quelques mois de séjour, il en sortit, soit par repentir, comme vient de le raconter Laonice, soit à la demande des janissaires, et se mit à la tête d'une armée considérable pour châtier Scanderberg. Mais celui-ci se tenoit sur ses gardes, sachant bien quel sort lui réservoit son ennemi, s'il avoit jamais le malheur de tomber entre ses mains. Bien loin de rester dans une sécurité trompeuse, il étoit, ainsi que les siens, toujours sous les armes. Quoiqu'il n'eût que huit mille cavaliers et sept mille hommes d'infanterie, il entreprit de résister à la nombreuse armée d'Amurat. Il s'empara d'un poste avantageux situé près de Dibra, se saisit d'un bois, y mit trois mille chevaux en embuscade, avec ordre d'attaquer les Turcs par-derrière lorsque l'action seroit engagée. Il avoit à son service plusieurs vaillans capitaines ; car peu de temps après qu'il eut fait secouer le joug des musulmans à l'Albanie ainsi qu'à l'Epire, les plus braves aventuriers de France et d'Allemagne étoient venus s'enrôler sous ses drapeaux. Mais il donna plus particulièrement sa confiance à deux guerriers de sa nation qui s'appeloient, l'un Moïse, et l'autre le comte d'Urana. Quand il eut rangé sa petite armée en bataille, les Turcs surpris comptèrent sur une victoire facile. Au premier choc des Epirotes l'avant-garde des Allemands fut renversée, et pendant qu'ils les serroient de près, la cavalerie albanoise sortit du bois et les chargea par le flanc. Scanderberg étoit présent partout, et partout donnoit l'exemple. Les Turcs, plus nombreux, mais moins braves, cédèrent et prirent la fuite. Dans cette première victoire les Turcs perdirent plus de vingt mille hommes et vingt-quatre drapeaux. Le combat

dura quatre heures ; les bagages, les armes, les tentes, demeurèrent au pouvoir des Albanois. Ali-Bassa, commandant ce corps d'armée de quarante mille musulmans, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Après cette victoire, Scanderberg entra sur le pays ennemi, qu'il ravagea. Se retirant ensuite avec beaucoup de butin, il fit toutes les dispositions que lui dictoient la prudence et l'intérêt de sa sûreté pour résister en toutes les occasions au sultan, qu'il connoissoit trop bien pour ne pas savoir qu'il ne goûteroit de repos qu'il n'eût goûté les plaisirs de la vengeance. Ces dispositions montrent son intelligence, sa bravoure et ses talens. D'après ses conseils, les Epirotes et les Albanois envoyèrent leurs femmes et leurs enfans sur les terres des Vénitiens. Sachant qu'on fait mieux et avec ardeur ce qu'on fait de bonne volonté, il laissoit ses compatriotes libres. Connoissant leur haine contre les Turcs, haine que l'invasion de ces barbares n'avoit fait qu'accroître, il entretenoit leurs sentimens et leur courage. Bientôt toute la nation fut armée spontanément ; elle se distribuoit dans des postes inaccessibles. Des torches allumées annonçoient le danger ; elle accouroit aussitôt au secours des troupes permanentes que Scanderberg ne quittoit jamais. Ses chevaux, petits et nerveux, gravissoient les montagnes ; ses guerriers, actifs et robustes, résistoient à toutes les fatigues, et bravoient impunément l'intempérie des saisons. Leur chef, habile et valeureux, jugeoit des obstacles que présentoit aux Turcs son pays montueux et boisé, obstacles qui devenoient pour lui des ressources, et dont il savoit tirer parti. C'étoit un terrain fortifié par la nature, et qu'il ne s'agissoit que de défendre et de rendre imprenable.

Amurat, qu'une première défaite animoit davantage, honteux de voir ses troupes battues par un rebelle (car c'est ainsi qu'il traitoit le héros de l'Albanie), Amurat résolut de faire une seconde tentative. Il ordonna à l'un

de ses généraux les plus renommés d'assembler secrètement des troupes d'élite, d'entrer brusquement dans l'Epire, d'y surprendre Scanderberg, de le combattre et de le vaincre, promettant les récompenses les plus magnifiques. Ces ordres étoient plus faciles à donner qu'à suivre. Le général obéit et se met en marche pendant la nuit. Mais Scanderberg n'étoit pas homme à se laisser surprendre. Il avoit des espions vigilans et fidèles, qui l'avertirent de l'entrée des Turcs. En un instant les torches furent allumées, les troupes réunies dans un poste avantageux, d'où bientôt elles attaquèrent l'ennemi, le harcelant sans cesse, ne lui donnant aucun moment de repos, et ne lui permettant même pas de camper. Quand le terrain et l'occasion sont favorables, les Epirotes en viennent sérieusement aux mains. Scanderberg cherche dans la mêlée le général turc, et le tue. Les Ottomans fuient de toutes parts, laissant armes et bagages. Tout fut également distribué entre les soldats victorieux, d'après l'intention de leur chef.

Pour plaire au sultan, Mustapha bacha, comptant sur sa fortune, veut encore faire une tentative. Il choisit les hommes les plus déterminés. Il en réunit seize mille, et s'avance dans l'Albanie, mais il tombe dans une embuscade, est battu complètement et fait prisonnier. Le vainqueur voulut que sa troupe se partageât tout le butin, et même la rançon du général, qui montoit à une somme considérable. Scanderberg sortit ensuite de l'Epire, ravagea les provinces voisines, dont les habitans se retirèrent, et brava les musulmans, qui n'osèrent se mesurer avec lui.

Outré de dépit, Amurat accusant ses généraux de lâcheté, résolut de se mettre à la tête d'une armée considérable. On rassemble soixante mille hommes de cavalerie et quarante mille janissaires. Un plus grand nombre n'auroit pu tenir dans les états de Scanderberg. Le sultan mit le siége devant Sfétigrade, ville très-médiocre, mais

protégée par une bonne forteresse. La garnison fit une longue résistance. Mais enfin elle se rendit, corrompue, suivant les uns, par l'or d'Amurat, et suivant les autres, victimes d'une puérile superstition. Les habitans, d'après ces derniers, n'ayant pas voulu boire de l'eau d'un puits dans lequel on avoit jeté un chien, parce que c'étoit un animal immonde, furent réduits aux dernières extrémités et forcés de capituler. Quelle que soit la véritable cause, il y eut une convention d'après laquelle on leur accordoit la vie. Malgré ce traité, le jeune Mahomet demandoit à son père qu'on passât la garnison au fil de l'épée. Mais Amurat ne voulut pas y consentir, disant qu'il falloit observer sa parole, et rappelant que les chrétiens avoient été punis à Warna pour avoir violé le leur [a].

Avec sa petite armée, Scanderberg harceloit celle du vainqueur, qui toujours étoit forcé d'être sur la défensive. Les détachemens qu'on envoyoit au fourrage étoient pris; tous ceux qui s'écartoient un peu du corps d'Amurat tomboient entre les mains des Albanois. La promptitude de leurs manœuvres et la vitesse de leurs chevaux les déroboient à la fureur du sultan. Il avoit toujours à combattre une troupe invisible. Inquiété dans sa marche, il arriva ainsi devant Croya, capitale des états de Scanderberg. Ce héros, qui prévoyoit depuis long-temps que cette ville étoit le but de l'entreprise d'Amurat, avoit fait un appel à ses compatriotes, déclarant qu'il ne vouloit contraindre personne à se renfermer dans cette place. Il croyoit avec raison qu'elle seroit mieux défendue par des gens de bonne volonté. Il ne se trompa point. Il fit entrer des vivres en abon-

[a] Sagredo donne un autre motif au refus d'Amurat, qui, d'après cet historien, répondit à son fils « qu'il « étoit plus à propos de traiter avec « cette rigueur la dernière place que « la première, de peur qu'un exemple si dangereux n'obligeât les chré« tiens à se défendre avec plus d'o« piniâtreté. » Ce calcul ôte tout le mérite qu'on trouve à la conduite d'Amurat dans cette circonstance.

dance. La garnison se composa de quatre mille hommes d'élite, dont il donna le commandemeut au comte d'Urana, auquel il confia la défense de cette ville. Les Vénitiens lui firent passer de l'argent et quelques soldats. Les Turcs trouvèrent tant de difficultés à transporter leurs canons [a], à cause de l'inégalité du terrain, qu'ils furent obligés de faire venir des ouvriers et d'établir une fonderie sur les lieux. Scanderberg ruina tout le pays pour ôter aux musulmans les moyens d'y subsister. Le sultan se vit contraint de demander une multitude de vivandiers. Fidèle à son système, le défenseur de l'Albanie se campoit avec ses troupes sur les montagnes, d'où il tenoit en quelque sorte les Turcs assiégés dans leur camp; tout détachement qui en sortoit étoit pris. Quand Amurat envoyoit un corps nombreux, on ne trouvoit personne, les Albanois avoient disparu. Les Turcs firent tous leurs efforts pour corrompre le comte d'Urana : argent, dignités, honneurs, tout ce qui peut tenter ou séduire fut inutilement offert. On dressa deux batteries de dix pièces de canon pour foudroyer la ville de deux côtés. L'intrépide Scanderberg, du haut de ses montagnes, s'entendoit avec les assiégés au moyen de fanaux allumés pendant la nuit, pour faire coïncider leurs sorties avec ses attaques. Pendant que la garnison fondoit sur les assiégeans, il venoit les attaquer jusque dans leurs retranchemens, leur prenoit du monde, leur enlevoit leurs drapeaux, et les forçoit de suspendre le siége. Les Turcs donnèrent un assaut général. Scanderberg descendit aussitôt de ses montagnes, pénètra dans leurs quartiers le sabre à la main, y causa beaucoup de trouble et de désordre, et se battit avec tant d'ardeur, accompagné d'un petit nombre de braves, qu'il fut sur le point d'être pris. Amurat donna l'ordre à son fils d'aller avec le plus expérimenté

[a] Nous réservons les observations indispensables sur l'artillerie des Turcs, et sur ce qu'elle pouvoit ou devoit être, et nous les soumettrons au lecteur lorsqu'il sera question du fameux canon de Mahomet.

de ses généraux défendre les retranchemens. Les Turcs avoient déjà perdu vingt mille hommes au pied des remparts de Croya, sans en être plus avancés. Il étoient las et se rebutoient. Pendant qu'ils espéroient pouvoir se remettre de leurs fatigues, Scanderberg, qui ne prenoit du repos que le jour, pour n'en point laisser prendre à ses ennemis pendant la nuit, tomboit à l'improviste sur le camp. Un jour il fit mettre à ses soldats une espèce de réseau sur leur tête, afin de se reconnoître, et choisit une nuit obscure pour attaquer à la fois de plusieurs côtés, et tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de prisonniers, enleva des armes, des chevaux, et plusieurs convois de vivres, qu'on envoyoit pour la subsistance des troupes. Furieux d'être assiégé lui-même au milieu de son camp, et d'abandonner l'attaque pour se défendre contre un ennemi qui ne lui donnoit point de relâche, Amurat fit construire des ouvrages qu'il garnit de petites pièces de campagne. Mais Scanderberg rendoit toutes ces précautions sans effet, parce qu'il attaquoit sur un autre point, et toujours pendant la nuit, de manière que les Turs étoient dans une alerte continuelle. Un soir, ayant formé trois détachemens de sa troupe, il combine une triple attaque qu'il dirige avec tant de bonheur, qu'il répandit la terreur dans toute l'armée ennemie. Après avoir tué du monde et fait un riche butin, il se retira en lieu de sûreté. Le sultan, au désespoir, tenta encore un second assaut général; mais ses troupes furent repoussées avec un grand carnage, et totalement découragées.

Amurat fit venir dans sa tente les principaux chefs de son armée; il se plaignit de leur peu de courage et de l'injustice du sort qui lui faisoit, après tant d'exploits et de conquêtes, ternir sa gloire contre un rebelle indigne de se mesurer avec lui, et compromettre les forces de l'empire ottoman sous les murs d'une place obscure, et qui ne seroit pas connue sans son entreprise.

il craignoit d'être obligé de lever honteusement le siége et de retourner dans ses états, humilié d'une expédition dont il s'étoit promis beaucoup d'avantages. Cette crainte le retenoit, lorsqu'un courrier, envoyé par le crâle de Servie, vint mettre fin à ses irrésolutions, et le déterminer à laisser Scanderberg tranquille pendant quelque temps pour aller au-devant d'un autre ennemi non moins redoutable [a].

Avant de suivre Amurat, il doit nous être permis d'achever l'histoire du guerrier qui sut, avec une poignée d'hommes, arrêter et tenir en échec ce sultan. N'ayant qu'environ dix-huit mille soldats, il ne pouvoit attaquer seul l'empire ottoman, couvert d'armées innombrables. C'étoit beaucoup que de lui résister, que de lutter contre deux conquérans tels qu'Amurat et le fameux Mahomet; que d'échapper à leur puissance : il fit plus, il les battit. Doué comme eux du talent des conquêtes, sans en avoir la manie, il n'eut ni leurs défauts ni leurs vices. Son ambition, louable, se bornoit à maintenir l'indépendance de sa patrie. S'il eût été secondé ou souverain d'un pays plus vaste, plus puissant, ayant plus de ressources, il eût peut-être affranchi l'Europe de la domination des Turcs. Si l'on considère le peu de moyens qu'il eut à sa disposition, l'étendue et la population de son petit royaume, comparées à celles d'Amurat et de Mahomet, on conviendra qu'il a fait des prodiges. Avec une si grande inégalité, Scanderberg résista pendant vingt-trois années à la puissance colossale des Ottomans, et fit échouer tous les

[a] Plusieurs historiens latins font mourir Amurat de chagrin sous les murs de Croya : mais les Grecs, tels que Chalcocondyle et Phranza, sont d'accord, ainsi que les Turcs, sur l'époque et les circonstances où ce sultan cessa de vivre, et nous suivrons leur récit. Laonice prétend qu'après le dernier assaut, ne voulant point se retirer sans avoir eu la ville, il se déterminoit à la tenir étroitement bloquée pour la prendre par famine, mais que le courrier du crâle lui *fit bien corriger son plaidoyer, car soudain il troussa bagage, et se mit en chemin.* (Chalcocondyle, liv. 7, traduction citée.)

efforts de Mahomet, à qui son père avoit légué sa haine et le soin de sa vengeance. Le destructeur de l'empire grec, le maître de Constantinople, combattit contre lui pendant onze ans sans succès. Les généraux étoient battus sans qu'aucun avantage compensât leurs pertes. Las d'une lutte honteuse, Mahomet leur permit de demander la paix. Elle leur fut accordée en 1461. Scanderberg, étant appelé par le pape pour secourir Ferdinand d'Aragon, ce fut dans cet intervalle que Mahomet lui fit demander son sabre, s'imaginant qu'il avoit quelque chose de surnaturel. Il le renvoya bientôt au défenseur de l'Albanie, comme une arme inutile entre les mains de ses généraux. Scanderberg dit à celui qui le lui rapporta qu'en envoyant son sabre, il avoit gardé le bras qui savoit s'en servir. Mahomet, pour qui la paix n'étoit jamais qu'un moyen de venir plus facilement à bout de l'ennemi avec lequel il la concluoit, et de renouveler la guerre avec plus d'avantage, reprit bientôt les armes, résolu de dompter ce rebelle. Pendant la trève, Scanderberg avoit fait construire une forteresse sur le haut d'une montagne pour dominer la route la moins impraticable par laquelle les Turcs entroient dans son pays. Avant de frapper un grand coup, Mahomet usa de ruse et de perfidie. Il commença par séduire Moïse, l'un des généraux albanois, le fit révolter, et mit vingt-cinq mille Turcs sous ses ordres. Mais ils furent complètement défaits; Amasias, neveu du roi d'Albanie, imita Moïse : il eut le même sort. Mahomet réussit ensuite à brouiller Venise et Scanderberg; mais ils ne tardèrent point à se réconcilier, ne pouvant se fier à leur ennemi commun, qui ne divisoit que pour détruire. Le sultan, qui, dans l'examen des moyens dont il se servoit, vouloit seulement savoir s'ils le faisoient parvenir à son but, eut recours à l'assassinat. Il choisit deux renégats, qu'il envoya dans l'Albanie. Leur rôle étoit de chercher les occasions de se

lier avec Scanderberg et de saisir celle de le tuer ; mais ils furent découverts. Ce fut alors que Mahomet, furieux, prit la résolution d'entrer lui-même en Albanie à la tête d'une armée de deux cent mille hommes. Il mit le siége devant Croya, dont la défense étoit confiée à Baldissera Perducci. Le sultan tâcha de le corrompre par des offres considérables. Fidèle au héros qui l'avoit nommé gouverneur, Perducci rejeta ces offres. Mahomet fut obligé de renouveler les batteries et les assauts. Il tint avec aussi peu de succès la conduite qu'avoit tenue son père, et Scanderberg suivit la marche qu'il avoit adoptée. Toujours infatigable, il traversoit jour et nuit les desseins de son ennemi, chargeoit ses troupes, détruisoit ses travaux. Mahomet, la rage dans le cœur, laissa Balaban avec huit généraux pour continuer le siége, et retourna dans sa nouvelle capitale. Scanderberg, affoibli par une guerre si longue, passa rapidement en Italie pour chercher du secours. Les Vénitiens lui donnèrent deux cents hommes d'armes, mille chevaux, et quelques régimens d'infanterie. Il revient, mêle ces soldats avec les siens, règle ses opérations avec tant de prudence, et distribue si sagement ses troupes, qu'il se rendit maître des montagnes où les Turcs étoient renfermés comme dans une enceinte. Balaban, furieux et humilié d'être comme assiegé par un ennemi si foible et si méprisable à ses yeux, fait une sortie dans laquelle il est tué. Cet événement remplit de terreur les Ottomans, qui levèrent le siége et se retirèrent. Le bruit des exploits de Scanderberg retentit dans l'Europe et fit cesser un moment la stupeur dans laquelle étoient plusieurs princes, effrayés des conquêtes de Mahomet. Pie II eut l'idée de publier une croisade contre Mahomet, et de faire nommer Scanderberg généralissime des troupes confédérées. Mais alors ce héros étoit attaqué d'une maladie mortelle qui l'enleva dans sa soixante-troisième

année [a]. Il se plaignit avec amertume d'être échappé à tant de dangers, et de ne pas mourir sur le champ de bataille. « Scanderberg étoit heureux, sage, entreprenant. Il ne refusa jamais d'en venir aux mains avec « ses ennemis, mais aussi il ne négligea rien des avan- « tages qu'il pouvoit prendre, et sut admirablement se « prévaloir de la situation des lieux, du temps et de « l'occasion. Il savoit parfaitement la langue, les mœurs « et la manière de combattre des Turcs. Affable dans « ses manières, et sévère dans sa discipline, il bannis- « soit de son camp tous les vices inutiles, et maintenoit « son autorité en donnant l'exemple. Sous sa conduite, « les Albanois se crurent invincibles et le parurent. « L'enthousiasme a placé son nom entre ceux d'Alexandre « et de Pyrrhus, qui ne rougiroient pas sans doute de « leur intrépide compatriote; mais la foiblesse de sa « puissance et de ses états le place à une grande dis- « tance des héros qui ont triomphé de l'Orient et des

Sagredo, l. 1.
Gibbon, c. 67.

[a] En 1467. Nous ne pouvons nous dispenser de rappeler les diverses traditions sur le compte de Scanderberg. Nous n'avons dû rapporter que ses exploits contre les Turcs, parce qu'en les battant il étoit considéré comme un défenseur de l'empire dont nous offrons l'histoire, et que son exemple prouvoit qu'on pouvoit chasser les musulmans de l'Europe. Sa résistance est attestée par les Turcs et les chrétiens, quoique les premiers soient très-laconiques (ce que leurs défaites et le mépris qu'ils exprimoient pour *le rebelle* expliquent suffisamment) : les seconds ne le sont pas assez, parce-qu'ils mêlent le faux et le vrai, ajoutant à des actions déjà extraordinaires des faits incroyables, et les éloges les plus exagérés. Il est donc nécessaire d'observer un juste milieu. Quant à sa mort, Gibbon croit qu'elle arriva lorsqu'il étoit à Lyssus, sur le territoire de Venise. Il cite un passage de Phranza, susceptible de discussion, parce que le jésuite Pontanus n'est pas toujours clair, et Gibbon n'a pu consulter que la traduction, l'ouvrage grec n'étant imprimé que depuis vingt ans. Pontanus s'exprime ainsi : *Mahomet in Albaniam irrumpens, Scanterinum ipsius dominum afflixit*, cœpit, *omnia vastavit*. Si Mahomet avoit pris Scanderberg, il ne l'auroit point laissé aller mourir à Lyssus. Il est probable que le jésuite a voulu dire que le sultan s'empara de l'Albanie. Il seroit plus utile de savoir ce qu'a dit Phranza : du reste son témoignage est le seul. Dans la note suivante on verra celui de Laonice.

« légions romaines. » Quand les Turcs devinrent maîtres de son pays, ils violèrent son tombeau, et les janissaires se firent des bracelets de ses os, rendant ainsi, sans le vouloir, hommage à leur ennemi, soit qu'ils voulussent se parer de ses dépouilles, soit que la superstition les leur fît envisager comme un talisman propre à transmettre la valeur. Nous l'avons justifié du reproche de perfidie. Il ne trompa qu'un ennemi, et cet ennemi avoit détrôné son père, empoisonné ses frères, confisqué ses états : il l'avoit enfin outragé lui-même [a].

Notre but, en rappelant sommairement les actions de ce héros, en les réunissant toutes sans égard au temps, a principalement été de faire voir qu'après la bataille de Warna, et même au moment de la gloire et de la toute-puissance de Mahomet, il étoit possible de résister à ce conquérant. Il ne falloit que de la valeur, un chef habile, une armée : l'armée étoit plus facile à trouver que le chef. Pendant vingt ans (c'est-à-dire depuis l'évasion de Scanderberg jusqu'à sa mort) on pouvoit avoir l'un et l'autre. Le prince d'Albanie le prouva. Nous allons faire voir qu'il y en avoit un autre, en retournant auprès d'Amurat, que l'arri-

[a] Voici ce que dit le continuateur de Laonice Chalcocondyle à l'occasion de la mort de Scanderberg. « La plus agréable nouvelle que Mahomet eût pu entendre, celle qui « facilitoit le progrès de ses armes, « c'étoit la mort du généreux Castriot ou Scanderberg, cet incomparable guerrier, boulevard de la « chrétienté. Le monarque ottoman « étoit à Constantinople quand il « apprit ce qu'il avoit tant désiré; « mais ce fut avec un tel transport « d'aise, que son âme, toute aux « gros bouillons de la joie, rompit « les digues de toute cette sévère « gravité et de tout ce que la dissimulation (qu'il tenoit pour la plus « noble de ses vertus) lui eût pu « donner de retenue en toute autre « occurrence; ne pouvant même se « retenir de sauteler, et faire des « gestes indignes et messéans; et « de dire : Qui peut donc empêcher « maintenant Mahomet de se rendre « maître de l'Europe, puisqu'elle a « perdu son épée et son bouclier ? » L'historien raconte ensuite qu'il envoya ravager l'Albanie pour se venger. Ainsi ce témoignage est en contradiction avec celui de Phranza, qui, du vivant de Scanderberg, rend le sultan maître de l'Albanie.

vée d'un courrier du crâle avoit déterminé à lever le siége de Croya.

An. 1446-1449. Le prince de Servie faisoit avertir son gendre qu'Huniade, après avoir rassemblé des soldats hongrois, transylvains et valaques, se préparoit à passer le Danube pour entrer sur les terres du sultan. La bravoure et les talens militaires d'Huniade étoient connus. Amurat sentit qu'il falloit dès l'origine l'arrêter et s'opposer à ses progrès. Il résolut donc de marcher en personne contre un ennemi digne de lui. Telle étoit la cause de son brusque départ. Il envoya de tous les côtés des soldats pour faire réunir des troupes. On répondit de toutes parts à cet appel, et bientôt le sultan se vit à la tête d'une nombreuse armée. Il prit la route de Servie. Pendant sa marche, Huniade passoit le Danube avec quarante mille fantassins, sept mille hommes de cavalerie, et deux mille chariots armés et chargés d'arquebuses et de plusieurs armes à feu, nouvellement inventées. Ces troupes, dit Laonice, pouvoient en *imposer à quelque moyenne puissance*, mais elles étoient insuffisantes contre celles d'Amurat. Huniade comptoit sur l'assistance du crâle; mais quand celui-ci eut bien connu ses forces, il déclara qu'il vouloit rester neutre, bien certain que les forces du sultan étoient irrésistibles. Les historiens supposent qu'il en eut du regret, parce qu'il auroit voulu se venger de son gendre, qui lui avoit bien rendu ses enfans, mais après les avoir privés de la vue. Huniade, qui n'avoit pas mis en doute le secours des Serviens, ressentit contre leur prince un violent dépit qu'il eut beaucoup de peine à dissimuler. Lui ayant fait de vifs reproches, il continua sa marche jusque dans la plaine de Cassovie, où le sultan Amurat Ier avoit été tué par un Servien après une victoire, ainsi que nous l'avons raconté. Huniade joignoit l'observation à l'activité. Dans la bataille de Warna, il avoit remarqué

Laon. Chalcocond. l. 7.

que les Turcs cédoient facilement au premier choc : il croyoit que la victoire n'auroit pas été douteuse sans l'imprudence de Ladislas. Faisant son calcul sur cette donnée, il ne désespéroit pas de sa cause, malgré l'abandon du crâle. Maître de prendre toutes les dispositions qui lui paroîtroient les plus utiles, n'ayant aucun prince qui le contrariât dans ses opérations, il disposa son armée en bataille, plein de confiance et d'espoir. Il envoya des courriers à Scanderberg pour le prier de venir joindre ses troupes aux siennes.

La leçon qu'avoit reçue Amurat dans la plaine de Warna n'étoit pas perdue. Il avoit fait la même remarque qu'Huniade, et se proposoit de *préparer un remède au mal.* Ce fut de mettre en réserve une partie de son armée dont l'objet seroit de contenir l'autre, de l'empêcher de se débander et de la remplacer dans le cas où cette précaution seroit insuffisante. Il sépara donc les Européens des Asiatiques, et rangea les premiers en bataille, les exposant au choc d'Huniade. Comme son armée étoit de près de deux cent mille hommes, chaque division étoit plus nombreuse que l'armée d'Huniade. En plaçant les Européens, il leur dit qu'il leur confioit l'honneur de la journée. Ce mot produisit son effet. Le signal se donne ; on en vient aux mains. Les Hongrois eurent d'abord l'avantage, parce qu'ils étoient couverts de cuirasses à l'abri de l'épée ; ce qui détermina le sultan à faire retirer ses troupes pour leur ordonner de laisser leurs armes légères et de frapper avec des massues et des bâtons ferrés. Les alliés plient à leur tour, mais Huniade rétablit l'équilibre. Dans cette première journée, aucun des deux partis n'eut un avantage marqué. Pendant la nuit, on ouvrit l'avis dans le camp des Hongrois de profiter de l'obscurité pour pénétrer jusqu'à la tente d'Amurat, afin d'enlever ce sultan, parce que de lui dépendoit le courage de ses troupes. Cet avis fut adopté.

On disposa les chariots armés, et l'on partit au galop pour exécuter ce projet. Le bruit, la surprise, l'audace d'une attaque dont les Turcs ne devinoient ni le but ni le motif, mirent d'abord du désordre dans le corps des janissaires qui environnoient le sultan. Mais ils se rassurèrent bientôt; et, se servant des canons placés devant sa tente, ils enlevèrent les attelages des alliés. Au point du jour, les deux grandes ailes de l'armée d'Amurat, jusqu'alors immobiles à cause de l'obscurité, s'ébranlèrent à la vue de l'ennemi, qui se retira après un combat sanglant, et se réfugia dans son camp. Pendant trois jours le prince soutint les efforts des troupes musulmanes, quatre fois plus nombreuses que les siennes, et, d'après son principe, qu'il n'y avoit pas de honte à fuir quand la cause étoit désespérée, il se retira avec un détachement d'élite. La variation des récits de tous les historiens nous empêche de le suivre dans sa fuite, que les uns abrègent tandis que les autres le rendent romanesque par la description des dangers et des incidens qu'ils racontent. La même différence existe entre le nombre des morts, qui dut être de dix-sept mille parmi les chrétiens, d'après les calculs de Laonice [a]. Couvert de lauriers et chargé de butin, Amurat prit la route d'Andrinople, dont les habitans le reçurent en triomphe.

Paléologue respiroit pendant qu'on occupoit le sultan, et les ennemis de l'un peuvent être considérés comme les alliés et les soutiens de l'autre. Son frère, le prince Constantin, despote du Péloponèse, plus hardi que lui,

[a] Cet historien rapporte que le prince de Servie fit faire un relevé, voulant connoître combien de chrétiens étoient restés sur le champ de bataille. « Il y eut dix-sept mille « tant Hongres que Valaques, et des « Turcs quatre mille : étant fort aise « de discerner les uns d'avec les « autres; pour ce que les Turcs sont « circoncis et tout rasés, hors un « toupet de cheveux qu'ils laissent « au haut de la tête, et quelque peu « de poil vers les tempes, là où les « Hongres *nourrissent fort curieu-* « *sement leurs perruques fort lon-* « *gues et bien testonnées.* »

avoit mis à profit l'absence d'Amurat pour lui enlever quelques places importantes, telles que Thèbes, et même il s'étoit emparé de la Béotie ainsi que de la montagne du Pinde, que les anciens ont immortalisée. Elle étoit coupée de vallons très-peuplés, et Constantin, après avoir armé tous les habitans, les excitoit à soumettre la Thessalie; il étoit enfin parvenu à séduire quelques vassaux du sultan; mais il ne suffisoit pas de prendre avec un prince comme Amurat, il falloit conserver ses conquêtes. Le despote agissoit de concert avec son frère le prince Thomas. Tous deux se saisirent de l'Hexamilion, cette muraille qui s'étendoit sur l'isthme dans un espace d'environ six milles. Ils la firent reconstruire et lui donnèrent cinq coudées d'épaisseur. Cinq forteresses, distribuées à des distances calculées d'après les besoins, la protégeoient dans son développement. Elle étoit garantie par un fossé dans lequel on pouvoit introduire à volonté l'eau, soit de la mer Egée, soit de la mer d'Ionie. Si le fossé eût été plus large et plus profond, l'isthme eût été coupé; l'on auroit fait une île. Mais pendant ces travaux, l'art militaire faisoit des progrès et devoit subir des modifications que l'introduction des armes à feu et des canons rendoit indispensables. Quand les deux princes seroient restés possesseurs de ces constructions, elles n'auroient été pour eux que d'une médiocre utilité, d'après le nouveau système d'attaque auquel il falloit nécessairement en opposer un de défense qui fût en rapport avec ce système [a].

Amurat, qui se faisoit rendre un compte exact de la conduite de ses ennemis ou des princes aux dépens desquels il vouloit s'agrandir, n'oublioit ni Constantin,

[a] A l'attaque de l'isthme, les Grecs, en entendant le canon, furent stupéfaits *comme si on leur eût ôté le jugement et la vue, et quittèrent tout là, se renversant et culbutant les uns sur les autres.* Chalcocondyle, liv. 7.

ni Thomas. Il se proposoit de détruire ces travaux hostiles, et de punir ceux qui les avoient entrepris. Dès que l'instant désigné par lui pour la vengeance fut arrêté, le sultan marcha vers l'Hexamilion à la tête d'une armée considérable, traînant après lui une multitude de chariots chargés d'armes, d'attirails militaires, de bouches à feu. Il dispose son artillerie, et la pointe sur la muraille : bientôt elle s'écroule, ainsi que les forteresses qui la défendoient. Il fait mettre à sec et combler le fossé. A mesure que les brèches devenoient praticables, les Turcs y montoient et passoient au fil de l'épée ceux qu'ils trouvoient derrière ce foible retranchement. Lorsqu'il fut emporté de vive force, Amurat reprit la route d'Andrinople, laissant à Turacan, l'un de ses généraux, le soin d'achever cette expédition. Alors les musulmans, qui n'étoient contenus que par la présence de leur sultan, et qui cherchoient toujours l'occasion du pillage, se débandent, inondent la Morée, y mettent tout à feu et à sang [a] et se gorgent de butin ; ils étaient accablés sous le poids de l'or, de l'argent, de brocards et d'effets précieux. Ils firent un si grand nombre de prisonniers, qu'ils furent obligés de les vendre au plus vil prix, et ces Grecs dégénérés qui, d'après les détails transmis par les historiens, devoient être plus nombreux que leurs vainqueurs, se laissoient vendre !

Le prince n'ayant plus de ressources, mais plutôt vaincu que soumis, envoya pour ambassadeur au sultan, Chalcocondyle [b], père de l'historien. Il étoit chargé de réclamer la restitution de l'isthme, et même de la

[a] Turacan fit massacrer les prisonniers, « et de leurs têtes arrangées les unes sur les autres dresser « un trophée en forme d'une petite « pyramide, pour remembrance de « sa victoire. Il fit encore tout plein « d'autres *belles choses* dont il s'acquit un grand crédit et faveur auprès de son maître. » Laon. liv. 5, trad. de Vigenère. Le traducteur étoit digne d'être l'historien de Turacan.

[b] Gibbon dit, dans une des notes de son ouvrage, que l'on n'a point

province conquise par l'armée d'Amurat, qui, fort étonné qu'au lieu de soumissions auxquelles il s'attendoit, on lui fît une pareille demande, ordonna que l'ambassadeur seroit conduit pieds et poings liés en prison à Phères.

Dépourvu de moyens, Constantin se résigna tristement à son sort. Son frère fut vivement affecté des succès d'Amurat. Il ne pouvoit compter ni sur le secours des princes chrétiens, ni sur son peuple, qui ne lui pardonnoit pas les démarches qu'il avoit faites auprès du pape pour opérer la réunion des deux églises. Désabusé de toutes ses illusions, il ne flotta plus entre l'espérance et la crainte; mais, dominé par ce dernier sentiment au point d'en avoir sa santé altérée, il parut vouloir remplir les devoirs qui lui étoient imposés, et résolut de s'occuper de l'administration des affaires publiques. Constantin ne les avoit jamais perdues de vue. Il étoit secondé dans son gouvernement par Phranza, qui nous a conservé les instructions que lui donnoit ce prince, en le faisant préfet de Lacédémone. On voit dans ces instructions l'affection du prince pour Phranza, qui mérita ce sentiment par sa fidélité et son dévouement, et le prouva en lui restant attaché, comme nous le verrons, à une époque et dans des circonstances où il n'avait plus rien à attendre de son souverain.

Jean avoit bien pris le meilleur parti pour se distraire de la terreur que lui inspiroit Amurat; c'étoit de s'occuper du bonheur de son peuple. Mais il étoit trop tard. Le travail ne fit qu'augmenter les infirmités causées par les dérèglemens de sa jeunesse; il fut atteint d'une maladie aigüe qui l'enleva en peu de jours. Il mourut le 31

de renseignemens sur la famille de Chalcocondyle, qui a toujours la *modestie* de s'oublier. Cet historien parle cependant deux fois de son père, deux fois député vers Amurat, et qu'il dit être *l'un des principaux et mieux famés citoyens d'Athènes*. A chaque fois le sultan le fit mettre en prison. *Voy*. liv. 6 et 7.

octobre 1449, âgé de cinquante-sept ans et dix mois, après un règne de vingt-trois ans. Sa dépouille mortelle fut déposée au monastère du Pantocrator.

Ce prince ne fit rien de remarquable. Le voyage du clergé grec en Italie est le seul événement de son règne auquel il ait pris une part active; encore auroit-il mieux fait de rester à Constantinople.

LIVRE CENT-TREIZIÈME.

CONSTANTIN PALÉOLOGUE, SURNOMMÉ DRAGOSÈS.

JEAN Paléologue étant mort sans enfans, le trône, en suivant l'ordre de succession, devoit appartenir à l'aîné de ses frères. La peste, qui désoloit une partie de la Grèce, venoit d'en réduire le nombre à trois, en enlevant le prince Théodore. Ce prince avoit été successivement despote de Sélyvrée et seigneur de Sparte. Non content de cet apanage, il tourmenta long-temps l'empereur pour en avoir un plus considérable, le menaçant même de lui faire la guerre. Paléologue, qui n'avoit lui-même qu'un fragment de l'empire, n'auroit pu rassasier l'ambition de son frère. Elle lui causoit des inquiétudes lorsqu'il apprit que, cédant tout à coup ses biens à Constantin Dragosès, il s'étoit fait moine, et retiré dans un couvent. Il ne restoit donc que trois concurrens au trône : c'étoient Constantin, Démétrius et Thomas. Quoique, dans l'ordre de naissance, Démétrius ne fût que le second, il prétendoit que la couronne devoit lui appartenir, parce qu'il étoit *porphyrogénète* [a], c'est-à-dire né depuis que son frère étoit monté

An. 1450.
Phranza, l. 3.
Ducas, c. 33.
Sagredo, liv. 1.
Cantemire, liv. 2, 3.

[a] Si l'on est d'accord sur la signification de ce mot, qui veut dire *né dans la pourpre,* ainsi que sur l'interprétation qu'on lui donne et l'application qu'on en fait, on l'est moins sur son origine. Suivant les uns, l'enfant recevoit le nom de *Porphyrogénète* parce que la chambre destinée aux couches de l'impératrice étoit tendue de pourpre : suivant les autres (qui adoptent la tradition de Cédrénus, historien

sur le trône. Ce prince pensoit que les enfans venus avant cette époque devoient être exclus, parce qu'ils ne pouvoient avoir aucun droit sur ce qui n'appartenoit point à leur père lors de leur naissance. Cette opinion parut spécieuse à tous ceux qui attendoient plus de Démétrius que de Constantin; plusieurs grands dignitaires la soutinrent, et les Grecs, qui n'avoient jamais eu tant de besoin d'union, alloient être en proie à une guerre civile, lorsque l'impératrice mère, le prince Thomas, le sénat, la milice et le peuple proclamèrent Constantin. C'étoit à peu près tout l'empire. Le prince étoit dans le Péloponèse. On savoit qu'Amurat affectionnoit Démétrius, et l'on craignoit qu'il n'appuyât ses prétentions. En conséquence on crut devoir lui députer Phranza, protovestiaire [a], afin de faire approuver ce choix par le sultan.

Sensible à cet hommage, Amurat combla l'envoyé de présens. Cette démarche, justifiée par une nécessité rigoureuse, fut blâmée par les partisans de Démétrius, qui auroient tenu la même conduite, si ce prince eût été proclamé. C'étoit une formalité qu'on avoit remplie à l'avénement des derniers empereurs, et dont l'omission eût attiré la ruine totale des Grecs, qui, bien loin d'être en état d'attaquer, ne pouvoient même pas se défendre. Quelque indispensable qu'elle fût, on n'est pas fâché de savoir qu'elle se fit à l'insu de Constantin (qui pour lors étoit à Sparte, ne sachant point la mort de Paléologue), parce que sa gloire fut sans aucune

byzantin du onzième siècle) le mot signifie né dans un palais de *porphyre*. Constantin avoit fait bâtir un palais dans lequel il y avoit un appartement pavé et revêtu d'un marbre précieux à fond rouge avec des taches blanches. Cet appartement ne devoit être habité que pendant les couches de l'impératrice; et l'enfant étoit *Porphyrogénète*. Cette dénomination fut ensuite donnée à ceux dont le père étoit empereur régnant lorsqu'ils vinrent au monde.

[a] C'est plus particulièrement cet auteur que nous consulterons pour la fin de cette histoire. Acteur ou témoin oculaire dans les grands événemens qui vont se passer, il en fait un récit digne de foi, parce qu'il réunit tous les degrés de certitude.

tache. Il avoit même envoyé vers son frère, qu'il croyoit toujours sur le trône, Lascaris et Philanthropène, relativement à des affaires qu'il étoit urgent de terminer. Ils arrivèrent à Constantinople au moment où l'on débattoit la question de savoir lequel des frères succèderoit à Paléologue. Lorsqu'elle eut été décidée en sa faveur, on lui députa Philanthropène, et Manuel, surnommé *Jagrus*, qui lui portèrent les ornemens de la royauté. Il les reçut dans une audience solennelle le 6 janvier 1450, et fut couronné par eux [a]. Le 12 mars suivant il fit son entrée à Constantinople au milieu des acclamations unanimes. Des fêtes, des réjouissances, des triomphes, des jeux, comme dans les temps les plus prospères, eurent lieu pour son avénement. C'étoit une victime qu'on couronnoit de fleurs. Il fit son frère Thomas despote, et lui céda le Péloponèse, ainsi qu'à Démétrius. Comme le premier avoit été d'un avis contraire au second dans la discussion qui s'étoit élevée à la mort de Jean Paléologue pour le droit de succession, on craignoit leur mésintelligence. On les fit venir en présence de leur auguste mère, et jurer par les sermens les plus horribles de ne pas troubler la paix, et de s'être réciproquement fidèles : sermens, dit Phranza, que tous les deux violèrent également.

Le premier soin de Constantin fut de s'occuper du choix d'une épouse. Dans les circonstance où se trouvoit l'empire, il falloit tâcher de contracter une alliance utile; mais les motifs qui la fesoient rechercher la rendoient fort difficile à trouver. Il s'agissoit d'étayer un colosse près de s'écrouler, et l'on couroit risque de s'ensevelir sous ses ruines. Constantin songeoit à la fille du doge de Venise. Cette république pouvoit être d'un puissant secours. Elle étoit disposée et le fit voir; mais la haute noblesse de l'empire, au moment où son existence étoit mise en question, n'écouta qu'un fol orgueil, et dé-

[a] *Coronâ augustali exornaverunt.* Phranza, liv. 3, ch. 1.

clara ce mariage peu convenable, parce qu'il y avoit une grande distance entre la fille d'un magistrat et l'empereur des Grecs. Le magistrat, humilié, s'en souvint lorsqu'on eut besoin de lui. Pendant qu'on discutoit sur ce projet de mariage, le pape Nicolas v, successeur d'Eugène iv, envoyoit au nouvel empereur un nonce chargé de missives dans lesquelles le saint-père exhortoit le prince à faire rigoureusement observer le décret d'union, et surtout à replacer sur le trône patriarchal le prélat que les schismatiques en avoient chassé. C'étoit de maintenir Constantin Paléologue sur le sien qu'on devoit s'occuper. Le souvenir de ce qui s'étoit passé au concile de Florence étoit encore trop récent, et la haine des Grecs contre les Latins trop envenimée pour que Constantin osât rien faire de ce qu'on lui demandoit. Il falloit être bien aveugle, ou d'un égoïsme inébranlable, pour exiger alors de l'empereur des mesures dont l'exécution devoit nécessairement l'affoiblir en divisant son peuple. Il ne fit rien parce qu'il ne pouvoit rien faire. Le pape lui en sut mauvais gré. Prenant cette impossibilité pour un refus, il s'en servit comme de prétexte pour l'abandonner à son sort. Si la raison (en faisant toujours trouver une cause à tous les événemens lorsqu'on veut la chercher) ne proscrivoit l'hypothèse de l'intervention du destin, on seroit tenté de l'admettre, en voyant tous ceux qui avoient un si grand intérêt à repousser les Turcs concourir aveuglément à favoriser leur invasion et leurs progrès. Depuis long-temps les Grecs se forgeoient des chaînes ; d'une main imprudente ou coupable, ils ouvroient de tous côtés la porte à ces barbares ; et lorsqu'un moment de repos ou d'oubli leur permettoit d'augmenter leurs ressources, ils prodiguent en pure perte celles qui leur restent. Comment expliquer, et surtout excuser le fait suivant? Dans le choix des princesses à qui l'empereur vouloit offrir le partage d'une couronne chancelante, ce prince parut hésiter

entre la cour de Trébisonde et celle d'Arménie. S'en rapportant au goût de Phranza, son ami, il le chargea de choisir, et l'envoya dans les deux cours en qualité d'ambassadeur.

Le sénat voulut donner à cette ambassade plus de pompe et de solennité que de coutume. On forma donc un cortége nombreux, et si bizarrement composé, que, pour y croire, il faut tout le sérieux avec lequel l'historien qui représentoit l'empereur en fait le récit [a]. Un mélange de nobles, de moines, de médecins, de chanteurs, de musiciens portant ou traînant des orgues, étoit un singulier moyen de donner une idée de la richesse, de la prospérité d'un empire, et de la grandeur du chef de cet empire : but qu'on se proposoit particulièrement dans cette ambassade. Elle étoit chargée de présens considérables pour les rois de Trébisonde et d'Arménie. Elle dura deux ans, coûta beaucoup, et les coffres de l'état furent vidés pour une représentation qui n'eut aucun résultat. Pendant son séjour à Trébisonde, la nouvelle de la mort du sultan Amurat parvint dans cette ville. La suite de l'ambassadeur s'en ré-

[a] Pour éviter le reproche d'exagération, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à présenter le récit même de Phranza, traduit par le jésuite Jacques Pontanus. *Cum donis splendidis, multoque apparatu, cum viris nobilibus et satellitio, cum hieromonachis et monachis, cum cantoribus et medicis, et quibusdam organicis et alia musica instrumenta tractandi peritis missus sum. Passim cum lætitiâ excepti sumus, pulsatisque organis et instrumentis musicis resonantibus, indigenæ concursantes admirari ac profiteri... Ex vicis et oppidis ad vivendum audiendumque approperârunt.. Quoniam sonitum quidam auribus percipiebant; quid autem illam harmoniam efficeret, haud intelligebant.* Ce passage peut donner une idée de la musique des Grecs et de leur goût. Une ambassade composée de nobles, de moines, d'archimandrites, de chanteurs, de médecins, de joueurs d'orgues de Barbarie, passeroit aujourd'hui pour une troupe de comédiens ambulans. Les orgues étoient très-anciennes. Pline en décrit qu'on faisoit jouer par le moyen du vent, et qu'il appelle *organa spiritualia*. Vitruve, dans son dixième livre, fait pareillement une description de l'orgue. En 757 le roi Pepin en reçut une des ambassadeurs de Constantin v. Quand Charlemagne monta sur le trône, l'empereur grec lui fit présent d'un jeu d'orgues,

jouit sans réflexion. Phranza, plus sage et plus expérimenté, en fut profondément affecté. Le sultan avoit satisfait son ambition. Deux abdications, la retraite, le repos, le prouvoient. La prise de Constantinople n'ajoutoit rien à sa gloire. La sécurité des Grecs étoit fondée en observant la foi des traités avec un prince qui passoit pour ne la violer jamais; mais il n'en étoit pas de même d'un jeune homme de vingt ans, qui n'avoit encore rien fait, et qui vouloit tout faire pour vivre dans la mémoire des hommes. Phranza vit sa patrie perdue, et le vit avec effroi [a]; il crut en retarder l'époque fatale en faisant épouser à son maître la veuve du sultan Amurat. Elle s'appeloit Marie, étoit chrétienne, et fille du crâle de Servie. Il avoit la persuasion ou plutôt l'espoir de faire ainsi une alliance utile à son pays. Le crâle seroit toujours prêt à défendre son gendre; Mahomet ménageroit sans doute le mari de la veuve de son père. Telles étoient les illusions de Phranza : comme si l'ambitieux connoissoit des devoirs! comme s'il étoit susceptible d'égards! Les princes turcs commençoient toujours leur règne par faire étrangler leur frère, et Mahomet alloit suivre cet exemple. Quant au crâle, il devoit voir le sort qui l'attendoit après la prise de Constantinople, et sentir combien il étoit de son intérêt de réunir contre l'oppression des Turcs tous les moyens de résistance. Phranza s'attache à réfuter toutes les objections qui disparoissent en effet devant la raison d'état; c'étoit un degré de parenté fort éloigné avec les princes de Servie; l'inégalité de l'alliance, le préjugé fondé sur la possession antérieure d'un Turc, enfin l'âge de la douairière, qui avoit environ cinquante ans, et ne donneroit pro-

[a] A propos du compliment que lui faisoit l'empereur de Trébisonde, il dit : *Cùm audissem, obmutui, tantusque dolor me incessit, ac si de morte carissimorum liberûm audissem : vultuque in terram aliquantisper dejecto* : hic, *inquam*, nequaquam jucundus, sed acerbus potiùs est nuntius.... Quia demortuus Amurat senex erat et successor juvenis, et minitabundus.

bablement pas d'héritiers au trône. Comme cette dernière objection étoit la principale, il la combat avec soin, et tâche de la détruire. Il veut prouver la fécondité de Marie, quoiqu'elle n'en eût donné aucune preuve, et, dans son zèle plus louable qu'éclairé, il prétend qu'elle est encore vierge [a], oubliant qu'une cohabitation de vingt-six ans avec un Turc rend ce fait entièrement incroyable, et que plus il présente Marie comme la plus belle princesse du siècle, plus son assertion paroît invraisemblable et ridicule. Constantin, goûtant le projet de son ami, dépêcha vers le prince des Serviens Manuel Paléologue pour traiter de ce mariage. La proposition fut reçue avec joie de la famille; mais la veuve ayant déclaré qu'elle vouloit renoncer au monde et s'enfermer dans un cloître, ce projet fut abandonné. Phranza, quoiqu'à regret, renoua les anciennes négociations, et se détermina pour la princesse d'Ibérie [b] : c'est ainsi qu'il appelle la Géorgie. Le roi son père, ébloui d'une alliance qui plaçoit sa fille sur le trône de Constantinople, ne dissimula point sa joie à Phranza. Non-seulement il ne voulut point, comme l'usage le prescrivoit, qu'on lui donnât le prix de la princesse, mais il offrit une somme ce cinquante-six mille pièces d'or, une

[a] *Ille corpus ejus non tetigit; quare nec liberorum quidquam genuit.* Phranza, liv. 3, ch. 2. La raison est en effet suffisante; et pour ceux qui croient le fait, elle doit être sans réplique. Le prince Cantemir, en parlant de Marie, dit *qu'elle surpassoit en beauté toutes les femmes de son siècle, et qu'elle étoit l'Hélène de la Servie.* (Hist. ottom. Amurat II, n° 9.) Ce qui ne *prouve* pas la retenue du sultan.

[b] Pontanus, commentateur de Phranza, de crainte que son lecteur ne transporte la scène en Espagne, a mis cette note sur l'Ibérie : *Iberes Europæi sunt Hispani, et Iberia Europæ Hispania. Iberes Asiatici sunt, qui hodiè Georgiani, Hispanorum coloni; et Iberia georgiana. Ne quis igitur in Iberiâ et iberis nominibus allucinetur.* (*Notæ in protovestiarium.*) Bochard prouve que les anciens ont donné le nom d'*Ibérie* aux pays situés au-delà de ceux qui leur étoient connus, d'un mot phénicien qui signifie *au-delà.* Cette interprétation paroît satisfaisante; elle explique pourquoi quelques anciens ont donné le nom d'*Ibérie* à la Gaule, et d'*Ibernie* à l'Irlande : et l'on n'est pas *obligé* de mettre, comme Pontanus, une colonie d'Espagnols en Géorgie.

pension de cinq mille, et déclara qu'elle emporteroit ses diamans, ses bijoux, et tout ce qu'elle avoit de précieux. Il promit des récompenses à l'ambassadeur. Il fut convenu qu'au printemps suivant on viendroit chercher en pompe la future impératrice; mais le trône auquel elle sembloit destinée devoit s'écrouler bientôt, et la jeune princesse rester auprès de son père. Phranza reçut de Constantin l'accueil le plus gracieux. On voit qu'il jouissoit de toute sa confiance. Ce prince, si digne d'être heureux par ses bonnes qualités, ne l'étoit pas. Environné de courtisans auxquels il ne pouvoit accorder ni son estime ni son amitié, il cherchoit en vain quelqu'un qui méritât ces sentimens, et ne trouvoit personne dans une cour corrompue. Le grand-amiral Luc Notaras, l'un des premiers dignitaires de l'état, entêté, plein d'orgueil, vouloit tout prévoir, tout deviner, et passer pour diriger l'empereur dans toutes ses entreprises. On trouve ces détails dans une conversation entre l'empereur et Phranza rapportée par ce dernier. Constantin avoit l'intention de l'envoyer au printemps auprès d'un de ses frères pour l'engager à solliciter les secours des puissances de l'Occident; ensuite en Morée pour une mission importante et secrète sur l'objet de laquelle il se tait; enfin en Georgie pour en ramener la future impératrice. Phranza fut fait grand-logothète ou premier ministre; mais Notaras en avoit usurpé les fonctions. Il fallut des indemnités pour dédommager un intrigant qui se faisoit craindre dans une cour où depuis long-temps des favoris s'arrogeoient l'autorité souveraine, et que l'empereur ne pouvoit réformer sans le plus grand danger, menacé comme il l'étoit. Il fut même obligé de ne pas rendre la nomination de Phranza publique. On connoîtra bientôt le sort de tous ces projets. Revenons au sultan Amurat mort pendant l'ambassade, dont nous n'avons pas dû interrompre le récit.

Amurat II mourut en 1451, à quarante-neuf ans, suivant Cantemir; à quatre-vingt-un, si l'on en croit Sagredo; à soixante-quinze suivant d'autres. Avec un peu de réflexion, ceux qui feraient mourir ce sultan à soixante-quinze ou quatre-vingt-un ans, en 1451, auroient vu qu'ils étoient obligés de le faire naître en 1370 ou 1376, conséquemment avant son père Mahomet, qui naquit en 1384, et lorsque Bajazet, son aïeul, n'étoit pas encore marié [a]. Il devoit avoir environ quarante-neuf ans. On varie pareillement sur les causes de sa mort : les uns l'attribuent au chagrin, et les autres à une attaque d'apoplexie. Quoi qu'il en soit, cette mort fut une calamité pour les Grecs. D'après Cantemir, « ce prince, doué de toutes les vertus civiles et militaires, également juste et vaillant, eut en partage une « grande âme ; il étoit laborieux et patient, habile et « religieux, charitable et facile à pardonner ; il aima et « encouragea les sciences, et combla de faveurs ceux « qui excelloient en quelque art ». Quoiqu'il y ait sans doute à rabattre de cet éloge donné par les historiens turcs, cependant on convient généralement d'un fait sur lequel se fondoit la tranquillité de l'empire; c'est qu'il avoit pour principe de ne jamais tirer l'épée sans y avoir été provoqué, et d'observer les traités avec une fidélité scrupuleuse. Amurat est du petit nombre des princes qui aient présenté volontairement, et sans y être forcé par aucune circonstance, le spectacle d'un roi renonçant à la couronne pour jouir de la tranquillité. Il ab-

An. 1451.

Cantemir, hist. ottom. liv. 2.

[a] Amurat Ier maria Bajazet en 1381 à la fille de Caraman-Ogli. Mahomet, père d'Amurat II, naquit en 1384. Il auroit donc eu quatorze ans de moins que son fils, si l'on fixoit la naissance de celui-ci à l'année 1370. Ces *distractions* sont d'autant plus inconcevables, qu'en relisant ce qu'il écrivoit, le procurateur de Venise eût vu que, faisant naître Amurat II de Mahomet, et celui-ci de Bajazet en 1384, il étoit impossible que le premier mourût en 1451, dans un âge avancé. L'on ne peut supposer une erreur de chiffre, puisqu'il lui met à la bouche un discours dans lequel il parle de son extrême vieillesse. *Voy.* Hist. de l'empire ottoman, par Sagredo, liv. 1, p. 147.

diqua même deux fois ; la première en 1343. De cinq enfans il ne lui restoit que Mahomet. Il fait venir cet enfant de dix à douze ans dans une assemblée composée de ses visirs et des grands de l'état ; il expose l'inébranlable résolution qu'il a prise de renoncer à la couronne en faveur de son fils, adresse à celui-ci des conseils pleins de sagesse, lui prêche l'amour de la justice et de la modération, et résiste aux prières qu'on lui fait de rester sur le trône. Il se dépouille ensuite des ornemens impériaux, et de crainte que sa présence ne nuise à l'autorité du nouveau sultan, il se retire à Magnésie, dans l'Asie mineure, pour y mener une vie privée. Cette abdication fut comme un signal qui fit reprendre les armes à tous les ennemis d'Amurat. Son beau-frère Caraman-Ogli se hâta d'écrire au roi de Hongrie pour l'engager à violer le traité de paix. « Le tyran, lui dit-« il, vient de résigner le sceptre à son fils Mahomet ; « c'est un jeune homme sans expérience, qui ne peut « encore avoir aucune notion des affaires civiles et mi-« litaires. Voici le moment favorable de tirer vengeance « de tout le mal que les Turcs vous ont fait ; si vous « laissez échapper l'occasion, elle ne se présentera plus. « Fondons à la fois sur les terres des barbares, vous « du côté de l'Europe, et moi de celui de l'Asie ; nous « exterminerons cette race de brigands et d'usurpa-« teurs [a] ». Cette lettre dut ajouter aux moyens qu'on

[a] Cantemire, hist. ottom. t. 1, règne d'Amurat II. Dans les notes intéressantes mises à l'ouvrage de ce prince, soit par M. de Joncquières, son traducteur, soit par le père Desmotetz de l'oratoire, éditeur de l'édition in-12 (1743), l'auteur exprime des doutes sur cette abdication, et combat le récit du prince Cantemire par le silence de plusieurs écrivains. Mais le témoignage des historiens les plus dignes de foi est positif. D'après celui des Turcs, Amurat n'auroit assisté à la bataille de Warna que comme général. D'autres historiens le font retirer à Pruse, et prétendent que, lorsque le sultan sortit pour la seconde fois de sa retraite, ce n'étoit point à cause de la révolte des janissaires, mais parce-qu'il fut alarmé des progrès d'Huniade. Enfin on a vu que Laonice lui supposoit des regrets. Comme on ne diffère que sur la cause ou le motif pour lequel Amurat reparut deux fois, en étant d'accord sur la re-

employa pour engager Ladislas à trahir son serment. A peine Amurat étoit-il dans sa retraite, que les grands, qui ne pouvoient avoir confiance dans un enfant de dix ans, vinrent chercher le sultan. Sortant à regret pour se mettre encore à la tête des armées, il bat les ennemis, et retourne à Magnésie après la victoire, remettant une seconde fois la couronne sur la tête de son fils. Bientôt les janissaires, voyant sur le trône un enfant *sans barbe*, se révoltèrent et pillèrent la ville d'Andrinople. Une seconde députation vint arracher encore une fois Amurat au repos. Dès qu'il parut tout rentra dans le devoir. Tous les historiens s'accordent sur un point, dont il n'est plus permis de douter. C'est une première abdication. La seconde est contestée, douteuse, et pourroit bien n'être que l'exécutiou du vœu fait à Warna dans le moment du danger, ainsi que le rapporte Laonice, dont nous avons cité le témoignage. Amurat envoya Mahomet à sa place à Magnésie, en lui donnant le gouvernement de la province. Tout ce que Tamerlan avoit enlevé aux Turcs, il le reprit. Après avoir conquis le Péloponèse, il restitua cette province à Constantin. Tout porte donc à croire que ce prince auroit laissé les Grecs tranquilles, et que sa mort fut une calamité [a]. Les craintes de Phranza

traite et l'abdication, on ne peut douter que ce sultan n'ait volontairement renoncé à la couronne.

[a] Voici le langage que tient sur Amurat l'historien Ducas. « Sa maladie fut exempte de douleurs. Il « y a apparence qu'une mort si « douce et si tranquille fut la récompense de la bonté de son naturel. « Il a observé très-religieusement « les traités, soit avec les mahométans, soit avec les chrétiens; au « lieu que quelques chrétiens n'ont « point eu honte de les violer. Mais « leur perfidie ne s'est pas dérobée « à l'œil pénétrant de la justice divine, ni aux terribles châtimens « dont elle les a punis. Il faut avouer « qu'Amurat n'a jamais lâché la « bride a sa colère, et qu'il s'est « toujours modéré au milieu de ses « plus grandes prospérités. Il n'a « jamais souhaité d'exterminer des « nations, ni refusé la paix aux nations qui l'ont demandée. Le père « de la paix lui a donné en récompense une mort paisible au lieu « de ces morts violentes et cruelles « que les princes trouvent dans la « guerre par la fureur de leurs ennemis, ou dans la paix par la trahison de leurs sujets. Il ne fut malade que quatre jours. » Chap. 33. Les historiens grecs parlent avec

ne furent que trop réalisées. Quelque temps avant sa mort, le sultan maria Mahomet et le renvoya à Magnésie, en le faisant gouverneur de l'Asie mineure et de la Lydie. Il y étoit à peine depuis quinze jours, que les visirs lui dépêchèrent un courrier porteur d'une lettre, dans laquelle ils le prioient « de partir aussitôt (dit l'historien Ducas) « sur un cheval aussi vite, s'il se pouvoit, que Pégase, « afin d'arriver en Thrace avant que le bruit de la mort « de son père ne fût répandu parmi les nations voisines. « Il ne manqua pas de suivre cet avis, et de monter sur « un excellent cheval arabe, sans dire autre chose aux « grands de sa cour, que *qui m'aime me suive*. Il étoit « précédé par des gardes armés de traits, qui couroient « avec une agilité incroyable, et qui étoient comme des « géans. En deux jours il gagna la Chersonèse, et s'arrêta à Gallipoli pour attendre ceux qui le suivoient. « Tous les ordres de l'état, toutes les personnes établies « en charge, les visirs, les tribuns du peuple, les prêtres, les docteurs, ceux qui étoient habiles dans les « sciences et dans les arts, et une multitude incroyable « de personnes de toutes conditions se trouvèrent à une « lieue d'Andrinople. Là, ils descendirent de cheval et « marchèrent à pied ; le prince et ceux de sa suite passèrent à cheval au milieu d'eux. Lorsqu'ils eurent « marché tous ensemble l'espace de la moitié d'un mille, « ils s'arrêtèrent, serrant leurs lèvres pour garder un

Ducas, c. 33, n° 3.

humeur ou colère de Mahomet, et l'on doit excuser l'expression de ce sentiment de leur part envers un homme qui fut le fléau de leur patrie, détruisit l'empire, et commit d'inutiles cruautés. Dans la lutte entre deux princes, dont l'un se défend pendant deux mois avec moins de dix mille hommes contre l'autre qui, d'un mot, en fait mouvoir trois ou quatre cent mille, tout l'intérêt, même aujourd'hui, se porte sur le premier. Celui-ci se bat et meurt en héros. Il a des momens sublimes ; on l'admire en le plaignant : celui-là n'est qu'un brigand heureux. On le hait sans l'admirer, parce que la multitude de moyens mis à sa disposition ne lui laisse d'autre mérite qu'une grande force de volonté. Donnez à Constantin la moitié de ces moyens, rétablissez la balance, et jugez !

« plus grand silence, puis ils jetèrent un grand cri. « Mahomet descendit alors de cheval avec sa suite et « remplit l'air de plaintes, de gémissemens et de sou- « pirs. Il se fit le jour suivant une assemblée beaucoup « plus nombreuse que de coutume, à cause de l'avéne- « ment d'un nouvel empereur sur le trône de son père, » lequel *Dieu permit pour punir nos crimes.* » Après avoir fait rendre les derniers devoirs au sultan, qui s'étoit fait construire un tombeau à Pruse, dans lequel il fut déposé d'après les ordres de son fils, celui-ci commença son règne par un double fratricide. Amurat avoit laissé deux enfans dont l'un étoit âgé de sept ans, et l'autre de huit mois. La mère de ce dernier étoit fille de Spintiar, prince de Sinope. Pendant quelle exposoit à Mahomet la douleur que lui causoit la mort d'Amurat, le prince, qui avoit l'air de la partager, faisoit mettre son enfant à mort [a]. On l'étouffoit d'après ses ordres. Il envoyoit en même temps Halim, premier janissaire, fils d'Eurénésis, étrangler l'aîné. Le lendemain, il fit mourir cet Halim, et força la mère de son frère à épouser Isaac, l'un de ses esclaves. C'est par ces sanglantes exécutions

[a] Il y a des historiens qui ne parlent que de l'un des deux. Sagredo fait mention des deux. Il ajoute, d'après plusieurs témoignages, qu'on eut pitié de l'enfant d'Amurat dans le sérail, qu'on en substitua un autre qui fut étranglé à sa place; que dans la suite ce prince, connoissant le secret de sa naissance, passa de Constantinople à Venise, et de Venise à Rome, où le pape Calixte le baptisa, et lui donna le nom de *Calixte Ottoman*; enfin que l'empereur Frédéric III lui forma dans l'Autriche un apanage pour le faire subsister. L'obscurité dans laquelle ce prince eut le bon esprit de vivre peut rendre le fait douteux; mais la fausseté ne nous a point paru assez démontrée pour qu'il fût passé sous silence. *Voy*. Sagredo, liv. 1, règne de Mahomet II. Gibbon paroît croire à ce fait sur la foi de Cuspinien, qui, dans son commentaire *de Cæsaribus atque imperatoribus*, parle de ce fils d'Amurat qu'il nomme *Calapin*, et qu'il dit avoir vu à Vienne dans un âge avancé. Cuspinien étoit né en 1473, en Franconie, et Calapin devoit être de 1450. Gibbon, en admettant ce fait dans une note, semble contredire ce qu'il a dit dans le texte, que la mort de ces deux enfans *étoit nécessaire pour éviter toute cause de sédition*, puisque Calapin ne mourut point. Il y avoit donc un autre moyen que la mort pour éviter des séditions. *Voy*. Gibbon, ch. 68.

que préludoit à ses conquêtes le plus puissant des princes de l'empire ottoman [a]. A peine étoit-il sur le trône, qu'on vit arriver de tous les côtés une multitude d'ambassadeurs qui venoient le féliciter de la part de leurs maîtres. Les princes dont l'existence étoient à peine connue ou l'indépendance douteuse en envoyèrent. Il en vint de Lesbos, de l'île de Chio, de l'Acarnanie, de Rhodes, de la Valachie, de la Bulcharie, de Galata, de la Morée, de quelques îles de l'Archipel. A juger d'après l'événement, comme il n'en est aucun dont les états ne furent attaqués ou envahis, il semble qu'une inévitable fatalité les conduisît devant leur maître, afin que, dès ce jour, il comptât ses victimes. Parmi ces ambassadeurs on distinguoit ceux de Constantin, de ses deux frères Thomas et Démétrius, et de l'empereur de Trébisonde. Mahomet leur fit à tous un accueil affable, ne parla que de la paix, de l'intention où il étoit de vivre avec tous dans la plus parfaite intelligence ; il affecta de traiter avec plus de bienveillance les envoyés de l'empereur : c'étoit celui qu'il vouloit dévorer le premier. Il renouvela le traité conclu par son père, l'accompagnant de sermens solennels et des promesses les plus flatteuses. Il assigna sur ses domaines un revenu annuel de trois cent mille aspres pour la pension du prince Orcan-Célébi, qui vivoit à Constantinople, passoit pour être petit-fils de Bajazet, et conséquemment avoit une origine commune avec Mahomet. Le jeune prince, à la fleur de son âge, montra cette profonde dissimulation, cet art perfide de feindre, qui ne sont en général que le produit ou les résultats d'une longue étude. Le rôle qu'il joua dans cette réception d'ambassadeurs n'est pas moins remarquable que les grandes actions de son règne, quoique moins remarqué. On doit supposer qu'alors le danger, l'intérêt, l'instinct de

[a] Il est fâcheux d'ajouter que ces moyens ne contribuèrent pas médiocrement à sa puissance.

sa conservation, éclairant tous ces princes également menacés, ils choisirent, pour aller épier l'ennemi commun, des hommes habiles, adroits, d'un esprit fin et délié, sachant observer, deviner et prévoir, afin de mettre leurs maîtres en mesure de prévenir. Qu'on se figure un jeune prince, au milieu de vingt ou trente hommes de cette expérience, échappant à leur œil scrutateur, à leurs regards inquiets et curieux, à leur examen, à leur surveillance, et non-seulement leur échappant, mais sachant leur inspirer la sécurité la plus grande à l'instant même où le plan de leur ruine est arrêté par lui [a] ! Tel fut Mahomet à l'époque de la vie où l'on peut commencer à apprendre l'art de feindre, mais à laquelle il est rare de le posséder avec tant de perfection : il n'avoit plus de progrès à faire. Cette réception fut suivie d'une réforme qui méritoit de sérieuses réflexions, parce qu'elle prouvoit que le nouveau sultan ne s'occupoit que d'augmenter ses forces déjà supérieures à celles de ses voisins sur lesquels il dominoit, et qu'il devoit conséquemment méditer de grands projets. Cette réforme fut celle de la maison de son père. Amurat aimoit le faste, entretenoit un grand nombre d'hommes qui ne servoient que pour la réprésentation ou pour les plaisirs du prince. On en peut juger par un corps de sept mille fauconniers que Mahomet enrôla dans ses troupes. Tout ce qui n'avoit pas un objet d'u-

[a] Il auroit été curieux d'avoir l'énumération complète des envoyés de tous ces princes pour suivre l'ordre dans lequel leur ruine devoit avoir été méditée par Mahomet, et connoître ceux qui échappèrent au conquérant. Il échoua devant Rhodes. On est étonné de voir dans le nombre un envoyé de cette île. On l'est moins d'en trouver un de Galata, parce que les Génois de cette colonie n'avoient d'autre mobile que leur intérêt. Cependant la ruine de Constantinople entraînoit *nécessairement* la leur, à moins qu'ils n'espérassent d'être tolérés par le sultan aux conditions qui leur avoient été accordées par le premier des Paléologues. Leur conduite pendant le siége autorise à le croire. En supposant qu'ils eussent cette vaine et coupable espérance, ils ne pouvoient avoir celle de tirer des Turcs aussi bon parti que des Grecs. La prudence et l'intérêt exigeoient donc qu'ils défendissent ces derniers.

tilité réelle fut supprimé. Leluxe disparut, et l'on vit un prince sobre à vingt ans [a], réduisant ses passions à deux, l'ambition et la cruauté; mais elles furent inflexibles, et s'il en eut d'autres, elles n'eurent qu'une courte durée et furent toujours modifiées par celles-là [b], qui sont la source de toutes les actions de sa vie, et les expliquent.

La conduite de Mahomet dès le commencement de son règne montre qu'il méditoit quelque grand projet. Après avoir inspiré à tous les princes voisins, par l'intermédiaire de leurs ambassadeurs, une sécurité trompeuse, il accorda aux Hongrois une trève de trois ans. Caraman-Ogli, son oncle, profitant de la mort d'Amurat, et jugeant, d'après la jeunesse et l'inexpérience de Mahomet, qu'il devoit être peu redoutable, venoit de sortir de son pays pour s'emparer de trois forts et d'un canton usurpés

[a] Cantemire (règne d'Amurat II, n.° 16) fait naître Mahomet en 1434, ainsi que Sagredo, M. de La Croix, dans son *Histoire ottomane*, et d'autres. Mais ces trois historiens ont commis une singulière distraction. Ils s'accordent à fixer la naissance de Mahomet à l'an 1434, et la date de la mort d'Amurat au mois de février 1451; et conséquemment à faire monter son fils dans le même mois sur le trône. Tous les trois nous disent gravement (au mois de février 1451) que ce jeune prince *n'avoit guère plus de vingt-un ans*. Cantemire, qui a long-temps séjourné à la cour de Constantinople, et s'est appliqué à recueillir des matériaux pour écrire l'histoire des Turcs, auroit dû connoître l'époque précise de la naissance de Mahomet; et comme il la fait coïncider avec la révolte de Caraman-Ogli, arrivée en 1434, cette date paroîtroit donc certaine, sans la contradiction dans laquelle il tombe ensuite en donnant vingt-un ans au prince. Cantemir et Sagredo ont écrit dans le même temps, et puisé dans des sources différentes (le premier en latin, et le second en italien). Leur accord pour fixer la date devroit faire autorité. Il est nécessaire de dire que Bayle fixe cette date en 1430 : mais ce critique, si exact à citer ses autorités, ne le fait pas dans cette circonstance. Il seroit possible qu'admettant ce que dit Sagredo, que Mahomet n'avoit pas plus de vingt-un ans quand il monta sur le trône, il ait calculé qu'alors Mahomet devoit être né en 1430.

[b] Il versa des ruisseaux de sang pour les plus légers motifs. La cruauté se mêloit à ses débauches, à ses plaisirs. La dépravation de ses goûts n'a jamais été contestée. Il faisoit mettre sur-le-champ à mort tout jeune homme qui repoussoit ses désirs. Cette dépravation est moins une modification de l'amour que de la cruauté. Toutes les actions de Mahomet peuvent se rapporter aux deux passions indiquées.

par le dernier sultan. Mahomet, qui ne vouloit ni laisser reprendre les conquêtes de son père, ni conserver des sujets d'inquiétudes pendant qu'il exécuteroit l'entreprise à laquelle il ne cessoit de songer, indique à ses troupes d'Orient et d'Occident un rendez-vous à Pruse, les y précède, et s'achemine vers les frontières de Caraman. Celui-ci, trop foible pour attendre Mahomet, lui envoya faire ses soumissions, offrant de remettre ce dont il s'étoit emparé. Le sultan, satisfait, consentit à se retirer. Cantemire donne pour motif de cette modération l'empressement du prince turc qui ne vouloit pas perdre un temps qu'il pouvoit mieux employer. Michel Ducas donne une autre cause d'après laquelle Mahomet auroit avancé son projet. Ce fut l'arrivée d'ambassadeurs envoyés de Constantinople pour réclamer contre l'insuffisance des trois cent mille aspres, montant de la pension d'Orchan, récemment accordée. Ce fut une faute grave commise par l'empereur, non qu'il eût pu se faire oublier, comme l'ont présumé quelques historiens, mais parce qu'il aigrit un ennemi très-irritable. Ces envoyés se plaignirent avec amertume de la modicité de la somme, parlèrent avec hauteur aux visirs, et prirent même un ton menaçant. « Orchan (leur dirent-ils) des« cend d'Othman aussi-bien que votre maître. C'est un « prince à qui de grands seigneurs font la cour. Il désire « les honorer de ses bienfaits. Comme il n'a d'autre « revenu que celui que lui donne Mahomet, et qui est « insuffisant, nous vous prions, ou de doubler la somme, « ou de ne pas trouver mauvais que nous mettions ce « prince en liberté. Rien ne nous oblige à nourrir à nos « dépens le fils du premier empereur des Turcs; c'est à « vous à le faire. C'est bien assez que nous ayons l'em« barras de garder Orchan. » Hali-Bassa, à qui ce discours étoit plus particulièrement adressé, prenoit quelque intérêt aux Grecs, tant, dit l'historien, parce qu'il étoit d'un caractère doux et modéré que parce qu'ils lui faisoient

Mich. Ducas, hist. des Constantinople, c. 34.

souvent des présens, et *que quiconque lui offroit de l'argent pouvoit sans crainte lui dire les choses les plus choquantes.* Quand il eut entendu les demandes des ambassadeurs, il ne dissimula ni sa surprise ni son indignation. « Insensés que vous êtes (leur dit-il), vous « courez à votre perte. Je connois depuis long-temps vos « artifices; et comme vous n'ignorez pas que je les con- « nois, je croyois que vous n'en vouliez plus faire usage « avec moi. Aveuglés par la modération d'Amurat, par « sa douceur, par son amour de la paix, par sa scrupu- « leuse exactitude à remplir ses promesses, vous croyez « trouver dans son fils la même indulgence; détrompez- « vous; il est brave, fier, aime la guerre; et si Constan- « tinople lui échappe, c'est que Dieu vous réserve à de « plus cruelles destinées. Quelles promesses vous a faites « Mahomet? quels engagemens a-t-il contractés avec « vous? quelle loi peut l'enchaîner? quelle puissance « retient son bras? répondez. Ne devez-vous pas savoir « que le sultan abroge, quand il le veut, tous les traités, « non-seulement conclus par ses prédécesseurs, mais « par lui, parce que les traités n'obligent que les in- « fidèles [a]? A peine celui qu'il a bien voulu signer avec « vous est-il *sec*, et déjà vous traversez l'Anatolie, la « Phrygie; vous nous suivez partout, pour vous plaindre « de ce que Mahomet, qui ne vous devoit rien, en vous « accordant une faveur, une grâce, ne l'a pas faite plus « considérable; pour nous effrayer par un vain fan- « tôme en nous menaçant d'un prince obligé de mendier

[a] C'est en effet la jurisprudence des sultans. « Les casuistes musulmans, et en particulier les casuistes turcs, ont décidé que les *fidèles* (c'est-à-dire les Turcs) ne pouvoient être liés par une promesse contraire à l'intérêt et aux devoirs de leur religion, et que le sultan pouvoit abroger ses propres traités et ceux de ses prédécesseurs. La justice d'Amurat avoit méprisé ce privilége immoral. Mais l'ambition fit descendre son fils, le plus orgueilleux des hommes, aux artifices les plus bas de la dissimulation et de la perfidie. » Hist. de la décad., chap. 68. La jurisprudence qui fit violer les sermens par Julien, et perdre le trône à Ladislas, ressemble un peu à celle des Turcs.

« des secours et qui n'a ni revenus ni soldats! Eh bien! « déclarez Orchan souverain indépendant : appelez les « Hongrois; faites-leur passer le Danube; convoquez « vos rois d'Europe, implorez votre pape, comme vous « l'avez fait tant de fois; courez aux armes; agissez s'il « vous reste encore quelque énergie; mais soyez certains « qu'au lieu de reprendre ce que vous avez perdu, vous « perdrez ce qui vous reste. Je ferai un fidèle rapport « sur votre demande *au maître de toute choses, et il « en ordonnera comme il lui plaira.* » Le visir laissa les ambassadeurs épouvantés de ce discours, et tint sa parole. Son rapport rendit Mahomet furieux et *lui fit perdre l'envie qu'il avoit* d'exterminer Caraman. Les députés parurent tremblans devant lui; craignant, d'après la manière dont ils avoient été reçus par Hali, un orage plus terrible encore. Rien n'égaloit leur terreur si ce n'est la surprise qui la remplaça bientôt, et que leur fit éprouver l'accueil le plus affable et le plus gracieux. Dupes de Mahomet, ces grands maîtres en l'art de feindre ne doutèrent point que son ministre n'eût voulut leur faire une mauvaise plaisanterie, et sortirent enchantés du sultan, qui leur promit de leur rendre justice dès qu'il seroit de retour à Andrinople, ajoutant qu'il alloit partir incessamment pour cette ville. De ces deux promesses il remplit la dernière avec exactitude. C'est-à-dire qu'après avoir pris des mesures pour mettre Caraman hors d'état de lui nuire, il traversa promptement le détroit, se dirigeant vers Andrinople. A peine y fut-il arrivé qu'il défendit de payer la pension d'Orchan et de prélever le montant sur les terres arrosées par le Strymon. En même temps il donna l'ordre de chasser les receveurs qui n'avoient touché qu'une année.

Constantin sentit, mais trop tard, le tort qu'il avoit eu d'envoyer ou de laisser partir [a] l'ambassade chargée AN. 1452.

[a] L'autorité du grand-amiral étoit si grande, qu'elle balançoit celle de Constantin. Celui-ci, nouvellement arrivé dans une cour accoutumée au

d'aller réclamer auprès de Mahomet une augmentation de pension. Le mal étoit sans remède, avec un ennemi plus disposé à faire naître l'occasion qu'à l'attendre, et qui devoit être enchanté de la trouver. L'empereur, par une suite de l'habitude contractée dans sa famille, et toujours suivie, quoique inutile, tourna ses regards vers les rois de l'Europe, si souvent et si vainement invoqués, et s'adressa encore au chef d'une religion commune à tous pour obtenir des secours contre le plus cruel ennemi de cette religion. Dans ce but il envoie une ambassade au saint-père. C'étoit Nicolas v, qui avoit été élu en 1447 pour succéder au pape Eugène. Ce pape sembloit avoir prévenu les désirs de Constantin autant qu'il dépendoit de lui. Touché, disoit-on, du danger que couroit l'empire à la mort d'Amurat, il exhorta les princes à secourir les Grecs, et tâcha de ranimer le zèle des peuples. Il envoya même à cet effet un légat en Allemagne pour engager à donner des secours en argent à ceux que les Turcs menaçoient. Dès que les indulgences furent publiées, elles produisirent des quêtes abondantes. Mais, comme on apprit bientôt que Nicolas les employoit non à faire des préparatifs contre les musulmans, mais la guerre aux Milanois, ainsi qu'au roi de Naples, la charité chrétienne se refroidit. Une telle conduite [a] dans le saint-père nuisoit d'autant plus à la cause, qu'il inspiroit une juste défiance à ceux qui auroient été disposés à secourir les Grecs, et pouvoit les en détourner. Nicolas prouva que c'étoit son intention. Le cardinal Sbignée, évêque de Cracovie, pria le pontife d'accorder aux Lithuaniens, ainsi qu'aux Polonois, un jubilé, et de dispenser d'aller à Rome pour

règne des favoris, crut devoir, par des motifs que les circonstances et le besoin d'union rendoient louables, garder des ménagemens qui parurent être de la foiblesse. Le danger rendit à ce caractère tout son ressort. Il cessa de paroître foible, et devint sublime.

[a] *Voy.* Hist. ecclés. de Fleury, in-4°, t. 22, p. 555. Le père Fabre, qui rapporte ce fait, cite *Æneas Sylvius.*

gagner les indulgences, à condition qu'on donneroit aux receveurs la moitié des frais qu'auroit coûté le voyage. Le produit devoit être consacré en partie aux préparatifs de guerre contre les Ottomans. Comme on calcula que les sommes qui résulteroient de ce moyen seroient trop considérables, on réduisit la taxe au quart, au lieu de moitié. C'est ici que l'intervention de Nicolas devient désastreuse. Tous les fonds étant prêts, il ne devoit pas prendre sur lui d'en changer la destination. Il y mit une condition qui ne dépendoit pas plus de Constantin que du pape : c'est l'acceptation des décrets du concile de Florence par les Grecs. Il leur adresse un sermon en forme de lettre; il reproche à l'empereur son manque de sincérité; lui dit que son peuple se joue depuis long-temps de la patience de Dieu et des hommes; il le compare au figuier qu'on détruit au bout de trois ans quand il ne rapporte pas de fruit; menace les Grecs d'une ruine totale, si dans cet espace de temps ils n'étoient pas rentrés dans le giron de l'Eglise. Comme Mahomet se chargea dans la troisième année d'accomplir les menaces de Nicolas, le père Fabre ne manque pas de faire passer ces mercuriales fort déplacées pour une véritable prophétie [a]. Sans faire intervenir la religion, la politique exigeoit seule qu'on repoussât les Turcs. Sixte-Quint n'eût point parlé de réunion dans ce moment; mais Nicolas n'étoit pas un Sixte-Quint : il eut d'autres mérites. Il lui manqua celui qu'il falloit dans la circonstance où se trouvoit l'empire. Quand on songe que les fonds nécessaires étoient trouvés; que l'on avoit conséquemment ce qui assure le succès de toutes les entreprises ; qu'il ne falloit plus qu'en faire un emploi prudent et sage, c'est-à-dire lever des troupes, les armer,

[a] « Et la troisième année après « cette *prédiction* (dit-il), la ville « de Constantinople fut prise d'as- « saut. » On tournoit toujours depuis plus d'un demi-siècle dans le même cercle. D'un côté l'on disoit : Convertissez-vous, et nous vous secourrons; de l'autre on sembloit répondre : Secourez-nous, et nous nous convertirons.

les équiper, les exercer, assurer leurs subsistances, approvisionner Constantinople, développer le système de défense le plus propre à garantir cette capitale; qu'on pouvoit obtenir tous ces résultats, et l'empire étoit sauvé.... n'est-on pas en droit de déplorer cette fatalité qui remit tant de destinées entre les mains d'un seul homme, d'un homme aveugle, qui savoit mieux prêcher qu'agir! « Tout étant disposé (dit l'historien [a]) « pour soutenir la guerre dont les Turcs menaçoient « les princes chrétiens, le pape écrivit aux Grecs et les « exhorta à penser à leur salut, à ne point rendre inutile « le secours que le ciel vouloit leur donner, enfin à faire « pénitence. » Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire.

Constantin, ne connoissant ni les secours qu'on avoit préparés, ni la condition qu'on y mettoit, ni la lettre du pape, envoyoit à ce pontife des ambassadeurs, parce qu'il ne pouvoit s'adresser qu'au saint-père. Il lui peignoit sa détresse, lui montroit Mahomet aux portes de Constantinople, lui faisoit voir l'impossibilité de résister à ce fléau sans l'aide des princes de l'Europe; le conjuroit de le secourir au nom de la religion dont il étoit le chef, et de l'humanité que les barbares outrageoient sans cesse. Prévoyant l'éternel refrain du pape, il lui faisoit un tableau de la situation dans laquelle il avoit trouvé l'état à son avènement au trône, afin de lui prouver qu'il n'avoit encore eu ni le temps ni le pouvoir de forcer les Grecs à reconnoître le concile de Florence; il lui promettoit d'employer tous les moyens possibles pour y parvenir, sans lui en cacher les difficultés, et de rappeler le patriarche Grégoire, qui avoit été forcé de se réfugier à Rome. Enfin, pour mieux disposer le pape en sa faveur, et ne lui laisser aucun doute sur la droiture de ses intentions, il le prioit de lui envoyer les hommes les plus éclairés, renommés en même temps

[a] Hist. ecclésiast. liv. 110, t. 22, p. 556.

par leur mérite et leur sainteté, afin de travailler efficacemens avec les théologiens grecs à la réduction des schismatiques. Constantin avoit si bien prévu les demandes du pape, que sa lettre sembloit être une réponse à celle que le saint-père venoit de lui écrire. Nicolas donna, dans le choix du missionnaire, une preuve de sagacité : c'étoit Isidore, archevêque de Kiow, qu'Eugène IV avoit fait cardinal au concile de Florence. Ce prélat réunissoit toutes les conditions désirables, et joignoit à l'instruction, aux talens, aux vertus l'esprit le plus conciliant. De plus, étant Grec de naissance, il avoit moins de préjugés à vaincre : circonstance avantageuse, car les préventions contre les Latins étoient plus fortes que celles qu'on avoit contre leur doctrine ; et la question pour savoir *d'où et comment procédoit* le Saint-Esprit, quoique remise sur le tapis pour la forme, disparoissoit presque effacée par celle de la prééminence des papes, par des passions haineuses que les temps avoient fait naître, et les discussions, envenimées. Isidore partit de Rome avec cinquante Italiens. Le vaisseau génois qui le transportoit, ayant relâché dans l'île de Chio, il y séjourna quelque temps, augmenta de plusieurs personnes son cortége, et repartit pour Constantinople. Il y fit son entrée dans le mois de novembre 1452, devant assister à l'un des plus terribles spectacles dont les hommes puissent être frappés. Le cardinal reçut l'accueil le plus flatteur. Sa présence inspiroit de l'espoir, annonçoit des secours, et ne causa que du trouble. On tint des conférences, dans lesquelles les esprits parurent se rapprocher. L'empereur, les seigneurs de la cour, les dignitaires de l'empire, le haut clergé, consentirent à l'union, les uns de bonne foi, les autres en dissimulant [a]. Mais le peuple ne sait pas feindre ; il alloit en

[a] Michel Ducas croit que personne ne fut sincère dans cette réconciliation. « La plupart des ecclésiastiques et des religieuses n'y consentirent point. Que dis-je, la « plupart ? Ce que j'ai reconnu dès

donner la preuve. A la suite de la dernière de ces conférences, l'empereur, le sénat, les évêques, se rendirent en pompe à l'église de Sainte-Sophie, où l'on devoit célébrer la messe en signe de réconciliation. Dans les prières, le pape fut nommé le premier, ensuite le patriarche George Melissène. Le cardinal fit après l'office un discours qui fut terminé par la formule d'union, à laquelle tous les assistans adhérèrent, en y ajoutant une clause remarquable, et qui doit atténuer le reproche de mauvaise foi fait aux Grecs : *c'est que, quand il auroit plu à Dieu de leur rendre la paix et de les délivrer du danger qui les menaçoit, le décret d'union seroit examiné par des personnes capables, et corrigé, si on le trouvoit à propos* [a]. Ainsi l'acceptation n'étoit que provisoire et conditionnelle, et le motif presque *explicitement* indiqué, puisqu'on devoit reviser le décret quand le danger seroit passé. Pendant cette cérémonie, les schismatiques s'étoient rendus en foule au monastère du Pantocrator. C'étoit la retraite de George Scholarius qui, en prenant l'habit monastique, avoit changé son nom pour celui de Gennadius. Cette multitude le consulte sur la conduite qu'elle devoit tenir. Le moine garde le silence, écrit son avis, l'affiche en dehors à la porte de sa cellule, et se renferme. Cet avis étoit ainsi conçu : « Malheureux que vous êtes ! pour-« quoi trahir la vérité ? pourquoi remettre entre les

« religieuses m'oblige d'écrire que « personne n'y consentit, et que « l'empereur feignit seulement d'y « consentir. » (Michel Ducas, chap. 36.) L'autorité des religieuses, d'après laquelle se décide l'historien, pourroit être contestée, parce que ni l'empereur ni la cour ne les avoient mises dans leur secret. Mais tout ce qui avoit précédé, la manière dont s'y étoient pris les papes, les démarches humiliantes des deux empereurs, la nature des choses, la connoissance du cœur humain qui ne fait point ainsi le sacrifice des sentimens dont il est affecté, toutes ces circonstances rendent en effet la bonne foi douteuse. Du reste, l'acceptation ne fut que conditionnelle, ainsi qu'on va le voir.

[a] *Id. ibid.* Michel Ducas mérite d'autant plus d'être cru, qu'il est loin d'excuser les Grecs, et qu'il justifie la conduite du pape *de ce qu'il* ne leur a point donné de secours. *Voy.* ch. 36.

« mains des perfides Italiens vos espérances et vos desti-« nées, au lieu de les confier à Dieu ? En perdant la « foi, vous perdez la patrie. Ayez pitié de moi, Sei-« gneur! je jure devant vous que je suis innocent de ce « crime. Misérables, réfléchissez sur ce que vous faites! « Au moment où vous renoncez à la religion de vos « pères, vous subissez le joug honteux de la servitude. » L'effet de ce placard fanatique fut prompt et désastreux. Prêtres, moines, abbés, religieuses, soldats, bourgeois, ouvriers, se répandirent dans la ville en criant anathème contre tous ceux qui s'étoient réunis aux Latins, ou qui approuveroient cette réunion. Les tavernes furent remplies de ces nombreux individus qui, dans les capitales populeuses dont ils sont l'effroi, désirent et font naître le trouble et le désordre. Deux causes différentes donnèrent le même résultat, l'ivresse et le fanatisme; et Constantinople présenta le hideux spectacle d'une ville dont les habitans auroient perdu l'usage de la raison. Mahomet, le pape, les Latins, les Turcs, étoient confondus ensemble dans les imprécations qu'on proféroit de tous côtés. L'on n'entendoit que ces cris: Qu'avons-nous besoin des azymites [a] et de leur culte? Dans ce désordre, qui dura plusieurs mois, les religieuses se firent d'autant plus remarquer qu'elles sembloient *surpasser les autres fidèles par la sainteté de leur vie et la pureté de leur foi.* Ce n'est pas sans étonnement qu'on vit ces vierges, jusqu'alors modestes et silencieuses, maudire publiquement ceux qui avoient adopté le décret d'union. Tout ce qui, dans l'église romaine, étoit un objet de respect et de vénération, en devint

Mich. Ducas, c. 36.

[a] Azymites, *qui se sert du pain sans levain.* C'étoit, aux yeux des Grecs qui inventèrent cette injure, la plus sanglante de toutes celles dont il étoit possible *d'accabler* les Latins. Michel Cérularius, qui s'intituloit *patriarche œcuménique de Constantinople*, est le premier qui appela, en 1053, le pape et le clergé romain *azymites.* Pour concevoir aujourd'hui l'énormité du crime que l'on commettoit en mangeant du pain non fermenté, il faudroit se reporter au dixième siècle : nous ne pouvons plus juger de l'importance de la question.

un de scandale pour les Grecs. La forme des habits sacerdotaux, les cérémonies, le chant, excitoient de leur part d'indécentes risées. La langue même leur parut barbare[a], quoiqu'elle fût originairement celle du peuple-roi, dont les Grecs prétendoient être les descendans, et conserver la gloire et le nom. Tous les casuistes décidèrent que la vue d'une cérémonie suivant le rit romain faisoit contracter aux assistans une souillure qui ne pouvoit s'effacer que par des pénitences rigoureuses. Pour donner une idée de la puissance du fanatisme, disons que ce temple magnifique qui faisoit l'orgueil des Grecs, que Sainte-Sophie n'échappa point à la condamnation. Pour avoir reçu le cardinal Isidore, on la regarda comme étant profanée; on s'en éloigna comme d'une synagogue; elle resta déserte, et sa voûte hardie ne fut plus ni parfumée d'encens, ni frappée de sons harmonieux. Le grand-duc, premier ministre, se mit à la tête des mécontens, préludant ainsi par cet acte de lâcheté à l'infamie dont nous le verrons bientôt se couvrir. Tels furent les préparatifs des Grecs pour faciliter à Mahomet la prise de leur ville, la chute de l'empire, et leur propre ruine.

Il est bien certain que, si la réunion eût eu lieu, qu'on l'eût opérée avec franchise, elle n'auroit alors été d'aucun résultat pour les Grecs. Les princes de l'Occident, divisés entre eux, occupés de leurs intérêts particuliers, n'en prenoient aucun à celui de Constantinople, et ne sentoient point l'influence que pouvoit avoir sur eux la prise de cette ville par les Turcs. Les uns étoient trop éloignés pour envoyer des secours, les au-

[a] Ce n'étoit peut-être pas sans raison: mais elle se rapprochoit plus de celle des Romains, dont les Grecs vouloient descendre, que leur langue. Il est à croire qu'il y avoit probablement entre la langue et la littérature d'Homère et celles des Constantinopolitains une différence aussi grande qu'entre la littérature et la langue du siècle d'Auguste et celle des dixième ou treizième siècles. De la langue romaine, le temps a formé celle de Pétrarque, du Tasse, et d'Alfiéri, tandis que la langue d'Homère et de Sophocle n'a point subi d'aussi heureuse métamorphose.

tres trop foibles: tous voyoient approcher la catastrophe avec une indifférence qu'ils ne devoient perdre que lorsqu'il seroit trop tard. Mais la réunion n'étoit presque plus possible, tant le temps et les circonstances en avoient augmenté les difficultés. Elles s'étoient accrues en raison des démarches infructueuses faites par les Grecs. Rome désiroit plus cette union que Constantinople, qui n'avoit d'autre motif que le vain espoir d'être secourue contre les Turcs. Les Grecs n'ont jamais été sincères, et n'ont jamais pu l'être. Phranza le fait voir en rendant compte d'un entretien que l'empereur Manuel eut en sa présence avec son fils Jean Paléologue. Le premier démontre au second qu'il est nécessaire de feindre pour obtenir des secours de la part des princes latins; il lui conseille d'entrer en négociations, de proposer un concile, mais en même temps d'éluder toujours la convocation d'une pareille assemblée, qui ne pourroit jamais avoir d'utilité pour les Grecs. Ce prince prétendoit avec raison qu'aucun des deux partis ne voudroit ni se rétracter, ni modifier son opinion. L'orgueil des Latins et l'entêtement des Grecs en étoient, selon lui, la cause. Un empereur qui voudroit franchement opérer cette réunion aliéneroit de lui ses peuples, sans plaire aux Latins. Jean écouta ces avis avec dédain, et sortit sans répondre un mot à son père. Manuel, affligé, fit à Phranza des réflexions qui prouvent qu'il ne s'abusoit pas sur la situation de l'empire. « Mon « fils (lui dit-il tristement) croit qu'il va devenir un « empereur célèbre, un grand homme. Mais, hélas! « dans ce siècle un Romain ne peut plus acquérir de » grandeur ni d'héroïsme [a]. Au lieu d'un guerrier, il « faut à l'empire un administrateur économe et sage. »

Phranza, chron. l. 2, c. 13.

[a] Constantin fera voir que Manuel se trompe, car Constantin doit mourir en héros. Mais Manuel ne se trompoit guère dans le point de vue sous lequel il envisageoit l'état des choses. Les paroles de Phranza méritent d'être rapportées. *Videtur sibi filius meus præclarus imperator : at non hâc ætate præclaro imperatori locus est. Nam ut hodiè*

Le projet de réunion étoit donc illusoire. Il falloit une armée, et non un cardinal avec cinquante tant prêtres qu'officiers d'ambassade, et le pape Nicolas v combattit par le fait pour Mahomet II, en envoyant à Constantin Isidore qui, sans le vouloir, fit soulever contre l'empereur la majeure partie de la population de Constantinople. Il n'en pouvoit être autrement avec les Grecs, à qui il ne falloit pas alors parler de schisme, et qui devinrent plus insolens quand ils eurent à leur tête la seconde personne de l'empire, le traître Notaras, grand-duc, qu'on entendoit répéter sans cesse qu'il auroit mieux aimé voir à Constantinople le turban de Mahomet qu'un chapeau de cardinal. Il vit les deux, et l'un devoit lui être plus funeste que l'autre. L'ambassade n'eut d'autre résultat que de priver l'infortuné Constantin de l'affection de ses sujets, conséquemment de leur appui, et de leur inspirer un esprit de résignation qui, en les empêchant de défendre leur ville et leur prince, ne fut qu'une honteuse préparation à l'esclavage.

An. 1453. Pendant que les Grecs, par leur conduite imprudente et leurs funestes divisions, diminuoient ainsi le nombre et la force des obstacles qu'auroit pu rencontrer Mahomet, celui-ci multiplioit de son côté ses moyens de conquête et d'invasion. Il ordonne dans toute l'étendue de ses états des préparatifs de guerre extraordinaires. D'une extrémité de l'empire turc à l'autre, les troupes sont en mouvement; des munitions, des approvisionnemens se font dans les environs d'Andrinople; de nombreux convois se dirigent vers cette ville. Une grande entreprise se médite dans le cabinet du sultan; quoique, grâces à la terreur de son nom, un voile épais couvre ses projets. Tous les yeux se tournèrent

res sunt, non imperatorem principatus noster, sed œconomum, sive administratorem quærit. Phranza, Chronic. lib. II, ch. 13. Sans doute il falloit un empereur sage et prudent qui s'occupât de l'administration et du gouvernement. Mais cela ne suffisoit pas avec un ennemi conquérant à la porte de la capitale. Une armée étoit indispensable.

vers Constantinople. Phranza suppose que, du moment où ce prince monta sur le trône, il fut animé du désir de surpasser tout ce que ses ancêtres avoient fait d'éclatant, et de faire oublier leurs victoires. La prise de la capitale de l'empire grec lui parut l'action la plus propre à parvenir à ce but. Il se la propose, ne la perd point de vue, en fait l'unique objet de ses méditations. Il réunit un jour ses plus anciens généraux, et leur demande quels motifs avoient empêché ses prédécesseurs de faire cette conquête importante. Les plus expérimentés prétendent en trouver la raison dans la nécessité de se rendre maître du détroit pour assurer l'entreprise [a]. C'est d'après ces principes de prudence que l'aïeul de Mahomet avoit fait construire un château du côté de l'Asie, dans le passage étroit du Bosphore ; mais c'étoit une précaution insuffisante tant que le passage pourroit être avantageusement défendu sur la rive opposée. Ce fut pour Mahomet un trait de lumière. Le projet d'élever une citadelle est aussitôt adopté que conçu. Dans toutes les provinces, il fait publier l'ordre d'envoyer, dans un lieu nommé par les uns *Phénée*, par les autres *Asomaton*, mais situé à cinq milles de Constantinople, mille ouvriers [b], munis des instrumens nécessaires. La volonté du sultan, énoncée avec précision, étoit toujours suivie d'une obéissance ponctuelle. Il avoit désigné le 26 mars pour le jour de la réunion, et le 26 mars on commençoit les

[a] Cette observation étoit fondée ; mais cependant on a vu que, sous Jean Paléologue, Amurat auroit pu se rendre aisément maître de Constantinople. Ce prince n'auroit pas même tenté, avec une armée nombreuse, la défense que fit Constantin pendant près de deux mois avec une poignée d'hommes.

[b] L'auteur de l'*Abrégé de l'hist. univ.*, dans le dixième vol. publié en 1819, en met (p. 163) *cinq mille*. Aucun des anciens historiens ne dépasse mille. Ce nombre, indiqué par Ducas, Phranza, Chalcocondyle, adopté par Gibbon, a pu paroître peu considérable : mais il faut faire attention à deux circonstances. Les maçons n'étoient pas chez les Turcs une classe ouvrière nombreuse ; ensuite, sur un espace circonscrit, comme l'étoit nécessairement une citadelle, on pouvoit, pour éviter la confusion, mettre en rapport le nombre de maçons et les constructions à faire.

travaux. Les matériaux couvroient le sol; on avoit apporté la chaux de Phrygie, les bois de Nicomédie et d'Héraclée, les pierres de l'Anatolie. Mahomet parut au jour indiqué. Lui-même il traça la place de sa forteresse, et lui donna la forme d'un triangle. Il appela cette citadelle *Basesce*, mot qui signifie *coupe-tête*. La direction des travaux fut confiée à ses principaux officiers. Hali-Bassa eut celle de la tour la plus élevée et la plus voisine de la mer, sur laquelle elle dominoit. Sagane et Saritze devoient en faire construire deux autres aux angles opposés. On leva un impôt pour ces trois tours. Mahomet fournit la dépense nécessaire pour le reste des travaux. Chaque maçon avoit pour sa tâche deux coudées à faire par jour. Tant que Mahomet resta sur les lieux, les grands de l'état *s'abaissoient à porter des matériaux*. Le sultan fit enlever les colonnes d'une église de saint Michel pour servir à ces constructions, et quelques Grecs ayant voulu s'opposer à l'enlèvement de ces colonnes, tout le village fut passé au fil de l'épée. On peut se figurer l'activité des travaux en sachant que la moindre négligence étoit punie de mort.

Ducas, c. 34.

En voyant s'élever au-dessus de Constantinople, près de ce qu'ils appeloient *l'embouchure sacrée*, une citadelle menaçante, les Grecs des provinces furent accablés de douleur et d'effroi. L'on n'entendoit que des plaintes et des gémissemens dans la Thrace et les îles. Cette forteresse isoloit les peuples de la métropole. Elle interceptoit le commerce des Latins dans la mer Noire; elle donnoit la facilité d'affamer la capitale. C'étoit une déclaration de guerre plus terrible que tous les manifestes. Constantin envoya des ambassadeurs au sultan pour lui faire des représentations. « Il y a plus d'un siècle (lui « dirent-ils) qu'Amurat, fils d'Orchan, prit Andrinople. « Aucun de ses descendans n'eut l'idée de bâtir de for- « teresse aux environs de la capitale. Votre aïeul vou- « lant en construire une sur la rive orientale du détroit,

« il en demanda la permission à Manuel ; elle lui fut « accordée parce qu'il possédoit les provinces situées de « ce côté. Mais le terrain sur lequel vous bâtissez la « vôtre n'est point à vous [a]. Nous vous supplions de « renoncer à votre projet, qui viole les traités conclus « avec le loyal Amurat ; traités que vous-même avez « confirmés. » A ce discours, que les ambassadeurs terminèrent par l'offre de payer un tribut au sultan pour le dédommager de ses frais, Mahomet fit une réponse où se mêloient l'arrogance et l'ironie. « Vous n'avez « point à vous plaindre, puisque l'empire grec ne s'é- « tend point au-delà des fossés de Constantinople, et que « je n'entreprends rien sur cette ville. Si l'envie me « prend de construire un fort sur *l'embouchure sacrée*, « qui peut m'en empêcher ? Les terres du côté de l'orient « sont habitées par les Turcs : celles sur la rive occiden- « tale leur appartiennent, puisque les Grecs n'y peuvent « demeurer en sûreté. Je n'ai point oublié l'embarras « dans lequel se trouva mon père dans le temps où « votre empereur, ligué avec les Hongrois, voulut lui « interdire le passage du détroit. Il étoit enfant alors, « et je me rappelle l'insolente joie des cabours [b]. Mon « père, ayant échappé aux dangers, jura de faire con- « struire en Occident un fort pareil à celui qu'il possé- « doit en Orient. J'accomplis son vœu. Qui donc a le « droit de le trouver mauvais ? Ne m'est-il pas permis « de faire chez moi ce qu'il me plaît ? et ne suis-je pas « chez moi ? Allez ; dites à votre maître que le sultan

[a] Le prince Cantemire a renouvelé des Phéniciens le conte de la peau d'un bœuf, et, supposant que Mahomet fît la même demande que Didon, part de cette fable pour louer le *goût* de ce prince *pour l'antiquité*, *la lecture des auteurs*, *la littérature*. L'éloge de ce goût, qui semble adoucir les mœurs, produit un singulier effet. La partialité de Cantemire est révoltante. Nous en donnerons bientôt une preuve, et Tournefort nous éclairera sur la valeur des sources dans lesquelles a puisé le prince moldave.

[b] Terme de mépris dont se servent les Turcs quand ils parlent des chrétiens. D'Herbelot le fait venir de *gheber*, mot persan qui veut dire *adorateur du feu*, et que les musulmans ont adopté pour désigner les adorateurs de la croix.

« d'aujourd'hui ne ressemble point aux sultans qui l'ont « précédé ; dites-lui qu'il exécutera ce que les autres « n'ont pu faire, et qu'il veut ce que les autres n'ont pas « voulu ; enfin souvenez-vous que le premier qu'il « m'enverra en ambassade pour le même sujet sera « sur-le-champ écorché tout vif. » Constantin, indigné de ce traitement, vouloit se mettre à la tête de la garnison et fondre sur les ouvriers ; mais le sénat et le clergé lui firent les plus vives instances pour l'engager à renoncer à une résolution qu'on regardoit comme désespérée [a] ; et le prince, éprouvant une douleur amère, fut obligé d'abandonner le projet quand il eut acquis la triste certitude du découragement de ses sujets, sur lesquels il ne pouvoit plus compter. Ils auroient encore été susceptibles d'enthousiasme, sans la lâcheté des grands, qui, en détournant l'empereur, effrayoient son peuple. Résignés au plus ignoble des esclavages, s'ils avoient su qu'une spoliation entière de leurs biens, des traitemens cruels ou la mort leur étoient réservés, ils auroient peut-être trouvé dans le fond de leur cœur quelque courage ; ou l'instinct de leur conservation et l'amour de la vie, en y suppléant, eussent produit les mêmes effets. Phranza verse sur eux les expressions d'un mépris mérité ; il espéroit, ainsi que son maître, les ramener à de plus nobles sentimens [b], croyant que le lendemain il les trouveroit moins lâches que la veille, et que l'entreprise leur paroîtroit moins dangereuse en combinant une attaque maritime ; mais ils se trompoient, et les

[a] Il y avoit tout au plus trois lieues de Constantinople à la forteresse, qu'on appelle aujourd'hui le Vieux-Château. Mahomet, pressant les travaux, n'avoit point son armée. Il se fioit à la foiblesse des Grecs. Trois lieues sont sitôt parcourues ! Une garnison bien déterminée, le brave Constantin à la tête... Quand on connoît ensuite sa glorieuse mais triste destinée, on regrette que son projet n'ait point été tenté.

[b] *Dicebamusque inter nos, et hodiè et cras videamus, et quia per terram propter periculum non convenit, per undas viam inveniamus.* Mais les grands (*proceres cum sacri tum profani*) ne se soucioient pas plus d'aller attaquer les ouvriers de Mahomet par mer que par terre.

grands demeurèrent dans leur apathique indifférence. Comme la guerre n'étoit point déclarée, Constantin, voulant protéger les moissons, envoya prier le sultan de donner des ordres en conséquence, et lui demanda une garde turque. Afin de l'obtenir plus facilement, il fit passer à Mahomet des présens [a]. Le perfide sultan accorda la garde, mais en lui donnant secrètement l'ordre de ne pas empêcher les Turcs de mener paître les chevaux et les mulets dans les champs de blé, et de tomber sur les Grecs qui voudroient l'empêcher. Le lendemain, Cagiapeg, beau-frère de Mahomet, se rendant auprès du sultan pour travailler au fort, se reposoit près d'Epibate, pendant que ses gens mettoient leurs chevaux dans un champ. Un Grec, voyant que son blé alloit être dévasté, voulut arrêter le dégât, et fut frappé. Ses parens et ses amis accourent pour le venger. On en vient aux mains : des deux côtés il y eut des gens blessés ou tués. Le sultan, instruit de cette aventure par Cagiapeg, envoie, sans prendre aucun renseignement, pas-

[a] Le seul Ducas parle de ce cadeau fait à Mahomet, mais à Mahomet *seul*, et pour flatter *le dragon*. Ce n'est donc pas sans surprise qu'on voit un auteur moderne représentant Constantin envoyant au sultan des *vivres pour ses ouvriers*. Il cite Phranza, qui n'en dit mot. Constantin étoit incapable d'une pareille lâcheté. En la lui faisant commettre gratuitement, sans preuve, contre la vérité des faits et les témoignages de tous les historiens sans exception, le même auteur peint cependant l'empereur comme un héros tel qu'il est, et tel qu'il n'auroit jamais été, s'il eût *nourri les ouvriers*. C'est une contradiction choquante, que de mêler une action *lâche* dans une série d'actions héroïques; c'est en 1811 que, pour *la première fois*, il a été question de ce fait. Que de fois on peut répéter ce mot : *Voilà comme on écrit l'histoire !* L'envoi des vivres aux ouvriers construisant une forteresse qui rend Mahomet maître du détroit, et conséquemment de Constantinople, suppose dans l'empereur qui l'a fait un état d'abjection continue. Constantin se seroit mis au-dessous des grands, qui refusèrent d'aller avec lui chasser ces ouvriers ; circonstance que le même auteur rapporte cependant, offrant ainsi dans la même page deux faits qui se détruisent. Nous citons comme lui le septième chap. du troisième liv. de Phranza, qui, témoin de toutes les actions du prince, garde le silence ; et Ducas, qui parle du cadeau fait à Mahomet pour empêcher de détruire les moissons. Ch. 34, n° 12.

ser au fil de l'épée les habitans d'Epibate. On ne trouva que quarante moissonneurs qui commençoient la récolte ; ils furent impitoyablement massacrés. A cette nouvelle, Constantin, indigné, fit fermer les portes de la ville, car jusqu'alors elles avoient toujours été ouvertes aux Turcs, que l'attrait du plaisir ou l'intérêt du commerce conduisoit dans cette capitale. Ceux qui s'y trouvoient en ce moment n'en purent donc sortir. Dans le nombre étoient des pages du sultan ; ils conjurèrent Constantin de leur rendre la liberté de manière à ce qu'il leur fût possible d'arriver au camp avant le coucher du soleil, ou de les faire mettre sur-le-champ à mort, aimant mieux ce traitement cruel que l'horrible châtiment (le pal) auquel ils seroient exposés s'ils rentroient trop tard. L'empereur leur fit aussitôt ouvrir les portes. Le troisième jour il relâcha les autres Turcs. Ensuite il envoya des ambassadeurs à Mahomet pour lui faire cette déclaration ferme et touchante. « Puisque rien « n'est sacré pour vous, ni la foi des traités, ni la sain- « teté des sermens, ni la soumission du foible, suivez « les mouvemens d'une fureur aveugle que rien ne peut « désarmer. Je mets en Dieu toute ma confiance. S'il « entre dans ses desseins que vous soyez maître de cette « ville, je n'ai pas plus le pouvoir de l'empêcher que le « droit de m'en plaindre. S'il vous inspire l'amour de « la paix, je m'en réjouirai. Reprenez vos traités, vos « promesses, je vous les rends. Soyez mon ennemi « sans être parjure, et ne joignez point la perfidie à la « force. Mon devoir m'est tracé : c'est de défendre Cons- « tantinople et de m'ensevelir sous ses ruines. » A cette noble expression d'un prince résigné qui fait le sacrifice de sa vie, Mahomet répondit par une déclaration de guerre. Sa forteresse fut achevée peu de temps après. Les murs avoient vingt-deux pieds d'épaisseurs, et les tours trente de diamètre. Tout l'édifice fut couvert d'une lame de plomb. Avant de retourner à Andrinople pour ache-

ver tous ses préparatifs, le sultan confia le gouvernement de cette citadelle à Phérous Aga, en lui donnant quatre cents jeunes gens pour y rester en garnison. Il ordonna d'exiger un tribut de tous les vaisseaux qui passeroient par le détroit, sans en exempter les Turcs, et de tirer sur ceux qui refuseroient de payer. Une batterie de canons pouvant chasser des boulets du poids de *six cents livres*, donnoit le moyen de faire obéir à cet ordre, qui reçut une prompte exécution. Un vaisseau de Venise ayant refusé d'abaisser pavillon, fut coulé bas par le jet d'une pierre d'une grosseur extraordinaire. Ritzy, capitaine, et trente matelots se sauvèrent dans une chaloupe; mais, ayant été pris, ils furent conduits à Didymotique, où Mahomet se trouvoit alors. Il fit empaler Ritzy, décapiter ses compagnons d'infortune, et jeter leurs corps à la voirie. Ducas les vit exposés aux bêtes féroces.

Cet historien nous représente le sultan comme sans cesse occupé de Constantinople. C'étoit une idée fixe. « Il ne songeoit, dit-il, à autre chose jour et nuit, dans « son lit, dans son cabinet, en se reposant, en mar- « chant, en public, en particulier. Souvent le soir il se « promenoit en habit de simple soldat dans les rues « d'Andrinople à dessein d'écouter ce que l'on disoit. « Malheur à l'imprudent qui, par des marques de res- « pect, lui faisoit voir qu'il le reconnoissoit; il étoit « puni sur l'heure. » Voici un trait raconté par plusieurs historiens, et qui prouve combien le sultan mettoit de prix à la possession de la capitale, combien il étoit tourmenté par le désir de s'en emparer. Au milieu d'une nuit, ne pouvant dormir, il se lève et mande son premier visir. C'étoit Calil-Bascha, qui passoit pour favoriser les chrétiens au point d'avoir reçu des Turcs le surnom de *frère nourricier des infidèles* [a]. On peut en

Ducas, c. 35.

[a] Gibbon, à propos de cette dénomination, fait une querelle d'Allemand au président Cousin. Il l'accuse d'appeler Calil *père nourricier*, au lieu de *frère nourricier*; ce qui ne seroit pas un si grand délit. Mais

passant remarquer, quoique ce fait n'ait jamais été contesté, combien il est peu probable qu'un homme du caractère de Mahomet conservât à la tête de son gouvernement un ministre ami de ses ennemis, et partisan de ces infidèles qu'il vouloit exterminer. Être soupçonné du sultan, c'étoit être coupable. La tolérance de Mahomet ne peut s'expliquer qu'en supposant l'accusation calomnieuse, ou dans Calil de grands talens utiles à son maître. Quoi qu'il en soit, celui-ci fit venir le ministre pendant la nuit. Dès que Calil voit paroître l'eunuque chargé du message, il se croit perdu. L'heure indue, le caractère du prince, le silence de l'envoyé, *peut-être un remords* [a], augmentent sa terreur. Comme l'usage prescrit en Orient de ne jamais se présenter devant le souverain sans un hommage de soumission et de respect, Calil remplit une coupe de pièces d'or, embrasse sa famille, qu'il croit ne plus revoir, et suit l'eunuque. Il trouve Mahomet tout habillé, se prosterne à ses pieds, et lui présente la coupe. « Qu'est-ce ? lui dit le sultan. « Seigneur, répond le ministre, comme les officiers « n'ont jamais été accoutumés de paroître les mains vides « en présence du grand-seigneur, lorsqu'il les mande à « des heures extraordinaires, je vous apporte non de « mes biens, mais une partie des faveurs dont vous m'a« vez comblé. Je n'en ai pas besoin, reprit le sul« tan ; bien loin de te retirer mes faveurs, je t'en veux

il ne se sert ni de l'une ni de l'autre expression. *Il étoit*, dit-il, *le nourricier et le défenseur*. (*Voy.* édit. in-4° t. 8, p. 527.)

[a] Je ne puis croire que, dans le moindre doute, Mahomet se fût servi de Calil ou Haly pour le siége de Constantinople. Quoique cette anecdote soit admise comme vraie, telle que nous la racontons, je serois disposé à en retrancher tout ce qui est relatif au soupçon qu'on suppose au sultan. Il n'y avoit pas besoin de remords pour être saisi de terreur au moment où, à une heure indue, un souverain qui a droit de vie et de mort sur ses sujets envoie chercher l'un d'eux au milieu de la nuit. La terreur ne prouve pas plus le remords d'Haly que sa mort n'auroit prouvé sa trahison. Mais est-il probable que Mahomet employât, dans l'opération la plus importante à ses yeux, un homme qu'il supposoit traître, et qui pouvoit la lui faire manquer ?

« accabler ; mais j'y mets un prix : c'est Constantinople. « Il faut que tu me donnes cette ville. » Calil, ajournant sa frayeur, lui protesta de son zèle, et lui dit qu'ayant déjà le reste de l'empire, il ne devoit pas douter, heureux comme il l'étoit, que le grand prophète ne remît bientôt entre ses mains cette cité, l'objet de ses désirs. « Vois-tu cet oreiller ? lui dit Mahomet, je n'y trouve plus aucun repos ; il est brûlant. Dans l'agitation de mes idées, je le repousse, je le ramène à moi pour le jeter de nouveau, et le reprendre encore. Je me suis levé, recouché, appelant vainement le sommeil, qui fuit de mes paupières ; la possession de Constantinople peut seule me le rendre. Défie-toi des Grecs ; ne te laisse pas séduire par eux ; ils ne sont pas aussi vaillans que nous. » Hali, fort content de n'avoir eu d'autre mal que la peur, retourna chez lui. Tous les soirs Mahomet traçoit le plan de la ville, le montroit à ses ingénieurs, les consultoit sur les points les plus accessibles ou les plus foibles ; sur les endroits où les batteries produiroient le plus d'effet ; sur ceux où l'on appliqueroit les échelles ; sur le côté de la place où l'on donneroit l'assaut ; sur les moyens de pratiquer la mine pour entrer dans l'intérieur [a] ; sur tous les moyens enfin de s'emparer promptement de cette capitale, objet de son envie. Le jour il faisoit souvent exécuter les rêves de la nuit : c'est-à-dire, les manœuvres qu'il avoit imaginées, et les plans qu'il avoit conçus.

Quelque préparé que l'on soit par les événemens à la chute d'un empire, ce n'est pas sans un sentiment pénible qu'on approche du moment fatal. Voir la plus belle ville de l'univers, la mieux située, celle qui, par sa position, semble commander à l'Europe, à l'Asie, à la mer ; que la nature a comblée de ses dons, que les arts

[a] Non pour *faire jouer la mine*, comme le dit le traducteur de Gibbon (p. 66, t. 13). Gibbon (*id.* p. 83) convient *qu'on n'avoit pas encore imaginé de remplir de poudre à canon ces passages souterrains.*

ont embellie ; voir la nouvelle Rome enfin tomber entre les mains d'un peuple étranger aux arts, ne sachant ni les seconder, ni créer, ni réparer; voulant en jouir comme s'il en sentoit le prix, et les négligeant comme s'il les dédaignoit ; tel est le spectacle offert à nos yeux. Qu'il soit permis de se recueillir un peu pour assister à cette sanglante catastrophe, à laquelle le lecteur ne peut rester indifférent, puisqu'il s'agit de la destruction, dans le plus beau pays de l'ancien monde, de toutes les institutions qui servent de base à la société, comme des arts qui en font le charme. Lois, institutions civiles et religieuses, culte, gouvernement, arts, tout va disparoître en un jour.

Il faut examiner un moment la situation à laquelle nous sommes réduits, nos ressources, notre ennemi, ses moyens d'attaque, les nôtres pour résister ou retarder notre perte. Nous allons maintenant combattre à côté d'un héros, n'ayant plus à rougir comme nous l'avons fait avec les empereurs qui le précédèrent et nous causèrent plus d'une fois une si juste indignation. Nous ne verrons plus un Paléologue tendre la main, se prosterner pour demander des secours, ou courber devant un Turc une tête humiliée. Un autre Paléologue va bientôt effacer cette honte, et laver dans son sang les taches de sa famille.

Avant de commencer, pour ne plus l'interrompre, le récit du siége de Constantinople [a], il est nécessaire,

[a] Beaucoup d'historiens ont décrit le siége de Constantinople. Gibbon est, sans aucun doute, celui qui a le mieux traité cet événement, parce qu'il l'a fait à la fois en critique et en peintre. Il réunit tout : son austère raison, la sûreté de son tact, laissent arriver l'émotion, et même il occupe les deux premières facultés de l'homme, le jugement et l'imagination. Je pouvois, en présentant son récit, répéter le mot de Vertot, *mon siége est fait*, bien sûr de ne pas déplaire au lecteur. Mais c'étoit mal remplir son devoir sans avoir le mérite d'éluder la difficulté; avec l'amour de la vérité, le désir de la découvrir, et le courage de la dire, on peut toujours se flatter d'avoir quelque rapport avec Gibbon. Comme lui je me suis entouré des auteurs originaux. Je lui

1.° de bien se représenter cette ville; 2.° de connoître l'ennemi qui veut s'en emparer, et le guerrier qui lui résiste; 3.° les moyens réciproques d'attaque et de défense. Telle est la marche que nous devons suivre pour bien juger du mérite de la victoire.

1.° *Situation de Constantinople.* Il y a près de trois siècles qu'un voyageur françois [a], envoyé par le gouvernement pour recueillir en Orient des manuscrits, étant frappé de l'incomparable situation de cette capitale, la décrivit avec une *exactitude admirable*, suivant le célèbre Tournefort, qui l'a vérifiée sur les lieux. Souvent citée, jamais traduite, cette description, écrite en latin, n'est qu'imparfaitement connue. Un homme d'état, dont tous les momens sont consacrés à d'importans travaux, aux lettres qu'il cultive, aux arts qu'il encourage, M. le comte d'Hauterive, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, a jadis, pour se distraire, pris plaisir à traduire cette description. Il a bien voulu nous permettre d'en faire usage. Son étendue ne nous permet pas d'insérer ici ce fragment remarquable, parce que nous ne devons point perdre de vue l'événement qui nous occupe; mais nous l'offrons en entier à la suite de cette histoire [b]. Notre ouvrage seroit moins imparfait, si

Voyage au Levant. t. 2, lettre 15.

ai l'obligation de m'avoir indiqué la plus grande partie des sources où je devois puiser, et l'usage qu'il en falloit faire; j'avois à profiter de son exemple et de ses leçons, en évitant de l'imiter ou de suivre sa marche, parce que je voulois un fanal, et non pas un modèle. Cette explication étoit nécessaire pour ceux qui pourroient supposer des prétentions ridicules. Je serois trop heureux de n'avoir que des lecteurs qui la trouveroient inutile. Ceux-là, disposés à l'indulgence, me la pardonneront. Il a paru récemment un autre récit du même siége évidemment calqué sur celui de Gibbon. L'auteur vise à l'effet et le produit: sa narration, rapide et spirituelle, est entraînante et pleine de charme; mais des inexactitudes, des omissions, des transpositions de faits, en font plutôt le *roman* que l'histoire du siége.

[a] Pierre Gylli, dont Colletet a défiguré le nom en l'appelant *Gilles*. Il naquit en 1490, dans la ville d'Alby. C'est vers 1540 qu'il fut envoyé dans l'Orient.

[b] Voyez l'*appendice du siége* à la fin de ce volume. La description de Constantinople est inséparable de celle du Bosphore de Thrace, par le même auteur. Toutes deux ser-

nous avions eu souvent de pareils secours. Nous sommes forcé dans ce moment de nous borner à la position militaire de Constantinople, qu'il s'agit d'assiéger et de défendre.

La langue de terre sur laquelle est construite cette ville a la forme d'un triangle dont les côtés sont inégaux [a]; deux des côtés de ce triangle s'étendent le long de la mer : ils étoient inaccessibles à l'ennemi. D'un côté, la Propontide formoit une défense naturelle, et de l'autre, le port une défense artificielle. La base de ce triangle étoit couverte de deux murs séparés l'un de l'autre par un fossé large et profond, et flanqués de tours de distance en distance. Ce fut là que les Ottomans formèrent leur principale attaque.

Telle étoit la situation militaire de Constantinople. Défendue par une garnison armée pour en tirer parti, elle suffisoit pour rendre la place imprenable. Nous verrons à l'article des moyens de résistance si cette garnison se trouva : passons à l'ennemi, qui veut s'en emparer.

2.° *Mahomet* II. Bayle est peut-être celui qui, dans très-peu de mots, a le mieux exprimé l'opinion qu'on doit se faire de Mahomet. « Ce sultan (dit-il à son ar-« ticle) a été l'un des plus grands hommes dont l'his-« toire fasse mention, si l'on se *contente* des qualités né-« cessaires aux *conquérans;* car, pour *celles des hommes* « *de bien*, il ne les faut pas chercher dans sa vie. »

vent à faire connoître les avantages de la position de cette capitale, et conséquemment les motifs qu'avoit Mahomet pour s'en emparer, quand il n'auroit pas eu la soif des conquêtes. M. le comte d'Hauterive, ayant traduit l'une et l'autre, et de plus celle qu'a faite Nicétas des monumens enlevés ou mutilés à la prise de cette ville par les croisés en 1204, nous a donné l'occasion d'offrir avec quelque confiance un morceau plein d'intérêt.

[a] « Elle est (dit l'auteur de la re-« lation d'un voyage à Constantino-« ple) reconnue pour être d'une « scrupuleuse exactitude (M. Gre-« lot), assez semblable à une harpe « dont le haut est attaché à la terre « ferme, et les deux autres côtés « sont baignés des eaux du canal de « la mer Noire et de celles de la « Propontide » *Voy.* t. I de cet ouvrage, p. 227 *et suiv.*, les détails que donne M. Le Beau sur Constantinople.

Toute la conduite de Mahomet justifie et confirme ce jugement : elle le représente comme un homme inébranlable dans sa résolution, et qui, *par tous les moyens*, veut arriver à son but. C'est par cette force de volonté qu'il est principalement remarquable, en ce que sa puissance la rendit irrésistible. Toujours heureux, il ne fut jamais placé dans une de ces circonstances où la véritable grandeur est éprouvée, et ne lutta jamais contre l'adversité.

Nous croyons utile de reproduire le portrait qu'en ont fait quelques historiens d'après l'étude des actions de son règne.

« Mahomet reçut de la nature un corps extrêmement « robuste, et capable de toutes les fatigues de la guerre; « aussi fut-elle l'occupation de toute sa vie. Il avoit un « tempéramment tout de feu et un naturel impétueux : « son esprit étoit vif, subtil, adroit, fin, dissimulé, et « d'une très-grande étendue. Il étoit hardi, entrepre- « nant, insatiable de gloire; il ne dut pas ses conquêtes « à son seul courage; quelque grand qu'il fût, sa pru- « dence et sa politique y eurent beaucoup de part : et ce « fut par là qu'il renversa deux empires; qu'il conquit « douze royaumes, et prit plus de deux cents villes.

« Il étoit savant au-delà de tout ce qu'on pouvoit rai- « sonnablement attendre d'un mahométan, auquel il « semble qu'il ne soit pas permis d'apprendre quelque « chose. Il parloit cinq langues, outre la sienne; savoir, « la grecque, la latine, l'arabe, la chaldéenne, et la per- « sane. Il possédoit les mathématiques, l'astrologie, et « l'art militaire, dans lequel il se rendit célèbre. Il savoit « l'histoire des plus grands hommes de l'antiquité, ja- « loux qu'il étoit de leur gloire. Mais toutes ces connois- « sances ne le rendirent pas plus honnête homme. Il « n'adoroit que sa bonne fortune, qu'il regardoit comme « la seule divinité à laquelle il dût tout sacrifier. Il se « moquoit de toutes les religions, de celle des chrétiens,

« qu'il traitoit de superstition, comme de celle du grand « prophète, qu'il regardoit comme un bandit. Quand « il s'entretenoit avec ses intimes [a], il se moquoit des « gens qui croyoient qu'il y avoit une autre providence « que celle que chacun doit avoir pour soi-même. Son « intérêt, sa grandeur et son plaisir étoient l'unique « règle de ses actions; il ne gardoit ni foi, ni parole, ni « serment, ni traité, qu'autant qu'ils lui servoient de « moyens pour arriver à son but. Son cœur étoit aussi « corrompu que son esprit. Ses débauches et la foule « effroyable de ses vices ternirent toute la gloire de ses « plus belles actions. Tel étoit Mahomet II, que les « Turcs ont nommé *Bojuc*, c'est-à-dire *le grand:* titre « qui ne lui convient qu'en ce qu'il n'y eut jamais rien « en lui de médiocre en orgueil, en ambition, en avarice, en brigandage, en perfidie, en cruauté, en toutes « sortes de dissolutions, et surtout en impiété [b]. » Les

[a] Il est douteux que Mahomet eût des familiers. Mais il aimoit quelquefois à converser avec les savans, et s'exprimoit avec une liberté dont on a droit d'être surpris à cause de sa profonde dissimulation.

[b] Ce portrait, que le continuateur de Fleury a copié de Maimboug sans le citer, semble en général assez exact. Il n'est aucun trait auquel on ne puisse appliquer l'une des actions de sa vie. Son mépris pour toutes les religions s'explique par une circonstance assez singulière: Milizza, sa mère, fille du despote de Servie, l'éleva dans la religion chrétienne. Ceux auxquels il fut ensuite confié l'élevèrent dans la religion des Turcs. « Quand il fut « imbu de celle-ci (dit Sagrédo) il « n'eut plus de foi ni pour l'une « ni pour l'autre. » L'on est obligé d'avouer que la fameuse lettre que lui écrivit le pape Pie II n'étoit pas propre à lui donner une grande idée de la nôtre. « Si tu veux (lui dit ce pontife) étendre ton empire parmi les « chrétiens, tu n'as que faire ni d'or « ni d'armes. Une petite chose peut « te rendre le plus grand, le plus « célèbre. Tu demandes quelle elle « est; elle n'est pas difficile à « trouver; elle se trouve partout. « C'est un peu d'eau pour te « baptiser et te faire embrasser la « religion des chrétiens. Si tu fais « cela, nous t'appellerons empereur « des Grecs et de l'Orient; et ce que « tu occupes maintenant avec violence et injustice, tu le posséderas « de droit et avec équité. » Si Mahomet eût reconnu un autre droit que celui de son épée, il auroit trouvé cette jurisprudence singulière, qui le rendoit possesseur légitime de toutes ses spoliations, pourvu qu'il se fît baptiser. Il auroit pu demander au saint-père comment il concilioit sa morale avec le chapitre des restitutions. Au lieu de contester

historiens grecs, tout en pleurant leur patrie, paroissent sincères dans le langage qu'ils tiennent sur celui qui en étoit le fléau. Ducas est celui qui le ménage le moins, et qui toujours, en parlant de lui, emploie les expressions les plus violentes [a], en rapportant cependant les mêmes faits que les autres. Phranza, celui qui avoit le plus à se plaindre de Mahomet, parce qu'il voulut outrager dans ce qu'il avoit de plus cher ce père malheureux, et tua lui-même sous ses yeux l'un de ses enfans; Phranza, qui versoit des larmes amères sur le sort de Constantin, dont il étoit l'ami, sur la chute du trône; Phranza, captif et maltraité, parle du conquérant avec une sorte de modération et d'impartialité, si l'on songe à sa cruelle position. Il le représente comme étant plein d'ardeur et de courage, aimant l'étude et les hommes instruits, sachant plusieurs langues [b], et d'un talent précoce pour l'art militaire. Laonice Chalcocondyle lui rend les mêmes témoignages; son traducteur le fait exprimer ainsi : « Mahomet, arrivé incontinent après la mort « d'Amurat, se mit à remuer ménage en toutes sortes, « comme aspre, diligent et ingénieux qu'il étoit, s'il « en fut oncques. » Le bon archevêque de Mytilène, renfermé pendant le siége, peint le sultan plein d'audace et d'ambition, mais ne lui prodigue pas des injures comme Ducas, qui voyoit le danger de loin; seulement il le regarde comme envoyé par Dieu dans sa colère [c].

Chalconc. l. 7.

l'authenticité de cette lettre, ce qui eût terminé toute discussion, les controversistes protestans et catholiques écrivirent pour en attaquer la convenance et pour la défendre. Mahomet n'y répondit point, ne se fit point baptiser, garda ce qu'il avoit pris, et continua de prendre. Les Italiens disoient à ce sujet *la penna non toglie il filo alla spada*, et par cette opposition de l'épée à la plume faisoient voir le résultat qu'on devoit attendre de la démarche du pape.

[a] Telles que, *bête féroce*, *le tyran*, etc.

[b] *In acie quidem ordinandâ* puer senex *et ad summum peritus videbatur. Apparebat etiam industrius et acer in omnibus*. Phranza, lib. 1, ch. 23.

[c] *Excitatus in furorem Deus misit Mehmet regem potentissimum Teu-*

On doit rejeter avec Voltaire les traditions qui représentent Mahomet faisant ouvrir quatorze pages pour trouver celui qui avoit mangé un melon, abattant devant ses janissaires la tête de sa maîtresse Irène pour leur prouver qu'il savoit dompter ses passions; nous les rejetons uniquement parce qu'elles ne sont point assez prouvées, et non parce qu'elles seroient inutiles ou même invraisemblables; car Mahomet a commis d'autres cruautés qui n'offrent pas plus de vraisemblance [a] qu'elles n'avoient d'utilité. Voltaire trouve un *grand mérite* à Mahomet lorsqu'il rendit *deux fois le trône à son père et redevint deux fois sujet sans exciter le moindre trouble* : mais Voltaire oublie que Mahomet n'avoit que neuf ans à la première abdication, et onze à la seconde [b], qu'Amurat ne remontoit que *forcément* sur un trône dont il étoit volontairement descendu [c]; qu'enfin tous les deux cédoient à une cause irrésistible plus puissante que tous

Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, c. 81.

crorum, adolescentem quidem audacem, ambitiosum, temulentum, christianorum capitalem hostem. Leonard. Chi.

[a] On peut, entre autres traits, citer sa conduite envers le grand-duc Notarias, qui, du reste, fut cruellement puni de la sienne. Le fils de ce Grec *plaisoit* à Mahomet, qui, parce que le père ne vouloit pas le lui *livrer*, fit tuer l'enfant sous les yeux du père. Cette cruauté est moins motivée que le meurtre d'Irène, qui devoit produire un grand effet sur les janissaires.

[b] Ou treize et quinze, si la naissance de Mahomet doit être fixée à 1430. Il est difficile de mieux indiquer la date de cette naissance que ne l'ont fait Sagredo et Démétrius Cantemir, qui s'exprime ainsi : « Il « semble que Caraman Ogli eut des« sein de sonner le tocsin à la nais« sance de celui qui devoit être un « jour la terreur de l'univers. Il se « révolta en effet l'année même que « naquit ce héros, qui fut la 838e « de l'hégire et la 1434e de l'ère chré« tienne. » L'indication et la coïncidence des deux dates et des deux événemens sont remarquables. On retrouve cette coïncidence dans l'Abrégé de l'*histoire ottomane* de M. Delacroix. La vraisemblance doit faire préférer l'opinion de Bayle, mais il est étonnant qu'il oublie de citer son autorité.

[c] Quoique nous ayons rapporté l'opinion de Laonice, qui suppose qu'Amurat se *repentit* et *regretta* le trône, nous suivons cependant l'opinion contraire, *uniquement* parce qu'elle a plus de témoignages historiques. Dans toute hypothèse, l'impuissance de Mahomet est la même, et peut donner la mesure de sa modération. Si Mahomet connut quelque vertu, ce n'est pas celle de réprimer ses désirs.

les sultans, puisqu'elle fait leur puissance; à la force des janissaires révoltés, qui ne vouloient pas d'un enfant et redemandoient le père, accoutumé à les mener à la victoire quand il les conduisoit au combat. Le *mérite* de Mahomet consista donc à faire ce qu'il lui *étoit impossible* de ne pas faire. Car on est obligé de convenir non-seulement que ce prince ne pouvoit sans imprudence prendre les armes contre son père, mais qu'il n'en avoit pas les moyens, c'est-à-dire un parti à la tête duquel il pût se mettre; puisque le seul parti qui détrône les empereurs turcs ne vouloit pas de lui. Ainsi Mahomet, qui d'ailleurs n'étoit alors qu'un enfant, recevoit la loi et ne la faisoit pas. Il s'en dédommagea par la suite. Il ne paroît pas qu'il ait donné de bonne heure aucun indice qui fît rien présager de grand sur son compte, excepté cependant à la guerre. Peut-être la grande habitude qu'il avoit de dissimuler en est-elle cause. Cette conjecture est autorisée par Phranza, qui raconte que, lorsque Amurat voulut abdiquer, les visirs lui firent des représentations sur la grande jeunesse et l'inexpérience de son fils, et ne lui dissimulèrent pas le danger de faire supporter *par de si foibles épaules* le fardeau de l'état. Mahomet, témoin de ces représentations, les écoutoit silencieusement en concentrant sa fureur. *Tacitus furebat*, dit l'historien, qui prétend que dans la suite il se vengea de ces donneurs de conseils. *Phranza, l. 1, ch. 23.*

La vertu par excellence aux yeux de Mahomet étoit la dissimulation, et c'est la seule qu'il ait constamment pratiquée. Mais on ne peut nier qu'il n'ait eu de grands talens pour gouverner les hommes, et le désir de les bien gouverner. C'est le beau côté de ce sultan. Ecoutons un moment Crusius, qui paroît l'avoir bien jugé. « Ce « sultan, formidable aux grands comme aux citoyens, « les confondoit tous, et n'avoit jamais de préférence. Il « faisoit toujours marcher de pair la conception et le « projet; administrant avec une rare prudence, il vou-

« loit connoître tous les besoins pour y pourvoir ; souvent « pendant la nuit il erroit dans les rues pour savoir ce « qui se passoit. Il entroit avec les négocians dans les « détails de leur commerce, voulant avoir des notions « sur leur manière d'agir, leurs pertes et leur gain. Il « avoit sous ses ordres des chrétiens qu'il chargeoit d'une « partie de l'administration [a]. »

Ainsi l'ennemi des Grecs est un jeune prince ardent, ambitieux, cruel, implacable, exerçant sur son armée une influence active et continue, la faisant marcher à la mort par l'enthousiasme ou l'y poussant par la terreur : les deux moyens les plus puissans de disposer des hommes.

Qu'opposer à ce chef redoutable ? un prince dans la maturité de l'âge, doué de qualités précieuses et de vertus rares ; ce qui, dans une lutte où la force décide, lui donne un grand désavantage contre un rival pour qui tous les moyens d'arriver au but sont également légitimes ; un prince désespérant, non sans raison, du sort de l'empire ; n'ayant plus au lieu d'une nation déjà conquise en partie, qu'une population corrompue, lâche, efféminée, avilie, divisée d'opinion, comme s'il lui restoit encore quelque énergie, et n'en conservant que pour se détruire.

3.° Examinons maintenant les moyens réciproques d'attaque et de défense. Ils se réduisent au nombre des combattans, aux armes dont ils se servent, à l'esprit qui les anime ; car, en faisant connoître l'emploi de ces

[a] Voici quelques traits de l'auteur, qui s'exprime beaucoup plus énergiquement que son traducteur. *Nulla apud illum ratio personæ ullius. Celer affector omnium rerum, quas volebat et in animo habebat. Multa indagare, multa cognoscere : nihil, ne minimorum quidem quæ in urbe gerebantur, inexploratum relinquere. Certè etiam minuta sciscitabatur. Nocturno tempore, per vias ignotus aberrabat, ut omnes civium actiones disceret.* Voy. *Turco-Græcia*, p. 29. Pour être heureux sous un tel monarque, il falloit vivre loin de lui et cacher ses enfans avec soin, *quia ex prole, non feminæ tantùm, sed masculi etiam libidini ejus dediti.* Id. p. 79.

moyens, le récit du siége mettra dans tout son jour le talent des deux rivaux.

Ducas, c. 37. Chalcocondyle, l. 6. Phranza, l. 8. Leonard, histor. etc. Sagrédo, hist. ottom.

A l'exception d'un seul dont nous discuterons l'opinion, tous les contemporains conviennent que l'armée de Mahomet étoit de plus de trois cent mille hommes [a]. Laonice la porte à quatre cents. Ducas, qui partage cet avis, le motive par les détails dans lesquels il entre sur les mesures que prit le sultan pour obliger tous ceux qui étoient en état de porter les armes, à venir rejoindre son armée. Phranza la compare au sable de la mer, et dit qu'elle couvroit un espace de six milles [b]. Dans ce calcul n'entrent point la flotte composée de deux à trois cents vaisseaux chargés de monde, ni soixante-dix mille hommes de cavalerie campés près de Galata. Quand les témoignages de ces contemporains, qui tous furent acteurs ou témoins de cette catastrophe, ne seroient point aussi positifs ni d'une conformité d'autant plus remarquable qu'ils ne se connurent point, et que leurs relations ne furent publiées que long-temps après eux, on ne sauroit révoquer en doute la grandeur et l'étendue des préparatifs de Mahomet. Il vouloit s'emparer de Constantinople, assurer sa conquête et la défendre contre les puissances de l'Europe qui tenteroient de la reprendre. Il lui falloit donc une armée, et une armée considérable. Il est question d'une ville de seize milles de circonférence, dont la population s'élève à plusieurs centaines de mille hommes, protégée d'un côté par la mer, et de l'autre par des fortifications. On ne doit point oublier que le but du jeune conquérant n'est point de faire une entreprise passagère, de rançonner un peuple, et de piller. Il se choisit une capitale : quelque vaste que soit son empire, il cherche à l'agrandir encore,

[a] *Cum tercentis et* ultrà *millibus pugnatorum, in gyro terræ castra papilionesque confixit : milites majore numero equestres.* (Leonard. Chi.)

[b] *Exercitus ut arena maris, sex milliaria per terram ab uno Mari usque ad alterum occupavit.* Phr. liv. 3, ch. 8.

à l'établir sur les ruines d'un autre empire dont il veut détruire jusqu'au nom ; cette capitale est située sur les frontières de ses états ; il veut qu'elle soit au centre, et conséquemment poursuivre dans l'Europe le cours de ses conquêtes. Prétendre que Mahomet n'avoit pour l'exécution de ces vastes projets que vingt mille hommes d'infanterie, ce seroit, il semble, le taxer de folie, ou plutôt courir le risque d'être accusé de parler sans réflexion ou de trahir la vérité. Un contemporain a cependant mérité ce reproche. On croiroit, et non sans raison, qu'il n'y a rien à opposer à Phranza, qui pendant le siége transmettoit les ordres de Constantin ; à Léonard de Scio, qui, renfermé dans cette ville avec le légat, y recueilloit les renseignemens qu'il nous a transmis ; à Ducas, à Laonice enfin qui tous deux, témoins de la chute de l'empire, étoient à peu de distance du lieu de la scène. C'est le grammairien Philelphe qui réduit à vingt mille hommes l'armée de siége. Philelphe [a], né à Tolentino en 1398, accompagna le bayle de Venise à Constantinople en 1419. Jean Paléologue le chargea d'une mission pour l'empereur Sigismond. Ce prince étant mort en 1438, Philelphe, qui avoit mené avec lui à Milan la fille de Chrysoloras, dont il étoit gendre, perdit sa femme dans cette ville. Il trouva dans l'étude des distractions à sa douleur, et parcourut l'Italie en enseignant les lettres et l'éloquence. C'est en 1327 [b] qu'il

[a] Philelphe étoit aussi présomptueux que savant. Voici avec quelle modestie il parle de lui-même : *in omni dicendi genere et versu pariter, et solutâ oratione, tum latinè, tum etiam græcè, omnia quæ vellem quàm facilè et scribere et loqui.* (Ep. 1, lib. 24.) D'un caractère inconstant, Philelphe passa de Venise à Bologne, de Bologne à Florence, pour y professer les lettres. Après s'être attaché pendant quelque temps à Cosme de Médicis, il prit part à la conspiration contre cette famille ; ce qui le força de sortir de Florence. Il y revint cependant, après avoir tenu auprès des Visconti la même conduite. Il eut une grande réputation, et la mérita par l'étendue de ses connoissances, et des écrits dont le mérite est reconnu.

[b] Gabriel Naudé nous fournit cette date, en disant qu'il ne resta que neuf ans à Constantinople. *Voy. Addition à l'histoire du roi Louis* XI, p. 82, dans le supplément aux mé-

partit de Constantinople pour n'y plus retourner. Il mourut à Florence en 1481. A l'époque du siége, Philelphe en étoit donc loin, et se livroit à des occupations étrangères aux travaux d'un historien qui veut recueillir et transmettre des renseignemens. Gibbon suppose qu'en réduisant comme il le fait à vingt mille hommes l'infanterie turque, Philelphe ne parloit que de la garde de Mahomet, et dans cette hypothèse explique, par les milices et les autres troupes que les pachas amenoient de leurs gouvernemens respectifs, le témoignage de ce professeur. Mais comme Philelphe accuse les Grecs de lâcheté, il paroît avoir eu l'intention de diminuer les forces des Turcs pour faire mieux ressortir cette lâcheté. Quoique ces forces aient été en rapport avec le but de l'entreprise, le reproche n'en est pas moins fondé, comme on le verra bientôt, et l'on n'avoit pas besoin de dissimuler la vérité.

Il étoit difficile d'enchérir sur l'assertion hasardée de Philelphe sans s'exposer au danger de proférer une absurdité. Cette crainte n'a point arrêté le prince Cantemir. Voici le début de son histoire de Mahomet II. « Nous « sommes parvenus au règne du sultan Mahomet, le plus « glorieux prince qui ait été assis sur le trône des Otto- « mans, et que nous pouvons aussi appeler le plus heureux « qui ait été dans l'univers. Il fit la conquête de Constan- « tinople (plus hardi et plus fortuné que ses prédécesseurs, « qui souhaitèrent d'en être les maîtres et n'osèrent le « tenter), ville célèbre et fortifiée par l'art, et qui, « malgré ses deux ports et *une armée plus nombreuse « que celle des assiégeans, fut forcée par le sultan, à la « honte du nom chrétien.* » Ainsi Cantemir, qui écrivoit en 1700 sur un événement arrivé en 1453, prétend que

Histoire de l'emp. ottoman, *t.* 2, *p.* 3.

moires de Philippe de Comines. M. Schœl, dans son *Histoire de la littérature grecque* (t. 1, p. 341), le fait envoyer en 1423 auprès de Sigismond par l'empereur Jean Paléologue. Mais Jean ne fut empereur qu'en 1425, le 21 juillet. Ainsi Naudé doit être cru de préférence.

l'armée des Grecs étoit supérieure en nombre à celle des assiégeans; il énonce ce fait sans aucune espèce de preuve [a], et le dit en passant comme un fait convenu qui ne fut jamais contesté.

Nous avons donné sur les troupes de Mahomet des détails certains; voyons maintenant cette belle armée des Grecs supérieure en nombre à celle des Turcs [b].

On se rappelle la situation de Constantinople, séparée des provinces que l'ennemi vient de conquérir, et depuis plusieurs mois isolée entièrement et cernée par les Turcs et par une forteresse construite pour empêcher l'arrivée des secours, pour maintenir ou surveiller cette capitale et remplissant parfaitement ce double objet. On n'a point oublié que depuis long-temps les Grecs n'ont plus d'armée. C'est pour en avoir une que Jean Paléologue étoit allé, sept ans avant l'époque où nous sommes, passer deux ans en Italie. Lorsque Constantin Dragosès monta sur le trône, il y eut, ainsi que nous l'avons rapporté, des réjouissances dans la capitale. Dans la description qu'en ont faite les historiens, ils ont soin de parler des grands, du clergé, du peuple, mais au lieu de troupes, qui jouoient pour l'ordinaire un rôle dans ces sortes de fêtes, il n'est question que de la *milice* de Constantinople. Elle étoit probablement plus nombreuse à l'avénement de Constantin qu'elle ne le fut quand on eut besoin d'elle, et ses rangs s'éclaircirent au moment critique: on en va juger.

L'empereur, voulant connoître le nombre de défenseurs sur lesquels il pouvoit compter, donna des ordres en conséquence. Des tribuns parcoururent les quartiers

[a] On verra plus tard que le prince Cantemire n'est pas heureux en preuves: nous rapporterons celle qu'il a la bonne foi de donner à l'appui de son opinion sur la prise de Constantinople, qu'il prétend avoir capitulé.

[b] Faire prendre trois cent mille hommes de troupes réglées défendues par la mer, par des fortifications, soutenues d'une population nombreuse, et les faire prendre par moins de trois cent mille assiégeans, ce seroit un fait qui ne se trouveroit que dans l'histoire du prince Cantemire. C'est cependant le résultat *rigoureux* de son assertion.

de la capitale, entrant de maison en maison pour inscrire les noms de ceux qui étoient en état de prendre les armes. Quoique la patrie fût en danger, on ne forçoit personne. La honte pouvoit suppléer au sentiment du devoir, et l'instinct de la conservation à l'honneur. Que faire de soldats sur qui ces deux mobiles si puissans ne produisent plus d'effet? L'empereur avoit cru devoir, par intérêt pour l'honneur des Grecs, prendre quelques précautions, afin que les tribuns ne communiquassent point le résultat de leur recensement. Chacun remit le sien au prince, qui confia ces divers contrôles au fidèle Phranza [a]. « Cette affaire vous concerne, lui dit-il, réunissez ces dé« fenseurs, faites distribuer à chacun les armes qu'il sait « le mieux manier ; soyez discret et prudent ». Le ministre obéit. Ce n'est pas sans une surprise douloureuse que le malheureux prince apprit que Constantinople ne renfermoit plus que quatre mille neuf cent soixante et dix Romains, auxquels se joignirent deux mille étrangers, tant Génois que Vénitiens. L'*empereur et moi*, dit Phranza, *restâmes dépositaires de ce triste secret.* Ainsi la garnison chargée de défendre la capitale étoit composée de sept mille hommes. Ce qui prouve la véracité de l'historien, c'est la conformité du rapport des contemporains, qui, ne connaissant point le fatal secret,

[a] On ne peut lire sans intérêt l'expression de Phranza peignant sa surprise et sa douleur. *Qui ad urbem tantæ magnitudinis defendendam intùs erant, reperti non ampliùs* quater mille nongenti septuaginta præter extraneos, *cosque vix* duûm millium. *Hoc ita fuisse scio, idque ex tali causâ.* Il rapporte les ordres donnés par l'empereur, la manière dont ces ordres furent exécutés, et le résultat du recensement. Constantin lui dit : *Hic labor ad te respicit, et* cautione silentio*que opus habet. Accipe igitur catalogos et abi domum ac sedens subduc numerum diligenter militum, et quibus armis instructi sint. Ego jussis perfunctus, eidem tabellas exhibui, non absque* dolore et mœstitiâ haud mediocri : *mansitque præter nos duos* aliis occultus *numerus.* Suivant Léonard, Græci ad sex millia bellatorum non excedebant. *Reliqui sive Genuenses, sive Veneti, cum his qui ex Perâ* clàm *ad præsidium accesserant, vix summam trium millium æquabant. Clàm* est remarquable. On ne permettoit donc pas, dans le faubourg de Péra, de venir défendre Constantinople !

s'accordent *tous* à porter à neuf mille le nombre des défenseurs de l'empire [a].

Histoire ottom. t. 2, p. 7 et 8.

Quand l'assertion du prince Cantemir ne seroit pas repoussée, parce qu'elle choque le bon sens, tous ces témoignages irrécusables suffiroient pour en démontrer la fausseté. Mais ce prince, sans y penser, se réfute lui-même. « Mahomet, dit-il, marche avec une *formidable* « armée et vient assiéger Constantinople. C'est ce siége « fameux, qui a mérité l'attention de l'univers, à cause « des machines inouïes jusqu'alors que cet empereur « mit en œuvre. Le désespoir étoit la dernière ressource « des Grecs. Après des travaux continuels, qui duroient « depuis cinquante jours, ils ne pouvoient plus suffire à « la garde de leurs murailles, et le peu de soldats en « état de se défendre n'avoit qu'une valeur épuisée, « *vertu qui toute seule ne peut rien contre le grand* « *nombre* ». Nous n'entreprendrons point d'expliquer comment l'*armée plus nombreuse que celle des assiégeans* a cependant une *valeur qui ne peut rien contre le grand nombre.* L'objet que nous nous proposions étoit de prouver que l'armée de Mahomet étoit d'environ quatre cent mille hommes, en y comprenant les soixante-dix mille cavaliers, amenés par Zogano, son beau frère, et qui combattoient à pied; et que la garnison ne dépassoit pas neuf mille hommes. Passons maintenant aux armes dont on fit usage dans les deux partis.

Parmi les moyens employés par Mahomet, l'un des plus redoutables est celui de l'artillerie [b]; et tout en avouant notre embarras pour déterminer, non avec

[a] Ducas, Laonice et Léonard, ainsi qu'on vient de le voir. Il est peu d'événemens historiques sur lesquels on puisse réunir des témoignages aussi authentiques que le sont ceux qui nous ont transmis le récit de ce siége. Sagrédo, qui cependant a rédigé son histoire comme Cantemir prétend l'avoir fait, admet le nombre de neuf mille.

[b] Il a dû nécessairement y avoir un intervalle entre l'invention de la poudre et l'application de cette composition à l'art de détruire les hommes; application qui fit éprouver à cet art une révolution complète.

précision, mais au moins à peu près, le rôle et l'effet de cette arme formidable au siége de Constantinople, nous ne pouvons nous dispenser de mettre sous les yeux du lecteur le résumé de tous les récits et de toutes les conjectures transmis sur le fameux canon dont le conquérant fit usage. Nous aurions désiré pouvoir faire connaître l'état de l'artillerie en 1453, soit à Constantinople, soit dans le camp de Mahomet ; et nous croyions y parvenir, en confrontant les témoignages des historiens grecs, contemporains de l'événement ; mais ils diffèrent tellement entre eux, qu'on auroit lieu d'être surpris, si nos historiens n'offroient sur le même objet [a] une aussi étrange variété.

Dans tous les témoignages qu'on fait valoir pour prouver que ce fut un moine qui, le premier, mêla le soufre et le salpêtre, on est heureux de pouvoir s'appuyer de l'autorité d'un savant qui réunit à une immense érudition la bonne foi, sans laquelle cette érudition ne seroit que dangereuse. Ce savant est Ducange, qui prouve que, même en France, on faisoit usage de la poudre avant l'existence du moine Swartz, auquel on en attribue l'invention. (Il vivoit en 1380.) Ducange rapporte un passage du registre de la chambre des comptes de Paris relatif à la délivrance du roi Jean. Voici ce passage, daté de 1368, quatre ans après la mort de Jean : « Guillaume Lescuier, *maistre des canons* du « roi, que icelui seigneur lui a or- « donné d'être baillé pour querir « cent livres d'étoffes à faire poudre « pour *quatre grands canons qu'il* « *doit faire* pour mettre en la gar- « nison de Harfleur. » S'il y avoit en France en 1368, un *maître des canons* et des canons de siége, la poudre devoit avoir été inventée avant Berthold Schwars, qui en 1380 en apprenoit l'usage aux Vénitiens. Cela ne résout pas la difficulté que nous sommes obligés de nous faire sur les progrès de l'art soit en Grèce, soit chez les Turcs, au siége de Constantinople. Mais, quoiqu'on n'eût point la possibilité de la résoudre, c'étoit un devoir de l'indiquer. Du reste, on verra dans la note suivante combien il y a de contradictions dans les témoignages de nos historiens d'Europe.

[a] Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc, en parlant de machines employées au siége de Chypre en 1373, dit qu'alors les mécaniciens manquoient de la poudre, qui *vint bientôt après*. (*Monumenti veneziani.*) Vers 1380, pendant la guerre que se faisoient les Vénitiens et les Génois, on se servit de la poudre à canon à Chioggi contre Laurent de Médicis, ce dont on se plaignit en Italie, *comme d'une contravention manifeste aux lois de la bonne guerre*. Si nous passons en Espagne, nous trouvons Pierre de Mexia et don Pèdre, évêque de Laon, qui disent qu'en 1343 les Maures, étant assiégés par Alphonse XI, roi de Castille, tirèrent certains mortiers de fer qui faisoient un bruit semblable au tonnerre. Il

Lan. Chalc. l. 5, p. 110.

Laonice Chalcocondyle rapporte qu'Amurat fit usage du canon en 1420. Comme cet historien aime beaucoup les digressions, il en fait une sur la poudre à canon. « Je « ne pense pas, dit-il, que ce soit une invention an- « cienne, comme quelques-uns l'ont prétendu; quoique « je ne puisse rien dire sur son origine et ses progrès, « je crois que les premières pièces furent d'abord de « fer; qu'ensuite on trouva le moyen de les faire en « cuivre *allié avec de l'étain, par certaines préparations.* « Il est inutile de décrire une de ces pièces, attendu que « tout le monde en a sous les yeux. » Cet historien écrivoit peu de temps après le siége (en 1460). Son témoignage est remarquable, en ce que les détails qu'il donne prouvent, 1.° que depuis long-temps on se servoit de canons, puisque la substitution du bronze au fer n'a pu se faire qu'insensiblement; et 2.° qu'ils étoient assez communs pour que chacun pût en voir.

Ducas, c. 30, trad. de Cousin.

Si nous passons maintenant au récit de Ducas, contemporain de Laonice, et qui même devoit écrire quelques années après ce dernier, nous voyons qu'il en sait beaucoup moins, quoiqu'il écrivît sur un événement postérieur à celui dont parle Chalcocondyle. Il est question du siége de Belgrade par Amurat II, en 1435. Il est nécessaire de rapporter ses propres paroles. « Amurat, « dit-il, perdit un grand nombre des plus braves de « son armée, non-seulement par la maladie, mais « aussi par les machines avec lesquelles on tiroit de de- « dans la ville. On tiroit sur eux des balles de plomb

seroit plus facile de multiplier des citations que d'en tirer des conclusions incontestables. Comment concilier la réclamation des Italiens, qui suppose l'usage de la poudre comme nouveau en 1380, et blessant le droit des nations, avec l'extrait du registre de la chambre des comptes, qui suppose cet usage devenu presque commun en 1368? Nous ne nous chargeons point de concilier ces contradictions, mais nous en revenons à Du Cange, parce qu'il suffit d'une autorité semblable pour avoir une opinion. Nous ferons cependant remarquer qu'en Italie, où l'on apprenoit l'usage de la poudre en 1380, le célèbre Pétrarque avoit, en 1344, maudit l'invention des armes à feu.

« de la grosseur d'une noisette, avec une machine de « fer qui en tenoit cinq ou dix. Cette machine étoit « faite en forme de tuyau ou de canne; on la remplis- « soit d'une poudre composée de nitre, de soufre et de « charbon. Quand on approche cette poudre du nez, « elle sent le bitume et l'étincelle ; elle est d'un tempé- « rament fort disposé à prendre feu, et ce feu, étant « resserré et comme contraint par les balles, pousse la « plus proche, et celle-là la suivante, et ainsi succes- « sivement jusqu'à la dernière ». La différence qu'il y avoit entre les connoissances de ces deux historiens, sur le même fait, est sensible. Il est singulier qu'Amurat ait fait usage du canon au siége de Constantinople, en 1423, et qu'à celui de Belgrade, en 1435, il ait à peine connu l'usage des armes à feu. Quoi qu'il en soit, on fixe à l'an 1423 l'introduction de ces armes dans l'Orient [a]. Ce sont les Génois qui en apprirent l'usage aux Turcs. Il sont accusés d'avoir *fondu* et *dirigé* les canons dont se servit Amurat [b]. Si l'on pouvoit admettre la supposition, très-invraisemblable, qu'il leur fût possible d'en faire un secret et de le conserver pendant quelque temps, on auroit un moyen de concilier Ducas et Chalcocondyle; mais le caractère du sultan, qui avoit tant de moyens de se faire obéir, ne permet guère cette hypothèse. Dans les trente ans qui s'écoulèrent entre le siége de Constantinople par Amurat, et la prise de cette ville par Mahomet, l'artillerie dut faire des progrès, mais plus chez les Turcs que chez les Grecs.

[a] L'abbé Lenglet Dufresnoy, dans ses Tables chronologiques de l'histoire moderne, s'exprime ainsi à l'année 1423 : « Amurat II assiége Constantinople, et fait usage contre cette « ville de canons qui *jusqu'alors n'étoient point connus dans l'Orient*. Ce qui prouve qu'à la prise de cette capitale par Mahomet l'art avoit fait peu de progrès, c'est le mélange de toutes les armes de jet, anciennes et modernes; on fit usage des balistes, des catapultes, comme des canons. Si l'on eût bien su manœuvrer et diriger cette dernière arme, si le tir eût été perfectionné, l'on eût abandonné, comme gênantes, les machines des anciens.

[b] *Voy*. Gibbon, chap 65.

A défaut de renseignemens directs sur cet objet, nous tirons des inductions certaines de la situation respective des deux nations dans cet espace de temps. En effet, on voit l'empereur grec, au lieu de ranimer son peuple, de préparer ses ressources et ses moyens de résistance, ne s'occuper qu'à chercher des alliés en Europe par l'intermédiaire du pape, envoyer au saint-père ambassade sur ambassade, se rendre enfin lui-même auprès de sa sainteté, et revenir, après s'être expatrié pendant plus de deux ans, moins avancé qu'auparavant, puisque le résultat de cette démarche désespérée fut d'aliéner de lui son peuple. L'aumône qu'il avoit reçue ignoblement pendant son séjour en Italie prouve qu'il étoit dépourvu de l'argent nécessaire pour s'approprier l'usage de la nouvelle artillerie, qui commençoit à se répandre, et conséquemment familiariser les Grecs avec ce terrible moyen de destruction. Les sultans, au contraire, toujours agresseurs, toujours en guerre, et songeant sans cesse à s'emparer de Constantinople, eurent, comme dit Gibbon, *assez de bon sens pour adopter, assez de richesses pour payer les talens des ingénieurs chrétiens* [a]. Leur goût pour la guerre les força de se tenir toujours au niveau, dans l'emploi des armes et de la tactique militaire, avec des voisins qu'ils vouloient conquérir. Cette observation nous ramène au fameux canon de Mahomet.

Un des premiers soins de cet ambitieux sultan fut l'étude particulière de l'artillerie nouvelle ; et la sienne *surpassa bientôt tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors.* Ce qui prouve la pénurie des Grecs, c'est l'impossibilité dans laquelle ils étoient de payer un habile fondeur, nommé Orbin, venu de Hongrie pour leur offrir ses services. Ils lui donnèrent une modique pension, dont le paiement fut bientôt interrompu. Il passa du côté des Turcs, et Mahomet lui donna de grandes récompenses,

[a] *Voy*. Gibbon, ch. 65.

La question qui lui fut faite prouve que l'imagination ne mettoit point encore de borne à la puissance du moyen nouvellement découvert. Le sultan lui demanda s'il pouvoit lui faire un canon en état de lancer une pierre capable de renverser les murailles de Constantinople. En véritable artiste, Orbin répliqua sur-le-champ que, quelle que fût l'épaisseur de ces murailles, fussent-elles aussi solides que celles de Babylône, il promettoit de les mettre en poudre au moyen du canon [a] qu'il fabriqueroit. Pour mettre à couvert l'art et son talent, il ajouta qu'il ne répondoit point de la portée. « Fais-moi la pièce, lui dit Mahomet, le reste me « regarde ». Le sultan établit une fonderie à Andrinople. On mit tous les matériaux nécessaires à la disposition d'Orbin, qui, dans l'espace de trois mois, fondit un canon d'une *grandeur épouvantable*, suivant l'expression de Ducas, qui n'en a pas trouvé de plus énergique. « On attacha, dit cet historien, soixante « bœufs à trente chariots pour le transport. Deux cents « hommes marchoient aux côtés pour le tenir en équi-« libre. Il y avoit devant cinquante ouvriers et deux « cents manœuvres pour aplanir les chemins, et pour « faire des ponts de bois aux endroits les plus rompus. « Les mois de février et de mars se passèrent avant qu'il « fût traîné à cinq milles près de Constantinople......... « Quand on tiroit cet épouvantable canon, le canon-« nier avoit deux pierres, l'une desquelles étoit fort « grosse, et l'autre plus petite. Il tiroit la petite la pre-« mière pour reconnoître s'il avoit bien visé, et ensuite « la seconde....... L'inventeur de cette détestable ma-« chine avoit un secret pour l'empêcher de crever ; « c'étoit de verser de l'huile dedans ». Voltaire [b] a voulu

Ducas, c. 35.

[a] Léonard semble, dans son récit, conserver l'impression qu'il avoit éprouvée dans le temps : *Bombarda illa horribilis... lapida in eâ æstimatione mille ducentarum librarum collidit, collisum concutit, concussum exterminat.*

[b] Malgré les doutes et les plaisan-

révoquer en doute les dimensions données par les historiens à cet énorme canon. Des faits postérieurs en ont constaté la possibilité. Deux observations peuvent démontrer que cette pièce dut être telle qu'on nous la représente. La première est tirée de l'étude des arts, considérés dès leur origine et dans leurs progrès. Un résultat constant des efforts de l'artiste, lorsque l'art est dans son enfance, est de dépasser toutes les proportions. Il ne revient aux véritables qu'après un grand nombre d'essais. L'expérience prouve qu'il faut presque toujours épuiser les combinaisons les plus compliquées pour arriver aux plus simples. La seconde observation, est la situation d'Orbin, qui promettoit à Mahomet de lui fondre un canon *assez fort pour lancer un boulet capable de renverser les murs de Constantinople.* Voyons Orbin au milieu d'un peuple qui attend un miracle de lui ; devant un prince à qui rien ne résiste ; entre l'espoir des récompenses et la crainte du supplice ; enfin animé par l'ambition, par l'amour de l'art, par le désir de répondre à l'idée qu'on se fait de son talent, et nous ne serons pas surpris du résultat. Il est ce qu'il devoit être, c'est-à-dire, un canon d'une grandeur démesurée, fort incommode, fort difficile à manœuvrer, d'un usage lent, dangereux pour celui qui l'emploie, et dont enfin on ne voudroit pas être condamné à se servir aujourd'hui. La possibilité de cette pièce gigantesque est démontrée par le fait. Aux Dardanelles, on voit encore un canon plus grand que celui de Mahomet, qui exige un boulet de pierre de onze quintaux, et trois cents

teries de Voltaire, le fait est attesté de tant de témoignages, qu'on ne peut raisonnablement le nier. Léonard et Phranza ont *vu* et mesuré les boulets de pierre. *Horribilem bombardam... palmis undecim ex meis*, dit le premier. Le second parle de plusieurs, *ex quibus aliquot tantæ vastitatis, ut à quadraginta, aut etiam quinquagenta jugis boum trahi singulæ non possent.* Voltaire oublioit le canon qui existe encore aux Dardanelles, et celui qui est à Saint-Pétersbourg. *Ab actu ad posse valet consecutio.* Ces deux canons sont d'une dimension plus grande que celle de *l'horrible bombarde.*

livres de poudre [a]. Tournefort, qui a visité ces châteaux, s'exprime ainsi : « L'artillerie turque, quelque mons- « trueuse qu'elle paroisse, incommoderoit peu les vais- « seaux qui défileroient avec un bon vent. Les embra- « sures des canons de ces châteaux sont comme des portes « cochères ; mais les canons, qui sont les plus gros que « j'aie vus de ma vie, n'ayant ni affût, ni reculée, ne « sauroient tirer plus d'un coup chacun. Qui seroit « l'homme assez hardi pour oser les charger en présence « des vaisseaux de guerre, dont les bordées renverse- « roient en un instant les murailles des châteaux qui « ne sont pas terrassées, et qui enseveliroient les canons « et les canonniers sous leurs ruines? six bombes seroient « capables de démolir ces forteresses. »

Voyage au Levant, lettre 11.

Ce canon d'Orbin, *épaulé de deux autres* presque aussi grands, ne pouvoit tirer que sept fois par jour. Mais quatorze batteries, pointées contre les endroits les plus accessibles, produisirent beaucoup plus d'effet, parce qu'étant d'un moindre calibre, elles pouvoient être mieux dirigées. On verra qu'elles le furent bien, grâce aux perfides conseils d'un chrétien.

Qu'avoit Constantin à opposer à cette formidable artillerie? une artillerie bien moins nombreuse, que la disette de poudre réduisit presqu'au silence. C'est ici l'occasion d'examiner un passage que Gibbon, sans l'expliquer, recommande à l'attention du lecteur [b]. Léonard de Chio, qui se trouvoit à ce siége, dont il a fait le récit,

[a] Voyez-en la description dans le baron de Tott, t. 3; il en fit faire l'expérience. Comme ses fanfaronnades le rendent suspect, nous préférons le témoignage de Tournefort.

[b] Voici ce passage : *At in dies doctiores nostri facti paravêre contra hostes machinamenta, quæ tamen avarè dabantur. Pulvis erat nitri modica, exigua; tela modica; bombardæ*, si aderant, *incommoditate loci primùm hostes offendere macerie bus alveisque tectos nonpoterant. Nam* si *quæ* magnæ *erant*, *ne murus concuteretur noster*, *quiescebant* (Leonardus Chiensis). Le doute peut être moins *explicite* que dans notre traduction, et l'on devroit peut-être dire *le peu de canons* : mais, en mettant textuellement le passage sous les yeux du lecteur, nous lui donnons le moyen de modifier notre interprétation.

emploie des expressions remarquables lorsqu'il parle de l'artillerie des Grecs. « Ils avoient (dit-il) peu de « poudre : quoiqu'ils fussent devenus plus habiles on « ne leur donnoit des armes à feu qu'à regret ; le vice « du terrain annuloit l'effet des canons *qui pouvoient* « *exister*, et s'*il y en avoit* d'un gros calibre, on étoit « obligé de les laisser en repos, de peur d'ébranler nos « murailles. » Cette forme de doute est singulière dans un historien qui, par les détails qu'il donne, prouve qu'il observoit avec soin tout ce qui se passoit. La conduite du grand-duc, que Léonard appelle *Chirluca*, peut répandre quelque jour sur ce passage. Ce dignitaire, à qui Justiniani demanda des canons, les lui ayant refusé, le Génois lui dit : *A quoi tient-il, traître, que je ne te passe mon épée au travers du corps* [a] *?* La trahison étoit manifeste; et dès-lors les mauvaises intentions de celui qui disposoit de l'artillerie peuvent expliquer le doute de l'historien ; et l'expression d'*avare* indique la cause de cette parcimonie. Le grand-duc ne donna que ce qu'il ne pouvoit refuser sans courir des risques.

L'énumération des machines de siége employées à celui de Constantinople seroit fatigante [b]. Il est probable que Mahomet mit un soin particulier, non-seulement à réunir toutes celles dont on faisait usage, ou dont l'invention étoit récente, mais encore à en provoquer de nouvelles. Ce soin fit partie des préparatifs

[a] Cette querelle entre le grand-duc et le général génois eut lieu dans un des instans les plus critiques du siége. Nous en rendrons compte. Mais, pour appuyer notre opinion, nous devons ici rappeler le passage. *Petivitque sibi à Chirlucâ magno duce*, communes urbis bombardas, *quas contra hostes affigeret. Quas cum superbè denegasset :* Quis me, *inquit*, ô proditor, tenet, ut gladio non occumbas meo ? (*Id. ibid.*) L'expression de *communes urbis bombardas* prouveroit que Constantinople avoit ordinairement des canons; et la demande qu'en fit Justiniani fait voir que le perfide grand-duc avoit eu l'effronterie de les mettre en magasin, ou, s'ils y étoient, de ne pas vouloir les en faire sortir au moment où l'on en avoit le plus de besoin.

[b] *Machinas innumeras, craticu-*

immenses dont il s'occupa pendant deux années, d'après le témoignage unanime de tous les historiens, qui tous s'accordent sur la grandeur et le nombre de ces préparatifs. Jamais on ne vit une réunion aussi complète d'instrumens de destruction. Il est permis de le croire, d'après ce passage déjà rapporté : « c'est ce siége fameux « qui a *mérité l'admiration de l'univers*, à cause des « machines *inouïes jusqu'alors* que Mahomet mit en « œuvre ». Il y avoit une si grande disproportion entre les moyens d'attaque et de défense, qu'on auroit droit d'être étonné de la durée du siége, si le courage de huit mille braves qui ont fait le sacrifice de leur vie ne changeoit la surprise en admiration ; sentiment qu'ils semblent mériter mieux que le nombre et la grandeur des machines [a].

Cantemire, liv. 3.

Aux préparatifs immenses faits par Mahomet si nous opposions ceux de Constantin, nous trouverions ce malheureux prince s'épuisant en efforts, vidant ses coffres pour approvisionner la ville, armant sa petite troupe, conduit enfin de sacrifice en sacrifice jusqu'au dernier de tous, celui de la vie ! Il en étoit à celui-là le premier jour de l'attaque ; et jusqu'à ce qu'il le consommât, il ne se passa pas d'instant qu'il ne s'exposât aux fatigues, et ne partageât les travaux de la garnison. « Son courage, dit Gibbon, étoit égal à ses dangers ; « mais ses forces ne l'étoient pas à la lutte qui se pré- « paroit. » Au nombre des moyens d'attaque et de dé-

Hist. de la décad. de l'emp. c. 68.

lasque ex virgultis viminibusque contextas... scloppis, spingardis, zarbathanis, fundis, sagittis nostros vexabant : ex helebolis, heleboliscis, balistis, arcubus, aliisque instrumentis spectatu dignis, funera ingeminabantur : numerabantur onerarii dromones, lignis, molaribus, aliisque machinis ad urbium expugnationem idoneis stipati : bellica tormenta : pyriboles ; ignem græcum : omne demùm machinæ genus quod humana mens excogitare potest. (Phranza et Leonardus.)

[a] Celui qui ne trouve d'admirable dans le siége de Constantinople que les *machines inouïes* devoit oublier les trois cents Spartiates aux Thermopyles, pour donner toute son attention au nombre ainsi qu'au faste des Perses. Que Léonidas devoit lui paroître petit !

fense entre essentiellement l'esprit national de chaque parti. Passons donc aux dispositions morales des deux nations. L'une est jeune, énergique, robuste, accoutumée à la victoire; l'autre est vieille, énervée, et ne sait plus que se soumettre. La guerre est pour les Turcs un devoir de religion. Voici comme leur grand-prophète s'est exprimé dans l'Alcoran: « Quand vous vous rencon- « trerez avec des infidèles, coupez leurs têtes, tuez-les; « à moins que vous n'aimiez mieux les lier, les enchaî- « ner, pour leur faire payer rançon, et ne cessez point « de les persécuter jusqu'à ce qu'ils aient mis bas les « armes, et qu'ils se soient soumis à vous. » [a] Les Turcs prétendent que toutes les guerres qu'ils entreprennent, quelque injustes qu'on les suppose, deviennent justes parce qu'elles sont fondées sur l'Alcoran. Ils doivent contraindre par la force des armes ceux qui ne sont pas de leur religion à suivre la loi du prophète. Ils ne respirent donc que la guerre; ils y sont poussés par l'enthousiasme, par l'amour du pillage, par la crainte d'un chef farouche et terrible.

Quelle étoit dans Constantinople la disposition des esprits au moment du siége? Il suffiroit peut-être de dire qu'on ne trouva dans la capitale de l'empire que quatre mille neuf cent soixante-dix Romains, ainsi qu'on l'a vu. Mais il n'est pas inutile de parler des causes pour lesquelles ils étoient réduits à ce nombre.

Sagredo, hist. ottom. l. 1.

« Les Grecs (dit un historien) ne songeoient de- « puis long-temps qu'aux plaisirs, à l'oisiveté, aux « moyens de s'enrichir; et l'on pouvoit direqu'ils avoient « entièrement oublié leur ancienne valeur, et renoncé « à l'exercice des armes. La Grèce étoit devenue l'em- « pire des lettres, qui rendent l'homme efféminé, tem-

[a] De tous les préceptes de sa religion, c'est le seul que Mahomet ait suivi avec une fidélité scrupuleuse. Le sabre est le seul moyen de conversion de l'Alcoran, qui prescrit en même temps aux Turcs l'obligation de convertir.

« péré, pacifique; au lieu que les armes le rendent fier, « violent et sanguinaire. C'est pourquoi les Turcs, dès « le commencement de leur domination, ne négligèrent « pas seulement les sciences, mais même toutes sortes « d'arts, pour ne s'appliquer uniquement qu'aux armes « et aux exercices de la guerre, dont la fin est de vaincre « et de conquérir. Dans les premiers accroissemens de « leur grandeur, ils se noircissoient la main avec de « l'encre, et l'imprimoient ensuite sur le papier : c'est « ainsi qu'Othman et Orcan signoient leurs traités. Il « en existe encore, et les Turcs les conservent avec au- « tant de vénération que si c'étoient des reliques ». L'amour des richesses, et l'avarice, qui en est la compagne inséparable, étouffent entièrement l'amour de la patrie, et l'on en eut, à l'époque dont nous nous occupons, une preuve frappante. Constantin, qui s'étoit dépouillé de tout pour les besoins de son peuple pendant le siége; Constantin, à qui il ne restoit plus d'autre sacrifice à faire que celui de sa vie, demanda vainement des secours aux grands de l'empire pour payer ses soldats. Prières, larmes, tout fut inutile. Tous se disoient ruinés par le malheur du temps; et lorsque l'ennemi fut maître de la ville, il trouva le moyen de leur faire mettre au jour leurs richesses enfouies; et l'on vit sortir de terre des trésors qui auroient suffi pour sauver l'état et payer des armées considérables [a].

On a dû remarquer dans le cours de cette histoire que, sous le dernier règne, l'empire n'avoit plus d'armée, et que depuis qu'on isoloit la capitale, il ne pouvoit plus en avoir. Une cour corrompue, un prince foible, qui laissa usurper son pouvoir par des favoris; un peuple tellement abâtardi, que le danger ne lui

[a] Léonard et Phranza racontent ce fait avec une énergique indignation. *O patriæ direptores!* dit le premier, *ô avaros, quos cùm sæpènumero lacrymis profusus* inops *imperator rogâsset, ut pro militibus conducendis pecuniam mutuarent, jurabant se inopes exhaustosque penuriâ temporum, quos posthac* ditissimos *hostis invenit.*

rend aucune énergie, telle étoit la situation de Constantinople au moment où Constantin monta sur le trône. Une cause qui eut sur le sort de l'état une influence directe, étoit le schisme, qui éloignoit la nation du prince, et donnoit aux lâches un prétexte pour ne pas prendre les armes. Les effets de ce schisme paroîtroient incroyables, si nous n'avions vu renouveler quelques-unes des scènes auxquelles il donna lieu. Sachons d'un témoin oculaire à quelles occupations se livroient les Grecs pendant que les Turcs cernoient Constantinople [a]. « Les prêtres demandoient aux fidèles s'ils avoient com- « muniqué avec quelqu'un qui eût consenti à l'union. « Quand ils avouoient l'avoir fait, ils lui imposoient « des satisfactions très-rigoureuses. Ensuite ils leur dé- « fendoient, sous les plus grandes peines, d'entendre la « messe d'un prêtre réuni, parce que, disoient-ils, il « n'est pas prêtre, et que ses sacrifices ne sont pas de « véritables sacrifices. S'ils étoient mandés ou pour la « sépulture d'un mort, ou pour les prières que l'Eglise « fait en sa faveur, et qu'ils apprissent qu'il avoit « consenti à l'union, ils ôtoient aussitôt leur étole et « fuyoient. Après la prise de la capitale, un jour que je « me trouvois avec une dame d'une illustre naissance, « qui étoit en prison, elle me dit que, se sentant pressée « par les douleurs de l'enfantement, le quatrième jour « de la semaine sainte, elle envoya querir son père spi- « rituel, nommé Jacques; qu'elle se confessa à lui, et « qu'il lui conseilla de communier. Elle demanda à ce « bon vieillard s'il y avoit difficulté de recevoir la com- « munion de la main d'un prêtre qui disoit d'ordinaire « la messe dans sa maison, et qui avoit été présent une « seule fois dans la grande église le douzième du mois « de décembre, dans le temps que les prêtres qui ap- « prouvoient l'union célébroient, bien qu'il n'eût point « communié avec eux, et que, n'ayant point été choisi

[a] C'est Ducas qui nous transmet ces détails.

« pour servir à l'autel, il fut demeuré hors du balustre « avec ceux qui étoient venus tard et qui s'étoient tenus « debout avec leurs ornemens. Le père spirituel lui « dit : Cela vous est permis, Dieu vous le pardonnera. « Recevez de sa main la sainte communion sans aucune « difficulté; il est prêtre et ministre de l'Eglise; com« muniez de sa main comme de la main d'un autre, « sans aucune difficulté. Comme cette dame étoit du « parti des schismatiques, elle examina avec scrupule « la résolution du viellard, envoya quérir un autre « père spirituel, nommé Néophyte, qui, par la posses« sion où il étoit de gouverner les consciences des per« sonnes de condition, avoit acquis une grande autorité. « Elle lui exposa l'avis du vieillard. Il l'empêcha de le « suivre en lui disant : Si vous recevez la communion « de la main de cet homme-là, vous ne mangerez que « du pain et ne boirez que du vin. *Seigneur*, s'écrie « l'écrivain qui interrompt son récit, *que votre pa« tience est surprenante! Ignorant et aveugle directeur!* « Si c'étoit contre un prêtre latin que vous eussiez « rendu cette décision, peut-être que l'extravagance « qu'elle renferme trouveroit quelque excuse, bien que « fausse et frivole. Car enfin vous pourriez alléguer « qu'il auroit célébré la messe en latin, qu'il auroit « consacré du pain sans levain, qu'il auroit mêlé de « l'eau froide dans le calice. Mais qu'avez-vous à dire « contre une célébration qui est faite en votre langue et « avec les prières qui sont en usage parmi tous les prê« tres de l'Orient ? Cette dame, continue Ducas, « combattue par deux avis contraires, demeura dans « l'irrésolution, et accoucha la nuit suivante. Si elle « fût morte en cet état, elle eût été privée des dons « du Saint-Esprit par la faute de Néophyte, et par l'o« pération du méchant esprit qui le possédoit. » Le même historien nous représente Gennadius *enseignant le monde dans sa cellule, et lançant des anathèmes*

contre ceux qui aimoient la paix. Nous verrons l'habile Mahomet le récompenser dignement. Terminons par un trait à l'appui de la conjecture que nous avons faite, et qui, en démontrant qu'il n'y avoit aucune sincérité, prouve que le zèle servit de prétexte aux Grecs pour rester dans une honteuse inaction. « J'ai vu de mes « propres yeux, s'écrie Ducas, des religieuses instrui- « tes dans les saintes Ecritures, non-seulement manger « de la viande et s'habiller à la façon des barbares, « mais sacrifier au faux prophète, et faire profession « publique de son impiété exécrable avec une impu- « dence non pareille. »

Ducas, c. 37.

A voir l'activité des schismatiques contre ceux qui avoient adopté l'union, ou même contre ceux qui conservoient des relations avec ces derniers, on auroit pu croire que, cette activité changeant d'objet à l'arrivée des Turcs, ils se seroient armés. Mais ils restèrent immobiles, continuant seulement de déclamer contre les partisans de la réunion. Le canon de Mahomet les fit taire. Gennadius et le grand-duc étoient à leur tête; et celui-ci, disant publiquement qu'il aimeroit mieux voir un Turc qu'un cardinal, laissoit Isidore, cardinal et légat du pape, réparer à ses frais les fortifications de Constantinople.

A ces exemples, qui devoient entraîner le grand nombre, se joignoit une autre cause propre à paralyser les bras. C'étoient deux prophéties contradictoires, et qu'on auroit dû rejeter, parce qu'elles se détruisoient mutuellement. Mais toutes deux annonçoient un résultat qui rendoit la défense inutile, et motivoient conséquemment l'inaction. Par la première de ces prophéties, la fin de l'empire d'Orient étoit prédite; d'après la seconde, un ange devoit exterminer l'armée turque dès qu'elle seroit entrée à Constantinople, et parvenue à la colonne Justinien. L'une inspiroit la confiance, l'autre la résignation; toutes deux faisoient un crime de la résistance, parce qu'en se défendant on s'opposoit

également aux décrets de Dieu qui vouloit punir ou délivrer. Telles sont les causes qui réduisirent à si peu de monde le nombre des braves. Ce nombre a peut-être encore de quoi nous surprendre, si nous songeons combien, de leur nature, elles devoient avoir d'influence.

Il seroit difficile de déterminer d'une manière précise la population de Constantinople à l'époque du siége, parce que, dès qu'elle fut menacée, une multitude d'habitans désertèrent. La désertion augmenta en raison du danger, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut impossible de sortir de la ville sans tomber entre les mains des Turcs. Gibbon, qui a soigneusement comparé tous les récits, s'exprime ainsi sur cet objet : « Constantinople (dit-il) dans son dernier état de décadence, « avoit encore plus de cent mille habitans; mais ce « compte est pris sur la liste des captifs, et non sur celle « des combattans; c'étoient pour la plupart des ouvriers, « des prêtres, des femmes et des hommes dénués de « ce courage que les femmes elles-mêmes ont déployé « quelquefois pour le salut commun. Je conçois, j'ex« cuserois presque la répugnance des sujets à servir « sur une frontière éloignée pour obéir à la volonté « d'un tyran; mais l'homme qui n'ose pas exposer sa « vie pour défendre ses enfans a perdu dans la société « la disposition la plus active et la plus énergique de la « nature humaine. »

Histoire de l'emp. ottoman. l. 1.

Gibbon, c. 68.

Nous terminons ces détails par un moyen qui semble n'être qu'accessoire, mais dont la valeur dépend des circonstances, au point de devenir le moyen principal, puisque tous les autres sans celui-là sont encore quelquefois inutiles, quel que soit leur nombre et leur force. Je parle de la trahison [a]; elle est attestée par les contemporains. Celle du grand-duc transpire dans plu-

[a] Léonard de Chio, témoin du siége après lequel il fut pris et vendu; Léonard, dont nous invoquons souvent le témoignage, s'exprime ainsi : Testis

sieurs circonstances du siége; celle des Génois de Galata est démontrée par l'impunité, ou plutôt par la facilité avec laquelle Mahomet fit transporter ses vaisseaux par terre dans le port, dont il n'avoit pu briser la chaîne. L'historien Ducas nous mettra cette trahison dans tout son jour. Un témoin oculaire [a] tâche en vain de résister à l'indignation que lui cause la conduite des Génois : il voudroit se taire ; mais cette indignation le fait parler malgré lui ; il s'écrie : « Que sont devenus « ces antiques Génois qui firent le sacrifice de leur for- « tune et de leur vie? Avares de votre sang, de votre « or, vous, pour conserver l'un et l'autre, vous avez, « autant qu'il dépendoit de vous, livré honteusement « aux Turcs cette merveille du monde ! » Comme il étoit Génois, ce reproche lui échappe, parce qu'il voudroit couvrir d'un voile épais la conduite de ses compatriotes; il s'impose silence et condamne à l'oubli des faits qui lui causent une vive douleur; mais il en dit assez, et d'un mot fait voir quelle étoit l'opinion générale [b].

sum *quòd Græci, quòd Latini, quòd Pannones, Bœotes, Teucris* commixti, *opera eorum fidemque didicerunt, qui, fidei christianæ obliti, urbem expugnabant.* Le bon évêque les appelle *satellites Antechristi. Vid. Hist. captæ Constantinopolis.*

[a] *O Genuenses! sileo, ne* de meis loquar, *quos externi cùm veritate dijudicant. Ubi sunt prisci inclyti Genuenses, qui Galatam, accincti gladio, uti qui reparabant Hierosolimam, condiderunt? Illi cùm effuso cruore et aëre vos ne æs vestrum cupidi et sanguinem effunderetis, cùm vecordiâ illam mundo decoram teucro Tradidistis; si tamen tradere potuistis!* (Id. ibid.) Léonard, né dans l'île de Chio, étoit Génois, puisque cette île appartenoit à la république.

[b] *Genuenses jam quodammodò* cicutati, *quos* externi *cum veritate dijudicant.* Si, comme le portent les diverses éditions que j'ai consultées, il faut lire *cicutati* au lieu de *cicurati*, on en doit conclure que Léonard créoit des mots. Alors il auroit probablement voulu dire que les Génois étoient en quelque sorte empoisonnés, engourdis. En lisant *cicurati*, qu'on peut traduire par façonnés à la servitude, apprivoisés, séduits, on a un sens naturel résultant d'un mot connu. J'aurois pu supposer une faute, et conséquemment rétablir le mot latin ; mais ceux qui écrivoient à l'époque où Léonard composoit son récit (1453) forgeoient des mots, et faisoient pour la langue latine ce que Ronsard fit ensuite pour la nôtre.

En résumé, Constantinople est assiégée par une armée de trois à quatre cent mille hommes, et défendue par huit mille. On a réuni contre elle tous les moyens d'attaque : le plus terrible de tous n'est point à sa disposition autant qu'à celle de l'ennemi. Elle ne peut s'en servir sans danger pour elle, parce que la détonnation de ce nouvel instrument de mort fait tomber ses murailles. La division s'est mise dans ses citoyens. Elle n'a plus pour habitans ce que, dans son orgueil, elle appeloit des Romains; elle a des esclaves qui préfèrent la servitude aux dangers, et la honte à la mort. Ses principaux dignitaires n'ont qu'une fidélité douteuse, et le premier de tous, second de l'empire [a], appelle Mahomet de ses vœux. Ses enfans, ses alliés la trahissent; elle voit des Grecs sous les bannières turques; Galata seconde son ennemi. Il lui reste cinq mille Romains, dignes de ce nom, et trois mille alliés. Mais ces huit mille braves, guidés par un héros dont la fin rappelle toutes les vertus antiques, vont tenir en échec pendant près de deux mois quatre cent mille hommes conduits par un jeune guerrier qui les précipite sur cette capitale par la crainte de la mort ou l'espoir des récompenses.

C'est avec cette inégalité que vont commencer les scènes sanglantes dont nous allons offrir le récit. On connoît la position de la ville considérée sous le point de vue militaire, les deux chefs, leurs moyens respectifs. Voyons l'emploi qu'ils en ont fait, l'un pour attaquer, l'autre pour se défendre. Mahomet est campé devant Constantinople. A la gauche de cette capitale il a placé les troupes d'Europe, commandées par le béglierbey Saratia; les troupes d'Asie sont à la droite, séparées des autres par les janissaires et les volontaires : Mahomet commande ces deux corps. Il est au centre, pour mieux assurer ou surveiller l'exécution des ordres

[a] Le grand-duc Notarias.

qu'il donne. Zogano, son beau-frère, cerne Galata avec soixante-dix mille chevaux. Vis-à-vis du port est une flotte que l'arrivée successive de plusieurs galères saïques ou flûtes doit porter à plus de deux cents bâtimens. Elle a pour objet de prendre ou de détruire les secours qu'on pourroit envoyer à Constantinople, de tâcher de forcer l'entrée du port, et de combiner enfin ses opérations avec l'armée de terre.

Le siége commença dans les premiers jours d'avril 1453 [a]. Constantin voyant que Mahomet dirigeoit la principale attaque contre la muraille la plus avancée, n'eut pas besoin de diviser sa valeureuse garnison. Tranquille du côté du port, suffisamment garanti tant que les Turcs n'en seroient pas maîtres, il la réunit sur le point menacé, règle le service, confie aux plus braves les postes les plus périlleux, et dirige toutes les opérations de concert avec Jean Justiniani, noble génois. Il étoit entré dans le port peu de jours avant le siége, avec deux vaisseaux chargés d'armes et de jeunes gens qui ne respiroient que la guerre. S'il réussissoit à faire lever le siége, la souveraineté de Lesbos devoit être sa récompense; mais comment pouvoit-il y parvenir avec huit mille hommes (car dans ce nombre ses compagnons d'armes sont compris)? Constantin lui donna le commandement général. Justiniani répondit à ce choix pendant le siége; mais nous le verrons perdre courage au moment où le courage étoit le plus néces-

[a] Le 2, suivant les uns; le 6, suivant d'autres. Ducas dit que *Nabuchodonosor parut aux portes de Jérusalem* le vendredi de la semaine de Pâque, sixième jour d'avril. Ce qui montre la bonne foi de cet historien, c'est qu'il n'omet aucune des grandes actions de Mahomet pendant le siége, tout en ne parlant de lui qu'avec colère, et remplaçant son nom par une dénomination injurieuse. Ce mélange d'injures et de louanges produit un singulier effet. A son humeur, à son emportement, on sent qu'il est fâché de rapporter des faits glorieux pour son mortel ennemi; qu'il est désolé que ces faits aient eu lieu, et chagrin de dire la vérité. *Mais il la dit*; et sa haine contre Mahomet est telle, qu'on doit lui savoir gré de sa sincérité. D'après le discours de Constantin, la date du siége doit être fixée au 2 avril.

saire. Il fit des prodiges avec ses huit mille hommes. Frémissant d'une impatiente ardeur, cette troupe d'élite demande au prince à faire une sortie pour attaquer ces bataillons nombreux qui s'approchoient du mur extérieur. Constantin le permet. Ses braves soldats franchissent le fossé, s'élancent au-devant des Turcs, que cette audace étonne, et qui se replient sans oser fuir, retenus par la terreur que leur inspire un maître qui ne pardonne jamais. Ils se défendent en reculant et perdent beaucoup de monde. Ces sorties se répétèrent pendant quelques jours; mais l'empereur s'aperçut bientôt que la mort d'un seul homme étoit plus désastreuse pour lui que celle de vingt Turcs pour Mahomet, qui pouvoit facilement réparer ses pertes, et qui donna bientôt en effet des ordres pour faire arriver de nouvelles troupes. L'inégalité du nombre força Constantin à défendre ces sorties. Les Grecs furent donc contraints à se battre du haut de leurs murailles. Les Turcs, n'étant plus attaqués, s'avancent avec prudence; creusent des fossés pour se mettre à couvert, forment des palissades, et peuvent bientôt placer leurs canons. En peu de temps quatorze batteries sont disposées et pointées contre les endroits où le mur d'enceinte étoit le plus accessible. La grande pièce dont nous avons parlé, ainsi que deux autres d'un volume moindre, mais encore trop considérable pour être aisément servies, sont placées après beaucoup de difficultés. L'une des trois creva bientôt, et tua plusieurs Turcs. Peu familiarisés avec ces nouveaux instrumens de mort, les artilleurs musulmans ne causoient aucun dommage, et leurs boulets faisoient plus de bruit que de mal. Un ambassadeur de Jean Huniade auprès de Mahomet, voyant leur maladresse, leur donna des leçons. Aux reproches qu'on lui fit par la suite de ce qu'étant chrétien il avoit appris aux Turcs à battre les chrétiens, il répondit qu'il y avoit été déterminé par la prophétie d'un vieillard qui lui avoit prédit que la fin de leurs

Ducas, c. 38.

malheurs dépendroit de la prise de Constantinople, et que, souhaitant que l'événement s'accomplît, il avoit, dans ce but, donné des conseils aux cannoniers du sultan. Dans la chute de l'empire, les prophéties jouèrent un grand rôle. On ne sait si c'est le même homme qui leur donna les élémens de l'art des mines, mais les musulmans en firent usage. Les galeries souterraines, distribuées avec une intelligence dont ils étoient alors incapables, pénétroient sous les remparts, et, se divisant en plusieurs rameaux, auroient introduit les assiégeans dans plusieurs quartiers de l'intérieur; mais un ingénieur allemand [a] contre-mina et chassa bientôt les Turcs. La précipitation avec laquelle ils s'enfuirent leur fit oublier de mettre le feu aux poutres qui soutenoient la galerie, et qu'ils avoient frottées de matières inflammables.

Cette attaque souterraine étoit soutenue par un mélange d'artillerie ancienne et moderne, dont les fastes de l'histoire ne donnent aucun autre exemple. Le bélier et le canon frappoient les mêmes murs, la baliste et l'arquebuse lançoient les mêmes traits [b], et le feu grégeois secondoit encore les ravages du boulet. Des tours en bois, mobiles au moyen de cylindres, garanties par un triple

[a] Léonard le nomme *Grand*. *Et cum à fundamentis (ô rem mirabilem) mirando cum silentio subcavâssent, Johannis grande Alemani, ingeniosi militis, industriâ et sagacitate opus detectum est.* La surprise de l'historien, l'intervention de l'Allemand, prouvent que l'art du mineur étoit inconnu des Grecs, et conséquemment devoit l'être des Turcs. Il est donc permis de croire que ceux-ci furent aidés par les Européens. Il le sera bientôt de soupçonner qu'ils avoient des intelligences dans la ville.

[b] On vit en effet la réunion de toutes les machines. Comme le bélier devoit être très-près des murailles, il faut supposer nécessairement qu'il étoit hors de la direction du canon, conséquemment qu'on se servoit de ces différentes armes *à la fois*, mais non dans le même lieu. Un journal de ce siége, tel qu'en ont fait Vauban et Marescot, seroit précieux. Quoiqu'on n'ait pas de renseignemens précis, il est facile de présumer qu'il dut y avoir une grande confusion. A l'exception du *jet* d'une flotte par-dessus une colline, conception hardie et justement admirée, Mahomet est plus remarquable dans ce siége par la multitude des moyens que par l'ordre et la sagesse de leur emploi ; il en accabla les Grecs.

rang de peaux de buffles, renfermoient des soldats, qui, par des ouvertures bien calculées, tiroient sans aucun risque. Une de ces tours, plus grande que les autres et d'une construction nouvelle, étoit munie de portes par lesquelles les Turcs faisoient des sorties, et terminée par une plate-forme garnie de poulies qui servaient à hisser des échelles et des planches, avec lesquelles on formoit un pont dont le second point d'appui étoit le rempart des Grecs [a]. Mahomet vouloit se servir de cette énorme machine pour renverser la tour de Saint-Romain, parce que l'assaut étoit de ce côté plus facile et plus sûr; mais elle étoit garantie par le fossé. Mahomet ordonne de le combler, et surveille lui-même cette opération. Sous ses yeux tout s'anime d'une ardeur nouvelle; et l'on peut juger de l'effet de sa présence en voyant les Turcs arracher leurs tentes, les précipiter dans le fossé, y jeter tous les objets qu'ils pouvoient saisir, enfin enterrer leurs camarades, qui, dans l'empressement avec lequel on obéissoit au sultan, glissoient dans cette tombe. Ils étoient à l'instant couverts de terre, de branches d'arbres, de pierres, et bientôt ensevelis tout vivans [b]. Quand ce fossé fut comblé, l'on approcha la tour après avoir eu soin de diriger sur ce point toute l'artillerie, afin d'en éloigner la garnison; mais elle se mettoit à l'abri sans cesser de surveiller et d'agir. Dès que la tour fut placée, elle paraît, et le combat s'engage. Il fut horrible, dit Phranza, et dura depuis le lever de l'aurore

Phranza, l. 5, c. 9.

[a] L'emploi de cette tour prouve que les Grecs manquoient de canons, et qu'on perfectionnoit l'ancienne artillerie. La nouvelle rendit bientôt cette machine inutile. La poudre à canon étoit le *nec plus ultrà* de l'art de détruire les hommes, qui ne pouvoient plus faire de progrès que dans l'application de ce moyen terrible, et dans les combinaisons les plus propres à rendre la destruction aussi prompte qu'inévitable.

[b] *Convulsa tentoria sua projiciebant : plures multitudinem instantium compressi et coarctati cadebant, quique sequebantur, ligna et humum effossam crudeliter dejicientes, eos miserandum in modum cooperiebant, vivosque ad inferos mittebant.* Phranza, témoin oculaire.

jusqu'au retour de la nuit. Mahomet fit alors retirer ses troupes, comptant les ramener le lendemain au point du jour. Au lieu d'aller prendre quelques heures de repos, dont ils avoient si grand besoin, nos braves guerriers passent la nuit entière à déblayer le fossé, à réparer les brèches. L'historien les représente occupés à ramasser les matériaux qu'avoient apportés les Turcs, et les mettant dans de vastes paniers qu'ils portoient aux ouvertures faites par les boulets. Il est aisé de se figurer la surprise et la fureur de Mahomet quand il vit qu'il falloit recommencer ce pénible travail. Il pouvoit à peine en croire le témoignage de ses sens. Dans sa colère, il s'écria que, si trente-sept mille prophètes étoient venus lui annoncer que les infidèles étoient capables d'une telle énergie, il ne les auroit jamais crus. De nouvelles tentatives n'eurent pas plus de succès. L'infatigable garnison, à qui Constantin et Justiniani donnoient l'exemple, passoit la nuit à réparer les ravages faits le jour. La tour de Saint-Romain à demi ruinée, fut rétablie : l'empereur dirigeoit les guerriers; Paléologue travailloit lui-même. A cette vue, quelques Grecs, se reprochant leur honteuse inaction, en sortirent, et se prêtèrent à des travaux que l'obscurité favorisoit, et qu'on pouvoit faire sans danger.

Ce fut dans ces circonstances que la garnison vit avec inquiétude ses munitions diminuer; la nouvelle d'un assaut que les Turcs devoient livrer prochainement commençoit à circuler. Justinien demanda au grand-duc les canons et la poudre nécessaires. Au refus dédaigneux qu'il en reçut, il répondit en le menaçant de punir sa perfidie, en l'accusant de trahison, en le couvrant de mépris. A l'aide de Maurice de Catane, de Jean de Caréto, de Paul Bochard, de Jean de Fornari, de Thomas de Salviati, de Louis de Gatéluzio, de Jean d'Illyrie, il parvint à renouveler les munitions de la

garnison [a]. En apprenant cette conduite, Mahomet s'écria, que n'ai-je à mon service Justiniani ! de combien d'honneurs ne le comblerois-je pas ! Il lui fit faire les offres les plus avantageuses; mais il vit avec dépit qu'il trouvoit enfin un homme qui résistoit à la séduction.

Que faisoient alors les Génois de Galata ? Ducas va nous l'apprendre. « Ils avoient, dit-il, envoyé des am-« bassadeurs au sultan pour l'assurer de leur fidélité, « pour renouveler même leur ancienne alliance. Il leur « promit sa protection, après avoir exigé d'eux l'enga-« gement de ne pas donner de secours à la ville ; mais ils « manquèrent secrètement à leur parole. » Ils n'y manquèrent, comme on le verra, ni pendant long-temps, ni pour des objets importans.

Constantin avoit établi un ordre d'après lequel le pain devoit être régulièrement distribué dans toutes les familles, voulant garantir son peuple de la faim. Mais des fournisseurs avides exigeoient un prix plus élevé que celui dont on étoit convenu. L'empereur n'avoit aucun moyen coërcitif, la garnison étant toujours sur pied. Il fut donc obligé de dissimuler [b].

Mahomet, voyant que le siége n'avançoit pas, que les brèches étoient aussitôt réparées que faites, et les fossés déblayés, rouloit mille projets dans sa tête. Un incident fixa son attention du côté de la mer. Le port étoit depuis le commencement du siége, barré par une chaîne tendue depuis la pointe du triangle jusqu'à l'autre rive [c]. Cette chaîne faisoit la sûreté du port, et l'antique

[a] Léonard ne dit point de quelle manière. Força-t-il l'arsenal avec ceux dont il parle ? Acheta-t-il de la poudre au moyen d'un sacrifice pécuniaire que chacun auroit fait ? Il ne donne aucun éclaircissement. La réflexion de Mahomet prouve qu'il avoit des espions dans la ville, et la conduite du grand-duc en désigne assez clairement le chef.

[b] *Delusus improbè à suis, bonus ille, dissimulare malebat injurias.* Léonard.

[c] A la tour de Phroyrion, dans le faubourg de Galata. L'on doit supposer que les Grecs y avoient une garnison sûre ; car ils ne pouvoient se fier aux Génois. Pour bien comprendre toutes les opérations du siége, il faudroit une carte et des détails que nous n'avons pas.

Byzance, ainsi que la nouvelle Rome, lui dûrent plus d'une fois leur salut. On ne citoit qu'une occasion où le choc des assaillans la rompit. Ce fut en 1204, à l'attaque des croisés, qui la brisèrent, et l'emportèrent en triomphe. La flotte de Mahomet fit d'inutiles efforts pour obtenir le même résultat. Une circonstance lui parut favorable. C'étoit l'arrivée de cinq grands vaisseaux marchands, armés pour défendre Constantinople. Ils venoient des îles de l'Archipel, où l'empereur avoit, dès le printemps, négocié pour obtenir des secours. Quatre de ces vaisseaux étoient montés par des Génois, et le cinquième par des Grecs. Chargés de soldats, de froment et de munitions, ils ramenoient l'espérance avec eux. Dès qu'on les signale, Constantinople éprouve une joie trompeuse, et Mahomet frémit. Sortir du camp avec ses janissaires, faire avertir Zogano, campé près de Galata, donner à l'amiral de sa flotte des ordres qui circulent rapidement de navire en navire, se transporter enfin le long de la grève pour veiller à leur exécution, telles sont les mesures que prend celui qui n'attend jamais, et qui d'un signe est obéi.

La flotte turque étoit composée d'environ deux cents bâtimens de différente grandeur [a]. Elle croisoit devant le port, d'autant plus honteuse de n'avoir pu franchir cette chaîne qu'elle lui paroissoit une ignoble barrière. Comme elle devoit s'ouvrir pour laisser entrer les cinq vaisseaux, les Turcs pouvoient en profiter pour entrer avec eux; ils savent qu'aux yeux de Mahomet tout ce qui est possible doit être fait. D'un coup-d'œil il a saisi cette double opération; il compte sur sa fortune, qui ne l'a point encore trahi, sur le courage de ses marins, et sur l'adresse et les talens de son amiral. L'ordre est donné d'attaquer le convoi, d'épier le moment où la chaîne doit s'ouvrir, et de surgir dans le port avec sa proie.

[a] Phranza n'en met que cent-soixante; les autres, deux cent-cinquante et trois cents. Nous prenons le terme moyen.

La flotte des Turcs se place à l'entrée du Bosphore, s'étend en demi-cercle d'un rivage à l'autre, et dans cette position se prépare au combat, attendant l'arrivée des cinq vaisseaux auxiliaires des Grecs. Mahomet, sur la grève [a], anime les siens de sa présence, qui vaut une armée. Il est nécessaire de se rappeler qu'à cette époque les vaisseaux génois étoient beaucoup plus grands, mieux construits que ceux des autres nations, et que ceux des Turcs, qui n'avoient, à proprement parler, point de marine, étoient les plus petits et les moins bons voiliers; ils différoient même dans leurs formes et dans leurs dimensions. Qu'on se figure maintenant cinq navires [b] bien armés, bien équipés, pavoisés comme au jour du combat, s'avançant majestueusement, et paroissant sur le Bosphore, comme les rois de la mer, au milieu de cette multitude de navires, de barques et de saïques. Les rives de l'Europe et de l'Asie sont inondées de spectateurs; le siége est suspendu; le canon se tait; les Grecs sont sur leurs remparts, partagés entre l'espérance et la crainte.

[a] Un des historiens du siége place Mahomet à Péra. Ce faubourg est de l'autre côté du port, au-dessus de Galata, à l'entrée de la mer Noire. Les cinq vaisseaux arrivoient par le Bosphore de Thrace ou canal de Constantinople. La flotte turque étoit en partie à la portée de la voix du sultan, qui pouvoit se faire entendre de l'endroit où il se tenoit. Ces circonstances, prouvées par les témoignages de Phranza, de Laonice et de Ducas, qui sont tous d'accord, ne pourroient avoir lieu si l'on suppose Mahomet à Péra, et sa flotte vis-à-vis. C'est les placer au-delà du port, dont ils devoient défendre l'entrée; c'est supposer que les cinq vaisseaux envoyés des îles de l'Archipel arrivent par la mer Noire au lieu de venir par le Bosphore de Thrace. « On monte (dit Tournefort) de Galata à Péra, qui en « est comme le faubourg. *Péra* est « un mot grec qui veut dire *au-delà*. « On se sert même de ce mot quand « on veut, de Constantinople, passer au-delà du port. On descend « de Péra à Top-hana, faubourg sur « le bord et à l'entrée du canal de la « mer Noire, où l'on s'embarque « quand on veut aller se promener « sur l'eau. » Il est difficile de placer Mahomet à Péra avec le rôle que nous lui verrons jouer. Cette position ne pouvoit convenir qu'à un curieux qui ne veut qu'assister à un spectacle.

[b] Les historiens grecs varient sur leur nombre. Ducas en indique cinq. Nous choisissons cette version pour ajouter à la vraisemblance du résultat,

Mahomet, impatient, parcourt la grève, monté sur un cheval fougueux. Dès qu'il aperçoit les Génois, il donne le signal. Sa flotte immobile cessse à l'instant de l'être. Elle manœuvre au bruit d'une musique harmonieuse; les Turcs jettent un cri de joie[a], et se dirigent à force de rames vers ce convoi, qu'ils regardent comme une proie facile et sûre. Le combat s'engage avec un acharnement égal. « On jetoit, dit un historien, des deux côtés une si prodigieuse quantité de traits, qu'il étoit impossible de remuer les rames; l'air en étoit obscurci. » Plus chargé que les autres, le vaisseau impérial, qui manœuvroit avec moins d'aisance, est celui contre lequel l'ennemi semble diriger tous ses coups. Mais cette citadelle flottante, qui dominait sur les bâtimens turcs, verse à flots l'huile bouillante et le feu grégeois; et les Génois, dont il étoit séparé, arrivent promptement et le dégagent. Le combat recommence trois fois, et trois fois les Turcs sont battus. Mahomet, que ce spectacle remplissoit de fureur, s'agitoit sur le rivage, se donnoit autant de mouvement que s'il eût pris part à l'action; menaçoit l'amiral du geste et de la voix; écumoit de rage, et vouloit marcher sur les flots de la mer. Etonné de ne pouvoir maîtriser cet élément, il se vengeoit en insensé sur son cheval, dont il perçoit les flancs à coups

Ducas, c. 38.

[a] Gibbon met la musique sur les vaisseaux génois. Mais Léonard et Phranza, les seuls qui parlent de cette circonstance indifférente, disent positivement, le premier, que les Turcs *cum lætitiâ tympanis, cornuum cantibus incitatò feruntur;* et le second les représente *concitatè strepentibus tympanis tubisque sonantibus.* Si l'on songe à la position respective des deux partis, on sera disposé à convenir que les chances du combat ne devoient point paroître à l'avantage des Génois. Ils arrivoient au secours de Constantinople, qu'ils trouvoient cernée de toutes parts; et quoique la flotte turque fût plus nombreuse que redoutable, il y avoit cependant dix-huit galères bien montées qui suffisoient pour arrêter les vaisseaux ennemis. Si Mahomet, au lieu de faire avancer son escadre, se fût contenté de la tenir à l'entrée du port, le résultat eût été différent. Les alliés de Constantin devoient être plus inquiets que joyeux, parce que la supériorité des Turcs étoit évidente.

d'éperons [a]. La crainte de son courroux fait essayer une dernière tentative, qui fut plus funeste que les précédentes. A l'aide du vent qui s'éleva, les vaisseaux alliés marchèrent à pleines voiles, balayant autour d'eux les navires turcs au moyen de leur artillerie, et, culbutant ceux qui se trouvoient sur son passage, entrèrent dans le port, dont on baissa la chaîne à leur arrivée. La flotte musulmane dispersée, se réfugia sur les deux rives opposées. Phranza porte à douze et Léonard à dix mille hommes, la perte des Turcs. Les Génois n'eurent que quelques blessés; ils furent reçus en triomphe, et les Grecs tirèrent de leur victoire un présage trompeur.

Il falloit à Mahomet une victime sur laquelle il pût exercer sa vengeance. L'amiral lui en servit. Cet homme, que les uns appellent Balta et les autres Pantoglès, étoit Bulgare, et d'une maison de prince. Il avoit renoncé à la religion de ses pères pour embrasser celle de Mahomet. Odieux aux Turcs par ses vexations et sa dureté, il en avoit reçu pendant le combat une blessure qui le privoit d'un œil. Il fit valoir cet accident pour se justifier. Mais le sultan le fit étendre par terre, frapper par des esclaves, lui enleva toutes ses dignités, sa fortune, et ne lui laissa que la vie. Le vil renégat le remercia de ce bienfait.

Plus animé qu'abattu par ce revers, Mahomet retourne au camp. L'infatigable Constantin avoit profité

a Phranza, qui voyoit le sultan du rempart, décrit avec énergie ses mouvemens. *Irâ et furore insaniens maledictis suos proscindit, dentibus stridens; ac subditis equo calcaribus, extremum pelagus ingreditur, ut vestes ejus magnam partem aquâ salsâ imbuerentur.* Liv. 3, ch. 10. Léonard, autre témoin oculaire, s'exprime ainsi: *Blasphemat, urget equum in salum, vestimenta cum furore conscendit.* Gibbon, se pénétrant de la situation, la peint avec feu. « L'effervescence de ses esprits « (de Mahomet), les mouvemens « de son corps sembloient imiter « l'action des combattans; et com- « me s'il avoit été le maître de la « nature, étranger à toute crainte, « il faisoit d'impuissans efforts pour « lancer son cheval à la mer. »

du temps pour faire réparer les brèches avec plus de soin. C'étoit pour la sixième fois. La pierre et le ciment remplaçoient les tonneaux, les ballots de laine que le défaut de temps avoit forcé de mettre d'abord; la tour de Saint-Romain étoit relevée, le rempart en partie revêtu, le fossé entièrement déblayé. A cette vue, le sultan ne se possède pas, il se tord les mains, il frappe du pied la terre, il est agité de mouvemens convulsifs. Sombre, inquiet, rêveur, il se tient à l'écart, il médite sur les moyens d'achever une entreprise à laquelle il ne peut renoncer sans déshonneur. Il voit qu'il ne s'emparera point de Constantinople tant qu'il n'attaquera pas cette ville des deux côtés, tant qu'il ne sera pas maître du port. Le moyen de le devenir l'occupe uniquement; la résistance de cette chaîne le désespère; l'idée d'un pareil obstacle l'humilie. Tout à coup il conçoit un de ces grands projets, un de ces projets audacieux faits pour en immortaliser l'auteur. Ce fut de faire hisser le long de la colline de Galata une partie de sa flotte, et de la lancer dans le port.

Arrêtons-nous un moment pour jeter les yeux sur cette entreprise, qui parut merveilleuse, qui n'étoit que hardie, et qui prouve que Mahomet pensoit qu'avec des hommes dévoués ou serviles les bornes du possible peuvent être reculées. L'idée de faire franchir à des vaisseaux une colline pour les transporter d'une mer dans l'autre est celle d'un homme de génie, pour peu qu'elle soit susceptible d'exécution; car, sans cette condition rigoureuse, cette idée qu'on a tant louée [a], et qui

[a] Particulièrement les historiens grecs, qui parlent toujours avec amertume du fléau de leur patrie, en racontant cependant tout ce qui est à sa gloire; trait qui prouve leur bonne foi. Ils sont sincères dans leur récit comme dans leurs injures. Il y a de l'injustice à leur reprocher, comme on l'a fait, leur ressentiment. Voici le langage qu'ils tiennent sur le transport des vaisseaux. « Ce projet (dit Ducas, le plus exagéré de tous) étoit d'une grandeur et d'une générosité tout extraordinaire. Ce jeune Alexandre a conduit sa flotte sur terre comme sur mer : il a surpassé Xerxès. » Laonice appelle ce projet *merveilleux*; Phranza le traite de *opus mirabile et naumachiœ strategema*

méritoit de l'être, n'eût été qu'un trait de folie. Pour bien apprécier cette entreprise, il faudroit connoître avec exactitude les obstacles et les moyens dont on fit usage. Phranza nous donne des détails assez satisfaisans, et réduit le miracle à sa juste valeur, au moyen des madriers, des planches enduites de suif, des rouleaux, des poulies et des bras. Mais deux circonstances seront et devront être toujours niées hardiment. Ce sont le temps et l'espace : il faut nécessairement allonger l'un, raccourcir l'autre. Pour en bien juger, il importe de connoître le récit exact de l'événement ; et, pour y parvenir, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à mettre sous les yeux du lecteur le récit de Gibbon, qui a comparé les différentes versions des contemporains. « Mahomet (dit-il) résolut de faire transporter par terre « de la rive du Bosphore à l'extrémité du Havre ses « vaisseaux et ses munitions. La distance est d'environ « dix milles; le terrain inégal et couvert de buissons. « Des milliers de bras suppléèrent à l'insuffisance de « l'art. Il fit aplanir le sol et le couvrit d'une large « plate-forme, au moyen de planches fortement liées « ensemble, sur lesquelles on répandit des substances « grasses pour les rendre glissantes. Il fit tirer du détroit « et placer sur des rouleaux, à force de bras et de poulies, quatre-vingts galères de trente et cinquante « rames. Deux guides ou pilotes étoient au gouvernail « ainsi qu'à la proue de chaque navire : les voiles flot- « toient au gré des vents ; des chants et des acclama-

Hist. de la décad. c. 68.

singulare. Il cite deux exemples analogues. Gibbon conteste l'un des deux, et fait observer qu'on a *peut-être* exécuté de nos jours des entreprises aussi merveilleuses. S'il eût vécu dix ans plus tard, il en auroit eu la certitude. Entre plusieurs, entre un grand nombre, il en est qu'on croit à peine quand on les a vues. Telles sont le passage des François par la montagne du fort de Bard, et le transport des canons par le mont Saint-Bernard. L'inspection du terrain *après l'événement* rendoit incrédules les acteurs de l'opération. Il est facile de comparer l'escarpement des Alpes à celui de la colline de Galata, mais il l'est moins de faire un parallèle entre les saïques turcs et le train d'artillerie.

« tions égayoient ce grand travail. Dans le *cours d'une* « *seule nuit*, la flotte des Turcs gravit la colline, tra- « versa la plaine, et fut lancée dans le port. »

Gibbon demande avec raison *plus d'une nuit* et moins de *dix milles*. C'est beaucoup que d'accorder le transport de soixante-dix galères en une nuit ; mais il est impossible d'admettre que les préparatifs et l'action eurent lieu dans le même espace de temps. Aplanir le terrain, le couvrir de planches et de madriers taillés et enduits de suif, dresser des poulies et transporter soixante-dix bâtimens, sont des opérations qu'on ne peut exécuter dans l'intervalle indiqué. Il me semble qu'il nous manque encore un renseignement essentiel. C'est la dimension des vaisseaux. Aucun des quatre historiens ne la désigne. Il y en avoit de différentes grandeurs. L'entreprise n'en est pas moins audacieuse ; mais encore faut-il s'arrêter aux bornes du possible. Les contemporains ont unanimement exprimé l'admiration qu'ils éprouvoient, et cette admiration doit faire présumer que, si les vaisseaux n'étoient pas du premier ordre, ils n'étoient pas du dernier. Gibbon le suppose cependant, et décide la question (*the lighter vessels*). Nous jugeons par comparaison : il est probable que le fait nous paroîtroit moins étonnant, si nous pouvions voir les vaisseaux qui ont été jetés d'une mer dans l'autre par-dessus une montagne [a]. Il faudroit donc savoir deux circonstances que nous ignorerons toujours, la forme ou les dimensions de ces vaisseaux, et le degré d'intervention des Génois de Galata. Leur inaction étoit une

[a] Léunclavius s'exprime avec réserve sur la hauteur de cette montagne. *Hinc juxta Galatam ultra collem quemdam monti similem transportari naves, in lyceo curavit, explicatis velis, ut sic in mari progrederentur.* (Hist. musulm. p. 574.) Gibbon, sans doute pour la vraisemblance d'un fait dont on ne peut douter, suppose les vaisseaux les plus legers (et cependant il en désigne de différentes grandeurs) ; ensuite il dit qu'ils furent lancés dans un lieu où ceux des Grecs n'avoient point assez d'eau. Ce sont deux conjectures probables. Mais aucun historien n'est entré dans ces détails.

lâcheté, leur participation un crime odieux. Ils ne peuvent, dans aucun cas, être exempts de reproches [a].

Rien n'égale la surprise du peuple à la vue d'un pareil spectacle, si ce n'est sa terreur. La garnison ne vit dans de nouveaux dangers que des devoirs de plus, et cette action audacieuse l'étonna sans l'abattre. Le courage de Constantin croissoit avec le péril : il ne s'occupa, de concert avec Justiniani, que des mesures à prendre. Les points d'attaque se multipliant, il fallut diviser encore une garnison déjà trop divisée. Constantin rassemble aussitôt son conseil. Les huit mille braves sont répartis de nouveau [b] dans les différens quartiers en raison des besoins. L'empereur donnoit l'exemple de la valeur et de l'activité; parcourant tous les postes, il se montroit partout, se réservant l'endroit le plus périlleux. C'étoit la tour de Saint-Romain, contre laquelle Mahomet avoit réuni le plus d'efforts. Depuis quarante jours elle étoit attaquée sans relâche. On voyoit devant cette tour la grosse artillerie des Turcs, et particulièrement le canon dont il a été parlé. Plus loin se dessinoit à l'horizon la tente de Mahomet, qui par là sembloit désigner le chemin par lequel il vouloit entrer à Constantinople.

En lançant dans le port les galères qu'il avoit fait transporter par-dessus la colline de Galata, le sultan avoit donné des ordres pour qu'on agît sans délai du côté du port. On construisit aussitôt un pont volant, *Phranza, l. 3, c. 10.*

[a] En parlant de la prise de Constantinople, Sagrédo dit qu'on en rejeta particulièrement la cause sur les Génois de Galata « qui (dit il) « eurent la négligence ou la malice « de laisser librement transporter « par terre l'armée navale ; et même « ils donnèrent ensuite avis aux Turcs « du projet formé de brûler cette « flotte. Ce qui confirme ces justes « soupçons, ce fut qu'ayant envoyé « à Mahomet Bailano Palavicino et « Marc de Franchi avec l'interprète « Nicolas Pallazzoni, non-seulement « le sultan les reçut et les traita bien, « mais il leur accorda même toutes « les grâces qu'ils lui demandèrent. » (Hist. de l'emp. ottom. liv. 1.)

[b] Phranza entre dans les détails de cette répartition. Léonard représente Constantin toujours exposé. *Ubi magis urgebat pugna*, dit-il, *imperator stetit.* (*De captivit. Constantin.*)

ou plutôt un radeau composé d'un assemblage de tonneaux, de petites barques, qu'on recouvrit de planches et de madriers. Ce pont s'appuyoit d'un côté sur Galata, de l'autre sur la rive, au pied des murs de la ville, et traversoit le golfe dans sa largeur. Afin que ce travail fût moins interrompu, Mahomet multiplioit ses attaques de terre pour y attirer la garnison. Il est probable même que sa flotte répétoit en même temps ses tentatives contre la chaîne qui fermoit le port [a], et forçoit les cinq vaisseaux récemment entrés à la défendre. Des batteries de canons furent placées sur ce pont, auquel Phranza donne cinq coudées de large, et cent de long. Les soixande-dix galères, munies de troupes et d'échelles, devoient assaillir le point par où les croisés avoient en 1204 emporté la ville d'assaut.

Le danger étoit imminent. Constantin et Justiniani se consultent et forment un projet hardi, dont le succès pouvoit sauver la ville. Ce fut d'incendier pendant la nuit et la flotte et le radeau. L'exécution de ce projet est confiée au Vénitien Cocha, qui *sait mieux agir que parler* [b]. Prendre et disposer les trois esquifs les plus

[a] Les modernes sont accoutumés à se rendre compte des événemens, et les historiens du siége de Constantinople se taisent sur beaucoup de circonstances qu'il seroit cependant nécessaire de bien connoître pour le comprendre. C'est ainsi qu'il n'est plus question des cinq vaisseaux arrivés au secours de la place, dont il ne paroît pas qu'ils aient retardé la prise, puisqu'elle eut lieu douze jours environ après leur entrée. Qu'on se figure dans ce port les cinq navires réunis à ceux qui y étoient depuis le commencement du siége, et qui suffisoient pour empêcher les Turcs de rompre la chaîne : on se demande ce qu'ils firent, comment ils laissèrent agir les soixante-dix galères, construire le pont, établir les batteries, etc. On ne peut suppléer au silence des historiens que par des conjectures.

[b] *Homo erat factis quàm dictis celerior.* (*Phranza*). Dans les nombreuses transpositions de faits que se permet l'auteur du récit que nous appelons *le roman du siége*, nous en ferons seulement remarquer une, parce qu'elle est relative au projet d'aller incendier la flotte et le radeau. Il place cette tentative avant le transport des soixante-dix galères par-dessus la colline de Galata ; de manière que les quarante jeunes gens partirent la nuit pour incendier une flotte, et un pont flottant, avant l'arrivée de la première et la construction du second.

légers, les plus faciles à manœuvrer ; les charger de feu grégeois et de matières inflammables ; choisir parmi les Grecs et les Italiens les jeunes gens les plus déterminés, au nombre de quarante ; les exercer ; les instruire dans l'art de diriger leurs mouvemens ; les familiariser avec l'usage du feu grégeois : telles sont les occupations auxquelles se livre le Vénitien, dans la soirée du jour même où le plan fut arrêté. Quand l'obscurité permit d'agir sans être aperçu, les jeunes gens, intrépides, s'avancèrent en silence. Parvenus au pont flottant, ils y mettoient le feu ; mais ils étoient trahis, et les Turcs avertis. Laissons parler l'historien Ducas. « Les Génois de Galata, connoissant le projet [a], en avertirent les musulmans, qui veillèrent toute la nuit, et se tinrent prêts pour recevoir les Grecs. Ceux-ci, ne sachant rien de leur trahison, levèrent l'ancre sur le minuit, et s'approchèrent sans bruit de la flotte ennemie. Les Turcs, qui étoient éveillés, mirent le feu à leur canon, et tirèrent un grand coup qui submergea l'un des esquifs. » Les deux autres furent pris, conservés, et le lendemain Mahomet fit décapiter, à la vue de Constantinople, tous les jeunes gens dont on s'étoit emparé. Dans l'excès de sa douleur et de son indignation, Constantin ordonna qu'on pendît aux créneaux des remparts deux cent cinquante prisonniers turcs. *Ducas, c. 38.*

Phranza ne désigne point de quelle nation étoit le traître qui découvrit le projet aux ennemis : le Génois Léonard indique ses compatriotes par une réticence

[a] Les Turcs n'empêchoient point les Génois de Galata de communiquer avec les Grecs. Il est probable qu'ils s'en servoient pour savoir ce qui se passoit. Quelques-uns cependant se battoient pour Constantin. « Des Génois de Galata (dit le même historien) sortoient librement et entroient dans le camp des Turcs, auxquels ils fournissoient des vivres, mais la nuit ils passoient secrètement dans la ville, et combattoient le jour suivant ; le lendemain ils retournoient au camp, et ceux qui avoient été au camp revenoient dans la ville. » Ils pouvoient ainsi servir d'espions aux deux partis ; mais il paroît qu'ils n'en servirent franchement qu'un seul.

accusatrice [a]; Ducas seul est précis, et les détails qu'il donne changent le soupçon en certitude. « Lorsque le « jour parut, la joie redoubla la confiance des Turcs; « et, ayant mis encore le feu à leur canon, ils tirèrent « sur un vaisseau génois chargé de marchandises et prêt « à faire voile pour l'Italie; ils le brisèrent et le firent « couler à fond. Voilà la manière dont les musulmans « reconnurent l'amitié des Génois. Ceux-ci allèrent se « plaindre le même jour au visir, et lui dirent : Si nous « n'eussions été vos amis, les soixante-dix galères que « vous avez traînées par terre avec un travail si surpre- « nant eussent été réduites en cendre par les Grecs. « Est-ce ainsi que vous reconnoissez le service impor- « tant que nous vous avons rendu? Le visir répondit « en protestant qu'il ignoroit que ce vaisseau leur ap- « partînt [b]; qu'il le croyoit aux Grecs. Souhaitez « (ajouta-t-il) que nous prenions bientôt Constanti- « nople, et nous vous rendrons alors tout ce que vous « aurez perdu. Ils s'en retournèrent, apaisés de ces pa- « roles, sans songer qu'ils seroient bientôt enveloppés « dans le malheur commun. »

Ducas, c. 38.

Le jour même qui vint éclairer le désastre des Grecs, il s'éleva une querelle à ce sujet entre les Vénitiens et les Génois. Ils s'accusoient mutuellement de trahison et d'ineptie. On alloit en venir aux mains, et la guerre civile étoit au moment d'éclater au sein de la capitale, lorsque l'empereur, prévenu à temps, se transporte au

[a] *Accusare ne quempiam licet? Silendum mihi est.* (De capt. Constant.)

[b] Ainsi le port de Constantinople contenoit les soixante-dix galères des Turcs, des vaisseaux génois, qui étoient considérés comme neutres ou alliés des musulmans, et quelques bâtimens grecs. Il est vraisemblable que les quatre navires génois furent sous l'influence de Galata dès leur entrée dans le port. C'est la seule manière d'expliquer leur inaction. On voit que, dans la prise de Constantinople, il faut faire une part considérable à la trahison. Il est présumable que s'il n'y en eût pas eu, si les princes de l'Europe eussent envoyé un léger secours, et si les habitans de Galata se fussent conduits comme ils devoient le faire, l'empire eût été sauvé.

milieu d'eux, se place entre les chefs des deux partis, La situation de ce malheureux prince, son air profondément affligé, l'estime et l'admiration qu'inspiroit sa conduite, produisent leur effet. « N'avons-nous point « assez (leur dit-il en montrant l'armée de Mahomet), « n'avons-nous point assez de cet ennemi commun? « Faut-il que nous nous déchirions nous-mêmes? Quel « sera le résultat de votre dispute, sinon d'être plus tôt « la proie de ce barbare? Quelle joie il en éprouveroit, « s'il la connoissoit! Ne croiroit-il pas que vous vous « disputez l'honneur de tomber les premiers entre ses « mains? Amis, je vous en conjure, faites la paix, « ajournez vos débats; ne cessez point de faire cause « avec nous. » Apaisés par cette exhortation touchante, les deux partis se réunirent.

Pressée par terre et par mer, la ville étoit aux abois, quoique la garnison fît des prodiges. Distribuée avec intelligence par postes de deux, trois, quatre, et cinq cents, elle suffisoit à tout. En vain Mahomet multiplioit ses attaques, partout il trouvoit de la résistance. L'intrépide activité de l'empereur inspiroit de l'enthousiasme, et faisoit de ses soldats autant de héros. On vit même des prêtres passer de l'autel à la brèche. Le cardinal Isidore se chargea de la défense d'un quartier, et fit réparer à ses frais les remparts que le boulet endommageoit de ce côté. Mais ses fonds s'épuisèrent bientôt: Constantin, ayant fait aux riches un appel inutile, prit les vases sacrés, en s'engageant à restituer quatre fois leur valeur, si la ville étoit sauvée. Quoiqu'il ne se fût déterminé à cet emprunt que d'après le consentement du clergé, la populace, aigrie par le schisme et la guerre, lui en faisoit publiquement des reproches.

Ce fut dans ces circonstances et vers la fin du siége que Justiniani se disputa vivement avec le grand-duc. Ayant besoin d'armes et de canons pour ajouter à la défense de la porte Saint-Romain, il en envoya de-

mander à Luc Notaras, qui les lui refusa. Justiniani, dans son indignation, le traita d'ennemi de la patrie [a]. Ils seroient passés des injures aux voies de fait, sans l'empereur, qui parvint à les réconcilier [b] en les exhortant à ne pas perdre de vue l'ennemi qu'ils avoient sous les yeux.

Ce prince devoit avaler le calice jusqu'à la lie, et passer alternativement de l'espoir à la crainte, de la douleur à la joie. On répandit le bruit qu'un secours considérable étoit en route sous la conduite d'Huniade; d'autres annonçoient l'arrivée de Scanderberg à la tête d'une armée de croisés. La valeur de ce dernier, sa haine bien connue contre les Turcs, accréditoient en quelque sorte cette nouvelle. Elle fut remplacée par celle du découragement de Mahomet, qu'on prétendoit fatigué d'une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Mais on sut bientôt que le sultan faisoit arriver des troupes fraîches et des machines de guerre; que l'on devoit livrer prochainement [c] un assaut; enfin un hérant d'armes parut et dissipa le doute et l'espérance. Il apportoit des dépêches ainsi conçues : « Tout est prêt pour une « attaque générale, et je vais exécuter le projet que je « médite depuis long-temps. Quelle est votre intention? Consentez-vous à vous rendre? Je vous offre « la vie ainsi qu'aux grands de votre état; et votre « peuple ne recevra aucun mauvais traitement. Persistez-vous à vouloir vous défendre? Vous et les « vôtres perdrez vos biens et la vie; et votre peuple,

Ducas, c. 39.

[a] *Ac Justinianus Notaram hominem ineptum, pestiferum, et patriæ inimicum apellare. Notaras vicissim alias contumelias plenâ manu regerere.* (Phranza, ch. 12.) Nous avons rapporté le témoignage de Léonard, qui s'exprime avec plus d'énergie.

[b] Il leur dit, en leur parlant de Mahomet, qu'il falloit tâcher de se tirer des griffes du dragon. *A faucibus hujus notissimi, quemque ante oculos videmus, draconis liberari.*

[c] *E finibus turcici imperii milites recentes quotidie adventabant...* Phranza, liv. 3, ch. 12. Comme il en arriva pendant tout le siége, il est impossible d'évaluer au juste les forces de Mahomet.

« captif, sera dispersé par toute la terre. » Voici la réponse de Constantin : « Si vous voulez vivre en paix « avec nous comme vos ancêtres vécurent avec les nôtres, « nous en rendrons grâces à Dieu. Votre aïeul honoroit « le mien comme un père. Constantinople lui parut « être un asile assuré dans sa disgrâce. Possédez en paix « vos injustes conquêtes ; imposez-nous un tribut, vous « userez du droit du plus fort. Peut-être serons-nous « vengés ; peut-être serez-vous pris au moment où « vous croirez nous prendre. La reddition de Constan- « tinople ne dépend ni de moi ni des habitans. Nous « avons tous résolu de mourir pour sa défense [a]. » En recevant cette réponse, Mahomet s'écria que Constantinople seroit son trône ou son tombeau.

Bientôt un bruit sinistre se répand dans la ville. L'heure est marquée où doit se consommer la ruine de l'empire. Comme tous les conquérans, le fils d'Amurat se croit sous l'influence des astres, et les consulte : des charlatans qui se jouent de sa crédulité lui prédisent son triomphe ; annoncent que le 29 mai le soleil doit éclairer pour la dernière fois le trône des Césars; que de ce jour dateront et la chute de ce trône et le règne du sultan sur Constantinople. Pour se mettre en mesure d'accomplir cette prédiction, Mahomet a rassemblé ses généraux, ses officiers: promesses flatteuses, récompenses magnifiques, menaces terribles, rien n'est oublié. Il a pareillement harangué ses janissaires. Celui qui, le premier, plantera le croissant sur les remparts de la nouvelle Rome, doit avoir le plus beau gouvernement de l'empire. Le pillage est garanti ; les trésors des Grecs sont

[a] Il y a des historiens qui croient que l'empereur négocia pour obtenir la paix. Phranza se tait ; Leonard raconte que Mahomet feignit de le vouloir, et qu'il envoya des espions sous ce prétexte, pour prendre connoissance de la situation des assiégés. Nous rapporterons la version de Ducas. On verra plus tard l'opinion singulière de Cantemire. Laonice fait rejeter les conditions par Constantin.

aux Turcs ; la beauté leur appartient ; des plaisirs sans nombre seront le prix de la victoire.

Des cris, des chants d'allégresse, ont confirmé ces affreux présages. Des milliers de voix ont répété ces mots : *Dieu est Dieu, sera toujours Dieu, et Mahomet est son prophète* [a] *!* Les rives d'Europe et d'Asie en retentissent, et le silence de la stupeur règne dans Constantinople. Des feux allumés de toutes parts prolongent l'éclat du jour. La capitale de l'empire, la nouvelle Rome seule, est dans les ténèbres, ceinte d'un réseau de lumière. Bientôt on apprend que les musulmans implorent leur dieu; que, pour se préparer à paroître devant leur prophète (car tous veulent vaincre ou mourir), ils *purifient leur esprit par la prière, leur corps par sept ablutions*, et qu'ils doivent s'abstenir de toute nourriture jusqu'au soir du lendemain.

A cette nouvelle, les Grecs saisis, muets, tremblans, respirant à peine, se précipitent dans les temples. Les pontifes seuls font entendre leurs voix : on n'y répond que par de sourds gémissemens. Jamais prières ne furent plus ferventes. Ces premiers momens passés, le clergé, le peuple, parcourent lentement les rues chantant des hymnes de douleur pour désarmer le dieu que la veille ils outrageoient encore. Deux nations ennemies imploroient à la fois ce dieu, chacune dans sa religion ; l'une pour obtenir le pillage, le viol, tous les maux de la guerre, et l'autre pour en être à l'abri.

Le 28 mai, dans la soirée, Constantin [b] mande auprès

[a] Léonard et Phranza ont conservé les mêmes mots. *O si audivisses voces ad cœlum elatas*, illalah, illalah, Mahomet russollala, *scilicetque*, Deus est et semper erit, et Machmetus est servus ejus, quidem obstupuisses.

[b] Il est nécessaire de dire un mot du fait que rapporte Théodose Zygamola dans sa lettre à Crusius (Turco-Græcia, p. 96). Il prétend *qu'on disoit* que Constantin Dragosès avoit, la veille de la prise de Constantinople, réuni sa femme, ses enfans et ses parens, et que, pour empêcher qu'ils ne tombassent vivans entre les mains des Turcs, il les fit décapiter *(decollari jussit)*. Le

de lui ses grands dignitaires, ses officiers, les principaux d'entre ses alliés, ses magistrats, et leur adresse ce discours, qu'un auteur moderne appelle éloquemment *l'oraison funèbre* de l'empire [a]: « Généraux, tribuns, « citoyens, compagnons d'infortune, l'instant fatal est « arrivé. Mahomet a couvert la terre et les eaux des « instrumens de destruction. Il va faire un dernier « effort, un effort terrible. Continuez, je vous en con- « jure, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, d'op- « poser à sa fureur insensée un courage inébranlable. « Je vous livre, je vous confie la première ville du « monde comme la plus célèbre, votre patrie, la reine « des cités. Notre vie, vous le savez, est due à la défense « de la foi, de la patrie, du trône et de nos familles. « Quand l'un de ces objets chers et précieux est menacé, « nous devons le défendre au péril de nos jours. Tous, « à l'heure où je vous parle, le sont également : combien « grand doit être notre courage, quand tous réclament « à la fois ce sacrifice! Cette religion qui nous console « dans nos maux et nous aide à les supporter; cet em- « pire qui jeta tant d'éclat; cette patrie si célèbre; cette « liberté à laquelle nous attachons un si juste prix; ces

moyen étoit sans doute efficace, mais d'une exécution difficile, car Constantin n'avoit ni femme ni enfans. Zygomala convient qu'il a fait des recherches inutiles pour connoître le nom de l'impératrice. Nous avons vu que la princesse qui devoit épouser l'empereur ne quitta point la cour de son père, Mahomet ayant cerné la capitale au moment où l'on devoit l'aller chercher. Phranza, chambellan et ami de Constantin, dit que Thomas, frère de ce prince, eut le malheur d'avoir un fils en 1452, *dernier héritier de la dernière étincelle de l'empire.* (Liv. 3, ch. 7.) Le fait rapporté par Zygomala est donc un conte. Sa lettre est datée de 1581, plus d'un siècle après l'événement.

[a] Cette heureuse expression est de Gibbon, *the funeral oration of the roman empire*; son traducteur a eu le bon esprit de la reproduire littéralement dans notre langue : cet exemple a été suivi par l'auteur de *l'Histoire universelle* (t. 25, p. 185). Je n'ai rien de mieux à faire qu'à m'y *conformer* à mon tour, en rendant à chacun ce qui lui appartient, et de plus en ajoutant que Pontanus a quelque droit à la restitution, puisqu'il s'étoit servi des mots *in funera imperii*, qui ont pu être à ceux de Gibbon ce que son expression est à celle de ses traducteurs ou imitateurs.

« familles, tendre objet de nos affections.... Tout, tout « ce qui nous est cher et sacré court les mêmes risques. « Depuis cinquante-deux jours, Mahomet nous presse « inutilement. En vain il a rassemblé pour notre perte « tout ce que les hommes ont inventé pour se détruire, « il a jusqu'à présent échoué. Que les brèches ne vous « inspirent aucune crainte. Ne nous avez-vous pas vus « réparer celles qui ont été faites? Vous n'avez point « oublié l'impiété de Mahomet, le mépris qu'il a pour « notre religion, sa cruauté qui laisse partout des traces « sanglantes. Il a dévasté nos champs, nos vergers, nos « récoltes. Nos frères ont été tués ou vendus comme des « esclaves. La mort ou la servitude, tel est notre partage. « Il avance l'épée d'une main, le bouclier de l'autre. Il « cherche à nous dévorer [a]. Tous les efforts de sa rage « sont venus se briser contre vous. Vous vous êtes cou- « verts d'une gloire immortelle; de nouveaux lauriers « vous attendent. » Après avoir remercié Justiniani, les Génois et les Vénitiens de la manière la plus touchante, il adresse encore la parole aux Grecs; il dépose la couronne en leur présence « Quoique j'aie (leur dit-il) le « cœur plein des sentimens que je vous porte, je ne puis « vous parler plus long-temps.... Voici ma couronne: je « la tiens de Dieu; je la dois à votre choix; je la remets « en vos mains; je vous la confie [b]; je vais combattre

[a] Le rapport entre les expressions de Phranza et de Léonard est remarquable. *Ore aperto*, dit le premier, *hiat ad* deglutiendos *nos*. *Quasi ad* vorandum *nos*, dit le second. Tous les deux s'accordent dans les idées principales, comme dans les circonstances les plus importantes. Tous deux, vendus comme captifs, ne se sont plus revus depuis la prise de Constantinople. Ils ont décrit le siége étant éloignés l'un de l'autre, et dans des temps différens. La relation de Léonard suivit de près l'événement, qui eut lieu le 29 mai, puisqu'elle est du 16 août suivant; mais elle est moins détaillée que celle de Phranza: aucun des deux n'a connu celle de l'autre. Léonard fixe la durée du siége en disant la veille de la prise: *Duos et quinquaginta dies.*

[b] L'idée de confier sa couronne aux braves qui l'aident si bien à la défendre n'est exprimée que dans le discours rapporté par Phranza. *Tantummodò sceptrum nostrum humiliatum manibus vestris, commendatum cupio.*

« pour la mériter encore, ou mourir en la défendant. »

Pour se faire une idée de l'effet que produisit ce discours, il faut se rappeler que l'orateur étoit le chef de l'empire romain ; que les braves qui l'entendoient se montroient dignes de ce nom ; qu'il parloit la veille de sa chute, et qu'aucun ne se faisoit illusion.

L'émotion générale l'avoit interrompu. Quand elle lui permit de reprendre la parole, il leur dit : « Camarades, « demain soyez prêts avant le lever du soleil ; demain « c'est notre plus *beau jour* ! » Il expliqua bientôt le sens de ce mot par une démarche expressive ; ce fut en remplissant les devoirs que lui prescrivoit sa religion. Il avoit trop de fois bravé la mort pour qu'on pût supposer qu'il la craignît [a]. Après la cérémonie religieuse, dans laquelle il acheva le sacrifice qu'il alloit consommer, il se tourna vers le peuple ; il exprima les regrets qu'il éprouvoit d'avoir été dans l'impossibilité de faire son bonheur, le priant d'en rejeter la cause sur les circonstances plus encore que sur ses intentions, parce qu'il avoit la consolation d'être, sous ce rapport, à l'abri du reproche ; il finit par inviter ceux qui croyoient avoir à se plaindre de son administration de lui accorder le pardon et l'oubli de ses fautes. Les larmes coulèrent de tous les yeux. Il auroit fallu, dit un témoin oculaire, être de marbre pour résister à cette scène déchirante [b].

L'empereur monte ensuite à cheval, et sort du palais pour n'y plus rentrer. Accompagné du fidèle Phranza, qui remplit auprès du prince les fonctions d'aide-de-camp,

[a] Ce qui n'a pas empêché qu'on ne l'ait tourné en ridicule dans le même chapitre où Mahomet et les Turcs criant *illalah*, se *lavant sept fois*, jeûnant vingt-quatre heures, sont loués. Il semble qu'*illalah russollala* avoient autant de droits à la critique peu respectueuse du philosophe que *le kyrie eleison ;* et certes, en voyant Constantin et Mahomet prier chacun de son côté, l'on ne se doutoit pas que les Grecs seuls dussent être accusés d'une *superstition détestable*.

[b] Phranza la décrit avec une touchante simplicité. *Quis lamenta tunc audita per palatium fando explicet? nisi quis ligneus esset aut saxeus, non potuisset temperare à lacrymis.*

il fait le tour des remparts avant de se rendre à la porte Saint-Romain, dont il s'étoit réservé la défense, comme le point le plus exposé. Chacun étoit à son poste avec le courage et la résignation dont le chef de l'empire donnoit l'exemple. Les feux allumés par les Turcs sembloient couvrir d'une ombre plus épaisse l'intervalle qui les séparoit de la ville. On ne distinguoit rien, et l'œil n'apercevoit que ces feux; mais on entendoit de tous les côtés un mélange confus de voix basses, étouffées, de sons divers, produits par des causes qu'on ne pouvoit s'expliquer. Ce bruit, que la circonstance rendoit peut-être plus extraordinaire, se faisoit entendre depuis le commencement de la nuit, d'après le rapport unanime de tous les sentinelles. Il étoit causé par le déplacement des machines que Mahomet faisoit approcher des murs à la faveur de l'obscurité. Le mouvement des rames, la manœuvre des matelots, les ordres donnés et répétés dans le port et le long des murs que baignoit la mer, produisoient, malgré toutes les précautions, des sons qui se prolongeoient le long du rivage. Mahomet avoit ordonné le silence sous peine de mort; mais la nature n'étoit pas soumise aux lois de Mahomet, et ne suspendoit pas les siennes. Ce silence, si rigoureusement prescrit, étoit rompu par le choc et le frottement des machines de guerre.

L'attaque commença bien avant le point du jour: par une tactique habile, mais cruelle, celui qui se jouoit de la vie des hommes avoit placé devant son armée une multitude d'individus de tout âge, de toutes conditions, de paysans, de vagabonds, attirés par l'espoir du pillage de Constantinople, et qui devoient combattre les premiers. Une fois placés entre l'armée et les murs de la capitale, la retraite étoit impossible. Mahomet ne comptoit point sur le secours de ces volontaires, arrivés de la veille, et qui ne pouvoient que se battre sans ordre et sans discipline; mais il calculoit qu'en les exposant aux

premiers coups de cette valeureuse garnison, qui depuis près de deux mois résistoit à tous ses efforts, ils lui serviroient toujours à la fatiguer, à contribuer à l'épuisement de ses munitions, enfin à diminuer le nombre des braves. Cette troupe inexpérimentée fut reçue comme elle devoit l'être, et paya cher sa témérité. Bientôt, elle eut rempli sa destinée. Au lever de l'aurore l'armée parut. Phranza la compare [a] à une corde tressée, qui enveloppoit la ville des Césars dans sa totalité. Le cri de guerre, prélude du combat, se fait entendre sur toute la ligne. L'attaque commence sur tous les points. Une grêle de flèches, de pierres, de balles, tombe sur la ville. La garnison lance à son tour des flots de feu grégeois, verse de l'huile bouillante, détache de ses remparts des blocs de marbre, des meules, qu'elle y avoit portés la veille, fait enfin des décharges d'artillerie qui toutes sont meurtrières, parce qu'elle avoit acquis de l'expérience. Le désordre se met parmi les Turcs, dont les rangs sont éclaircis. Ils font un mouvement rétrograde; mais le sultan, qui prévoit tout, fait tenir derrière eux des ministres de sa vengeance, impitoyables comme lui, qui frappent de mort ceux qui veulent fuir.

[a] Voici la description qu'il en fait: *Ubi lux diei stellas abscondit, et ab oriente roseum mane apparuit, totæ copiæ, perindè ut funis ab unâ parte ad alteram ductus, urbi incubuerunt, organis bellicis, ut tympanis et tubis corneis et aliis demùm perstrepentes, et lætisonis vocibus frementes, atque in omnes heleboles ignem indentes, omnesque concorditer, uno tempore et horâ, à terrâ marique irruentes, et pugnam lacessentes.* (Liv. III. chap. 15.) D'après Ducas, Mahomet combattoit sur un point avec dix mille janissaires, ayant plus de cent mille hommes à côté de lui; cent mille autres s'étendoient de là jusqu'au port, et cinquante mille jusqu'à la hauteur du palais. Les vaisseaux étoient couverts de troupes. Léonard n'entreprend point de faire l'énumération de l'armée des Turcs, il la représente comme innombrable. Il ajoute à la description que fait Phranza de la musique le cri *illalah*, *illalah*, prononcé spontanément au même instant par les musulmans, qui attaquent aussitôt, après et tous à la fois, sur tous les points. *Omnem terrâ et mari urbem invadunt.* Il présente, ainsi que Phranza, un tableau très-animé, fait de souvenir, et non d'imagination. On sent que le peintre dut être acteur ou témoin.

Placés entre deux dangers, dont l'un peut avoir pour issue la fortune et la gloire, tandis que l'autre n'offre que la honte et la mort, ils remontent à l'assaut. Ne faire aucun progrès, dans la situation des musulmans, c'étoit être battu. Pendant plusieurs heures les Grecs conservent un avantage qui rendit peut-être quelque espoir à Constantin. Il envoie Phanza d'un côté pour encourager ceux qui le défendoient ; de l'autre, il se charge de ce soin. « Mes amis, leur dit-il, mes frères, mes braves camarades, ne perdez pas courage ; celui de nos ennemis n'est plus le même ; ils n'ont plus cette ardeur qui égaloit presque la vôtre : leurs bataillons ne se présentent plus ni dans le même ordre, ni avec la même confiance : je les vois plier. Encore quelques efforts, et la victoire est à vous ; et le salut de l'empire, la délivrance de Constantinople, la gloire, seront votre récompense. »

Au moment où ce vaillant prince se flattoit d'une espérance trompeuse, il partoit des rangs ennemis un trait qui devoit la détruire. Justiniani, qui combattoit à quelque distance, est atteint d'une flèche à la jambe [a]. A la vue de son sang, celui qui tant de fois avoit affronté la mort, perd courage, oublie ses actions héroïques, sa valeur première, et sans prononcer un mot, sans mettre quelqu'un à sa place, se retire honteusement pour se faire panser. Constantin, averti, paroît, et lui adresse en vain les paroles les plus touchantes. « Que fais-tu, mon « frère (lui dit-il)? où vas-tu? Demeure, je t'en con« jure, ta blessure est légère ; reprends ton rang, je t'ai« merai [b]; tu fuis au moment le plus critique ». Mon-

[a] Nous suivons Phranza, qui dit : *Sagittâ allapsâ dexterum crus vulneratur.* Léonard place la blessure dans l'aisselle ; Laonice, à la main ; Ducas, au poignet ; Gibbon suit ce dernier. Tous s'accordent sur les fâcheux résultats de cette blessure ; c'est-à-dire sur la foiblesse de Justiniani.

[b] Je traduis littéralement : *Mi frater, quid agis? repete locum tuum ; modica est plaga, redi, amabo.* Ce sont les paroles que Phranza met à la bouche de Constan-

trant autant de pusillanimité qu'il avoit jusqu'alors fait voir de bravoure, Justiniani garde le silence, et se rend à Galata. Il mourut, peu de temps après, de honte et de douleur [a].

On vit en ce jour que le sort d'un empire dépend quelquefois d'un seul homme. Les Génois et les Italiens, découragés par la retraite de leur général, imitent son exemple. Les Turcs s'aperçoivent de ce mouvement; c'étoit au poste contre lequel Mahomet avoit réuni le plus de moyens d'attaque, et qui demandoit le plus de résistance. Voyant qu'elle étoit moindre, un janissaire, nommé Hassan, d'une taille gigantesque, le casque en tête, tenant d'une main son bouclier, de l'autre son cimeterre, s'élance sur le rempart, suivi de trente janissaires. Les Grecs les accablent, en tuent dix-huit, et bientôt précipitent les douze autres et leur chef dans le fossé. Hassan tombe, se relève, et retombe sous une grêle de traits. Mais il avoit montré le chemin. En le voyant sur le haut des murs, les Turcs s'étoient spontanément élancés de son côté : l'impétuosité de leur mouvement n'est point arrêtée par sa chute; ils ont franchi tous les obstacles, et le rempart est couvert de musulmans. Les Grecs reculent, se pressent pour rentrer dans la ville, se culbutent à la porte Carsias, y sont atteints par les Turcs, qui bientôt arrivent en foule. La porte étoit tellement encombrée de cadavres, qu'il étoit impossible d'y passer. La brèche étant plus praticable, l'ennemi s'y présente, escalade, inonde le rem-

tin. Voici celles de Léonard : *Siste, precor, capitanee, nam tua fuga alios incitat ad fugiendum. Non est mortale vulnus, patere dolorem, et siste viriliter, ut spopondisti.* Ces deux historiens s'accordent sur le silence du Génois, qui ne répondit rien à l'empereur. On a fait une longue et prolixe apologie de Justiniani. Mais il n'y a rien à répliquer au fait tel qu'il est conté par Léonard et Phranza, témoins dignes de foi. La blessure n'étoit point mortelle, et ce général pouvoit et devoit ajourner son pansement.

[a] Phranza le fait mourir à Galata, Léonard à Chio : tous deux mettent au nombre des causes de sa mort le chagrin de s'être déshonoré.

part intérieur. Dans ce moment paroît Constantin, monté sur un cheval fougueux. Il a vu qu'il n'y avoit plus d'espoir; il s'est élancé contre les Turcs; il en a précipité un grand nombre du haut des murailles; il cherche la mort, et la donne avant de la recevoir; le sang coule le long de son armure. François de Tolède combat à ses côtés : Théophyle Paléologue, apercevant son roi au milieu des ennemis, s'est écrié qu'il ne vouloit pas lui survivre. Tous les trois se battent comme des lions. On a vu Constantin se jeter à travers un bataillon ennemi; on l'a même entendu s'écrier douloureusement : *Ne trouverai-je donc pas un chrétien qui veuille me couper la tête?* [a] Il a disparu....

An. 1453-1455. Le sac d'une vaste capitale prise d'assaut par les Turcs ne présentant que des scènes horribles et sanglantes, dont les acteurs eux-mêmes ne peuvent se faire une idée exacte, parce qu'ils n'en saisissent point l'ensemble, nous n'entreprendrons point de les décrire. Le meurtre et le viol, suivis ou précédés du pillage, présentent des images qu'on doit voiler, et ne peuvent être qu'indiqués.

L'étendue de Constantinople étoit telle, que, pendant qu'on s'en emparoit d'un côté, de l'autre l'attaque et

[a] Les historiens que nous nous plaisons à citer comme les plus dignes de foi, tel que Phranza, Ducas et Léonice, s'accordent sur ce genre de mort. Spondanus, à l'occasion des dernières paroles, exprime un singulier scrupule. Il craint que Constantin ne soit coupable de suicide; et plein des *meilleures intentions* pour ce malheureux prince, désireroit pouvoir l'absoudre de ce péché. Cantemir décrit cette mort ainsi, d'après les annales turques. « En vain « l'empereur Constantin combat vaillamment, et se porte partout où le « danger l'appelle, pour encourager « les siens par sa présence : faisant « l'office tantôt de général, et tantôt « de soldat, il est tué, et avec lui « tombe dans la poussière toute la « gloire de l'empire des Grecs. » Suivant Sagrédo : « Constantin, voyant « les choses désespérées, cherchoit « quelqu'un qui lui ôtât la vie pour « ne pas survivre à son infortune; « mais, n'ayant pu trouver personne, « il quitta les habits impériaux, et « l'épée à la main se jeta avec intrépidité au milieu des ennemis. Il « les combattit avec d'autant plus de « valeur, qu'elle étoit augmentée « par son désespoir, et mourut les « armes à la main. »

la défense continuoient toujours. Entre plusieurs traits qui prouveroient que, si Justiniani ne se fût pas conduit comme une femme, la capitale eût résisté plus long-temps, et eût peut-être été sauvée, citons ceux-ci. Des matelots crétois défendoient les tours de Basile, de Léon et d'Alexis. Les Turcs qui osoient en approcher recevoient à l'instant le prix de leur témérité. Heureux dans leur adresse, et prudens dans leur désespoir, les Crétois portoient des coups certains : aucun n'étoit perdu. Un grand nombre de musulmans étendus sans vie attestoient leur intrépidité. Quand la prise de la ville fut consommée, ils déclarèrent qu'ils préféroient la mort à la servitude, et conservèrent leur position hostile, prêts à tirer sur ceux qui tenteroient d'approcher. Mahomet ordonna qu'on les laissât s'embarquer sur leurs vaisseaux avec tous leurs effets. Soit que tant de générosité leur inspirât de la défiance, soit qu'ils eussent résolu de ne pas survivre à l'empire, ils hésitèrent long-temps, et l'on eut beaucoup de peine à leur persuader d'accepter cette honorable capitulation. Deux frères, Italiens, unis par une étroite amitié autant que par les liens du sang, se défendirent pendant long-temps dans une maison voisine des remparts. Ils avoient inspiré leur enthousiasme à plusieurs Grecs, et changé par leur bravoure leur demeure en forteresse inexpugnable. Les Turcs n'en approchoient que pour recevoir la mort. Quand ils eurent la triste certitude de la prise de la ville, ils prononcent quelques paroles qui expriment leur désespoir [a], et tous deux se précipitent à travers les bataillons ennemis. Ces exemples suffisent pour faire voir que, malgré l'infériorité de ses moyens de défense, Constantinople eut pu trouver son salut dans le courage de ses habitans. Mais depuis long-temps, ce courage n'existoit plus.

Phranza, l. 3, c. 17.

[a] *O sol, horresce! inquit; ô tellus, ingemisce! civitas capta est!* (Léonard.)

Hâtons nous de dire que le pillage dura deux jours avec des circonstances qui prouvent l'avidité des conquérans [a]; que le même sentiment arrêta les massacres, parce qu'on fit grâce à tous ceux qui pouvoient se racheter, ou conservoient assez de vigueur pour être avantageusement vendus; enfin que cette même avidité qui suspendit les assassinats faisoit mettre à la torture les malheureux à qui l'on supposoit des trésors enfouis dans la terre. Ce fut alors que parut au grand jour toute la turpitude des Grecs. « Ils tirèrent en gémissant des en« trailles de la terre des monceaux d'or qui, accordés « aux larmes de leur prince, eussent rangé devant leur « ville des nations entières de soldats. »

Leonard. de capt. Const.

[a] On viola même les tombeaux pour en arracher les ornemens intérieurs. Ducas fait une description animée du butin que remportèrent les Turcs : elle mérite d'être rapportée. « Trois jours après la prise « de Constantinople (dit-il) les vais« seaux mirent à la voile tellement « chargés, que peu s'en fallut qu'ils « ne coulassent à fond. Mais de quoi « étoient-ils donc chargés? De riches « habits, de vases d'or, d'argent, « de cuivre et d'étain, d'une multi« tude infinie de livres, de prison« niers de toutes conditions, de prê« tres, de laïques, de moines et de « religieuses. Les tentes n'étoient « pas moins remplies de prisonniers « et de butin que les vaisseaux. On « voyoit au milieu des barbares des « évêques revêtus de leurs habits « pontificaux : on en voyoit qui « avoient des colliers d'or, et qui s'en « servoient pour traîner des chiens « en lesse. On en voyoit d'autres qui « employoient des tuniques, des « ornemens, des vêtemens ecclésias« tiques brodés en or pour couvrir « des chevaux au lieu de housses. « D'autres se faisoient servir des « alimens dans des vases sacrés, et « buvoient dans des calices. Ils en« levèrent sur des chariots une infi« nité de livres qu'ils dispersèrent « en Orient et en Occident. Ils don« nèrent pour un écu dix volumes « d'Aristote et de Platon. Ils ven« dirent ou jetèrent une quantité « incroyable de livres des saints « Evangiles, après en avoir arraché « des ornemens d'or et d'argent. Ils « brûlèrent toutes les images pour « cuire leurs viandes. » (Ducas, ch. 42.) On a voulu évaluer le butin fait par les Turcs : on l'estime à quatre millions de ducats. Mais il est impossible de connoître la vérité, même par approximation. On ignore et le montant de la rançon des captifs qui se sont rachetés, et le prix de la vente des autres. Ce qui prouve que ce butin fut considérable, c'est que pendant long-temps on se servit de cette expression : *il a été au siége de Constantinople*, en parlant de celui qui devenoit riche tout à coup, soit qu'on voulût par là désigner la rapidité de sa fortune ou la manière dont elle étoit acquise.

Un spectacle douloureux est celui qu'offrit Sainte-Sophie. A mesure que la nouvelle de l'entrée des Turcs parcouroit la ville, les habitans se réfugioient dans cette basilique, comptant non-seulement y trouver un asile inviolable, mais y recevoir l'annonce de leur délivrance. Ce temple étoit situé derrière la colonne de Constantin, relativement au côté de la ville par où les ennemis pénétroient. D'après la prédiction dont nous avons parlé, ils ne devoient point aller au-delà de cette colonne, et quand ils y seroient arrivés, un ange devoit paroître, et, le glaive à la main, exterminer les Turcs. Telle fut la cause pour laquelle un peuple dont le danger augmentoit la superstitieuse crédulité se précipita dans une église qu'il regardoit comme profanée, parce que les Latins y avoient célébré la messe. Entassée dans cette métropole, dont elle avoit soigneusement fermé les portes, la foule attendoit son sort, se faisant une illusion qui n'eut qu'une courte durée. Des coups de hache la font cesser, les portes brisées tombent, et laissent voir au lieu d'un ange, des flots de Turcs armés, qui, à la vue de cette population, se disposent à se la partager. Voici le tableau que présente Gibbon d'après Ducas. « N'éprouvant point de résistance, ils ne s'occupèrent que du soin de choisir et de garder leurs prisonniers. La jeunesse, la beauté, et l'apparence de la richesse déterminèrent leur choix, et le rang du vainqueur, la force personnelle, la priorité, servirent de base au droit de propriété. En moins d'une heure les hommes et les femmes furent attachés, les uns avec des cordes, les autres avec leurs voiles ou leurs ceintures. On lia le sénateur et son esclave, l'évêque et le bedeau, le jeune plébéien et la vierge d'illustre famille qu'un voile avoit jusqu'alors dérobé à l'œil indiscret comme à l'éclat du jour. Les rangs de la société, les liens de la nature, furent confondus ou brisés. Les pleurs des mères, les

The history of the decline, etc., c. 68.

sourds gémissemens des pères de famille, les cris des enfans trouvèrent dans les farouches soldats de Mahomet des cœurs insensibles. Celles qui se faisoient le plus remarquer par la violence et l'expression de leur douleur, c'étoient les religieuses arrachées aux autels, ayant le sein découvert, les cheveux épars et les bras tendus. Ces malheureux captifs, rangés sur deux files, étoient conduits comme des animaux domestiques, et maltraités par leurs maîtres, qui, pressés de chercher un nouveau butin, hâtoient, en les frappant, leurs pas tremblans. Les mêmes scènes se répétèrent dans les autres églises, dans les palais, dans les maisons. Il n'y eut point d'asile contre la rapacité du vainqueur. On traîna dans le camp ou sur la flotte environ soixante mille captifs, qui bientôt furent échangés, vendus ou dispersés dans les provinces, suivant le caprice ou l'intérêt du vainqueur. »

Mahomet, impatient de jouir de sa conquête, arrive bientôt en triomphe par la porte Saint-Romain. Il étoit au milieu de ses ministres, de ses généraux et de ses gardes. Il s'avance lentement, regardant avec surprise les monumens qui s'offrent à ses yeux. En traversant l'Hippodrome, il frappe d'un coup de sa hache d'arme la colonne des trois serpens, et brise la tête de l'un de ces animaux; soit qu'il voulût montrer sa force ou son mépris pour le culte des chrétiens, car il croyoit que c'étoient des idoles qu'ils adoroient. Il entre dans la métropole, et la trouve digne de devenir une mosquée. Y voyant un soldat qui la dégradoit, il lui rappelle par un coup de sabre qu'il s'étoit réservé les édifices et les maisons. Il fit laver [a] et purifier ce temple magnifique, et voulut que, sans aucun délai, le culte du grand-prophète y remplaçât celui des Grecs.

Installé dans le palais des Césars, le premier soin du

[a] Voltaire prétend que ce fut avec de l'eau rose.

sultan fut de s'informer du sort de Constantin [a]. Mais on l'ignoroit. Les uns prétendoient qu'il avoit pris la fuite; les autres qu'il étoit caché dans la ville. Mahomet donna des ordres pour qu'on fît les recherches les plus exactes. Il y avoit dans un lieu près des remparts où l'action avoit été la plus chaude une multitude de corps entassés les uns sur les autres. On les visita soigneusement: on eut la précaution de laver la tête de chaque mort; mais elle eût été inutile, et, sans ses brodequins de pourpre ornés d'aigles d'or, Constantin n'eût pas été reconnu. Mahomet ne dissimula point la joie qu'il éprouvoit de ne plus le compter au nombre des vivans. Après avoir fait exposer sa tête [b] et reconnoître ce prince pour constater sa mort juridiquement, il lui accorda les honneurs de la sépulture.

Telle fut la triste destinée du dernier des Constantins. Digne de soutenir l'éclat de ce nom, il l'a couvert de gloire par une mort héroïque. L'histoire en présente peu de pareilles.

Il est de notre devoir de faire connoître le sort des principaux personnages qui jouèrent un rôle au siége de Constantinople. Commençons par l'ami de l'empereur, le fidèle Phranza, chambellan et premier secrétaire d'état. Il exécutoit, comme nous l'avons dit, un ordre de Constantin lorsque ce prince disparut dans la mêlée. On le sépara de sa femme et de ses enfans: tous furent vendus. Phranza ne perdit sa liberté que pendant quatre mois. L'ayant recouvrée, il racheta sa femme, qui appartenoit au grand-maître de la cavalerie. Cet officier avoit cédé les deux enfans à Mahomet, qui, sur le bruit de leur beauté, témoigna l'envie de les avoir. La fille

[a] Phranza représente même Mahomet comme inquiet... *Studiosissimè quæsivit; nihil enim priùs erat, quàm viveret ne, an interiisset cognoscere.*

[b] Phranza ne parle point de cette circonstance. Ducas la rapporte avec beaucoup de détails, qui prouvent sa haine contre Mahomet, et que nous omettons, parce qu'ils nous paraissent suspects.

mourut dans le sérail, son frère atteignit à sa quinzième année. Le sultan le tua de sa propre main, furieux de la résistance [a] que lui faisoit ce jeune homme.

Le cardinal Isidore s'étoit signalé pendant le siége, soit en faisant des sacrifices pour réparer les dégâts, soit en payant de sa personne. Les Turcs désiroient de l'avoir en leur possession. Il ne put éviter d'y tomber; mais, ayant été averti, il prit ses précautions pour n'être pas reconnu. Il fit revêtir un cadavre de sa robe rouge et placer sur la tête de ce mort sa barrette. Les Turcs, croyant être maîtres du légat, coupent cette tête et la portent en triomphe, pendant qu'Isidore étoit vendu comme captif. Il s'évada bientôt.

Le troisième personnage nous fournit l'occasion de reprendre notre récit, et nous ramène à Mahomet. C'est le grand-duc Lucas Notaras, dont la mémoire est arrivée jusqu'à nous, flétrie par ses contemporains, qui l'accusent de perfidie et de lâcheté [b]. Cet homme, le premier

[a] *Scelestissimus et immanissimus charissimum mihi filium* suâ manu *jugulavit. Volebat enim eo nefariè ac turpiter abuti. Me miserum et infelicem patrem!* liv. 3, chap. 21. Un ressentiment trop légitime, une indignation trop fondée, doivent faire excuser les deux épithètes données par le malheureux père au tyran odieux contre lequel il avoit de si justes sujets de plaintes.

[b] Le désir de découvrir et faire connoître la vérité nous servira d'excuse, si nous nous permettons d'examiner les témoignages des accusateurs et les réponses des apologistes; car Notaras en a trouvé. Parmi les premiers, sont Léonard et Phranza. L'on suppose que la rivalité qui régnoit entre ce dernier et le grand duc devoit le rendre partial. Je rejette donc son témoignage; mais il n'en est pas de même de celui du premier, qui vit souvent, pendant le siège, Notaras, sans avoir de discussion avec lui. Voici ce qu'il en dit : *At Chiluca malitiæ pœnam non evasit qui, protinùs perditis in bello duobus liberis, alio impubere luxui regali reservato, coràm que oculis tertio filio cæso cum ceteris baronibus decollatur.* Dans un autre endroit, il le traite de menteur. *Ille miser qui semper gloriam mendacii captare concupivit.* (Léonard, *in captvi. Constant.*) Ducas, qui met à la bouche du grand-duc les plus beaux discours avant de mourir, dit qu'il dénonça le grand-visir avec lequel il avoit des intelligences, lâcheté qui ne le mit point à l'abri des cruautés de Mahomet. Nous sommes étonnés de trouver Gibbon au nombre des apologistes, quoiqu'il rapporte la scène que nous présentons, et qui n'est rien moins

de l'empire après Constantin, se présente devant Mahomet, accompagné de riches présens et de bijoux du plus grand prix, qu'il avoit enfouis jusqu'alors, et dont il fait hommage au sultan, en se prosternant devant lui : « J'ai réservé pour vous ces richesses (lui dit-il). Pour-« quoi (lui répond Mahomet), puisque vous aviez des « trésors aussi considérables, n'êtes-vous pas venu au « secours de votre prince et de votre patrie ? — Parce « que je vous les conservois, dans la persuasion qu'ils « devoient vous appartenir. — Si vous aviez cette opi-« nion, pourquoi vous êtes-vous permis de les garder « si long-temps ? pourquoi ne pas me les avoir fait « passer avant le siége ? Vous auriez évité la guerre et « les massacres ; tous les maux qui sont arrivés doivent « vous être attribués. » Le grand-duc crut devoir se justifier aux dépens du grand-visir, qui faisoit toujours espérer que les Turcs renonceroient à leur entreprise. Par cette dénonciation, il perdit le visir sans se sauver. Quelques jours après l'entrevue, le sultan donna l'ordre au grand-duc de lui livrer le plus jeune de ses enfans. Indigné d'un tel affront, Notaras refuse : la nature reprend ses droits, et lui donne cette énergie que n'avoient obtenue ni le prince, ni la patrie, ni les devoirs qu'elle impose. Il brave Mahomet, assez barbare pour ordonner son supplice après avoir fait exécuter le fils sous les yeux du père. On peut dire de Notaras que sa *mort honora sa vie*.

qu'à l'avantage de Notaras ; mais il paroît disposé à croire Laonice, qui dit que le grand-duc, *se fondant sur le secours qu'on attendoit d'Italie*, voulut demeurer à Constantinople pour y conspirer. D'abord Laonice rapporte cette version comme incertaine, et, d'après les détails dans lesquels il entre, et qui sont conformes à ceux que nous offrons dans le texte, paroît leur donner la préférence. Ensuite quels élémens de conspiration pouvoient exister dans Constantinople entièrement dépeuplée (puisque trois jours après la prise, il n'y avoit ni hommes, ni bêtes, selon Ducas), quand même Notaras auroit eu les qualités qu'exige ce rôle ? Enfin comment supposer que celui qui trahit sa patrie quand elle avoit besoin de son bras voulut se sacrifier pour elle quand elle n'existoit plus ?

Mahomet, en abandonnant le pillage à ses troupes, n'avoit fait aucune restriction [a]. En les voyant chargées d'un butin immense, il se repentit de son désintéressement, et s'occupa du soin de s'indemniser. Pour y parvenir, il employa deux moyens: le premier lui fournissoit l'occasion de donner une leçon qui pouvoit lui être utile, il la saisit habilement. « On accuse les Grecs « (dit un historien) d'avoir sordidement épargné l'argent nécessaire pour la défense de Constantinople. Ils « n'en furent pas blâmés par les chrétiens seulement, « mais par Mahomet, qui en laissa un exemple mémorable et digne d'être conservé à la postérité. Il assembla « les chefs de son armée, et fit venir les Grecs les plus « qualifiés. Il leur demanda où ils avoient caché leurs « trésors: les maîtres n'ayant pas voulu le déclarer, « leurs domestiques le découvrirent. Il fit mettre en un « monceau toutes leurs richesses, et couper la tête à ces « chrétiens avares. Puis se tournant vers ses pachas, il « proféra ces mots dignes de sortir d'une autre bouche « que de celle d'un barbare [b]: Apprenez à secourir votre « prince, à ne point ménager votre fortune quand il en « a besoin ou quand la patrie le réclame, parce que la

Sagrédo, l. 1.

[a] Son serment étoit positif; il ne pouvoit rien retenir sans courir des risques de la part des janissaires, à qui les sultans ne manquoient jamais de parole. Voici ce serment. *Altissimâ voce præconis, voluntate regis urbem triduo ad saccum esse bellatoribus donatam. Juratque rex per immortalem Deum, perque quatuor millia prophetarum, per Machmetum, per animam patris, per liberos, perque ensem quo cingitur,* omnem depopulationem, *omneque hominum utriusque sexûs genus, omnemque pariter urbis thesaurum atque substantiam*, liberè, *bellatoribus donatam*, nulloque pacto *jurat violare*. Cet engagement explique pourquoi l'on ne trouva le troisième jour dans la ville *ni homme ni bête*. (Ducas.) Mahomet se montra si religieux à sa parole, qu'il racheta de ses deniers ceux d'entre les Grecs qu'il vouloit avoir en sa possession, tel que le grand-duc, qu'il paya fort cher.

[b] Les historiens ont coutume d'appeler les Turcs *des barbares*; épithète que les Romains et les Grecs donnoient à toutes les nations, parce qu'ils les méprisoient, et les regardoient comme non civilisées. Ce nom étoit encore donné aux ignorans. Mahomet ne le méritoit point; il étoit cruel sans être barbare.

« perte du prince et de l'état entraîne toujours celle des « richesses, de la liberté, et de la vie des peuples. »

Le second moyen consista dans une spéculation que fit Mahomet, spéculation doublement lucrative, et qui prouve qu'il ne négligeoit rien. Sachant le prix qu'attachoient les chrétiens aux reliques, il défendit de toucher à celles qui se trouvoient dans les églises. Il les fit ensuite recueillir avec soin, et déposer dans un magasin situé près de son propre trésor. Les princes chrétiens de l'église romaine en offrirent des sommes considérables; mais le sultan ne les leur vendoit que lorsqu'il ne trouvoit point d'acquéreurs parmi les schismatiques. En voici la raison: il avoit dans son sérail une favorite grecque de naissance comme de religion. Elle avoit facilement obtenu d'un homme qui n'avoit aucune religion le privilége de conserver l'exercice de la sienne. Elle lui promit d'obtenir des sommes beaucoup plus considérables des Grecs que des Latins, et parvint souvent à le faire. Il en résulta une concurrence qui tint pendant long-temps à un prix très-élevé ce nouveau genre de commerce. A prix égal, Mahomet préféroit les Grecs, parce que ceux qui faisoient cette emplette avoient en même temps l'autorisation nécessaire pour pratiquer leur culte, et que le sultan, qui ne vouloit pas régner sur un désert, tâchoit d'apprivoiser des vaincus dont il n'avoit plus rien à craindre. Ainsi les reliques lui servirent à remplir ses coffres, à repeupler sa capitale; et quand la provision s'épuisoit, elle étoit facilement renouvelée. Les deux marchands de reliques n'étoient pas très-scrupuleux. On finit par connoître la source prophane d'où sortoient ces objets sacrés; le commerce en fut discrédité, et les acheteurs dûrent conserver sur la légitimité ou la sainteté de leur acquisition des doutes qu'il étoit impossible d'éclaircir.

Il est temps d'examiner l'opinion d'un historien qui contredit tous les autres, et prétend que Constantinople

a capitulé. Phranza, qui fut pris et vendu, Phranza, qui le jour de l'assaut remplissoit les fonctions d'aide-de-camp [a] auprès de Constantin, et qui n'auroit été ni vendu ni pris, si son maître eût capitulé; Michel Ducas, qui étoit à Dimotuc en 1453; Laonice Chalcocondyle, qui avoit trente ans lors de ce siége fameux dont il a fait le récit; enfin Léonard de Chio, qui fit le sien cinquante-neuf jours après l'événement, s'accordent tous les quatre dans les principales circonstances, et tous disent que la ville fut prise d'assaut et pillée, Constantin tué, confondu parmi les morts, et que Mahomet fit promener sa tête. Il est rare de trouver quatre historiens contemporains qui ne se sont point connus, qui n'ont pu se concerter, qui vivoient à de grandes distances les uns des autres, présenter les mêmes détails; et peut-être aucun fait ne réunit autant que le *sac* de Constantinople tous les degrés de certitude exigés pour n'être point révoqué en doute. Qui donc peut détruire de pareils témoignages? C'est Démétrius Cantemire [b], qui écrivoit en 1708 un événement qui s'étoit passé en 1453! Il importe de l'écouter, et de ne pas le condamner sans l'entendre. « Je vois, dit-il, s'élever contre moi une

Cantemire, hist. ottom. l. 3, *Mahomet* II.

[a] *Ego horâ illâ à domino meo aberam, quòd ejus jussu in aliam urgis regionem ad eam lustrandam discesseram.* Phr., liv 3, chap. 17. C'est pendant que, d'après les ordres de Constantin, il examinoit ce qui se passoit dans la ville, que son maître fut tué. Phranza, exclusivement chargé par Constantin dont il avoit toute la confiance, des missions diplomatiques, l'auroit été de la capitulation.

[b] Cantemire, né en 1673, mourut en 1723. Il étoit fils du prince de Moldavie, qui le fit passer à Constantinople à quinze ans pour y remplacer son frère comme otage. Il y resta quatre ans. Nommé lui-même prince de Moldavie, il fut envoyé par le ministre ottoman, en 1710, dans ce pays pour le défendre contre le czar Pierre : on lui donna, pour s'assurer de sa fidélité, l'expectative de la principauté de Valachie. Mais il passa du côté de celui contre lequel il alloit combattre. Lorsqu'il fut question de paix, le grand-visir exigea de Pierre, comme une des premières conditions, que Démétrius Cantemire lui fût livré; mais le czar répondit qu'il céderoit plutôt une province, parce qu'il auroit l'espoir de la reprendre, tandis que la perte de sa foi étoit irréparable. Il créa Cantemire prince russe, et lui donna de vastes domaines.

« foule d'écrivains, tant Grecs que Latins, qui déposent « presque tous sur la prise de cette ville de manière à « persuader qu'elle a été prise par force : leur autorité, « toute respectable qu'elle est, ne m'entraîne point. J'ai « d'autres considérations assez fortes pour mettre dans « tout son jour la vérité. Premièrement, le témoignage « des auteurs turcs, qui déclarent, comme d'une voix, « que la moitié et même la plus considérable partie de « la ville se rendit à Mahomet par capitulation ; ils nous « en ont même *transmis les articles* [a]. Les écrivains « turcs sont atteints du vice d'ostentation, et ne se font « pas scrupule de grossir leurs avantages. Qui pourroit « ici leur prêter un mensonge délibéré qui ne tourne « pas à leur honneur [b]? Tout homme *instruit de la* « *sensibilité militaire* sait qu'il y a plus de gloire à « prendre une ville de force qu'à la rendre par traité. [c] « Un second argument, plus fort que le premier [d], est « que les chrétiens Grecs demeurèrent en possession de « leurs églises, dans la partie de la ville qui s'étoit ren- « due, sous le règne des trois sultans Mahomet II, Ba- « jazet II, et Sélim I. Celui-ci les leur ôta. » Cantemire raconte comment Sélim enleva ces églises. Le patriarche, appuyé du muphti, plaida sa cause, défendit ses églises contre le sultan, qui vouloit les changer en mosquées, prétendant qu'il violeroit le traité fait avec Mahomet, qui avoit garanti l'exercice du culte catholique dans cette partie de Constantinople. « C'est sous ces con- « ditions, dit-il à Sélim, que nous avons reçu dans la « ville le grand-père de votre majesté, lui en ayant

[a] On verra plus bas comment cette assertion est prouvée.

[b] La ville étoit tellement aux abois le cinquante-sixième jour du siége, qu'il n'y avoit pas d'honneur à la prendre d'assaut. Comme Mahomet avoit promis le pillage, il ne pouvoit se dispenser de l'accorder. Une capitulation en auroit privé les Turcs, qui ne l'avoient jamais tant mérité.

[c] Sans doute quand cette ville est bien fortifiée, bien approvisionnée, bien défendue. Mais Constantinople !

[d] On verra qu'il ne vaut pas mieux que les autres.

« présenté les clefs dans un bassin d'or. Il nous donna sa « parole royale que nous serions maintenus dans la pos- « session de nos églises contre tout attentat et violence, « et jusqu'à ce jour nous n'y avons point été troublés, « demeurant sous la protection de deux empereurs, pré- « décesseurs de votre majesté..... L'avocat de Sélim ré- « pondit que la reddition de Constantinople lui sembloit « supposée et incapable d'être prouvée. Sur cela, le « muphti demanda au patriarche s'il pourroit produire « la pièce originale de ce traité. *Elle a péri* dans un in- « cendie, répliqua le patriarche; mais il m'est aisé de « produire trois témoins oculaires de cette transaction; « ce sont des janissaires sur la bonne foi desquels je fonde « la confirmation de ce que j'avance. On fit paroître les « trois janissaires, âgés chacun de près de cent ans [a], « qui n'hésitèrent point dans leur témoignage, et dirent « au muphti qu'ils avoient été présens à la prise de « Constantinople; qu'ils se souvenoient parfaitement « de la soumission des nobles Grecs, qui vinrent trouver « le sultan dans sa tente hors des murailles, et lui pré- « sentèrent dans un bassin d'or les clefs de la ville, en « lui demandant des conditions que le sultan leur ac- « corda. » Sélim, qui, probablement, n'étoit pas plus persuadé que nous de la transaction, passa outre, reprit les églises, et les changea en mosquées. « J'ai jugé à pro- « pos, reprend Cantemire, de coucher ici tout au long « ce témoignage si digne d'attention de mon historien

[a] En supposant que cette *aventure* ait eu lieu la première année du règne de Sélim, il y avoit soixante ans que Constantinople étoit tombée entre les mains des Turcs. Selim ne régna que huit ans (de 1512 à 1520). Nos braves janissaires auroient pu *n'avoir* que quatre-vingts ans. Ils avoient environ quarante ans à la prise de la capitale de l'empire grec. C'étoient déjà des vétérans. Trois janissaires centenaires qui se sont trouvés tous les trois au sac de Constantinople ne sont pas la circonstance la moins merveilleuse de cette *historiette*. Cette observation est dans l'intérêt de Cantemir, et, pour ajouter encore à la possibilité du fait, l'auteur *à unique exemplaire* auroit pu rajeunir sans inconvénient ses témoins. Il est probable que c'est par scrupule d'exactitude qu'il les a fait tous trois centenaires.

« turc. Je rencontrai son livre chez un Grec à Philip-
« popolis. Il faut qu'il soit unique, car je n'en ai vu
« nulle part aucune copie. Je le laissai à Constanti-
« nople, lorsque je quittai cette ville. » Ainsi, comme il n'y a qu'un exemplaire de cette histoire turque, qui, par conséquent, doit être fort peu connue, tous les argumens pourroient être réduits au seul témoignage de Cantemire. Nous l'adoptons cependant : nous admettons celui de son historien, et nous demandons : 1.° Si trois janissaires, âgés de cent ans, qui attestent que Mahomet accorda des conditions (sans qu'ils connussent ces conditions), peuvent être sérieusement mis en parallèle avec Phranza, Ducas, Léonard et Chalcocondyle ? 2.° Si la possession des églises par les chrétiens Grecs, et l'abandon que leur en fit Mahomet, prouvent autre chose que la nécessité de ne pas dépeupler entièrement Constantinople, déjà si déserte; que ce sultan ordonna, sous peine *de la vie*, à cinq mille familles disséminées dans les provinces de venir habiter la capitale? Mahomet, qui viola tous les traités, ne laissa l'exercice du culte catholique que parce qu'il y étoit intéressé. 3.° Pourquoi Cantemire oublie-t-il dans son histoire la *transmission des articles* dont il a parlé plus haut ? 4.° Enfin, si ce récit n'a pas toute la physionomie d'un conte dont l'envie de se singulariser fait tirer parti à un historien pour mettre au jour une opinion nouvelle, à laquelle personne n'avoit jamais pensé ? Quant aux auteurs turcs, leur témoignage est suspect ; les compagnons de Mahomet *écrivoient* avec le sabre ; aucun d'eux n'a transmis à la postérité les actions du conquérant; les historiens de cette nation n'inspirent aucune confiance, parce qu'ils mêlent toujours les miracles avec les événemens naturels. Un voyageur français, dont la véracité n'a jamais été contestée, dit que *pendant son séjour à Constantinople, il a souvent ouï dire que les annales turques étoient remplies de contes.* Il en rapporte plusieurs preuves.

Tournefort, voyage au Levant, lettre 11.

L'unanimité des Turcs sur la capitulation de Constantinople est une assertion hasardée, *pour ne rien dire de plus;* et ce qu'il y a de remarquable, c'est que Cantemire n'en cite aucun, et s'appuie d'un livre dont il ne reste qu'un exemplaire. A l'époque où il écrivoit son *Histoire ottomane*, Léunclavius et Sagrédo faisoient la leur sur les historiens turcs en grande partie (et surtout le premier) : or, tous les deux font prendre Constantinople d'*assaut*, d'après la tradition et les autorités turques. Je n'imiterai point ceux qui ont accusé Voltaire de mensonge ou de mauvaise foi ; je le trouve au contraire toujours exact dans ses citations; mais je contesterai quelquefois les autorités sur lesquelles il s'appuie et le choix qu'il en fait [a]. La passion ou le désir de justifier une opinion adoptée d'avance influent souvent sur ce choix. Ainsi, préférant Mahomet à Constantin, il rejette le témoignage des historiens grecs, passant soigneusement sous silence celui de Phranza, le plus imposant de tous, comme *seul* acteur dans l'événement, et finit par adopter la version de Cantemire. C'est la première fois qu'on voit préférer le témoignage d'un

[a] *Cachons* soigneusemt dans une note quelques observations sur le quatre-vingt-onzième chap. de l'*Essai sur les mœurs*, dans lequel l'auteur *traite de la prise de Constantinople;* car c'est moins un récit que le développement d'une opinion dont on *cherche* des preuves. Nous faisons à l'article du *canon fameux*, à celui de la prétendue capitulation, les remarques nécessaires. Mais ce chapitre contient encore des erreurs qu'il importe de relever. L'intention d'écarter de Mahomet tout ce qui peut nuire à sa gloire est sensible.

1° Voltaire dit : « Telle fut la foiblesse de l'empire, que Constantin *fut obligé* de recevoir du Turc Amurat II, comme de son seigneur, la confirmation de la dignité impériale. » On diroit que ce fut le premier qui se soumit à cette humiliante formalité. Les trois derniers empereurs l'avoient remplie, et Jean Paléologue Ier l'établit pour ainsi dire et la rendit obligatoire pour ses successeurs, en s'offrant comme vassal au sultan Amurat, en recevant de Bajazet l'ordre d'instaler un juge mahométan dans les murs de la capitale, en obéissant à cet ordre, en payant un tribut à celui qui le lui donnoit. La formalité fut remplie *pour* Constantin pendant qu'il étoit encore dans son gouvernement, et ne sachant pas qu'il succédoit à son frère : Amurat fut d'autant plus flatté de cette démarche des ministres de

homme qui fait un récit deux siècles et demi après l'événement, à ceux de quatre contemporains, acteurs ou témoins de cet événement. Il semble que ce grand écrivain sentît la faiblesse de cette autorité, quand il termine ses réflexions par celle-ci : *J'avoue que Démétrius Cantemire a rapporté beaucoup de fables ; mais il ne peut s'être trompé sur les monumens modernes qu'il a vus de ses yeux.* Aussi nous gardons-nous bien de nier qu'il ait vu l'unique exemplaire du livre dont il parle, et nous bornons-nous à faire apprécier la valeur de cette autorité.

Essai sur les mœurs, c. 71.

Nous avons omis à dessein une circonstance qui précéda de peu de jours celui de l'assaut général, et conséquemment de la prise de la ville, parce qu'elle est racontée de tant de manières, qu'on n'a que l'embarras du choix. Le résultat de cet embarras est de faire naître le doute. Cette circonstance a quelque rapport avec l'opinion de Cantemire, que nous venons de réfuter. Il s'agit d'une négociation entamée avant le siége. Laonice dit qu'elle le fut par Mahomet, qui, voulant connoître les dispositions et les ressources des Grecs, envoya, sous

l'empire, qu'il ne *s'y attendoit pas.* 2° Constantinople *fut mal défendue. L'empereur, accompagné d'un cardinal, suivoit le rit romain.* Il y a plus que de *l'inexactitude* dans cette assertion. Représenter Constantin à l'église pendant qu'il étoit à se battre, qu'il ne prenoit aucun repos, que lui-même faisoit réparer la nuit les brèches faites le jour, enfin qu'il étonnoit même Mahomet par son activité, c'est, disons-le franchement, trahir la vérité ; c'est parler contre les autorités que l'on cite. Cantemire, sur lequel s'appuie Voltaire, dit que Constantin *se portoit partout où le danger l'appeloit, faisant l'office tantôt de général, et tantôt de soldat.* 3° Suivant Voltaire, ce prince *fut tué dans la foule après l'entrée des ennemis.* Qui soupçonneroit dans cette mort celle de Constantin s'élançant à travers la brèche au milieu des ennemis, et donnant la mort avant de la recevoir ? 4° *On tua quelques Grecs dans le parvis de Sainte-Sophie, et l'on fit le reste esclaves. Mahomet eut l'humanité ou la politique d'offrir* aux chrétiens des églises pour célébrer leur culte. *L'humanité de Mahomet* égaie un peu la narration. Gibbon a fait remarquer d'autres écarts (chap. 78) du grand homme. Il les explique d'un mot, en disant : *Voltaire, selon son usage, préfère les Turcs aux chrétiens.*

le titre d'ambassadeur, des espions chargés de faire des propositions à Constantin, et de prendre avec exactitude tous les renseignemens que le sultan vouloit se procurer ; et Ducas prétend que ce fut l'empereur qui fit demander à Mahomet les conditions qu'il exigeoit pour lever le siége[a]. Les autres historiens, en adoptant l'une ou l'autre version, varient dans quelques détails, mais tous s'accordent sur le point essentiel, c'est-à-dire sur le refus de l'empereur, qui déclara préférer la mort à des conditions humiliantes. Cette négociation est liée avec le sujet dont s'occupa le divan, d'après les ordres de Mahomet, c'est-à-dire, l'examen de la question sur laquelle il consultoit son conseil pour savoir s'il falloit lever ou continuer le siége. Le grand-visir Hali-Pacha étoit pour le premier parti; Zogano, qui désiroit le visirat, pour le second. Ce dernier, connoissant l'opinion de Mahomet, étoit trop bon courtisan pour en avoir une autre. Il l'emporta. Hali paya de sa vie sa franchise ou sa trahison, car on le représente comme favorisant les Grecs et les avertissant de ce qui se passoit au divan. Nous avons même vu que le grand-duc le dénonça. Cependant quelques historiens[b] prétendent que Mahomet détestoit ce ministre, qui avoit joui de la faveur d'Amurat. Il l'accusoit même d'avoir engagé son père à remonter sur le trône. Nous croyons donc avoir des raisons suffisantes pour présenter ces faits comme douteux.

Notre intention n'est pas de suivre Mahomet dans ses conquêtes, mais de connoître le sort de l'empire grec dont nous écrivons l'histoire. Quoique la capitale soit dévastée par les barbares; quoique le chef ait trouvé

[a] La principale condition étoit la cession de Constantinople, pour laquelle Mahomet offroit à Constantin la souveraineté du Péloponèse. Jean Paléologue n'auroit pas refusé.

[b] Entre autres, Laonice Chalcocondyle, qui dit que *de longue main il avoit la dent sur lui*, *et proposé en son esprit de le faire mourir*, *mais qu'il avoit dissimulé jusqu'alors*. (Liv. 8.)

sous ses ruines une mort glorieuse, tout n'est pas soumis au féroce conquérant. Il reste des parties de cet empire dont le sultan ne s'est point encore emparé. D'ailleurs, les résultats de la prise de Constantinople ne peuvent être séparés de l'histoire de cette capitale. Un coup-d'œil sur les suites de cet événement semble donc nécessaire. La chute du trône grec a dû retentir jusqu'aux extrémités de l'Europe, et faire trembler pour le leur les princes de cette partie du monde.

Un exposé rapide de la conduite de Mahomet immédiatement après la prise de Constantinople prouve que l'agrandissement de sa puissance et l'éclat de sa gloire furent le mobile de ses actions. Toutes tendent vers ce but, auquel tout fut sacrifié. Si quelques-unes, en très-petit nombre[a], paroissent louables en elles-mêmes, on ne tarde pas à découvrir un motif d'intérêt. Suivons sa marche tant qu'elle a pour objet de consommer la ruine de l'empire, ou de disposer de ses débris.

Cinq jours après son entrée dans la capitale, il visita Galata, et fit faire le dénombrement de ses habitans. On trouva plusieurs maisons fermées, dont les maîtres, pour plus de sûreté, s'étoient embarqués pour Gênes. Il ordonna que les portes en seroient ouvertes, et qu'on dresseroit un inventaire des meubles, déclarant que, si les propriétaires revenoient dans un délai de trois mois, ils leur seroient rendus. Passé ce terme, ils devoient être confisqués[b]. *Ducas, c. 42.*

[a] Tels furent l'abandon qu'il fit aux Grecs de plusieurs églises pour la célébration de leur culte et l'emploi de quelques chrétiens. Le premier acte avoit pour motif la nécessité d'arrêter la désertion et de rappeler ceux qui s'exiloient ; le second, l'intérêt de son administration et celui de sa gloire. Les Turcs, en général, étoient fort mauvais administrateurs, et, quoique humblement soumis, ne savoient pas louer. Celui qui admiroit les actions d'Alexandre songeoit aux moyens de transmettre à la postérité le souvenir des conquêtes de Mahomet.

[b] Galata passoit pour une ville, tant les empereurs grecs avoient laissé les Génois s'agrandir. Après la prise de la capitale, elle resta peuplée en grande partie, tandis que Constantinople fut pendant quelque temps entièrement déserte.

Il fit démolir toutes les fortifications de cette ville[a], même les murailles, profitant des leçons que les Génois avoient données aux Paléologues, qui laissèrent élever près d'eux puissance contre puissance.

Il ordonna qu'on préparât de la chaux en quantité suffisante pour réparer les murs de Constantinople; ensuite il s'occupa des moyens de renouveler la population de cette capitale, ou plutôt d'y en mettre une, car l'ancienne avoit entièrement disparu. Le premier et le plus efficace étoit de tolérer la religion des Grecs, car, en leur enlevant leur patrie, leur liberté, leurs princes, il sentoit qu'il falloit leur laisser plus que la vie.

Ce qui le distingue, et l'un des traits les plus remarquables de sa politique, est la conduite qu'il tint dans cette occasion. C'est dans cette conduite qu'on voit éminemment briller la prudence, l'adresse, la dissimulation, le génie calculateur de l'homme puissant qui, voyant qu'il ne parviendra point par la force au but qu'il se propose, y substitue l'artifice et la ruse. Comme Mahomet ne mérite pas moins notre attention sous ce rapport que sous celui de ses conquêtes, et qu'il est curieux d'observer comment le moins flexible des hommes sait devenir souple à propos, nous allons offrir les détails qui nous ont été transmis par les contemporains. Nous les prenons dans un historien moderne non suspect.

Le père « Le sultan étant extrêmement adroit, ne voulant

[a] Les Génois de Galata obtinrent de Mahomet une capitulation Le formulaire dont il se servit se trouve dans l'ouvrage instructif et agréable publié par M. Pertusier sous le titre de *Promenades pittoresques* de Constantinople. Voici ce formulaire: « Je jure par Dieu, qui a créé le « ciel et la terre, par notre grand « prophète Mouhamed, par les sept « livres des lois que nous reconnois« sons, par les âmes des cent vingt« quatre mille prophètes, par la « vérité de la religion que je pro« fesse, par l'âme du feu empereur, « mon père, et par la mienne, de « ne porter aucun préjudice à tous « les Génois et Galatiotes, ni aux « endroits de leur dépendance, ni à « leurs princes, seigneurs et pri« mats. » Promenad. pittor. t. 2, p. 303.

« pas perdre avec les chrétiens les principales forces et « le plus grand revenu de son nouvel empire, fit un « trait de politique très-habile pour les rassurer, en « leur faisant voir qu'il les vouloit traiter très-favora- « blement, en bon maître, et leur laisser l'exercice libre « de leur religion. Car, ayant appris que le siége pa- « triarchal étoit vacant, par la renonciation volontaire « de Grégoire, protosyncèle, qui s'étoit retiré à Rome, « il voulut qu'il y en eût un; et aussi pour agir d'abord « en empereur, il ordonna qu'il se fît à la manière accou- « tumée sous les derniers princes. Il fit assembler quel- « ques évêques qui se trouvèrent alors aux environs de « Constantinople, avec si peu d'ecclésiastiques qui y « étoient restés, et les principaux d'entre les bourgeois. « Ceux-ci élurent, selon ses ordres, le célèbre séna- « teur George Scholarius, celui-là même qui s'étoit dé- « claré si hautement pour la foi catholique au concile « de Florence [a], et que Mahomet, qui aimoit les ha- « biles gens, avoit épargné quand il fit mourir tant de « personnes de qualité, ayant su que c'étoit le plus sa- « vant et le plus éloquent de tous les Grecs [b]. Il fut « donc choisi sous le nom de *Gennadius*, et le sultan « voulut observer en cette occasion toutes les mêmes « cérémonies que les empereurs de Constantinople gar- « doient en installant les patriarches. Aussitôt l'élection, « on conduisit Gennadius, par l'ordre de Mahomet, en « grande pompe au palais, où le sultan le reçut avec « toutes sortes d'honneurs et de témoignages de bien-

Maimbourg, histoire du du schisme des Grecs.

[a] J'ignore pourquoi le père Maimbourg n'ajoute pas, *celui-là même qui se rétracta et fit rétracter les Grecs;* circonstance qui probablement ne fut pas oubliée de Mahomet. Le choix de Gennadius montre la tactique du sultan donnant au peuple un homme qui devoit ne plaire *qu'au* peuple. Quand le père Maimbourg parle *de la foi*, ne diroit-on pas que la religion des Grecs et celle des Latins étoient deux religions entièrement différentes?

[b] Cet amour de Mahomet pour ceux qui peuvent transmettre le récit des actions des princes prouve qu'il n'étoit pas indifférent sur la manière dont on parleroit des siennes. Mais tous ces *meurtres*, croyoit-il qu'on les passeroit sous silence?

« veillance, le faisant même manger à sa table, s'entre-« tenant long-temps avec lui, comme s'il eût été le plus « intime de ses confidens. Après quoi, l'ayant mené « dans la grand'salle, il lui mit en cérémonie le bâton « pastoral entre les mains, en présence des Turcs et des « chrétiens accourus à un spectacle aussi surprenant que « celui où l'on voit le sultan, ennemi mortel du christia-« nisme, donner l'investiture du patriarchat de Con-« stantinople, et remettre lui-même la crosse. Il fit plus; « car, quoique le nouveau patriarche fît tout ce qu'il put « pour s'y opposer, alléguant l'exemple des empereurs « grecs qui n'avoient jamais porté la bonté et la civilité « si loin, il le voulut conduire jusqu'à la porte du pa-« lais, où, l'ayant fait monter sur le plus beau cheval de « son écurie, superbement enharnaché de satin blanc « tout brodé d'or, il ordonna à tous ses visirs et à ses « pachas de l'accompagner, comme ils firent, en mar-« chant en bel ordre, à pied, les uns devant et les autres « après lui, dans une longue et superbe suite, au tra-« vers de toute la ville, jusqu'à la célèbre église des « douze Apôtres, qu'il lui avoit assignée pour être sa « patriarchale, au lieu de celle de Sainte-Sophie, dont « il avoit fait la grande mosquée. Il l'alla même visiter « quelques jours après dans le nouveau palais patriar-« chal, et là il le pria de lui expliquer les principaux « points de la religion chrétienne; ce que ce grand « homme fit avec tant de jugement, de force, de netteté « et tant d'approbation [a] du sultan, qu'il en voulut « avoir l'exposition par écrit, qui se voit encore aujour-« d'hui en grec, en latin et en arabe demi-turc. Voilà « ce que fit cet habile prince pour obliger les chrétiens « grecs à supporter plus doucement un joug qu'ils ne « trouvoient pas si dur qu'ils l'ont depuis expérimenté « jusqu'à maintenant. »

[a] C'est dans ces traits de patience que se montre l'habileté du plus fougueux et du moins patient des conquérans.

Ces détails curieux prouvent que Mahomet savoit comment il falloit s'y prendre pour gouverner les hommes, et que, s'il connoissoit l'art funeste de détruire les empires et de renverser l'édifice social, il n'étoit rien moins qu'étranger à celui de le reconstruire. C'est ici le lieu de faire remarquer la grande différence qui se trouve entre les récits des historiens grecs et ceux des historiens latins, lorsqu'il est question du conquérant. Les premiers, tout en laissant échapper l'expression du ressentiment, de l'indignation, d'une douleur amère, racontent des faits à la gloire de leur mortel ennemi. Les seconds, ou lui donnent des louanges évidemment dénuées de fondement, ou le chargent sans preuve [a].

Après avoir installé le patriarche de Constantinople, il permit le rétablissement de plusieurs autres métropolitains. Il fit faire par ses cadis des règlemens, pour autoriser et protéger le culte des chrétiens. A mesure qu'il s'emparoit d'une ville grecque, il en tiroit des familles chrétiennes qu'il envoyoit à Constantinople. Les moines du mont Athos conservèrent leurs priviléges.

Mahomet ne pouvoit goûter dans une ville inhabitée, et qui n'avoit l'air que d'un vaste et lugubre tombeau, les honneurs du triomphe. Il quitta donc Constantinople, dans laquelle il n'auroit eu que ses propres soldats pour témoins de sa gloire. Après avoir pris les mesures nécessaires pour changer la face de cette capi-

[a] Tel est le fameux serment de ne prendre ni repas ni repos qu'il n'ait exterminé la religion chrétienne; serment qu'il violoit chaque jour par les priviléges qu'il accordoit aux chrétiens. Ce fait ne se trouve que dans les Annales du continuateur de Baronius : telle est encore l'ablution qu'il faisoit toutes les fois qu'il rencontroit un chrétien, parce qu'il se croyoit souillé ; ce qui a fait dire à M. Guillet, son historien, qu'il avoit bien des purifications à faire quand, à la tête de son armée, il en rencontroit une de soixante mille chrétiens. Le seul Isidore rapporte ce fait : telle est enfin la mort d'Irène, dont il auroit abattu la tête devant ses janissaires. Ce trait ne se trouve que dans les *Nouvelles galantes* du dominicain Bandelli, Italien, qui vivoit dans le seizième siècle. C'est là que nos historiens l'ont prise.

tale et la faire renaître de ses cendres, il prit, le 18 juin 1453, la route d'Andrinople, emmenant sur des chariots les dames de la noblesse grecque qu'il avoit rachetées, traînant des esclaves, et tout ce qui pouvoit contribuer à l'éclat d'une pompe triomphale. Dès qu'ils le surent de retour dans cette capitale (qui devoit bientôt cesser de l'être), les princes grecs se rendirent en personnes auprès de lui, n'osant pas lui envoyer des ambassadeurs, parce que ce seroit supposer la prétention de traiter de puissance à puissance avec un conquérant qui ne reconnoissoit que la sienne [a]. Mahomet les reçut assis sur un trône très-élevé, tandis qu'ils étoient debout et dans une attitude respectueuse, attendant ses ordres en tremblant. Il ne tarda point à faire connoître ses intentions. Ce fut d'imposer au prince de Servie un tribut de douze mille écus par an; de six mille à celui de l'île de Chio, de trois mille au souverain de Lesbos, enfin de dix mille au despote de la Morée, ainsi qu'à l'*empereur de Trébisonde*, avec l'obligation, pour ces deux derniers, de se présenter eux-mêmes tous les ans pour rendre hommage au sultan. Tous les petits princes voisins de la mer eurent le même devoir à remplir, probablement parce que la position de leurs états leur donnoit plus de facilité qu'aux autres pour échapper à sa puissance. Telles furent les conditions sous lesquelles il les laissa vivre et régner provisoirement, et jusqu'à ce qu'il lui convînt de confisquer leur trône. Il commença par le prince de Servie, à qui, l'année suivante, il tint ce

[a] Ducas s'exprime sur cette démarche avec une indignation d'autant plus singulière, qu'en 1454 il fut envoyé de Lesbos pour payer le tribut à Mahomet, qu'*il salua, selon la coutume, en lui baisant la main.* « Les princes chrétiens, dit-il, venoient, soit de près, soit de loin, « lui témoigner la joie qu'ils avoient « de sa victoire. Avec quel esprit, « avec quel cœur, avec quel front et « avec quelle bouche y venoient-ils ? « Ils agissoient en cela contre leur « inclination; mais enfin ils se prosternoient devant lui et lui offroient « des présens » ! Quand Ducas vint à son tour, ce fut probablement contre son inclination. (*Voy.* ch. 42 et 44.)

langage : « L'état où vous régnez n'est point à vous, et « ne vous vient point de la succession de votre père. Il « est à Etienne, fils de Lazare, et par conséquent à moi. « Sortez-en donc promptement ». Pour réfuter une logique aussi pressante, il falloit une armée de cent mille hommes. Le prince, qui ne l'avoit pas, se réfugia dans la Hongrie. Mahomet entra dans la Servie, la ravagea, et fit partir de ce pays quatre mille familles pour repeupler les bourgs des environs de la capitale.

Les Turcs s'emparèrent ensuite du duché d'Athènes. AN. 1456-1476.
Démétrius et Thomas, frères de Constantin, se firent la guerre, au lieu de se réunir contre celui qui devoit finir par les dépouiller tous les deux. Mahomet en profita pour entrer dans la Morée. Démétrius eut la lâcheté de joindre ses troupes aux siennes pour tomber sur son frère, qui se réfugia en Italie. Il reçut le prix que méritoit sa conduite. Le sultan lui dit qu'il étoit trop foible pour conserver le Péloponèse, qu'il devoit songer à passer le reste de ses jours dans la tranquillité. Ce conseil charitable fut terminé par la demande de sa fille, célèbre pour sa beauté. Démétrius obéit, et livra sa fille et ses états. Mahomet, devenu son gendre, lui fit un apanage dans la Thrace.

L'invasion de la principauté de Sinope suivit de près celle de la Morée. Ce pays étoit riche en productions de toute espèce, et particulièrement en mines de cuivre. Il garantissoit le petit empire de Trébisonde, dont le tour étoit arrivé. David Comnène, après quelque résistance, consentit à remettre son empire au vainqueur. Les conditions étoient que Mahomet épouseroit l'aînée de ses filles, et lui accorderoit un revenu égal à celui dont il jouissoit. Ces conditions étant acceptées, Comnène se rendit à Constantinople avec sa nombreuse famille, sur la foi des traités. Le sultan, en prenant possession de Trébisonde, en divisa la population en trois parties. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe furent

le lot du conquérant : une des deux autres portions fut expatriée ; et la troisième, composée du bas peuple, reléguée dans les faubourgs de la ville, dont le centre fut donné aux musulmans. Quant à Comnène, il apprit bientôt la valeur des promesses de Mahomet. Au moyen d'une correspondance feinte entre ce prince et le roi de Perse, il fut condamné à mort, et ses enfans furent immolés avec lui [a].

La conquête de la Valachie coûta plus à ce sultan par la résistance du vaivode, qui, dans sa défense, employa les armes dont se servoit le vainqueur ; c'est-à-dire la cruauté. Mahomet faisoit impitoyablement empaler tous ceux qui lui résistoient et qui tomboient entre ses mains. Il avoit député vers Usadus, prince des Valaques, des envoyés pour en réclamer le tribut, auquel il l'avoit arbitrairement condamné. Ces envoyés, n'ayant pas voulu se découvrir, parce que c'étoit contre la dignité d'un musulman, Usadus leur dit que, puisque ce cérémonial leur déplaisoit, il alloit les en dispenser pour toujours. Il leur fit clouer leur turban sur la tête. Mahomet, furieux, envoya des troupes qui furent battues, et le féroce vaivode fit empaler tous ceux qui tombèrent entre ses mains [b]. Le sultan parut à la tête de cent cinquante mille hommes ; mais Usadus, après avoir ravagé son propre pays, détruit les troupeaux, les maisons, et fait retirer ses sujets dans les bois, se plaça dans des lieux inaccessibles, de manière que les Turcs se trouvèrent dans un désert. Mahomet, accoutumé à voir tout ployer devant lui, n'abandonna point son entreprise. Il finit par s'emparer de la Valachie.

[a] Ducange assure que toute la famille des Commène fut exterminée. Sous Louis XV, un capitaine de cavalerie, appelé Démétrius Comnène, a publié un mémoire dans lequel il prétend descendre d'un des enfans de David.

[b] Ce prince sanguinaire fit mourir de ce supplice six mille de ses sujets pour une bagatelle. Son peuple le nomma *Cazíkla* (faiseur de pieux). Il faut avouer que les Valaques avoient l'esprit bien fait.

Nicolas Gatélusio avoit usurpé sur son frère Dominique la principauté de Lesbos. Mahomet, qui faisoit la police chez les autres, prit la défense du prince dépouillé de ses états ; et, moitié force, moitié ruse, réussit à s'emparer de l'île. Pour mettre d'accord les deux frères et s'approprier leur bien, il leur donna l'ordre de venir à sa cour, et les accusa tous les deux d'avoir converti un Turc au christianisme. Avec Mahomet une accusation n'avoit jamais besoin de preuves, quand elle convenoit à ses intérêts ; mais Dominique et Nicolas se justifièrent complètement en offrant de se faire circoncire et d'embrasser l'islamisme, offre qui ne pouvoit jamais être repoussée d'après la loi du grand-prophète. Ils ne firent cependant que retarder leur mort. Le sultan, quelques jours après l'opération, et pendant qu'ils étoient dans la plus grande sécurité, les fit prendre et jeter dans un cachot, où bientôt ils furent étranglés [a].

La conquête de la Bosnie et la prise d'Argos, qui appartenoit aux Vénitiens, suivirent de près la confiscation de Lesbos. L'île de Négrepont fut enlevée aux mêmes. Enfin l'invasion de l'Acarnanie et de la Crimée achevèrent la réunion des parties de l'empire grec situées sur le continent. La conquête des îles de l'Archipel ne fut consommée que sous les successeurs de Mahomet.

Il seroit peut-être de notre devoir de dire un mot sur les dernières années de ce fameux conquérant, qui mourut *vieux*, à cinquante-un ans, le 3 mai 1481. Mais le lecteur y gagnera, si nous laissons parler un de nos meilleurs historiens qui vécut de son temps, et qui, dans le nôtre, n'a rien perdu de son mérite : c'est Comines. Voici le langage qu'il tient sur Mahomet II : « Il étoit sage et vaillant prince [b], plus usant de sens et

[a] Laonice ne dit point pour quel délit, ou sous quel prétexte. (Hist. des Turcs, liv. 10.)

[b] Mém. de Phil. de Comines, liv. 6, t. 1, p. 440, édit. de Godefroy.

« de cautelle que de vaillance et hardiesse. Il prit Con-
« stantinople. Ce fut une grande honte à tous les chré-
« tiens de la laisser perdre. Il la prit d'assaut ; et fut tué
« à la brèche l'empereur Constantin. J'ai ouï dire qu'il
« avoit conquis deux empires, quatre royaumes et deux
« cents cités.... La pluspart de ses œuvres, il les condui-
« soit de lui et de son sens.... Quant aux plaisirs du
« monde, ce Turc en a pris à cœur saoul. En nul vice
« de la chair ne failloit, ne d'être gourmand outre me-
« sure. Aussi les maladies lui sont venues tôt et selon la
« vie; car il lui prit une enflure de jambes auxquelles
« jamais chirurgien ne sçut entendre ce que c'étoit. Mais
« bien disoit-on que la gourmandise y aidoit bien. Et
« ce qu'il se laissoit si peu voir et se tenoit tant clos en
« son chariot, étoit à fin qu'on ne le connût si défait.
« Il fit testament, lequel j'ai veu, et fit conscience d'un
« impôt que nouvellement il avoit mis sur ses su-
« jets. Or, regardez que doit faire un prince chrétien,
« qui n'a authorité fondée en rien, de rien imposer,
« sans le congé et permission de son peuple ! »

APPENDICE

DU SIÉGE DE CONSTANTINOPLE.

Afin de compléter tout ce qui est relatif à la prise de Constantinople, nous avons cru qu'il étoit nécessaire de faire connoître l'importance de cette capitale pour Mahomet une fois maître du Bosphore. La description des avantages que donne cette mer, et de ceux qu'en a reçus la ville qui la domine, est l'objet principal de cet appendice. Nous avons dit (page 467) le motif pour lequel cette description ne pouvoit pas être insérée dans le texte. Nous la terminerons par un morceau inédit, qui donne une idée de l'état des arts à l'époque où cette ville fut prise par les croisés en 1204, et met à même de faire un parallèle entre les deux événemens, et les acteurs dans l'une et l'autre catastrophe.

1.° *Description du Bosphore de Thrace.*

Commençons par le Bosphore, décrit par Gilly, et non moins fidèlement qu'élégamment traduit par M. le comte d'Hauterive [a].

« Dans le dessein où je suis de faire la description de la nouvelle Rome, je crois qu'il me faut commencer par celle du Bosphore, créateur de Byzance bien mieux que Byzas, quoique ce fondateur ait été mis au rang des dieux. Mais Byzance pouvoit être fondée sans lui ; elle l'a été depuis par Pausanias et Constantin, après

[a] *Voy.* pag. 467 de ce volume.

les révolutions qui la dépeuplèrent ou la détruisirent. La nature de sa situation lui eût donné d'autres auteurs, si ceux-là n'avoient pas vécu; mais, sans le Bosphore, Byzance n'eût pas existé un moment. Si dans ce sujet obscur je suis plus long qu'on ne le voudroit, il faut s'en prendre aux siècles dont les ténèbres ont enseveli le Bosphore de Thrace plus profondément encore que celui des Cimmériens; de sorte que, non-seulement sa tête, qui s'élève sur les rochers de Cyanée, s'étoit absolument dérobée à nos yeux, mais encore une infinité de lieux jadis célèbres, dont un grand nombre ont conservé le souvenir, et dont les traces se sont perdues dans les ruines de Byzance détruite par Sévère. Sans le secours d'un autre Phinée, je veux dire Denys de Byzance, qui m'a conduit comme Jason au milieu du Bosphore, j'aurois en vain essayé de dissiper tant de nuages. Cet auteur, quoique célèbre et révéré, étoit lui-même si peu connu, qu'il a fallu, pour le comprendre, se livrer aux mêmes travaux qu'il s'étoit imposés pour étudier ces détails ignorés. En effet, les noms anciens sont aussi parfaitement oubliés que s'ils n'avoient jamais été en usage; et j'ai voulu les faire revivre pour les faire participer à la renommée de ce détroit, le premier de tous les détroits de l'univers.

« Le détroit de Gades, unit à la vérité deux mondes, mais par leur extrêmité et par une chaîne de soixante stades. Dans le Bosphore, le centre des deux mondes n'est séparé que de quatre stades; ajoutez que le passage en est plus facile; fréquenté par les commerçans de toutes les nations, il est en même temps comme une porte qui ouvre un accès dans les deux mers, et un pont qui procure la facilité de passer dans les deux continens. Le détroit de Gades n'est pas un détroit aussi commun: l'Europe et la Libye ont si peu de rapports! et les navigations de la mer extérieure sont si longues! Thucy-

dide vante la Sicile de ce qu'elle n'est éloignée du continent que de vingt stades ; mais ce n'est qu'une île qui communique avec l'Italie, et cette communication est infestée d'écueils et de monstres de toute espèce. Le détroit de Colchis est admirable, mais l'Euripe, qui unit l'île avec le continent, est d'une inconstance dangereuse ; il n'a, d'un côté, que quatre-vingts pas de longueur, et quarante pas de largeur, ce qui l'expose à être comblé ou par le temps ou par la main des hommes ; le reste de son cours est plus long et d'une ressource peu sûre pour les vaisseaux ; car des vents impétueux et subits, soufflant des deux côtés du haut des montagnes, tourmentent sans cesse cette mer, tandis que le Bosphore fournit toujours un abri et un passage aux vaisseaux. J'omets l'isthme de Corinthe, qui, si l'on en faisoit un détroit, ne joindroit que deux golfes peu spacieux et dont on fait le tour en peu de temps ; mais le Bosphore unit deux mers dont aucune navigation ne peut suivre les contours ; elles sont unies avec le Bosphore, qu'Euripide appelle avec raison la clef du Pont-Euxin. C'est la nature des lieux qui a fait feindre aux poëtes que, sans Phinée, Jason n'auroit point passé le Bosphore. Sans le maître du Bosphore, il ne seroit en effet permis à personne de pénétrer jusqu'au Pont-Euxin. Hésiode eut raison de dire que Phinée étoit aveugle pour avoir indiqué la navigation des rochers Cyanées et du Pont à Phryxus.

« Je ne parlerai pas du Bosphore cimmérien, large de trente stades, qu'on peut passer à gué, et qui, fût-il plus profond, favoriseroit plutôt les ennemis qu'il ne préserveroit de leurs entreprises ; car la glace qui le couvre en fait une espèce de pont, dont le sol est hérissé comme la cime des montagnes. Je ne parle pas de l'Hellespont, plus large que le Bosphore de Thrace, et qui n'a pas comme lui l'avantage d'aboutir à un excellent port. Je passe sous silence les autres limites des trois

continens, le Pont-Euxin, la mer Méditerranée, le Nil, le Tanaïs, dont aucun ne peut servir de boulevard aussi sûrement que le Bosphore. Ces mers sont trop spacieuses : le Tanaïs glacé sert de pont aux barbares ; le Nil, trop long dans son cours, ne peut être fortifié partout. Le Bosphore, dans un espace limité, sert de clef à deux mers et à deux mondes. Marseille, Tarente, Venise, abondent en poisson ; mais le Bosphore l'emporte sur les mers de ces trois cités. C'est par le Bosphore que le printemps et l'automne, les poissons des deux mers passent, comme par instinct, avec une régularité aussi invariable que celle qui fait voyager les grues deux fois par an dans la mer intérieure, et en une si grande abondance, qu'il n'est personne qui ne puisse en prendre autant qu'il en désire ; et ce n'est pas aux pêcheurs seulement qu'il appartient de faire d'heureuses pêches, les moins adroits, les enfans, les femmes mêmes, en suspendant des paniers du haut de leurs fenêtres, ou en jetant dans la mer des hameçons sans appât, prennent des palamides, et assez abondamment pour suffire à la Grèce et à toutes les nations du monde ; et sans désigner les espèces, un coup de filet heureux est capable de remplir plusieurs navires. Les huîtres sont communes dans tous les temps de l'année sur les bords du Bosphore ; mais on en trouve une quantité infinie dans les temps surtout où les grues ne peuvent manger d'animaux sanguins. On trouve encore des coquillages inconnus à Rome et à Venise ; c'est le temps où les poissons accourent en bandes au Bosphore, et il s'y livre, entre eux et les dauphins, des combats tels qu'ils sont décrits par les historiens.

« Si les habitans des rives du Bosphore ne préféroient pas la chair des animaux ; s'ils aimoient le poisson comme les Vénitiens ; s'ils pouvoient pêcher en toute liberté, et qu'ils ne fussent pas obligés de donner en tribut la moitié de leur pêche, et de réserver pour

le prince toutes les palamides qui descendent du Pont-Euxin, tous les marchés de Constantinople en regorgeroient. Les Grecs avoient un ancien proverbe qui vantoit les poissons de l'Hellespont : si quelqu'un apportoit dans un pays, comme une rareté, des choses qu'on y méprisoit comme trop communes, c'est, disoient-ils, porter des chouettes à Athènes, du buis à Citorum, et du poisson dans l'Hellespont. Or, le Bosphore est bien plus riche : les poissons, engraissés dans le Pont-Euxin, ne passent dans l'Hellespont que quand ils échappent aux filets des pêcheurs du Bosphore. Que dirai-je encore ? Nulle mer n'est aussi douce qu'elle, et nul fleuve n'enrichit autant les terres de ses eaux ; car le Nil ne féconde pas l'Egypte par aucune propriété qui lui soit particulière ; c'est que l'air et la terre y sont d'une aridité extrême, puisque les ruisseaux de l'Arabie, de l'Afrique, de la Médie, de Babylone, produisent le même heureux effet. D'où vient que les Byzantins retirent cent pour un des terres qu'ils ont dans la Libye, si ce n'est des ruisseaux dont le cours interrompu par des rochers va remplir des écluses qui sont dans les terres? Combien de fleuves en France, s'ils passoient au travers des sables qui couvrent la moitié du globe, y porteroient la fécondité. Le Bosphore, par sa douceur, attire des poissons dont le nombre surpasse celui des grains de sables du Nil. Il nourit non-seulement ceux qui naissent dans son sein, mais encore ceux qui viennent des deux mers. Le Bosphore porte d'ailleurs aux habitans de ses côtes, à ceux des contrées les plus éloignées, au Nil même, la cire, le miel, le froment, le vin, et tout ce qui est nécessaire à la vie ; de sorte qu'on pourroit dire qu'il est d'argent au printemps, d'or en automne, et qu'il mérite le nom de Chrysorrhoas mieux qu'aucun autre fleuve du monde, mieux que celui même qui arrose les plaines de Damas, qui a l'inconvénient de n'être pas navigable. Quelqu'un, peut-

être, trouvera l'air de ce climat nébuleux, et rapportera ce passage d'Apollonius, qui dit que du haut des cavernes de Cyzique les Argonautes *virent les brouillards qui s'étendoient sur le cours du Bosphore.* Mais c'est moins à l'air du Bosphore qu'il faut attribuer cet effet qu'à la distance de trente mille pas qui l'éloigne de Cyzique, distance capable d'obscurcir, aux yeux des spectateurs, le plus serein de tous les horizons.

« D'autres diront peut-être que les bords du Bosphore sont inaccessibles et durs comme les Thraces qui les habitoient ; mais il n'est point de mer, il n'est point de fleuve dont les rives soient aussi délicieuses que les siennes. Celles du Nil ne sont belles que d'un côté ; l'autre bord présente partout des champs arides et brûlés par le soleil. J'ai vu les rives du Pénée embellies par la vallée célèbre de Tempé, que les forêts de l'Ossa et de l'Olympe ombragent, et dans le fond de laquelle le fleuve roule ses eaux ; ses bords sont verts, mais étroits, de peu d'étendue, et si élevés, qu'ils étonnent le voyageur, plus effrayé encore du fracas du Pénée retentissant dans les roches. J'ai vu les beaux rivages des fleuves de Médie, qu'on honore aussi du nom de *Tempé* ; les prairies artificielles dont ils sont ornés en feroient des lieux enchanteurs, si leur aspect n'étoit déshonoré par des montagnes de sables nues et arides. Mais je n'ai rien vu de comparable au vallon, au milieu duquel le Bosphore s'écoule couronné de collines s'élevant insensiblement sur des vallées de la plus douce pente, partout ombragées de bosquets, partout chargées de vergers, de vignes, enrichies d'arbrisseaux, de fleurs, de fruits et de jardins fertiles. Il n'en est aucun qui ne l'emporte sur la vallée même de Tempé. Je passe sous silence trente ruisseaux intarissables qui vont se perdre dans la mer, et les fontaines rafraîchissantes. Je ne citerai que le Nymphé de Chalcédoine, célébré par les anciens auteurs ; toutes les autres forment autant de

vallons, et on en compte plus de cinquante remarquables par l'ombre des arbres et la verdure des gazons dessinés et taillés avec un art admirable ; sur le bord on distingue plus de trente golfes qui servent de ports, parmi lesquels on cite le Chrysocéras, dont le nom désigne sa richesse. Il fournit en effet des trésors en marchandises de tout genre.

« Le Bosphore, autrefois, étoit orné d'une extrémité à l'autre d'anciens édifices, détruits par la guerre et rebâtis depuis avec tant de soin que, depuis le golfe Cératia jusqu'au promontoire Astias, les bords, les côtes, la mer même, est absolument couverte de maisons, de palais, de remises pour les bateaux, et d'asiles pour les poissons. Le Bosphore ne s'irrite pas contre le fondement des édifices qui le bordent, comme les autres détroits qui, brisant leurs rivages qu'ils couvrent d'écume, épouvantent les habitans de leurs bords, et, murmurant tumultueusement, lancent les vagues frémissantes dans les ports qui retentissent de leur fracas, et sur les villes maritimes. Mais, doux et paisible, il baigne les murs et les faubourgs, et ne s'élève pas au-dessus du rivage, quoique celui-ci ne soit ni escarpé ni inégal. Jason, quand il bâtit un temple en l'honneur des douze dieux, me paroît avoir jugé que ce lieu ne convenoit pas seulement aux hommes, mais qu'il étoit digne encore de devenir le séjour des immortels. Apollon eut sept temples auprès du Bosphore ; le plus ancien étoit à Chalcédoine, et son oracle ne le cédoit pas au plus fameux. Il en avoit deux à Byzance, un dans le Xérolophe ; on y voyoit un trépied de la plus grande antiquité; un autre étoit entouré de bois de laurier, au fond du golfe Chrysocéras; le quatrième n'en étoit pas éloigné ; le cinquième s'élevoit sur le promontoire Métopo; le sixième dans le faubourg appelé Daphné, du bois de lauriers touffu consacré au même dieu, qui, luttant dans l'Olympe avec Mercure, soutint un com-

bat aussi hasardeux sur le Bosphore avec ce dieu qu'on adoroit sur le promontoire, la clef du Bosphore, dont les racines soutinrent le pont de Darius, et dont le sommet fournit un appui au trône de ce prince, et sembla, par la faveur de Mercure, enchaîner pour un temps l'Europe avec l'Asie.

« C'est encore ici qu'on voit se renouveler le combat des trois déesses. La douce Vénus, née de la mer, y a prodigué les richesses de cet élément; Junon, adorée sur le promontoire du Bosphore, y étale la fertilité de ses coteaux. Pallas soumet ses forteresses, non au jugement de Pâris, berger inexpérimenté, mais à celui de Jupiter, le plus révéré des dieux; à celui de Neptune, qui préside avec lui au Bosphore même, qui tient les clefs du Pont-Euxin, et qui en partage la garde avec Byzas son fils, fondateur de Byzance, où, suivant Denys, on bâtit jadis un temple au dieu de la mer. L'empire immédiat de Jupiter sur cette contrée est attesté par l'existence du temple de Jupiter-Dorius, dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours, et par la statue placée sur le Bosphore, qui, malgré la suite infinie des guerres, a conservé les gages des faveurs du maître des dieux, pendant qu'il permit que ses images fussent ravies à la Chalcédoine et à la Grèce. Quand Lucullus enleva l'Apollon de Colos, il n'osa toucher à cette statue, qui passoit pour la plus belle de l'univers, et ce n'est qu'au Christ, le vrai roi des dieux, qu'elle a cédé la place qu'elle occupoit dans la citadelle.

« Quelle preuve plus marquée de l'affection de ce dieu que l'enlèvement d'Io, que Jupiter aima sur ses bords? et n'est-ce pas encore dans les mêmes lieux que fut élevée Céressa, mère de Byzas, qui fonda Byzance? Jupiter aima les rives du Bosphore. La mère des dieux eut la même prédilection que lui, et voulut avoir un temple en face du sien. Non-seulement les dieux y combattent entre eux, mais avec eux-mêmes de leurs

avantages. Où Vénus est-elle plus fêtée qu'au Bosphore, dont les eaux sont plus salutaires aux troupeaux que celles des fleuves ? et c'est aussi là que tous les bergers des environs conduisent les leurs. Où Vénus prodigue-t-elle plus de bienfaits ? C'est sur le promontoire que les hommes avoient consacré un temple à Vénus amie de la paix ; et dans le port des Lyciens, le lieu le plus froid du Bosphore, les vignes de Bacchus et les arbres de Cérès la défendent des atteintes rigoureuses du nord, et des vents brûlans du midi. Junon, dominant sur les deux rives du Bosphore, les embellit de coteaux semblables, de vallées égales, de fontaines et de prairies, et les enrichit des mêmes fruits. Où Pallas, conservatrice des cités, protectrice des citadelles, pouvoit-elle placer une forteresse plus propre à commander aux deux mondes que dans le Bosphore ? Où Pallas pouvoit-elle mieux faire valoir ses droits que dans cette citadelle où les premiers navigateurs l'adorèrent, dressèrent des autels à Minerve, et, sous sa sauvegarde, combattirent pour leur patrie, c'est-à-dire pour Byzance, la gloire du Bosphore ? Elle eut encore sur le Bosphore un autre autel, dédié par les Mégariens à leur établissement dans ce pays. Diane, Cérès et Bacchus s'efforcent encore à l'envi d'orner le Bosphore.

« Mais pourquoi tant parler des dieux ? Indépendamment de leurs faveurs, le Bosphore peut se glorifier de ses propres avantages ; et je me serois contenté d'en faire mention, si je n'avois voulu rassembler ici tous les noms antiques des autels, des temples et des autres monumens consacrés dans ces lieux. J'ai appelé le Bosphore le séjour des dieux, parce que tous y avoient des autels. C'est avec raison que des auteurs lui ont donné le nom de *porte sacrée* ; c'est avec raison que Jason y éleva un temple en l'honneur des douze dieux. Au Bosphore, rien ne paroît l'ouvrage aveugle du hasard. Tout est disposé par la main d'une providence plus industrieuse

que l'imagination de l'homme. Son entrée, du côté des rochers, large de vingt stades, ceinte de montagnes, étend en avant deux bras, comme pour appeler les navigateurs; ensuite, insensiblement, dans une longueur de deux milles, elle se resserre jusqu'au promontoire de Myrlée. Depuis ce point, le Bosphore se prolonge en droite ligne, et présente, dans une largeur de cinq milles, une quantité de golfes qui forment d'excellens ports. De là, par diverses anfractuosités, il se courbe selon toutes les directions jusqu'à Byzance, dont le promontoire, semblable à une proue, le divise en deux parties; l'une, la plus grande et la plus rapide, se dirige vers la Propontide. Ses rivages s'éloignent peu à peu, et forment enfin, entre Chalcédoine et Byzance, un intervalle de quatorze stades [a]. Ils offrent un accès aux vaisseaux qui montent, et une issue à ceux qui descendent du Pont-Euxin. Que dirai-je encore du Bosphore, sans lequel Byzance n'existeroit pas, ou ne seroit qu'une ville vulgaire? Byzance, dont le véritable fondateur et le génie tutélaire est le Bosphore? C'est au Bosphore qu'il faut rapporter tout le bien que je dirai de cette ville célèbre que je vais décrire. »

2°. *Description de Constantinople.*

« Cette ville est placée sur une péninsule de manière « à en occuper entièrement l'isthme; car elle est baignée « de trois côtés différens par les eaux de la mer. Elle « n'est pas seulement fortifiée par cette position, mais « elle a encore une immense étendue de champs unis à « ses faubourgs et enfermés de murs longs de vingt milles, « sur un espace de deux journées en largeur. Anastase « avoit même étendu la péninsule jusqu'au Pont-Euxin, « dont il avoit réuni les eaux avec la Propontide par « une muraille, de manière que les trois mers, formant « ainsi deux péninsules, faisoient de Constantinople la

[a] Environ trois quarts de lieue de France.

« citadelle de l'Europe, et lui donnoient le droit de « commander au monde ; car le premier et le plus rare « de ses avantages est d'être entouré de trois mers ri- « ches en ports excellens.

« La Propontide au midi, le détroit du Bosphore à « l'orient, au septentrion son propre port, golfe très-sûr, « qui non-seulement peut être fermé par une chaîne, « mais qui, même sans chaîne, ne seroit d'aucune res- « source aux ennemis foudroyés, embrasés des deux « côtés par les batteries de Constantinople et de Galata, « qui ne sont pas éloignées de quatre stades. Que seroit- « ce si l'usage de nos fortifications y étoit en usage, si « l'on rétablissoit les quatre ports qu'on avoit jadis di- « visés et enfermés de murs? Deux seulement suffirent « pour défendre, pendant trois ans, contre toutes les « forces de l'empire, sous Sévère, l'ancienne Byzance. « Elle ne succomba en effet que par la famine; car, « outre les avantages qu'elle retire de la Propontide et « de la mer Egée, elle commande si bien au Pont, qu'en « le fermant par le Bosphore elle en défend l'entrée à « toute la terre, et dispose souverainement de ses im- « portations et de ses exportations. Elle tire par la voie « de cette mer une si grande quantité de peaux de toute « espèce, de miel, de cire, d'esclaves, etc., etc., qu'elle « suffit à la consommation de la plus grande partie de « de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Elle importe des « vins, des huiles, du blé, toutes les richesses des trois « parties du monde, et répand l'abondance dans la My- « sie, la Dacie, la Pannonie, la Colchide, l'Ibérie, « l'Arménie, la Cappadoce, la Médie, le royaume des « Parthes; de sorte que toutes les nations barbares de ces « pays, et toutes les villes maritimes de nos contrées, si « elles veulent participer aux trésors du Pont-Euxin, « sont forcées de rechercher son alliance. Ajoutez à cela « que le passage de l'Asie et de l'Europe ne peut se faire « contre le gré de Byzance, placée sur deux continens

« qui n'en formeroient qu'un, si l'Hellespont n'existoit « pas; mais l'Hellespont le cède au Bosphore par sa trop « grande largeur et le défaut de port; et n'eût-il pas ces « désavantages, il seroit privé de la communication du « Bosphore, qui dépend absolument des Byzantins. « L'exemple de Constantin confirme ce que les obser- « vations font apercevoir sur ce sujet.

« Ce prince avoit en effet commencé à bâtir Constan- « tinople sur le promontoire de Sygée; mais il eut ensuite « la sagesse de lui préférer le promontoire de Byzance. « Troie fut une ville célèbre; mais les Troyens furent « aveugles de ne l'avoir pas placée sur le Bosphore. Et « tous ceux qui, avant Byzance, fondèrent des villes sur « l'Hellespont et sur la Propontide, furent aveugles aussi, « puisque leur célébrité ne fut que passagère, et qu'elles « obéiroient à Constantinople, si leurs murs se relevoient « sur leurs ruines. C'est pour cela qu'on doit l'appeler « non-seulement la clef du Pont, mais encore celle de « la Propontide et de la mer Egée. On a vanté Cyzique « pour avoir joint une île à un continent par deux ponts, « et pour avoir séparé deux golfes opposés. Aristide di- « soit d'elle qu'elle étoit le lien du Pont et de la mer « Egée; mais qui ne voit combien ce lien étoit foible? « Cyzique est séparée de l'Europe par toute la largeur « de la Propontide, ce qui fait que le passage d'une mer « à l'autre étoit indépendant des habitans de Cyzique. « Ce même passage est interdit à ceux-ci par les habi- « tans des bords de l'Hellespont et par ceux de Byzance. « Je ne parle pas d'Héraclée, de Sélymbrie, de Chalcé- « doine, situées sur les bords de la Propontide, villes « puissantes jadis par les avantages de leur situation et « l'industrie de leurs citoyens, mais privées des res- « sources nécessaires d'un port parfait, tel que celui de « Byzance, inaccessible à tous les efforts de la puissance « humaine. Leurs ports ont été comblés, et d'ailleurs « ils ne pouvoient se servir du Bosphore et de l'Helles-

« pont que sous le bon plaisir de leur maître, tandis « que les Byzantins ne dépendoient de personne dans « leur navigation illimitée. Rien donc ne peut survenir « qui soit fatal à Byzance comme à ces villes, et à toutes « celles qui sont maintenant couvertes de débris, ou « dont les ruines n'ont été réparées que pour former des « villes inférieures et privées de leur ancien éclat.

« Toutes celles qui étoient situées dans son voisinage « ont été anéanties sans retour. Memphis est détruite; « le Caire-babylonien, jadis un simple château, est de- « venu une riche cité, qui cependant ne jouit pas des « avantages de Byzance. Je ne cite pas là Babylone « d'Assyrie, qui, même dans les jours de sa splendeur, « vit bâtir à côté d'elle une cité dont la grandeur égaloit « la sienne. Pourquoi Alexandrie ne s'est-elle pas rele- « vée, si ce n'est parce qu'elle devoit plus à l'industrie « des hommes qu'à la nature de sa position? La sainteté « de Pierre et le sentiment de la grandeur romaine ont « rétabli Rome plutôt que l'avantage des lieux, privés « de la ressource d'un port. Je ne parle pas d'Athènes et « de Lacédémone, qui ne dûrent leur gloire qu'au carac- « tère de leurs vertueux habitans. Je passe sous silence « Corinthe et Carthage, les deux yeux de la mer inté- « rieure, détruites à peu près dans le même temps; Co- « rinthe, rebâtie par Jules César, détruite encore irrévo- « cablement; Carthage, anéantie de la même manière, « quoique située sur une péninsule très-propre à fournir « un port aux vaisseaux; mais elle ne joignoit pas deux « mers. Corinthe étoit aussi sur les deux mers; elle étoit « la forteresse du Péloponèse, la clef, la maîtresse de « la Grèce; mais, en unissant la double mer, elle ne « pouvoit se rendre maîtresse des deux golfes comme une « péninsule; les forces de la Macédoine ne purent la re- « lever; tandis que Cyzique et Chalcis, l'autre clef de la « Grèce, purent aisément le faire en ajoutant le secours « de l'art à la nature. Pendant qu'en très-peu de temps

« on peut faire le tour de ces îles et communiquer d'un « golfe à l'autre, malgré les ports destinés à rendre « Cyzique et Chalcis maîtresses du passage. Constanti-« nople dispose souverainement de celui des deux mers, « qu'il est impossible de faire communiquer, fît-on le « tour de l'univers pour passer du Pont-Euxin dans la « mer Egée. Je ne parle pas de Venise, qui commande « moins la mer qu'elle ne souffre de ses insultes, et « qui s'étudie plus à se défendre d'elle qu'à la maîtriser.

« Je ne parle pas de toutes les villes placées sur la mer « qui ne réuniront jamais les avantages assurés à By-« zance, non-seulement pour dominer sur les autres, « mais encore pour jouir des délices de la vie. Jamais, « ou bien rarement, elle n'éprouve la disette des denrées « nécessaires à la subsistance des hommes; les cam-« pagnes de Thrace, greniers inépuisables, versent « leurs blés dans son port, quelquefois en sept jours de « temps, et jamais il ne faut plus de vingt jours pour « recevoir les productions de l'Asie, dont les champs « si voisins abondent en froment ainsi qu'en pâturages. « Je ne parle pas des vins, si faciles à transporter des « coteaux du Bosphore, de la Propontide, de l'Helles-« pont; ce qui faisoit dire à Théopompe que Byzance « étoit une grande foire. Ses habitans, en effet, sans « cesse sur le port ou dans les marchés, passoient leur « vie dans les tavernes. Ménandre, dans l'Aulitride, « dit que tous les marchands s'enivroient à Byzance. Je « bois, dit un de ses acteurs, toute la nuit, et je m'é-« veille avec quatre têtes. Les auteurs comiques repro-« chent aux Byzantins que pendant la durée d'un siége « les empereurs ne pouvoient les contenir qu'en multi-« pliant les tavernes auprès des murs : ce qui prouve en « même temps le caractère vicieux des Byzantins, leur « disposition à la révolte, et la richesse de leur ville. Ceux « qui ont vu Constantinople savent quelle est la quan-« tité d'animaux dont on s'y nourrit. On ne verroit

« nulle part autant de gibier, si la chasse étoit permise. « Les marchés, en tout temps, abondent en fruits de toute « espèce ; et si les étrangers n'apercevoient pas cet avan- « tage, qu'on juge le parti qu'en tirent les Turcs, à qui « le suc des fruits fait oublier la privation du vin ? « L'abondance du bois y est telle, qu'aucune partie de « l'Europe et de l'Asie ne peut entrer en comparaison « avec elle ; car, depuis la Propontide jusqu'à Colchos, et « au-delà, on voit des forêts immenses et éternelles, « dans un espace de plus de quarante journées de che- « min, de manière qu'elle fournit des bois de construc- « tion à l'Egypte, au golfe Arabique, aux nations voi- « sines, aux peuples les plus éloignés ; et, de toutes les « villes du monde, elle est la seule qui ne se ressente « jamais du défaut de bois, soit pour le chauffage, soit « pour la construction des édifices, soit pour celle des « bâtimens, inconvéniens graves que nous avons vu « supporter de notre temps aux plus grandes villes de « l'Europe et de l'Asie.

« Marseille, Venise, Tarente, sont surabondamment « approvisionnées de poisson ; mais Constantinople est « plus riche encore qu'elles ; les poissons des deux mers « passent devant elle ; ils traversent le Bosphore, lais- « sent Chalcédoine, et viennent s'offrir d'eux-mêmes aux « pêcheurs de Byzance, qui d'un coup de filet peuvent « remplir vingt navires. Ils remontent ensuite au prin- « temps en troupes si nombreuses, qu'on les frappe à « coups de pierre comme des volées d'oiseaux ; les fem- « mes, du haut de leurs fenêtres, pêchent avec des cor- « beilles ; les pêcheurs prennent tant de palamides, qu'el- « les suffisent à l'approvisionnement de la Grèce et de « la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie ; et, sans « parler de toutes les espèces de poissons, ils prennent « une si grande quantité d'huîtres, que tout le temps « que les Grecs consacrent à leurs longs jeûnes, tous les « marchés de Constantinople en sont remplis. Si By-

« zance n'avoit pas d'ailleurs autant de moutons et de « bœufs ; si les habitans aimoient le poisson ; si les pê- « cheurs étoient industrieux comme les Marseillois et « les Vénitiens, et que la pêche fût libre; qu'on ne fût « pas obligé de donner la moitié des poissons au grand- « seigneur, les marchés en regorgeroient. Quelqu'un peut- « être reprochera l'insalubrité de son atmosphère. Quant « à moi, j'ai trouvé qu'elle étoit beaucoup plus saine « que celle de Rome. Dans le long espace de temps que « j'y ai vécu, à peine ai-je vu un hiver froid, et les cha- « leurs de l'été y sont tempérées par les vents du nord, « qui sans cesse agitent et purifient l'air. Les vents du « midi calment la rigueur de l'hiver ; ils sont partout « pluvieux, hors à Constantinople, où ils éclaircissent « l'horizon. Quant à la peste, on peut assurer qu'elle « seroit moins affreuse, moins mortelle, sans la multi- « tude et la malpropreté des esclaves qu'on trouve dans « tout le Levant.

« Et pour ne pas imiter les auteurs qui louent tout, « je dirai que le malheur de ce séjour est d'être habité « par des barbares sans culture ; non que le climat ne « soit très-propre à adoucir les mœurs, mais l'abon- « dance de tout les corrompt au point de leur faire ou- « blier qu'ils sont de tous côtés environnés d'ennemis « acharnés ; et, quoique nés pour commander, privés « d'institutions et de discipline, enorgueillis d'ailleurs « par le sentiment de leurs richesses, et comme par « une sorte d'instinct du climat, ils négligent les moyens « d'affabilité et de bonté que les hommes emploient les « uns à l'égard des autres pour s'unir ; ce qui fait qu'un « jour leur insolence leur attirera des ennemis, ou fera « naître des dissensions qui les détruiront comme ont « été les chrétiens auxquels ils ont ôté la vie et l'em- « pire. Mais qu'ils s'égorgent mutuellement, qu'ils « s'embrasent, qu'ils anéantissent leur ville, sa situa- « tion, la dépendance du Pont-Euxin, qui sans elle

« s'isoleroit des autres mers, comme il le fut jadis, et « seroit infesté par les barbares habitans de ses côtes, « lui donnera toujours des réparateurs.

« En effet, si ces hommes féroces n'avoient été tant « de fois domptés par le maître de Constantinople, qui « pourroit voyager par terre ou par mer dans les villes « maritimes du Pont ? qui oseroit traverser le Bos- « phore, habité des deux côtés par des brigands? Et si « quelqu'un parvenoit enfin à naviguer dans le Pont, « trompé par les feux que les habitans du détroit allu- « ment pour égarer les navigateurs, il tomberoit entre « leurs mains. Non-seulement Byzance peut empêcher « cette navigation, mais elle *seule* peut la rendre pos- « sible. Ainsi Constantinople, la citadelle de l'Europe « contre les brigands du Pont et de l'Asie, et contre « ceux de cette contrée, seroit encore détruite, que « quelque fondateur, engagé par les avantages de sa si- « tuation, la releveroit aussitôt. Quel conquérant rava- « gea avec plus de fureur une ville que ne le fit Sévère, « le destructeur de Byzance ? Cependant, après l'avoir « renversée de fond en comble, il réfléchit que cette « ville, utile de tout temps à tout l'univers, étoit encore « le boulevard de l'empire romain contre les brigands « du nord; et il la rétablit en lui donnant le nom de « son fils. Je finis par dire que toutes les villes du monde « périront ; mais tant qu'il y aura des hommes, celle-ci « sera immortelle. »

Il est facile de sentir, d'après cette description, tous les avantages que procuroit Constantinople, et combien elle avoit d'appas pour Mahomet. La nature, en faisant concourir la mer à sa sûreté, à sa conservation, à la nourriture de sa population, à son commerce, à sa défense, avoit laissé si peu de choses à faire à l'art de défendre les places, que ses progrès n'y pouvoient presque rien ajouter.

3° *Rapprochement entre les deux siéges de Constantinople.*

Cette capitale fut prise en 1204 par les croisés, en 1453 par les Turcs. Si l'on avoit sur l'un de ces deux événemens autant de renseignemens qu'on en a sur l'autre, on pourroit établir un parallèle digne d'intérêt. Le petit nombre de faits que nous possédons donne lieu à des rapprochemens, des oppositions, des remarques qu'il n'est pas inutile d'indiquer rapidement.

1° En 1204, les croisés s'emparèrent de Constantinople *par occasion.* La conquête de cette ville n'étoit point le but de leur expédition. Etonnés de l'avoir faite, ils en profitèrent, la pillèrent, et se partagèrent l'empire. Comme ils n'en connoissoient ni l'étendue, ni la topographie, ils commirent des erreurs telles, qu'il seroit impossible, quoique l'acte de partage existe, de désigner le lot de chacun. Il y en eut à qui l'on donna des provinces démembrées depuis long-temps. D'autres furent jouées aux dez. Cet état de répartition est remarquable sous deux rapports, qui démontrent également l'ignorance des copartageans. Beaucoup de villes ou de cantons étoient omis, et l'on en portoit qui ne faisoient plus ou même qui n'avoient jamais fait partie de l'empire. La plupart des noms sont défigurés et méconnoissables. Dandolo, doge de Venise, eut une partie considérable [a]. Laville-Hardouin fut créé maréchal de Romanie; et le comte de Blois, fait duc de Nicée, ne jouit jamais de son duché.

2° En 1453, Mahomet n'avoit plus que Constantinople à prendre. Par les soins de ses prédécesseurs et par les siens, toutes les provinces étoient ou conquises ou

[a] A en juger par ce titre, *dominus quartæ partis et dimidiæ imperii romani,* ce héros nonagénaire méritoit toutes les récompenses dues à la valeur; mais il se trouvoit à une époque où la seule qui lui fût permise étoit l'espoir de vivre dans la mémoire des hommes.

séparées de la métropole, et, par cet isolement, affoiblies et comme mises en réserve pour être dévorées quand il conviendroit au vainqueur. Le sultan finissoit par où les croisés avoient commencé. Aussi son empire dure encore; celui des confédérés disparut au bout de cinquante ans.

3° On agita dans le conseil de Venise, et deux siècles après, dans le divan du grand-seigneur, une question de la plus grande importance. Dans le premier on proposa d'abandonner Venise et de transférer le gouvernement et la population tout entière à Constantinople. Le sénat fut partagé, et le sort des deux états dépendit d'une seule voix, qui étoit pour laisser les choses *in statu quo*. Elle fut appelée la voix de la Providence. De cette voix dépendirent le déplacement de la capitale et le changement de la patrie. Dans le divan, la surveille de la prise de Constantinople, on mit en délibération s'il falloit lever le siége ou le poursuivre. Chalil ébranla le sultan pour le premier parti, par la force de ses raisons; mais Zogano, qui connoissoit le penchant de Mahomet, le séduisit en le flattant. Ce qui prouve les difficultés réelles qu'il éprouvoit, c'est qu'il fut obligé d'abandonner à ses soldats, en *toute propriété*, habitans et richesses, qu'il auroit bien voulu conserver pour lui. Malgré l'ardeur que donnoient cet abandon et l'avidité qui en fut la suite, l'événement fut douteux jusqu'à la blessure de Justiniani.

4° A l'exception de la captivité, qui n'étoit point dans les mœurs des croisés, le pillage de 1204 [a] et celui de 1453 se ressemblent beaucoup, et prouvent que ce terrible droit dévolu par la guerre est peu susceptible de progrès ou de perfectionnement. Quelque grandes que soient les différences dans les mœurs, dans la civilisation, dans les religions et le langage, la tactique est partout

[a] *Voy.* tom. 9 de cette édition, pag. 504 et suiv., la description du pillage de 1204.

la même. Il y a cependant, à l'avantage des Turcs, une circonstance particulière et remarquable, c'est que les églises ne furent pillées qu'en partie, et que les croisés n'en épargnèrent aucune, quoiqu'ils fussent *chrétiens*. Les tombeaux furent également outragés à l'une et l'autre époque.

5° Grâces à Mahomet, qui *n'avoit donné que les hommes et leurs biens,* les monumens furent respectés par les ennemis des arts, tandis que les croisés se distinguèrent par leur barbarie, emportant ce qui pouvoit être déplacé, brisant et mutilant le reste. Ils se conduisirent en vrais Turcs. Pendant les cinq siècles qui précédèrent leur expédition, ou plutôt depuis Justinien, les arts ne firent aucun progrès, parce que l'empire grec passa d'usurpateur en usurpateur. « Mais, « comme il n'y a rien de si rare (dit un écrivain [a]) « qu'un pouvoir dont l'origine soit absolument pure, « on appeloit légitime ce qui étoit injuste depuis quelque temps. » Les Paléologues ne tardèrent donc pas à être regardés comme légitimes. Ils régnèrent depuis 1260 jusqu'en 1453. Occupés sans cesse à se débattre contre le schisme et les Turcs, ils n'eurent ni le temps, ni la volonté, ni les moyens d'embellir leur ville. Elle devoit donc offrir en 1453 ce que les croisés y avoient laissé en 1204. Voyons ce qu'ils y trouvèrent à cette époque. Nicétas Choniate [b] va nous en faire la description en des termes qui prouvent et sa douleur et son indignation. « Ces regrets éloquens (dit son traduc-

[a] Cette remarque, d'une grande justesse, est de M. le comte Daru, dans son Histoire de Venise. Le tour épigrammatique avec lequel elle est exprimée force le lecteur de s'y arrêter et de consulter un moment sa mémoire. Plus il passe en revue d'*origines du pouvoir*, plus il trouve de preuves à l'assertion de l'historien de Venise.

[b] Ainsi surnommé, parce qu'il étoit de Chonœ en Phrygie. L'empereur l'avoit fait sénateur et grand logothète. Il a fait le récit de ses aventures, lorsqu'il échappa de Constantinople avec sa famille à l'entrée des croisés. Ce récit, très-intéressant, se trouve dans le cinquième volume de l'Hist. du présid. Cousin.

« teur) d'un homme qui fut témoin des ravages faits « par les peuples d'Occident à Constantinople dans le « treizième siècle, feront voir que tous les Latins n'ont « pas admiré les ouvrages des Grecs, et que tous les « barbares ne sont pas Turcs.

I.

« [a] Les brigands qui se rendirent maîtres de Constantinople, affamés d'or, comme tous les peuples barbares, se livrèrent à des excès inouïs de pillage et de désolation. Ils ouvrirent les tombeaux des empereurs qui décoroient l'hiéron du grand-temple; ils enlevèrent les richesses qui s'y trouvoient, les perles, les pierres précieuses, les diamans, trésors respectés depuis tant de siècles, et dont ils s'emparèrent avec une avidité effrénée. Ils outragèrent le corps de l'empereur Justinien, que l'injure des temps avoit épargné. Ils admirèrent ce prodige, mais ils n'en dépouillèrent pas moins le cadavre de ses vêtemens funèbres. On peut dire que ces conquérans féroces n'ont fait grâce ni aux vivans ni aux morts: ils ont insulté Dieu; ils ont outragé ses ministres; ils ont épuisé tous les genres d'impiété. Enfin ils ont déchiré en lambeaux ce magnifique voile du grand temple tissu d'or et d'argent pur, estimé plusieurs millions de mines, et beaucoup plus beau que celui qu'on voit à présent. »

II.

« A ce brigandage en succédèrent bientôt de nouveaux. Le besoin d'argent (car l'avarice des barbares n'est-elle pas insatiable?) les fit recourir aux statues de bronze, qu'ils jetèrent au feu. Cette Junon d'airain massif, colossale, qui ornoit le forum de Constantin, brisée en morceaux, fut fondue la première. Un chariot at-

[a] Ce morceau est intitulé : Discours de Nicétas Choniate sur les monumens détruits ou mutilés par les croisés en 1204.

telé de quatre chevaux put à peine traîner la tête jusqu'au palais. Le beau Pâris fut aussi renversé de sa base; il étoit auprès de Vénus, et lui présentoit la pomme, source d'une discorde fatale. Qui n'admira pas les reliefs de cette pyramide élevée qui dominoit sur toutes les colonnes, dispersées dans la ville? Tous les oiseaux dont les chants célèbrent le printemps y étoient représentés. On y voyoit les travaux de l'homme des champs, les instrumens du labourage, les meubles de la ferme, les brebis bêlantes, les agneaux bondissans : une immense mer s'étendoit au loin; elle étoit peuplée d'une foule innombrable de poissons, dont les uns tomboient dans les filets des pêcheurs, d'autres échappoient de leurs mains, et, recouvrant leur liberté, se précipitoient dans les flots. Des amours, deux à deux, trois à trois, nus, se défiant, exprimoient leur folâtre joie en luttant ou en se jetant des pommes. Sur le sommet aigu de la pyramide étoit une statue de femme que les vents faisoient tourner dans tous les sens, et qu'on appeloit pour cette raison *anémodulion*. Cet ouvrage prodigieux fut condamné aux fourneaux, ainsi que la statue équestre, héroïque et colossale du *Taurum*, placée sur une base en forme de table, et que quelques-uns croyoient être celle deJéus, fils de Marie, parce que le cavalier, étendant la main vers le soleil couchant, sembloit montrer Gabaon. La plupart disent cependant que c'étoit Bellérophon; car le cheval voloit sans frein dans la plaine, indépendant, comme Pégase, du cavalier qu'il portoit, et battant l'air de ses ailes en même temps qu'il frappoit la terre de ses pieds. Une fable répandue alors rapportoit que sous l'ongle du pied gauche intérieur étoit cachée la figure d'un homme de la faction verte, ou d'un Romain des pays occidentaux, ou peut-être d'un Bulgare. Du reste, cet ongle étoit inséparablement attaché à la base pour qu'on ne pût avoir la figure qu'il recéloit; mais quand on eut mis le cheval en pièce pour le jeter

dans le creuset, on ne trouva qu'un cachet enveloppé d'un drap de laine. Les Latins, peu curieux du sens des caractères dont il portoit l'empreinte, le mirent au feu avec les autres débris de la statue. »

III.

« Les barbares, ennemis de tout ce qui est beau, n'épargnèrent pas davantage les autres statues de l'Hippodrome : ils anéantirent tous les monumens de l'antiquité. Les médailles chargées d'inscriptions intéressantes furent vendues, sans égard à leur valeur. On les changea pour rien, et des pièces rares qu'on avoit recueillies à grands frais devinrent dans leurs mains une vile monnoie. Ainsi périt l'Hercule Trihespérus, ce grand et magnifique chef-d'œuvre de sculpture qu'on voyoit dans le Cophius. Il étoit couvert de la peau du lion; l'immobilité de l'airain n'empêchoit pas qu'on ne vît ses yeux se rouler avec fureur; il ne portoit point de carquois; son arc n'étoit point dans ses mains; il n'étoit plus armé de sa massue; mais roidissant la main et la jambe droite avec effort, et fléchissant le pied gauche jusqu'aux genoux, appuyant sur son coude sa main gauche qu'il tenoit élevée, et sur laquelle sa tête, opprimée par la douleur, étoit à demi-soutenue, il déploroit sa destinée; il maudissoit les travaux qu'Eurysthée, jaloux de sa gloire, lui imposoit sans besoin, abusant insolemment des faveurs de la fortune. Sa large poitrine, ses larges épaules, sa chevelure épaisse, ses bras nerveux, les muscles robustes qui dessinoient ses reins et sa stature enfin étoient faits, comme je le présume, sur la vraie mesure attribuée à Hercule par Lysimaque, dont cette statue de bronze fut le premier et le dernier ouvrage de ce genre. Sa forme colossale étoit telle, qu'un fil qui mesuroit la circonférence d'un de ses pouces pouvoit ceindre un homme, et que la dimension de sa cuisse égaloit la taille des hommes les plus grands. Ces

destructeurs, qui mettent la vengeance au-dessus de toutes les vertus et s'en attribuent la prérogative, ne respectèrent pas ce symbole de la force humaine. »

IV.

« On fit fondre encore l'âne chargé, marchant en ruant contre l'ânier qui le suivoit. Auguste avoit fait placer ce groupe dans la ville d'Actium, que les Grecs appellent Nicopolis, en mémoire de la rencontre qu'il avoit faite d'un âne et de son conducteur, une nuit qu'il alloit à la découverte de l'armée d'Antoine, dont ce villageois lui indiqua le camp, en lui répondant qu'il s'appeloit Nicon (heureux), et son âne Nicandre (vainqueur), et qu'ils portoient des provisions à l'armée de César. La truie et la louve qui allaitèrent Romulus et Rémus eurent le même sort, et pour des monnoies de la plus médiocre valeur. Ainsi furent sacrifiés les plus vénérables monumens de notre antiquité. Il en est de même de l'homme qui combattoit un lion; de l'hippopotame dont le train de derrière se termine en queue écailleuse; de l'éléphant qui agitoit sa trompe; des sphynx, femmes charmantes par la partie antérieure de leur corps, terminée ensuite en monstre horrible. Les plus extraordinaires étoient celles qui paroissoient marcher déployant leurs ailes et défiant les plus agiles oiseaux; et le cheval indompté, dont l'oreille inflexible, la bouche frémissante et les bonds, signes de sa joie et de sa fierté, annonçoient l'indépendance. J'ajouterai l'horrible Scylla, femme depuis la tête jusqu'à la ceinture, femme gigantesque, dont l'attitude exprimoit la force et la férocité; ses flancs vomissoient les monstres qui se précipitèrent sur le vaisseau d'Ulysse pour dévorer ses malheureux compagnons. On voyoit encore dans l'Hippodrome un aigle d'airain, ouvrage d'Apollonius de Thyane, et le plus bel instrument de ses prestiges. Quand ce philosophe vint à Constantinople, les Byzantins, dont le

séjour étoit infecté par des serpens, le conjurèrent de les garantir de ce fléau. Le magicien, ayant évoqué dans une orgie secrète les plus puissans démons, après la célébration de ses coupables mystères, fit placer sur une colonne un aigle dont la vue, semblable au chant des syrènes, avoit tant de charme, qu'elle enchaînoit les spectateurs. Comme il déployoit ses ailes pour s'envoler, un serpent qu'il tenoit sous ses pieds s'efforçoit d'arrêter son essor en l'enveloppant des replis de son corps tortueux, s'élançant lui-même pour saisir ses ailes; mais le monstre gonflé de venin faisoit de vaines tentatives. Serré dans les griffes de l'oiseau, il sembloit moins lutter contre lui que s'assoupir de lassitude : il retenoit ses poisons impuissans. Tandis que l'aigle, avant de signaler sa victoire par des cris de triomphe, faisoit un dernier effort pour enlever avec lui son ennemi dans les airs, comme la joie de ses yeux et l'agonie du monstre le faisoient augurer. En voyant le serpent ainsi abattu, on ne pouvoit s'empêcher d'espérer que le vainqueur, dédaignant de se repaître de cette vile proie, laisseroit tomber en même temps ce cadavre et ses poisons; qu'il effraieroit par cet exemple ceux qui désoloient Byzance, et leur persuaderoit de fuir dans leurs asiles.

« Un prodige de plus dans cet ouvrage admirable étoit le cadran dessiné sur les plumes des ailes, qui indiquoit les heures du jour à ceux qui connoissent ces caractères, quand le ciel n'étoit pas couvert de nuages. »

V.

« Que dirai-je d'Hélène, de la blancheur de ses bras, de sa jambe parfaite, de sa taille divine, de cette Hélène qui conduisit toute la Grèce sous les murs de Troie, et causa la ruine de cette superbe ville ? Elle s'enfuit en Egypte ; et ce ne fut que dans un âge avancé qu'elle désira de rentrer dans la Laconie. N'adoucit-elle pas la

férocité de ces barbares habitans ? N'amollit-elle pas ces âmes de fer ? Tout étoit possible à celle dont les regards enchaînoient ceux qui considéroient ses attraits. Son image sembloit pouvoir opérer ces mêmes prodiges. Quoique vêtue sans dignité, elle laissoit éclater aux yeux avides toute la fraîcheur de ses charmes mal voilés par une tunique légère, par son voile, sa couronne, et les tresses de ses cheveux, plus déliés que les fils invisibles de l'araignée. Sa chevelure, attachée seulement à la hauteur du col, flottoit au gré des vents, et retomboit jusqu'aux pieds en tresses ondoyantes. Sa belle bouche, entr'ouverte comme le calice d'une jeune fleur, sembloit offrir un passage à sa voix ; et le plus doux sourire, se plaçant aussitôt sur ses lèvres, en faisoit passer toute la joie dans l'âme de ceux qui la voyoient ; aucune langue ne peut peindre, et la postérité ne sentira jamais tout ce qu'il y avoit de grâce répandue dans ses yeux, dans le contour de ses sourcils, et sur tous les autres charmes de ce corps divin. Mais, ô fille de Tindare ! modèle de beauté, triomphe des amours, émule de Vénus, chef d'œuvre de la nature, digne prix d'une interminable guerre ! qu'as-tu fait de ce Népenthès, don inestimable de la femme de Thonis ? Où est la toute-puissance de tes charmes ? Pourquoi n'en fais-tu pas aujourd'hui sur le cœur de ces barbares l'usage heureux que tu en faisois autrefois ? Peut-être les destins ont-ils voulu que le feu dont tu embrasas tant de cœurs servît à te consumer un jour ; et les descendans d'Enée ont-ils voulu, peut-être par ressentiment, te condamner aux flammes que ta beauté alluma dans Ilion ? Mais non, la soif de l'or ne permet pas de recourir à d'autres motifs, soif barbare, qui seule a ravagé la terre et détruit les rares et sublimes ouvrages des arts. Ces barbares, d'ailleurs insensibles au pouvoir de la beauté, vendent leurs femmes pour quelques oboles, ne se passionnent que pour ce vil métal, passent les jours entiers

à jouer, et finissent leurs jours forcenés par des combats féroces, établissant, pour prix de la victoire, leurs biens, leurs femmes, les femmes qui les ont rendus pères, et tout ce qu'ils possèdent; enfin jusqu'à ce trésor dont la conservation est la plus vive passion de tous les hommes, la liberté! *Ne nous étonnons pas* (je cite ces vers, en parlant d'hommes sans culture et sans lettres, parce qu'ils regardent Hélène),

« Ne nous étonnons pas que tant de maux affreux
« Affligent à la fois Ilion et la Grèce;
« Sa beauté dans le ciel eût divisé les dieux,
« Et donné de l'alarme à plus d'une déesse. »

Sur le piédestal, on voyoit une jeune femme d'une taille admirable, dont la chevelure relevée sur le front étoit tressée en arrière avec beaucoup de grâce; elle étoit placée de manière qu'on pouvoit y atteindre avec la main. La sienne, qui n'étoit appuyée sur rien, soutenoit un cheval par un de ses pieds avec autant d'aisance que si c'eût été un fuseau. Le cavalier étoit robuste et armé; ses jambes étoient couvertes d'une espèce de bottines, et il avoit l'attitude guerrière. Le cheval dressoit les oreilles comme s'il eût entendu le son de la trompette; le col élevé, l'œil plein de feu, il sembloit se précipiter en avant avec fureur, ses pieds de devant, suspendus en l'air, annonçoient l'ardeur des batailles.

VI.

« Au-delà de cette statue, proche de la borne occidentale des courses, qu'on appeloit de *Ribio*, on voyoit des statues, trophées de ceux qui avoient vaincu dans les jeux. D'un signe de la main, ils ordonnoient au conducteur de ne pas abandonner les rênes auprès de la borne, mais de faire tourner les chevaux en les retirant à soi et les aiguillonnant plus vivement, afin que, se trouvant plus tôt au-delà du terme, ils obligeassent leurs rivaux de prendre un plus grand détour, et de se

laisser vaincre malgré la supériorité de leurs coursiers.

« Il est difficile d'exprimer tout ce qu'on pourroit dire sur ce sujet, qu'il n'est pas d'ailleurs dans mon but de traiter plus longuement. Un spectacle, plus intéressant, et le plus curieux de tous par la perfection de l'ouvrage, étoit celui d'une espèce de bœuf placé sur une base de pierre ; il n'avoit ni la queue ni le col aussi long que ceux d'Egypte, et il est difficile d'assigner positivement le genre de cet animal ; il en étouffoit entre ses dents un autre dont le corps étoit garni d'écailles si aiguës, qu'on ne pouvoit le toucher impunément. On croyoit communément que le premier de ces monstres étoit un basilic, et l'autre un aspic. Quelques-uns pensoient que c'étoit un hippopotame, et d'autres un crocodile. Peu m'importe la diversité de ces opinions, je ne veux parler que du nouveau genre de combat qu'on voyoit entre ces deux animaux, victimes l'un et l'autre de leur fureur, tous les deux vaincus et vainqueurs, recevant et se donnant mutuellement la mort. Le plus grand, infecté des venins de son adversaire, couvert de pustules de la tête aux pieds, étoit d'un vert livide, couleur que son sang extravasé contractoit de la fermentation des poisons dont il étoit saturé ; ses genoux fléchissoient, et l'on voyoit bien qu'il seroit étendu par terre, si les jambes qui lui servoient de bases ne l'appuyoient par leur masse. L'autre animal, brisé par les dents de son ennemi, remuant à peine sa queue venimeuse, ouvroit sa gueule, et marquoit les efforts qu'il faisoit pour s'échapper de cette horrible prison ; mais il ne le pouvoit ; ses pieds, son dos, et la partie de son corps à laquelle sa queue tenoit, étoient absolument enfermés dans la mâchoire de son vainqueur ; l'avantage étoit donc égal de part et d'autre : ils combattoient avec autant de succès, et périssoient aussi malheureusement. J'ose dire que cette issue commune de guerres mortelles n'est pas le sort particulier de ces animaux furieux, et qu'elle me-

nace également les hommes, les nations, celles, par exemple, qui ont détruit notre empire; car, luttant ensuite les uns contre les autres, ces peuples barbares se détruisent aussi, se ravagent et s'anéantissent par la volonté de ce dieu suprême, ennemi des nations avides de guerre et de carnage, de ce dieu qui veut que le juste seul marche en paix sur les monstres des déserts et les foule à ses pieds. »

Les sentimens de Nicétas sont mieux *compris* depuis le mois d'avril 1814. Il est fâcheux qu'on n'ait point d'objet de comparaison entre ces monumens et ceux que les Turcs trouvèrent en 1453.

Jean et Manuel, dans leur inutile voyage en Europe, virent à Venise plusieurs monumens enlevés à Constantinople par les croisés, entre autres, ces quatre chevaux de Corinthe que nous avons possédés à notre tour : ils ne dûrent pas les apercevoir sans émotion......

FIN DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

TABLE

DU DOUZIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CENT-NEUVIÈME.

JEAN PALÉOLOGUE. CANTACUZÈNE

LIVRE CENT-DIXIÈME.

JEAN PALÉOLOGUE.

LIVRE CENT-ONZIÈME.

MANUEL.

LIVRE CENT-DOUZIÈME.

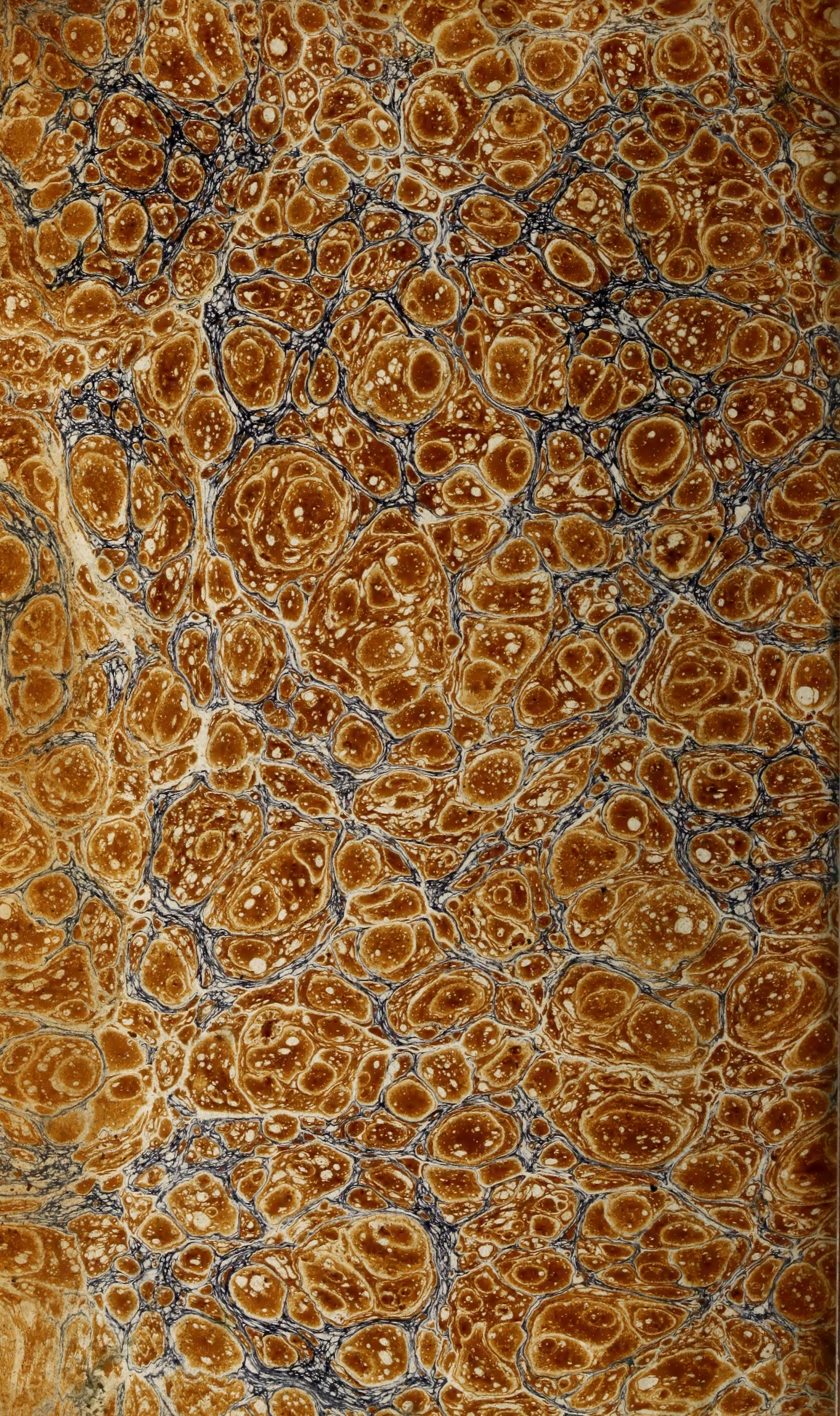
JEAN PALÉOLOGUE II.

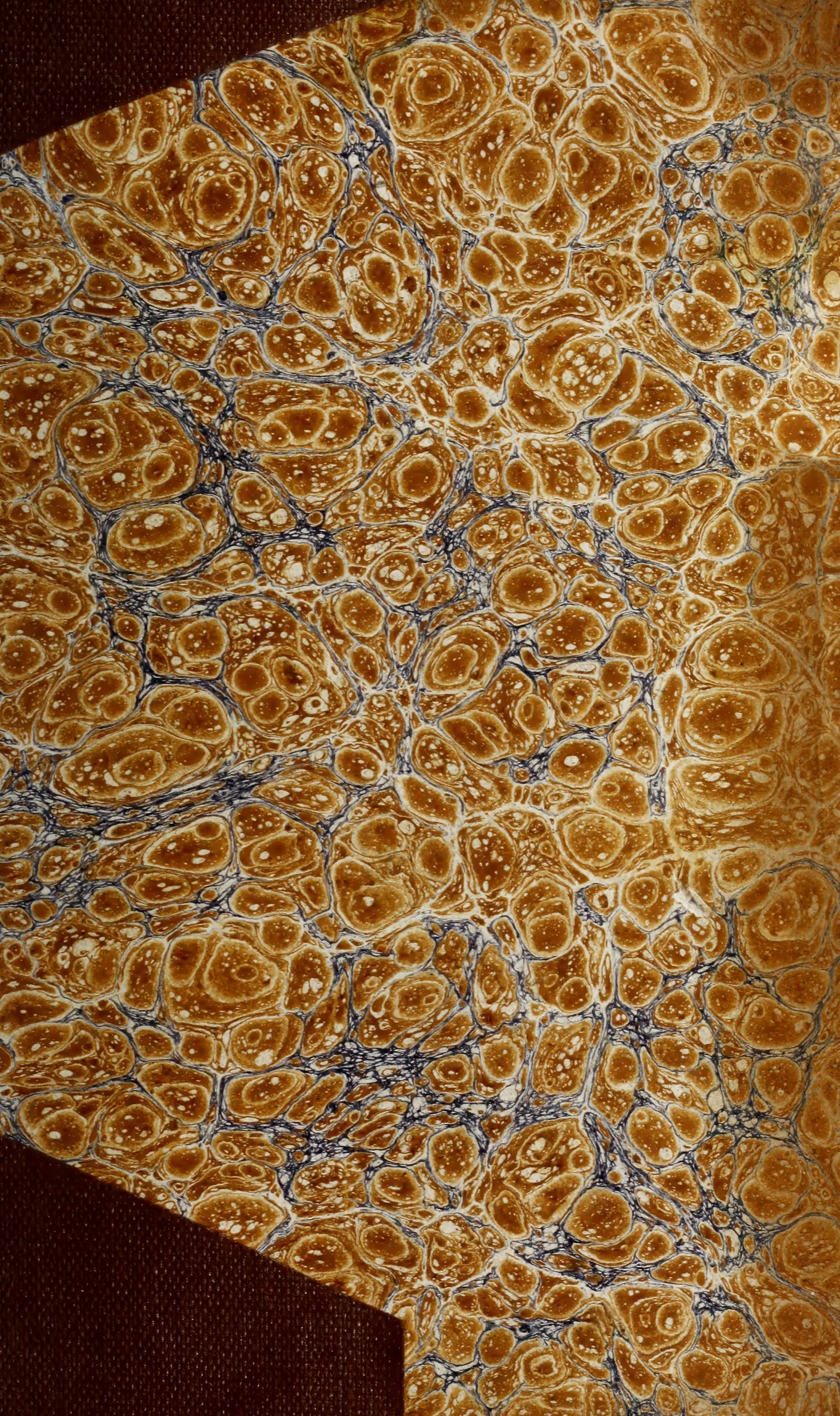
LIVRE CENT-TREIZIÈME.

CONSTANTIN PALÉOLOGUE,

SURNOMMÉ DRAGOSÈS.

FIN DE LA TABLE.






THE SOCIETY OF WRIT